BIBLIOTECA
DI SCRITTURA E CIVILTÀ

Collana diretta da
lielmo Cavallo, Armando Petrucci,
Alessandro Pratesi

BIBLIOTECA DI SCRITTURA E CIVILTÀ

III

PALEOGRAFIA E CODICOLOGIA GRECA

Atti del II Colloquio internazionale
(Berlino-Wolfenbüttel, 17-21 ottobre 1983)

a cura di
Dieter HARLFINGER e Giancarlo PRATO

con la collaborazione di
Marco D'AGOSTINO e Alberto DODA

TOMO I - Testo



EDIZIONI DELL'ORSO
ALESSANDRIA
1991



Volume pubblicato col contributo del C.N.R.

Fotocomposizione: Arti Grafiche Novesi, via Antica Libarna n. 2 - Novi Ligure

Stampa: M.S./Litografia, via Mazzini n. 24 - Torino

ISBN 88-7694-034-0

PREMESSA

Questi Atti escono con greve ritardo, molti anni dopo il Colloquio di Berlino-Wolfenbüttel; ma non è il caso di recriminare né di cercare colpevoli. Essi sono costati una fatica immensa per vari motivi, e perciò è con compiacimento (e sollievo) che si deve vedere l'opera ormai giunta in porto. Certo, il greve ritardo può aver fatto sì che certe acquisizioni, allora nuove, siano ora più o meno superate; ma ciò, d'altra parte, può essere motivo di compiacimento ulteriore, perché indica la vitalità, il progredire, dei campi disciplinari trattati. Altri contributi costituiscono tuttora punti fermi, ma non per questo definitivi, e quindi tutti da rivisitare. Nell'uno e nell'altro caso il greve ritardo risulta sconfitto; a vincere sono pur sempre Paleografia e codicologia greca.

Non resta che esprimere un sentito ringraziamento alla Direzione di Scrittura e Civiltà *per aver voluto accogliere gli Atti nella* Collana *della rivista.*

D.H. e G.P.

DISCOURS D'OUVERTURE

par JEAN IRIGOIN

En m'invitant à prononcer l'allocution inaugurale du IIe Colloque international de paléographie et codicologie grecques, les organisateurs de cette rencontre ont voulu souligner la continuité qui, malgré un écart de neuf ans, relie le colloque tenu à Paris, en octobre 1974, et le présent colloque de Berlin-Wolfenbüttel.

Pour ceux d'entre vous — et ils sont nombreux — qui n'ont pas pris part à la rencontre de Paris, je voudrais d'abord rappeler brièvement comment est né le projet de réunir paléographes et codicologues s'occupant des manuscrits grecs, dans quelles conditions le projet a été réalisé et quelles conséquences sa réalisation a entraînées.

Une phrase dans une revue, à la fin d'une chronique, un conseil avisé de Paul Lemerle, un voeu adopté par le XIVe Congrès international des études byzantines qui s'est tenu à Bucarest en 1971, des conversations préparatoires au hasard des rencontres, la réunion à Venise, à l'automne de 1973, d'un petit groupe de spécialistes, et enfin le concours de Centre national de la recherche scientifique, tout cela a abouti, avec l'aide de Jean Glénisson qui apportait le soutien logistique de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, avec le concours de Jacques Bompaire qui animait la section de diplomatique, et grâce aux nombreux rapporteurs et auteurs de communications, tout cela, dis-je, a abouti au Colloque de Paris, une rencontre dont l'intérêt a pu être apprécié non seulement des participants, mais aussi de tous ceux qui ont eu l'occasion de lire ou de consulter le volume des Actes, publié en 1977 sous le titre de «La paléographie grecque et byzantine».

Ceux qui avaient assuré la préparation scientifique du Colloque ont ensuite établi le bilan de la rencontre et envisagé des perspectives d'avenir. Ils ont senti la nécessité de donner un statut officiel à leur petit groupe de réflexion et de travail. Après des négociations avec le Comité international de paléographie que présidait alors Charles Samaran, il a été décidé de constituer un Comité international de paléographie grecque dont la fondation a été annoncée à Vienne, voilà tout juste deux ans, à la fin du XVIe Congrès international des études byzantines. La liste des membres du Comité est reproduite en tête du programme qui vous a été distribué. Certains d'entre eux, hélas! sont déjà disparus: Alexander Turyn, qui avait pris part aux discussions préliminaires, ne figure pas sur la liste car il est mort en août 1981, deux mois avant la fondation officielle du Comité; Linos Politis est mort en décembre 1982 et Sir Eric Turner en avril 1983. Ces trois noms éveillent dans nos esprits le souvenir de livres importants ou de découvertes exceptionnelles. Il me paraît donc convenable de rappeler en quelques mots ce que chacun de ces savants a apporté à la connaissance des manuscrits grecs.

Alexander Turyn, dans ses études sur la tradition de Pindare et sur celles des trois tragiques, s'était avant tout intéressé au texte que portent les manuscrits et à la manière de classer ceux-ci. C'est le problème posé par la datation de deux manuscrits de poètes — l'*Ambrosianus* C 222 inf. et le *Parisinus gr.* 2712 — qui l'a conduit à devenir paléographe. Comme fruit de son enquête sur les manuscrits datés des XIIIe et XIVe siècles, il a publié trois beaux albums consacrés respectivement à la Bibliothèque Vaticane (1964), aux bibliothèques d'Italie (1972) et aux bibliothèques de Grande-Bretagne (1981); ce dernier est paru quelques jours avant sa mort. Alexander Turyn avait été le Nestor du Colloque de Paris auquel, malgré son âge et ses soucis de santé, il avait tenu à participer. Ceux qui l'ont connu garderont de lui le souvenir d'un grand savant, à l'esprit ouvert, toujours amical et courtois, même dans les discussions dont l'objet lui tenait à coeur.

Depuis 1930, année où il publiait son premier article sur les manuscrits de la reine de Serbie Élisabeth, Linos Politis n'a pas cessé de s'occuper des manuscrits grecs, aussi bien comme conservateur à la Bibliothèque nationale d'Athènes que dans ses explorations des fonds provinciaux, qui lui ont valu, en 1960, la spectaculaire découverte des deux cents manuscrits du monastère de Saint-Nicanor à Zavorda. Son goût le portait vers les manuscrits récents, comme le montrent ses importants articles sur le monastère des Hodèges, à Constantinople, et même vers les manuscrits très récents, tels ceux des copistes de Valachie au XVIIe siècle. Et je me garderai d'oublier la part qu'il a prise à la reproduction photographique et à la transcription des autographes du poète Denys Solomos. Pour lui, l'hellénisme — et donc la paléographie grecque — était continu, d'Homère à nos jours. Il faut que ses élèves publient les nombreux catalogues rédigés par lui et ses collaborateurs; le plus important, celui de la Bibliothèque nationale d'Athènes, est déjà composé. C'est ainsi qu'ils serviront le mieux la mémoire de ce découvreur infatigable.

Avec Sir Eric Turner, le Comité comptait un papyrologue qui, sans jamais négliger les documents, s'intéressait toujours davantage au livre antique et à son évolution. Représentant de la grande école britannique de papyrologie, il a été le premier, après les essais de Kenyon et de Schubart, à étudier systématiquement la codicologie du livre antique. Ses derniers ouvrages sur les manuscrits grecs du monde antique et sur la typologie du codex ancien, son étude, toute récente, des écritures livresques d'époque ptolémaïque, montrent que sa curiosité et sa science couvraient toute l'histoire du livre grec, du IVe siècle avant notre ère jusqu'au haut byzantinisme, et n'en négligeaient aucun aspect. A travers ses publications, la continuité du livre antique et du manuscrit médiéval apparaît de façon manifeste. Cette leçon ne devra pas être oubliée.

A ces trois noms, je me permettrai d'en joindre un quatrième. Bien qu'il n'ait pas fait partie du Comité international de paléographie grecque, Jean Mallon me paraît mériter une place dans cette série d'évocations. Ses travaux préliminaires sur le ductus dans les écritures latines, sa *Paléographie romaine* (1952) — le choix de l'adjectif est important — et ce recueil d'articles intitulé *De l'écriture* (1982) — ici, l'absence d'adjectif est significative — ainsi que les deux films qu'il a conçus et tournés, tous ces travaux doivent être connus des spécialistes de l'écriture grecque et médités par eux. Jean Mallon avait demandé et obtenu, au Congrès de Munich (1981) du Comité international de paléographie, la création d'un groupe d'étude, mixte, sur l'écriture gréco-romaine, et il aurait dû être des nôtres aujourd'hui s'il n'était mort en novembre dernier. Mais sa demande n'est pas restée vaine, et c'est un membre du Comité international de paléographie, Armando Petrucci, qui confrontera jeudi prochain la paléographie grecque et la paléographie latine.

Pour rendre à ces savants disparus l'hommage qu'ils méritent, il faut poursuivre leurs recherches là où la mort les a interrompues

et appliquer leurs méthodes à des sujets qu'ils n'ont pas traités, mais cela ne suffit pas: pour être fidèle à leur esprit, on doit aller plus loin qu'eux, fût-ce en les critiquant, mais en sachant bien que le progrès ainsi acquis n'aura été rendu possible que par leurs travaux antérieurs. Nous aurons des exemples de ces diverses manières de faire dans les communications présentées au colloque et dans les informations données aux Tables rondes.

Il est temps, en effet, de dire quelques mots du programme. A l'issue du colloque de Paris, il était apparu que des questions importantes avaient été laissées de côté soit par manque de spécialiste capable de les traiter, soit parce qu'elles n'étaient pas encore arrivées à maturité, soit tout simplement faute de temps. Le besoin d'une nouvelle rencontre allait donc s'imposer. Au fil des ans et grâce à la ténacité de Dieter Harlfinger, grâce à son dévouement et à celui de ses jeunes collaborateurs, le projet a pris corps et il se réalise aujourd'hui dans les meilleures conditions. Je n'en citerai pour preuve que le fascicule où sont réunis, de façon pratique, les résumés des communications: il a été précieux de le recevoir, avec le programme détaillé, deux ou trois semaines avant le début du colloque. C'est un tour de force dont les organisateurs doivent être félicités.

Quand on feuillette le programme, on constate que les principales lacunes décelées en 1974 se trouvent comblées, en partie au moins, par les exposés que nous entendrons sur les écritures des documents, des inscriptions, des monnaies et des sceaux, sur l'ornementation des livres, sur la reliure. A cet égard, le programme du colloque, par son caractère complémentaire, répond à une attente générale. Mais, en même temps, une douzaine de communications nous montreront les progrès réalisés, depuis neuf ans, dans l'analyse, la datation et la localisation de l'écriture minuscule; en codicologie aussi les observations se précisent. Enfin, les Tables rondes nous apporteront une information précieuse sur le degré de réalisation des entreprises en cours comme sur les nouveaux projets à mettre en train. Ainsi, le programme du colloque répond bien au triple objet d'une rencontre internationale de spécialistes: faire le point sur l'état de la recherche dans un domaine déterminé; faire connaître des découvertes récentes ou des méthodes originales; soutenir les entreprises en cours et en promouvoir de nouvelles. Dans tous les cas, sous une forme ou sous une autre, c'est l'avenir qui se prépare. Et il est réconfortant de voir parmi les participants au colloque une proportion notable de jeunes chercheurs: sur eux repose l'avenir de nos études. Aussi est-ce avec confiance que je déclare ouvert le IIe Colloque international de paléographie et codicologie grecques.

Guglielmo Cavallo

LA SCRITTURA GRECA LIBRARIA TRA I SECOLI I A.C. — I D.C. MATERIALI, TIPOLOGIE, MOMENTI*

La storia evenemenziale non ha mai segnato linee di demarca-

* Le note sono limitate ai rimandi alle riproduzioni più facilmente reperibili dei materiali presi in esame. Per le collezioni di papiri citate sia nel testo sia nelle note in forma abbreviata vedi E.G. Turner, *Greek Papyri. An Introduction*, Oxford 1968, pp. 157-170 (con gli aggiornamenti dovuti a M. Manfredi nell'edizione italiana: E.G. Turner, *Papiri greci*, Roma 1984, pp. 183-208). Risultano adoperate, inoltre, le seguenti abbreviazioni: Cavallo = G. Cavallo, *Libri scritture e scribi a Ercolano*, Napoli 1983; Kenyon = F.G. Kenyon, *The Palaeography of Greek Papyri*, Oxford 1899; Maehler = H. Maehler, *Fragmente antiker Homer-Handschriften aus Aegypten*, in Festschrift zum 150 jährigen Bestehen des Berliner Aegyptischen Museums, Berlin 1974, pp. 363-394 e tavv. 58-63; Norsa = M. Norsa, *La scrittura letteraria greca dal secolo IV a.C. all'VIII d.C.*, Firenze 1939; Roberts = C.H. Roberts, *Greek Literary Hands, 350 B.C. — A.D. 400*, Oxford 1956; Schubart 1 = W. Schubart, *Papyri Graecae Berolinenses*, Bonnae 1911; Schubart 2 = W. Schubart, *Griechische Palaeographie*, München 1925; Seider II = R. Seider, *Paläographie der griechischen Papyri*, II: Tafeln, 2, *Literarische Papyri*, Stuttgart 1970; Thompson = E.M. Thompson, *An Introduction to Greek and Latin Palaeography*, Oxford 1912; Turner 1 = E.G. Turner, *Greek Manuscripts of the Ancient World*, Oxford 1971; Turner 2 = E.G. Turner, *Ptolemaic Bookhands and Lille Stesichorus*, in *Scrittura e civiltà*, 4 (1980), pp. 19-40 e tavv. I-XIII; Wittek = M. Wittek, *Album de Paléographie grecque*, Gand 1967. La tavola dei disegni è dovuta a Giancarlo Prato, che ringrazio sinceramente.

zione precise nello svolgimento della scrittura greca (così come di quella latina); l'evoluzione grafica è un fenomeno di 'lunga durata', sul quale perciò i mutamenti politici e istituzionali incidono solo in quanto — trasformandosi le strutture della società e conseguentemente numero, qualità, stato di quanti adoperano la scrittura — essi possono portare a maturazione o anche talora determinare, ma pur sempre attraverso un processo più o meno lento («mediamente lungo» per dirla con Pierre Vilar) una serie di fenomeni che finisce con lo sfociare in un assetto diverso della realtà grafica. Gli scriventi, nella quasi totalità, trasformano la scrittura senza accorgersi di trasformarla. Il che è vero non solo per la scrittura corsiva, ma anche per la libraria, pur se questa è fatta di segni funzionali ai libri e perciò in qualche modo contenuta nei limiti di sistemi formali più statici. Introdurre, dunque, il concetto di 'lunga durata' nel campo della scrittura (non solo greca, ma anche latina) in sostanza vuol dire: 1) sottrarne lo svolgimento ad una visione scandita da date ad essa del tutto estrinseche; 2) valutarne i fenomeni dall'angolo visuale delle tipologie insistite e perciò basilari (guardare a quel che tende a non mutare piuttosto che a quel che muta); 3) riconoscerne le trasformazioni, proprio in quanto lente, come momenti differenziati nel tempo.

In questa prospettiva, quando si consideri l'evoluzione della scrittura greca libraria tra i secoli I a.C. — I d.C., la distinzione canonica tra età tolemaica ed età romana — peraltro restrittiva giacché determinata dalla circostanza che la quasi totalità dei materiali disponibili è di origine greco-egizia — richiede una riflessione: essa può essere accolta, infatti, solo se intesa come puro referente cronologico inerente alla conquista dell'Egitto da parte di Roma nel 31 a.C.; mentre la medesima distinzione va ritenuta fuorviante ove ad essa si voglia dare valore sostanziale sul piano grafico e farne una precisa linea di demarcazione tra due epoche della storia della scrittura greca. Gli studi non sempre si mostrano scevri o non sempre si mostrano scevri abbastanza di questa ambiguità di fondo; non sarà inutile, perciò, almeno un *excursus* succinto, limitato alle opere di carattere più generale e di consultazione più frequente. Un «Ptolemaic Period» e un «Roman Period» sotto il profilo scrittorio risultano teorizzati per la prima volta da Frederic G. Kenyon nella *Palaeography of Greek Papyri*, Oxford 1898 (pp. 69-75): l'autore vi formula una serie di criteri grafici atti ad individuare l'uno o l'altro periodo nello svolgimento della scrittura libraria, ma si tratta in verità di criteri discutibili, tra i quali tutto da rifiutare è quello fondato su alcune «test letters» — *alpha* e *xi* — giacché l'evoluzione di queste risulta assai articolata nel

tempo (già Ulrich Wilcken, *Zur Paläographie*, in *Archiv für Papyrusforschung*, I, 1901, p. 370, nota 1, fu drastico nello scrivere «an die Beweiskraft von *alpha* und *xi* glaube ich allerdings nicht»). Questa impostazione si rivela molto più sfumata nel manuale *An Introduction to Greek and Latin Palaeography* di Edward M. Thompson, Oxford 1912, che si limita ad accennare in generale (p. 105) alle conseguenze che «the changes in the governement of the country» possono aver determinato soprattutto nella scrittura corsiva ma anche, in qualche modo, nella libraria; ma di più spiccato interesse è quanto si trova scritto nella *Griechische Palaeographie* di Viktor Gardthausen, Leipzig 1913, il quale — con quell'acume che contraddistingue molte delle sue osservazioni — mostra di cogliere la sostanza del problema e il disagio insito nel definire una « Grenzlinie» d'indole grafica (p. 102): «bei dem durchaus künstlichen Charakter der Unciale ist es allerdings nicht ganz leicht, eine Grenzlinie zu ziehen zwischen der älteren und der jüngeren Zeit, allein ungefähr wird sie bezeichnet durch die Eroberung des Landes unter Augustus, wenn auch manche Eigentümlichkeiten der früheren Zeit sich noch länger gehalten haben». Non a caso 'periodo tolemaico' e 'periodo romano' sono implicitamente ricondotti ad una dimensione genericamente cronologica, priva di qualsiasi valore di spartiacque grafico, nella *Griechische Palaeographie* di Wilhelm Schubart, München 1925, e ne *La scrittura letteraria greca dal secolo IV a.C. all'VIII d.C.* di Medea Norsa, Firenze 1939, opere, l'una e l'altra, che pongono le fondamenta di uno studio critico, e critico perché storico, della scrittura greca. È significativo che Schubart scriva (p. 47) «die Zeit des Augustus bringt weniger Neues, als man noch vor kurzem meinte» con riferimento alla «Geschäftsschrift», ma lo stesso angolo visuale risulta implicito nella trattazione sulla «Schönschrift», ove i mutamenti all'interno della maiuscola libraria vengono documentati nel loro lento svolgersi; e la Norsa richiama più volte l'attenzione sul perdurare fino al II secolo d.C. di tendenze grafiche già attestate in età tolemaica. In tempi assai più recenti Eric G. Turner, nel suo *Greek Manuscripts of the Ancient World*, Oxford 1971, pur senza entrare in uno studio grafico dettagliato, non manca di rilevare (p. 24) tipologie «which begins in the Ptolemaic period and runs into the first century after Christ». Ma se nelle trattazioni paleografiche scientificamente più avvedute la cesura scrittoria tra età tolemaica ed età romana risulta ormai superata nei fatti, essa — in quanto finora non rimessa in discussione sul piano teorico — continua a restare ambiguamente sullo sfondo,

imponendo perciò una verifica definitiva.

* * *

Una riconsiderazione della storia della scrittura greca libraria nel suo svolgimento sincronico e diacronico tra i secoli I a.C. — I d.C. non può che avere a suo cardine il metodo paleografico in senso stretto, pur con l'ausilio, ove ne ricorra il caso, di strumenti di valutazione extragrafici ormai acquisiti nello studio delle scritture su papiro/pergamena quali dati contenutistici del manufatto, partizioni e segni diacritici, indole di eventuali testi accessori (aggiunte, note), tecniche librarie, modi e circostanze di ritrovamento, forme di riutilizzazione (soprattutto, pur se con qualche aggiustamento, criterio del recto/verso formulato da Eric G. Turner in *Journal of Egyptian Archaeology*, 40, 1954, pp. 102-106). Inoltre, di carattere più squisitamente grafico è il criterio di utilizzare documenti datati, scritti in forme più o meno calligrafiche (e quindi 'librarie'), come materiali di confronto; tuttavia, soltanto se queste forme vengono considerate come termini di riferimento nella storia, più ampia, delle tipologie grafiche (o di certe tipologie grafiche) il confronto può risultare fecondo di risultati, altrimenti esso rischierà di rimanere limitato a casi singoli. Infine, per l'epoca che qui si vuole indagare in particolare, una circostanza singolarmente fortunata è costituita dai ritrovamenti, assai congrui, di Ercolano, i quali da una parte, in quanto di origine non-egiziana, vanificano qualsiasi distorcente cesura tra un'età tolemaica e un'età romana, mentre d'altro canto, se contenenti testi di Filodemo di Gadara, si devono necessariamente collocare nell'arco di circa un secolo e mezzo — tra il 70 a.C, data intorno alla quale si fa risalire la venuta di Filodemo in Italia, e il 79 d.C, anno della catastrofe vesuviana — offrendo perciò un aggancio di portata relativamente circoscritta alla valutazione dello svolgimento della scrittura greca in quel periodo; ma anche i rotoli ercolanesi di contenuto diverso offrono scritture comunque anteriori al fatale 79 d.C.

Nel solco di questi orientamenti programmatici si possono seguire le tipologie grafiche che segnarono la transizione tra le scritture di età ellenistica e quelle di età tardoantica. È da dire, innanzi tutto, che si tratta di tipologie assai articolate, entro le quali tuttavia si iscrivono alcune linee stilistiche che, pur se talora aperte a varianti e comunque non costrette in sistemi grafici chiusi, mostrano l'insistenza nel tempo di certe strutturazioni grafiche di fondo. Ed invero contano meno le forme singole, le quali possono esser risultato di

iniziative occasionali o individuali, ma piuttosto la loro selezione ed aggregazione in un tessuto grafico specificatamente caratterizzato anche se talora aperto, che è quanto qui si vuole intendere con linea stilistica o stile *tout court*. Non a caso i confini tra linee diverse, o almeno tra certe linee, diventano più labili e sfumati al momento della loro dissoluzione; ed anzi sono proprio determinate mescidanze e intersezioni che ne connotano le fasi tarde. Ma come indicare tali linee stilistiche o stili? In relazione ad un periodo della scrittura greca libraria sovrabbondante di soluzioni tipologiche che si lasciano sistemare soltanto in parte e a grandi blocchi, una terminologia volta ad individuare gli stili che si enucleano (o che si è riusciti ad enucleare) sul fondamento di determinate peculiarità può risultare deviante ove queste, come il più delle volte, non siano rigorosamente legate ad un unico linguaggio scrittorio; si è preferito perciò assumere quale referente di ciascuno stile un testimone-guida tra i materiali che ne offrono più caratterizzata documentazione.

— *Stile P. Oxy. 1361 + 2081*[1] (o *stile epsilon-theta*). Si tratta dello stile più fortemente connotato tra quelli testimoniati tra il I secolo a.C. e il I d.C. Il modulo delle lettere è costante, ampio e regolare, il ritmo pacato ed arioso, il tracciato sottile, impreziosito da un leggerissimo, quasi impercettibile chiaroscuro obliquo e da apicature tenui; tra i singoli segni sono da notare innanzi tutto *epsilon* e *theta* — i quali possono indicare lo stile stesso data la loro carica individuante — caratterizzati da elemento mediano fortemente ridotto, sì da presentarsi di struttura minima, e isolato al centro della lettera (in forma di punto, bottoncino, asticella, apice, trattino ricurvo); *alpha* con barra orizzontale; *zeta* di forma classica (un tratto verticale delimitato da due linee orizzontali, l'una superiore l'altra inferiore); *my* angolato in quattro tempi; *xi* con elemento mediano molto piccolo; *ypsilon* tracciato in tre tempi. Certe variazioni minime, quali quelle nell'indole dello stilema stesso iscritto in *epsilon* e *theta*, o nell'andamento del tracciato, o nel grado di rilievo degli apici ornamentali, non sono sostanziali e comunque non svisano la fisionomia di fondo dello stile. Non sembra che quest'ultimo possa essere insorto anteriormente al I secolo a.C, in quanto non se ne trova traccia in materiali di sicura data più antica: alla prima metà di tal secolo si può riferire, con ogni verisimiglianza, P. Oxy. 1362[2], nel

1. P. Oxy. XI, tav. III. Vd. qui tav. 1.
2. P. Oxy. XI, tav. IV; Seider II, tav. X 18.

quale se ne incontra l'impianto di base pur se qualche connotazione vi risulta ancora assente (in particolare, *epsilon* ha linea centrale ridotta ma attaccata alla curva, quindi non isolata); verso o poco oltre la metà del I secolo a.C. sembrano potersi assegnare P. Oxy. 2618[3] e P. Berol. 9941[4], nei quali l'estensione dei tratti mediani di *epsilon* e *theta* tende a ridursi al limite estremo (la datazione del papiro di Berlino è confortata dalla presenza di una corsiva sul *verso* che trova stringenti confronti in documenti datati degli ultimi decenni del secolo, i quali vengono perciò a costituire un buon termine *ante quem*); il pieno fiorire dello stile va posto nella seconda metà del I a.C. e fino ai primi anni del I d.C., arco di tempo cui sono con alta probabilità da riferire, oltre al manufatto-guida P. Oxy. 1361, la mano greco-ercolanese attestata in P. Herc. 1044[5] e P. Herc. 1746 nonché tutta una serie di testimoni greco-egizi, quali P. Hamb. 201[6] e i PP. Oxy. 2298[7], 2545[8], 2617[9], 1789[10] (in quest'ultimo va notata una variante nel *my*, che presenta i tratti mediani fusi in una linea alta e appiattita); al I secolo d.C. si devono assegnare P. Oxy. 2508[11] e P. Oxy. 2496[12], i quali, per divergenti motivi, documentano il tramonto dello stile; l'uno, infatti, mostra una mano che non riesce più a controllarne pienamente i caratteri, mentre l'altro ne offre una versione tutta artificiosa (si noti in particolare il punto al centro dell'*epsilon* leziosamente ricollegato alla curva con un tratto sottile).

— *Stile P. Berol. 9775*[13]. Scrittura dal tracciato morbido e a forte tendenza bilineare, dal disegno talora sobrio ma più spesso impreziosito da apici marcati soprattutto a conclusione delle aste; il disegno grafico, a leggero chiaro-scuro, risulta, a seconda del ductus, talora rigidamente formale, ma anche, qualche volta, piuttosto sciolto, mosso, non scevro di tracciati informali. *Alpha* ha la barra sia, di regola, orizzontale, sia, qualche volta, obliqua ma decisamente orientata verso una disposizione orizzontale; le lettere curve *epsilon, theta, omicron, sigma*, mostrano modulo ora circolare ora ovale; *epsilon* in particolare mostra in esemplari non anteriori al tardo I secolo a.C. tratto mediano alto e convergente con l'estremità della curva superiore; *zeta* si presenta con elemento centrale, in successione diacronica, sia verticale sia obliquo; *my* ha tratti esterni ed interni ad andamento — sempre in relazione a momenti cronologici diversi — sia rigido sia lievemente arcuato; *xi* è tracciato in tempi staccati, soprattutto in età più antica; *ypsilon* è a forma di calice con asta sovente corta. Lo stile — già attestato nel II secolo a.C. in rotoli non solo greco-egizi quali P. Louvre E 7734[14] o P. Lille 76d[15], 78 a b c, 82, 84 e 111c e P. Lille 76a[16] b, c, ma anche ercolanesi a quanto mostra almeno la mano che ha vergato P. Herc. 697[17] — fiorisce soprattutto a partire dal I a.C. È a tal secolo, forse all'inizio, che deve essere attribuito P. Berol. 9774[18], connotato ancora da disegno pesante, quale negli esemplari più antichi; e ad una data intorno alla metà del secolo o poco oltre sembrano doversi riferire i testimoni più maturi dello stile, il rotolo-guida P. Berol. 9775, P. Fuad inv. 266[19], P. Merton 52[20], ai quali è da ricollegare direttamente la mano che verga i greco-ercolanesi PP. Herc. 296, 459, 1186[21] e 1735; sulla stessa linea stilistica sono da porre, ancora, P. Oxy. 212[22], P. Oxy. 2387[23] e P. Fay. 7[24] (quest'ultimo, da assegnare anche per circostanze di ritrovamento all'età augustea, mostra insieme a P. Oxy. 2387 una scrittura non aliena da tracciati informali) nonché PSI 1092[25], P. Oxy.

3. P. Oxy. XXXII, tavv. I-II; Seider II, tav. XI 20.
4. G. Cavallo, *Lo stile di scrittura 'epsilon-theta' nei papiri letterari: dall'Egitto ad Ercolano*, in *Cronache ercolanesi*, 4 (1974), fig. 2 (a p. 35).
5. Ivi, fig. 1 (a p. 33); Cavallo, tav. LVIa. Vd. qui tav. 2.
6. P. Hamb. III, tav. V.
7. P. Oxy. XXI, tav. V.
8. P. Oxy. XXXI, tav. IV; Turner 1, 37.
9. P. Oxy. XXXII, tavv. I-II.
10. P. Oxy. XV, tav. III.
11. P. Oxy. XXX, tav. I.
12. P. Oxy. XXVIII, tav. XI.
13. Schubart 1, tav. 11b; Seider II, tav. VI 12. Vd. qui tav. 3.

14. Cavallo, tav. LXIIa.
15. Turner 2, tav. IIIb.
16. Ivi, tav. I.
17. Cavallo, tav. XXXII.
18. S. West, *The Ptolemaic Papyri of Homer*, Köln-Opladen 1967, tav. 4.
19. Turner 1, 56.
20. P. Merton II, tav. II.
21. Cavallo, tav. XXXIII.
22. Vd. qui tav. 4.
23. P. Oxy. XXIV, tavv. I-II; Turner 1, 15.
24. Roberts, 9b.
25. PSI IX, tav. VI; Norsa, tav. 8a.

2944[26], P. Ryl. 22 *verso*[27] (tal papiro reca sul *recto* una corsiva che, in quanto attestata in documenti datati grosso modo tra il 75 e il 25 a.C., offre un circoscritto termine *post quem* per la datazione del *verso*), testimoni tutti riferibili al tardo I secolo a.C.; mentre ormai nel I d.C. sono da far rientrare PSI 1214[28], P. Berol. 21185[29], P. Heid. Inv. 4011[30], e a data più avanzata, forse alla fine dello stesso secolo, sembrano doversi attribuire P. Berol. 11516[31], P. Princ. 110 (+ Bruxelles, FERE, E 7344 + E 7190)[32], P. Oxy. 2432[33], nei quali, specialmente negli ultimi due, si notano sintomi marcati di dissoluzione dello stile (si veda, per es., *my* con curve perfettamente arrotondate).

— *Stile P. Herc. 1050*[34]. Scrittura molto regolare e dalle forme elegantemente arrotondate; il tracciato si presenta di regola piuttosto sottile e uniforme, e, nelle manifestazioni più accurate, con le estremità inferiori delle aste desinenti con un leggero ripiegamento verso sinistra, sostituito talvolta da un minimo apice decorativo. *Alpha* e *delta* hanno i tratti primo e secondo legati 'a laccio' ora aperto ora, soprattutto il *delta*, chiuso (la stessa tipologia di legatura si trova in *zeta* fra i tratti secondo e terzo), *epsilon* mostra la linea mediana staccata dal corpo della lettera e più o meno ridotta (ma talvolta proiettata in avanti oltre le terminazioni delle curve), *kappa* è tracciato in tre tempi ma anche in due con legamento 'a laccio' cieco tra le aste verticale e obliqua ascendente, *my* presenta tratto finale più o meno arrotondato e linee mediane ad andamento morbido sia che esse convergano ad angolo come in alcuni esemplari, sia che si fondano in un'unica curva come in altri; *ypsilon* ha l'asta piuttosto corta. Si tratta dello stile forse il più diffuso tra i papiri di Ercolano, testimoniato in numerose opere filodemee, ma del quale si trova larga documentazione anche in materiali greco-egizi a partire almeno dal III-II secolo a.C. Ed invero la fase scrittoria più antica è da ritenere attestata in P. Cair. Zen. 59535[35], un esercizio di scuola dai tratti assai rigidi di sicuro della metà del III secolo a.C. ca., e, in forme meno aspre, in P. Hamb. 646[36] riferito alla stessa data, ma forse da assegnare con più probabilità all'ultimo scorcio del secolo; di poco più tardi, prima metà del II a.C., vanno ritenuti P. Strasb. WG 307[37] e P. Wurz. Inv. I[38], e intorno alla metà dello stesso secolo si può datare con buona approssimazione P. Ryl. 458[39], esemplari che, pur mostrando qualche sfumata differenza stilistica nell'uso o meno di trattini decorativi, rientrano comunque nella stessa tipologia grafica di fondo; la quale si ritrova in P. Louvre E 7733 *recto*[40], riferibile con ogni verosimiglianza alla fine o quasi del II secolo a.C., e quindi in P. Herc. 1012[41] che mostra scrittura assai affine e perciò di certo coeva. L'evoluzione della tipologia grafica in esame, piuttosto che nella forma e nel tratteggio delle lettere, si può osservare in certa progressiva tendenza al disegno più regolare e soprattutto più morbido del tracciato complessivo che sfocia, nel corso del I secolo a.C., in modi talora più sciolti: nei papiri di Ercolano tal percorso conclusivo si segue attraverso P. Herc. 1389, ancora riferibile alla prima metà del secolo, fino alle mani dello stesso testimone-guida P. Herc. 1050 e dei PP. Herc. 163, 832/1015[42], 460, 1065[43], 152/157[44], tutti riferibili al terzo venticinquennio del I secolo a.C. Ma vi sono pure papiri greco-egizi, i quali si integrano con quelli ercolanesi nel testimoniare la fase finale della tradizione grafica qui individuata: se — come già notava Colin H. Roberts — resta in qualche modo discutibile il confronto, istituito dalla Norsa, con P. Lond. II 354[45], un documento del 7-4 a.C. più vicino ad altro linguaggio grafico, non v'è dubbio che nella stessa linea stilistica si iscrivono P. Louvre E 7733 *verso*[46], da riferire alla fine del I secolo a.C. se non già all'inizio del

26. P. Oxy. XLI, tav. I.
27. P. Ryl. I, tav. 5. Vd. qui tav. 5.
28. Norsa, tav. 9b.
29. Maehler, tav. 16b.
30. Seider II, tav. IX 17.
31. Ivi, tav. XIII 24.
32. Wittek, tav. 3.
33. P. Oxy. XXV, tav. XI.
34. Norsa, tav. 6; Cavallo, tav. XXVIII. Vd. qui tav. 6.
35. Roberts, 4c.

36. Turner 1, 54.
37. Ivi, 30.
38. Seider II, tav. V 10.
39. Roberts, 7a.
40. Lasserre, *Un papyrus sceptique méconnu (P. Louvre Inv. 7733 R)*, in *Le monde grec. Pensée littérature histoire documents. Hommages à C. Préaux*, Bruxelles 1975, tav. IX. Vd. qui tav. 7.
41. Cavallo, tav. XXVI.
42. Ivi, tav. XXX.
43. Ivi, tav. XXIX.
44. Ivi, tav. XXXI.
45. Kenyon, tav. XIV; Norsa, tav. 7a; Roberts, 9a.
46. Vd. qui tav. 8.

I d.C., P. Oxy. 2654[47], non più tardo della prima metà di quest'ultimo secolo, P. Oxy. 246[48], un documento del 66 d.C. che costituisce perciò un utile pezzo di confronto, P. Berol. 9570 + P. Ryl. 60[49], nel quale compaiono ormai elementi grafici attestati piuttosto nel II secolo.

— *Stile P. Lit. Lond. 134*[50]. Il tracciato si presenta regolare, a linee sottili ed elegantemente apicate, che conferiscono alla scrittura, negli esemplari più accurati, un aspetto assai raffinato. Nel complesso della trama stilistica è da notare, pure, una certa tendenza, anche se non regolarmente documentata, alle occhiellature, allo spezzamento interno delle linee e alle pseudo-legature. *Alpha* ha la barra talora orizzontale ma talora anche moderatamente obliqua, sovente collegata all'asta discendente da destra a sinistra con legamento 'a laccio', e solo nei testimoni più tardi se ne incontra qualche volta la forma ad occhiello; *epsilon* e *theta* mostrano la linea mediana in genere piuttosto corta; *eta* presenta di solito l'asta di destra elegantemente arcuata; *my* ha i tratti obliqui interni convergenti ad angolo o fusi in una curva e i verticali esterni divaricati e di regola ricurvi (tale caratteristica risulta più pronunciata nel tratto di destra); *rho* si proietta ora più ora meno al di sotto del rigo; *ypsilon* conserva o tende a conservare struttura bilineare. Le prime connotazioni dello stile sono da vedere in P. Berol. 9767[51], assegnato da Schubart al I secolo a.C., ma che sembra doversi retrodatare sia perché mostra una forma di *alpha* con tratto interno flesso a *v*, che non par posteriore al II secolo a.C., sia per le analogie grafiche ch'esso presenta con un documento del 135/4 a.C., P. Monac. 51[52]; in favore di una cronologia tra lo scorcio del II e l'inizio del I a.C. si può risolvere la controversa datazione di P. Oxy. 1790[53], assegnato ora all'uno ora all'altro secolo ed anche oltre ma che — nel mostrare un momento di transizione tra la fase scrittoria costituita dal citato papiro di Berlino e quella della piena maturità dello stile — va riferito piuttosto all'arco di tempo che s'è indicato; nel secondo quarto del I secolo a.C. si devono ritenere scritti, infatti, i testimoni più esemplari: il filodemeo P. Herc. 1471[54], P. Ryl. 20[55] e lo stesso manufatto-guida P. Lit. Lond. 134; mentre alla metà dello stesso secolo o solo poco oltre si possono assegnare P. Herc. 831[56], P. Oxy. 659[57] e P. Mil. Vogl. 14[58], nei quali lo stile, ora più ora meno, rivela mescidanze con elementi estranei (si noti *alpha* talora occhiellato); infine, è forse allo stesso stile, largamente inteso, che vanno collegati altri materiali di ambigua collocazione grafica, sia ercolanesi sia greco-egizi, quali P. Herc. 873[59] e P. Herc. 1018[60], quest'ultimo forse non anteriore ad una data intermedia tra I a.C. e I d.C., o P. Oxy. 1791[61] e P. Oxy. 2535[62] oramai riferibili all'inoltrato I d.C.

— *Stile P. Fay. 6*[63]. Il tracciato mostra disegno piuttosto duro, senza sostanziale contrasto tra pieni e filetti; la lieve inclinazione della scrittura verso destra, peraltro limitata solo ad alcuni esemplari, è dovuta a tendenza occasionale di singole mani, non costituendo perciò una connotazione grafica specifica; si possono incontrare trattini decorativi ma adoperati in maniera disorganica. *Alpha* ha tratto mediano obliquo; *beta* può presentare il punto di convergenza tra le due pance staccato dall'asta verticale; *epsilon* mostra talora la curva superiore ripiegata verso l'interno fino a sfociare, in certi casi, in un vero e proprio occhiello; *my* ha aste verticali leggermente divaricate e linee centrali — in successione diacronica — convergenti ad angolo o fuse in un'unica curva; *xi* risulta tracciato in tempi staccati o anche in un unico movimento; *rho* talora si proietta o tende a proiettarsi al di sotto del rigo inferiore; *ypsilon* presenta tratto obliquo da sinistra a destra piuttosto sviluppato. Al I secolo a.C., ma a data antica, va riferito P. Berol. 21216[64], ove lettere quali *my* con tratti obliqui

47. P. Oxy. XXXIII, tav. I.
48. P. Oxy. II, tav. VII; Roberts, 10c.
49. P. Ryl. I, tav. 10; G. Cavallo, *Osservazioni paleografiche sul canone e la cronologia della cosiddetta «onciale romana»*, in *Annali della Scuola Normale di Pisa*, ser. II, 36 (1967), tav. 2.
50. Schubart 2, fig. 72. Vd. qui tav. 9.
51. Schubart 1, tav. 11a.
52. P. Monac. III, fig. 6.
53. P. Oxy. XV, tav. III.

54. Cavallo, tav. XXXVI. Vd. qui tav. 10.
55. P. Ryl. I, tav. 6.
56. Cavallo, tav. XXXVIII.
57. P. Oxy. IV, tav. III; Seider II, tav. IX 16; Turner 1, 21.
58. Cavallo, tav. LXIb. Vd. qui tav. 11.
59. Ivi, tav. XXXIVb.
60. Ivi, tav. XXXV.
61. P. Oxy. XV, tav. III.
62. P. Oxy. XXXI, tav. IV; Turner 1, 38.
63. Roberts, 9c. Vd. qui tav. 12.
64. Maehler, tav. 62.

a congiunzione alta e *ypsilon* che scende oltre il rigo di base conservano ancora forme del secolo precedente; con tal testimone risulta messo in relazione già da Herwig Maehler P. Berol. 13045 (E)[65], da assegnare a cronologia un po' più tarda, ma forse non oltre il secondo venticinquennio sempre del I secolo a.C.; in questa stessa epoca comunque sembrano doversi collocare alcune mani ercolanesi tra le quali ricordo quelle dei filodemei P. Herc. 339 e P. Herc. 1005[66], connotate in pratica dalle caratteristiche che si sono descritte (a parte la forma di *alpha*, sempre con linea mediana obliqua, ma con punto d'attacco di questa iniziante verso la metà del tratto discendente da destra a sinistra); al 30-29 a.C. è datato un documento, P. Oxy. 1453[67], che, al di là di certi tratteggi più sciolti dovuti all'indole non-libraria della scrittura, mostra indubbiamente le medesime tendenze stilistiche in esame, a quanto rivelano le forme di *alpha, epsilon, my, ypsilon*; forse ancora al I secolo a.C., ma senza escludere il I d.C., va attribuito P. Heid. Inv. 1740 *recto*[68], nel quale tracciati di impostazione più antica, per es. *xi*, si alternano con modi più sciolti, per es. *my*; e intorno alla stessa epoca del papiro di Heidelberg si può assegnare il testimone-guida dello stile, P. Fay. 6, che lettere quali *my* con tratti obliqui fusi ma ad andamento angolato, *xi* di forma corsiva, *rho* con tendenza a rientrare nel sistema bilineare, mostrano — ove valutate all'interno dell'evoluzione stilistica in atto — di piena età augustea, data alla quale riportano pure le circostanze di scavo, giacché si tratta di pezzo rinvenuto insieme a documenti dell'inizio del I d.C., alcuni dei quali recanti date precise del regno di Augusto; oltre quest'epoca è da riferire P. Berol. 21101 + 7806[69] con il quale si è entrati ormai nel cuore del I secolo d.C. giacché vi si possono rilevare tracciati più evoluti (per es. *alpha* con impatto morbido tra le linee obliqua discendente da destra a sinistra e mediana ascendente o *my* con tratti interni fusi in un'unica ampia curva; infine, sempre nell'inoltrato secolo I d.C. si può collocare P. Lit. Lond. 6[70], il quale ripete lo stile in caratteri più fluidi e talora rudi, prodotto con ogni verisimiglianza qualche decennio prima dell'81-96 d.C., periodo cui riporta un documento sul *verso*.

65. Schubart 2, fig. 71; Seider II, tav. VIII 15.
66. Cavallo, tav. XXII.
67. P. Oxy. XII, tav. II; Norsa, tav. 8b; Roberts, 8b.
68. Seider II, tav. XVII 35. Vd. qui tav. 13.
69. Maehler, tav. 60.
70. Seider, II, tav. XI 21. Vd. qui tav. 14.

— *Stile P. Herc. 1425*[71]. Scrittura che, in quanto non priva di varianti grafiche talora notevoli, si mostra caratterizzata non tanto da un tratteggio particolare delle forme (o singole forme), ma dal tono stilistico che viene ad esso conferito da una più o meno — ma comunque connotante — contorsione o almeno curvatura di certi tratti. In alcune mani le lettere (o alcune lettere, soprattutto quelle ricurve) risultano disposte secondo un asse obliquo, sicché la scrittura nel suo complesso presenta in tal caso una individuante inclinazione verso sinistra. *Alpha* ha la barra in posizione sia orizzontale sia obliqua; anche *my* si presenta in forma duplice, con curva interna o con linee congiunte ad angolo smussato; *xi* risulta tracciato di regola in un unico movimento; *tau* mostra varianti grafiche ma quasi tutte caratterizzate da una qualche curvatura di uno o di ambedue i tratti; *ypsilon* si presenta in varie guise, ma il più delle volte svasato e con linee oblique arcuate. Il testimone più antico dello stile pare P. Tebt. 692[72], riferito al II secolo a.C. ma forse un po' più tardo data la stretta affinità ch'esso presenta con il manufatto-guida, P. Herc. 1425, di contenuto filodemeo e perciò senz'altro non anteriore al I secolo a.C. (vi si incontrano identiche forme di *alpha*, con tratto obliquo discendente da destra a sinistra leggermente allungato e barra mediana in posizione quasi orizzontale, *my* con curva centrale stretta, *ypsilon* con calice profondo); e sempre nel I a.C. rientrano P. Herc. 1426[73], anch'esso di contenuto filodemeo, e il cosiddetto P. Vitelli dell'*Iliade*[74], assegnato al II secolo a.C., ma da spostare al I giacché la scrittura mostra certe connotazioni uguali a quelle documentate in P. Herc. 1426 (si osservi già solo *tau*, tracciato con linee verticale e orizzontale fortemente ricurve e svasate); infine, un linguaggio grafico analogo, pur se misto di elementi tratti da altri stili, si ritrova nel I secolo d.C. in P. Oxy. 878[75] e P. Lit. Lond. 22[76].

— *Stile P. Lit. Lond. 30*[77]. Scrittura dal disegno morbido, arrotondato, fluido, privo sostanzialmente di chiaroscuro e assai sempli-

71. Cavallo, tav. XXXIX. Vd. qui tav. 15.
72. P. Tebt. III, tav. I; Turner 2, tav. XIb; Cavallo, tav. LXIIIb.
73. Cavallo, tav. XLIII.
74. Vd. qui tav. 16.
75. Wittek, tav. 2.
76. Kenyon, tav. XIX. Vd. qui tav. 17.
77. Kenyon, tav. XV; Thompson, facs. 8; Seider II, tav. X 19. Vd. qui tav. 18.

ce (manca qualsiasi orpello ornamentale). Le lettere — ad eccezione delle sole *phi* e *psi* — risultano contenute nel sistema bilineare maiuscolo. *Alpha* mostra di regola i tratti primo e secondo fusi in un'unica curva; *delta* e *lambda* presentano la linea obliqua discendente da sinistra a destra sporgente in alto oltre il punto d'impatto con quella da destra a sinistra e talora ad andamento incurvato; *epsilon* ha talora il tratto mediano e la cresta superiore tangenti alle estremità, sì da formare un occhiello semicircolare; *my* mostra aste esterne arrotondate ed interne congiunte ad angolo morbido o fuse in un'unica curva; *xi* è vergato in un unico tempo; *ypsilon* presenta elemento verticale ora più ora meno sviluppato, a seconda che venga eseguito in più tempi (soprattutto nelle prime attestazioni dello stile) o in un solo movimento. Gli antenati dello stile si possono vedere forse in testimoni quali PSI 136[78] assegnato alla fine del III secolo a.C. da Antonio Carlini (ma non a caso ritenuto per lungo tempo di epoca più tarda) o in P. Louvre 7172[79] riferibile a circa il 160 a.C.: quest'ultimo, pur se scritto da mano inesperta e perciò in forme che non possono definirsi 'librarie' in senso stretto, va comunque preso in considerazione in quanto documenta già a quell'epoca fasi evolutive di certe lettere quali si ritrovano poi nel I a.C.; a partire dallo scorcio di tal secolo lo stile si trova sempre più diffuso: al 7-4 a.C. è da datare un pezzo documentario assai noto, P. Lond. II 354[80], ove tuttavia *my* ha linee centrali non perfettamente arrotondate; tra l'inizio e la metà del I d.C. vanno riferiti PSI 1285[81], P. Lit. Lond. 27, PSI 11, P. Oxy. 1810[82], P. Oxy. 1090[83] e lo stesso testimone-guida dello stile P. Lit. Lond. 30; alla fine dello stesso secolo si possono assegnare P. Berol. 6926[84] — termine *ante quem* 100-101 d.C. dato dal verso — e un documento dell'anno 94, P. Fay. 110[85], al quale sono da accostare, per analogie grafiche molto stringenti PSI 1091[86] e soprat-

78. A. Carlini, *PSI 136 riconsiderato*, in *Actes du XVe Congrès International de Papyrologie*, 3, Bruxelles 1979, tav. IV (retrodatazione del papiro alle pp. 86 s.).
79. Turner 1, 45.
80. Kenyon, tav. XIV; Norsa, tav. 7a; Roberts, 9a.
81. PSI XII, tav. VIII; Norsa, tav. 9d. Vd. qui tav. 19.
82. P. Oxy. XV, tav. IV.
83. P. Oxy. VIII, tav. V; Cavallo, *Osservazioni* cit., tav. 1.
84. Roberts, 11a.
85. Roberts, 11b.
86. PSI IX, tav. V; Norsa, tav. 9c. Vd. qui tav. 20.

tutto P. Berol. 6845[87]; infine, della prima metà del II secolo devono essere ormai ritenuti mani dai tracciati più fluidi quali sono testimoniate in P. Oxy. 1370[88], P. Lit. Lond. 132[89], P. Berol. 9810 + P. Oxy. 1223[90] (ove compaiono forme aberranti dallo stile).

— *Stile P. Oxy. 2359*[91]. Scrittura dall'andamento più o meno rigido, connotata da certo, non marcato, contrasto tra lettere di modulo più stretto (*epsilon, theta, omicron, sigma*) e lettere di modulo normale; il tracciato mostra talora chiaroscuro tenue, più accentuato solo in manufatti di età più tarda; il disegno, di solito privo di elementi decorativi, è qualche volta impreziosito da apicature assai leggere, ma nel complesso risulta comunque sobrio. *Alpha* ha tratto discendente da destra a sinistra visibilmente meno inclinato di quello da sinistra a destra e barra obliqua (quest'ultima e il tratto da destra a sinistra risultano talora fusi in un'unica curva piuttosto angolata); *my* mostra in età più antica andamento rigido e tratti mediani convergenti ad angolo, mentre presenta, man mano che lo stile evolve al suo interno, disegno più morbido fino a sfociare nella forma a linee ricurve; *omicron* risulta piuttosto appuntito in alto, *phi* ha corpo e struttura triangolare; *omega* mostra linee esterne tendenzialmente rigide, talora quasi verticali. Certe variazioni sono dovute a sfumate diversità di tecnica e di gusto nell'interpretazione dello stile, ma non ne svisano le strutture di fondo. Papiri ercolanesi e papiri greco-egizi attestano concordemente il fiorire dello stile nel I secolo a.C.; ma le premesse grafiche risalgono forse più indietro, già al II secolo a.C. a quanto testimoniano PSI Inv. 6[92] nonché certi rotoli di Ercolano — per es. P. Herc. 1148[93] o P. Herc. 1420[94] — che sembrano riferibili a quell'epoca; precisi orientamenti grafico-stilistici nel senso indicato rivelano, in ogni caso, papiri, sempre ercolanesi, quali PP. Herc. 154, 1045[95], 1520[96] che si possono assegnare al crinale del II-I

87. Schubart 1, tav. 19c.
88. P. Oxy. XI, tav. VII; Turner 1, 22.
89. Roberts, 13b.
90. Schubart 1, tav. 29b e Turner 1, 72.
91. P. Oxy. XXIII, tav. IV; Cavallo, tav. LXIIIa. Vd. qui tav. 21.
92. Cavallo, tav. LXIIc.
93. Ivi, tav. XII.
94. Ivi, tav. XIII.
95. Ivi, tav. XV.
96. Ivi, tav. XXXVII.

secolo a.C.; ed è nel corso di quest'ultimo che mani espertissime nello stile vergano i PP. Herc. 994/1676[97] e 1677 e i greco-egizi P. Oxy. 2359, qui assunto a testimone-guida, P. Oxy. 2318[98] e P. Lit. Lond. 167 (per i quali tuttavia non si può escludere una datazione anche all'inizio del I d.C.), nei quali tutti *alpha* e *my* mostrano ancora il primitivo disegno rigido; alle soglie del I secolo d.C. o piuttosto oltre il suo inizio sono da collocare PSI Inv. 2013[99] e il cosiddetto «Omero di Harris» P. Lit. Lond. 25[100], ove il tracciato più morbido nell'uno dell'*alpha* e nell'altro del *my* contrasta con la rigidità della scrittura nel suo complesso; mentre più tardi — giacché connotati da tratti curvilinei — sembrano i PP. Oxy. 2327[101], 2430[102], 1082[103] e, dovuto alla stessa mano di quest'ultimo, PSI 123, i quali trovano confronto nella scrittura analoga, pur se meno formale, di un documento dell'89 d.C., P. Oxy. 3051[104]; e ormai nel II secolo rientrano mani come quelle dei PP. Oxy. 1247[105], 1083 + 2453[106], 1622[107], quest'ultimo di sicuro anteriore al 148 d.C., ch'è data di un documento scrittovi sul verso; infine la dissoluzione finale dello stile si può cogliere in un testimone quale P. Turner 4[108] caratterizzato da una serie di elementi aberranti (tracciati fortemente ricurvi, moduli slargati, riccioli decorativi). Tale dissolvenza dello stile nel II secolo trova conferma in documenti dell'epoca che ne mostrano il linguaggio di fondo pur se rielaborato in senso cancelleresco, P. Giss. Univ. 20[109] del 114-117 e P. Brem. 5[110] del 117-119.

* * *

Tali stili non esauriscono le tipologie scrittorie testimoniate tra

97. Ivi, tav. XVI. Vd. qui tav. 22.
98. P. Oxy. XXII, tav. VI.
99. M. Manfredi, *Frammenti di un'orazione giudiziaria*, in *Studia Florentina Alexandro Ronconi sexagenario oblata*, Roma 1970, facs. tra le pp. 208-209. Vd. qui tav. 23.
100. Thompson, facs. 10.
101. P. Oxy. XII, tavv. IX-X.
102. P. Oxy. XXV, tavv. V-IX.
103. P. Oxy. VIII, tav. II.
104. P. Oxy. XLII, tav. XI.
105. Vd. qui tav. 24.
106. P. Oxy. VIII, tav. III e P. Oxy XXVII, tav. III.
107. P. Oxy. XIII, tav. IV.
108. P. Turner, tav. III.
109. P. Giss. Univ., tav. I.
110. P. Brem. tav. dopo p. 178.

il I secolo a.C. e il I d.C.; altre ve ne sono che affiorano in materiali isolati, o delle quali comunque non si riesce a rintracciare una organica linea evolutiva. Tuttavia, i percorsi grafici qui individuati rivelano nette quelle che furono le soluzioni grafico-tipologiche fondamentali in un arco di tempo che va anche al di qua e al di là dei limiti cronologici considerati; ed essi altresì mostrano le fasi di un svolgimento lento della maiuscola greca libraria, del quale l'età augustea, lungi dal determinarne una svolta, si pone invece soltanto come momento centrale di un processo iniziato nel III-II secolo a.C., quando vengono a definirsi le scritture di epoca ellenistica, e che sfocia in un nuovo assetto grafico tra le età degli Antonini e dei Severi, quando viene ad emergere quella serie di fenomeni che costituirà l'asse portante delle scritture della tarda antichità. Tra i secoli II-III d.C., infatti, nell'ambito delle tipologie librarie (ch'è il campo qui considerato) entrano in crisi i valori grafici tradizionali: la più ampia diffusione sociale della scrittura e l'insorgere di fasce nuove di lettori che talora scrivono da sé i loro libri in forme non-librarie e d'origine burocratica, il manifestarsi — di contro — di tendenze fortemente normative e di correnti arcaizzanti, inscrivibili nella più generale temperie culturale dell'epoca, che alla dissoluzione grafica in atto reagiscono con l'irrigidimento di certe scritture e la ripresa antiquaria di altre, l'avvento del cristianesimo che fa di scrittura e libro strumenti funzionali alla diffusione e conservazione del suo messaggio, il mutamento delle tecniche librarie, e quindi del rapporto stesso scrittura/libro, il 'campo di tensioni' instauratosi nel sistema letterario e perciò nella storia dei testi e nelle loro espressioni scrittorie, sono tutti fattori concomitanti nel mettere in crisi le strutture grafico-librarie in atto promuovendone quel mutato assetto da cui si può far iniziare nella storia della scrittura greca libraria la tarda antichità. In ultima analisi, dunque, alla restrittiva, equivoca, acritica distinzione, tutta evemenenziale, tra età tolemaica ed età romana deve essere sostituita quella tra età ellenistico-romana ed età romano-bizantina.

Un'ultima considerazione. Nell'accettare il quadro qui tracciato si può essere più o meno scettici, non tanto o non soltano per quel che concerne lo svolgimento complessivo della scrittura greca libraria nell'arco di tempo considerato, quanto piuttosto nel dar credito a determinate valutazioni particolari dei materiali proposte in relazione a certe linee stilistiche individuate all'interno di quello svolgimento. Ma l'essere più o meno scettici in questo come in altri casi dipende dal grado di fiducia che si ha nel metodo paleografico come metodo scientifico. Da un punto di vista generale, infatti, v'è da con-

statare che la più parte di quanti indagano i manoscritti greci tende — ogni qualvolta manchino elementi oggettivi di giudizio — a fidarsi di dati extragrafici, soprattutto papirologici codicologici ma anche testuali storico-bibliotecari o d'altra indole, piuttosto che di rilevamenti scrittori in senso stretto. I dati extragrafici, va ribadito, non sono certo da trascurare, e possono risultare, anzi, di fondamentale importanza come strumenti ausiliari della scienza paleografica, ma è quest'ultima, intesa come scandaglio dei fenomeni grafici nel loro essere ed evolversi che il paleografo deve privilegiare nelle sue valutazioni.

La maiuscola greca, del resto, non ha alternative, quasi priva com'è di una serie di referenti oggettivi. A conclusione di questo discorso, dunque, mi par pertinente ricordare una scena da cabaret, recitata dal clown Karl Valentin nella Berlino tra le due guerre, al Theater am Schiffbauerdamm (K. Valentin, *Tingeltangel*, Milano 1980, p. 193 s.). Sulla scena sono il clown Valentin e il direttore d'orchestra, tra i quali si svolge lo scketch. Direttore: «...cosa vedo? I suoi occhiali sono senza lenti!». E il clown: «Da cinque anni, mi si son rotte una volta che le ho pestate col piede, e da allora non ho più lenti perché le ho fatte fuori del tutto». Il direttore: «Ma allora perché si mette sul naso le stecche vuote? Non ha senso». E il clown: «Sempre meglio di niente». In mancanza di dati oggettivi, la paleografia è sempre meglio di niente, ed ha il vantaggio, quale scienza storica, di essere meno assurda del teatro di Karl Valentin.

Stile P. Oxy. 1361 (o stile epsilon-theta)	Α		ε ε ε	Η		Θ			Μ	Ξ					Υ	
Stile P. Berol. 9775	Α Α		ε ε	Η Ζ					Μ Μ	Ξ					Υ Υ	
Stile P. Herc. 1050	Α Α	Δ	ε				Κ Κ		Μ Μ						Υ	
Stile P. Lit. Lond. 134	Α Α	Δ			Η				Μ Μ			Ρ			Υ Υ	
Stile P. Fay. 7	Α		ε ε						Μ	Ξ					Υ	
Stile P. Herc. 1425	Α Α								Μ Μ					Τ	Υ	
Stile P. Lit. Lond. 30	Α Α	Δ	ε					Λ	Μ	Ξ					Υ	
Stile P. Oxy. 2359	Α		ε			Θ			Μ Μ		Ο		Σ		Υ Υ	Ω

Herwig Maehler

ZUR DATIERUNG GRIECHISCHER BUCHSCHRIFTEN DES 4. BIS 8. JAHRHUNDERTS AUS ÄGYPTEN

Im Gegensatz zu den Anfangszeiten der Papyrologie, als man z.B. den grossen Londoner Bakchylidespapyrus in das 1. Jh.v.Chr.[1] datierte, herrscht heute eine recht weitgehende Einigkeit über die Datierungen und die Datierungskriterien der ptolemäischen und kaiserzeitlichen Buchschriften der sogenannten «literarischen» Papyri aus Ägypten. Nur gelegentlich kommt es noch vor, dass die vorgeschlagenen Datierungen um mehr als 100 Jahre divergieren, oder dass der Herausgeber seine Ratlosigkeit eingestehen muss[2]. Diese gewachsene Zuversicht in Datierungsfragen ist einmal der Menge des heute bekannten, im Verlauf dieses Jahrhunderts enorm angewachsenen Vergleichsmaterials zu verdanken, zum anderen aber auch den eingehenden Untersuchungen der Spezialisten. Schon W. Schubarts «Griechi-

---

1. F.G. Kenyon, *The Poems of Bacchylides*, London 1897, S.XIX.

2. *P. Oxy.* XV 1790 (Ibykos): 2.Hälfte des 1.Jahrhunderts v.Chr. nach A.S. Hunt, um 130 v.Chr. nach E.G. Turner (bei J.P. Barron, *BICS* 16,1969,144 Anm.3.)

sche Paläographie» bedeutete einen grossen Schritt nach vorn[3], und die Studien unseres Kollegen und Freundes G. Cavallo zur runden Unziale, der sogenannten «Bibelunziale», und zur «Alexandrinischen Maiuskel» haben eine sichere Grundlage für die Beurteilung dieser beiden Schrifttypen geschaffen[4]. Im allgemeinen lassen sich heute griechische Buchschriften der Ptolemäer- und der Kaiserzeit ohne Schwierigkeit auf etwa ein halbes Jahrhundert genau datieren, weil die Hauptmerkmale der verschiedenen Schrifttypen sich in gleichzeitigen Geschäftsschriften wiederfinden, d.h. in kursiv geschriebenen, datierten oder datierbaren Papyrusurkunden. Auf diesem Prinzip beruht ja das nützliche Handbuch von C.H. Roberts[5], das mit dem Berliner Timotheos-Papyrus anfängt und mit dem Codex Sinaiticus aufhört, also die Zeit von etwa 350 v. Chr. bis zum 4.Jh.n.Chr. umfasst.

Für die vier folgenden Jahrhunderte kann leider von solcher Zuversicht keine Rede sein. Hier herrscht noch grosse Unsicherheit und Uneinigkeit; als Editor eines spätantiken «literarischen» Papyrus mag man sich oft nicht einmal auf ein bestimmtes Jahrhundert festlegen und schreibt dann vorsichtshalber «5.-6.Jh», oder «6.-7.Jh.». Für diese Unsicherheit in der Datierung spätantiker Buchschriften möchte ich die folgenden drei Gründe nennen:

1. scheinen sich Buchschriften und Geschäftsschriften etwa vom Ende des 4.Jhs. an auf getrennten Wegen und weitgehend unabhängig voneinander entwickelt zu haben. Gemeinsamkeiten zwischen Buch- und Geschäftsschrift im Duktus und in den Formen einzelner Buchstaben, wie sie in der Kaiserzeit bestehen, gibt es vom 5.Jh. an nur noch vereinzelt. Die normale byzantinische Geschäftsschrift, die sich vom Beginn des 5.Jahrhunderts an entwickelt, hat ihre Wurzeln in der Kanzleischrift und folgt ihren eigenen Formgesetzen. Erst die Herausbildung der Minuskel führt Geschäfts- und Buchschrift wieder aufeinander zu.

2. Der zweite Grund, der hier zu nennen ist, scheint mir die weitgehende Vernachlässigung — sieht man einmal von den Arbeiten Irigoins[6] und Cavallos ab — der spätantiken Buchschriften in der paläographischen Forschung zu sein. Schubarts «Griechische Paläographie» widmet der Buchschrift des 5. bis 8.Jahrhunderts ganze 2½ Seiten. Ein Handbuch mit datierten Faksimiles wie Roberts' «Greek Literary Hands» gab es bisher für diese Zeit nicht, denn Ruth Barbours Buch mit dem gleichen Titel und dem irreführenden Untertitel «400 - 1600 A.D.» füllt diese Lücke nicht[7]; es enthält nämlich aus dem 5.Jh. kein einziges Beispiel, ihre älteste Handschrift ist der Wiener Dioskurides, der auf etwa 512 datiert werden kann, und die Zeit zwischen 400 und 800 ist darin überhaupt nur mit drei Beispielen vertreten.

3. Der Hauptgrund aber — und das ist mein dritter Punkt, der zugleich den zweiten erklärt — ist das bisher fast völlige Fehlen chronologischer Fixpunkte in Gestalt fest datierter oder annähernd datierbarer Urkunden oder Buchschriften. Wenn es gelänge, ausser den Daten des Dioskurides in Wien und der beiden Osterfestbriefe P. Grenfell II 112 (der, wie G. Cavallo gezeigt hat[8], 577 geschrieben sein muss) und P. Berol. 10677 (um 713-724)[9] noch weitere datierte Texte als chronologisch-paläographische Anhaltspunkte zu ermitteln, dann müsste sich sowohl die absolute als auch die relative Chronologie spätantiker Maiuskelhandschriften aus Ägypten auf eine verlässlichere Grundlage stellen lassen.

Das ist bisher meines Wissens nicht versucht worden. Es gibt solche Anhaltspunkte aber durchaus, wie wir gleich sehen werden. Datierungskriterien sind zu erwarten einerseits von datierbaren Urkunden, die eindeutige Elemente spätantiker Maiuskelschriften aufweisen, z.B. in den Zeugenunterschriften, andererseits von Papyrus- und Pergamentblättern in Buchschrift, die datierbare kursive Elemente enthalten, z.B. Randnotizen. Es gibt vereinzelt auch literarische Texte (z.B. aus den Psalmen) in Buchschrift auf der Rückseite von Urkunden, für die folglich das Datum oder jedenfalls der Schriftcharakter der Urkunde einen *terminus post quem* abgeben. Zwei solche Fälle möchte ich Ihnen vor Augen führen.

3. W. Schubart, *Griechische Paläographie*, München 1925 (*Handbuch der Altertumswissenschaft* I 4,1).

4. G. Cavallo, *Ricerche sulla maiuscola biblica*, Firenze 1967; ders., *Grammata Alexandrina*, *JÖB* 24,1975,23-54.

5. C.H. Roberts, *Greek Literary Hands*, Oxford 1956.

6. J. Irigoin, *L'onciale grecque de type copte*, *JÖBG* 8,1959,29-51.

7. R. Barbour, *Greek Literary Hands, A.D. 400-1600*, Oxford 1981 (2., verbesserte Aufl. 1982).

8. G. Cavallo, *JÖB* 24,1975,42-45.

9. C. Schmidt-W. Schubart, *Altchristliche Texte*, Berlin 1910, S. 55-109 mit 2 Tafeln (*Berliner Klassikertexte* VI); Schriftproben auch in W. Schubart, *Papyri graecae Berolinenses*, Bonn 1911, Taf. 50; R. Seider, *Paläographie der griechischen Papyri* II, Stuttgart 1967, Nr. 66 Taf. 36; R. Barbour, *Greek Literary Hands* Nr. 8.

Bei meiner Durchsicht des bisher in Abbildungen vorliegenden Materials (die Vollständigkeit nicht im entferntesten beanspruchen kann) bin ich auf eine Handvoll solcher Texte der eben skizzierten Art gestossen, die helfen könnten, der Chronologie der spätantiken Maiuskelschriften ein etwas festeres Gerüst zu geben.

Die Buchschrift der spätantiken Papyri aus Ägypten und Palästina tritt uns im wesentlichen in drei Typen vor Augen: 1. der Bibelmaiuskel, d.h. der runden Unziale, deren stilistische Entwicklung und Chronologie von G. Cavallo eingehend untersucht worden sind[10]; 2. der «alexandrinischen» Maiuskel, früher auch oft «koptische Unziale» genannt, die in wichtigen Aufsätzen von J.Irigoin und G.Cavallo analysiert worden ist[11]; und 3. der geneigten Maiuskel («Spitzbogenmaiuskel», «maiuscola ogivale»), zu der eine eingehende Untersuchung noch aussteht[12]. Ausserdem gibt es natürlich noch eine Anzahl unkanonischer Handschriften, die sich keinem der drei genannten Typen eindeutig zuweisen lassen oder Mischformen darstellen.

Auf den 1.Typ, die runde Bibelmaiuskel, möchte ich hier nicht eingehen, einmal weil dieser Schrifttyp schon eingehend untersucht worden ist, und zweitens weil er vom 6.Jh. an keine grosse Rolle mehr spielt. Auch die Entwicklung des 2.Typs, der «alexandrinischen Maiuskel», darf heute als weitgehend geklärt gelten (was natürlich nicht ausschliesst, dass auch für diesen Typ noch willkommene Datierungskriterien gefunden werden können). Ich möchte mich hier auf den dritten der oben genannten Haupttypen beschränken, die «Spitzbogenmaiuskel», weil diese in der Forschung bisher weniger beachtet worden ist.

Dieser Typ, dessen Vorstufe der sogenannte «strenge Stil» in der 1.Hälfte des 3.Jahrhunderts n.Chr. ist, tritt uns im 4.Jh. voll ausgebildet in Briefen des Theophanes-Archivs entgegen, die in die 20er

10. G. Cavallo, *Ricerche sulla maiuscola biblica*, Firenze 1967.

11. J. Irigoin, *L'onciale grecque de type copte*, *JÖBG* 8,1959,29-51; G. Cavallo, *Grammata Alexandrina*, *JÖB* 24,1975,23-54.

12. Die spätere Entwicklung des Schrifttyps behandelt G. Cavallo, *Funzione e strutture della maiuscola greca tra i secoli VIII-XI*, in *La paléographie grecque et byzantine*, *Colloques internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique*, Paris 1977,95-137 (bes. 98-107). Eine eingehende Untersuchung dieses Schrifttyps ist von Edoardo Crisci zu erwarten, einem Schüler Cavallos («La maiuscola ogivale diritta»). [S. Nachtrag S.40]

Jahre des 4.Jh. datiert werden können (P.Herm.Rees 4 und 5)[13]. Hier haben wir einen der seltenen Glücksfälle, wo ziemlich genau datierbare Urkunden (in diesem Fall Briefe) in einer klar ausgeprägten Buchschrift geschrieben sind. (Der umgekehrte Fall, Buchtexte in Geschäftsschrift, findet sich bekanntlich gar nicht so selten: z.B. P. Oxy.2830, aus Menanders «Perikeiromene».) Die Hand von P.Herm.Rees 4 und 5 schreibt ziemlich grosse, leicht nach rechts geneigte Maiuskeln; die Buchstabenhöhe bleibt einigermassen gleichmässig, wenn man davon absieht, dass ο stets sehr klein ist; β ι κ ρ υ φ χ ψ weisen deutliche Unterlängen auf, das β ist hoch und schmal; der linke Bogen des α ist keilförmig, der Abstrich wird oft im Bogen nach rechts verlängert. μ erscheint gerundet und mit tiefem Mittelstrich; ω ist klein und steht relativ hoch; der Bogen des φ ist klein und auf der Unterseite oft abgeflacht, υ ist abgewinkelt. Ähnliche Hände finden sich unter den Buchtexten des 4.Jhs. nicht selten, vor allem unter den P.Chester Beatty.

Halten wir daneben nun P.Oxy.2459 (= Pack² 443)[14], Fragmente aus dem «Oidipus» des Euripides, die der Herausgeber ebenfalls in das 4.Jh. datiert hat. Die 5 Fragmente sind alle auf der Rückseite unbeschrieben. Das muss nicht unbedingt ausschliessen, dass sie von Blättern eines Codex stammen, aber es macht es doch mindestens unwahrscheinlich. Haben wir es also mit einer Rolle zu tun, dann erscheint das 4.Jh. schon relativ spät und ein noch späteres Datum wäre überraschend. Ausschlaggebend sind aber Buchstabenformen und Schriftbild, und da kann m.E. gar kein Zweifel herrschen, dass wir in diesem Euripides-Papyrus eine ungelenkere, weniger professionelle Variante dieses selben Schrifttyps sehen müssen; zu beachten ist hier das flache, relativ hoch gestellte ω und der nicht sehr grosse Bogen des φ (der in der Bibelmaiuskel, z.B. im Codex Sinaiticus, viel grösser ist) und das schmale β, das oben und unten über die gedachten Begrenzungslinien hinausragt. Das υ dagegen kommt in zwei Formen vor: in Fr.1,3 φερουσ bilden die beiden Arme mit der Unterhaste annähernd gleiche Winkel, ähnlich dem υ der Theophanes-Briefe; daneben gibt es aber schon die später vorherrschende Form des υ, wo der linke Arm beinah im rechten Winkel an die Haste angesetzt ist (vgl.

13. *P. Herm. Rees* 5 auch in E.G. Turner, *Greek Manuscripts of the Ancient World*, Oxford 1971, Nr. 70.

14. R. A. Pack, *The Greek and Latin Literary Texts from Greco-Roman Egypt*, 2.Aufl. Ann Arbor 1965.

Fr.1,2 ὑπο, Fr.3,25]υριξας und Fr.3,33 ὕμνον. Diese Formen kennen wir vor allem aus dem 5., 6. und 7.Jh.; sie scheinen mir hier für ein Datum im späteren 4.Jh. zu sprechen, vielleicht etwa 50 Jahre später als die Briefe des Theophanes-Archivs.

An diesen Euripides-Papyrus möchte ich einen Kallimachos-Codex anschliessen: P.Oxy.1011 (Pack² 215: «Aitia» III und IV und Jamben), dessen Schrift im ganzen noch etwas regelmässiger wirkt und dem Theophanes-Archiv vielleicht zeitlich ziemlich nahe steht. Ähnlich sind vor allem die kleinen Omikrons und Omegas sowie Y und Φ.

Um etwa ein Jahrhundert jünger (und ziemlich genau datierbar) ist ein Papyrus-Einzelblatt in der Laurenziana in Florenz, das R.Pintaudi 1979 veröffentlicht hat, P.Laur.III/501[15]. Seine obere Hälfte enthält in 11 Zeilen die ersten 6 Verse des 90.Psalms in einer aufrechten, etwas eigenwilligen Buchschrift, die eben darum interessant ist, weil sie nicht ganz so durchgeformt und standardisiert ist wie das vorher besprochene Beispiel P.Oxy.1011. Die letzte Zeile, nach der Lücke, scheint in einen Satz einzumünden, der in einen Brief passen würde: γραμματα της σης αδελφικης δια[θεσεως... Die Schrift hat darüber hinaus den Vorteil, ziemlich genau datierbar zu sein, weil auf demselben Blatt, auf der unteren Hälfte unterhalb des Psalmtextes, aber um 90° gedreht, der Anfang eines Urkundentextes steht. Der Urkundentext, der offenkundig unfertig geblieben ist, stammt nach dem Urteil des Herausgebers von derselben Hand, die auch den Psalm geschrieben hat; die Urkunde ist aber in einer Geschäftsschrift geschrieben, die sich aufgrund vieler Parallelen mit Sicherheit in die 2.Hälfte des 5.Jh. datieren lässt. Das Datum lässt sich sogar noch genauer festlegen, denn auf dem Verso des Blattes steht eine Consulardatierung: + Μετα την υπα[τειαν Φλ]ạọụịọụ Θẹοδωṛịχου του λαμπρ/ [. Theoderich war im Jahre 484 Konsul; nach seinem Postkonsulat wird noch bis September 486 datiert. Die Kombination dieser drei Texte auf demselben Papyrusblatt (Datum auf dem Verso, Anfang einer Urkunde und quer dazu der Psalmtext) legt die Annahme nahe, dass hier eine Schreibübung vorliegt; wenn das zutrifft, werden alle drei Texte im Jahre 485/6 geschrieben sein. Damit würde der Psalmtext ein sehr wichtiger Anhaltspunkt für die Datierung von Buchschriften dieses Typs im späteren 5.Jh. Manche Buchstaben ähneln in ihren Formen noch ganz erstaunlich denen der Theophanes-Briefe, besonders A,

---

15. R. Pintaudi, *ZPE* 35,1979,50-54 und Taf.4.

auch B; andere Buchstaben entfernen sich davon schon weiter: das O ist hier deutlich grösser als dort, fast so gross wie C, Θ und E; Y entspricht durchweg dem späteren Typ, den wir auch in den Aristophanes- und Euripides-Handschriften aus Oxyrhynchos gefunden haben. Interessant ist das Φ, dessen Kreis jetzt schon eindeutig grösser als O ist. Die an die Unterlängen verschiedener Buchstaben angehängten, nach links weisenden Zierstriche (I, K, T, Φ, P usw.) möchte ich als eine individuelle Eigenheit des Schreibers (nicht des Schrifttyps) ansehen.

Gegenüber dieser Hand von 485 und den damit eng verwandten der Aristophanes-Papyri P.Oxy.1371 (Pack² 145) und 1373 (Pack² 151), an die ich vor allem den von M. Naldini veröffentlichten Papyrus des Istituto Papirologico «G. Vitelli» in Florenz, Inv.Nr.535, anschließen möchte[16], wirkt der Ilias-Papyrus P.Oxy.XV 1817 (vgl.Taf.1) wie das Ergebnis einer bewußten Stilisierung oder Kanonisierung desselben Schrifttyps[17]. Während in P.Oxy.1373 die Buchstaben ziemlich ungleichen Raum einnehmen, ist in P.Oxy.1817 das Streben nach Regelmässigkeit offenkundig: die Buchstaben sind fast alle gleich hoch (abgesehen von den Unterlängen von Φ, Ψ, P, Y), aber sie erscheinen klar unterscheidbar in schmale und breite Buchstaben (O, E, C, Θ sind schmal, alle übrigen sind breit). Wir werden diesen Ilias-Codex demnach in eine etwas spätere Zeit datieren können, etwa in die Mitte des 6.Jh. Der gleichen Entwicklungsstufe dieses Typs gehören noch eine ganze Reihe weiterer Papyruscodices an, an deren statt ich nur die Odyssee-Handschrift P.Berol.21187 (vgl. Taf.2) + 11754[18] sowie P.Amh.II 17 nennen möchte; die letztere Handschrift ist von den Herausgebern sicher zu spät datiert[19].

---

16. M. Naldini, *Aegyptus* 38,1958,144-46 mit Abb.; ders., *Documenti dell'antichità cristiana*, Firenze 1965, Nr. 29.

17. W. Lameere, *Aperçus de paléographie homérique* (*Les publications de Scriptorium*, Bd.4,1960) 177-81 betrachtet diese Schrift als Vorläufer der Spitzbogenmaiuskel («onciale ogivale»).

18. Veröffentlicht in *Festschrift Ägypt.Museum Berlin* (*Mitteilungen aus der Ägyptischen Sammlung* 8,1974) 390-92.

19. Zum Inhalt vgl. zuletzt W. Luppe, *Anagennesis* 2, 1982, 245-263. Grenfell und Hunt hatten den Papyrus in das 6. oder 7.Jh. datiert, doch vgl. G. Zuntz, *The Political Plays of Euripides*, 2.Aufl.Manchester 1963, 134 («may be one or two centuries older»); C. Austin, *Nova fragmenta Euripidea in papyris reperta*, Berlin 1968,95 («saec.IV-V p.C.»).

Ein wichtiger Fixpunkt in der ersten Hälfte des 6. Jahrhunderts ist P.Oxy.XI 1357, ein Kalender der Kirche von Oxyrhynchos vom Jahr 535/6[20]. Diese Hand stellt insofern einen Mischtyp dar, als sie einerseits mit ihrem nach rechts geneigten Duktus und in vielen Einzelformen den zuletzt besprochenen Händen nahesteht, andrerseits jedoch mit ihren mehr gerundeten Formen sich der Bibelmaiuskel annähert. Die nächste Stufe in der Entwicklung dieses Schrifttyps erreichen wir mit einigen Gedichten des Dioskoros, des Dorfschreibers von Aphroditēs Kōmē in Oberägypten. Hier sind wir auf festem Grund, denn die literarische Tätigkeit des Dioskoros lässt sich in das 3. Viertel des 6. Jh. datieren (ca. 550-570)[21]. Besonders erwähnen möchte ich das Autograph P.Cair.Masp. 67097 mit seinen eigenwilligen Formen des B und T, das «Leben des Isokrates» (P.Cair.Masp. 67175), das Enkomion P.Cair.Masp.67177 und das Enkomion auf Romanos (P.Lond.1552)[22].

Mit diesen Beispielen lässt sich nun P.Colt 47 gut vergleichen[23], ein Brief betreffend den Versand von Fischen, der um 600 zu datieren ist, weil dieselben Personen in datierten Urkunden desselben Archivs aus der Zeit des Phokas vorkommen. P.Colt 47 zeigt Züge des Dioskoros-Duktus, aber in einer ungeübten Hand, mit der charakteristischen Verzögerung, die sich daraus ergibt, dass der Briefschreiber als Knabe in der Schule einige Jahrzehnte früher an Modellen, d.h. an Büchern, schreiben und lesen gelernt hatte, deren Schrifttyp der Hand des Dioskoros entsprach. Sie waren keine Sonderentwicklung Ägyptens, sondern auch in Palästina verbreitet.

Eine eigenwillige Schrift, die sich, obgleich fahrig und unschön, gleichwohl ganz offensichtlich an der Buchschrift orientiert, zeigt BGU XII 2203, ein Fragment eines Scheidungsvertrages von 571.

Datierte Urkunden aus dem Anfang des 7. Jh. enthalten in den Unterschriften der Zeugen oft Schriftformen, die von Buchschriften abgeleitet sind. Das gilt besonders für die Unterschrift des Johannes

---

20. *P.Oxy.*XI Taf.I; J. van Haelst, *Catalogue des papyrus littéraires juifs et chrétiens*, Paris 1976, Nr. 961.
21. G. Malz, *The Papyri of Dioscorus: Publications and Emendations*, in: *Studi Calderini-Paribeni* II, Milano 1957, 345-56.
22. *P. Lond.*V 1817; H.J.M. Milne, *Catalogue of the Literary Papyri in the British Museum*, London 1927, Nr. 98 Taf.7.
23. *Excavations at Nessana* III: C.J. Kraemer, *Non-Literary Papyri*, Princeton 1958, Taf.3.

in P.Lond.210 vom Jahr 619[24]. Hier ist die Anknüpfung an die Buchschriften des späten 6. Jh. offensichtlich; dennoch weist diese Unterschrift einen Einzelzug auf, der im 6. Jh. noch nicht begegnet: das geteilte K, dessen senkrechte Haste von den beiden ein liegendes V bildenden Armen deutlich getrennt ist (/<).

Aus der Mitte des 7. Jh. stammt die von dem Notar Anup unterschriebene Urkunde in Wien (P. Vindob.G 19807 + 25195), die sich auf 640-650 datieren lässt[25]; hier sind besonders die Formen des M hervorzuheben, ferner die von einander leicht divergierenden Formen des Y, z.B. in ΕΓΡΑΨΑ ΥΠΕΡ ΑΥΤΟΥ. Derselben Entwicklungsstufe lässt sich m.E. auch die zweisprachige Vergilhandschrift aus Nessana (P.Colt 1) zuweisen, die die Herausgeber ins 6. Jh. datiert haben. Auch hier finden wir das geteilte K.

Für die Zeit um 680 liefern die Unterschriften der Bischöfe unter den Konzilsakten des 6. oikumenischen Konzils in Konstantinopel[26] wichtige Anhaltspunkte für die weitere Entwicklung des Schrifttyps. Wenig später ist das Urkundenfragment P.Vindob.G 19811 anzusetzen, das in seinen Unterschriften die Koexistenz verschiedener Schriftstile veranschaulicht; hier zeigt die Unterschrift des Phoibammon deutliche Verwandtschaft mit der «Alexandrinischen Majuskel»[27].

An den Schluss dieses Überblicks möchte ich einen koptischen Papyrus in Strassburg stellen (P. Strasb.397), der jedoch die Anrufung der Trinität und danach die Datierung nach der Diokletianischen Ära auf Griechisch gibt[28]. Die Jahreszahl ist zwar nur zum Teil erhalten, aber R.Bagnall und K.Worp haben gezeigt, dass das Jahr 459 nach dem Regierungsantritt Diokletians gemeint sein muss, = 743. Hier ist nun das geteilte K noch ausgeprägter, ausserdem findet sich hier schon das vor allem für Auszeichnungsschriften des 10. Jh.[29] charakteristische M (ΛΛ) in ΜΟΝΑΔΙ.

Als Ergebnis dieses Überblicks können wir festhalten, dass die hier zusammengestellten Fixpunkte, überwiegend in Gestalt datier-

---

24. *P. London Facsim.* II Taf. 123.
25. K.A. Worp, *ZPE* 47,1982,290 und Taf.18.
26. van Haelst (s. Anm.20), Nr. 1219.
27. Vgl. H. Hunger in: *Geschichte der Textüberlieferung* I, Zürich 1961, 92f. mit. Abb. 17.
28. Vgl. R.S. Bagnall und K.A. Worp, *BASP* 15,1978,240.
29. Vgl. H. Hunger, *Minuskel- und Auszeichnungsschriften im 10.-12.Jh.*, in: *La paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977, 201-220.

barer Urkunden in Buchschrift, im grossen und ganzen keine umwälzenden Revisionen von Datierungen notwendig machen, abgesehen von wenigen Fällen, die man um ein Jahrhundert hinab oder hinauf rücken muss. Mit den hier vorgeführten datierten Schriftbeispielen lässt sich aber die Chronologie der spätantiken Majuskelschriften nun auf eine zuverlässigere Grundlage stellen. Auf dieser Grundlage, der ich gerne die Gestalt eines Handbuches mit Facsimiles der griechischen Majuskel vom 4. bis zum 8.Jh. geben möchte, liesse sich dann eine Entwicklungsgeschichte dieser Buchschriften entwerfen.

[Nachtrag 1990: Das Manuskript wurde 1984 abgeschlossen. Das angekündigte Handbuch ist 1987 erschienen: G. Cavallo - H. Maehler, *Greek Bookhands of the Early Byzantine Period, A.D. 300-800*, Institute of Classical Studies London: *Bulletin Supplement* 47. Die oben auf S.34 Anm.12 angekündigte Arbeit von E. Crisci ist seither in *Scrittura e Civiltà* 9, 1985, 103-145 erschienen; ausserdem erschien im selben Band, S.169-215 mit Taf.1-8, eine wichtige Studie zur «Alexandrinischen Maiuskel» von Antonietta Porro.]

CARLO MARIA MAZZUCCHI

MINUSCOLA LIBRARIA. TRANSLITTERAZIONE. ACCENTAZIONE

Il recente ritrovamento di manoscritti al Sinai ci ha fornito — fra l'altro — nuove e importanti testimonianze per la storia della scrittura minuscola libraria[1].

A chi — come me — ha coltivato l'idea di un lento, generale e anonimo processo di normalizzazione delle forme corsive verso quelle della libraria del secolo IX[2], i Menei in minuscola del monastero di Santa Caterina presentano più di un motivo per rimeditare le proprie convinzioni. Parlo dei due Menei scoperti nel 1975 e del Sinaiti-

1. L. POLITIS, *Nouveaux manuscrits grecs découverts au Mont Sinaï. Rapport préliminaire*, in *Scriptorium*, XXXIV (1980), 1, pp. 5-17. Devo alla gentilezza del compianto studioso l'avere ottenuto altre fotografie oltre a quelle qui pubblicate.

2. *Minuscole greche corsive e librarie*, in *Aegyptus*, LVII (1977), pp. 166-189.

co gr. 794 ff. 215-218v[3], escludendo quindi i rotoli, la cui scrittura è di tipo volutamente più documentario. Ammettendo infatti che la datazione di questi reperti debba collocarsi non prima della fine dell'VIII secolo (per esserne sicuri si dovrebbe ad ogni modo studiarne in dettaglio i contenuti), le scritture dei tre codici mostrano profonde differenze non solo con la libraria del IX secolo, ma anche fra loro stesse[4]: α aperto in legatura con ρ (Meneo 1 e Sin. gr.794, qui anche con ι, ma non nel Meneo 2); ε o 'spezzato' od onciale; σ in due tratti, ma nel Sin.gr. 794 spesso chiuso in un tratto solo; ω aperto; stretti accostamenti di π e σ con le lettere seguenti; nel Meneo 1 legature di ε nella forma con tratto ascendente con λ, ρ ('asso di picche'), χ e di θε corsive; nel Sin.gr.794 le stesse legature di ε, nelle quali però il tratto di giunzione con la lettera successiva si ripiega all'interno, e forme di η e κ col tratto iniziale raddoppiato; in tutti e tre i codici un *ductus* irregolare e disordinato, specie nel Sin.gr.794.

È evidente come, di fronte a questi esempi di utilizzazione libraria della minuscola (impiego il cui inizio risale indietro fino al VI secolo)[5] la scrittura di un codice 'normale' del IX secolo rappresenta un netto salto di qualità.

Un semplice processo di regolarizzazione non deliberato, ma — per così dire — autogeno della minuscola documentaria[6], se conduce facilmente alla corsiva delle note del f.344r dell'Evangeliario Uspenskij[7] e potrebbe forse spiegare a sufficienza una minuscola come quella del Barocci 26[8] e quelle corsiveggianti dal X secolo in poi, non avrebbe potuto, penso, portare di per sé alla libraria del famoso codice di Leningrado[9]. I caratteri distintivi di quest'ultima mi sembra si possano raggruppare così:

1) la proporzione reciproca e l'euritmia delle lettere, ottenuta sagomandole — per quanto possibile — secondo un modulo uniforme[10].

2) l'inalterabilità dei segni, che — salvo particolari posizioni — non possono venire né compressi, né allargati, né — molto spesso — tracciati in modo variabile.

3) la separazione costante di un segno (lettera singola o legatura) dall'altro, che possono così essere subito individuati.

4) la mancanza di forme in concorrenza per la stessa lettera: cioè un alfabeto di sole minuscole.

5) la limitazione delle legature (ad es. l'abbandono di quella di ρ con la lettera seguente).

Se non andiamo errati, tutte queste peculiarità (anche se la prima non strettamente) possono e devono farsi risalire al modello della maiuscola[11].

La genesi della libraria del IX secolo appare quindi coscientemente informata a un canone estetico di razionalità e proporzione — categorie che usiamo attribuire al concetto di 'classico' — ed ha per questo il diritto di essere da noi intesa come tangibile segno di quel nuovo periodo che — dopo il profondo trauma subito dalla cultura bizantina ai tempi dell'espansione araba — non ci sembra erroneo definire di rinascenza.

È difficile che l'ambiente in cui questa scrittura fu elaborata sia stato lontano dalle figure che consideriamo più rappresentative di questo movimento, e quindi fuori dalla capitale[12].

Altrove si volle utilizzare come libraria una corsiva di carattere più artificioso, quasi cancelleresco, come quella 'agiopolita'[13], caratterizzata da un marcato contrasto fra un'inclinazione generale a destra e alcuni tratti orientati vistosamente in direzione opposta, secondo lo stesso gusto grafico che ritroviamo in alcuni fogli in maiu-

3. *Specimina Sinaitica. Die datierten griechischen Handschriften des Katharinen-Klosters auf dem Berge Sinai. 9. bis 12. Jahrhundert*, v. D. Harlfinger, D. R. Reinsch, J. A. M. Sonderkamp, in Zusammenarbeit mit G. Prato, Berlin 1983, tavv. 15-17.

4. Tav. 1.

5. Tav. 2 (P. Mil. Vogliano IV, 206). Cfr. A. Kehl, *Der Psalmenkommentar von Tura. Quaternio IX (Pap. Colon. Theol. 1)*, in *Papyrologica Coloniensia* vol. 1, Köln und Opladen 1964; L. Koenen, W. Müller-Wiener, *Zu den Papyri aus dem Arsenioskloster bei* Ṭurā, in *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphie*, II (1968), pp. 41-63.

6. Tav. 2 (cfr. R. Barbour, *Greek literary hands*, Oxford 1981, pl. 11).

7. Tav. 2.

8. Tav. 2 (cfr. N. Wilson, *Mediaeval Greek Bookhands*, The Mediaeval Academy of America, Cambridge Mass. 1973, pl. 11).

9. Tav. 2.

10. Cfr. J. Irigoin, *Structure et évolution des écritures livresques de l'époque byzantine*, in *Polychronion. Festschrift F. Dölger* (*Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der Neueren Zeit* D.1), Heidelberg 1966, pp. 253-265.

11. Tav. 2.

12. N. Wilson, *Scholars of Byzantium*, London 1983, pp. 68-78.

13. E. Follieri, *Tommaso di Damasco e l'antica minuscola libraria greca*, in *Atti della Accademia nazionale dei Lincei. Rendiconti della classe di scienze morali, storiche e filologiche*, ser. 8, 29 (1974), pp. 145-163. Vedi Tav. 3.

scola scoperti al Sinai[14]; ma la scarsa perspicuità alla lettura risultante dall'uso di forme anche molto corsive (ad es. α e σ aperti) e l'impiego di nodi retrogradi esornativi, decretò la rapida scomparsa di questa scrittura.

Tornando alla minuscola di Costantinopoli, il favore che essa incontrò a Studios ci stimolerebbe ad attribuirne l'elaborazione a un ambiente iconodulo; e se Teodoro Studita parla della grande armonia della minuscola di suo zio Platone[15], possiamo — forse senza rischiare troppo — concludere che nell'ultimo ventennio dell'VIII secolo era già stato compiuto il passo decisivo.

* * *

La sostituzione quale libraria della minuscola alla maiuscola viene giustamente presentata come la più profonda rivoluzione nella storia della scrittura greca.

Non sarebbe però altrettanto esatto considerare la translitterazione in minuscola come il momento più importante nella storia della tradizione dei testi greci.

Il semplice trasporto di uno scritto dalle forme, salvo eccezioni, sempre perspicue di un alfabeto maiuscolo a quelle — rese più armoniose — della corsiva dell'uso quotidiano, non era — di per sé — operazione che richiedesse grande capacità e ingegno, né, a ben vedere, le si può attribuire un eccessivo valore culturale.

Ciò che invece ebbe un'importanza determinante per la tradizione dei testi e appare come una straordinaria impresa di cultura (oltre che di filologia in senso stretto) fu l'impiego sistematico dell'accentazione. Mi sorprende che questo fatto non ottenga di solito il riconoscimento che gli spetta[16].

---

14. Tav. 3.

15. Il famoso passo di *PG* 99, 820 A: ποία γὰρ χεὶρ τῆς ἐκείνου δεξιᾶς μουσικώτερον ἐσυρμαιογράφησεν...; ...καὶ τὴν γραφίδα θαυμάζομεν ὁποία τε καὶ ἡλίκη.

16. È indicativo che nel volume miscellaneo *Griechische Kodikologie und Textüberlieferung*, edito da D. Harlfinger, Darmstadt 1980, un giudizio in merito sia espresso solo da P. Maas, *Griechische Paläographie* (da Gercke-Norden, *Einleitung in die Altertumswissenschaft*, I³, Leipzig-Berlin 1927, cap. 9, 78) p. 54: «Das erstmalige Setzen dieser Lesezeichen ist schon bei gewöhnlicher Prosa eine grosse Leistung; bei poetischen oder sonst schwierigen Texten fordert es philologische Fachbildung. Für die meisten unserer Klassikertexte ist diese Arbeit vermutlich in der Zeit von 850-950 getan worden, und zwar vorzüglich». Vedasi inoltre A. Dain, *Les manuscrits*, Paris 1964², pp. 128, 132-133.

Quando a Costantinopoli si decise di applicare integralmente a tutti i testi — non importa se in maiuscola o in minuscola — l'accentazione[17], si decise anche, come diretta conseguenza, di farne — per così dire — un'edizione critica.

Come pure oggigiorno, il filologo poteva lavorare male o bene, ma chi per la prima volta ebbe il compito di fornire un testo di spiriti e accenti e di punteggiatura dovette curarne in qualche modo anche l'*emendatio*, essendo costretto ad esaminare criticamente ogni parola[18].

Il confronto fra la massa e la varietà dei testi greci superstiti con l'esiguo spazio di tempo in cui la maggior parte di questo lavoro fu compiuto e il ridotto numero di persone dotate di un'adeguata preparazione a svolgerlo è impressionante[19].

D'altra parte, oltre a uno scrupolo filologico, l'impiego dell'accentazione integrale esprime molta pedanteria didattica (si pensi all'uso obbligatorio dello spirito dolce): non stupisce quindi che questa pratica — iniziatasi probabilmente ancora nell'VIII secolo — si diffonda ai tempi di un cavilloso grammatico quale Cherobosco[20].

* * *

Lo studio dei manoscritti è una disciplina complessa: preparazione del materiale scrittorio, rigatura, fascicolazione, legatura, scrittura, ornamentazione e miniatura sono elementi fra loro complementari che devono essere esaminati insieme per poter giungere a una sufficiente valutazione di un codice. Ciò è ben noto.

Ma sarebbe opportuno che le nostre indagini non si limitassero al lato artigianale o artistico dei manoscritti, ma — applicandosi anche all'accentazione, la punteggiatura, l'ortografia, secondo criteri che sono ancora da determinare — ci consentissero di cogliere l'aspetto più impegnativo e più intellettuale dell'attività dei copisti bizantini: mi sembra che essi lo meritino.

---

17. C. M. Mazzucchi, *Sul sistema di accentazione dei testi greci in età romana e bizantina*, in *Aegyptus*, LIX (1979), pp. 145-167.

18. Gli errori da confusione di lettere maiuscole vanno attribuiti per lo più ai copisti tardoantichi in maiuscola e non ai translitteratori.

19. C. M. Mazzucchi, *Dagli anni di Basilio parakimomenos (Cod. Ambr. B 119 sup.)*, in *Aevum*, LII (1978), pp. 267-276.

20. La sua attività si colloca nella prima metà del IX secolo. Cfr. W. Bühler - Chr. Theodoridis, *Johannes von Damaskos terminus post quem für Choiroboskos*, in *Byzantinische Zeitschrift*, LXIX (1976), pp. 397-401; Chr. Theodoridis, *Der Hymnograph Klemens terminus post quem für Choiroboskos*, in *Byzantinische Zeitschrift*, LXXIII (1980), pp. 341-345.

Maria Luisa Agati

PROBLEMI DI TRATTEGGIO E *DUCTUS* NELLA MINUSCOLA LIBRARIA PIÙ ANTICA

La presente ricerca ha avuto per oggetto i manoscritti greci in minuscola datati e/o databili ai secoli IX e X delle biblioteche di Roma Angelica, Casanatense, Vallicelliana e della Biblioteca Apostolica Vaticana. Riguardo a questi ultimi, ci si è avvalsi della lista di Enrica Follieri[1], che è stato possibile integrare grazie alle indicazioni di Paul Canart, senza la cui guida e le cui stimolanti sollecitazioni questa ricerca non sarebbe forse giunta a compimento[2].

Essa, pur non trascurando l'aspetto codicologico ed estetico-artistico, ha privilegiato il tratteggio di legature o lettere più interes-

1. E. Follieri, *La minuscola libraria dei secoli IX e X*, in *La Paléographie grecque et byzantine* (Paris 21-25 octobre 1974), Paris 1977 (*Colloques Internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique*, 559) — da cui il presente lavoro ha preso le mosse — p. 140, n. 3.

2. I miei ringraziamenti vadano anche al personale della Biblioteca Apostolica Vaticana addetto ai mss, per la pazienza e la cortese disponibilità accordata alle esigenze di un tal tipo di lavoro.

santi[3], verificandone la direzione del tracciato e rilevando quantitativamente ogni diversa varietà morfologica, e conseguentemente il *ductus* di ogni tipo di grafia, nel tentativo di costruire un discorso più ampio su eventuali stili o denominazioni di minuscole.

Su questi due punti verte il mio intervento che purtroppo, per ragioni di spazio, è limitato solamente al IX secolo[4].

Le legature esaminate sono innanzitutto quelle formate con *epsilon*, per determinare la frequenza delle sue diverse tipologie — a cresta ascendente e a cresta discendente, come sono state evidenziate dalla Follieri[5] — nei gruppi con *zeta* e *csi*, *iota*, *ny*, *pi*, *rho*, *sigma*, *ypsilon*. Stesso tipo di indagine è stato eseguito per i gruppi *alpha-zeta*, *alpha-csi*, nei quali pure l'*alpha* può presentare o meno una cresta, o può raramente mostrarsi in una strana forma intermedia, in cui la cresta non arriva ad elevarsi al di sopra del cerchio[6]. Ancora, sono stati studiati i gruppi *ypsilon* (o altra vocale)-*rho*, onde verificare il tempo di apparizione del *rho* aperto[7], *ypsilon-sigma*, *sigma-sigma*, *tau-tau* (legatura e/o accostamento) e, tra le singole lettere,

3. Fondamentale, a proposito del tratteggio nella minuscola libraria e della sua evoluzione dai segni alfabetici delle scritture preesistenti — onciale e corsiva documentaria — è lo studio di J. IRIGOIN, *Structures et évolution des écritures livresques de l'époque byzantine*, in *Polychronion. Festschrift fur Fr. Dölger zum 75. Geburtstag*, Heidelberg 1966, pp. 253-265.

4. Ci si riserva ad altra sede l'esame dei mss del secolo successivo: essi sono considerevoli in numero, e la loro complessa differenziazione, anche in rapporto alle diverse aree di provenienza, rende più ardue una classificazione ed una indagine quantitativa delle forme grafiche. Perciò, i mss per il momento presi in considerazione sono i seguenti: *Barb.*gr.87; *Ott.*gr.86, 373; *Pal.*gr.14, 44, 49 (ff. 3^{r}-176^{v}, 183^{r}-260^{v}), 123, 216, 325, 428 (f. 4); *Urb.*gr.35, 111; *Vall.*gr. F 10; *Vatt.*gr. 90, 99, 149, 155, 190, 204, 413, 460, 462, 472, 473, 503, 681, 738 (ff. 267^{r}-268^{v}), 836 (ff. 136^{r}-138^{r}), 1039 (fogli di guardia), 1291 (ff. 1^{r}-2^{v}, 95^{v}), 1594, 1812 (ff. 169^{r}-170^{v}), 1916, 2079, 2102, 2197, 2249.

5. *La minuscola* cit., pp. 141-142 e figg. 1-3.

6. In ogni caso, il tratteggio rimane nel senso antiorario, o diretto: oltre a IRIGOIN, *Structures* cit., in particolare p. 260, si veda a riguardo A. BLANCHARD, *Les origines lointaines de la minuscule*, in *La Paléographie* cit., pp. 167-174.

7. C.M. MAZZUCCHI, *Minuscole greche corsive e librarie*, in *Aegyptus*, 57 (1977), p. 175, pone questo tempo all'XI secolo, confessando tuttavia egli stesso il suo eccesso di prudenza a riguardo.

kappa e *omega*, i cui tratteggi sembrano, per questo primo periodo, alquanto problematici.

Per il calcolo delle frequenze, ci si è di volta in volta basati su un campione di cento forme, suddivise in parti eguali tra l'inizio, il centro e la parte terminale di ogni ms. Solo nei casi di frequenze estremamente rare, si è dovuto dimezzare il campione: ci si è trovati persino di fronte a casi limite, per cui è stato necessario percorrere interamente il ms., per raccogliere un totale egualmente esiguo di legature.

È chiaro che in condizioni siffatte, non essendosi potuta eseguire una rilevazione del tutto uniforme, i dati non si prestavano ad elaborazioni statistiche molto raffinate, per cui si è creduto opportuno evitare rappresentazioni grafiche per istogrammi in scala o calcoli di appropriati indici di variabilità[8].

Perciò i dati sono qui presentati dapprima in una tabella analitica (tab.1,A-B), dalla quale si evince che in linea di massima si tratta di forme che in una rappresentazione grafica sarebbero unimodali, presenterebbero cioè la stessa modalità come forma prevalente o di massima frequenza. Ne consegue che non è stato arbitrario aggregare i dati relativi ai singoli mss. in una tavola riassuntiva (tab.2), e trarre delle conclusioni sulla base di essa, poiché i dati numerici di ogni singolo codice non si scostano sensibilmente dalla media.

La distinzione dei mss. nei due gruppi A e B a seconda dei caratteri apparentemente più o meno arcaici di ciascuno, ha funzione puramente pratica[9].

8. Si è tentato un tipo di rappresentazione grafica che, tuttavia, ci si ripromette di presentare assieme ai grafici relativi ai mss del X secolo, in modo che sia possibile disporre di una base più ampia di materiale da porre a confronto.

9. Questi raggruppamenti non vogliono assolutamente creare discriminazioni nette in un campo che si presenta quanto mai fluttuante: si è perciò ben lungi dal volerli imporre con presunzione, ed ogni studioso potrà condividerli o meno. È a riguardo nota l'insufficienza di materiale datato e, quindi, la mancanza di elementi sicuri che permettano classificazioni a livello «scientifico»: si è perciò costretti a far tesoro di impressioni basate, ove possibile, su minimi particolari acquisiti in una pratica assidua dei mss o purtroppo, il più delle volte, solamente sull'aspetto d'insieme di una scrittura. Utilissimo sussidio, in tal stato di cose, il lavoro di E. Follieri sull'introduzione delle lettere maiuscole nei testi in minuscola (*La reintroduzione di lettere semionciali nei più antichi manoscritti greci in minuscola*, in *Bullettino dell'Archivio paleografico italiano*, serie III, 1 [1962], pp. 15-36). Si veda pure R. VALENTINI, *La reintroduzione dell'onciale e la datazione dei manoscritti greci in minuscola*, in *Scritti in onore di C. Diano*, Bologna 1975, pp. 455-470.

Se si osservano attentamente le due tabelle, si può cogliere una linea generale evolutiva che, in un certo senso, non manca di coerenza. È tuttavia necessaria una precisazione: si deve rinunciare a ricondurre ogni modalità a tipizzazioni stilistiche[10] e a differenze di scuola e di provenienza geografica[11].

I risultati del sondaggio mostrano che per quanto riguarda i gruppi *epsilon-pi* e *epsilon-sigma* rispettivamente si mantiene quasi costante la legatura mentre diminuisce progressivamente la forma non legata[12]; tra gli altri gruppi, invece, solo *epsilon-csi* e *epsilon-ypsilon* prevalgono prima nella tipologia con vocale a cresta ascendente: questi stessi gruppi, però, dalla fine del secolo e tutti i rimanenti sin dagli inizi dominano nettamente nella forma con vocale senza cresta[13]: e questa aumenta gradualmente, con la sola eccezione di *alpha-zeta*.

Ciò conferma, con dati statistici, l'osservazione di Enrica Follieri nei confronti delle legature di *epsilon* a cresta ascendente, che «tendono a ridursi col passare degli anni»[14], e trova altresì spiegazione nel ripudio di forme e legamenti corsivi (o deformanti) che la nuova minuscola libraria attuò, al suo nascere, per garantire la pro-

10. Tipologie o stili? Su tali concetti, riferibili alla scrittura greca, cfr. G. Cavallo, *Fenomenologia libraria della maiuscola greca: stile, canone, mimesi grafica*, in *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, Univ. of London, 19 (1972), pp. 130-140; idem, *Lo stile di scrittura 'epsilon-theta' nei papiri letterari: dall'Egitto a Ercolano*, in *Cronache Ercolanensi*, 4 (1974), p. 33 n. 3.

11. Benché al suo nascere la minuscola prodotta a Costantinopoli non si lasci distinguere molto da una qualsiasi altra minuscola provinciale (cfr. pure Mazzucchi, *Minuscole* cit., p. 178), hanno tuttavia caratteri sicuramente italo-greci (o meglio provinciali) i codd. *Vatt.*gr. 413, 462, 503 nel gruppo A, 473, 2102 nel gruppo B, su cui cfr. *infra*.

12. Nel X secolo essa sarà definitivamente sostituita dalla legatura.

13. Si confrontino ora le osservazioni di S. Lucà, *Osservazioni codicologiche e paleografiche sul Vaticano Ottoboniano greco 86*, in *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata*, n.s. 37 (1983) (lavoro uscito dopo il presente Congresso e prima della pubblicazione di questi Atti), p. 131 s. sulla legatura *epsilon-ny* nei mss in stile «Nicola» e, in particolare, nell'*Ott.*gr.86 dove, secondo i suoi calcoli, il tipo senza cresta è presente rispettivamente al 5% nel copista a, al 17% nel copista b: risultato che coincide con la media qui ottenuta, che è del 10%.

14. *La minuscola* cit., p. 142.

pria dignità di scrittura «calligrafica»[15]. L'abbandono di quelle forme non va, tuttavia, preso in senso assoluto: l'indagine mostra infatti che solo raramente quelle forme sono completamente assenti in un manoscritto e, quindi, volontariamente escluse da un copista.

Può essere significativo l'esempio offerto dalle quattro legature di *alpha* ed *epsilon* rispettivamente con *zeta* e *csi* e dalla loro reciproca correlazione nelle tipologie adottate dal copista. La tendenza ora indicata appare chiara nel gruppo dei mss più recenti: solo due si accordano nella tipologia «deformante» a cresta (*Pal.*gr.14 e 216) contro otto (*Pal.*gr.325, *Vall.*gr.F 10, *Vatt.*gr.90, 149, 473, 681, 1594, 2249) concordi nella tipologia «calligrafica» per tutte e quattro le legature: 10% / 40%.

Non presenta, invece, la stessa omogeneità il gruppo A, dove troviamo due casi nei quali si corrispondono tra di loro le legature di *alpha* contro quelle di *epsilon* (*Ott.*gr.86, *Vat.*gr.413), altri due in cui si corrispondono le legature di *zeta* contro quelle di *csi* (*Pal.*gr.44, 49), mentre due soli hanno totale coerenza nelle tipologie «deformanti» (*Vat.*gr.155, 472) e altri due, viceversa, nelle tipologie «calligrafiche» (*Vatt.*gr.462 e 2197).

È dunque lecito asserire che, all'inizio, si tratta di una questione assolutamente soggettiva, di preferenze del singolo copista: una prova di più che la «codificazione» della libraria non fu una rivoluzione e non impose un rigido adeguamento a moduli categorici[16].

Per quanto riguarda le forme grafiche escluse dai conteggi, assieme ad alcune, ancora, che si sono volute di volta in volta annotare per motivi di particolare interesse, l'esame che si è svolto può riassumersi nelle osservazioni seguenti:

1) *alpha-gamma*, *alpha-chi*; *epsilon-gamma*, *epsilon-chi*: dopo una lieve preponderanza della legatura vera (già nella minuscola documentaria: ved. ad es. *epsilon-chi* nel P.Oxy.1953, sec. V[17] o nel

15. Cfr. Mazzucchi, *Minuscole* cit., p. 117 s. Qualche esempio di tali legature nella documentaria: (ε + ξ) in PSI 1265, a. 426 o 441: R. Seider, *Paläographie der Griechischen Papyri*, I, *Urkunden*, Stuttgart 1967, 50, tav. 32, lin. 3; (ε + ν) in P. Berolin. 11046.

16. Ved. pure ibid., p. 178.

17. *The New Palaeographical Society, Facsimiles of Ancient Manuscripts*, edited by E.M. Thompson..., second series, vol. I, London 1913-30, pl. 157 a, lin. 2. Cfr. pure Mazzucchi, *Minuscole* cit., p. 173.

P.Berolin.9877, sec. VI-VII) sull'altra soluzione delle due lettere accostate (fig.1 *a*, nn.1-2)[18], le due soluzioni tendono ad alternarsi indiscriminatamente[19] ad eccezione del gruppo *alpha-gamma*, che sembra più diffuso in legatura;

2) *epsilon-iota*: fig.1 *b*, n.1 e si confronti il tratteggio nella minuscola documentaria, *e.g.* P.Oxy.1130, a.484 e BGU I,3, a.605 (n.2); BGU IV,1094, a.525 (n.3)[20]. Il tratto inferiore può restare distaccato da quello ascendente, come nel *Pal.*gr.44 (n.4), o, al contrario, può fuoriuscire dalle delimitazioni dei due tratti obliqui, come nel *Vat.*gr.460 (n.5), ambedue mss del gruppo A. Un tratteggio differente può verificarsi nelle minuscole pré-bouletées: cfr. n.6 (*Vatt.*gr.2197, 2249) e n.7 (*Vat.*gr.1594). Tra queste, quella del *Vat.*gr.2197 presenta pure la legatura con *epsilon* a cresta discendente (n.8);

3) *epsilon*, *ypsilon* o altra lettera-*rho*: fig.1 *c*, nn.1-5. Da notare *epsilon-rho* «en as de pique» (n.4), tipica sopravvivenza della corsiva (ved. P.Oxy.913, a.442, o Vindob.G.2079 b, Col.II, a.321 o 322[21]), nei codd. *Vat.*gr.1291, mano a, in A; *Pal.*gr.14, *Vatt.*gr.1594, 2102 in B, e la forma «a occhiello», egualmente antica[22] (n.5) nel *Vat.*gr.99 (con *epsilon* spezzata) in B. Il *rho*, il cui tratteggio usuale è in due tempi, sembra eseguito in un sol tempo nel *Vat.*gr.413, in A (n.6). Può invece restare aperto (n.7) nell'*Ott.*gr.86, mano a, e *Vat.*gr.460 in A; nei *Pal.*gr.14 e *Vatt.*gr.90, 149, 738 ff.267ᵛ-268ᵛ, 2102 in B[23]. Può legare a destra (n.8) negli *Ott.*gr.86, mano b, *Vatt.*gr.460, 1039 f. 52 (di guardia), lin. 8, 1291, mano a, in A; nel *Barb.*gr.87 in B[24];

4) *epsilon-sigma*; fig.1 *d*, n.1. Con *sigma* aperto (n.2) nel *Vat.*gr.2197 in A; nei *Barb.*gr.87, *Pal.*gr.14, *Vatt.*gr.99, 681, 1916, 2102 in B. In questo primo periodo è raro trovare le due lettere accostate (n.3): qualche esempio in A nei *Pal.*gr.123 e 428 f.4; in B nel *Pal.*gr.325 e *Vat.*gr.99. La tipologia con *epsilon* «a pera» (n.4) è presente nei *Vatt.*gr.460 e 1291, mano a, in A; nei *Pal.*gr.325, *Urb.*gr.111, *Vatt.*gr.90, 1812 ff.169ʳ-170ᵛ in B. Rare volte nel *Vat.*gr.460 (al 3% c.ca), quando precede una lettera come il *tau*, con una linea orizzontale, quest'ultima viene prolungata ad attraversare l'*epsilon*, sino a congiungersi con la linea orizzontale del *sigma*, dando luogo ad una forma ibrida, dall'aspetto singolare (n.5);

5) *kappa*: fig.1 *e*. Nei mss più antichi sembra predominare un tratteggio in due tempi, in quanto la parte inferiore della prima asta appare ripassata. Tale consuetudine comunque, anch'essa retaggio della minuscola corsiva[25], va scomparendo, benché sia ancora frequente alle soglie del X secolo. Sembra alquanto singolare il modo di esecuzione dei tratti nel *Vat.*gr.473 in B, es. per la congiunzione καὶ (n.2);

6) *lambda-lambda*: fig.1 *f*, n.1. Le due lettere sono generalmente accostate: solo nel cod. *Pal.*gr.325, gruppo B, sempre staccate. Nei codd. *Vat.*gr.460 in A e *Barb.*gr.87, *Pal.*gr.216, *Vat.*gr.1916 in B si incontra già il legamento (n.2), ancor prima, dunque, che esso diventi «usuale dal secondo venticinquennio del X se-

18. Eccezione: il *Vat.*gr.2197 (gruppo A) presenta sempre l'accostamento.

19. Eccezioni: il *Pal.*gr.325 e il *Vat.*gr.473 (gruppo B) sembrano preferire quasi esclusivamente gli accostamenti.

20. SEIDER, *Paläographie* cit., rispettiv. 53, tav. 34; 60 e 59, tav. 38.

21. Rispettiv. in *The New Palaeographical Society* cit., pl. 2 e SEIDER, *Paläographie* cit., 48, tav. 30. Cfr. MAZZUCCHI, *Minuscole* cit., figg. 3, p. 170, e 4, p. 173. Come si vede, questa forma singolare non riaffiora solo nell'XI secolo e, prima, non si trova solamente nello stile di scrittura italo-greco che da essa prende nome. Credo di averlo dimostrato nella nota «*L'as de pique» fuori d'Italia: qualche osservazione*, in *Byzantion*, 53 (1983), 1, pp. 347-353.

22. Simile, anche se non identica, è ad es. nel P.Oxy.1408, a. 210-214; *The New Palaeographical Society* cit., pl. 77, linn. 16, 23.

23. Si deve quindi anticipare l'epoca prudentemente supposta dal MAZZUCCHI, *Minuscole* cit., p. 17 (cfr. *supra*, n. 8): tali conclusioni concordano, ora, con quelle di LUCÀ, *Osservazioni* cit., p. 133.

24. Cfr. pure, per lo stesso periodo, i codd. *Leninop.*gr.B.P.219, *Par.*gr.494, *Clark* 12, nelle rispettive riproduzioni di B.L. FONKIČ, *Scriptoria bizantini, risultati e prospettive della ricerca*, tr. L. Perria, in *Rivista di studi bizantini e neoellenici*, n.s. 17-18 (1980-82), pp. 13-118, tav. 3; F.J. LEROY, *Un nouveau manuscrit de Nicolas Stoudite: Le Parisinus Graecus 494*, in *La Paléographie* cit., pp. 181-190, tavv. 1-2; N. WILSON, *Mediaeval Greek Bookhands*, Cambridge, Mass. 1972, tavv. 22-23. Anche questa morfologia era consueta alla corsiva: cfr., *e.g.*, i P. Ryl. 110, a. 259, e PSI 1265, a. 426 o 441, in SEIDER, *Paläographie* cit., 46, tav. 28 e 50, tav. 32. Sulla sua riapparizione nella libraria FOLLIERI, *La minuscola* cit., p. 143, si era pronunciata per la metà del X secolo, e MAZZUCCHI, *Minuscole* cit., p. 171, per il secondo quarto dello stesso secolo. Anche su ciò, cfr. ora LUCÀ, *Osservazioni* cit., p. 132.

25. Cfr., *e.g.*, BGU I, 225, a. 599: SEIDER, *Paläographie* cit., 58, tav. 37.

colo»[26]. Hanno il doppio *lambda* maiuscolo il *Pal.*gr.14 in A e il *Pal.*gr.44 e *Vat.*gr.90 in B: si confronti, per il IX secolo, il ms *E.D. Clark* 39, a.895[27], e si vedano inoltre le particolarità riprodotte nella fig. 1 *f*, nn.3-4, del *Par.*gr.14 e del *Marc.*gr.196[28] (= *Vat.*gr.1594);

7) *sigma-sigma*: fig. 1 *g*, n.1[29], meno ricorrente col secondo *sigma* chiuso (*Ott.*gr.86, 373, *Vatt.*gr.190, 460, 472 in A; *Vatt.*gr.204, 473 in B). Le due lettere accostate (n.2) si incontrano nel *Pal.*gr.428 f.4, in A, e nel *Pal.*gr.14 in B; completamente separate (n.3) raramente, es. nel *Pal.*gr.44 e *Vat.*gr.2079, in A;

8) *tau-tau*: fig.1 *h*, n.1 la forma usuale; n.2 la forma più rara (usuale nei secoli successivi), presente nei *Pal.*gr.123 e *Vatt.*gr.460 e 2079 in A; nel *Barb.*gr.87 e nel *Vat.*gr.2102 in B. Si tratta, tuttavia, di una legatura non molto ricorrente. Appare più frequentemente in B, codd. *Urb.*gr.35, *Vatt.*gr.90, 473, 681, mentre sostituisce del tutto il doppio *sigma* nei *Pal.*gr.49, 123 e *Vat.*gr.2197 in A; nei *Pal.*gr.325, *Urb.*gr.111 e *Vatt.*gr.99 e 2249 in B;

9) *omega*: fig. 1 *i*, nn.1-2. Qualunque sia la forma assunta dai due cerchi — rotonda, ovale, schiacciata, a farfalla, a numero otto coricato — il tratteggio generale resta sempre nel senso antiorario (cfr. il tratteggio nella precedente scrittura maiuscola), in due riprese, rispettivamente per il primo e per il secondo cerchio.

Prima di concludere questa parte, meritano un cenno le tipologie della congiunzione *kai* rilevate nel periodo qui trattato, e la loro rispettiva diffusione in questi mss più antichi. Esse sono cinque: I) *kai* intero col *kappa* minuscolo, II) *kai* intero col *kappa* maiuscolo, III) *kai* abbreviato per sospensione col *kappa* minuscolo, IV) *kai* abbreviato per sospensione col *kappa* maiuscolo, V) segno tachigrafico a *esse* maiuscolo.

Applicando a questi tipi il medesimo criterio del campione-base di 100 forme, si è dovuto purtroppo constatare che, anche in questo caso, i dati non permettevano il trattamento statistico proprio dei fe-

26. Mazzucchi, *Minuscole* cit., p. 174.
27. Wilson, *Mediaeval Greek Bookhands* cit., tav. 14.
28. W.P. Hatch, *Facsimiles and Descriptions of Minuscule Manuscripts of the New Testament*, Cambridge, Mass. 1951, tav. III; E. Mioni-M. Formentin, *I codici greci in minuscola dei sec. IX e X della Biblioteca Marciana*, Padova 1975, tav. 14.
29. Vedasi Irigoin, *Structures* cit., p. 260, n. 6, secondo il quale, invece, il primo *sigma* sarebbe eseguito in senso orario, per cui il secondo verrebbe tracciato continuando il medesimo tratto.

nomeni di massa. Ordinando i nostri mss in base all'ordine di presenza dei cinque tipi, ordine rispettivamente decrescente e crescente, detti dati sono i seguenti (si tenga presente che si sono dovuti eliminare, per insufficienza di ricorrenze, i *Pal.*gr.428 f.4 e *Vatt.*gr.1039, fogli di guardia, 1291 ff.1r-2r, 95v dal gruppo A; i *Vatt.*gr.738 ff.267r-268v, 836 ff.136r-138v, 1812 ff.169r-170v dal gruppo B):

A (sec. IX)	I καὶ	II Καὶ	III κ᾽	IV Κ᾽	V ϗ
1) Vat.gr.2197	100	—	—	—	—
2) Vat.gr.472	99	—	1	—	—
3) Vat.gr.190	97	—	3	—	—
4) Vat.gr.503	95	—	3	—	2
5) Vat.gr.462	93	—	6	—	1
6) Pal.gr.44	93	—	5	—	2
7) Vat.gr.155	88	—	—	—	12
8) Ott.gr.86	76	—	15	—	9
9) Vat.gr.413	53	—	—	—	47
10) Pal.gr.123	20	—	1	—	79
11) Pal.gr.49	14	—	17	—	69
12) Pal.gr.460	1	—	—	—	99
13) Ott.gr.373	—	—	—	—	100
14) Vat.gr.2079	—	—	100	—	—
B (sec. IX-X)					
1) Vat.gr.473	100	—	—	—	—
2) Urb.gr.111	100	—	—	—	—
3) Urb.gr.35	97	—	1	—	2
4) Vat.gr.149	92	6	—	—	2
5) Vat.gr.99	86	8	—	—	6
6) Pal.gr.216	82	—	3	—	15
7) Vat.gr.1916	76	—	1	—	23
8) Pal.gr.14	72	2	26	—	—
9) Vat.gr.204	71	—	2	—	27
10) Vall.gr.F10	53	—	7	—	40
11) Vat.gr.2249	34	8	1	2	55

B (sec. IX-X)	I	II	III	IV	V
12) Vat.gr.90	12	1	—	2	85
13) Vat.gr.681	4	—	5	—	91
14) Pal.gr.325	4	—	14	—	82
15) Vat.gr.1594	—	—	3	10	87
16) Vat.gr.2102	—	—	—	—	100
17) Barb.gr.87	7	—	—	93	—

Da quel che risulta, il *Vat.*gr.2079 in A e il *Barb.*gr.87 in B appaiono anomali, cioè con prevalenza di un tipo meno diffuso, e perciò non vanno presi in considerazione.

1) II e IV tipo non compaiono mai in A, e in B — eccetto che nel segnalato *Barb.*gr.87 — non raggiungono mai valori veramente importanti, benché significativa sia già la loro presenza in questo periodo. La loro diffusione, tuttavia, è ancora così sporadica che non sembra opportuno ritenerli rilevanti quantitativamente;

2) per i tipi I, III, V nei due gruppi ridotti rispettivamente a un campione di 13 e 16 mss la situazione è:

	A (sec. IX)	B (sec. IX-X)
I	Tot. 829 = 64% Prevale nettamente nei mss 1-6, meno nei 7-8 (6+2=8)	Tot. 883 = 56% Prevale nettamente nei mss 1-4, meno nei 5-9 (4+5=9)
III	Tot. 52 = 4% Raggiunge valori statisticamente rilevanti nei mss 8 e 11 (2)	Tot. 63 = 4% Raggiunge valori statisticamente rilevanti nei mss 8 e 14 (2)
V	Tot. 420 = 32% Prevale nettamente nei mss 13 e 12, meno nei 10 e 11 (2+2=4)	Tot. 615 = 40% Prevale nettamente nei mss 16 e 13, meno nei 15, 12, 14 (2+3=5)

La comparazione tra A e B mostra chiaramente un quadro molto simile, nel quale, in sostanza, si nota una progressione non molto accentuata del V tipo a discapito del I.

Purtroppo, l'impossibilità di sezionare i campioni secondo affinità di scrittura o probabile provenienza dei mss ci preclude la ricerca di eventuali corrispondenze tra questi valori — peraltro singolari, in quanto saltano dai bassi agli alti presentando rarissimamente punte intermedie — e particolari caratteristiche di «scuola».

Ma un'estensione temporale così limitata, come può essere poco più di un secolo, non dà terreno sufficiente per affermazioni categoriche, sia sulla congiunzione[30] che sugli altri elementi grafici: affermazioni definitive possono trovare valida conferma solo da un ampliamento dell'indagine nell'arco, perlomeno, di un altro secolo.

* * *

Il presente studio si proponeva di vedere se i mss potessero essere raggruppati in base a determinate affinità e ricorrenze di forme grafiche: ci si è dovuti convincere che un solo aspetto, preso separatamente, non dà grande contributo, e tanto meno può costituire criterio esclusivo e determinante di valutazione. Il medesimo può invece acquistare una funzione complementare nella concomitanza di tutti gli altri elementi di cui si dispone.

In mancanza di elementi sicuri, non si può dunque formulare un giudizio di stile solo sul fondamento della ricorrenza di una determinata forma, ma è necessario fare altresì riferimento alla sua realizzazione «pittorica», ovvero al risultato «estetico» conseguito dal copista: e questo cambia da una mano all'altra, a seconda del calamo usato, delle attitudini naturali e preferenze «estetiche» di chi scrive, e anche della sua formazione e della sua «professionalità».

Alla luce dei suddetti elementi, dei quali tutti occorre tener conto, nell'ambito di questa minuscola antica potrebbe forse ragionevolmente prospettarsi, in qualche caso, l'opportunità di una classificazione più nuova. Ciò sembra possibile per la minuscola più «arcaica» — se ci si consente il termine — o «del modello rigido»[31], escludendo, cioè, le corsive (*Barb.*gr.87, *Vatt.*gr.99, 1291 ff.1^r-2^v[32]) e le

30. Sulla stessa in tutto il periodo della minuscola greca si veda M.L. Agati, *La congiunzione kaì nella minuscola libraria greca*, in *Scrittura e Civiltà*, 8 (1984), pp. 72-85.

31. Seguo l'espressione di P. Canart, *Lezioni di Paleografia e Codicologia greca*, Scuola Vaticana di Paleografia, Diplomatica ■ Archivistica, a.a. 1980-81, p. 28.

32. Sulle rispettive riproduzioni si consulti S.J. Voicu-S. D'Alisera, *IMAGES* (*Index in manuscriptorum graecorum edita specimina*), Roma 1981, p. 218, p. 239, p. 265.

inclinate (le ovali ed eleganti grafie dei *Vatt.*gr.90 e 149: cfr. tav. I), nonché le pré-bouletées dei mss della «collezione filosofica» (*Vatt.*gr. 1594, 2197, 2249[33]), nelle quali è implicito un primo processo evolutivo.

In particolare, sembra possa operarsi una distinzione più netta tra la minuscola «Nicola»[34] e quelle minuscole che si sono ascritte alla medesima tipologia perché di modulo rotondo, ma che in realtà si allontanano dall'originalità e dalla scioltezza, quasi scattante, di quella[35]. Non è qui opportuno soffermarsi su una descrizione esaustiva della scrittura del copista Nicola, minuta e non perfettamente uniforme, quale ci appare dal *Leninop.* gr. B.P.219 — il primo ms in minuscola datato[36] — e altresì dal *Coisl.*gr.269, ff. 97-286, il solo ms del quale, come già espresso dal Fonkič[37], pare sostenibile l'attribuzione al medesimo scriba del codice di Leningrado[38]. Ad essa possono avvicinarsi le minuscole dell'*Ott.*gr.86, mano a[39] e del

33. L'analogia del primo ms con la mano a del *Vat.*gr.2249 è stata notata da Follieri, *La minuscola* cit., pp. 145-146 (riproduzioni: cfr. Voicu-D'Alisera, *IMAGES* cit., p. 269 cui si aggiunga Fonkič, *Scriptoria* cit., tavv. 14-17). Il 2197 fu attribuito al gruppo da J.P. Pitrà, *Analecta sacra et classica*, Parisiis 1888, p. XV (per i facsimili cfr. Voicu-D'Alisera, *IMAGES* cit., p. 282; ved. inoltre Fonkič, *Scriptoria* cit., tav. 9, e G. Cavallo, *Libri e lettori nel mondo bizantino*, Guida storica e critica a cura di, Bari 1982, tav. 7); il 2249 da J. Leroy, *La description codicologique des manuscrits grecs de parchemin*, in *La Paléographie* cit., p. 36 n. 57; idem, *Les manuscrits grecs en minuscule des IX*e *et X*e *siècles de la Marcienne*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 27 (1978), pp. 44-45 (riproduzioni in Follieri, *La minuscola* cit., tav. 6 b, e Fonkič, *Scriptoria* cit., tavv. 10-13).

34. Cfr. Follieri, *La minuscola* cit., p. 143.

35. Nello stesso senso si è ora pronunciato anche Lucà, *Osservazioni* cit., p. 119 s.

36. a. 835. Cfr. Follieri, *La minuscola* cit., p. 143. Sulle numerose riproduzioni del ms si veda Voicu-D'Alisera, *IMAGES* cit., p. 352, cui si aggiunga Fonkič, *Scriptoria* cit., tavv. 1-4.

37. *Notes paléographiques sur les manuscrits grecs des bibliothèques italiennes*, in *Θησαυρίσματα*, 16 (1979), pp. 153-156.

38. Identificazione che si deve a B. Melioranskij, *Perečen vizantijskich gramot i pisem Vypusk*, I, *Dokumenty 784-850 godov*, St. Petersbourg 1899, pp. 47-49 e tav. IV.

39. Un esame grafico particolareggiato di tutto il ms è ora offerto da Lucà, *Osservazioni* cit., pp. 122-126 e tavv. I-VI, che si è sostituito a Fonkič, *Notes* cit., pp. 156-157 e tavv. 1-3. Per altri facsimili esistenti, cfr. Voicu-D'Alisera, *IMAGES* cit., p. 225.

*Vat.*gr.190[40], per la piccolezza dei nuclei delle lettere e per una certa disinvolta eleganza generale[41]. Simili a questi mss, ma non propriamente definibili «Nicola», potrebbero piuttosto considerarsi gli altri attribuiti allo stesso, compreso il *Vat.*gr.2079[42], caratterizzati, invero, da un aspetto più posato e regolare, o più statico se si vuole, a volte leggermente tendente a sinistra: tali anche la mano b dell'*Ott.*gr.86[43] e il *Pal.*gr.14[44].

Si propone invece di classificare semplicemente «rotonde» le grafie dei *Pal.*gr.44[45], 123[46], 216 (cfr. tav. II), 325[47], 428 f. 4 (cfr. tav. III), *Vall.*gr.F 10[48], *Vatt.*gr.472[49], 836 ff. 136r-138r (cfr. tav. IV), 1039 fogli di guardia[50], 1812 ff. 169r-170v, 2102 (cfr. tav. V)[51]. Tra

40. Anche se vergato da diverse mani (tre o quattro: cfr. ff. 1r-13v; 14r-247ve 250r-292v; 248r-249v; 293r-340), tutte possono ascriversi alla medesima scuola.

41. Nonostante che presentino uno slancio più accentuato delle aste, spiccatamente uncinate. Si veda pure il *Barocc.*gr.26, in Wilson, *Mediaeval Greek Bookhands* cit., tav. 11.

42. Cfr. F.J. Leroy, *L'homilétique de Proclus de Constantinoples, tradition manuscrite, inédits, études connexes*, Città del Vaticano 1967 (*Studi e Testi*, 247), p. 231; idem, *Le Patmos St. Jean 742* (Gregory 2464). *Un nouveau manuscrit de Nicolas Studite* († 868), in *Zetesis. Bijdragen aan Prof. Dr. Emile de Strijker*, Antwerpen-Utrecht 1973, pp. 488-501; idem, *Un nouveau manuscrit* cit.

43. Lucà, *Osservazioni* cit., p. 124, definisce tipo «Nicola» anche questa seconda mano, per il «disegno rigido, lieve inclinazione di alcune lettere a sinistra»: proprio questi tratti connotativi mi sembrano allontanare la grafia da quella di Nicola.

44. Riprodotto in Follieri, *La minuscola* cit., tav. 2 b; Agati, «*L'as de pique*» cit., tav. I; Lucà, *Osservazioni* cit., tav. IX.

45. Ved. Voicu-D'Alisera, *IMAGES* cit., p. 227.

46. Cfr. Lucà, *Osservazioni* cit., tav. XII. Si accosti questa grafia a quella del *Marc.*gr.I, 29: Mioni-Formentin, *I codici greci* cit., tav. XII.

47. Lucà, *Osservazioni* cit., tav. XIII.

48. Ved. Voicu-D'Alisera, *IMAGES* cit., p. 547. Descrizione in A. Meschini, *Il codice vallicelliano di Areta*, in *Quaderni dell'Istituto di Studi bizantini e neogreci dell'Univ. di Padova*, 4 (1972), pp. 3-18. Cfr. pure Fonkič, *Scriptoria* cit., pp. 101-102, 104.

49. Lucà, *Osservazioni* cit., tav. XV.

50. Ibid., tav. XI.

51. Ms italo-greco: cfr. M.G. Malatesta Zilembo, *Gli amanuensi di Grottaferrata*, in *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata*, 19 (1965), p. 50.

queste, singolari le minuscole dei *Vatt.*gr.204 e 460[52], per qualche forma spigolosa che contrasta con l'insieme tondeggiante[53].

Un secondo filone è costituito dalle minuscole «oblunghe»[54]. Anche qui, sembrano distinguersi due generi principali: il primo più allungato verticalmente, con le lettere dall'aspetto quasi aguzzo, come se sfuggissero dal rigo di base verso l'alto. È l'«Eckige Hakenschrift» di Hunger[55], e il genere che fa capo al copista Eustazio del ms *Meteora Metam.*591, a.862/3[56], e se si volesse istituire un parallelismo col primo filone delle rotonde, esso andrebbe accostato alla scrittura di Nicola, per l'aspetto agile e gli uncini finali. Vi si possono ascrivere le minuscole dei mss di Glasgow, *Hunter.Mus.*V,3.5.6[57] col *Mosqu.*gr.93, mano a[58], e del *Mosqu.*gr.117[59]; piuttosto miste, tra oblungo e rotondo, appaiono invece la mano b dello stesso *Mosqu.*gr.93[60] e quella del *Leninop.*gr.B.P.343[61]: tra i Vaticani, qui esaminati, quelle dell'*Ott.*gr.373 (cfr. tav. VI)[62] e del *Pal.*gr.49[63].

Il secondo genere di questo filone è più rigido e sagomato, caratterizzato da una geometricità dei moduli, che si presentano molto

52. Rispettivamente: Lucà, *Osservazioni* cit., tavv. X, XVI, XVII (per altre riproduzioni, ved. Voicu-D'Alisera, *IMAGES* cit., p. 242): allo stesso, p. 110 e n. 13, si rinvia per alcuni caratteri codicologici e per la distinzione delle diverse mani di questo primo ms; ibid., tav. XIV, e cfr. p. 110 e n. 14.

53. Es. ν, ζ nel primo, ν, γ nel secondo.
Qualche altro esempio di rotonde, al di fuori dei mss vaticani: *Bodl.Orville* 301, *Laud.*gr.39, mano b, in Wilson, *Mediaeval Greek Bookhands* cit., tavv. 13, 19.

54. Follieri, *La minuscola* cit., p. 144.

55. H. Hunger, *Minuskel und Auszeichnungsschriften im 10.-11. Jahrhundert*, in *La Paléographie* cit., pp. 202-203.

56. Riprodotto da N.A. Veis, *Τὰ χειρόγραφα τῶν Μετεώρων*, I, Ἀθῆναι 1967, tavv. LXVIII-LXIX.

57. Facsimile in L.T. Lefort-J. Cochez, *Palaeographisch Album*, Louvain 1932, tav. 12.

58. In Fonkič, *Scriptoria* cit., tav. 6.

59. In Lefort-Cochez, *Palaeographisch Album* cit., tav. 5.

60. Fonkič, *Scriptoria* cit., tav. 7.

61. Lefort-Cochez, *Palaeographisch Album* cit., tav. 8.

62. Si confronti questa grafia con quella del *Marc.*gr.99: Mioni-Formentin, *I codici greci* cit., tav. VIII.

63. Follieri, *La minuscola* cit., tav. 4 b.

posati alla base, con formazione di veri e propri angoli squadrati. Si potrebbe perciò definire «sagomato», o quadrangolare. Di conseguenza, il tipo «Anastasio»[64] sarebbe una manifestazione accentuata di questa seconda varietà, meglio che del tipo «Eustazio» che, in realtà, tende maggiormente al modulo ovale che rettangolare, alle punte più che agli angoli retti.

Sagomata alquanto quadrata è la minuscola del *Vat.*gr.413 (cfr. tav. VII)[65]; rettangolari quelle dei *Vatt.*gr.155[66], 462[67] e 503[68], nonché del *Vat.*gr.473[69], «Anastasio» a tutti gli effetti. Va incluso nel gruppo anche l'*Urb.*gr.35, dalla minuscola inclinata a destra[70], mentre andrebbero considerate alquanto ibride, tra il rotondo e il legger-

64. Su questa tipologia è ancora aperta una problematica inerente all'origine, giacché la maggior parte dei mss che la presentano mostrano di provenire dall'Italia meridionale: cfr. Follieri, *La minuscola* cit., p. 145.

65. Probabilmente italo-greco: cfr. J. Leroy, *Les manuscrits grecs d'Italie*, in *Codicologica*, 2 (1978), p. 58. Cfr. altresì il *Par.*gr.14 (ved. *supra*, n. 28), o anche il *Clark* 39 (ved. *supra*, n. 27) e il *Laur.*gr.28,18, mano b, in Lefort-Cochez, *Palaeographisch Album* cit., tav. 3.

66. In Follieri, *La minuscola* cit., tav. 3 b: cfr. il *Bodl.*Wake 5, in Wilson, *Mediaeval Greek Bookhands* cit., tav. 17.

67. Un Gregorio Nazianzeno *in folio*, sicuramente italo-greco, come attestano le iniziali con intreccio attorno al tronco e i colori rosso e blu (es. f. 8ʳ). È infatti citato da Leroy, *Les manuscrits* cit., p. 58.

68. Altro ms italo-greco (cfr. J. Leroy, *Quelques systèmes de réglure des manuscrits grecs*, in *Studia Codicologica*, Berlin 1977 [*Texte und Untersuchungen*, 124], p. 307, nonché idem, *Les manuscrits* cit., p. 61), benché presenti il motivo ornamentale a rose e mandorle che K. Weitzmann, *Die byzantinische Buchmalerei des IX. und X. Jahrhunderts*, Berlin 1935, attribuisce all'Asia Minore.

69. Anch'esso italo-greco (cfr. Leroy, *Quelques systèmes* cit., p. 306 nonché *Les manuscrits* cit., p. 62 e E. Follieri, *Attività scrittoria calabrese nei secoli X-XI*, in *Calabria bizantina. Tradizioni di pietà e tradizione scrittoria nella Calabria greca medievale*, Reggio Calabria 1983, p. 118), vergato con calamo incisivo e inchiostro molto bruno. Riproduzione in Follieri, *La minuscola* cit., tav. 5 b.

70. Per i facsimili, ved. Voicu-D'Alisera, *IMAGES* cit., p. 236. Sul ms cfr. principalmente E. Follieri, *Un codice di Areta troppo a buon mercato; il Vat.Urb.gr.35*, in *Archeologia Classica*, 25-26 (1973-74), pp. 262-279 e, ora, Fonkič, *Scriptoria* cit., p. 100, 102-103.

mente angoloso, le scritture dell'*Urb.*gr.111, mano a[71] e dei *Vatt.*gr.681 (cfr. tav. VIII)[72], 1916, 738 ff. 267ʳ-268ᵛ, sebbene rozza e irregolare.

Ricapitolando le osservazioni che si è avuto occasione di fare nel corso del testo, si possono trarre alcune notazioni conclusive.

Da una parte occorre distinguere tutto un repertorio morfologico a disposizione dei copisti — repertorio che offre diverse possibilità di tratteggio — e l'uso che gli stessi copisti ne fanno. A riguardo si rileva che:

— esso è più complesso di ciò che si pensava;
— per il momento appare difficile formulare leggi: il quadro cronologico in nostro possesso non è conosciuto sufficientemente e le abitudini grafiche sono troppo legate a scelte individuali;
— sarebbe opportuno accumulare una quantità superiore di dati.

Dall'altra parte, si deve tenere conto dell'aspetto stilistico o «effetto estetico»: e tendenze stilistiche comuni e particolarità stilistiche individuali. Queste ultime sono strettamente connesse alla personale capacità dello scriba di adeguarsi al «canone», e ne deriva la qualità, o livello dell'esecuzione.

Sotto questo punto di vista, restano ancora da definire meglio gli elementi su cui giocano i copisti: inclinazione della scrittura e sua posizione rispetto al rigo di base, spazi, interlinee, proporzioni corpoaste delle lettere, proporzioni altezza-larghezza ecc.

Probabilmente, l'elaborazione di un modello d'analisi più perfezionato e, quindi, di metodi d'indagine più raffinati, potrebbero suggerire ulteriori ipotesi e portare ad una definizione più netta dei vari elementi or ora menzionati, cui sono correlati i problemi, più vasti, di origine, di cronologia e di ambienti scrittori dei mss.

---

71. Un celebre Isocrate su cui cfr. la bibliografia in P. Canart-V. Peri, *Sussidi bibliografici per i manoscritti greci della Biblioteca Vaticana*, Città del Vaticano 1970 (*Studi e Testi*, 261), p. 343.

72. Questo ms è accomunato al precedente per alcune peculiarità: scrittura poggiata sopra il rigo di base; tipici prolungamenti in basso di lettere come *alpha* e *lambda*; tipo C1 di rigatura (00C1 l'Urbinate, 20C1 il Vaticano); altri elementi che farebbero pensare a un'origine provinciale, come la qualità della pergamena, i sistemi di rigatura, rispettiv. 5 (cfr. Leroy, *La description* cit., p. 33 n. 35 e *Quelques systèmes* cit., p. 301) e 9 (cfr. idem, *Quelques systèmes* cit., p. 304), tipici dell'Italia meridionale (idem, *La description* cit., p. 33 nn. 35-36), certe iniziali — con intrecci nel ms vaticano — e i rispettivi colori, come il verde e il bruno nell'Urbinate e il rosso, a volte accompagnato da un giallo o un verde pallidi nel Vaticano.

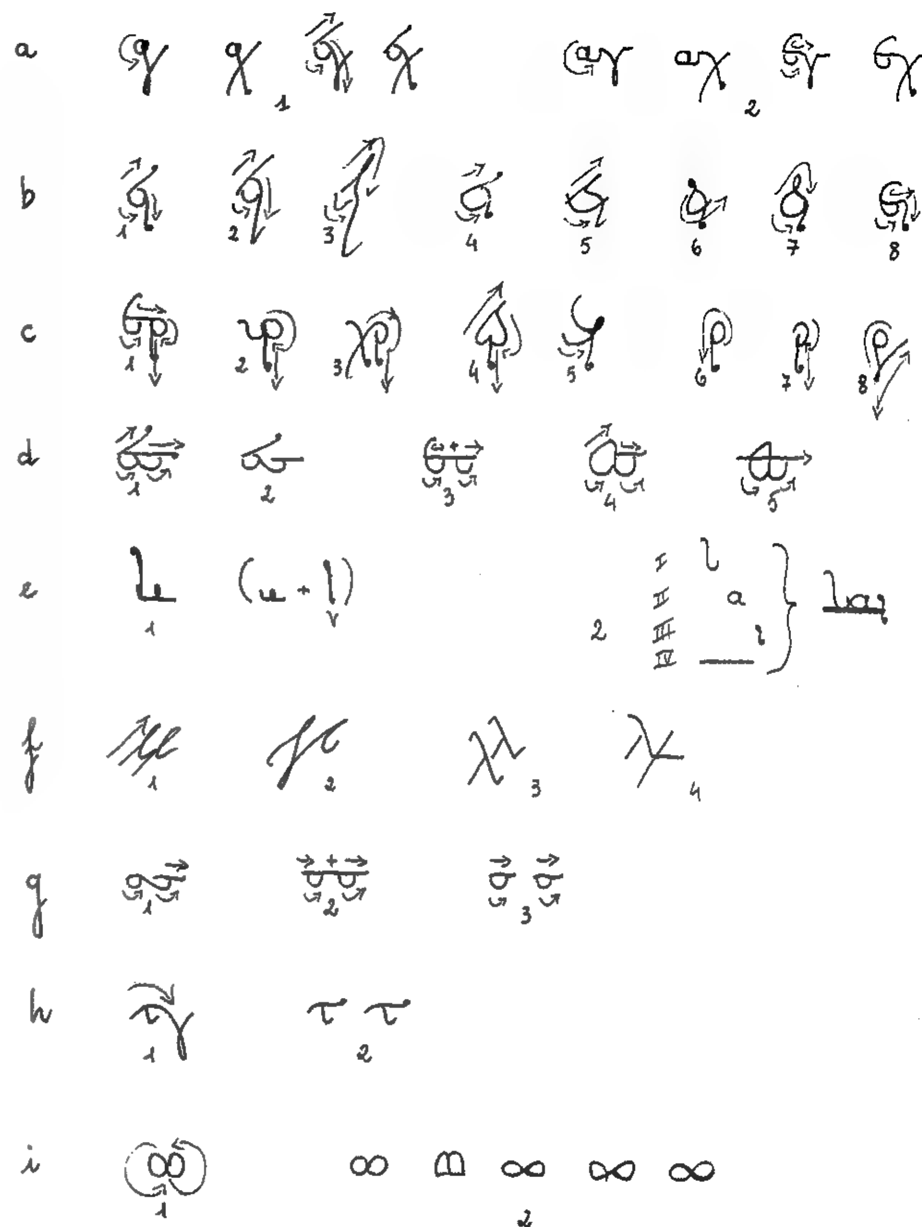


Fig. 1

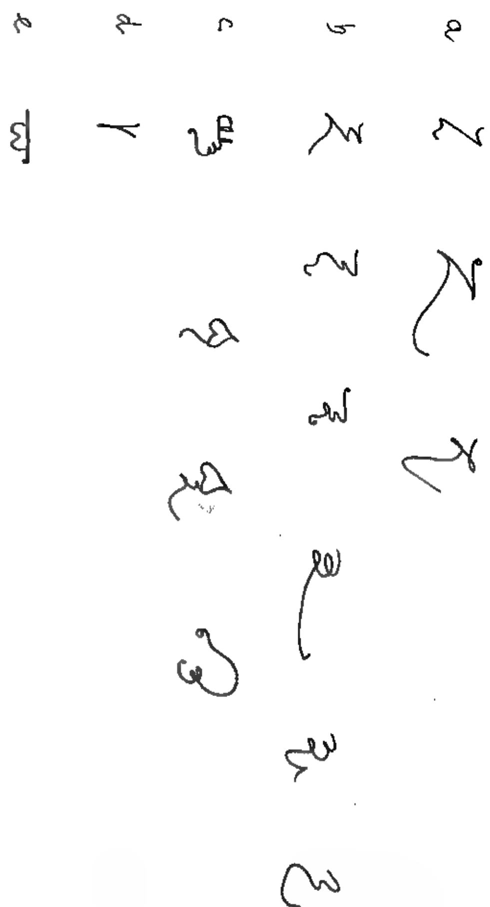


Fig. 2

A (sec. IX)	α + ζ			ε + ζ		α + ξ			ε + ξ		ε + ν		ε + π				ε + υ		υ + σ	
1) Ott.gr.86, a[1]	100	-	-	2	48	100	-	-	9	91	10	90	-	100	-	-	9	91	51	49
2) Ott.gr.373	80	-	-	12	-	2		98	100	-	100		100	-	-	-	100	-	1	99
3) Pal.gr.44	50	-	-	48	2	3	47	-	11	89	100	-	100	-	-	-	-	100	-	100
4) Pal.gr.49	44	-	6	45	-	61		39	100	-	100	-	66	34	-	-	21	79	25	75
5) Pal.gr.123	50	-	-	17	-	100	-	-	26	74	100	-	96	4	-	-	92	8	4	96
6) Pal.gr.428, f. 4	2	-	-	-	-	2	-	-	1	-	11	-	6	-	-	-	7	2	4	-
7) Vat.gr.155	40	60	-	22	28	1	99	-	17	83	100	-	-	100	-	-	100	-	49	51
8) Vat.gr.190, b	95	5	-	100	-	-	100	-	99	1	8	92	97	3	-	-	3	97	26	74
9) Vat.gr.413	93		7	7	43	76	-	24	1	99	100	-	100	-	-	-	-	100	98	2
10) Vat.gr.460	50	-	-	7	23	15	-	85	97	3	46	54	100	-	-	-	2	98	98	2
11) Vat.gr.462	100	-	-	42	8	100	-	-	88	12	100	-	97	3	-	-	15	85	-	100
12) Vat.gr.472	14	36	-	6	39	-	100	-	-	100	99	1	-	100	-	-	-	100	6	94
13) Vat.gr.503	10	40	-	23	4	4	46	-	4	96	100	-	78	22	-	-	100	-	6	94
14) Vat.gr.1039, ff.g.	-	4	-	-	-	-	7	-	-	2	50	-	-	16	-	-	12	5	2	28
15) Vat.gr.1291, ff.1-2	3	2	-	-	-	-	3	-	-	15	6	10	27	-	-	-	2	7	-	2
16) Vat.gr.2079	50	-	-	22	8	100	-	-	-	100	2	98	-	100	-	-	3	97	26	74
17) Vat.gr.2197	50	-	-	7	-	100	-	-	100	-	100	-	-	100	-	-	4	96	8	92

tab. 1A

B (sec. IX)	α + ζ			ε + ζ		α + ξ			ε + ξ		ε + ν		ε + π				ε + υ		υ + σ	
1) Barb.gr.87	44	-	-	32	-	-	-	50	98	2	100	-	100	-	-	-	90	10	73	27
2) Pal.gr.14	24	26	-	10	35	6	94	-	6	94	100	-	82	18	-	-	93	7	-	100
3) Pal.gr.216	-	100	-	3	7	-	100	-	-	100	85	15	88	12	-	-	94	6	17	83
4) Pal.gr.325	100	-	-	42	-	45	5	-	100	-	100	-	100	-	-	-	100	-	-	100
5) Urb.gr.35	100	-	-	50	-	82	18	-	45	55	100	-	97	-	3	-	100	-	-	100
6) Urb.gr.111, a	5	95	-	22	-	-	100	-	98	2	100	-	-	100	-	-	17	83	19	81
7) Vall.gr.F 10	98	2	-	30	-	97	3	-	95	5	10	90	67	4	29	-	10	90	68	32
8) Vat.gr.90	100	-	-	50	-	100	-	-	100	-	100	-	-	61	-	39	82	18	45	55
9) Vat.gr.99	49	1	-	8	12	11	-	39	92	8	100	-	98	-	2	-	5	95	90	10
10) Vat.gr.149	72	-	-	10	-	100	-	-	99	1	100	-	100	-	-	-	-	100	95	5
11) Vat.gr.204, a	2	2	-	100	-	-	100	-	100	-	100	-	19	87	14	-	80	20	99	1
12) Vat.gr.473	100	-	-	50	-	100	-	-	100	-	100	-	100	-	-	-	99	1	-	100
13) Vat.gr.681	80	-	-	8	-	50	2	-	100	-	30	70	76	12	12	-	15	85	76	24
14) Vat.gr.738,ff.267^r-268^v	-	-	-	-	-	8	-	-	3	-	50	-	-	16	-	-	8	-	1	8
15) Vat.gr.836,ff.136^r-138^r	1	-	-	2	-	4	-	-	7	-	3	52	10	1	-	-	-	12	6	5
16) Vat.gr.1594	50	-	-	50	-	99	1	-	92	8	50	50	-	96	-	4	1	99	47	53
17) Vat.gr.1812,ff.169^r-170^v	3	-	-	-	-	-	-	-	2	4	26	-	12	-	-	-	2	6	10	-
18) Vat.gr.1916	18	-	32	14	8	11	99	-	99	1	96	4	25	60	15	-	65	35	9	91
19) Vat.gr.2102	29	-	2	5	2	15	1	-	2	98	100	-	44	54	1	1	100	-	96	4
20) Vat.gr.2249, b	50	-	-	50	-	47	3	-	98	2	75	25	-	100	-	-	-	100	15	85

tab. 1B

		A (sec. IX)		B (sec. IX-X)	
		N°	%	N°	%
α + ζ[1]		831	84%	925	78%
		147	15%	226	19%
		13	1%	34	3%
Totale		**991**	**100**	**1185**	**100**
ε + ζ		360	64%	536	89%
		203	36%	64	11%
Totale		**563**	**100**	**600**	**100**
α + ξ		664	50%	765	55%
		403	30%	526	38%
		246	20%	89	7%
Totale		**1313**	**100**	**1380**	**100**
ε + ξ		653	46%	1336	78%
		765	54%	378	22%
Totale		**1418**	**100**	**1714**	**100**
ε + ν[2]		1132	77%	1525	83%
		345	23%	306	17%
Totale		**1477**	**100**	**1831**	**100**
ε + π[3]		870	60%	1018	58%
		582	40%	621	35%
		—	—	76	4%
		—	—	44	3%
Totale		**1452**	**100**	**1759**	**100**
ε + υ		470	33%	961	56%
		965	67%	767	44%
Totale		**1435**	**100**	**1728**	**100**
υ + σ		404	30%	766	44%
		962	70%	964	56%
Totale		**1366**	**100**	**1730**	**100**

tab. 2

NOTE ALLE TABELLE

Tab. 1

* Le cifre scritte in corsivo indicano i casi in cui la rilevazione dei dati si riferisce all'intero ms esaminato.

1. Quando un ms appare vergato da diverse mani, si è scelta la mano più rappresentativa.

Tab. 2

1. Poiché il rilevamento è stato eseguito per il tipo di legamento tra vocale e consonante e non per le forme diverse che la consonante può assumere, ci si limita a segnalare che sia *zeta* che *csi* possono a volte presentare l'estremità inferiore rivolta a destra, come se fossero maiuscole (cfr. V. Gardthausen, *Griechische Palaeographie*, II, Leipzig 1879, p. 212). È ancora presto, tuttavia, per considerarle tali: la diffusione di forme siffatte in età così antica farebbe piuttosto pensare ad una maggiore comodità di disegno, da parte del copista, quando doveva tracciarle in legatura. Le principali varianti di tale tipo morfologico sono riprodotte nella figura 2, a (rispettiv. *Barb.*gr.87; *Pal.*gr.14; *Vatt.*gr. 90, 472), b (rispettiv. *Pal.*gr. 14 e *Vatt.*gr. 99, 190; *Vat.*gr.90; *Vat.*gr.2249; *Ott.*gr.373 e *Vat.*gr.472; *Ott.*gr.86 e *Vat.*gr.1594; *Vat.*gr.2079). Ivi sono pure riportate forme singolari di raggruppamenti delle medesime lettere con *alpha* e con *epsilon* (c: rispettiv. *Vat.*gr.413, *Vat.*gr.472, *Vat.*gr.1812, *Vat.*gr.415).

2. *Epsilon* spezzato: *Vat.*gr.90, 99. Si deve inoltre rilevare il *ny* appuntito tracciato in un sol tempo del *Vat.*gr.460, vicino al tipo moderno (fig. 2, d).

3. *Pi* minuscolo a volte non chiude al centro (fig. 2, e), come nei mss *Pal.*gr.14, *Urb.*gr.111, *Vat.*gr.2079.

Paul Canart - Lidia Perria

LES ÉCRITURES LIVRESQUES DES XIe et XIIe SIÈCLES*

Liste de travaux cités en abrégé.

Aristoteles Graecus = P. Moraux - D. Harlfinger - D. Reinsch - J. Wiesner, *Aristoteles Graecus. Die griechischen Manuskripte des Aristoteles*, I, *Alexandrien - London*, Berlin et New York 1976 (*Peripatoi*, 8).

Barbour = Ruth Barbour, *Greek Literary Hands A.D. 400-1600*, Oxford 1981 (*Oxford Palaeographical Handbooks*).

Canart, *Style epsilon* = P. Canart, *Les écritures livresques chypriotes du milieu du XIe siècle au milieu du XIIIe et le style palestino-chypriote "epsilon"*, dans *Scrittura e civiltà*, 5 (1981), pp. 17-76.

Cereteli - Sobolevski = G. Cereteli - S. Sobolevski, *Exempla codicum graecorum litteris minusculis scriptorum annorumque notis instructo-*

* Dans ce rapport, la partie sur l'évolution morphologique, les figures et les statistiques sont l'œuvre de L. Perria; le reste est le fruit de la collaboration des deux auteurs.

rum, I-II, Moscou 1911-13.

DEVREESSE, *Introduction* = R. DEVREESSE, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*, Paris 1954.

GRAUX - MARTIN = CH. GRAUX - A. MARTIN, *Fac-similés de manuscrits grecs d'Espagne gravés d'après les photographies de Ch. Graux...*, Paris, 1891.

HUNGER, *Perlschrift* = H. HUNGER, *Die Perlschrift, eine Stilrichtung der griechischen Buchschrift des 11. Jahrhunderts*, dans ID., *Studien zur griechischen Paläographie*, Vienne 1954 (*Biblos-Schriften*, 5), pp. 22-32; reprod. anast.: ID., *Byzantinistische Grundlagenforschung*, Londres 1973 (*Variorum Reprints*).

HUNGER - KRESTEN, *Katalog* = H. HUNGER - O. KRESTEN, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek. Codices theologici 1 - 100*, Vienne 1976 (*Museion*. N.F. IV. Reihe, 1. Bd., 3/1).

IRIGOIN, *Mél. Masai* = J. IRIGOIN, *Paléographie et codicologie. La production d'un scriptorium de Constantinople peu après le milieu du XIe siècle*, dans *Miscellanea codicologica F. Masai dicata*, I, Gand 1979 (*Les publications de Scriptorium*, 18), pp. 175-183.

KOMINES = A. KOMINES, *Facsimiles of Dated Patmian Codices*, Athènes 1970.

LAKE = K. and S. LAKE, *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the Year 1200*, fasc. I-X, Boston (Mass.) 1934-1939; *Indices*, ibid., 1945.

Lavra I = P. LEMERLE - A. GUILLOU - N. SVORONOS, *Actes de Lavra. Première partie. Des origines à 1204*, Paris 1970 (*Archives de l'Athos*, 5).

New Palaeographical Society = E.M. THOMPSON, G.F. WARNER, F.G. KENYON, J.P. GILSON, *The New Palaeographical Society. Facsimiles of Ancient Manuscripts...*, Londres 1903-1912.

OMONT = H. OMONT, *Fac-similés de manuscrits grecs datés de la Bibliothèque Nationale du IXe au XIVe siècle*, Paris 1891.

La paléogr. gr. et byz. = *La paléographie grecque et byzantine. Paris 21-25 octobre 1974*, Paris 1977 (*C.N.R.S. Colloque international* 559).

Rep. Kop. = E. GAMILLSCHEG - D. HARLFINGER - H. HUNGER, *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600*, I, *Handschriften aus Bibliotheken Grossbritanniens*, A-C, Vienne 1981.

ŠEVČENKO = I. ŠEVČENKO, *Kosinitza 27, a Temporarily Lost Studite Manuscript Found Again*, dans *Studia codicologica*, Berlin 1977 (*Texte und Untersuchungen*, 124), pp. 433-442.

SPATHARAKIS, *Corpus* = I. SPATHARAKIS, *Corpus of Dated Illuminated Greek Manuscripts to the Year 1453*, I-II, Leyde 1981 (*Byzantina Neerlandica*, 8).

Specimina Sinaitica = D. HARLFINGER - D.R. REINSCH - J.A.M. SONDERKAMP in Zusammenarbeit mit G. PRATO, *Specimina Sinaitica. Die datierten griechischen Handschriften des Katharinen-Klosters auf dem Berge Sinai, 9. bis 12. Jahrhundert*, Berlin [1983].

WILSON = N.G. WILSON, *Medieval Greek Bookhands. Examples Selected from Greek Manuscripts in Oxford Libraries*, I-II, Cambridge (Mass.) 1973.

WILSON, *Nicaean and Palaeologan hands* = N.G. WILSON, *Nicaean and Palaeologan hands: introduction to a discussion*, dans *La paléogr. gr. et byz.*, pp. 263-267.

WILSON, *Scholarly hands* = N.G. WILSON, *Scholarly hands of the middle byzantine period*, dans *La paléogr. gr. et byz.*, pp. 221-239.

INTRODUCTION.

L'objet de ce rapport est, avant tout, l'étude paléographique des écritures utilisées dans les livres des XIe et XIIe siècles, en tenant compte de l'influence de l'écriture de tous les jours (l'écriture «courante») et des écritures de chancellerie[1]. Mais cette étude ne peut être entièrement séparée de celle du livre de la même époque, par le biais de la localisation et de la fonction de l'écriture (quel type d'écriture pour quel type de livre)[2]: en appendice, on fournit quelques statistiques à ce propos[3].

---

1. Pour une excellente définition de ces concepts, on se permet de renvoyer le lecteur à l'exposé de G. CENCETTI, *Paleografia latina*, Rome 1978 (*Guide allo studio della civiltà romana*, X, 3) [réimpression de son *Compendio di Paleografia latina* de 1966], pp. 22-27. Il est inutile de rappeler, pour le domaine grec, les mérites que s'est acquis N. G. Wilson dans l'étude des interactions entre écriture courante, écriture de chancellerie et écriture livresque. V. en dernier lieu, dans ce volume, les pp. 233-234.

2. Il est trop clair qu'on ne peut étudier utilement une écriture en faisant abstraction de celui qui la produit et de celui à qui elle est destinée. Or ces précisions sont fournies de la manière la plus objective d'abord par les souscriptions, ensuite par l'étude globale du livre: confection matérielle, contenu, histoire. Dans le domaine grec, surtout, il est difficile d'arriver à des certitudes basées uniquement sur l'analyse paléographique ou sur l'examen archéologique ou sur l'étude philologique du contenu: c'est à partir de la convergence d'indices multiples qu'on peut espérer établir un tableau suffisamment objectif de la différenciation et de la filiation des écritures, de la distinction et des relations entre zones de production et *scriptoria*, etc.

3. V. ci-dessous, append. II.

La base d'enquête est constituée par les manuscrits datés[4]: nous avons relevé et examiné jusqu'à présent 254 manuscrits datés ou datables avec assez de précision. En outre, nous avons tâché de repérer tous les manuscrits datables du XI[e] et du XII[e] siècle de la Bibliothèque Vaticane (506 manuscrits sur parchemin, 67 sur papier) et de la Bibliothèque Nationale de Paris (805 manuscrits sur parchemin, 40 sur papier)[5]. L'ensemble constitue une base suffisamment représentative pour se faire une idée des écritures utilisées dans les livres grecs[6]. Mais les manuscrits italo-grecs n'ont été pris en considération que pour l'étude morphologique[7].

L'entreprise était difficile: à l'époque considérée[8], la minuscule

4. Un recensement aussi complet et aussi sûr que possible serait hautement souhaitable. En attendant, nous sommes partis du répertoire des Lake, dont nous avons éliminé les manuscrits de datation fausse ou peu sûre. Nous avons complété notre documentation au moyen de l'index des Lake, de la liste des manuscrits datés et reproduits fournie par Devreesse, *Introduction*, pp. 286-320, de Spatharakis, *Corpus*, des *Specimina Sinaitica* et de quelques autres sources, sans aucune prétention à l'exhaustivité. L'appendice I. 1-2 donne une liste des manuscrits soustraits ou ajoutés à l'album des Lake.

5. Le relevé a été fait par P. Canart, qui a pu examiner directement tous les manuscrits des deux fonds (il remercie vivement les autorités de la Bibliothèque Nationale de Paris pour les facilités de travail qu'elles lui ont libéralement accordées). Cette inspection a permis de rectifier un nombre notable de datations (bien entendu, les nôtres ne sont pas infaillibles, mais ont l'avantage de reposer sur des critères et des intuitions assez homogènes); la place nous manque malheureusement pour fournir ici une liste complète.

6. Nous avons tenu compte aussi de l'écriture de quelques autres manuscrits non datés, parce qu'elle présentait un intérêt particulier: c'est le cas, p. ex., du Laurentianus 87, 12.

7. Nous les avons éliminés de l'étude stylistique pour limiter le champ du travail, déjà fort ample, et parce que les écritures italo-grecques ont fait ou feront (de la part d'A. Jacob et de S. Lucà, p. ex.) l'objet de recherches particulières. Après coup, nous le regrettons un peu: la spécificité des écritures d'Italie méridionale n'est pas telle qu'on puisse, sans inconvénient, les exclure d'un tableau d'ensemble; leur prise en considération éclairerait notamment le problème des écritures dites «provinciales». On trouvera dans l'appendice I. 3 la liste des manuscrits datés que nous considérons d'origine italo-grecque certaine ou très probable.

8. Et pas seulement à cette époque, pensons-nous.

livresque, cursive normalisée, est fondamentalement une: elle résiste aux efforts de classification, aussi bien chronologiques que stylistiques. Cependant, nous nous sommes efforcés d'esquisser d'abord un tableau général de l'évolution des formes et du ductus, qui fournit certains critères de datation. Ensuite, tout en étant conscients du caractère incertain et subjectif de notre tentative, nous avons réparti les écritures en courants, tendances (ou classes) stylistiques et styles[9]; classification provisoire, qui devrait faciliter à l'avenir le regroupement des manuscrits. Comme le répétera la conclusion, ce double essai n'est qu'un volet, partiel, d'une étude intégrale de l'écriture des livres.

I. L'EVOLUTION MORPHOLOGIQUE

Elle est difficile à résumer parce qu'avec le temps, le répertoire des lettres isolées et des ligatures, abandonnant peu de formes, s'enrichit de beaucoup d'autres. L'éventail des formes est exploité de manière différente selon les courants et les styles, ce qui rend délicat l'usage du critère morphologique à des fins de datation; aussi bien, celui-ci n'est guère opérant dans le cas des écritures franchement archaïsantes[10]. On fera donc appel à des écritures aussi «naturelles» que possible et on se basera sur des habitudes largement attestées plutôt que sur des apparitions sporadiques[11].

A titre d'exemple, voici quelques notations, qui regardent les lettres isolées et les ligatures[12].

9. On trouvera plus bas la définition de ces notions.

10. Bien sûr, il est rare que les scribes archaïsants ne se trahissent pas par l'emploi sporadique de formes «modernes», par le caractère forcé de certains tracés «anciens» ou, plus subtilement, par un décalage plus ou moins perceptible entre le degré d'évolution des éléments constitutifs de l'écriture, décalage qui ôte à celle-ci son caractère naturel. Mais déceler ces indices relève (encore?) souvent de l'art plus que de la science.

11. Encore une fois, nous sommes conscients du caractère imparfait de cette méthode, trop vague et trop subjective. Nous souhaitons que les paléographes grecs réfléchissent en groupe sur la possibilité et les conditions de réalisation d'une enquête plus large et plus rigoureuse, qui utilise, si c'est opportun, une méthode statistiquement plus fiable.

12. Dans le notes qui suivent, nous avons jugé utile de préciser, pour chaque manuscrit cité, à quel courant et à quelle catégorie stylistique nous le rattachons. Nous le notons entre parenthèses après la mention du manuscrit, en utilisant les sigles employés dans le tableau de l'appendice II.

Lettres isolées.

Bèta majuscule: apparition, dans la deuxième moitié ou à la fin du XIIe siècle, du grand bèta baroque caractéristique du style bèta-gamma (fig. I, 1-4)[13].

Delta: réapparition au XIIe siècle[14] de la forme «onciale latine», grossie et incluant d'autres lettres (fig. I, 5-7).

Epsilon: la forme «moderne» (avec partie médiane rentrante) apparaît en 1167[15] et commence à se répandre à la fin du siècle (fig. I, 8)[16].

Zèta: vers le milieu du XIe siècle[17] apparaît le zèta minuscule à trait initial allongé vers la ligne de base (zèta «à trompe»: fig. I, 9-11).

Eta: la forme moderne (en *n* latin) apparaît seulement[18] dans

13. On le trouve cependant dans le Vat. gr. 666, datable probablement de 1110. La forme est fréquente dans les Paris. Coisl. 152 (c) et gr. 1713 (c) et 3039 (e), que nous assignons à la deuxième moitié du XIIe siècle (mais d'après J. Irigoin, dans *Jahrbuch der Österreich. Byzantinistik*, 31/2 (1981) = *XVI. Intern. Byzantinistenkongress. Akten*, I/2, p. 450 n. 27, le dernier manuscrit «a des chances de dater du XIIIe-XIVe siècle»), ainsi que dans l'Urb. gr. 1 (e), que nous datons du XIIe p.m. ou du XIIe-XIIIe siècle.

14. Cette forme est attestée par le Paris. Coisl. 152 (c), qui vient d'être cité. Mais on la rencontre déjà chez la première main du Vat. gr. 129 (ff. 1-64; p), assigné généralement au XIe siècle, mais qui pourrait être du Xe-XIe.

15. Dans le Paris. gr. 83 (Lake, V, 322), manuscrit italo-grec, où le tracé est encore rigide et anguleux.

16. V. le Paris. gr. 11, de 1186 (e; Lake, V, 327). La date du Hieros. Patr. 57 n'est pas sûre (1181/2? v. Lake, I, 25; e), mais le ms. est de toute façon de la fin du XIIe siècle.

17. Il s'agit, il est vrai, du «copiste du Métaphraste», en avance sur son temps sur plusieurs points (v. ci-dessous, pp. 89-90): v. le Mosq. gr. 9 (Vladimir 383) de 1063 (Lake, VI, 408) et les autres manuscrits sortis de sa plume, comme les Vat. gr. 817 et 1806. Mais la forme se rencontre dans de nombreux témoins datables du XIe (Vat. gr. 806 [p; italo-grec?], 1324 [co]), XIe-XIIe (Vat. Barb. gr. 576 [e]) et XIIe siècle (Vat. Ottob. gr. 387, ff. 1-112 [p], Vat. gr. 738, ff. 11-73v [e], etc.).

18. Comme l'ont justement conclu Hunger - Kresten, *Katalog*, p. 148, les souscriptions du Vindob. theol. gr. 79 de 1138 et 1139 sont très probablement recopiées. On ne peut faire fond sur ce manuscrit pour anticiper l'apparition de plusieurs particularités morphologiques «modernes».

la seconde moitié du XIIe siècle (fig. I, 12-13)[19].

Thèta: le thèta «à ombilic» (point, trait vertical ou croix ornant le trait médian horizontal: fig. I, 14-16) apparaît dans la deuxième moitié du XIe siècle[20] et est surtout répandu dans les manuscrits provinciaux.

Kappa: la forme «moderne» (ductus cursif en un trait: fig. I, 17-18) est utilisée régulièrement à partir de 1180 ca.[21].

Nu: à signaler, dans quelques manuscrits, le nu à jambages multiples caractéristique de la chancellerie comnène (fig. I, 19)[22]. La forme «moderne» (en *v* latin), après des apparitions sporadiques dans la première moitié du XIIe siècle[23], se répand durant la seconde moitié (fig. I, 20)[24].

19. Paris. gr. 11, de 1186 (e; Lake, V, 327); pour le Hieros. Patr. 57, v. la n. 16. V. aussi les manuscrits suivants, tous datables du XIIe p.m. ou du XIIe-XIIIe siècle: Vat. Chis. R.V. 31, ff. 13-62v (co), Vat. Urb. gr 1 (e), Vat. gr. 746 (e); Paris. gr. 1901 (c) et 2466, ff. 1-53 (p), Paris. suppl. gr. 679, ff. 55-57 (e), Coisl. 34 (e), 152 (c) et 330, ff. 294v-305v (p).

20. Paris. Coisl. 28, de 1056 (p; Lake IV, 280) et Paris. gr. 637, de 1057 (p; Lake, IV, 282). Parmi les nombreux témoins non datés, v.: pour le XIe siècle, Vat. Ross. 467 (gr. 15), ff. 1-94v (p), Vat. gr. 141 (p), 331 (p), 347 (p); pour le XIe-XIIe: Vat. Barb. gr. 576 (e); pour le XIIe: Vat. Ottob. gr. 421 (p).

21. Les premiers exemples se rencontrent dans le Vat. gr. 1611, de 1116/7 (Wilson, *Scholarly hands*, fig. 7); mais ce manuscrit italo-grec représente pour ce trait et pour d'autres un cas isolé. Plus tard, nous retrouvons la forme, d'emploi fréquent, dans le Crypt. E.α.9, de 1180 (Lake, X, 749; est-ce un hasard s'il est, lui aussi, d'origine italo-grecque?), dans le Vindob. theol. gr. 19, de 1197 (entre c et s; Lake, V, 364-5) et dans le Lond. Add. 36.753, de 1198 (t; Lake, II, 151).

22. V. F. Dölger - J. Karayannopulos, *Byzantinische Urkundenlehre*, I, *Die Kaiserurkunden*, Munich 1968 (*Byz. Handbuch*, III, 1/1), p. 33: le nu à 4 traits est utilisé au XIe siècle à partir de Nicéphore III Botaniatès (1078-1081) et réapparaîtra durant les dernières décennies du XIIe siècle; le nu à 3 traits est utilisé sous les règnes de Nicéphore III et Alexis I Comnène (1081-1118). En réalité, le nu à 4 traits apparaît déjà dans la chrysobulle de Michel VI de janvier 1057: v. *Lavra* I, n° 32, pl. XXVII etc. Le nu à jambages multiples se rencontre isolé dans le Vat. gr. 508 et le Vat. Patetta 5.

23. Vat. gr. 1611, de 1116/7, dont on vient de signaler l'originalité (v. n. 21).

24. L'emploi régulier est attesté par le Marc. gr. 172 (coll. 574), de 1175 (italo-grec; Lake, II, 92); on le rencontre aussi dans le Hieros. Patr. 57, sur lequel v. n. 16.

Xi: le xi «sampi» (fig. I, 21-23) est largement répandu, sans limitations locales précises[25].

Sigma: le grand sigma «lunaire» commence à présenter un appendice au XII[e]-XIII[e] siècle (fig. I, 24)[26].

Oméga: l'oméga ouvert à base aplatie (fig. I, 25) est caractéristique du XII[e] siècle[27]; une nouvelle forme fermée «en petit pain» (fig. I, 26-30), après des apparitions isolées au XI[e] siècle[28], se répand au XII[e], surtout dans la seconde moitié[29].

Ligatures.

Comme pour les lettres isolées, la période la plus productive est le XII[e] siècle, surtout la seconde moitié.

Alpha-rô avec alpha superposé: après quelques manifestations sporadiques au XI[e] siècle (avec alpha minuscule: fig. II, 1)[30], il se

25. Les exemples datés les plus anciens se rencontrent dans des manuscrits italo-grecs: Vat. Reg. gr. Pii II 21, de 1012/3 (Lake, VII, 486) et Vat. gr. 1650, de 1037 (Lake, VII, 513). La forme est très répandue au XII[e] siècle dans des manuscrits d'origine diverse: Vat. Ottob. gr. 398 (p; s. XI-XII), 402 (p), 451 (e); Vat. gr. 666, probablement de 1110 ca. (e), 738, ff. 11-73v (e), 746 (e), 1245, ff. 1-8 et 150-187 (peut-être italo-grec); Paris. gr. 1901 (c; s. XII-XIII), suppl. gr. 679, ff. 55-57 (e).

26. V. le Vat. gr. 1912, partie VII = ff. 111-142 (e) et le Vat. Ottob. gr. 405 (p; à moins qu'il ne s'agisse d'une écriture archaïsante du XIII[e]-XIV[e] siècle).

27. Il est présent dans quelques manuscrits du XI[e] siècle: Athous Laurae B 18 (138), de 1015 (p; Lake, III, 170) et Δ 50 (426), de 1039 (t; Lake, III, 174); Patm. 20, de 1081 (e; Lake, I, 45). Mais il ne devient habituel qu'au XII[e] siècle: p. ex. Athen. B. N. 123, de 1145 (t; Lake, I, 72); Lond. Add. 22.736, de 1179 (p; Lake, II, 145; peut-être italo-grec), Hieros. S. Sab. 235 + Leninop. gr. 299, de 1184 (t; Lake, I, 26).

28. De dimensions réduites et tracé de manière légèrement anguleuse (fig. I, 26), il se rencontre dans le Paris. gr. 529, de 1020 (co; Lake, IV, 254) et chez le «copiste du Métaphraste» (cf. ci-dessus, n. 17; Lake, VI, 409).

29. Les exemples sont nombreux, mais presque tous non datés; v. pour le XI[e]-XII[e] siècle: Vat. Ross. 736 (gr. 10; c); pour le XII[e]: Vat. gr. 126 (c), 141 (p), 395 (e), 802, ff. 1-195 (t). Dans les Vat. Barb. gr. 597, ff. 19-20 (entre co et e), Ottob. gr. 432 (p), Vat. gr. 446, ff. 339v-391v (c) et 1668 (e), et dans l'Ambros. M 46 sup. (e; v. G. Prato, *Un autografo di Teodoro II Lascaris imperatore di Nicea?*, dans *Jahrbuch der Österr. Byzant.*, 30 [1981] , pp. 249-258, pl. 2-3), le module est plus grand (fig. 1, 27-30).

30. Vat. gr. 33, s. XI; Vat. gr. 83, s. XI-XII.

répand largement au cours des dernières décennies du XII[e] siècle (fig. II, 2-4)[31].

Gamma-rô: au XII[e] et surtout au XII[e]-XIII[e] siècle, on note des formes originales où le gamma, superposé au rô, tend à se courber (fig. II, 5-7)[32].

Epsilon-nu: à signaler, en particulier dans le style baroque epsilon-nu[33], la ligature avec le nu à jambages multiples mentionné plus haut (fig. II, 8)[34].

Omicron et *oméga* avec inclusions: la simple inclusion (fig. II, 9-13) se rencontre déjà au XI[e] siècle, dans des écritures influencées par la cursive[35], mais devient plus fréquente au XII[e] [36]; l'inclusion «à monocondyle» (fig. II, 14-18) est d'apparition légèrement plus tardive[37].

Sigma: la ligature «rétrograde» du groupe συν (fig. II, 19-20) ne nous semble pas antérieure au XII[e] siècle[38].

Tau: à relever au XII[e] siècle les grandes ligatures avec tau qui présentent une boucle inférieure (fig. II, 21-26)[39]. Le groupe tau-rô

31. Paris. gr. 90, de 1175/6 (t; Lake, V, 326), Athen. B. N. 223, de 1195 (t; Lake, X, 751). V. aussi les Vat. Ottob. gr. 212 (μ), Vat. gr. 371 (e) et 549, ff. 281-380v (e).

32. Paris. gr. 56 (e) et Coisl. 152 (c).

33. Vat. gr. 508 et 546, de style epsilon-nu; mais v. aussi le Vat. Palat. gr. 274, qui ne rentre pas précisément dans le groupe des témoins caractéristiques.

34. V. la n. 22.

35. V. p. ex. Vat. gr. 414, de 1020 ou 1021 (co; Lake, VII, 497), Patm. 140, de 1056 (t; Lake, I, 39), Vat. gr. 65, de 1063 (c; Lake, VIII, 531), Paris. Coisl. 248, de 1065 (c; Lake, IV, 253).

36. Patm. 9, de 1192 (e; Lake, I, 55).

37. Dans l'inclusion «à monocondyle», la lettre incluse est reliée à la lettre englobante par un trait qui évite au scribe de lever la plume. V. Vat. gr. 65, de 1063 (c; Barbour, n° 78), Messan. gr. 71, de 1064 (p; Lake, IX, 633). Les autres exemples sont assez tardifs, excepté le Vat. gr. 32 (c) et le Barb. gr. 576, ff. 1-128v (e), datables du XI[e]-XII[e] siècle. V. fig. II, 14-18.

38. A en juger d'après le Sinait. gr. 1218 + Leninop. gr. 360, de 1177 (V. Beneševič, *Monumenta Sinaitica*, II, St-Pétersbourg 1912, pl. 58). Nous situons aussi au XII[e] siècle les nombreux témoins non datés où on la rencontre: Vat. Barb. gr. 136, ff. 1-146 (e), Ottob. gr. 212 (μ), Urb. gr. 1 (e; s. XII-XIII), Vat. gr. 32 (c) et 549, ff. 281-380v (e).

39. Les premiers exemples datés se trouvent dans les Vat. gr. 504, de 1105 (c et s; Lake, VIII, 557) et 586, de 1124 (e; Lake, VIII, 568); on notera cependant que C. M. Mazzucchi, *Dagli anni di Basilio Parakimomenos (cod.*

pose un problème: les exemples datés du XIe siècle proviennent de manuscrits de datation fausse ou douteuse[40]; même si on rencontre cette ligature dans des témoins datables du XIe siècle[41], il est probable qu'elle ne se répand vraiment qu'à partir du début du XIIe (fig. II, 27-30)[42].

II. COURANTS ET STYLES

A. Le courant cursif

Nous distinguons dans la minuscule byzantine des livres deux grands courants, le courant cursif et le courant calligraphique. Le premier se définit par l'absence de recherche formelle ou stylistique; il s'agit de l'écriture «de tous les jours», utilisée normalement par les érudits qui copient des livres pour leur compte

---

Ambros. B 119 sup.), dans *Aevum*, 52 (1978), pp. 267-316 (v. p. 279 n. 4), a déjà relevé des ligatures analogues dans des écritures de tendance cursive («corsiveggianti») du Xe siècle: dans ce cas comme dans d'autres, l'usage ne peut servir de critère de datation sûr s'il est considéré isolément et sans tenir compte du genre d'écriture (calligraphique ou cursive, p. ex.). Ces mêmes ligatures sont fréquentes dans des manuscrits datables de la fin du XIe siècle (Vat. gr. 349 [p] et 682 [co]) et surtout du XIIe (Vat. gr. 276 [c] et 371 [e]; Paris. gr. 1713 [c]).

40. L'Athous Laurae B 72 (192), assigné (avec doute) à l'an 1005, est certainement beaucoup plus tardif (Lake, III, 167 et 169; nous le datons du XIIe siècle); le Leninop. gr. 319, de 1099 (c; Lake, VI, 445, avec point d'interrogation) est également douteux, mais avec lui, nous serions quasiment dans le XIIe siècle. Le premier témoin sûr est l'Athen. B.N. 72, de 1181 (t; Lake, I, 75), ce qui ne veut pas dire que la forme n'est pas antérieure: v. la n. suivante.

41. Le Vat. gr. 757 (co), que nous assignerions à la première moitié du siècle, et le Vat. Ottob. gr. 88, manuscrit attribuable au copiste du Métaphraste (v. ci-dessous, n. 82).

42. Elle est fréquente dans des manuscrits datables du XIe-XIIe (Vat. gr. 32 [c]), mais surtout du XIIe (Paris. gr. 1713 [c], 3039 [e], suppl. gr. 679, ff. 55-57 [e], Vat. Ottob. gr. 405 [p], Vat. gr. 666, probablement de 1110 ca. [e], 709 [e], 746 [e]) et du XIIe-XIIIe siècle (Paris. gr. 1674 [e]).

personnel[43].

Le domaine des écritures cursives est complexe et d'abord malaisé: les témoins datés manquent pour la première moitié du XIe siècle et une grande partie du XIIe. Mais l'interpénétration entre les écritures cursives et les écritures calligraphiques ne permet pas de le passer sous silence. Tâchant de prolonger les recherches de Nigel G. Wilson, nous voudrions présenter une première classification, d'un point de vue à la fois synchronique et diachronique: synchronique, en distinguant les cursives ordinaires, celles influencées par les styles de chancellerie, celles en voie de stylisation; diachronique, en suivant l'évolution des formes et la prédominance de certaines caractéristiques en fonction du temps.

1. *Première moitié du XIe siècle.*

Cette période prolonge la cursive caractéristique des dernières décennies du Xe siècle: inclinée à droite, de petit module, elle est encore assez régulière d'aspect (les noyaux sont plutôt uniformes), malgré certaines ligatures déformantes et l'emploi relativement fréquent de formes majuscules comme kappa, ainsi que gamma et tau hauts. Nous citerions comme exemples (non datés) le Vat. gr. 126 et le Vat. gr. 757 (v. pl. 1a). Ce dernier manuscrit marque le sens de l'évolution qui se dessine: on relèvera l'agrandissement de bèta, d'omicron, parfois de iota (fig. III, 1).

2. *Deuxième moitié du XIe siècle.*

C'est durant cette période que s'affirme le plus nettement la distinction entre le courant cursif et le courant calligraphique, toujours dominé par le modèle perlé. C'est aussi la période pour laquelle nous avons le plus de témoins datés. Notons comme caractéristiques communes l'alternance de noyaux grands et petits, de hastes prolongées ou pas, un ductus qui affectionne les traits doubles et les boucles. On pourrait distinguer plusieurs types:

---

43. Bien entendu, cette écriture peut être elle-même plus ou moins soignée ou négligée, ou encore présenter une certaine tendance à la «formalisation». Le courant cursif coïncide pour l'essentiel avec ce que Ruth Barbour appelle «personal hands» (Barbour, pp. XXII-XXIII) et N. Wilson, «scholarly hands» (Wilson, *Scholarly hands*, pp. 221-239).

a) le type du Hieros. Patr. 54 (a. 1056: LAKE, I, 11): contrasté, rapide, mais sobre d'exécution[44];

b) le type du Vat. gr. 65 (a. 1063: LAKE, VIII, 531), du Paris. Coisl. 248 (a. 1065: LAKE, IV, 293), du Hieros. Patr. 21 (a. 1079: LAKE, I, 12): s'y affirme une nette préférence pour les formes arrondies et recourbées[45];

c) le type du Patm. 20 (a. 1081: LAKE, I, 45): plus équilibré, de

44. L'écriture est caractérisée par le contraste entre les noyaux, petits et pas tellement arrondis, et les hastes supérieures et inférieures, qui s'affirment sous forme de longs traits verticaux ou obliques. Malgré la fréquence des lettres hautes (iota, gamma et tau, kappa), la page conserve un aspect plutôt aéré, grâce aux amples interlignes, où ressortent les longs traits obliques (-ον, accents aigus ou graves) et les amples arcs (-ας, -ων, accent circonflexe) des abréviations tachygraphiques et des accents. Les ligatures sont rapides et fonctionnelles: on note les formes ouvertes du sigma dans les groupes ασ, υσ et στ et l'epsilon privé de crête en ligature. Les superpositions sont fréquentes, mais non les inclusions, caractéristiques d'un tracé plus arrondi. L'écriture est également dépourvue de boucles, de paraphes et de traits superflus.

45. Les noyaux ronds sont privilégiés (de module variable, ils sont souvent gonflés), le ductus affectionne les boucles, les traits droits sont réduits, se recourbent ou s'enrichissent de petits crochets arrondis aux extrémités. Restent cependant pour équilibrer le développement des noyaux les traits verticaux et obliques d'alpha majuscule, de iota, kappa, phi et psi, ainsi que, dans l'interligne, les grands arcs et traits des abréviations tachygraphiques et des accents. Ces manuscrits ont en outre en commun un aspect général plus «compact», dû à la réduction de l'interligne.

Chaque témoin a cependant ses caractéristiques propres. Dans le Vat. gr. 65, œuvre du notaire Théodore, l'accent est mis sur les formes rondes; la fréquence des lettres incluses et des ligatures à monocondyle est notable pour l'époque. Le Paris. Coisl. 248, produit du *scriptorium* de l'Evergétis (v. J. IRIGOIN, *Mél. Masai*, pp. 175-183) affectionne particulièrement le bouclage et les traits recourbés, renouvelant ainsi un répertoire de formes plutôt traditionnel: on notera l'èta tachygraphique ondulé (fig. III, 2) et le curieux upsilon majuscule à base détachée (fig. III, 3); quelques lettres rondes sont de plus grand module. Le Hieros. Patr. 21 se rapproche du Vaticanus par l'aspect arrondi et fluide de l'écriture, du Coislinianus par un début de contraste modulaire dans les noyaux arrondis (thèta, omicron, sigma, oméga grossis); les traits obliques d'alpha, kappa et lambda majuscules s'affirment avec vigueur.

plus grandes dimensions[46].

3. *Le XIe-XIIe, le XIIe et le XIIe-XIIIe siècles.*

L'étude de cette période est rendue malaisée par le manque de témoins sûrement datés. Mais il faut tenir compte aussi du fait qu'à partir de la fin du XIe siècle, le net déclin du modèle perlé classique ouvre la voie à une plus grande interpénétration entre le courant cursif et le courant calligraphique; d'autre part, l'influence du style de chancellerie impérial se fait sentir dans certaines écritures.

Après quelques cas qui marquent la transition, comme le Vat. Barb. gr. 369 (v. pl. 1b)[47], nous sommes amenés à distinguer les catégories suivantes.

a) **Les cursives contrastées.**

Les documents du XIIe siècle nous mettent en présence du cursives où s'accentuent les contrastes entre lettres petites et grandes, entre noyaux réduits et hastes prolongées[48]. Dans les écritures de chan-

46. L'écriture réalise un équilibre entre la tendance à l'arrondissement et celle à la courbure des traits propres aux types précédents, mais sans rechercher des effets de contraste. Le module est uniformément grand, les hastes de proportions normales par rapport aux noyaux. Malgré les boucles, les superpositions, les inclusions et les paraphes finaux, la page garde un aspect plutôt équilibré.

47. L'écriture présente une légère inclinaison à droite, irrégulière. La majorité des lettres sont arrondies, de petit module, mais on note d'une part la tendance à prolonger les traits verticaux et obliques, comme dans alpha (fig. III, 4), kappa majuscule, iota et phi et, d'autre part, un début de contraste modulaire, créé par des lettres grossies, surtout epsilon isolé ou en ligature et oméga. On peut rapprocher de ce manuscrit le Vat. Ross. 736 et le Vat. gr. 1307 (en particulier l'écriture des scholies), qui présentent toutefois un contraste plus accentué entre lettres petites et lettres hautes.

48. La paléographie des écritures documentaires byzantines est encore à faire, malgré les intéressantes analyses de détail de F. Dölger et des récents éditeurs d'actes byzantins. Et l'étude n'est pas facilitée par les reproductions, dont les proportions réduites faussent l'impression générale et rendent malaisée l'analyse du ductus. On se contentera ici de renvoyer à quelques documents de *Lavra* I, qui fournissent de bons exemples de l'écriture documentaire courante de type contrasté ou «exubérant»: n° 60 (a. 1115), pl. LXVI-LXVIII; n° 65 (a. 1181), pl. LXIX-LXXI; n° 66 (peu après 1184), pl. LXXII.

cellerie, ces traits se manifestent avec une exubérance et une fantaisie qui ont parfois influencé l'écriture des manuscrits.

1° Une cursive influencée par le style arrondi de chancellerie (attesté durant la deuxième moitié du XIe siècle et le début du XIIe)[49].

Il s'agit d'une des mains du Paris. Coisl. 152 (ff. 105-149v; v. pl. 2)[50], où on relève de multiples maniérismes dans le gonflement des noyaux ronds, les inclusions hardies (fig. III, 5-7), la forme curieuse de l'upsilon (fig. III, 8) et du gamma majuscule en ligature (fig. II, 6-7), l'usage du delta oncial latin (fig. I, 5-6). On notera que, des deux autres mains, l'une (ff. 3-19v, 74-104v) présente des affinités avec le type Théoctiste[51], l'autre (ff. 19v-73v) est une cursive légèrement stylisée.

Dans un plus grand nombre de cas, les formes tendent à se régulariser, les contrastes à se systématiser: la voie est ouverte à une stylisation sur base cursive[52].

2° Les cursives en voie de stylisation.

Quelques exemples datés permettent d'apprécier l'évolution morphologique. Dans le Vat. gr. 504 (a. 1105)[53], certaines pages sont

49. Le style arrondi de la chancellerie impériale, très «formalisé» et aux contrastes fortement étudiés, est bien représenté, dans l'album de *Lavra* I, par une série de documents qui s'échelonnent de 1057 à 1102 et mériteraient une étude approfondie: n°s 32 (a. 1057), pl. XXVIII-XXIX; 38 (a. 1079), pl. XL-XLI; 41 (a. 1081), pl. XLIV; 45 (a. 1084), pl. XLVII; 46 (a. 1084), pl. XLVIII-XLIX; 50 (a. 1089), pl. L-LI; 55A (a. 1102), pl. LVI-LVII.

50. Le manuscrit est un des témoins importants du texte des *Basiliques* et surtout du *corpus* de scholies qui les accompagne.

51. Sur lequel v. ci-dessous, p. 92.

52. Cette tendance remonte au XIe siècle: v. ci-dessous, p. 101, le paragraphe consacré aux «cursives régularisées» du XIe siècle.

53. Le manuscrit est bien connu, parce qu'il s'agit d'un des plus anciens exemples de copie datée sur papier (arabe oriental); le volume est également notable par les dimensions (422 × 285 mm). Sur son écriture, v. déjà les remarques de Wilson, *Scholarly hands*, pp. 228-229.

d'aspect cursif (v. p. ex. les. ff. 116-120; cf. Lake, VIII, 557), mais les oppositions entre noyaux ronds et formes anguleuses plus grandes, à traits obliques prononcés, sont sur le point de s'organiser en style contrasté, comme nous le voyons à d'autres endroits du même manuscrit (p. ex. ff. 51v-69; cf. Lake, VIII, 555, 558). Dans le Vindob. theol. gr. 19 (a. 1196)[54], la main anonyme (ff. 1-61v) peut se dire cursive: exubérante et enchevêtrée, elle a une ligature epsilon-nu caractéristique (fig. III, 9; Lake, V, 364); l'accentuation des traits verticaux se retrouve dans la main de Paul (ff. 62-314), qu'on peut rattacher au style de la petite écriture droite contrastée[55]. Dans le Vat. gr. 1903 (v. pl. 3), non daté (XIIe-XIIIe siècle)[56], aux contrastes habituels s'ajoutent des éléments «Fettaugen» (gonflement des noyaux de delta, omicron, sigma majuscule, upsilon), avec des lettres juxtaposées au point de se toucher (nous les appelons lettres «collées»: v. fig. III, 10).

3° Les cursives informelles.

Dans d'autres cas, l'écriture reste franchement informelle. Le

54. Sur le manuscrit, de papier arabe oriental, qui contient le commentaire de Théophylacte de Bulgarie sur les évangiles, v. la description récente de Hunger - Kresten, *Katalog*, pp. 34-36. Nous ne savons pourquoi les auteurs semblent croire que les ff. 1-61 sont quelque peu postérieurs («um 1200») aux ff. qui suivent. Le copiste Paul, qui a signé le volume, n'a-t-il pas pris immédiatement le relais de la main anonyme? Ce qui reste de signatures originales de cahiers ferait croire à un manuscrit d'un seul tenant.

55. Sur lequel v. ci-dessous, pp. 97-98.

56. Cet important témoin de Georges Kédrènos fut copié entre la fin du XIIe siècle et la première décennie du XIIIe, comme le montrent l'histoire du texte et les notes marginales de Nicolas d'Otrante: v. R. Maisano, *Sulla tradizione manoscritta di Giorgio Cedreno*, dans *Riv. di studi biz. e neoell.*, n. s., 14-16 (1977-79), pp. 179-201; Id., *In margine al codice Vaticano di Giorgio Cedreno*, dans *Rendiconti dell'Accad. di Archeol., Lett. e Belle Arti di Napoli*, 57 (1982), pp. 67-90. Quant à l'écriture, le second article rapporte l'avis de H. Hunger et O. Kresten; ils y voient un représentant d'un «Angeloi-Stil», dont les principaux témoins se concentrent dans les années 1185-1204, et proposent comme parallèles, parmi les manuscrits d'historiens, le Vindob. hist. gr. 4, la deuxième main du Paris. suppl. gr. 1158 (nous croyons le manuscrit du XIIIe siècle) et le Scorial. T. III. 9 (gr. 169, non 166, comme écrit Maisano); notable aussi la ressemblance avec les Vindob. theol. gr. 151 et 170.

Vat. gr. 846, p. ex. (v. pl. 4), présente une écriture fortement contrastée, avec des ligatures epsilon très évoluées (fig. III, 11-13), de gros bèta (fig. III, 14-15), mais sans recherche stylistique, comme le montre entre autres l'inclinaison incertaine de l'axe de l'écriture.

b) **Les cursives non contrastées.**

C'est une catégorie qui devra encore faire l'objet de recherches. Ces écritures sont évidemment liées au monde des érudits, mais leur caractère plutôt atypique rend difficile leur classification et, quand font défaut les critères extra-paléographiques, leur datation. Le cas de l'écriture d'Eustathe de Thessalonique et/ou de ses secrétaires[57] est typique à cet égard. La difficulté à la décrire de manière synthétique, déjà relevée par N. Wilson[58], vient de son caractère informel. Les formes cursives (ligatures, abréviations de dimensions un peu exagérées, accents liés) et les lettres agrandies ne manquent pas, mais elles n'influent pas de manière décisive sur l'aspect général et ne s'organisent pas en oppositions systématiques. Comme le notent Wilson et Formentin, l'écriture reste fondamentalement lisible et soignée. Si on tient compte de son caractère informel et inconstant, on la qualifiera de cursive. Mais peut-être vaudrait-il mieux la ranger parmi les écritures intermédiaires: c'est un compromis, sans recherche stylistique, entre la petite écriture calligraphique droite qui prolonge la perlée et une cursive privée de ses éléments les plus voyants, mais notable par la fréquence des abréviations.

D'autres copies d'érudits sont plus nettement cursives. Laissant

57. Nous n'interviendrons pas ici dans la controverse au sujet du caractère autographe des manuscrits liés à Eustathe de Thessalonique: le dernier état de la question est fourni par M. Formentin, *La grafia di Eustazio di Tessalonica*, dans *Bollett. della Badia Greca di Grottaferrata*, n. s., 37 (1983), pp. 19-50. On y trouvera aussi une analyse détaillée du répertoire des formes utilisées par Eustathe et les copistes de son cercle, ainsi qu'une série de planches qui permettent d'utiles comparaisons. Pour notre propos, la distinction des mains a moins d'importance que la définition des caractères communs aux écritures de l'entourage d'Eustathe et que leur place dans un tableau d'ensemble.

58. Wilson, *Scholarly hands*, p. 231.

de côte des manuscrits de datation assez incertaine[59], nous mentionnerions les Vat. gr. 96[60] et 1312[61], où l'écriture, sans grands contrastes, est influencée par la «Fettaugen-Mode»[62].

B. Le courant calligraphique

Il suppose un recherche formelle de la part du scribe. Des tendances communes apparaissent («classes» stylistiques), qui s'organisent en styles plus ou moins bien définis[63].

Le XIe siècle est dominé par le style perlé («Perlschrift»), devenu un vrai «canon»[64]; il ne manque cependant pas d'écritures,

59. C'est le cas des Vindob. theol. gr. 79 (Lake, V, 357; souscriptions de 1138 et 1139, probablement recopiées: v. Hunger - Kresten, *Katalog*, p. 148) et theol. gr. 162 (Lake, V, 358-9; souscription incomplète).

60. Sur cet intéressant manuscrit de mélanges rhétoriques et biographiques, v. la discussion de Wilson, *Scholarly hands*, pp. 235-236. Nous sommes d'accord avec lui pour une datation au XIIe siècle.

61. Sur ce manuscrit, v. Pindare, *Olympiques. Reproduction du Vaticanus graecus 1312 (fol. 1-95)*, avec une introduction de J. Irigoin, Cité du Vatican 1974 (*Codices e Vaticanis selecti. Series minor*, 3), pp. 5-18. «Le travail philologique dont le commentaire du *Vaticanus* porte les traces a été fait dans l'entourage immédiat de Jean Tzetzès. Ce que nous savons de cet érudit, tout autant que l'écriture du manuscrit et le type de papier utilisé pour sa confection, incitent à penser que la copie elle-même a été transcrite et révisée à Constantinople dans le dernier tiers ou le dernier quart du XIIe siècle» (p. 15).

62. Dans les deux manuscrits, les hastes sont souvent réduites, les traits incurvés, les lettres agrandies relativement peu nombreuses. Les grossissements «Fettaugen» sont sensibles dans le noyau des lettres rondes, comme omicron, phi, epsilon-iota (plus rô, sigma et oméga dans le Vat. gr. 1312) (fig. III, 14-19, et 20-22). Voir plus de détails pour le Vat. gr. 1312 chez Irigoin, p. 10-11. Les cursives non contrastées influencées par la «Fettaugen-Mode» sont à rapprocher d'un des «nouveaux styles» du XIIe siècle, la «mi-Fettaugen» des octateuques (v. ci-dessous, pp. 92-93).

63. Sur ces notions, v. G. Cavallo, *Fenomenologia «libraria» della maiuscola greca: stile, canone, mimesi grafica*, dans *Bulletin* [*of the*] *Institute of Classical Studies. Univ. of London*, 19 (1972), pp. 131-140. Pour nous référer à des exemples concrets dans le champ de la minuscule, à la fin du IXe siècle, une «classe» stylistique est celle des écritures à stylisation anguleuse, un style défini est celui représenté par le copiste Anastase du Paris. gr. 1470. A l'intérieur du style, on peut encore distinguer des types: le style bouleté aurait ainsi un type droit, un type incliné, un type élancé.

64. Cette notion sera précisée tout de suite.

surtout provinciales, qui continuent à s'inspirer du modèle plus rigide du IX[e] et de la première moitié du X[e] siècle. Le XII[e] siècle voit au contraire la dissolution du canon perlé et l'affirmation progressive des «nouveaux styles», qui subissent l'influence de la cursive et des styles de chancellerie.

1. *La perlée et les écritures qui s'y rattachent.*

La perlée a constitué longtemps et pour la majorité des scribes le modèle idéal d'écriture calligraphique; on peut parler d'un «canon»: il s'agit d'un canon plus souple que ceux de la majuscule, mais l'extension dans le temps et dans l'espace du modèle perlé et sa fixité relative par rapport à l'évolution de l'écriture courante autorisent cette appellation[65].

La perlée a subi un long et lent processus de transformation. Mais, sans parler des différenciations locales ou de celles dues à la fonction de l'écriture, cette évolution n'est pas uniforme et homogène: à la même date, une perlée peut être nettement plus évoluée qu'un autre; on en verra des exemples.

Tout en étant conscients du caractère assez flou et parfois discutable de ces divisions, nous distinguerions entre:

a) la perlée «classique»: celle qui répond le mieux aux caractéristiques définies par H. Hunger[66]. Bien attestée jusque vers 1090,

65. Sur la notion de «canon» appliquée à l'écriture, v. CENCETTI cité n. 1 et CAVALLO cité n. 63. Dans son étude fondamentale sur la perlée (HUNGER, *Perlschrift*), H. Hunger n'hésite pas à la qualifier de canon (v. pp. 23, 24, 27), mais il prend visiblement le mot dans un sens plus large (en se référant à Fichtenau), puisqu'il l'emploie comme équivalent de «Stilrichtung». C'est dans un sens assez large aussi qu'à plusieurs reprises, il a parlé de «Minuskelkanon», comme du modèle idéal de la minuscule livresque dans son ensemble (v. p. ex. *Archaisierende Minuskel*, dans *La Paléographie grecque et byzantine*, p. 283). Sauf erreur, c'est dans un sens voisin du nôtre que J. Irigoin a qualifié la minuscule perlée de canon: v. ses réflexions à ce sujet dans l'*Annuaire 1970/71* de l'*École Pratique des Hautes Etudes*. IV[e] Section. Sciences histor. et philol., Paris 1971, pp. 201-203.

66. HUNGER, *Perlschrift*. Les traits les plus saillants sont le rapport entre les noyaux et l'interligne (1/3, 5 à 1/4), le rapport équilibré entre les dimensions des noyaux et des hastes (y compris en ligature), la prédominance des formes à base de cercles entiers ou brisés, la courbure généralisée des traits (hastes recourbées, traits anguleux évités). Précisons que, pour nous, la perlée «classique» est attestée dès le milieu du X[e] siècle (Athous Dionys. 70, de 955) et réalise son expression la plus pure à la fin du siècle (p. ex. dans le Vat. Urb. gr. 20, de 992). Mais, comme dans le cas de la majuscule biblique, la période de plus grande diffusion est postérieure à celle de l'apogée stylistique. Les pl. 53-55 de BARBOUR donnent de bons exemples de perlée «classique».

elle se raréfie dans la suite et disparaît pratiquement vers le milieu du XII[e] siècle: on peut encore y rattacher le Lond. Add. 22.736 de 1179 (LAKE, II, 144-6), aux formes plutôt conservatrices, mais il a l'oméga ouvert très aplati (fig. III, 23). Si on compare le Paris. gr. 1085 de 1001 (LAKE, IV, 248) au Lond. Harl. 5537 de 1087 (LAKE, II, 131), on ne discerne pas d'évolution notable; en 1143 encore, le Vat. gr. 544 (LAKE, VIII, 575) a un aspect très «classique». Mais il suffit de prendre le Paris. Coisl. 28, de 1056 (LAKE, IV, 280), pour avoir un bon exemple de relâchement du canon: perte de la régularité des noyaux, gros thèta à ombilic (fig. III, 24)[67]. Dater de telles écritures n'est donc pas facile.

b) La perlée «hiératique»: de plus grand module, avec un axe normalement vertical; il s'agit d'une écriture destinée à la lecture publique[68]. Son évolution est comparable à la précédente, c'est-à-dire que la vraie perlée se raréfie fort après 1090: le Lond. Add. 28.817, de 1185 (LAKE, II, 149), manuscrit originaire de Zagora, est un exemple plutôt maladroit de survivance du type hiératique. Un manuscrit comme le Lond. Add. 36.751 de 1008 (LAKE, II, 121-3) apparaît encore aisé et élégant en comparaison de l'Athous Pantel. 27 de 1072 (LAKE, III, 185-6), avec ses epsilon majuscules, son rô ouvert en ligature (fig. III, 25-26), son aspect général un peu forcé, mais, au total, l'évolution n'est pas très marquée.

c) La petite ronde verticale: vers le début du XII[e] siècle, la perlée classique est relayée par une écriture droite, de module assez réduit,

67. Nous appelons ainsi le thèta fermé (il s'agit le plus souvent du thèta dont le trait médian est circonscrit dans le noyau de la lettre) dont le trait horizontal est orné d'un petit trait vertical ou, moins souvent, d'une croix ou d'une boule.

68. C'est l'écriture que BARBOUR, p. XX, qualifie de «heavy, thick type used almost exclusively for liturgical books throughout the eleventh century» et illustre par les pl. 62 et 63.

d'aspect élégant mais un peu différent, dû notamment à certaines formes plus évoluées. Citons comme exemple l'Athous Laurae A 58 de 1118 (LAKE, III, 194-195)[69], avec ses grands zèta, xi (fig. III, 27), lambda et ses tau hauts. Cette écriture ressemble assez à celle pratiquée à Rossano et dans les environs à la fin du XIe siècle et dans les premières décennies du XIIe [70].

Du point de vue géographique, les différents types de perlée se rencontrent à Constantinople[71] et en province[72], où ils prennent parfois un aspect plus maladroit et conservateur; mais quand ce dernier trait est accentué, nous avons plutôt affaire à la catégorie suivante.

2. *Les écritures traditionnelles archaïsantes.*

Aux XIe et XIIe siècles, un certain nombre de scribes restent

69. L'origine du manuscrit est incertaine, comme celle de presque tous les membres datés de ce groupe (sauf les italo-grecs, bien entendu); il pourrait être athonite. D'autres encore semblent bien provinciaux.

70. Sur l'écriture «rossanienne», nous nous permettons de renvoyer à P. CANART, *Gli scriptoria calabresi dalla conquista normanna alla fine del secolo XIV*, dans *Calabria bizantina. Tradizione di pietà et tradizione scrittoria nella Calabria greca medievale*, Reggio de Calabre 1983, pp. 143-160 (v. pp. 145-147). L'auteur profite de l'occasion pour préciser qu'il ne voit plus dans l'écriture du Sinait. gr. 401 un exemple typique de «rossanienne» (il remercie vivement S. Lucà, grâce à qui et avec qui il a examiné un microfilm complet du Sinaiticus); mais il est vrai que certaines pages présentent quelque analogie avec l'écriture de Rossano. Sur celle-ci et sur le Sinait. gr. 401, v. maintenant, dans ce même volume, l'étude de S. Lucà, ainsi que, du même auteur, *Rossano, il Patir e lo stile rossanese. Note per uno studio codicologico-paleografico e storico-culturale*, dans *Riv. di studi biz. e neoellenici*, n. s. 22-23 (1985-86), pp. 93-170. — Plusieurs auteurs ont qualifié et qualifieront encore de perlée notre «petite ronde verticale» et l'écriture «rossanienne»; nous ne saurions leur donner tort: selon les points de vue, on soulignera tantôt les ressemblances, tantôt les différences avec la perlée; aussi bien, nous parlons de «la perlée et les écritures qui s'y rattachent».

71. Classique: Vat. gr. 1613, Paris. Coisl. 213, Paris. gr. 637, Paris. gr. 922, Vindob. theol. gr. 63, Messan. gr. 71, Bodl. Auct. T.2.2, Paris. suppl. gr. 1096, etc. Hiératique: Vat. gr. 752.

72. Classique: Paris. gr. 1085, Vat. Ottob. gr. 422, Vat. Barb. gr. 319, Leninop. gr. 217, Paris. gr. 164, etc. Hiératique: Lond. Add. 36.751, Paris. gr. 710.

fidèles aux caractéristiques générales de l'écriture du Xe siècle antérieure à la perlée: axe vertical, une certaine rigidité d'aspect, conservation de formes archaïques, refus de formes plus évoluées. Ces écritures archaïsantes, marginales par rapport à la perlée, ne constituent pas un style, ni même une classe stylistique unitaire. Elles témoignent souvent d'une certaine maladresse d'exécution, plus ou moins liée à leur caractère provincial. A la différence de la perlée, il n'y a pas de césure entre le XIe et le XIIe siècle. Comme aux IXe et Xe siècles, on peut distinguer entre:

a) les écritures archaïsantes arrondies, parfois difficiles à séparer de la perlée. Citons comme exemples: l'Athous Vatop. 600 de 1021 (LAKE, V, III, 171-172)[73], dont l'écriture présente un mélange d'éléments archaïsants et d'autres plus évolués; elle n'a pas le liant de la perlée; le Paris. gr. 1598 de 1071/2 (LAKE, V, 302-3)[74]: l'effort archaïsant malhabile est très net dans ce manuscrit provincial; le Lond. Add. 5107 de 1159 (LAKE, II, 142-3)[75], dont l'écriture élégante, fortement conservatrice pour l'époque, évoque un peu le style de Reggio.

b) Les écritures archaïsantes anguleuses, à nette prédominance provinciale (s'y rattache toutefois l'Urb. gr. 2, beau manuscrit constantinopolitain: LAKE, VIII, 574)[76]. Donnons comme exemples le Hieros. S. Sab. 144 de 1019 (LAKE, I, 8-9)[77], à la stylisation carrée, et le Lond. Add. 36.753 de 1198 (LAKE, II, 151)[78], à l'écriture rectangulaire écrasée et maladroite, dont le caractère tardif se trahit par l'une ou l'autre forme cursive, comme le kappa majuscule «moderne» (fig. III, 28).

73. Ancien Testament; l'origine du manuscrit est inconnue.

74. Recueil d'apophtegmes et de récits pieux compilé à la laure de Saint-Sabas, en Palestine. La date est très douteuse (v. DEVREESSE, *Introduction*, p. 293 n. 1).

75. Tétraévangile. L'origine du manuscrit est inconnue.

76. Sur ce manuscrit, v. SPATHARAKIS, *Corpus*, I, p. 41, n° 135, qui le situe aux environs de 1125.

77. L'histoire de cet évangéliaire rend probable une origine du Proche-Orient.

78. Ce florilège sacro-profane de petites dimensions a un aspect «provincial». Le copiste est le prêtre Christophe ὁ Κυλαδ()ν() (lecture de *New Palaeographical Society*, pl. 205, plus vraisemblable que Κυλαδαι, lecture du *Catalogue of Additions to the Manuscripts in the British Museum in the Years 1900-1905*, Londres 1907, p. 210, et de LAKE).

3. *Les «nouveaux styles» de la fin du XIe et surtout du XIIe siècle.*

Cette période n'est pas marquée seulement par la dissolution du modèle d'écriture qu'incarnait idéalement la perlée. Elle voit aussi la naissance et l'affirmation de nouvelles tendances stylistiques et de nouveaux styles, qui utilisent à des fins esthétiques des caractéristiques propres aux écritures cursives et de chancellerie: réintroduction massive de formes majuscules dont l'aspect contredit le canon esthétique de la perlée (traits droits, traits croisés, crochets), opposition de lettres grandes et petites, hautes et basses, larges et étroites, ligatures démesurées, inclusions et superpositions, agrandissement des signes d'abréviation et des accents. Ces traits «baroques» sont disciplinés et organisés en vue de créer une nouvelle calligraphie.

Après un premier essai dans la deuxième moitié du XIe siècle (est-ce plus qu'une tentative individuelle?) et quelques exemples qu'on peut considérer comme précurseurs, les «nouveaux styles» naissent et se développent durant la première moitié du XIIe siècle, s'affirment surtout durant la seconde et, nous semble-t-il[79], perdurent parfois sans modifications notables durant la première moitié du XIIIe siècle: la césure se situerait plutôt vers le milieu du XIIIe siècle, quand apparaissent les styles calligraphiques «érudits-modernes», comme le style bèta-gamma[80].

L'essai de classification que nous présentons maintenant est provisoire et non limitatif; il permet des regroupements et des rapprochements et ouvre peut-être la voie à des précisions d'ordre chrono-

79. Il est difficile de se prononcer à ce sujet, parce que les témoins datés sont relativement peu nombreux et souvent d'origine italo-grecque sûre ou probable; v. G. Prato, *La produzione libraria in area greco-orientale nel periodo del regno latino di Costantinopoli (1204-1261)*, dans *Scrittura e Civiltà*, 5 (1981), pp. 105-147.

80. Celui qui est représenté au mieux par le bien connu Vat. gr. 1899, copie de Théodora Raoulaina, datable des années 1261-1282. Sur le style, v. Wilson, *Nicaean and Palaeologan hands*, pp. 264-265. La situation graphique des XIIIe et XIVe siècles est encore plus complexe que celle du XIIe. La disparition du modèle perlé et l'éclipse de Constantinople comme centre régulateur favorisent la multiplication des courants, des tendances stylistiques, des écritures individuelles. Courants calligraphique, cursif et semicursif, styles traditionnels plus ou moins évolués, archaïsants ou d'imitation, écritures et styles «modernes» liés souvent aux milieux érudits, sans compter toute une gamme d'intermédiaires, composent une trame enchevêtrée, difficile à démêler.

logique et géographique.

a) *Le copiste du Métaphraste.*

Le cas est assez particulier, puisqu'il s'agit d'un unique copiste[81], qui a transcrit notamment plusieurs volumes du ménologe de Syméon Métaphraste[82]. Son écriture est en avance sur son temps: les catalogueurs qui ne connaissaient pas le témoin daté, Mosq. gr. 9 (382 Vlad.) de 1063 (Lake, VI, 408-11) ont situé ce scribe au XIIe siècle. Bien qu'elle soit très reconnaissable, on éprouve un peu de difficulté à préciser ce qui fait le caractère *sui generis* de cette écriture. L'aspect général est discipliné, l'axe est vertical, mais les traits verticaux subissent vers le bas une légère déviation à droite. La fréquence des majuscules (delta, epsilon, èta, thèta, kappa, lambda, pi, sigma) donne à la page un aspect plus haché que la perlée. A noter le nu influencé par la cursive (fig. III, 29-30) et l'oméga «en petit pain» (fig. III, 31).

b) *Les cursives stylisées arrondies.*

Sous cette appellation, nous regroupons une constellation de

81. On notera cependant que, sur une grande partie du f. 95 du Vat. Rossian. 467 (gr. 15), ménologe métaphrastique de janvier, apparaît une écriture (est-ce une main différente?) apparentée à celle du copiste du Métaphraste, mais moins caractéristique et moins constante: on pourrait la faire rentrer plutôt dans la catégorie des écritures intermédiaires entre la perlée et la cursive. Il faudra comparer du point de vue codicologique le Rossianus aux ménologes du copiste du Métaphraste.

82. A notre connaissance, c'est Julien Leroy qui, le premier, a rapproché les écritures de différents volumes du Métaphraste, les a identifiées et reconnu leur caractère *sui generis*: nous lui devons de précieuses indications. De son côté, Nancy P. Ševčenko, au cours de sa recherche sur les éditions illustrées du ménologe de Syméon Métaphraste, a repéré les volumes enluminés dus à notre scribe: v. *Six illustrated editions of the Metaphrastian Menologium*, dans *Jahrbuch der Österr. Byzantinistik*, t. 32/4 (1982), pp. 187-195; d'après elle, le Vat. gr. 817 se rattache à une édition (avec le Meteor. Metam. 552) et les Mosq. gr. 9 et Sinait gr. 500 à une autre. Du copiste du Métaphraste, nous connaissons à Paris et à la Vaticane les copies suivantes: Paris. gr. 527 (Grégoire de Nazianze) et 1511 (Métaphraste de décembre), Vat. gr. 817, 1806 (ff. 1-69v; Métaphraste de janvier), 1944 (partie III = ff. 198-208; fragment du même volume que le manuscrit précédent; compléter et corriger le catalogue de P. Canart), Ottob. gr. 88 (Métaphraste de janvier).

styles — peut-être vaudrait-il mieux parler seulement de classes ou tendances stylistiques — qui ont comme éléments communs la prédominance des formes arrondies et la recherche des contrastes de module. L'axe est vertical ou incliné vers la droite. La succession des noyaux ronds, parfois gonflés, est comme scandée par les longs traits obliques de l'alpha, du kappa et du lambda majuscules. Le tracé est tantôt plus posé, tantôt plus cursif, mais, à la fois étudié et aisé, il donne, dans les meilleurs cas, une impression de spontanéité et d'élégance.

L'Athous Vatop. 59 de 1063 (LAKE, III, 182-3) peut être considéré comme un précurseur de cette classe stylistique: on y saisit sans doute le moment où une écriture sous forte influence cursive tend à devenir calligraphique; on y relèvera les alpha majuscules triangulaires (fig. III, 32), les gamma hauts (fig. III, 33), les tau hauts à barre horizontale prolongée à gauche (fig. III, 34), les grands signes d'abréviation. Par contre, l'écriture du Vatop. 266, bien que plus récente (a. 1103: LAKE, III, 190), d'aspect plutôt régulier, mais peu liée, ne présente encore que sporadiquement les traits caractéristiques de cette tendance: quelques grand zèta, kappa et tau, des alpha triangulaires de-ci de-là.

Plusieurs manuscrits datés fournissent des repères chronologiques et des échantillons des réalisations assez variées de la classe définie plus haut. Le Vat. gr. 586, de 1124 (LAKE, VIII, 568), présente un écriture inclinée, assez aplatie, où on note, comme formes agrandies, l'epsilon majuscule, le lambda, le zèta et le xi, plusieurs ligatures et les accents circonflexes. Le Paris. gr. 891 de 1136, copie d'Arsène du monastère de Pétra[83] (LAKE, V, 319), témoigne des mêmes tendances fondamentales, sous un aspect légèrement plus posé. Notons qu'un peu plus tard, en Italie méridionale, l'écriture d'un des Barthélemy du Saint-Sauveur représente, dans le Rom. Angel. C.4.15 (gr.

83. Ce manuscrit présente donc un point d'ancrage chronologique et topographique intéressant. Sur le *scriptorium* du monastère de Saint-Jean-Prodrome dit de Pétra au XII[e] siècle, auquel se rattache aussi le copiste Théoctiste I, dont il sera question tout de suite, v. E. D. KAKOULIDE, Ἡ Βιβλιοθήκη τῆς μονῆς Προδρόμου Πέτρας στὴν Κωνσταντινούπολη, dans Ἑλληνικά, 21 (1968), pp. 18-24 et 29-31, et J. IRIGOIN, *Annuaire 1972/73* de l'*École Pratique des Hautes Etudes*. IV[e] Section. Sciences histor. et philol., Paris 1973, pp. 197-198; pour Théoctiste, corriger en fonction de l'article de Hunger et Kresten cité n. 85. Il faudra approfondir la recherche en unissant les points de vue codicologique et paléographique.

15), de 1164/5, le même courant, aisé et élégant[84]. Comme exemples de la deuxième moitié du siècle, citons le Paris. suppl. gr. 612 de 1164 (LAKE, V, 320-1), plus traditionnel, et l'Athous Pantel. 20 de 1193 (LAKE, III, 207-8), d'aspect plus provincial.

L'examen des témoins non datés suggère des distinctions plus fines. D'une part, nous aurions une tendance plus posée, à axe vertical, avec prédominance des formes arrondies: le Vat. gr. 645 (v. pl. 5a) en est un représentant, avec des noyaux gonflés assez nombreux et quelques superpositions qui lui donnent un aspect un peu baroque (v. fig. III, 35-38). D'autre part, nous aurions une tendance plus cursive, à axe incliné, avec des oppositions entre formes rondes et traits anguleux: citons le Vat. gr. 1191 (v. pl. 5b) et le Paris. gr. 1880, moins contrasté.

Au sein de la nébuleuse formée par la classe stylistique des cursives stylisées arrondies, deux noyaux tendent à s'agréger: nous les qualifierons de types.

Le premier est le type «énergique». Plusieurs manuscrits présentent une variante d'aspect plus décidé, moins coulant. Cet effet est dû à l'union de la nette inclinaison à droite, de la densité des formes et d'un tracé un peu anguleux, qui se note surtout dans les esprits: l'esprit rude, en particulier, a souvent la forme d'un angle aigu et est proche de la lettre qu'il surmonte (fig. III, 39). Pour le reste, le type énergique présente, comme les autres cursives stylisées, une nette opposition entre lettres larges, un peu écrasées, et lettres à traits verticaux ou obliques développés et assez épais: v. alpha (fig. III, 40), kappa (fig. III, 41), lambda (fig. III, 42), phi majuscule à trait vertical allongé (fig. III, 43); intéressants sont le pi majuscule du Vat.

84. Il faut distinguer, dans l'Italie méridionale du XII[e] siècle, plusieurs copistes Barthélemy. Sans parler du Barthélemy de Rossano, au début du siècle, les Barthélemy du Saint-Sauveur sont trois: 1° Barthélemy du Saint-Sauveur Pantépoptès, copiste du Messan. gr. 24; 2° Barthélemy du Saint-Sauveur (lequel?), copiste notamment de l'Angel. C.4.15 (pour l'higoumène de Mili) et du Messan. gr. 32; 3° Barthélemy de Reggio, du monastère du Saint-Sauveur de Messine, copiste du Bodl.Rawl. G 199 (misc. 178). Voir à ce propos S. LUCÀ, *Il Vaticano greco 1926 e altri codici della Biblioteca dell'Archimandritato di Messina*, dans *Schede Medievali*, 8 (1985), pp. 54-57. Il n'est pas étonnant que l'écriture du Barthélemy de l'Angelicus C.4.15 (et aussi celle du Barthélemy du Messan. gr. 24) présente des analogies avec des documents italo-grecs contemporains, puisqu'il s'agit précisément d'une cursive stylisée. Pour un spécimen de l'écriture de Barthélemy 2°, v. LAKE, IX, 653-5.

gr. 1099 (fig. III, 44) et la ligature επι (fig. III, 45). Comme représentants caractéristiques de cette tendance, citons le Vat. Barb. gr. 462 (v. pl. 6) et le Vat. gr. 682.

Le second type peut être baptisé type «Théoctiste». Contemporaine de celle d'Arsène de Pétra, l'écriture du copiste Théoctiste I[85] (p. ex. dans le Paris. gr. 1570, de 1127: LAKE, V, 316-7) inaugure un filon assez proche, mais un peu différent: il faut peut-être le relier, au tournant des XIIe et XIIIe siècle, avec les Patm. 9 et 262, tous deux de 1192 (LAKE, I, 54-55, et 52-53), ainsi qu'avec les manuscrits représentatifs du style *men*.[86] L'axe de l'écriture est droit, les traits plutôt épais, avec un soupçon de pleins et déliés; la tendance à arrondir se manifeste moins par des formes rondes fermées que par une succession d'amples lignes recourbées, comme celles du thèta ouvert (fig. III, 46), de l'oméga (fig. III, 47), du psi, muni d'un petit trait ornemental (fig. III, 48), de l'upsilon minuscule, des arcs constitués par les accents circonflexes et les signes d'abréviation; à ces formes s'opposent les longs traits verticaux et les lettres développées en hauteur, qui assurent l'équilibre de l'ensemble.

c) *La «mi-Fettaugen» des octateuques*[87].

Dans la ligne des nouveaux styles arrondis, influencés par la

85. A la suite de H. HUNGER et O. KRESTEN (*Archaisierende Minuskel und Hodegonstil im 14. Jahrhundert. Der Schreiber Theoktistos und die* κράλαινα τῶν Τριβαλῶν, dans *Jahrbuch der Österr. Byzantinistik*, 29 [1980], pp. 187-235), nous appelons ainsi le copiste du Paris. gr. 1570, à distinguer du Théoctiste du Vindob. theol. gr. 132, qu'il faut dater de la première moitié du XIVe siècle. On trouvera dans l'article cité une analyse comparée des écritures des deux Théoctiste, qui établit sans conteste la distinction.

86. Sur lequel v. ci-dessous, p. 99.

87. Quand nous avons présenté ce groupe à Berlin, nous ne connaissions pas encore les articles de J. C. ANDERSON, *The Seraglio Octateuch and the Kokkinobaphos Master*, dans *Dumbarton Oaks Papers*, 36 (1982), pp. 83-114, et de J. LOWDEN, *The Production of the Vatopedi Octateuch*, ibid., pp. 115-126. Particularité encore assez rare pour surprendre agréablement le paléographe-codicologue, ces deux études ne négligent ni la confection matérielle du volume ni l'écriture. Les analyses des auteurs présentent d'intéressants points de convergence avec la nôtre. Nous en avons profité en rédigeant la version actuelle de ce paragraphe. A l'occasion, nous relèverons les points d'accord et de désaccord.

«Fettaugen-Mode», se situe l'écriture d'un groupe restreint de manuscrits, représenté par deux octateuques enluminés, l'Istanbul Sérail 8 et surtout le Vat. gr. 746[88]. Nous situerions l'écriture du premier à mi-chemin entre une vraie cursive et une stylisée à base cursive[89], empreinte de forts éléments «Fettaugen». Des trois mains du Vat. gr. 746[90], les deux premières sont plus caractéristiques. On y relève une succession plutôt serrée de noyaux ronds, légèrement grossis et souvent presque collés les uns aux autres, qui alternent avec des lettres étroites (v. fig. III, 49-51); comme les hastes montantes et descendantes sont peu prononcées, rares sont les lettres qui rompent la bilinéarité; l'axe est vertical, les interlignes réduits. Dans la première main (A de Lowden; v. pl. 7), la base de formes stylisées se rattache davantage au courant cursif; dans la deuxième (B de Lowden), la base est traditionnelle, la stylisation plus consciente et plus accentuée; l'exécution semble maladroite, mais cette impression est peut-être due à la manière de tailler la pointe du calame. La troisième main (C de Lowden) présente un répertoire de formes à mi-chemin entre le cursif et le traditionnel; l'allure générale est plus proche d'une perlée évoluée et transformée, les éléments «Fettaugen» sont moins prononcés. Somme toute, cette classe d'écritures, comme la précédente, offre des contours assez fluides[91].

88. Pour la bibliographie sur ces manuscrits, on peut se rapporter aux articles d'Anderson et de Lowden, qui offrent aussi des reproductions de l'écriture. Anderson rapproche avec raison les écritures des deux octateuques.

89. Cet aspect a frappé Anderson, qui met en parallèle ces écritures avec les «scholarly hands» de Wilson. Le rapprochement avec la planche LVII de *Lavra* I (style arrondi de chancellerie très caractéristique) me semble moins convaincant.

90. Nous nous rangeons décidément à l'avis de Lowden, qui distingue les mains A (ff. 14-219v, 385-508v), B (ff. 220-340v) et C (ff. 341-384v et 385, lignes 1-3).

91. Anderson propose encore le rapprochement avec d'autres scribes qui ont collaboré avec le «maître de Kokkinobaphos», à savoir le copiste du Paris. gr. 71 et celui du *codex Ebnerianus* (Bodl. Auct. T. inf. 1.10). Dans les deux cas, nous avons affaire à un «nouveau style» droit, arrondi, à base traditionnelle, avec des éléments Fettaugen. Mais nous ne ferions pas rentrer ces manuscrits dans la classe de la «mi-Fettaugen».

d) *Le style baroque epsilon-nu.*

Un petit groupe de manuscrits présente une écriture droite, posée, fortement étudiée, au point de paraître artificielle. La clé de cette stylisation réside dans le contraste entre une suite de lettres petites et un peu anguleuses, fort étroites, et quelques lettres ou groupes de lettres agrandies et gonflées régulièrement ou occasionnellement. A côté de l'alpha majuscule (fig. III, 52), du nu minuscule (fig. III, 53), de l'upsilon minuscule à noyau gonflé (fig. III, 54), certains groupes surtout sont caractéristiques: epsilon-nu minuscules à noyau gonflé et hastes réduites presque à rien (fig. III, 55), tau-iota où les deux lettres, également agrandies, sont liées en bas par un trait bouclé horizontal (fig. III, 56).

Parmi les représentants du style, le Vat. gr. 508 (v. pl. 8) présente les formes les plus typiques dans leur baroquisme; les Vat. gr. 546 et Vat. Patetta 5 en sont très proches. Le Paris. gr. 509 (ff. 84-336; v. pl. 9) est d'allure plus libre; le Vat. Ottob. gr. 425, plus posé que le précédent, est moins contrasté. Quelques autres manuscrits se rattachent de plus loin au même style. La première main du Paris. gr. 927 (pp. 1-75), manuscrit d'aspect provincial[92], a des lettres de grand module, étirées en hauteur[93], et se caractérise par ses ligatures alpha-nu (fig. III, 57) et surtout oméga-nu, avec oméga au-dessus de la ligne (fig. III, 58), mais elle ne présente pas les groupes plus typiques. Quant au Vat. gr. 392 (v. pl. 10a) , son écriture, fort stylisée, présente un net contraste de module entre une majorité de lettres étroites et anguleuses et quelques grandes lettres arrondies: un curieux bèta majuscule (fig. III, 59), epsilon majuscule, zèta minuscule, thèta «à ombilic»; le petit kappa moderne, les trémas fréquents, le caractère artificiel de l'écriture font peut-être du manuscrit un épigone tardif du style.

Des dates fort diverses (du XIe-XIIe au XIV-XVe siècle!) ont été attribuées aux manuscrits de ce groupe[94]. Heureusement, il se fait

92. Noter l'allure générale un peu raide, les traits épais, l'encre de mauvaise qualité.

93. Caractéristique curieuse, chaque ligne d'écriture occupe deux lignes de réglure, avec un interligne de 4 mm.

94. Dans les catalogues de la Vaticane, le Vat. gr. 508 est daté du XIVe-XVe et le Vat. gr. 546, très proche, sinon du même copiste, du XIIe-XIIIe; le Vat. gr. 392, du XIIe-XIIIe, le Patetta 5, du XIIe; l'Ottob. gr. 425, du XIe-XIIe. Omont date le Paris. gr. 509 du XIIIe siècle, le Paris. gr. 925, du XIIe.

que la partie la plus ancienne du Paris. gr. 509 (ff. 84-409; le début est du XIIIe-XIVe s.) a été copiée en collaboration par deux scribes: le premier (ff. 84-336) est celui qui utilise notre style baroque, le second (ff. 336v-409) écrit dans une cursive stylisée arrondie de bonne facture, qu'on peut situer vers le milieu ou dans la deuxième moitié du XIIe siècle. Cela rejoint tout à fait notre impression que les représentants du style epsilon-nu s'échelonnent du milieu du XIIe au début du XIIIe siècle[95].

e) *Quelques essais individuels de stylisation.*

Nous rangeons dans cette catégorie des écritures d'aspect *sui generis*, représentées actuellement par un seul témoin, et qui ne sont peut-être que des essais individuels. Il nous a paru cependant utile de les décrire, tant en vue de les situer que de faciliter d'éventuels rapprochements.

1° La semi-baroque gamma-ou du Paris. Coisl. 255.

Comme les autres écritures de ce paragraphe, celle du Paris. Coisl. 255[96], d'axe vertical, est fort étudiée et stylisée: en témoignent p. ex. les petites barres qui ornent le trait médian de l'epsilon majuscule et la haste du psi. L'allure générale elle-même révèle un jeu subtil de contrastes entre pleins et déliés (avec épaississements terminaux), lettres étroites (epsilon, nu) et larges (mu), petites (la majorité) et agrandies (généralement rondes: v. le bèta majuscule). L'élément le plus caractéristique, dont le baroquisme fait penser au style epsilon-nu, est constitué par certaines ligatures agrandies: alpha-nu, où la

95. Nous nous refusons pour le moment à reconstituer une ligne d'évolution chronologique, même hypothétique: le parallèle avec d'autres groupes, jalonnés par des témoins datés, comme celui de la perlée classique, montre combien pareille entreprise est périlleuse. Si on parvient un jour à établir une chronologie sur la base de critères extra-paléographiques, on pourra vérifier si une évolution graphique lui correspond et dans quel sens elle va. En attendant un examen codicologique plus approfondi, éminemment souhaitable, disons que l'aspect matériel des témoins (parchemin, type d'initiales) ne contredit pas la datation que nous proposons.

96. Manuscrit sur parchemin, de 270 × 185 mm. Il contient les œuvres de Grégentios de Thafar.

deuxième lettre se dilate et dépasse par le bas (fig. III, 60), et surtout les ligatures avec gamma minuscule, dont le groupe gamma-omicron-upsilon (fig. III, 61), qui nous a suggéré le nom. L'analogie avec le style epsilon-nu suggère pour le Paris. Coisl. 255 une datation dans la deuxième moitié du XIIe siècle.

2° La «Fettaugen» du Laurentianus 87,12[97].

Ici aussi, nous avons affaire, pour le texte de ce manuscrit aristotélicien[98], à une écriture extrêmement régulière, soignée et calligraphique. Le net grossissement des noyaux ronds, souvent collés les uns aux autres, en font un des premiers témoins tout à fait caractéristiques de la «Fettaugen-Mode». Ces formes rondes alternent avec des lettres petites et étroites (p. ex. èta) et de grandes lettres triangulaires (alpha et lambda) aux traits obliques allongés. Le caractère baroque mais très discipliné, les contrastes de module, certaines ligatures epsilon-nu (fig. III, 62) suggèrent de nouveau le rapprochement avec le style epsilon-nu et une datation dans la deuxième moitié du XIIe siècle.

3° La «bilinéaire» du Paris. suppl. gr. 1355.

Les six premiers feuillets de ce volume sont les restes (deux fragments) d'une copie de l'évangile de Luc[99]; le manuscrit original, de

97. Ce manuscrit sur parchemin, qui contient la Métaphysique d'Aristote (v. la description de l'*Aristoteles Graecus*, I, pp. 302-304 et 485) a déjà attiré l'attention des paléographes. G. Vitelli (G. Vitelli - G. Paoli, *Collezione fiorentina di facsimili paleografici*, Florence 1884-97, pl. XXII) déclare n'avoir pas trouvé d'écriture analogue et la juge soignée et d'une élégance compassée, «pedantescamente metodica». J. Irigoin, *Annuaire 1973/74* (cité n. 83), pp. 207-208, relève «l'ampleur donnée aux lettres circulaires... qui contraste avec le resserrement des lettres à éléments verticaux» et «la tendance — non menée à son terme — à limiter le développement des lettres par trois lignes au lieu de quatre». D. Harlfinger distingue, dans la partie ancienne (ff. 1-485), deux mains contemporaines et très proches (A = ff. 1-456; B = ff. 456v-485). La main A, d'après lui, se retrouve dans les Ambros. H 50 sup. et M 42 sup.

98. Notre analyse se base sur l'écriture de la main A, reproduite par Vitelli - Paoli.

99. K. Aland, *Kurzgefasste Liste der griechischen Handschriften des Neuen Testaments*, I, Berlin 1963, n° 2391.

format moyen (mm. 209 × 154) était sans doute un produit de luxe. Le copiste a choisi en effet de styliser son écriture minuscule en s'inspirant le plus possible de la solennité hiératique de la majuscule[100]. Les noyaux des lettres sont uniformément grands, très arrondis, bien espacés; les hastes sont réduites au minimum; l'ensemble est ainsi quasiment bilinéaire. La cohérence dans la stylisation est telle que, malgré les formes minuscules nombreuses et les ligatures, l'écriture ressemble à une majuscule. A cet effet concourt aussi l'extrême sobriété de l'écriture, dépourvue de tout ajout ornemental.

f) *Le petite droite contrastée et exubérante.*

Au XIIe siècle, plusieurs filons d'écriture stylisée exploitent, de différentes manières, les effets de contraste entre les formes. A côté des cursives stylisées arrondies, une catégorie assez importante nous semble représentée par des écritures à base traditionnelle cette fois, à allure plus posée (l'axe est normalement vertical), où le contraste est assuré par l'opposition entre un fond de lettres petites et de forme régulière et quelques lettres ou groupes de lettres de dimensions notables et de tracé plus libre, voire exubérant.

Dans le répertoire des Lake, deux écritures peuvent être rattachées à cette catégorie, le Vat. Palat. gr. 13, copié en Crète en 1167 (Lake, VIII, 585-6), et le copiste Paul (ff. 62-314) du Vindob. theol. gr. 19, daté de 1197 (Lake, V, 365)[101]. Dans le premier témoin, on notera, parmi les lettres agrandies, les alpha majuscules à petite panse ronde détachée en ligature et à trait oblique fort allongé (fig. III, 63), lambda, kappa, gamma et tau hauts, upsilon initial et en ligature, plusieurs ligatures exubérantes avec epsilon et alpha (fig. III, 64-72). Dans le Vindob., les traits verticaux sont particulièrement accentués, comme dans phi majuscule, pi, la ligature minuscule epsilon-iota (fig. III, 73-74). Dans les deux, un répertoire de formes plutôt traditionnel s'allie à des effets de contraste multiples et soulignés.

La même impression générale, obtenue parfois au moyen d'autres

100. Un autre exemple, plus proche de la perlée hiératique, est le Bodl. Add. E. 12 (misc. 328), rouleau liturgique reproduit et étudié par I. Hutter, *Corpus der byz. Miniaturenhandschriften*, III, Stuttgart 1982, n° 83 et pl. 315-316.

101. Nous avons cité plus haut la main anonyme des ff. 1-61v comme exemple de cursive en voie de stylisation: v. p. 81 et n. 54.

oppositions, se retrouve dans nombre de manuscrits non datés. Parmi eux, certains, comme le Paris. Coisl. 35 (v. pl. 11), au grand epsilon majuscule, au gamma minuscule déporté vers la gauche (fig. III, 75), ne sont pas sans analogie avec le style epsilon de type arrondi, dont il va bientôt être question. Cette affinité est évidente aussi dans le Paris. Coisl. 136[102], dans lequel on trouve même des exemples de pseudo-ligatures basses avec epsilon. L'écriture présente d'autre part les traits typiques du groupe: axe vertical, aspect plutôt irrégulier, contraste entre lettres petites et étroites (epsilon, èta) et grandes lettres rondes (epsilon, sigma, oméga), accentuation des traits verticaux et obliques par rapport aux noyaux, grands alpha, kappa, lambda majuscules, gamma et tau hauts. Beaucoup de ces caractéristiques se retrouvent dans le style dont nous allons parler maintenant.

g) *Le style epsilon à pseudo-ligatures basses.*

Faute de place, et parce que l'un d'entre nous en a traité récemment[103], nous serons très brefs à propos des deux derniers styles. Le premier est cependant l'un des plus importants de la deuxième moitié du XIIe siècle, par le nombre des témoins et les problèmes qu'il pose. Fondamentalement traditionnel, il se caractérise par un certain nombre de formes isolées et surtout de ligatures, dont les fameuses pseudo-ligatures basses avec epsilon majuscule (fig. III, 76-79). Mais il se présente sous deux types d'allure parfois assez différente, bien que, dans beaucoup de cas, la frontière entre les deux soit assez floue. Le type rectangulaire, de module grand ou moyen, dérive manifestement d'une écriture provinciale un peu carrée, d'aspect nettement traditionnel. Le type arrondi et de petit module exagère les contrastes et son allure générale est parfois influencée par la cursive. Tandis que la localisation essentiellement palestino-chypriote du premier type ne fait pas de doute, le second type pose encore, quant à son origine et à son extension, des problèmes épineux, auxquels une recherche interdisciplinaire apportera la

102. Histoire de Skylitzès. Il faut peut-être distinguer deux mains, qui ont collaboré à la copie.

103. Canart, *Style epsilon*. V. aussi A. Weyl Carr, *Byzantine Illumination 1150-1250. The Study of a Provincial Tradition*, Chicago et Londres 1987.

réponse, espérons-le[104].

h) *Le style «à μεν distendu».*

Identifié et caractérisé dans l'étude consacrée au style epsilon[105], ce style est représenté par un certain nombre de manuscrits, dont deux sont datés respectivement de 1205 (Athous Iber. 23) et de 1209 (Athous Vatop. 911); tous, semble-t-il, se situent au tournant des XIIe et XIIIe siècles. «Verticale, arrondie, aux traits assez épais, l'écriture est d'allure traditionnelle et élégante, sans grands contrastes de module, mais avec certains effets qui se rattachent à la Fettaugen-Mode[106]». On notera l'alpha triangulaire, le thèta de la majuscule biblique, la ligature μεν distendue (fig. III, 80), des suites de lettres collées. Ce groupe, comme le précédent, semble surtout provincial. On peut considérer comme apparentés deux manuscrits de 1192, les Patm. 9 et 262[107]. Nous verrions volontiers une continuité stylistique entre le type Théoctiste et les manuscrits en question, mais c'est un problème à approfondir.

C. Les cas intermédiaires.

Nombreuses sont les écritures qui ne se laissent pas facilement ranger dans les catégories définies jusqu'ici. Rien d'étonnant à cela: à l'époque que nous étudions (et pas seulement à cette époque), les courants stylistiques se chevauchent fréquemment et les frontières entre les styles ne sont pas fort tranchées. Il nous a semblé utile d'esquisser un essai ultérieur de mise en ordre. Faute de place, nous n'irons pas beaucoup plus loin qu'une énumération des catégories que nous avons distinguées et des manuscrits datés que nous y rangeons. Encore une fois, nous voulons simplement susciter chez nos lecteurs la comparaison, la réflexion et la discussion.

104. Voir, outre les études citées à la n. précédente, les rapports présentés par les deux mêmes auteurs au Ier Colloque International de Paléographie Médiévale Chypriote (Nicosie, 3-5 septembre 1984). Les Actes ont paru dans l'Ἐπετηρὶς τοῦ Κέντρου Ἐπιστημονικῶν Ἐρευνῶν (de Nicosie), 17 (1987-88).

105. Canart, *Style epsilon*, pp. 65-67.

106. Canart, *Style epsilon*, p. 65.

107. V. ci-dessus, p. 92.

1. *Les écritures perlées avec influences cursives.*

La langue italienne dispose, pour cette catégorie bien fournie, du terme commode d'écritures «corsiveggianti». La perlée «corsiveggiante» est aussi ancienne que la perlée classique elle-même: il suffit de penser au fameux scribe Éphrem, qui illustre déjà une caractéristique assez fréquente de la perlée «corsiveggiante»: le degré variable d'influence de la cursive chez le même copiste, voire à l'intérieur de la même copie[108]. Durant la période qui nous occupe, l'influence cursive se manifeste déjà clairement dans l'Athen. B.N. 2544, de 1006 (Lake, I, 61 et 63)[109] et encore plus chez le copiste Théophane d'Iviron (v. p. ex. le Mosq. gr. 15 [381 Vladimir], de 1023: Lake, VI, 400-403). Chez les témoins du XIe siècle (Vindob. theol. gr. 63, de 1061: Lake, V, 353-4; Vat. gr. 342, de 1088: Lake, VIII, 544-5; le Vat. Rossianus 211, non daté, représente peut-être, au XIe-XIIe siècle, le dernier stade de cette classe d'écritures), l'équilibre de la perlée s'estompe, les grossissements et les contrastes témoignent déjà des tendances qui donneront naissance plus tard aux nouveaux styles. Nous considérons le Leninop. B.P. gr. 222, de 1144 (Lake, VI, 441 et 443) comme un témoin attardé de perlée «corsiveggiante», de grand module et d'aspect plutôt traditionnel.

2. *Les écritures traditionnelles avec influences cursives.*

La coexistence, au sein de la même écriture, d'une base traditionnelle, archaïsante et plutôt rigide, et d'éléments cursifs est un peu une *contradictio in terminis*. On la constate cependant chez un nombre restreint de témoins, comme le Paris. gr. 529, de 1020[110] (Lake, IV, 253-5), qui prend du coup un aspect irrégulier, et le Paris. gr. 2923, datable de la deuxième moitié du XIe siècle.

108. Sur le copiste Éphrem, v. les études récentes de L. Perria, *Un nuovo codice di Efrem: l'Urb. gr. 130*, dans *Riv. di studi biz. e neoell.*, n. s., 14-16 (1977-79), pp. 33-114, et de G. Prato, *Il monaco Efrem e la sua scrittura. A proposito di un nuovo codice sottoscritto (Athen. 1)*, dans *Scrittura e Civiltà*, 6 (1982), pp. 99-114. Pour la différence d'aspect dans le même manuscrit, comparer p. ex. dans le Vat. gr. 124 les ff. 122 (voisin de la perlée) et 175v (assez nettement «corsiveggiante»).

109. Manuscrit de Jean Chrysostome, d'origine inconnue. Mais la lecture de la date est douteuse: la copie pourrait être de 1032 plutôt que de 1006, d'après Lake.

110. Daté d'après les tables pascales.

3. *Les cursives régularisées du XIe siècle*[111].

Nous faisons rentrer dans cette catégorie, assez fluide, les écritures qui représentent l'état naissant des nouveaux styles. Leur analyse est compliquée par l'absence de témoins datés; les exemples repérés peuvent tous être situés au XIe siècle, surtout durant la première moitié. Parmi les plus significatifs, relevons le Paris. gr. 2977, avec un début de contraste entre lettres petites et rondes et longs traits verticaux, et le Vat. gr. 739, probablement plus tardif, qui alterne, de la même main, une écriture droite et une inclinée; toutes deux esquissent une stylisation assez curieuse.

4. *Les écritures intermédiaires entre la cursive et les nouveaux styles.*

Cette classe est difficile è distinguer, d'une part des cursives en voie de stylisation, d'autre part des cursives stylisées arrondies. Ne nous étonnons pas d'y retrouver le Vat. gr. 504, déjà cité à propos de la première catégorie[112], et qui constitue un cas à part, tant à cause de variations de la même main que par le caractère un peu anguleux de l'ensemble[113]. Les autres représentants, non datés, se rapprochent davantage des cursives stylisées arrondies: citons le Vat. Barb. gr. 524 (s. XI-XII; v. pl. 12), le Vat. gr. 622 (s. XII), et, plus proches encore des véritables stylisées, le Vat. gr. 1432[114] (v. pl. 13) et le Vat. gr. 1433[115], qu'on peut comparer à la deuxième main (ff. 336v-409) du Paris. gr. 509.

5. *Les intermédiaires entre les nouveaux styles et la perlée.*

L'exemple le plus ancien est fourni par l'écriture du Vindob. theol. gr. 89, de 1129 (Lake, V, 355-6), encore voisine du canon perlé, mais où l'on note déjà le grossissement des lettres rondes. Mais il est naturel qu'avec le temps, l'influence des nouveaux styles et notamment les contrastes de module soient plus nets, comme dans le Hie-

111. Nous avons préféré en parler ici, plutôt qu'à propos des cursives proprement dites: au XIe siècle, la distinction entre écritures cursives et écritures stylisées est plus nette que dans la suite.

112. V. ci-dessus, pp. 80-81. On notera que Wilson déjà (*Scholarly hands*, p. 229) répugnait à la définir comme une véritable cursive.

113. Trait déjà relevé par Wilson, *Scholarly hands*, p. 228.

114. Oeuvres de Théodore Studite.

115. Oeuvres de Grégoire de Nysse.

ros. S. Crucis 50 + Leninop. B. P. gr. 341, de 1166/7 (Lake, I, 23-24 et VI, 446)[116]. Parmi les manuscrits non datés, relevons deux tendances différentes: celle du Paris. suppl. gr. 679 (partie III; v. pl. 14), avec développement notable des traits verticaux et obliques, et celle du Vat. gr. 425 (v. pl. 15), posé et arrondi, aux traits épais, avec hastes peu développées.

6. *Les intermédiaires entre les nouveaux styles et la traditionnelle archaïsante.*

Bien que le filon traditionnel soit moins exposé à l'influence des nouveaux styles, on rencontre cependant des cas de contamination, comme dans le Paris. gr. 11, ff. 1-265, de 1186[117] (Lake, V, 327-8). L'écriture, petite et carrée, présente cependant certaines lettres rondes gonflées et des traits verticaux et obliques allongés (tau haut, alpha et lambda majuscules).

7. *Contaminations entre les nouveaux styles.*

Contentons-nous d'un seul exemple, celui du Paris. gr. 2479, non daté (v. pl. 16)[118]. Les éléments propres aux cursives stylisées arrondies sont adaptés au goût de la «mi-Fettaugen». Le résultat est une écriture de grand module, aux traits épais; aux boucles un peu écrasées des lettres rondes répondent des traits droits et obliques vigoureux, sans être trop allongés.

Conclusion.

Le moment n'est pas venu de tirer des conclusions détaillées et définitives. Nous nous sommes limités volontairement à un essai de classification diachronique et synchronique basé sur l'écriture[119]. Le

116. Le catalogue d'A. Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη, III, St-Pétersbourg 1897, pp. 106-107, établit sans doute possible qu'il s'agit du même manuscrit, daté de 1166/7.

117. La partie datée du ms. contient les Livres sapientiaux de l'Ancien Testament. Le copiste est Léon Gabalas, évêque de Nymphée.

118. Nicomaque de Gérasa, Arithmétique.

119. Quelques allusions ont été faites aux problèmes d'origine et de localisation. Pour le rapport entre contenu et type d'écriture, v. l'append. II. Mais tout cela reste embryonnaire.

risque d'une telle tentative est de construire un cadre qui peut être commode, mais dont on ne sait à quel point il répond à la réalité concrète des rapports entre copistes et manuscrits. Elle appelle donc, comme complément indispensable, un confrontation avec les données historiques et les résultats de l'examen codicologique[120]. Celle-ci permettra d'écarter comme fallacieux certains rapprochements, en suggérera d'autres[121], aidera à démêler les problèmes, toujours difficiles, des origines, des localisations, des influences réciproques, des survivances. Les pas que nous avons faits danc cette direction nous ont confirmé que la réalité n'est pas simple. La circulation des livres, la mobilité des copistes, la liberté dont ils jouissaient à l'intérieur (et a fortiori à l'extérieur) de ce qu'on appelle *scriptoria* multiplient les occasions d'influences et de contaminations et tendent à estomper les différences. C'est d'une approche convergente et interdisciplinaire que jaillira la lumière.

120. A ce moment, il sera indispensable de réintroduire dans le tableau d'ensemble la masse imposante des manuscrits italo-grecs.

121. Il faudra se garder, bien sûr, de forcer les données pour les faire cadrer entre elles ou de tomber dans des cercles vicieux.

APPENDICE 1. MANUSCRITS DATÉS PRIS EN CONSIDÉRATION.

Pour justifier les chiffres des tableaux statistiques de l'appendice II et faciliter les recherches ultérieures, on a pensé utile de présenter un état de la question provisoire. La liste n° 1 énumère les manuscrits reproduits par Lake que nous avons éliminés pour diverses raisons: datation fausse ou trop incertaine, écriture insuffisamment reproduite, manuscrits en majuscule. Sur la liste n° 2 figurent les manuscrits dont la reproduction a été empruntée à d'autres sources que Lake. Enfin, la liste n° 3 réunit les manuscrits que nous considérons actuellement comme d'origine italo-grecque. La place nous manque pour justifier nos choix, dont certains seront discutables: encore une fois, cet appendice est une invitation à poursuivre la recherche.

1. *Manuscrits reproduits par Lake, mais non pris en considération.*

ATHÈNES, *Bibliothèque Nationale*
2091 (Suppl. 91)

ATHOS, *Iviron* 38
Lavra B 26 (146)
— B 72 (192)
Vatopédi 960

BERLIN, *Deutsche Staatsbibliothek*
graec. quart. 55 (357)

GROTTAFERRATA, *Biblioteca della Badia*
Γ. β. 43

JÉRUSALEM, *Bibliothèque du Patriarcat*
Patr. 53
— 57

LÉNINGRAD, *Bibliothèque Saltykov-Ščedrin*
gr. 318
— 319
— 321
— 362

LONDRES, *British Library*
Add. 20.003
— 36.654

MILAN, *Biblioteca Ambrosiana*
P 121 sup.

NAPLES, *Biblioteca Nazionale*
II C 26

OXFORD, Christ Church
Wake 15
— 42

PARIS, *Bibliothèque Nationale*
Grec 598

PATMOS, *Monastère de Saint-Jean-le-Théologien*
120
192
221
265

VATICAN, *Biblioteca Apostolica Vaticana*
Barb. gr. 482
— — 520
Vat. gr. 758
— — 1238
— — 1574
— — 1615
— — 1675
— — 1981

VIENNE, *Nationalbibliothek*
hist. gr. 71
theol. gr. 79
— — 88
— — 162

2. *Manuscrits pris en considération, mais puisés à d'autres sources que Lake.*

Les sources sont indiquées au moyen des sigles suivants; les titres complets se trouvent sur la liste en tête du rapport (v. pp. 67-69).
Ba = Barbour
C.-S. = Cereteli - Sobolevski
G.-M. = Graux - Martin
Ir = Irigoin, *Mél. Masai*
Ko = Komines
NPS = *New Palaeographical Society*
Om = Omont
Rep. Kop. = *Repertorium der griechischen Kopisten*
Še = Ševčenko
Sin = *Specimina Sinaitica*
Spa = Spatharakis, *Corpus*
Wi = Wilson

ATHOS, *Gregoriou* 157 (Spa)
Vatopédi 761 (609) + BALTIMORE, *Walters Art Gallery* W 530b (Spa)

CAMBRIDGE (Mass.), *Harvard College Library*
gr. 3 (Spa)

CHICAGO, *University Library*
Ms. 129 (*olim* Panaghiou Taphou 799) (Spa)

ESCURIAL, *Biblioteca de El Escorial*
T.III.3 (G.-M.)

HEIDELBERG, *Universitätsbibliothek*
Palat. gr. 281 (NPS)

LÉNINGRAD, *Bibliothèque Saltykov-Ščedrin*
gr. 72 (C.-S., Spa)
— 292 (C.-S.)
— 359 (C.-S.)
— 643 (C.-S.)

LONDRES, *British Library*
Add. 5111-5112 (Spa)
Lambeth Palace
1214 (Spa, Rep. Kop.)

MODÈNE, *Biblioteca Estense*
α.T.4.9 (gr. 230) (NPS)

MOSCOU, *Bibliothèque de l'Université Gorki*
A 2 (2280) (C.-S., Ba, Spa)
Musée historique
Rumjančev F 270-1a 6 (457) (*olim* Rumjančev 6) (C.-S., Spa)

NEW YORK, *H.P. Kraus Collection*
olim Andros 32 (Spa)

OXFORD, *Bodleian Library*
Barocc. 230 (Spa)
Holkh. gr. 6 (Wi, Ba)
— — 60
Corpus Christi College
25 (Wi)

PARIS, *Bibliothèque Nationale*
Grec 82
— 384 (Om, Ba)
— 580 (Spa)
— 648
— 922 (Ba, Spa)
— 1232 A

Coisl. 79 (Spa)
Suppl. gr. 92
— — 1262 + Leninop. gr. 321 (Spa)
— — 1386 (*olim* Kosinitza 27) (Še)

PATMOS, *Monastère de Saint-Jean-le-Théologien*
103 (Ko)
175 (Ko)
743 (Ko)

PRINCETON, *University Library*
Garrett 3 (*olim* Athous Andreou 705) (Spa)
— 16 (*olim* Kosinitza 112) (Spa)

SINAÏ, *Monastère de Sainte-Catherine*
gr. 172 + Leninop. gr. 291 (Spa, Sin)
— 180 (Spa, Sin)
— 220 (Spa, Sin)
— 221 (Spa, Sin)
— 231 + Leninop. gr. 288 (Sin)
— 232 (Sin)
— 257 (Sin)
— 319 + Leninop. gr. 327 (Sin)
— 339 (Spa, Sin)
— 342 + Leninop. gr. 330 (Sin)
— 364 (Spa, Sin)
— 422 (Sin)
— 448 + Leninop. gr. 381 (C.-S., Sin)
— 512 (Spa, Sin)
— 541 (Sin)
— 595 et 624 + Leninop. gr. 350 (C.-S., Sin)
— 736 (Sin)
— 741 + 742 (Sin)
— 754 (215) + Leninop. gr. 405 (Sin)
— 973 + Leninop. gr. 418 (C.-S, Sin)
— 1218 + Leninop. gr. 360 (Sin)
— NE Mikr. Chart. 19 (Sin)

VATICAN, *Biblioteca Apostolica Vaticana*
Ottob. gr. 432 (Spa)
Vat. gr. 666 (Spa)
— — 1176 (Spa)
— — 1231 (Spa)

VENISE, *Biblioteca Nazionale Marciana*
gr. 17 (Spa)
— 101 (Ir)

VIENNE, *Nationalbibliothek*
hist. gr. 6 (Spa)
suppl. gr. 164 (*olim* Nicolsb. Fürst. Dietr. Bibl. IV I.120) (Spa)
theol. gr. 336 (Spa)

3. *Manuscrits italo-grecs.*

Le sigle L indique ceux qui sont reproduits par Lake. Les datations de plusieurs manuscrits sont encore à contrôler.

ATHOS, *Esphigmenou* 25 (L)

CESENA, *Biblioteca Malatestiana*
D XXVIII.2-3

ESCURIAL, *Biblioteca de El Escorial*
Σ.III.18
y.III.5
X.III.6
X.IV.21
Ψ.IV.2
Ψ.IV.26
Ω.III.16
Ω.IV.32

FLORENCE, *Biblioteca Laurenziana*
11,9 (L)
Conv. soppr. 39 (L)

GROTTAFERRATA, *Biblioteca della Badia*
A.α.1
A.δ.5 (L)
B.α.8 (L)
Γ.β.5 (L)
Δ.α.2 (L)
Δ.α.3 (L)
Δ.α.5 (L)
Δ.α.6
Δ.α.7 (L)
Δ.α.8 (L)
Δ.α.11

Δ.α.21 (L)
Δ.β.2 (L)
Δ.β.10 (L)
E.α.9 (L)
E.α.11 (L)
Z.δ.2 [Z.γ.3] (L)

LEIPZIG, *Universitätsbibliothek*
Fonds der Stadtbibliothek
Rep. II 25

LÉNINGRAD, *Bibliothèque Saltykov-Ščedrin*
gr. 71 (L)

LONDRES, *British Library*
Arundel 529 (L)
Harley 5786 (L)

MESSINE, *Biblioteca Universitaria*
Fondo del San Salvatore
3 (L)
17 (L)
24 (L)
32 (L)
44 (L)
73
83 (L)
89 (L)
98 (L)
117 (L)
172 (L)

MILAN, *Biblioteca Ambrosiana*
B 56 sup. (L)
F 100 sup. (L)
I 9 sup. (L)
M 57 sup. (L)

NAPLES, *Biblioteca Nazionale*
Neapol. gr. 9* (L)
II A A 18 (L)
II B 20 (L)
II C 7 (L)

OXFORD, *Bodleian Library*
Auct. E.2.4. (L)
Rawl. G 199 (L)

PARIS, *Bibliothèque Nationale*

Grec 3
— 22
— 83 (L)
— 375 (L)
— 698 (L)
— 990 (L)
— 1068 (L)
— 1116, ff. 1-128v (L)
— 1324 (L)
— 1477 (L)
— 2659 (L)
Coislin 265 (L)
Supplément grec 911 + Leninop. gr. 290 (L)

PARME, *Biblioteca Palatina*
16

ROME, *Biblioteca Angelica*
gr. 15
Biblioteca Vallicelliana
gr. 167

SERRES, *Monastère du Prodrome (olim)*
Γ 10

SINAÏ, *Monastère de Sainte-Catherine*
gr. 193
— 223 + Leninop. gr. 289
— 234 + Leninop. gr. 297
— 401

TURIN, *Biblioteca Nazionale*
C III 17

VATICAN, *Biblioteca Apostolica Vaticana*
Barb. gr. 297
— — 319 (L)
— — 350 (L)
— — 445 (L)
— — 475
— — 484 (L)

Borg. gr. 7
— — 27
Chis. R.IV.18 (gr. 18) (L)
Ottob. gr. 252
— — 344 (L)
— — 414 (L)
Pii II gr. 21 (L)

Vat. gr. 619 (L)
— — 821 (L)
— — 1068 (L)
— — 1215 (L)
— — 1221 (L)
— — 1506 (L)
— — 1611
— — 1636 (L)
— — 1646
— — 1650 (L)
— — 1811(L)
— — 1815 (L)
— — 1853 (L)
— — 1926 (L)
— — 1985, ff. 1-76
— — 1992 (L)
— — 2000, ff. 155-204 (L)
— — 2002 (L)
— — 2005
— — 2008 (L)
— — 2021 (L)
— — 2029 (L)
— — 2030 (L)
— — 2048, ff. 141-220 (L)
— — 2050 (L)
— — 2082 (L)
— — 2290 (L)

VENISE, *Biblioteca Nazionale Marciana*
gr. 64 (coll. 386) (L)
— 172 (coll. 574)

VIENNE, *Nationalbibliothek*
theol. gr. 148, ff. 94-193
— — 157

APPENDICE II. TABLEAUX STATISTIQUES.

Pour amorcer une étude sur l'importance respective et la diffusion des styles d'écriture ainsi que sur leur rapport avec le contenu des manuscrits, nous avons dressé les tableaux statistiques de cet appendice; ils permettent déjà certaines comparaisons et conclusions.

Pour les styles d'écritures, nous avons conservé les catégories suivantes, établies dans un premier stade de notre recherche; elles sont moins détaillées que celles auxquelles nous nous sommes arrêtés dans le corps de l'exposition: c'est ainsi que les écritures «intermédiaires» (§ C) se retrouvent parmi les «corsiveggianti» ou, plus rarement, dans les autres catégories. Celles-ci sont désignées sur les tableaux au moyen de sigles.

p = perlées ou apparentées à la perlée: v. § B 2
t = traditionnelles archaïsantes: v. § B 2
c = cursives: v. § A
co = «corsiveggianti»: v. § C 1-4
e = évoluées stylisées, c'est-à-dire les «nouveaux styles» § B 3 b et f
s = évoluées *sui generis*, c'est-à-dire les «nouveaux styles» § B 3 a, c, d, e
ε = style epsilon: v. § B 3 g
μ = style μεν: v. § B 3 h

Pour le contenu, nous avons réparti les manuscrits entre les catégories suivantes, en tenant compte aussi du type de lecteurs auxquels ils s'adressaient normalement.

B = manuscrits bibliques (textes continus; pour les textes commentés, v. T)
L = manuscrits liturgiques (offices liturgiques et lectionnaires)
T = œuvres d'étude théologique: dogmatique ou exégétique
O = recueil d'homélies par auteurs
A = œuvres ascétiques ou spirituelles
H = collections hagiographiques et homilétiques (suivant l'ordre de l'année liturgique)
P = manuscrits de contenu profane (plus le droit ecclésiastique)

Les manuscrits de *miscellanea* sont divisés au mieux entre les différentes catégories.

1. Manuscrits datés sur parchemin. Pourcentages*

	p	t	c	co	e	s	ε	μ	total (chiffres absolus)	total (%)
B	56	30	—	1,5	9	—	3	—	64	25
L	30,5	54	—	—	7	2	7	—	59	23
T	46	26	6	8,5	14	—	—	—	35	14
O	64,5	14,5	—	10,5	8	—	2	—	48	19
A	60	13	13	6,5	6,5	—	—	—	15	6
H	46	37,5	—	4	8	4	—	—	24	9,5
P	33	33	11	—	22	—	—	—	9	3,5
total (chiffres absolus)	124	81	5	11	24	2	7	0	254	
total (%)	49	32	2	4,5	9,5	1	3	—		
B	29	23,5	—	9	25	—	28,5	—		
L	14,5	39,5	—	—	16,5	50	57	—		
T	13	11	40	27	21	—	—	—		
O	25	8,5	—	45,5	16,5	—	14	—		
A	7	2,5	40	9	4	—	—	—		
H	9	11	—	9	8	50	—	—		
P	2,5	4	20	—	8	—	—	—		

* Les chiffres sont légèrement arrondis. Ceux du tableau supérieur se lisent dans le sens horizontal, ceux du tableau inférieur dans le sens vertical.

2. Paris, Bibliothèque Nationale — Manuscrits sur parchemin non datés. Pourcentages*

	p	t	c	co	e	s	ε	μ	total (chiffres absolus)	total (%)
B	52	17	—	4	10	2,5	12	2,5	77	9
L	73	10	1,5	1,5	1,5	1,5	7	4	71	8,5
T	57	7	7,5	10	13	3,5	5,5	—	172	20
O	74	7,5	2,5	5	7,5	1	2	—	240	28,5
A	67	5,5	—	7,5	11	4	4	2	54	6
H	77	7	2	6,5	3	0,5	3	—	137	16
P	43,5	8,5	9,5	18	17	—	2	1	94	11
total (chiffres absolus)	551	71	32	63	75	15	31	7	845	
total (%)	65	8	4	7,5	9	2	4	1		
B	7	18	—	5	10,5	13	29	28,5		
L	9,5	10	3	1,5	1	6,5	16	43		
T	18	17	40,5	27	29	40	13	—		
O	32	25	19	19	24	20	16	—		
A	6,5	4	—	6	8	13	6,5	14		
H	19	14	9	14	5	6,5	13	—		
P	7,5	11	28	27	21	—	6,5	14		

3. Cité du Vatican, Bibliothèque Vaticane - Manuscrits sur parchemin non datés. Pourcentages

	p	t	c	co	e	s	ε	μ	total (chiffres absolus)	total (%)
B	70	4	4	9	10	—	1,5	1,5	70	12
L	67	6	—	9	3	—	9	6	34	6
T	49,5	7	8	13,5	18	1	2	1	127	22
O	75	7	3,5	8	4	2	—	0,5	167	29
A	64	4,5	4,5	—	18	9	—	—	22	4
M	73	9	2	4	4	6	1	—	96	16,5
P	51	3	16,5	23	5	—	2	—	61	10,5
total (chiffres absolus)	375	38	32	57	49	12	9	5	577	
total (%)	65	6,5	5,5	10	8,5	2	1,5	1		
B	13	8	9	10,5	14	—	11	20		
L	6	5	—	5	2	—	33	40		
T	17	23,5	31	30	47	8	33	20		
O	33	31,5	19	23	14	25	—	20		
A	4	2,5	3	—	8	16,5	—	—		
M	18,5	23,5	6	7	8	50	11			
P	8	5	31	24,5	6	—	11	—		

4. Manuscrits sur papier non datés* (Paris et Vatican). Pourcentages

	p	t	c	co	e	s	ε	μ	total (chiffres absolus)	total (%)
B	—	33	33	—	33	—	—	—	3	2
L	50	17	—	—	33	—	—	—	6	5
T	26	2,5	20,5	8	41	—	2,5	—	39	30
O	20	—	20	—	60	—	—	—	5	4
A	43	—	—	28,5	28,5	—	—	—	7	5,5
M	75	—	—	25	—	—	—	—	4	3
P	3	1,5	41	9,5	41	1,5	1,5	—	63	50
total (chiffres absolus)	22	4	36	12	50	1	2	0	127	
total (%)	17	3	28	9,5	39	1	1,5	—		
B	—	25	3	—	2	—	—	—		
L	13,5	25	—	—	4	—	—	—		
T	45,5	25	22	25	32	—	50	—		
O	4,5	—	3	—	6	—	—	—		
A	13,5	—	—	16,5	4	—	—	—		
M	13,5	—	—	8	—	—	—	—		
P	9	25	72	50	52	100	50	—		

* Nous n'avons pas tenu compte, dans les statistiques, des quelques manuscrits datés sur papier dont les reproductions sont accessibles: Athous. Iber. 258, de 1042/3 (O, t), Vat. gr. 504 de 1105 (T, c et e), Vindob. theol. gr 19, de 1196 (T, c et e).

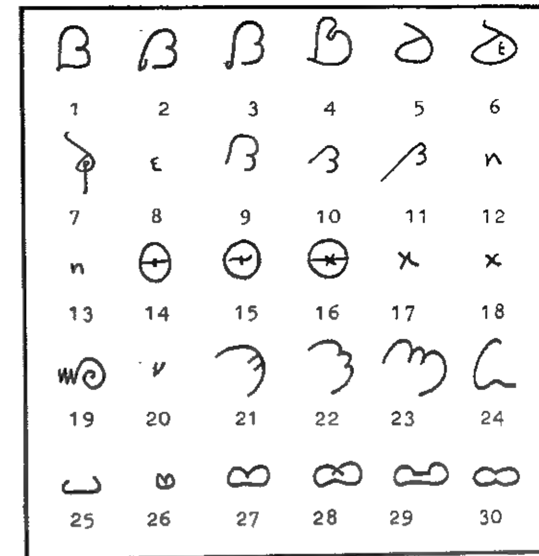


Fig. 1

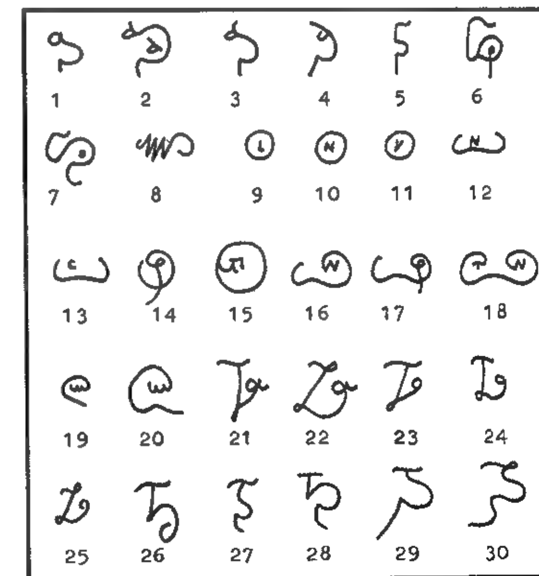


Fig. 2



Fig. 3

Santo Lucà

SCRITTURA E PRODUZIONE LIBRARIA A ROSSANO TRA LA FINE DEL SEC. XI E L'INIZIO DEL SEC. XII*

Di un'attività scrittoria a Rossano si hanno testimonianze sin dalla seconda metà del sec. X. Nilo il Giovane non solo era maestro di calligrafia, ma era anche solito dedicare alcune ore della giornata

* Nella trattazione saranno citate, in forma abbreviata, le opere e le raccolte di facsimili seguenti:

Batiffol = P. Batiffol, *L'abbaye de Rossano. Contribution à l'histoire de la Vaticane*, Paris 1891.

Mercati = G. Mercati, *Per la storia dei manoscritti greci di Genova, di varie badie basiliane d'Italia e di Patmo*, Città del Vaticano 1935 (*Studi e testi*, 68).

Voicu = S.J. Voicu - S. D'Alisera, *I.MA.G.E.S.*, Roma 1981.

Barbour = R. Barbour, *Greek Literary Hands A.D. 400-1600*, Oxford 1981 (*Oxford Palaeographical Handbooks*, 2).

Follieri = H. Follieri, *Codices graeci Bibliothecae Vaticanae temporum locorumque ordine digesti commentariis et transcriptionibus instructi*, apud Bibliothecam Vaticanam 1969 (*Exempla scripturarum*, 4).

Hutter, *Corpus 1* = I. Hutter, *Corpus der byzantinischen Miniaturenhandschriften, Band 1, Oxford Bodleian Library I*, Stuttgart 1978.

Hutter, *Corpus 3* = I. Hutter, *Corpus der byzantinischen Miniaturenhandschriften, Band 3,1-2, Oxford Bodleian Library III*, Stuttgart 1982.

Lake = K. and S. Lake, *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the Year 1200, I-X, Indices*, Boston 1934-1945 (*Monumenta Palaeographica Ve-

alla copia di libri[1]. Pure Bartolomeo Iuniore «scriveva con venustà, come se fosse un calligrafo, e così perfettamente da non dare occasione alcuna di critica ai periti in questa materia»[2]. Né Nilo, né Bartolomeo, né gli altri discepoli vergarono — per quanto è dato sapere — alcun codice a Rossano[3]. È certo, tuttavia, che in questa città, che l'autore del bios ni-

---

tera, I Series).

Repertorium = E. Gamillscheg - D. Harlfinger - H. Hunger, *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600*. I. Teil: *Handschriften aus Bibliotheken Großbritanniens*. A. *Verzeichnis der Kopisten*; B. *Paläographische Charakteristika*; C. *Tafeln*, Wien 1981 (*Österreichische Akademie der Wissenschaften. Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik*, III/1 A).

Spatharakis = I. Spatharakis, *Corpus of Dated Illuminated Greek Manuscripts to the Year 1453*, I-II, Leiden 1982 (*Byzantina Neerlandica*, 8).

Specimina Sinaitica = *Specimina Sinaitica. Die datierten griechischen Handschriften des Katharinen-Klosters auf dem Berge Sinai 9. - 12. Jahrhundert*, von D. Harlfinger - D.R. Reinsch - J.A.M. Sonderkamp in Zusammenarbeit mit G. Prato, Berlin 1983.

Il presente lavoro, effettuato con l'aiuto finanziario del C.N.R., ha come oggetto il censimento e lo studio sistematico dei manoscritti prodotti a Rossano tra il sec. XI *ex.* e il XII *in.*, ma vergati in *stile rossanese*. Vengono tralasciati, pertanto, tutti gli altri manufatti che eseguiti a Rossano nel periodo preso in esame, sono esemplati con altre grafie. A tale proposito e per il momento, mi sia consentito rinviare al lavoro di J. Leroy, *L'oméga paraphé, particularité d'un scriptorium calabrais*, in *Bisanzio e l'Italia. Raccolta di studi in memoria di Agostino Pertusi*, Milano 1982, pp. 199-217, nel quale si dimostra con serrate argomentazioni, e paleografiche e codicologiche, che i mss. Ambros.F 144 sup., H 35 sup., M 45 sup., Messan.gr.17 e 83, Barber.gr.482 e 501, Vatt.gr.2048 (ff.141-220) e 2123 (ff.97-102, 118-123) sono stati copiati a Rossano all'inizio del sec. XII. A questi vanno aggiunti il Vat.gr.1991 (ff.43-124) ed il Sinait.gr.234, che presentano le medesime caratteristiche.

1. Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Νείλου τοῦ Νέου, ed. G. Giovanelli, Badia di Grottaferrata 1972, § 20 (= p. 67); §§ 9, 15, 17, 18, 21, 22 (= pp. 55, 63, 64, 65, 68, 69).

2. Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Βαρθολομαίου τοῦ Νέου τῆς Κρυπτοφερράτης, ed. G. Giovanelli, Badia di Grottaferrata 1962, § 17 (= p. 61; testo greco p. 39).

3. Nilo e il discepolo Paolo vergarono dei codici in Calabria, nel monastero dei SS. Adriano e Natalia (dintorni di Rossano), cf. E. Follieri, *Attività scrittoria calabrese nei secoli X-XI*, in *Calabria bizantina. Tradizione di pietà e tradizione scrittoria nella Calabria greca medievale*, Reggio Calabria [1983], pp. 107, 125-127.

liano definisce «grandissima e nota a tutti»[4], si copiavano libri. Ce ne dà la prova lo stesso agiografo, quando narra che il discepolo Stefano, per ordine di Nilo, si reca a Rossano per comprare la pergamena[5]. Ora, la preparazione e lo smercio della materia scrittoria — la considerazione è ovvia — sono certamente connessi con la produzione di libri.

Questa tradizione calligrafica, avviata tra la fine del sec. X e l'inizio del sec. XI da Nilo e dai suoi discepoli[6], continua e si sviluppa — dopo un periodo di apparente stasi che abbraccia approssimativamente gli anni trenta/settanta del sec. XI[7], dovuta forse agli attacchi normanni alla città, che cade nel 1060 — negli anni a cavaliere dei secoli XI e XII. A Nilo subentra, dominando la scena e continuandone degnamente l'opera, Bartolomeo di Simeri.

Questi — è noto — agli albori del sec. XII, per volere della Madonna, fonda il monastero di S. Maria Odigitria[8], detto poi più comunemente del Patir in ricordo del Padre fondatore: nel 1105 il papa Pasquale II esenta l'abbazia rossanese dalla giurisdizione ordinaria[9]; una carta di Ruggero II del 1103 concede i primi possedimenti[10]; ma già nel 1102 il monaco Pacomio verga con il concorso economico di Bartolomeo parte dell'attuale Vat.gr.2000[11]. Il monastero da poco fondato necessita, tra l'altro, anche d'una biblioteca, e quindi di libri[12].

---

4. Βίος καὶ πολιτεία ... Νείλου cit., § 2 (= p. 48).

5. *Ib.*, § 32 (= p. 78).

6. Mi riprometto di censire e studiare i manufatti in minuscola niliana del *milieu* rossanese.

7. Di tale periodo non abbiamo alcun codice oggettivamente prodotto a Rossano.

8. *Act. SS. Sept.*, VIII, coll. 810-826, specialmente 817 C - 818 B.

9. Cf. il colofone del Vat.gr.2050, f.117. Bibliografia delle riproduzioni in Voicu, p. 280. Sulla figura di Pasquale II cf. G.M. Cantarella, *Ecclesiologia e politica nel papato di Pasquale II*, Roma 1982 (*Istituto storico ital. per il Medioevo. Studi storici*, 131).

10. Batiffol, p. 16.

11. Cf. i ff.155-204 e la sottoscrizione di f.204v, Lake, VIII, pl.551.

12. Secondo la riforma monastica di Teodoro di Studios, elaborata nel sec. IX e diffusasi molto presto nella Calabria bizantina dei secc. X-XI, ogni monastero doveva essere fornito d'un buon numero di libri che, conservati in un apposito locale, erano custoditi dal βιβλιοφύλαξ. Poiché nei giorni festivi i monaci dovevano dedicarsi alla lettura, ogni monastero possedeva un numero di libri pari almeno al numero dei monaci, cf. PG 99, col. 1713 A-B, col. 1740 A-D. Sul problema delle biblioteche nel mondo bizantino cf. N. Wilson, *The Libraries of the Byzantine World*, in *Greek, Roman and Byzantine Studies*, VIII (1967), pp. 53-80.

A questa esigenza è legato il viaggio del fondatore a CP., dove riceve in dono libri e suppellettili sacre[13]. È a Rossano, però, che Bartolomeo profonde ogni energia per formare un patrimonio librario, atto a soddisfare i bisogni connessi con l'attività del monastero. A Rossano, insomma, viene creato un centro scrittorio, una scuola calligrafica, legata a Bartolomeo e al suo monastero.

Numerosi codici — cfr. l'elenco provvisorio alla fine di questo lavoro[14] — datati o databili tra l'ultimo quindicennio del sec. XI e il primo trentennio del sec. XII, sono esemplati con una grafia minuta, fluente, ad asse dritto o un po' inclinato a ds., dai nuclei regolari ed uniformi, dominata da grande equilibrio tra larghezza ed altezza, da armonico e contenuto sviluppo delle aste, dall'aspetto assai caratteristico, cui anni or sono M. Paul Canart ha dato il nome di *minuscola rossanese*, o meglio di *stile rossanese*[15].

Costituiscono l'espressione più significativa di tale scrittura i codici vergati al Patir da Bartolomeo, monaco ἀνάξιος o εὐτελής[16], (da non confondere con il fondatore!), da cui, come da metodo, prendiamo le mosse per l'impostazione di questa comunicazione. Nel giugno del 1104 Bartolomeo, monaco e copista, finisce di vergare i

---

13. *Act. SS. Sept.*, VIII, col. 821 C.

14. In tale elenco non ho incluso i seguenti codici la cui grafia sembra essere affiliata allo stile rossanese: 1) Vat.gr.1970 (eucologio, mm 160×124, tipo P2 32C1 + 20 linn., sist. 1); 2) Vat.gr.2115, ff.147-150 (frammento di diritto civile, mm 184×135, tipo 20D1 + 25 linn.); 3) Vat.gr.2115, ff.180-185 (frammento della Vita Barlaam et Joasaph [PG 96, coll. 860 B11 - 868 D4], tipo 32C1 + 17 linn., sist.1); 4) Vat.gr.2121, f.90 (tipo 44E2 + 28 linn.). Somiglia solo molto vagamente la grafia del Barb.gr.329 (liturgico, mm 187×144, tipo 12D1 + 20 linn., sist. 1, Blütenblattstil) e del ms. Haun.GKS 1968 (lessico).

15. *Gli scriptoria calabresi dalla conquista normanna alla fine del secolo XIV*, in *Calabria bizantina. Tradizione di pietà e tradizione scrittoria nella Calabria greca medievale*, Reggio Calabria [1983], pp. 145-147.

16. Cf. rispettivamente le sottoscrizioni del Vat.gr.2021 (f.140ᵛ) e del Vat.gr.2050 (f.117), e quella del Vat.gr.1992 (f.219ᵛ). L'omonimia nell'àmbito d'uno stesso centro monastico è un fatto molto diffuso; nel Messan.gr.49, per es., si conserva un documento latino del 1277 relativo all'archimandrita Isacco del S. Salvatore di Messina, in cui compaiono 3 Nettario e 2 Saba (ff. Bᵛe Cᵛ). Il documento è stato pubblicato, con errori di trascrizione, da M.B. Foti, *Un documento latino riguardante il SS. Salvatore di Messina conservato nel cod. Mess.gr.49*, in *Atti dell'Accademia Peloritana, cl. lettere, filosof. e belle Arti*, LII (1974/75), pp. 137-150.

ff.118-219 del Vat.gr.1992 (fascicoli β' - ιδ'; mm 289×239), contenente le orazioni di Gregorio di Nazianzo con scolii[17], cui appartengono i ff. 46-51 dell'attuale Vat.gr.2121 (tav.1 *a*). Il 16 maggio del 1105 ultima il Simeone Stilita Vat.gr.2021 (tav.1 *b*) e l'8 agosto dello stesso anno i ff.1-117 del Vat.gr.2050 (mm 287×229), Ascetica di Basilio[18]. Alla penna di Bartolomeo bisogna attribuire anche i ff.220-251 del Vat.gr.1992 (fasc. α' - δ'; agiografico); i ff.252-273 (fasc. ιε' - ιζ': tav.2 *a*) dello stesso codice[19] + ff.52-56 del Vat.gr.2121 (Gregorio di Nazianzo, orazioni); i ff.118-125 del Vat.gr.2050 (tav.2 *b*; agiografico). Ed inoltre il Metafraste di ottobre di grande formato (mm 296×236), Vat.gr.2042, già Antico Patire 140 (tav.3 *a*); il Crypt.Γ.β.XXXV[20]; il Crypt.Δ. α.XVIII[21], nonché altri due mss. Vaticani del Fondo Basiliano, entrambi di contenuto patristico: l'uno è formato dai ff.99-106 del Vat.gr.2115 (tavv.3 *b* e 4 *a*) + ff.1-72 del Vat.gr.2089 (rispettivamente fasc. δ', ε' - ιγ'; Ethikà delle omilie VI-XXVI di Giovanni Crisostomo al vangelo di Matteo); l'altro dai ff.107-108 del Vat.gr.2115 + ff.73-150 del Vat.gr.2089 (tavv.4 *b* e 5 *a*) + ff.160-165 del Vat.gr.2115 (Simeone Stilita, Giovanni Crisostomo, etc.).

Molto affine alla grafia di Bartolomeo è quella cui si deve la copia di molti altri codici, tra cui menziono il Teodoreto Laur.conv.soppr.39 vergato da tal Luca monaco nel 1105[22], i Basilio Messan.gr.19 e 82[23], il Crisostomo Auct.E.2.4 del 1106[24], i due gros-

---

17. Lake, VIII, pl. 552-554 e 563; Batiffol, p. 152.

18. *Ib.*, pl. 560-562, 563. Riproduzioni del Vat.gr.2050 in Voicu, p. 280, cui aggiungi Barbour, pl.40; Spatharakis, N. 122, pl. 122; G. Cavallo, *La cultura italo-greca nella produzione libraria*, in *I Bizantini in Italia*, Milano 1982, fig. 502 (= p. 563).

19. Facsimile del f. 270 in J. Leroy, *Caratteristiche codicologiche dei codici greci di Calabria*, in *Calabria bizantina. Tradizione di pietà e tradizione scrittoria nella Calabria greca medievale*, Reggio Calabria [1983], p. 76 fig. 9.

20. Il volume circolava ancora nel sec. XVI in ambiente rossanese; nel f. 82ᵛ si legge «Io Ioanne paulo de aguila di rossano fui prisenti testor».

21. Nel f. 43 si legge una annotazione sulla data di morte di Bartolomeo fondatore (19 agosto 1130). Il copista Bartolomeo si alterna nel lavoro di copia con una mano coeva di ignoto.

22. Lake, X, pl. 706-707. L'indizione γ' indicata nel colofone non corrisponde [redacted] tale anno (= indiz. ιγ'), ma al 1095. Cf. anche Voicu, p.295.

23. Riproduzioni in M.B. Foti, *I codici basiliani del Fondo del SS. Salvatore. Catalogo della mostra*, Messina [1979], tavv.1, 5.

24. Lake, II, pl. 112-113; Voicu, p. 446; *Repertorium*, N. 325.

si Nomocanoni Messan.gr.59[25] e Vallic.C 11[1] [26], il Metafraste di gennaio Vat.gr.1991, ff.43-124[27] + ff.97-102 e 118-123 del Vat.gr.2123 (tavv.5 *b* e 6 *a*), l'eucologio Auct.E.5.13, copiato al S. Salvatore di Messina quasi certamente «dans les premières années qui suivent la fondation»[28], probabilmente da un allievo di s. Bartolomeo. Tutti questi manoscritti, dunque, sono stati prodotti nello stesso *milieu*, più o meno nella stessa epoca.

Questa grafia presenta un tracciato piuttosto rigido ed arcaizzante nei ff.155-204 del Vat.gr.2000. È un codice agiografico, vergato — s'è già ricordato — nel 1102 da Pacomio con l'aiuto economico di Bartolomeo fondatore, e quindi verosimilmente per il suo monastero[29]. Allo stesso Pacomio va attribuito il Vat.gr.2091 (tav.6 *b*), che proviene dal Patir dove si conservava con la segnatura 64[30] e contiene la Storia Lausiaca di Palladio. Scrittura, formato, tipo e sistema di rigatura, maiuscola distintiva epigrafica, decorazione, sono pressoché identici nei due codici[31]: si può ragionevolmente supporre che anche il Vat.gr.2091 sia stato prodotto a Rossano per Bartolomeo e il suo monastero.

Molto simili nell'aspetto d'insieme ai manoscritti di Pacomio, e dunque usciti dallo stesso ambiente, sono i ff.1-119 del Crisostomo Vat.gr.1999 (tav.7 *a*); i ff.211bis-267 del Vat.gr.2000 (agiografi-

25. Facsimile in Foti, *I codici basiliani* cit., tav.11.

26. Il ms. (mm 307×255) proviene quasi certamente dalla biblioteca dell'Archimandritato di Messina: nel f. 347ᵛ si conserva una copia di una bolla di Onorio III del 1224, indirizzata alla Chiesa messinese, nella quale si tratta del dibattuto problema circa l'elezione dell'archimandrita del SS. Salvatore. Esso è molto simile nel contenuto e nella redazione formale al Vat.gr.2060 (mm 303×242) e al Messan.gr.59 (mm 315×257). Sospetto che tutti e tre derivino da uno stesso antigrafo o che siano copia l'uno dell'altro.

27. Antico Patire 147, cf. Batiffol, p. 52; Mercati, p. 311. Cf. *supra* *.

28. A. Jacob, *Un euchologe du Saint-Sauveur «in Lingua Phari» de Messine. Le Bodleianus Auct.E.5.13*, in *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*, L (1980), pp. 283-364, specialmente pp. 286-288, planches I-II, IV-VII. Cf. anche Hutter, *Corpus 3*, N. 73, pp. 109-110, Abb. 289-291. Il volume proviene dalla Biblioteca del S. Salvatore di Messina, cf. Mercati, p. 291.

29. Lake, VIII, pl. 551; Follieri, tab.36. Cf. anche Batiffol, p. 152.

30. Batiffol, p. 64; Mercati, p. 311.

31. Vat.gr.2000 (ff.155-204): mm 250×181 (195×140); tipo 44E2 + 35 linn.; sist. 9 e 10. Vat.gr.2091: mm 247×188 (193×138); tipo 44E2 + 36 linn.; sist.9, 10, D 5+9 (ff.56-63), D 1+10 (ff.17-24).

co); i ff.205-211 (tav.7 *b*) del medesimo codice (Basilio). Quest'ultimi costituiscono la parte superstite d'un libro vergato con ogni probabilità a Rossano: nella sottoscrizione inedita non compare né il nome del copista, né l'anno né il luogo di copia; vi ricorre, però, il motivo di ὅτι καὶ ὁ γράφων παραγράφει e di ὥσπερ ξένοι κτλ. molto usati in Italia meridionale, e soprattutto quello di ὁ τὰ πάντα πληρῶν θεὸς ἡμῶν δόξα σοι, che è molto simile alla formula δόξα τῷ πληρωτῇ τῶν καλῶν adoperata da Bartolomeo scriba in tutti e tre i codici sottoscritti[32], e che in ogni caso ritorna identico nella sottoscrizione del Vat.gr.2030, vergato nel 1020 da tal Marco a S. Sosti[33].

Nel Vat.gr.2060 (Nomocanone) i due filoni coesistono: i ff.1-33 sono esemplati con una grafia molto simile a quella di Pacomio, i rimanenti, ff.33ᵛ-263+ f.92 del Vat.gr.2123 (tav.8 *a*), a quella di Bartolomeo[34]. Lo stile rossanese presenta aspetto baroccheggiante nel Massimo Confessore Vat.gr.2064 (tav.8 *b*)[35]; molto corsiveggiante nel Vat.gr.1611 (Niceta di Eraclea in Lc.), codice di grande formato (mm 382×296), iniziato l'11.6.1116 e terminato (3° libro) il 19.5.1117 in una non meglio precisata Scuola di S. Pietro[36].

Si tratta d'una produzione libraria notevole, essenzialmente di contenuto patristico, pur se non mancano i libri liturgici e quelli di diritto ecclesiastico[37], che ben si adatta ai bisogni del monastero e dei discepoli di Bartolomeo, i quali per l'appunto — come narra l'a-

32. Vat.gr.1992, f.219ᵛ; Vat.gr.2021, f.140ᵛ; Vat.gr.2050, ff.87ᵛ e 117.

33. Lake, VII, pl. 493; Voicu, p. 280. Tale formula, oltre che in numerosi codici italioti, anche in un codice orientale, l'Athen.B.N. 223(Lake, X, pl.750-753), vergato dal monaco Dionigi su commissione dell'igumeno Giuseppe del monastero di S. Nicola di Paximadas (Creta?) nel 1195. Cf. pure J. Gribomont, *Histoire du texte des Ascétiques de S. Basile*, Louvain 1953 (*Bibliothèque du Muséon*, 32), p. 57.

34. Il volume proviene dal Patir, cf. Batiffol, p. 61; Mercati, p. 308. Cf. *supra*, nota 26.

35. Antico Patire 63: Batiffol, p. 63; Mercati, p. 311.

36. Antico Patire 33: Batiffol, p. 48; Mercati, pp. 90, 310. Cf. C. Giannelli, *Codices Vaticani Graeci. Codices 1485-1683*, in Bibliotheca Vaticana 1950, p. 274. Una riproduzione in N.G. Wilson, *Scholarly Hands of the Middle Byzantine Period*, in *La Paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977 (*Colloques internationaux du CNRS*, 559), pp. 221-229, pl. 7.

37. Dai codici a me noti in stile rossanese (50 ca.) si rileva che la maggior parte sono di contenuto patristico. Figurano, tuttavia, 9 mss. agiografici, 5 liturgici, 4 di diritto ecclesiastico, 2 biblici.

giografo — erano dediti alla lettura di testi patristici[38]. Questa testimonianza del bios di s. Bartolomeo costituisce la riprova, seppure indiretta, circa l'esistenza d'una biblioteca — il motivo del leggere e del copiare libri[39], tanto diffuso nell'agiografia italiota, può essere un topos, che, tuttavia, è parimenti importante giacché riflette nella mentalità del bizantino alcune mansioni del monaco — e d'uno scriptorium legati al Simeriense. Ulteriore conferma deriva, a mio avviso, oltre che dagli elementi paleografici codicologici e decorativi[40], ortografici[41], storici[42], anche, direi soprattutto, dal fatto che in taluni libri in stile rossanese si nota spesso cambio di mano. Ai caratteri eleganti della grafia cui si deve la copia della maggior parte del codice, si sostituisce per 7/8 linee una mano inesperta che adopera forme grafiche piuttosto rozze. Non si tratta di cambio grafico dovuto ai difetti di lavorazione della pergamena, ma, ritengo, di allievi che messi alla prova dal maestro, non riuscendo ad adeguarsi allo stile, vengono invitati, o sono costretti, a desistere dal lavoro di copia. Ed è significativo che tali variazioni di mano ricorrano soprattutto nei manoscritti di Bartolomeo, che, dunque, fu, oltre che abile copista, maestro di calligrafia[43].

Prima di concludere, mi sia consentito di fare qualche fuggevole considerazione circa l'origine e la diffusione dello stile rossanese.

Il Prof. Herbert Hunger annovera i codici di Bartolomeo tra quelli esemplati in *Perlschrift*[44]; altri studiosi ne condividono il parere e pongono l'accento sul viaggio di s. Bartolomeo a CP.[45]. Un occhio

38. *Act. SS. Sept.*, VIII, col. 821 B.

39. L'autore del bios di s. Elia Speleota di Reggio (sec. X) presenta spesso il suo 'atleta' in atto di leggere e trascrivere libri, cf. *Act. SS. Sept.*, III, coll. 858 D, 865 C, 866 F, 870 F, 877 C.

40. La produzione libraria in stile rossanese è molto omogenea tanto dal punto di vista grafico, quanto da quello codicologico. La decorazione, tranne qualche raro caso in cui persistono i motivi e i colori tradizionali (Vallic.E 54, Sinait.gr.401, Vat.gr.2000, Vat.gr.2091, Vat.gr.2003, Vat.gr.1270), imita il *Blütenblattstil*.

41. Nella maggior parte dei libri vergati nello stile di Rossano, l'accento acuto tende a precedere lo spirito sulla vocale iniziale (ʹ̓).

42. La maggior parte dei libri proviene sicuramente dalla Biblioteca del Patir.

43. Vat.gr.2042, f. 29ᵛ linn. 1-6 della I col.; Vat.gr.1992, f. 229ᵛ linn. 27-36 e f. 272 linn. 34-38 della II col.; Vat.gr.2050, f. 11 linn. 1-6; etc.

44. *Studien zur griechischen Paläographie*, Wien 1954, p. 28.

45. Canart, *Gli scriptoria calabresi* cit., p. 146; Cavallo, *La cultura italo-greca* cit., p. 554.

poco esercitato, invero, difficilmente riesce a distinguere lo stile rossanese da certe grafie bizantine coeve in *Perlschrift*. L'influenza bizantina, d'altra parte, è fondata, trovando un riscontro tangibile soprattutto nella ornamentazione in carminio. Ritengo, tuttavia, che tali argomentazioni non colgano interamente nel segno. Intanto, Bartolomeo copista aveva imparato a scrivere quasi sicuramente in Calabria. Questi, quando s. Bartolomeo si reca a CP.[46], aveva ultimato almeno due codici[47]. A Rossano — s'è già detto — a partire dalla fine del sec. X esiste una tradizione calligrafica peculiare, la minuscola di piccolo modulo, rotonda, verticale o leggermente inclinata a destra, denominata *minuscola della scuola niliana*[48]. Non mi pare, pertanto, del tutto azzardato sostenere che le origini dello stile rossanese vadano ricercate nel ceppo tradizionale delle grafie italiote arcaizzanti[49], e soprattutto nella cosiddetta minuscola niliana, la quale, evolvendosi in forme sempre più morbide e moderne, anche sotto l'influsso della *Perlschrift*, sfocia nello stile rossanese[50].

Quanto alla diffusione, sembra che lo stile sia stato praticato esclusivamente a Rossano, nel monastero del Patir, durante l'igumenato di s. Bartolomeo (1100-1130 ca.)[51]. I codici datati — se si eccet-

46. Il viaggio di s. Bartolomeo nella Capitale avvenne, secondo quanto narra l'agiografo (*Act. SS. Sept.*, VIII, col. 821 B), dopo quello compiuto a Roma (*ib.*, col. 819 C). Quest'ultimo è da collocare tra il 16.5.1105, colofone del Vat.gr.2021, in cui il copista Bartolomeo non ne fa alcun cenno, e l'8.8.1105 (Vat.gr.2050, f. 117), in cui, invece, vi fa esplicito riferimento.

47. I Vatt.gr.1992 (ff.118-219) del 1104 e 2021 del 16.5.1105.

48. E. Follieri, *La minuscola libraria dei secoli IX e X*, in *La Paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977 (*Colloques internationaux du CNRS*, 559), pp. 149-150 (ivi precedente bibliografia).

49. Per la grafia di Pacomio e dei copisti anonimi che seguono il suo filone, non mi pare ci siano dubbi. È utile rimarcare che nei codici di Pacomio compare il 'chiodo', segno di interpunzione quasi esclusivo dei manoscritti italioti. Sull'argomento cf. L. Perria, *L'interpunzione nei manoscritti della «collezione filosofica»*, in questo volume, pp. 199-209.

50. Mi riprometto di dare un elenco di codici che testimoniano tale passaggio in un mio prossimo lavoro.

51. S. Bartolomeo morì il 19 agosto 1130, cf. Crypt.Δ.α.XVIII, f. 43; Vat.gr.1912, f. 6.

tua il Sinait.gr.401 del 1086[52], il Vindob.theol.gr.157 databile al 1087/88[53] e il Sinait.gr.422 del 1099/1100[54] — sono tutti del primo ventennio del sec. XII: Vat.gr.2000 (ff.155-204) del 1102; Vat.gr.1992 (ff.118-219) del 1104; Vatt.gr.2021 e 2050 (ff.1-117) e Laur.conv.soppr.39 del 1105; Bodl.Auct.E.2.4 del 1106; Vat.gr.1611 del 1116/17 e Bodl.Holkham 60 del 1118[55]. È probabile che abbia raggiunto la diocesi di Mileto (il monastero di s. Bartolomeo di Trigona fu fondato da s. Bartolomeo di Simeri); forse Stilo (il Vat.gr.2008, un tetrameneo donato nel 1101/02 da tal Leonzio a S. Giovanni Teriste, è vergato con una grafia italiota con spiccate influenze rossanesi); la Basilicata, se, come sembra, il monastero di S. Michele, in cui fu copiato l'Auct.E.2.4, debba identificarsi con quello omonimo che sorgeva nei pressi di Carbone. Di certo, si diffonde nelle zone attigue allo Stretto di Messina: al S. Salvatore *de Lingua Phari*, fondato da s. Bartolomeo di Simeri, Rossano invia il

52. Il ms., vergato da tal Pietro nel 1086, forse a Rossano (cf. LEROY, *Caratteristiche codicologiche* cit., p. 64), presenta qua e là pagine la cui grafia preannuncia lo stile rossanese, cf. i facsimili in *Specimina Sinaitica*, N. 17, pp. 36-37, Abb. 78-80, specialmente Abb. 79 (col. di sn.). Nel codice ricorre la particolarità ortografica rossanese dell'accento acuto che precede lo spirito sulle vocali iniziali.

53. Tale data si ricava dalla annotazione apposta dal copista nel f. 172v, sulla conquista di Siracusa da parte di Ruggero. Testimonianze storiche confermano, per tale avvenimento, la data indicata dal copista. Una riproduzione del ms. (Crisostomo) in SPATHARAKIS, N. 108, pp. 35-36, pl. 205.

54. Il cod. (Climaco) è stato esemplato da Luca μοναχὸς καὶ ἱεροάζυγος, che, a mio avviso, non può essere identificato né con il Luca monaco che nel 1105 vergò il Laur.conv.soppr.39 (cf. *supra* e nota 22), né con l'omonimo μονακὸς ἱεροάζυγος che nel 1098 finì di copiare il Lavra A 61, come affermano, pur dubitativamente, gli editori degli *Specimina Sinaitica*, N. 19, p. 39, Abb. 88-90. Il Sinaitico proviene dalla biblioteca del S. Salvatore di Messina, cf. S. LUCÀ, *Il Vat.gr.1926 e altri codici della Biblioteca dell'Archimandritato di Messina*, in *Schede Medievali*, X (1985), p. 73.

55. HUTTER, *Corpus* 1, N. 47, p. 79, Abb. 293; *Repertorium*, N. 305 (A = p. 161; B = p. 128); VOICU, p. 459. Epigono dello stile può essere considerato il Vat.gr.1642 (Antico Patire 34, cf. BATIFFOL, p. 49; MERCATI, pp. 90, 310), che essendo apografo diretto del Vat.gr.1611 (A.D. 1116/17), è di poco posteriore. Una riproduzione del Vat.gr.1642 in MERCATI, tav. I a.

primo igumeno, Luca, nonché monaci e libri[56]. Qui diede vita — come già ipotizzato sulla scorta di indizi codicologici[57] — allo stile di Reggio, che, a mio avviso, rappresenta un'ulteriore stilizzazione, con contrasto studiato tra lettere larghe e lettere strette, dello stile rossanese. Testimoniano in modo chiaro questo passaggio lo Scorial.Ω.III.14 del sec. XII *in.*[58], il Vat.gr.1495, ff.97-102, il Vat.gr.2014, e soprattutto due codici trascritti con ogni probabilità a Rossano, il Sinait.gr.234 del 1118/19[59] e il Vat.gr.2048 (ff.141-220) del 1125/26[60]. La grafia, inoltre, del Vat.gr.1926, copiato da Leone di Reggio, calligrafo di Traina (ME) nel 1125/26[61], risente delle forme dello stile di Rossano e dello stile di Reggio. Ma non solo. Il Vat.gr.1646, vergato nel 1118 da un certo Nicola di Reggio, considerato a ragione il primo codice datato in stile di Reggio[62] — ma la grafia mostra an-

56. *Act. SS. Sept.*, VIII, coll. 823 E-825 A. Cf. pure M. SCADUTO, *Il monachismo basiliano nella Sicilia medievale. Rinascita e decadenza*, Roma 1947 (*Storia e Letteratura*, 18), pp. 173-174. Giova ribadire, d'altra parte, che l'eucologio Bodleiano Auct.E.5.13., in stile rossanese, è stato copiato proprio al S. Salvatore, cf. *supra* e nota 28.

57. P. CANART - J. LEROY, *Les manuscrits en style de Reggio. Étude paléographique et codicologique*, in *La Paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977 (*Colloques internationaux du CNRS*, 559), p. 250.

58. Esso fu restaurato nell'abbazia del S. Salvatore di Messina dal monaco Ignazio nel 1284/85, cf. il mio *Il Vat.gr.1926 e altri* cit., pp. 68-72, 74 (ivi bibliografia precedente). Ringrazio il Direttore dell'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes di Parigi, Prof. Joseph Paramelle, per avermi procurato delle ottime riproduzioni del codice.

59. *Specimina Sinaitica*, N. 21, pp. 41-42, Abb. 95-98. Il codice presenta l'*omega* 'paraphé' e la sottoscrizione termina con la formula dossologica trinitaria, molto adoperati a Rossano, cf. LEROY, *L'oméga paraphé* cit. Al copista vanno attribuiti il Barb.gr.482 e il Cantabrig.2.36 (Univ.Libr.), cf. *Specimina Sinaitica*, p. 41.

60. LEROY, *L'oméga paraphé* cit., pp. 208-209, 215-217.

61. LAKE, VIII, pl. 569; LUCÀ, *Il Vat.gr.1926 e altri* cit., tav.I. Simili tendenze grafico-stilistiche in un codice frammentario di Messina, ricostruito in parte da M.B. FOTI, *Catalogo dei frammenti di codici manoscritti greci della Biblioteca Universitaria di Messina*, Messina [1979], frr. 32, 54, 55 (= pp. 36 e nota 40, 53-54, tav.8); e forse, se non erro, nel Corpus Christi College Ms. 25 del 1109, cf. N. WILSON, *Mediaeval Greek Bookhands*, Cambridge-Mass. 1972, pl. 42. Alla lin. 13 della II col. di quest'ultima tavola si nota la particolarità ortografica rossanese.

62. CANART - LEROY, *Les manuscrits en style de Reggio* cit., p. 256. Riproduzioni in VOICU, p. 280; BARBOUR, pl. 23; SPATHARAKIS, pl. 245.

cora forti connotazioni dello stile di Rossano — proviene dal Patir. Sul *recto* di f.1 si legge la scritta *sin(e) car(actere)*, che fu apposta in Vaticana sui codici provenienti dall'abbazia rossanese[63]. Esso inoltre potrebbe essere identificato con il libro 75 dell'inventario dei codici patiriensi, redatto prima del 1561 forse per volere di Guglielmo Sirleto[64].

In conclusione, Rossano, il centro culturale più importante dell'Italia bizantina, dalla fine del sec. X all'inizio del sec. XII, esprime un linguaggio grafico nel complesso omogeneo ed unitario, sebbene vario ed articolato, di cui possiamo seguire le tappe e l'evoluzione che dalla minuscola niliana, minuta e rotonda, attraverso un processo di assimilazione e di ricezione delle tendenze grafico-stilistiche e tecnico-librarie della Capitale, portarono alla nascita dello stile rossanese. Questo ruolo principe di promozione culturale, svolto in Calabria e nelle zone di più stretta influenza nei sec. X-XI e XI-XII, si esaurisce con la morte di s. Bartolomeo († 1130). Da questo momento, il S. Salvatore di Messina e la Terra d'Otranto assicurano nei secoli a venire la sopravvivenza e il rifiorire dell'ellenismo italiota, che graficamente si esprime con stilizzazioni diverse, ma nate (per lo stile di Reggio è sicuro) dalla matrice rossanese.

ELENCO PROVVISORIO DI MANOSCRITTI IN STILE ROSSANESE

Firenze, Biblioteca Med.-Laurenziana
Laur.conv.soppr.39 (A.D.1105)

Grottaferrata, Biblioteca del monastero
Crypt.Γ.β.XXXV
Δ.α.XVIII

Messina, Biblioteca Regionale (ex Universitaria)
Messan.gr.8
19
20

63. Mercati, pp. 95-98.

64. *Ib.*, pp. 98-115; 311 «75. Max.° m.^co». Il Vaticano contiene le *Quaestiones ad Thalassium* ed altri scritti di Massimo Confessore. Non è privo di significato il fatto che esso è un apografo diretto del Venet.Marc.gr.137 (cf. Maximi Confessoris, *Quaestiones ad Thalassium I* [*Quaest. I-LV*], ed. C. Laga - C. Steel, Turnhout-Leuven 1980 [*Corpus Christianorum Series Graeca*, 7], pp. XXV-XXVI), probabilmente eseguito a Rossano.

28 + fr.10 (Foti, *Catalogo dei frammenti* cit., pp. 21-22, tav.5).
59
62
82
90
108
Fr.14 (Foti, *Catalogo dei frammenti* cit., p. 26, tav.6).

Oxford, Bodleian Library
Auct.E.2.4 (A.D. 1106)
E.5.13
Holkham gr.60 (A.D. 1118)

Roma, Biblioteca Angelica
Angel.gr.106, ff.12-17
Biblioteca Vallicelliana
Vallic.C 11[1]
E 54, ff.1-88

Sinai, Monē tēs Hagias Aikaterinēs
Sinait.gr.401, parte (A.D. 1086)
422 (A.D. 1099/1100)

Vaticano, Biblioteca Apostolica
Vat.gr.1270
1495, ff.9-24
1611 (A.D. 1116/17)
1642
1991, ff.43-124 + 2123, ff.97-102, 118-123
1992, ff.118-219 + 2121, ff.46-51 (A.D. 1104)
1992, ff.220-251
1992, ff.252-273 + 2121, ff. 52-56
1998, ff.1-149
1999, ff.1-119
2000, ff.155-204 (A.D. 1102)
2000, ff.205-211
2000, ff.211bis-267
2003, ff.169-202
2003, ff.203-274
2009, A) ff.1-135; B) ff.135^v-151
2021 (A.D. 1105)
2042
2050, ff.1-117 (A.D. 1105)
2050, ff.118-125
2060
2064

2091
2115, ff.78-96
2115, ff.99-106 + 2089, ff.1-72
2115, ff.107-108, 160-165 + 2089, ff.73-150
2115, ff.123-146
2119, ff.26-37 + 1999, ff.176-216

Wien, Österreichische Nationalbibliothek
Vindob.theol.gr.157 (A.D. 1087/88?)

Nelle more della stampa ho ripreso e ampliato l'argomento in due articoli (*Rossano, il Patir e lo stile rossanese. Note per uno studio codicologico - paleografico e storico - culturale*, in *Riv. di studi biz. e neoellenici*, n.s. 22 - 23 [1985 - 86], pp. 93 - 170; *Attività scrittoria e culturale a Rossano: da s. Nilo a s. Bartolomeo da Simeri*, in *Atti del Congresso intern. su S. Nilo di Rossano*, Rossano - Grottaferrata 1989, pp. 25 - 73, precis. p. 59 ss.), in cui ho apportato alcune aggiunte e precisazioni.

GIANCARLO PRATO

I MANOSCRITTI GRECI DEI SECOLI XIII E XIV: NOTE PALEOGRAFICHE

La difficoltà — per non parlare di impossibilità — di seguire una linea organica di svolgimento della scrittura greca in epoca tardobizantina, costituisce certo uno dei problemi più grossi che si trova a dover affrontare chi si interessa della produzione libraria dei secoli XIII e XIV. Ed in effetti, nonostante la grande massa di manoscritti datati — oltre 800 nei due secoli — e nonostante la pubblicazione sempre più frequente di raccolte di facsimili che mettono a disposizione degli studiosi materiale sempre più vasto, tentar di tracciare una storia della scrittura greca o di individuare stili e correnti grafiche nel XIII e nel XIV secolo è compito estremamente arduo. Vari tentativi sono stati fatti in tal senso, ma i risultati sono piuttosto deludenti, tanto che ancora oggi gli stili di cui a buon diritto possiamo parlare in età tardobizantina restano assai pochi: la Fettaugen-Mode ad esempio, individuata quasi trent'anni fa da Herbert Hunger[1], le cui radici risalgono

1. H. HUNGER, *Griechische Paläographie*, in *Geschichte der Textüberlieferung der antiken und mittelalterlichen Literatur*, Band I: *Antikes und mittelalterliches Buch- und Schriftwesen. Überlieferungsgeschichte der antiken Literatur*, Zürich [1961], p. 101s. e Abb. 22. In questa sede si parla di *Fettaugenstil*; *Fettaugen-Mode* è definizione più recente, si veda H. HUNGER, *Die sogenannte Fettaugen-Mode in griechischen Handschriften des 13. und 14. Jahrhunderts*, in *Byzantinische Forschungen*, IV (1972), pp. 105-113.

ad epoca mediobizantina ma che si afferma diffondendosi ovunque nella seconda metà del secolo XIII, o lo stile — identificato anch'esso trent'anni fa da Linos Politis[2] e recentemente ristudiato in un altro lavoro di Hunger[3] — elaborato a partire dalla prima metà del secolo XIV nella scuola calligrafica del monastero τῶν Ὁδηγῶν. Certo, si è parlato di uno stile *beta-gamma*, di uno stile associato alle figure di Demetrio Triclinio e Massimo Planude, di un Metochitesstil e di uno stile della cancelleria di Andronico II Paleologo[4]. Ma lo stile *beta-gamma*, così definito per l'esagerato ingrandimento delle due lettere, a ben considerare altro non è se non la Fettaugen-Mode. Per lo 'stile Triclinio' o lo 'stile Planude', a mio avviso, sarebbe più opportuno parlare semplicemente di scrittura di Triclinio e scrittura di Planude, nel senso che ci troviamo di fronte alla scrittura personale di due dotti, ciascuna caratterizzata da ben individuabili particolarità. Se si parla di tali 'stili', evidentemente, è solo perché abbiamo a che fare con due grossi esponenti della cultura tardobizantina, la cui importanza però, dal punto di vista paleografico, è pari a quella di Michele Lullude di Efeso il quale, rifugiatosi a Creta, vi trascrisse numerosi codici di contenuto prevalente-

2. L. Politis, *Eine Schreiberschule im Kloster τῶν Ὁδηγῶν*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 51 (1958), pp. 17-36 e 261-287, ristampato in *Paléographie et littérature byzantine et néo-grecque*, London 1975 (*Variorum Reprints*). Si veda anche, dello stesso Politis, *Nouvelles données sur Joasaph, copiste du monastère des Hodèges*, in *Illinois Classical Studies*, VII, 2 (1982), pp. 299-322.

3. H. Hunger - O. Kresten, *Archaisierende Minuskel und Hodegonstil im 14. Jahrhundert. Der Schreiber Theoktistos und die κράλαινα τῶν Τριβαλῶν*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 29 (1980), pp. 187-235.

4. Si veda N. G. Wilson, *Nicaean and Palaeologan Hands: Introduction to a Discussion*, in *La Paléographie grecque et byzantine (Paris 21-25 octobre 1974)*, Paris 1977 (*Colloques Internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique*, n. 559), pp. 263-267. *Metochitesstil* è definizione ancora di Hunger, *Griechische Paläographie* cit., p. 102. Altri due stili grafici, elaborati in epoca tardobizantina, sono stati individuati e localizzati in aree provinciali: la cipriota «bouclée» (cfr. P. Canart, *Un style d'écriture livresque dans les manuscrits chypriotes du XIVe siècle: la chypriote «bouclée»*, in *La Paléographie grecque et byzantine* cit., pp. 303-321) e la scrittura «barocca» di Terra d'Otranto, o «style otrantais classique» (cfr. A. Jacob, *Les écritures de Terre d'Otrante*, in *La Paléographie grecque et byzantine* cit., pp. 269-281).

mente medico[5]; o di Manuele Sfenea, copista dell'Oppiano Laur. 31.3[6], o ancora del Teodoro Cazanopulo dell'Ambr. G 66 sup. (Aristide)[7], o, infine, di un qualunque Michele di Ninfeo, in Asia Minore, copista di due codici a torto considerati di mano diversa, il Laur. 7.30 e l'Ambr. C 178 inf.[8]. Quanto al Metochitesstil e allo stile della cancelleria di Andronico II, se ne parlerà più avanti.

In definitiva, in età tardobizantina, ci troviamo di fronte a due grandi blocchi grafici: da una parte la scrittura tradizionale, conservativa, legata per lo più ai testi 'sacri', che perpetua nel corso dei secoli le forme grafiche della minuscola antica e che costituisce la base, in epoca paleologa, per la 'costruzione' della scrittura mimetica e poi dello stile τῶν Ὁδηγῶν; dall'altra la scrittura corrente, legata prevalentemente a testi profani, che si manifesta nelle innumerevoli grafie — spesso influenzate dalla Fettaugen-Mode — individuali, personali di ciascuno scriba e che sarebbe impossibile, oltre che inutile, classificare in 'stili'.

Prima di andare avanti è opportuno forse fare una piccola pre-

5. A. Turyn, *Dated Greek Manuscripts of the Thirteenth and Fourteenth Centuries in the Libraries of Italy*, Urbana-Chicago-London 1972, pp. 105-109 e tavv. 83 e 235b. Su Lullude si veda anche, dello stesso Turyn, *Michael Lulludes (or Luludes). A Scribe of the Palaeologan Era*, in *Rivista di studi bizantini e neoellenici*, n.s. 10-11 (1973-74), pp. 3-15.

6. Turyn, *Dated Greek Manuscripts* cit., pp. 55-57 e tavv. 42 e 227d.

7. Ibid., p. 81, tavv. 58 e 230d.

8. Michele di Ninfeo sottoscrisse nell'anno 1324 il ms. Ambr. C 178 inf., contenente le Orazioni di Gregorio Nazianzeno col commentario di Niceta di Eraclea, cfr. Turyn, *Dated Greek Manuscripts* cit., p. 150, tavv. 127 e 243a. Nello stesso volume del Turyn, p. 148, si legge che il ms. Laur. 7,30 (Commentario di Gregorio di Nissa al Cantico dei Cantici, Catena ai Proverbi, alcuni libri dell'Antico Testamento) fu vergato nell'anno 1323 da un Giovanni per un Michele; è evidente tuttavia che si tratta di una banale svista e che è vero invece tutto il contrario, e cioè che il codice fu copiato da un Michele per un Giovanni. Il copista Michele altri non è se non il Michele di Ninfeo dell'Ambr. C 178 inf., come si può facilmente constatare confrontando le tavv. 125 e 127 del volume del Turyn: le due scritture, sia pure in una presentazione del testo assai differente che può trarre in inganno, sono identiche e l'elemento più significativo mi pare si possa considerare il grosso *beta* all'interno del quale trovano posto una o più lettere. In ogni caso, è sufficiente la caratteristica scrittura del nome stesso Μιχαήλ, nella sottoscrizione, per eliminare ogni dubbio: si vedano, sempre nel volume del Turyn, le tavv. 242c e 243a.

cisazione. In paleografia, si tende di solito a considerare importante la data del 1204 e, effettivamente, la presa di Costantinopoli da parte dei Crociati rappresenta un momento fondamentale nella storia della produzione libraria bizantina[9]. La caduta del centro politico, culturale e spirituale dell'impero provocò il decentramento della cultura e dell'arte, la crescita delle attività nelle aree periferiche, la nascita forse o comunque lo sviluppo di centri di copia in tutto il territorio greco-orientale. Ma da un punto di vista strettamente grafico, il 1204 non significa assolutamente nulla, non rappresenta né un punto d'arrivo né un punto di partenza nella storia della scrittura greca[10]. Questa non risente in alcun modo degli eventi politici che sconvolsero l'impero bizantino e d'altra parte, forse, non poteva essere diversamente, se si considera la sostanziale unità grafica che caratterizza — almeno in area greco-orientale — la produzione manoscritta bizantina. La caduta di Costantinopoli poté significare la perdita di un centro di copia (sia pure il maggiore), ma non l'interruzione o la modifica di un sistema grafico. In definitiva, in seguito agli avvenimenti del 1204, la scrittura greca — forse dopo un momento di iniziale sbandamento — prosegue tranquillamente la sua strada, lontano dalla capitale o anche — ma di questo non abbiamo testimonianza alcuna

9. G. Prato, *La produzione libraria in area greco-orientale nel periodo del regno latino di Costantinopoli (1204-1261)*, in *Scrittura e Civiltà*, 5 (1981), pp. 105-147, soprattutto pp. 138-147.

10. Lo scarso significato del 1204 per la storia della scrittura greca era già stato rilevato, ma soprattutto in ambito documentario, da P. Wirth, *1204 — Ein Epochejahr in der Geschichte der griechischen Schrift?*, in *Archiv für Diplomatik*, 19 (1973), pp. 151-156. Ne riportiamo le conclusioni: «Der Verfall der mittleren Minuskel setzt nicht etwa abrupt im Jahre 1204 ein, vielmehr bahnt sich die stilistische Entartung bereits unter der Regierung des Kaisers Isaak II. Angelos an und gelangt unter Alexios III. zur letzten Konsequenz. War früher die kaiserliche Schrift ein stilistisches Korrektiv von wegweisender Bedeutung, so dringt umgekehrt in den 80er Jahren des 12. Jahrhunderts die Buchschrift auch in die Kaiserkanzlei ein — eine Minuskel, die in den 90er Jahren des 12. Jahrhunderts, wie das öfter benannte Chrysobull für Stephan Nemanja bekundet, bereits in völliger Auflösung begriffen war. So ergibt sich denn das vielleicht überraschende Resultat, daß nicht das Katastrophenjahr 1204 in der Geschichte der griechischen Schrift von epochaler Bedeutung war, sondern daß vielmehr der Verfall zeitlich mit dem außenpolitischen Niedergang in den 80er und 90er Jahren des 12. Jahrhunderts koinzidiert und daß dieser Verfallprozeß längst vor dem Jahre 1204 bereits zum Abschluß gelangt war».

— a Costantinopoli stessa[11].

Negli ultimi anni del secolo XII o nei primissimi del XIII è in uso a Costantinopoli un tipo di scrittura che è una via di mezzo tra il corsivo e il calligrafico e che viene adoperato prevalentemente per testi aristotelici. È l'ultimo tipo di scrittura attestato a Costantinopoli prima della sua caduta ed è di un certo interesse soprattutto perché vi troviamo mescolate, in una sorta di osmosi grafica, forme librarie e forme documentarie. Consideriamo il noto cod. Ambr. M 46 sup., prodotto che si può definire 'di lusso', stando all'abbondanza di oro usato per l'ornamentazione e le lettere iniziali[12]. Contiene la *Fisica* e il *De Caelo* di Aristotele ed è vergato da due copisti coevi la cui grafia, sia pure con differenze di *ductus* e di tratteggio, si presenta sostanzialmente assai simile: la prima scrittura è piuttosto calligrafica, rotondeggiante, posata; la seconda è più corsiveggiante, più angolosa, con una leggera inclinazione a destra (tav. 1 *a*). Caratteristico in entrambe è l'ingrandimento di alcune lettere: quelle il cui elemento-base è costituito da un cerchio, come ad esempio l'*epsilon* minuscolo, il *delta*, l'*omicron*, il *sigma*, il *phi*, l'*omega*; o altre, come ad esempio il *kappa*, i cui tre tratti sono assai sviluppati, il primo verticale debordante in alto e in basso dal sistema bilineare, gli altri due obliqui allungati, in particolare l'inferiore che si estende fino ad abbracciare una o più lettere vicine. Da notare sono anche alcune particolari legature, come ad esempio quelle di *epsilon-rho* o *tau-epsilon-rho*, del *tau* alto con le lettere successive e, soprattutto, la forma di *alpha* con l'occhiello stretto e allungato verso sinistra e in basso.

11. Alcuni manoscritti assai importanti soprattutto da un punto di vista storico-artistico erano stati localizzati a Costantinopoli nella prima metà del XIII secolo da K. Weitzmann, *Constantinopolitan Book Illumination in the Period of the Latin Conquest*, in *Gazette des Beaux-Arts*, 86 (1944), pp. 193-214, ristampato in Weitzmann, *Studies in Classical and Byzantine Manuscript Illumination*, ed. by H. Kessler, Chicago-London 1971, pp. 314-334. Studi successivi hanno dimostrato l'infondatezza della datazione di tutti i manoscritti considerati dal Weitzmann, si veda Prato, *La produzione libraria* cit., p. 105s.

12. G. Prato, *Un autografo di Teodoro II Lascaris imperatore di Nicea?*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 30 (1981), pp. 249-258. Si veda anche, a proposito del codice Ambrosiano, il recente lavoro di Ph. Hoffmann, *Une nouvelle reliure byzantine au monogramme des Paléologues (*Ambrosianus *M 46 sup.* = gr. *512)*, in *Scriptorium*, XXXIX, 2 (1985), pp. 274-281.

All'Ambrosiano possono essere accostati alcuni altri manoscritti della stessa epoca, tutti caratterizzati dalla medesima struttura grafica. In primo luogo un altro Ambrosiano, H 50 sup., contenente varie opere aristoteliche, che è copiato dallo stesso scriba cui si deve la seconda parte dell'Ambr. M 46 sup. (tav. 1 *b*). Sull'identità non v'è alcun dubbio: basti considerare, tra le caratteristiche più evidenti, l'*alpha* col nucleo stretto e allungato, o *tau* — e anche *phi* — che si legano alla lettera successiva dopo aver descritto un occhiello in basso. Simile alla scrittura della prima parte dell'Ambr. M 46 sup. è quella del codice di Basilea, F II 21, contenente anch'esso Aristotele[13] (tav. 2 *a*). Si considerino anche qui gli ingrossamenti di alcune lettere (ad es. il *kappa*) ed il legamento di *tau-epsilon-rho*. A parte sono da considerare tre codici, i quali presentano un piccolo problema legato alla loro localizzazione. Si tratta del Cantabr. Ff 5.8[14], del Vat. Barb. gr. 136 (tav. 2 *b*) e del Vat. gr. 260 (tav. 2 *c*), la cui scrittura è assai simile a quella dei codici appena esaminati, ma che mostrano un caratteristico formato oblungo, con altezza doppia o quasi della larghezza, formato che trova riscontro in manoscritti latini dell'Italia Meridionale[15]. Personalmente, preferendo privilegiare, piuttosto che i dati codicologici, l'aspetto paleografico, sono propenso ad assegnare i tre codici all'area orientale, inserendoli nel gruppo di probabile origine costantinopolitana. Un confronto utile sia per la datazione sia per la localizzazione del gruppo si può istituire con un codice conservato nella Biblioteca Nazionale di Vienna, il Theol. gr. 19, copiato nel 1196 per l'igumeno del monastero costantinopolitano τῆς Περιβλήπτου Θεοτόκου[16]: è vergato da due

13. Se ne veda la descrizione in *Aristoteles graecus. Die griechischen Manuskripte des Aristoteles*, untersucht und beschrieben von P. Moraux, D. Harlfinger, D. Reinsch, J. Wiesner, I, *Alexandrien-London*, Berlin-New York 1976 (*Peripatoi*, 8), pp. 28-30: il codice è datato alla II metà del XII secolo-I metà del XIII.

14. In *Aristoteles graecus* cit., p. 103s., il codice di Cambridge è assegnato al XII-XIII secolo; qui è anche l'accostamento ai due manoscritti Vaticani Barb. gr. 136 e gr. 260.

15. Si veda G. Cavallo, *La trasmissione scritta della cultura greca antica in Calabria e in Sicilia tra i secoli X-XV. Consistenza, tipologia, fruizione*, in *Scrittura e Civiltà*, 4 (1980), pp. 157-245, in particolare p. 194.

16. K. and S. Lake, *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the Year 1200*, Boston 1934-1945 (*Monumenta Palaeographica Vetera*, I Series), vol. V, tavv. 364-366; J. Bick, *Die Schreiber der Wiener griechischen Handschriften*, Wien-Prag-Leipzig 1920 (*Museion, Veröffentlichungen aus der Nationalbibliothek in Wien. Abhandlungen*, I Band), tav. 12.

scribi, il primo dei quali mostra una grafia paragonabile a quella della seconda mano dell'Ambr. M 46 sup., il secondo alla prima dello stesso Ambrosiano. Il codice è interessante, oltre che per il fatto di essere stato vergato in area costantinopolitana e di essere fornito di una datazione che costituisce dunque un punto di riferimento per tutti i codici sopra menzionati, anche perché si tratta di un libro (contiene i Vangeli col commento di Teofilatto di Bulgaria) in cui si riconosce la mano di uno scriba abituato a scrivere in ambito documentario. Lo si può notare da due indizi: il primo, puramente grafico, è la forma dell''involuzione' di -ον finale di parola, in cui il *ny*, all'interno dell'*omicron*, è tracciato con tre trattini verticali paralleli[17], particolare questo ignoto alla grafia libraria ma regolarmente usato (anche se, di norma, i tratti sono quattro e non tre) nella scrittura di cancelleria; il secondo indizio è la singolare espressione adoperata nella sottoscrizione (μηνὶ καὶ ἰνδικτιῶνι τοῖς προγεγραμμένοις), espressione consueta nei documenti del patriarcato di Costantinopoli[18].

* * *

Il periodo che va dal 1204 al 1261 è stato indagato di recente[19]. È opportuno tuttavia soffermarsi brevemente a ricordare un argomento che dovrebbe essere di una certa importanza per la storia della produzione libraria di quest'epoca. Il Sinait. gr. 2123 è stato spesso al centro dell'attenzione degli storici dell'arte. Studiosi come Kurt Weitzmann, Hugo Buchthal e altri[20] lo hanno elevato al rango di codice d'importanza fondamentale in quanto, fornito di sottoscrizione con la data del 1241/42, è considerato l'unico manufatto di lusso prodotto sicuramente nel periodo del dominio latino a Costantinopoli,

17. Ad es., al f. 314^r, riprodotto in Lake, *Dated Greek Minuscule Manuscripts* cit., tav. 366 e in Bick, *Die Schreiber* cit., tav. XII.

18. Si veda, ad es., H. Hunger - O. Kresten, *Das Register des Patriarchats von Konstantinopel*, 1. Teil. Edition und Übersetzung der Urkunden aus den Jahren 1315-1331, Wien 1981 (*Corpus Fontium Historiae Byzantinae. Series Vindobonensis*, XIX/1), nr. 70,49; 71,63; 79,141; 89,45; 91,54 etc.

19. Prato, *La produzione libraria* cit.

20. Si veda, ad es., K. Weitzmann, *Illustrated Manuscripts at St. Catherine's Monastery on Mount Sinai*, Collegeville, Minnesota 1973, p. 24; H. Buchthal, *The «Musterbuch» of Wolfenbüttel and its Position in the Art of the Thirteenth Century*, Wien 1971 (*Byzantina Vindobonensia*, 12), p. 49; I. Spatharakis, *Corpus of Dated Illuminated Greek Manuscripts to the Year 1453*, Leiden 1981 (*Byzantina Neerlandica*, 8), p. 49s.

un punto fermo, dunque, nella storia della miniatura bizantina[21]. Purtroppo però, come un semplice esame codicologico ha rivelato, e come è stato dimostrato in un lavoro recente[22], il manoscritto, originariamente, non possedeva miniature e, anzi, si può affermare con certezza che, al momento della sua stesura, esse non erano neanche previste. Tutte le miniature che attualmente arricchiscono il codice sono state inserite in un momento successivo, sicuramente non prima dell'età paleologa. Non un manufatto di lusso, dunque, ma solo un codice provinciale di fattura, peraltro, assai modesta.

Il ritorno sul trono di Costantinopoli di un imperatore bizantino significò la ripresa delle attività culturali ed artistiche nella capitale e uno sviluppo eccezionale della produzione libraria. A livello grafico abbiamo, da una parte, la scrittura corrente: una grande quantità di grafie personali, individuali, buona parte delle quali mostra predilezione per l'ingrossamento esagerato del nucleo rotondo di alcune lettere, ch'è l'elemento caratteristico della Fettaugen-Mode; dall'altra continua l'uso — per i testi biblici, liturgici, agiografici, omiletici, patristici — delle scritture conservative, tradizionali, che rimangono immutabili attraverso i secoli, sottratte ad ogni evoluzione storico-grafica. Ma accanto a queste, e probabilmente partendo da queste come base, si sviluppano negli esemplari più lussuosi quelle scritture arcaizzanti che imitano alla perfezione modelli più antichi tanto che sovente la loro datazione diventa assai problematica[23] e che raggiungono l'espressione più alta in quel gruppo di codici prodotti nel cosiddetto «scriptorium

21. Recentemente alcuni manoscritti miniati, privi però di data esplicita, sono stati attribuiti al periodo del dominio latino a Costantinopoli da H. Buchthal, *Studies in Byzantine Illumination of the Thirteenth Century*, in *Jahrbuch der Berliner Museen*, 25 (1983), pp. 27-102.

22. G. Prato - J. A. M. Sonderkamp, *Libro, testo, miniature: il caso del cod. Sinait. gr. 2123*, in *Scrittura e Civiltà*, 9 (1985), pp. 309-323. Si veda anche l'importante studio di R. S. Nelson, *Paris. gr. 117 and the Beginnings of Palaeologan Illumination*, in *Wiener Jahrbuch für Kunstgeschichte*, XXXVII (1984), pp. 1-21, il quale avanzava qualche dubbio a proposito delle miniature del Sinait. gr. 2123: «...it should be noted that all these images are painted on inserted leaves of parchment and not one can be definitively and unequivocally connected with the date of the text» (p. 2).

23. G. Prato, *Scritture librarie arcaizzanti della prima età dei Paleologi e loro modelli*, in *Scrittura e Civiltà*, 3 (1979), pp. 151-193.

di Teodora Raulena»[24].

S'è detto che le scritture arcaizzanti riguardano prevalentemente i codici di contenuto sacro. Ma non mancano i manoscritti profani, i quali, anzi, costituiscono senz'altro i casi più interessanti in quanto la loro datazione finisce col diventare di una certa importanza per la storia della tradizione e la costituzione del testo. Consideriamo qui un gruppo di codici, di contenuto profano appunto, accomunati tutti dal medesimo tipo di scrittura arcaizzante, i quali sono stati comunemente considerati molto più antichi di quel che non siano in realtà. Il sontuoso Platone pergamenaceo suddiviso in due volumi conservati nella Biblioteca Apostolica Vaticana con la segnatura Vat. gr. 225 e Vat. gr. 226 è stato assegnato di solito al secolo XII sulla base di una scrittura che imita chiaramente modelli più antichi[25] (tav. 3). È evidente che l'impressione generale può facilmente trarre in inganno, ma esaminata in dettaglio la scrittura mostra tutta una serie di particolarità che non lasciano dubbi sull'appartenenza del codice ad epoca tarda. La forma di certe lettere (come ad esempio il *beta* e il *kappa*),

24. A proposito dello «scriptorium di Teodora Raulena» si veda lo studio di H. Buchthal-H. Belting, *Patronage in Thirteenth-Century Constantinople. An Atelier of Late Byzantine Book Illumination and Calligraphy*, Washington 1978 (*Dumbarton Oaks Studies*, 16). Ai manoscritti esaminati in questo lavoro se ne sono aggiunti recentemente altri due, il Vat. gr. 352 (v. K. Maxwell, *Another Lectionary of the «Atelier» of the Palaiologina*, in *Dumbarton Oaks Papers*, 37 [1983], pp. 47-54) e l'Oxon. Laud. gr. 90 (v. I. Hutter, *Corpus der byzantinischen Miniaturenhandschriften*, hrsg. v. O. Demus, Band 3: *Oxford, Bodleian Library III*, Stuttgart 1982, p. 345). Si veda anche B. Fonkič, *Scriptoria bizantini. Risultati e prospettive della ricerca*, in *Rivista di studi bizantini e neoellenici*, 17-19 (1980-82), pp. 73-118, in particolare pp. 113-116; R. S. Nelson, *The Manuscripts of Antonios Malakes and the Collecting and Appreciation of Illuminated Books in the Early Palaeologan Period*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 36 (1986), pp. 229-254, in particolare p. 253.

25. Nel catalogo dei manoscritti greci della Biblioteca Vaticana di G. Mercati - P. Franchi De' Cavalieri, *Codices Vaticani graeci 1-329*, Romae 1923, p. 295, i due codici sono assegnati al sec. XII, ed è questa la data comunemente accettata dagli studiosi: si veda, ad es., A. Carlini, *Studi sulla tradizione antica e medievale del Fedone*, Roma 1972, p. 187 e n. 41. Soltanto L. A. Post, *The Vatican Plato and its Relation*, Middletown, Connecticut 1934 (*Philological Monographs published by the American Philological Association*, 4), p. 56, propone una datazione al sec. XIII, datazione ripresa dubitativamente da N. G. Wilson, *A List of Plato Manuscripts*, in *Scriptorium*, 16 (1962), p. 391.

alcuni tipi di legature (come *epsilon-sigma*, *omicron-ypsilon* ecc.), l'ingrandimento di alcune lettere che richiama alla mente la Fettaugen-Mode e soprattutto una manifesta artificiosità mostrano chiaramente che abbiamo a che fare con un prodotto d'imitazione — peraltro non tanto perfetto — e consentono, con un buon margine di sicurezza, di assegnare il codice ad età paleologa, molto probabilmente ai primi anni del secolo XIV. Dello stesso tipo, anzi, a mio avviso, della stessa mano, è la scrittura sia del codice di Bucarest, Accademia Rumena 10, pergamenaceo, contenente scritti di Niceforo Blemmida, attribuito al sec. XIII[26] (tav. 4), sia del cod. Par. Coislin 311 con l'Alessiade di Anna Comnena, vergato anch'esso su pergamena e comunemente assegnato al secolo XII[27] (tav. 5). Ma è evidente che si tratta della stessa scrittura arcaizzante di età paleologa e non vale la pena di scendere nei particolari. Nello stesso gruppo, infine, anche se confezionato con carta orientale invece che con pergamena, può essere inserito il Vat. gr. 1302, il ben noto codice di Diogene Laerzio, Teofrasto e Ps.-Aristotele, la cui seconda mano mostra le medesime caratteristiche grafiche dei manoscritti fin qui menzionati[28]. Per la datazione dei quattro codici disponiamo di un sicuro termine di confronto: il Lond. Brit. Libr. Add. 29714 fu sottoscritto dal monaco Ignazio nel 1305/06[29]; gli elementi in comune con il gruppo preso in considerazione sono tali e tanti che è difficile supporre un ambito scrittorio diverso (Costantinopoli, probabilmente), impossibile pensare ad una diversa epoca.

* * *

E veniamo ora al Metochitesstil e allo stile della cancelleria di

26. C. Litzica, *Catalogul manuscriptelor grecești*, București 1909, p. 41 e tav. IV.

27. Si veda, ad es., H. Hunger, *Anonyme Metaphrase zu Anna Komnene, Alexias XI-XIII. Ein Beitrag zur Erschliessung der Byzantinischen Umgangssprache*, Wien 1981 (*Wiener Byzantinische Studien*, 15), p. 17.

28. Riproduzioni della scrittura del Vat. gr. 1302 sono in Prato, *Scritture librarie arcaizzanti* cit., tavv. 20a e 20b; si veda anche alla p. 187 n. 87, dove si discute la datazione del codice.

29. E. Gamillscheg - D. Harlfinger, *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600*. 1. Teil. *Handschriften aus Bibliotheken Großbritanniens*, Wien 1981 (*Österreichische Akademie der Wissenschaften. Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik*, Band III/1), nr. 150; A. Turyn, *Dated Greek Manuscripts of the Thirteenth and Fourteenth Centuries in the Libraries of Great Britain*, Washington 1980 (*Dumbarton Oaks Studies*, 17), p. 69s., tavv. 47 e 109b.

Andronico II Paleologo. Prendiamo in considerazione uno dei più importanti codici di Teodoro Metochita, il Vind. Phil. gr. 95, manoscritto pergamenaceo contenente i Λόγοι del grande logoteta, disposti nell'ordine cronologico della loro composizione. Si ritiene comunemente che esso sia stato copiato da tre scribi, riconoscibili il primo dal f. 1 al 302ᵛ, il secondo da 303 a 328ᵛ, il terzo da 329 alla fine[30]. La prima parte, che reca i Λόγοι 1-11 e costituisce il grosso del codice, è vergata in una scrittura elegante, ordinata, eccezionalmente calligrafica, con qualche commistione di elementi della Fettaugen-Mode che si manifesta nell'ingrandimento moderato del nucleo di alcune lettere (tav. 6). Si nota una mano sicura, esperta, che scrive con *ductus* rapido, tratteggio spontaneo e che dispone di un repertorio di forme estremamente vario. Non è il caso qui di scendere nei particolari, di esaminare le varie forme di tutte le lettere, di descrivere le innumerevoli legature. Ci limitiamo quindi a rilevare le caratteristiche più salienti, gli elementi più significativi e utili ai fini del discorso che intendiamo fare.



Per quel che riguarda le singole lettere notiamo: le varie forme di *beta* (figg. 1, 2, 3, 4), di cui le più frequenti sono le prime tre, essendo l'ultima, piuttosto singolare, adoperata molto raramente; *zeta* si presenta regolarmente tracciato in un tempo solo (fig. 5), mentre

30. H. Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*. Teil 1. *Codices philosophici et philologici*, Wien 1961 (*Museion. Veröffentlichungen der Österreichischen Nationalbibliothek*, N.F., 4, 1, 1), p. 204; I. Ševčenko, *Études sur la polémique entre Théodore Métochite et Nicéphore Choumnos*, Bruxelles 1962 (*Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae. Subsidia* III), p. 177 n. 1: «Deux ou trois scribes».

la forma in due tempi, simile a quella moderna (fig. 6), è assai rara; *xi* mostra due forme, la prima delle quali è tracciata partendo da sinistra verso destra (fig. 7), la seconda al contrario (fig. 8); quest'ultima si presenta talvolta inclinata a sinistra (fig. 9); *omega*, aperto, è di modulo più grande delle altre lettere: la seconda parte, generalmente più ampia della prima, può includere, in fine di parola, l'ultima consonante (figg. 10, 11). Tra le numerosissime legature segnaliamo: *alpha-xi* (fig. 12), *alpha-gamma-omicron*, molto singolare (fig. 13); *epsilon-xi* col punto d'attacco alto, molto spostato a sinistra (fig. 14); più rara è la forma arrotondata (fig. 15); *epsilon-pi* con l'*epsilon* arrotondato (figg. 16, 17); ma non mancano i legamenti con l'*epsilon* angolato (fig. 18) oppure ad occhiello (fig. 19); il doppio *lambda* presenta di solito le due lettere separate fra loro, anche se talvolta, ad esempio in αλλ, è tutto in legamento (fig. 20). Caratteristiche sono anche le forme di -ται finale (fig. 21) e quella di τούς che s'incontra il più delle volte in fine di rigo, con il tratto orizzontale del *tau* che sale verso l'alto a tracciare — senza distacco dello strumento scrittorio — ους al disopra del rigo con uno svolazzo finale (fig. 22). Alcune altre particolarità sono da tenere presenti. Il nostro copista fa largo uso delle 'involuzioni': si vedano, ad esempio, *omicron-iota* preceduti da *pi*, *tau* o *sigma* (figg. 23, 24, 25, 26), ma anche *omicron-ny* e *omicron-rho*; tende a porre l'accento non sulla vocale cui si riferisce, ma sulla consonante seguente, fatto questo che colpisce in particolare in τῆς e in τοῖς, con un piccolo accento circonflesso su un *sigma* talvolta di modulo più grande delle precedenti lettere (figg. 27 e 28). Il καί è tracciato di norma per esteso, ma s'incontra anche in due forme tachigrafiche (figg. 29 e 30) con la seconda che si lega a volte con le lettere successive (v. ad es. καὶ οὐχ, fig. 31); ancora: l'accento circonflesso è spesso legato a lettere finali sovrapposte (figg. 32, 33). Va segnalata, infine, una caratteristica assai singolare: di tanto in tanto segni di punteggiatura (virgole o punti) sono inseriti all'interno dell'ultima lettera di una parola, come ad esempio in *omicron* (fig. 34), in *omega* (fig. 35) o anche nel *sigma* di forma lunata (fig. 36).

Una volta rilevate le caratteristiche grafiche più significative della parte principale del Vind. Phil. gr. 95, ne possiamo anche stabilire, con una certa precisione, la data di stesura. Il copista del Vindobonense è, infatti, quello stesso che ha scritto due crisobolli dell'imperatore Andronico II, uno del 1311 (conferma ai monaci russi del pos-

sesso dei loro beni fondiari)[31], l'altro del 1312 (sottomissione dei monasteri dell'Athos al patriarca di Costantinopoli)[32] (tav. 7). Sull'identità non v'è alcun dubbio: basti considerare soltanto le forme di *beta*, *zeta*, *xi* e *omega*; le legature di *alpha-xi*, *epsilon-xi*, *epsilon-ny*, *epsilon-pi*, l''involuzione' in -οι, l'accento circonflesso sul *sigma* in τῆς e τοῖς, il punto all'interno del *sigma* lunato. E inoltre, è da dire che gli elementi in comune tra le due scritture sono tali e tanti che dobbiamo necessariamente ammettere per il Phil. gr. 95 una data non molto lontana da quella dei crisobolli. Tale data, del resto, si accorda perfettamente con la cronologia delle opere del Metochita, che conosciamo grazie soprattutto agli studi di Ihor Ševčenko[33]: i Λόγοι 1-11 furono tutti composti prima del 1317. V'è di più: negli stessi anni,

31. Un facsimile è in *Actes de Saint-Pantéléèmôn*, éd. dipl. par P. Lemerle, G. Dagron, S. Ćirković, Paris 1982 (*Archives de l'Athos*, XII), pp. 92-96 e tav. XXVI.

32. *Actes du Protaton*, éd. dipl. par D. Papachryssanthou, Paris 1975 (*Archives de l'Athos*, VII), pp. 249-254 e tavv. XXXI-XXXV. Si veda anche F. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, München [1948], pp. 39-42 e tav. 7. Ad una possibile identità della mano in questione del Vind. Phil. gr. 95 con quella del crisobollo del 1312 aveva già pensato H. Hunger, *Theodoros Metochites als Vorläufer des Humanismus in Byzanz*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 45 (1952), pp. 4-19, in particolare p. 13: «Vielleicht ist der Schreiber unseres Kodex [Vind. Phil. gr. 95] mit jenem zu identifizieren, der den von Franz Dölger neu herausgegebenen Χρυσόβουλλος λόγος über die Unterstellung der Athosklöster unter den Patriarchen von Konstantinopel vom Jahre 1312 geschrieben hat». Si veda anche, dello stesso Hunger, *Von Wissenschaft und Kunst der frühen Palaiologenzeit. Mit einem Exkurs über die Κοσμικὴ δήλωσις Theodoros II. Dukas Laskaris*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft*, 8 (1959), pp. 123-155, in particolare p. 152; e, ancora, il *Katalog der griechischen Handschriften* cit., p. 204. Ševčenko, *Études sur la polémique* cit., p. 177 n. 1, parla più semplicemente di «écriture de chancellerie des deux Andronic, imitant la *Perlenschrift* du XIe siècle». Si veda, infine, anche lo studio di M. Arco Macrì, *Per una tradizione manoscritta dei* Miscellanea *di Teodoro Metochites*, in *XVI. Internationaler Byzantinistenkongress (Wien, 4.-9. Oktober 1981)*, Akten II/4 [= *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 32/4 (1982)], pp. 49-64, in particolare p. 57s.

33. I. Ševčenko, *Observations sur les recueils des discours et des poèmes de Théodore Métochite et sur la bibliothèque de Chora à Constantinople*, in *Scriptorium*, 5 (1951), pp. 279-288, in particolare p. 282 e n. 1; cfr. anche, dello stesso Ševčenko, *Études sur la polémique* cit., pp. 137ss.

e cioè intorno al 1311/12, lo stesso scriba vergò, forse per lo stesso Metochita, o comunque per qualche personaggio di corte, il ms. Burney 95 della British Library, il celebre *codex Crippsianus* degli oratori attici[34] (tavv. 8 e 9). È inutile soffermarsi ancora sulle caratteristiche grafiche: identiche sono le forme delle singole lettere, identici gli innumerevoli legamenti, identica la strana abitudine di porre l'accento sulle consonanti e di inserire i punti o le virgole all'interno delle lettere. Sempre lo stesso copista, infine, anche se si nota una maggiore rapidità d'esecuzione e una minore calligraficità, dovrebbe aver scritto anche il crisobollo di Andronico II del febbraio 1314[35].

Il Vat. gr. 1365 contiene, su pergamena, ai ff. 1-384, un'altra delle opere di Teodoro Metochita, l'*Introductio astronomica*, ed è vergato, a mio avviso, dallo stesso, anonimo copista di cui s'è parlato finora, a distanza di alcuni anni (tav. 10 *a*). La struttura grafica è rimasta sostanzialmente immutata, anche se varia la percentuale di utilizzazione delle varie forme. Troviamo gli stessi tipi di *beta*, di *zeta*, di *xi*, ma, ad esempio, lo *zeta* di forma moderna (fig. 6), prima piuttosto raro, comincia ad essere molto più frequente, come più frequente diventa lo *xi* inclinato a sinistra (fig. 9). Abbiamo ancora lo stesso legamento di *alpha-xi* (fig. 12), che però è assai raro, mentre viene usato con più frequenza un tipo assai simile ma con un tratteggio più spigoloso (fig. 37). Ritroviamo inoltre il singolare legamento di *alpha-gamma-omicron* (fig.13); alla forma di *epsilon-xi* con legatura appuntita e spostata a sinistra (fig. 14) viene affiancata — e spesso preferita — quella rotondeggiante (fig. 15); e lo stesso è da dirsi per l'ἐπί dalla forma angolosa (figg. 38, 39, 40) che sostituisce quasi quella rotondeggiante. E ancora, sono presenti il καί tachigrafico che si lega alle lettere successive (fig. 31), la forma di -ται finale (fig. 21), la punteggiatura all'interno delle lettere, l'accento sulle consonanti

34. Un facsimile del Burney 95 è anche in *The New Palaeographical Society. Facsimiles of Ancient Manuscripts*, ed. by E. M. Thompson, F. G. Kenyon and J. P. Gilson, London 1903-1912, I, tav. 79. Già N. Wilson, *Some Palaeographical Notes*, in *Classical Quarterly*, n.s. 10 (1960), pp. 199-204, precisamente p. 202, aveva ricondotto la scrittura del codice *Crippsianus* alla cancelleria di Andronico II, sottolineando la stretta affinità grafica, in particolare, con i crisobolli del 1312 e del 1317.

35. *Actes de Lavra*, II: *De 1204 à 1328*, éd. dipl. par P. Lemerle, A. Guillou, N. Svoronos, D. Papachryssanthou, Paris 1977 (*Archives de l'Athos*, VIII), pp. 159-161 e tavv. CXXVII-CXXVIII.

invece che sulle vocali. Non mancano le novità, di cui almeno tre vanno sottolineate: la prima è un vero e proprio 'vezzo' grafico e consiste nell'inserimento dello spirito nell'occhiello di *epsilon* in επ (fig. 41); la seconda è la particolare forma del doppio *lambda* incrociato (fig. 42); la terza è l'abbreviazione del καί che a fine rigo e, più frequentemente, nell'ultimo rigo termina con uno svolazzo (fig. 43). Anche per la datazione del Vat. gr. 1365 abbiamo un punto di riferimento preciso: le medesime caratteristiche di cui s'è parlato si ritrovano infatti nella stessa forma e nella stessa percentuale in un altro crisobollo di Andronico II del 1317[36] (tav. 10 *b*). Si noti, in particolare, *epsilon-pi* con lo spirito nell'occhiello dell'*epsilon*. Nello stesso periodo l'anonimo copista trascrive anche per intero il cod. Par. gr. 2003, contenente i *Miscellanea* dello stesso Metochita[37] (tav. 11 *a* e *b*); aggiunge al nucleo originario del Vind. Phil. gr. 95 i ff. 303-329, tre quaternioni e tre fogli[38] con i Λόγοι 12-14 e il Χρυσοβούλλου προοίμιον (tav. 12 *a*); copia inoltre i ff. 7-393ᵛ del Vat. Urb. gr. 123, un bel manoscritto pergamenaceo contenente le orazioni di Elio Aristide (tav. 11 *c*). Nel 1321 quello che ormai potremmo definire il 'Metochites-schreiber' verga un altro crisobollo di Andronico II[39] e, prima del 1328 — anno in cui, con l'abdicazione forzata di Andronico II, Teodoro Metochita si recò in esilio a Didimotico[40] — il Par. gr. 1776

36. Dölger, *Aus den Schatzkammern* cit., pp. 39-42 e tav. 7.

37. Già Ševčenko, *Études sur la polémique* cit., p. 177 n. 1, aveva rilevato identità di mani nel Par. gr. 2003 e nel Vind. Phil. gr. 95, scrivendo, a proposito di quest'ultimo: «Deux ou trois scribes. Un de ces scribes identique à celui du *Par. Gr.* 2003».

38. Binione mutilo: manca il riscontro del f. 328, ma senza perdita di testo. Per la struttura dei fascicoli del Vind. Phil. gr. 95 si veda Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften* cit., p. 202 e Ševčenko, *Études sur la polémique* cit., pp. 177-180.

39. *Actes de Kutlumus*, éd. dipl. par P. Lemerle, Paris 1945 (*Archives de l'Athos*, II), pp. 58-60 e tav. VIII.

40. Per la biografia del Metochita mi limito a rinviare al recente lavoro di I. Ševčenko, *Theodore Metochites, the Chora, and the Intellectual Trends of his Time*, in P. A. Underwood ed., *The Kariye Djami*, IV, Princeton 1975, pp. 17-91; il testo di questo studio, privo di note e appendici, è stato pubblicato anche, con il titolo *Théodore Métochite, Chora et les courants intellectuels de l'époque*, in *Art et Société à Byzance sous les Paléologues. Actes du Colloque organisé par l'Association internationale des Études byzantines en septembre 1968*, Venise 1971 (*Bibliothèque de l'Institut Hellénique d'Études byzantines et post-byzantines de Venise*, 4), pp. 15-39.

fino al f. 206 con i primi sedici *Poemi* del Metochita[41] (tav. 12 *b*). Anche in questo caso i dati paleografici vanno d'accordo con la cronologia delle opere del grande logoteta: questi, infatti, a quanto pare, cominciò a scrivere di astronomia dopo il 1315[42]; i Λόγοι 12-14 furono composti dopo il 1316[43]; un'edizione dei primi sedici *Poemi* fu fatta realizzare tra il 1320/21 e il 1328[44].

Nel 1330 Teodoro Metochita ritornò nel monastero di Chora, dove trascorse gli ultimi due anni della sua vita. Lì si mise a rileggere, correggere e completare le sue opere[45], avendo a disposizione, ancora, il suo copista[46]: è sempre alla mano di quest'ultimo, infatti, sia pure con lievi differenze rispetto al passato, che si devono, a mio avviso, gli ultimi cinque quaternioni del Vind. Phil. gr. 95 (tav. 13 *a*), con i Λόγοι 15-18 nonché, all'inizio del codice, un foglio con l'indice definitivo; ed è sempre lui che trascrive, nel Par. gr. 1776, gli ultimi quattro *Poemi* del Metochita, composti, pare[47], tra il 1330 e il 1332 (tav. 13 *b*). Non solo: in quest'ultimo periodo il 'Metochitesschreiber' si dedica ad un'intensa attività di copia che, probabilmente, prosegue anche dopo il 1332, anno della morte del grande logoteta: riempie, infatti, gli ultimi due fogli (384ᵛ-385ᵛ) del Vat. gr. 1365 che era-

41. Ševčenko, *Observations* cit., aveva già notato identità di mani nel Vind. Phil. gr. 95 e nel Par. gr. 1776; in un secondo momento, tuttavia, ha mutato opinione: «Je ne tiens plus à l'identité des mains de ces deux mss.» (*Études sur la polémique* cit., p. 9 n. 2).

42. Ševčenko, *Theodore Metochites* cit., p. 28; *Études sur la polémique* cit., p. 128s.

43. Ševčenko, *Observations* cit., p. 282 e n. 1; *Études sur la polémique* cit., p. 141.

44. Si veda I. Ševčenko, *Théodore Métochite, Poème 4*, in *La civiltà bizantina dal XII al XV secolo. Aspetti e problemi*, Roma 1982 (*Università degli studi di Bari. Centro di studi bizantini. Corsi di studi*, III, 1978), pp. 150-167, in particolare p. 153.

45. Correzioni autografe, risalenti probabilmente agli anni 1330-32, nei mss. Par. gr. 2003 e Par. gr. 1776 sono state identificate dal Ševčenko, si vedano *Études sur la polémique* cit., p. 282 n. 3 e *Théodore Métochite, Poème 4* cit., pp. 152-154.

46. Che il Metochita disponesse, a Chora, del suo vecchio copista, era già stato ipotizzato da Ševčenko, *Théodore Métochite, Poème 4* cit., p. 153: «Il nous faut donc supposer ... que Métochite ... dispose encore de l'argent et de son ancien *amanuensis* pour acheter du parchemin et faire copier ses derniers poèmes».

47. Ševčenko, *Théodore Métochite, Poème 4* cit., p. 153.

no rimasti bianchi in un primo momento (tav. 14 *a*) e aggiunge al Vat. Urb. gr. 123 alcune orazioni di Dione Crisostomo che attualmente si trovano disposte su sei fogli all'inizio del codice e su nove alla fine del medesimo (tav. 14 *b*). La stessa, identica scrittura si ritrova poi in alcuni sontuosi codici pergamenacei quali il monumentale Par. Coislin 157, Aristotele col commento di Leone Magentino (tav. 15); due eleganti manoscritti crisostomici, il Vind. Theol. gr. 94[48] (tav. 16 *a*) e il Vat. gr. 584[49] (tav. 16 *b*) e, infine, un *corpus* delle opere di Gregorio di Nissa, suddiviso oggi nei due codici dell'Athos, Vatopedi 128 e Vatopedi 132[50], eseguiti su commissione di Giovanni Cantacuzeno[51]. In questa terza ed ultima fase la scrittura del 'Metochitesschreiber' diviene — almeno negli esemplari di lusso — più solenne e, se possibile, più calligrafica. Il repertorio grafico consueto si amplia: incontriamo elementi nuovi, forme che prima erano adoperate solo sporadicamente prendono il sopravvento, mentre altre rimangono praticamente immutate. Ritroviamo ancora, ad esempio, le varie forme di *beta*, anche quella particolare, a occhielli (fig. 4), che già era presente nella prima parte del Vind. Phil. gr. 95; lo *zeta* è ormai quasi sempre quello di tipo moderno (fig. 6); lo *xi* mostra di preferenza la forma assai inclinata a destra (fig. 9). Il legamento *epsilon-xi* a punta mantiene sempre il punto d'attacco spostato a sinistra, ma, rispetto a prima, assume un aspetto meno agile e slanciato (fig. 44). La forma regolarmente usata di *alpha-xi* è nuova (fig. 45), anche se, almeno un paio di volte, si trovava già nel Vat. gr. 1365. Ancora, si devono notare le legature di δεν (fig. 46), μεν (fig. 47), ουτ (figg. 48, 49), prima piuttosto rare, ora usate sistematicamente. Il doppio *lambda* mostra di norma una forma che nei primi codici s'incontrava solo eccezionalmente (fig. 20) ma, di tanto in tanto,

48. Il codice è descritto in H. Hunger - O. Kresten, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, T. 3/1, *Codices Theologici 1-100*, Wien 1976 (*Museion. Veröffentlichungen der Österreichischen Nationalbibliothek*, N.F. 4, 1, 3/1), p. 170s.

49. Nel catalogo di R. Devreesse, *Codices Vaticani Graeci*, t. II, *Codices 330-603*, in Bibliotheca Vaticana 1937, p. 510, il manoscritto è assegnato al secolo XII.

50. I due manoscritti dell'Athos mi sono stati segnalati da Erich Lamberz, che ringrazio vivamente.

51. L. Politis, *Jean-Joasaph Cantacuzène fut-il copiste?*, in *Revue des Études Byzantines*, 14 (1956), pp. 195-199, precisamente p. 198, ristampato in *Paléographie et littérature byzantine et néo-grecque*, London 1975 (*Variorum Reprints*).

si ritrova quel caratteristico incrocio che già avevamo notato, ad esempio, nel Vat. gr. 1365 o nell'Urb. gr. 123 (fig. 42). Ed ancora, abbiamo qui le 'involuzioni', in particolare di *omicron-iota* (figg. 23, 24, 25, 26); l'accento sulla consonante invece che sulla vocale; i punti o le virgole all'interno delle lettere, l'abbreviazione del καί con lo svolazzo finale (fig. 43). Un altro particolare, infine, va segnalato: in quest'ultima fase le lettere iniziali maggiori presentano spesso, all'interno, caratteristici 'riccioli' ornamentali.

Se la ricostruzione fin qui fatta — che poggia, a mio avviso, su solide basi paleografiche — corrisponde a realtà, avremmo, nella prima metà del secolo XIV, un importante, purtroppo anonimo personaggio, che si può considerare il copista personale di Teodoro Metochita e che, nel corso degli anni, man mano che vengono composte, trascrive tutte le opere del grande logoteta; è uno scriba ufficiale della cancelleria di Andronico II, cui è affidato il compito di approntare i crisobolli imperiali; nello stesso tempo trascrive anche — forse per lo stesso Metochita, o comunque per qualche membro della corte — alcuni tra i più importanti codici dell'età paleologa, dagli Oratori attici a Elio Aristide, da Aristotele a Giovanni Crisostomo. Non si può escludere, credo, una sua influenza sulla scrittura del tempo, sulla nascita e lo sviluppo di quel Metochitesstil che tanta diffusione ha avuto nella prima metà del secolo XIV.

Ma a qualcuno questa ricostruzione potrà sembrare forse troppo azzardata, a qualcun altro addirittura troppo fantasiosa. Ed è bene allora prospettare un'altra, a mio avviso improbabile, eventualità. Proviamo ad immaginare, per un attimo, la scrittura non come un organismo in continua evoluzione, ma come qualcosa di statico, di immobile nel tempo. Se così fosse, dovremmo dunque ammettere l'esistenza di tre diversi scribi, in qualche modo tutti legati al Metochita, alla cancelleria imperiale e alla corte. Al primo, che potremmo chiamare Copista A, si dovrebbero senza dubbio la prima parte del Vind. Phil. gr. 95, il *codex Crippsianus*, i crisobolli del 1311 e del 1312; probabilmente anche quello del 1314. Al secondo, Copista B, i ff. 1-384 del Vat. gr. 1365, i ff. 1-206 del Par. gr. 1776, il Par. gr. 2003, i ff. 7-393ᵛ del Vat. Urb. gr. 123, i ff. 303-329ᵛ del Vind. Phil. gr. 95, i crisobolli del 1317 e del 1321. Al terzo, Copista C, i ff. 206-240 del Par. gr. 1776, i ff. 329-373ᵛ del Vind. Phil. gr. 95, i ff. 384ʳ-385ᵛ del Vat. gr. 1365, i ff. 1-6ᵛ e 394-402ʳ del Vat. Urb. gr. 123, il Par. Coisl. 157, il Vat. gr. 584, il Vind. Theol. gr. 94, i Vatopedi 128 e 132.

Chiudiamo qui il nostro discorso, perfettamente consapevoli di aver affrontato solo una minima parte degli innumerevoli problemi che presenta questa «forêt vierge», per dirla con le parole con cui Jean Irigoin, nel 1974, definì la produzione manoscritta di età paleologa[52]. Oggi, a distanza di quindici anni, in questa foresta comincia a vedersi un po' di luce: molti passi in avanti sono stati fatti, tanto resta ancora da fare. Ma non dubitiamo che, se la paleografia greca riuscirà ad acquistare definitivamente fiducia completa nei propri mezzi, risultati fecondi non tarderanno a venire.

52. Intervento alla relazione di N. G. Wilson, in *La Paléographie grecque et byzantine* cit., p. 267.

Herbert Hunger

DIE BYZANTINISCHE MINUSKEL DES 14. JAHRHUNDERTS ZWISCHEN TRADITION UND NEUERUNG

Das Studium der Geschichte der griechischen Schrift von rund zwei Jahrtausenden lehrt uns, daß zwei polare Kräfte in allen Jahrhunderten an dem Bild dieser Schrift mitgewirkt haben. Es sind dieselben Kräfte, die auch sonst die Entwicklung der menschlichen Kultur wesentlich beeinflussen: Kontinuität und Innovation.

Abkürzungen:

Follieri = H. Follieri, *Codices graeci Bibliothecae Vaticanae selecti temporum locorumque ordine digesti, commentariis et transcriptionibus instructi*, Città del Vaticano 1969

JÖB = *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*

PGB = *La Paléographie grecque et byzantine, Paris 21-25 octobre 1974*, Paris 1977 *(Colloques internationaux du CNRS 559)*

Rep. = E. Gamillscheg-D. Harlfinger, *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600. 1. Teil: Handschriften aus Bibliotheken Großbritanniens*, Wien 1981

Von vornherein sei betont, daß die Begriffe Kontinuität und Innovation stets in ihrer Relativität und Ambivalenz zu sehen sind. Wenn man in der Schriftgeschichte von Kontinuität sprechen will, wird man wohl nur solche Stile oder Schriftmerkmale heranziehen, die einige Jahrhunderte überdauern konnten. Nicht selten gibt es in der Entwicklung der Schrift ähnliche Erscheinungen, die jedoch durch grosse Zeiträume voneinander getrennt sind; hier kann man nicht mehr von einer zusammenhängenden Tradition oder Kontinuität sprechen. Was die Innovation betrifft, so ist es für jeden historisch Denkenden klar, daß eine Neuerung, die sich gut einführt und für längere Dauer hält, damit selbst zu einer Tradition wird.

In der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts und zu Beginn des 14. Jahrhunderts begegnen wir drei bereits traditionellen Stilen bzw. Schreibweisen.

1. Die sog. *archaisierende Minuskel* versucht nach Kräften, die Vorbilder des 10. und 11. Jahrhunderts, d.h. Handschriften der Perlschrift auf ihrem Höhepunkt, nachzuahmen. Geschickte Kopisten haben diese Mimesis so gut beherrscht, daß sie die moderne Forschung nicht selten zu Fehldatierungen verleiten konnten. Wir wissen, daß es eine Reihe von Merkmalen gibt, die auf die späte Entstehung archaisierender Minuskelcodices hinweisen. Es ist hier nicht der Platz und die Zeit, diese Merkmale anzuführen, es sei nur ausdrücklich betont, daß sie einzeln wenig Gewicht haben; für ein einigermaßen gesichertes Urteil müssen stets mehrere dieser Merkmale gemeinsam anzutreffen sein. Bei entsprechender Erfahrung im Umgang mit Handschriften wird man sich aber auch auf den Gesamteindruck verlassen können. Die Archaisierer, die oft eine gleichmäßig dünne Strichführung bevorzugen, unterscheiden sich sehr wohl von der alten Perlschrift mit ihrem steten Wechsel von dünnen und dicken Strichen (z.B.

Tur.Vat. = A. Turyn, *Codices Graeci Vaticani saeculis XIII et XIV scripti annorumque notis instructi*, Città del Vaticano 1964

Tur.It. = A. Turyn, *Dated Greek Manuscripts of the Thirteenth and Fourteenth Centuries in the Libraries of Italy*, Urbana-Chicago-London 1972

Tur.Gr.Brit. = A. Turyn, *Dated Greek Manuscripts of the Thirteenth and Fourteenth Centuries in the Libraries of Great Britain*, Washington 1980

Wilson = N. Wilson, *Mediaeval Greek Bookhands. Examples selected from Greek Manuscripts in Oxford Libraries*, Cambridge/Mass. 1973

Wittek = M. Wittek, *Album de Paléographie grecque. Specimens d'écritures livresques du III[e] siècle avant J.C. au XVIII[e] siècle, conservés dans des collections belges*, Gand 1967.

Tur.Gr.Brit. 54 [1315]). Der Duktus der Archaisierer verrät ihre Sterilität, es fehlt ihnen Lebendigkeit und Schwung. Die graue bis grauschwarze Tintenfarbe ist ein zusätzliches Merkmal, das im 10./11. Jahrhundert kaum anzutreffen ist[1]. Die Frage, ob diese archaisierende Minuskel in der Palaiologenzeit als ein survival aus den mittelbyzantinischen Jahrhunderten oder als ein revival n a c h dem Lateinischen Kaisertum aufzufassen ist, sei hier beiseite gelassen. G. Prato hat in seinen beiden Beiträgen zum Thema der archaisierenden Minuskel einmal von «restaurazione grafica dopo la riconquista di Costantinopoli nel 1261»[2], ein andermal von «conservazione della 'Perlschrift' nel periodo che va dal XII al XV secolo» gesprochen[3].

2. Die zweite traditionelle Schrift zu Beginn der Palaiologenzeit habe ich seinerzeit als *Fettaugenmode* bezeichnet. Diese Schreibweise, die eine Sonderform der Minuskel im vorgeschrittenen Zustand des Kanonverfalls bildet, läßt sich schon in der ersten Hälfte des 12. Jahrhunderts nachweisen, wenngleich ihr Höhepunkt in die zweite Hälfte des 13. Jahrhunderts fällt[4] (Follieri 40 [1261-1282]). Der Gegensatz von aufgeblähten Großbuchstaben — insbesondere Omega, Sigma, Omikron, aber auch Alpha, Beta, Gamma — und einer Fülle von verkümmerten Partnern wie Epsilon, Eta, Theta, Kappa, Lambda, My, Ny usw. ist besonders auffällig und hat zu der Namengebung veranlaßt. Involvierungen (Ny in Omega) und in die Freiränder ausfahrende Längen passen gut zur beginnenden Palaiologenzeit[5].

3. Schließlich können die *verwilderten Codices* des 13. Jahrhunderts zumindest auf die kursiven Briefe der Angeloi zurückweisen, die N. Wilson in seinem Beitrag zum Pariser Colloque von 1974 vorgestellt hat (z.B. Wilson 54 [Bar.177, 13. Jh.])[6]. Die Unregelmäßig-

1. H. Hunger, *Griechische Paläographie*, Wien 1954, S. 30. - G. Prato, *Scritture librarie arcaizzanti della prima età dei Paleologi e loro modelli*, in *Scrittura e civiltà*, 3 (1979), 151-193, hier 185.

2. Prato, *Scritture* cit., S.191.

3. G. Prato, *La produzione libraria in area greco-orientale nel periodo del regno latino di Costantinopoli (1204-1261)*, in *Scrittura e civiltà*, 5 (1981), 105-147, hier 124.

4. H. Hunger, *Die sogenannte Fettaugen-Mode in griechischen Handschriften des 13. und 14. Jahrhunderts*, in *Byzantinische Forschungen*, 4 (1972), 105-113, hier 108.

5. Es ist die Hand der Theodora Palaiologina Rhaulaina, der Nichte Kaiser Michaels VIII. und Förderin der Buchkunst.

6. N. G. Wilson, *Scholarly hands of the middle byzantine period*, in *PGB*, S. 221-239, hier 231-234.

keit in Größe und Formung der Buchstaben, die Fülle kühner Ligaturen, die Maßlosigkeit der Ober- und Unterlängen sowie der in die Freiränder ausbrechenden Striche und Schnörkel, die Häufung von Suprapositionen, die allgemeine Richtungslosigkeit, der Verlust der Grundzeile — all das im Bereich der sog. Kalligraphie — bedeuten eine völlige Verwischung der ehemaligen Grenzen zwischen Kursive und Buchschrift.

Die drei gezeigten traditionellen Schreibweisen leben im ganzen 14. Jahrhundert und zum Teil noch später weiter. Soweit zur Tradition. Im Vergleich zu diesen kontinuierlichen traditionellen Schriften treffen wir im 14. Jahrhundert auf eine ganze Reihe von Versuchen, gegenüber dieser Tradition n e u e Formen zu schaffen. Es entspricht dies durchaus der geistigen Regsamkeit einer Epoche, die zwar Byzanz politisch und materiell auf den absteigenden Ast führte, kulturell jedoch noch einmal eine beachtliche Blüte hervorrufen konnte. Der Anlaß für diese Innovationsversuche scheint eine mehr oder weniger bewußte Kritik an den vorgeführten Schreibweisen gewesen zu sein. Daß man die archaisierenden Handschriften als langweilig und steril empfinden konnte, überrascht uns nicht. Fettaugen und Kursive auf der anderen Seite verbanden einen Mangel an Disziplin mit geringerem ästhetischen Niveau und gleichzeitig schwerer Lesbarkeit.

Es seien nun zwei Stile und ein rundes Dutzend individueller Versuche vorgeführt, die alle, wenn auch auf verschiedene Art und Weise, offenbar eine Remedur gegen die traditionellen Schreibweisen und deren Mängel anbieten.

1. Der von mir schon lange so genannte *Metochites-Stil* ist in der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts gut greifbar. Er ging so gut wie sicher von der Kaiserkanzlei Andronikos' II. aus. Eine Reihe von Urkunden der Athosklöster, von Andronikos II. bis Johannes VI. Kantakuzenos, also bis zur Mitte des Jahrhunderts, zeigen einen charakteristischen Stil, der im deutlichen Gegensatz zu der verwilderten Schreibweise vieler Codices des 13. Jahrhunderts steht[7]. Zuerst fällt die Rückkehr zu einer geordneten, von einem Stilwollen beherrschten Schrift auf. Ober- und Unterlängen sind sichtlich beschränkt. Anstelle der Richtungslosigkeit ist eine leichte Rechtsneigung getreten. Das frühere Chaos der Wort- und Buchstabenmasse ist durch eine

7. Die überzeugendsten Beispiele: F. Dölger, *Schatzkammern*, Taf. 5 (1312). - Lavra 103/I.II (1314). - Lavra 119 (1329). - Lavra 123/III (1342). - Dionysiu 2/III (1347).

wohlüberlegte Buchstaben- und teilweise auch Worttrennung gebändigt. Spiritus und Akzente sind grundsätzlich von den Buchstaben abgesetzt. Mit einem Schlag ergibt sich die erwünschte Lesbarkeit dieser «reformierten» Schrift. Die Zahl der Kürzungen ist merklich eingeschränkt. Die Akzente sind durchaus bescheiden, ja, der kleine Zirkumflex erinnert an sehr frühe Vorgänger, etwa im ausgebildeten Kanon der Perlschrift oder gar in der beginnenden Akzentsetzung frühkaiserzeitlicher Papyri. Der Ausgleich von Groß- und Kleinbuchstaben, ein Erbe aus der Zeit des Kanonverfalls der Minuskel, ist gut gelungen. Die Großbuchstaben sind — ähnlich wie bei den Fettaugen — Omikron, Sigma, Phi, Omega, auch Alpha. — Dieselben Schreiber, von denen manche Urkunden der Kaiserkanzlei im Metochitesstil stammen, scheinen an der Aufzeichnung des literarischen Nachlasses des Theodoros Metochites mitgewirkt zu haben, mit dessen Betreuung der Gelehrte seinen Schüler Nikephoros Gregoras beauftragt hatte[8]. In diesen Umkreis gehören die bekannten Metochites-Codices in Paris, Wien und Venedig[9].

Auf diesem Beispiel aus dem Vind.Phil.gr.95 (Fig.1) kann man den Kontrast von Groß- und Minibuchstaben gut verfolgen. Die letzteren stehen in betontem Zwischenraum voneinander und in gleicher Höhe wie die Soldaten da: Majuskel-Gamma (Z.1), Majuskel-Epsilon (Z.1), Majuskel-Eta (Z.1), Majuskel-Theta (vorl.Z.), Iota (Z.1), Majuskel-Kappa (Z.1), Minuskel-Ny (Z.1), Omikron (Z.2), Majuskel-Pi (l.Z.), Minuskel-Rho (l.Z.), Minuskel-Sigma (vorl.Z.), Schluß-Sigma (Z.4), Minuskel-Stigma (4.Z.v.u.), Minuskel-Ypsilon (l.Z.). Zu erwähnen ist noch Minuskel-Delta mit verschwindender Oberlänge (Z.1).

Den Kontrapost zur Rechtsneigung bildet eine NW-SO-Diagonale, deren Wirkung durch die Schäfte des Majuskel-Alpha (Z.1.3.4), des Majuskel-Lambda (Z.3.6) und des Chi (l.Z.) zustandekommt. Diese Tendenz unterstützen noch manche Oberlängen von Epsilon (Z.5) und Xi (Z.6, 5.Z.v.u.), die Ligatur von Gamma-Iota (mit Trema, 4.Z.v.u.) und die Kürzungen von -ται (Z.4.6), καὶ (Z.1.2), ως (Z.4) und γὰρ (Z.4). Ein weiteres Charakteristikum ist das einstrichige Tau (Z.1.2 ff.), sowie Omega mit kleinem Schwänzchen rechts oben (Z.8.10). — Andere Zeugnisse des 14. Jahrhunderts

8. I. Ševčenko, *Theodore Metochites, the Chora and the Intellectual Trends of His Time*, in *The Kariye Djami IV*, Princeton 1975, hier S. 37.

9. Par.gr.1776, 1935, 2003. Vind.Phil.gr.95. Marc.gr.239.

stammen zwar nicht von diesem Nukleus von Kanzleischreibern, zeigen aber trotzdem deutliche Nähe zum Metochites-Stil (z.B. *Tur.It.* 129 [1327]): Eine Probe aus dem Testament des Nikephoros Chumnos; wir denken unwillkürlich an die bekannte Intimfreundschaft zwischen Metochites und Chumnos, aus der eine Intimfeindschaft wurde[10]. Ein weiteres Beispiel (Vind.Theol.gr.118, f.100 [frühes 14. Jahrhundert]) ist zumindest in seiner Tendenz hierher zu stellen. Schließlich eine Schriftprobe aus der zweiten Hälfte des Jahrhunderts (*Tur. Vat.* 145 [1373]): Johannes Kantakuzenos, Islampolemik, geschrieben von Johannes Pepagomenos II; auch hier werden wir jedenfalls die verwandte Tendenz anerkennen.

2. Ein zweiter innovatorischer Schreibstil des 14. Jahrhunderts ging von dem berühmten *Hodegon*kloster in Konstantinopel aus, das seinen Namen von der Hodegetria-Ikone herleitete. Die Forschungen von L. Politis, schon in den 50er Jahren begonnen und in Paris 1974 fortgesetzt, haben erstmals die Konturen eines Klosterskriptoriums erkennen lassen, dessen Kopisten vielfach auch namentlich bekannt sind. In den ersten Jahrzehnten des 14. Jahrhunderts wurden im Hodegonkloster auch Handschriften in archaisierender Minuskel hergestellt. Ein Beispiel bietet das Menologion des Symeon Metaphrastes von 1327 im Laur.11,1 (*Tur.It.*136), ein anderes der Vind. Theol.gr.138, ein Band aus einem Menaion, in dem der Hauptkopist zwar archaisierte, eine Ergänzungshand jedoch bereits im Hodegonstil schrieb (Vind.Theol.gr.138, f.90ᵛ + 91ʳ; vgl. *PGB*, S. 289). Da die beiden Blätter kodikologisch nicht zu trennen sind, liegt es nahe, daß wir hier ein Zeugnis für die Ausbildung des neuen Stils in Hodegon vor uns haben.

Hauptmerkmal des Hodegonstils ist seine Lebendigkeit, manchmal sogar Unruhe, seine Dynamik, die deutlich von den sterilen Produkten der Archaisierer absticht (Fig. 2 = Par.gr.311 [1366]; vgl. *JÖB*, 29 [1980], Abb.13 nach S.194). Bei allem Schwung dieser Schreiber bleibt eine gewisse Disziplin gewahrt, selbst noch bei dem ins Barocke schweifenden Joasaph II. Hier, bei Chariton, beobachten wir bereits das Fehlen von Richtungsschwankungen und den bewußten Ausgleich der Diagonalen. Fettaugentendenzen und Asymmetrien beleben weiterhin das Schriftbild. Chi wird mit einem Anstrich von ca.100° geschrieben (b, 4.Z.v.u.). Die Epsilonligaturen mit Rho und Tau haben kräftige Haken und geben das Epsilon stets geteilt wieder (a, Z.2; b, Z.1; b, Z.2). Charakteristisch sind auch Theta-Eta in Minuskelform, sehr klein ausgeführt (a, 3.Z.v.u.; b, Z.6), Ypsilon-Sigma, ebenfalls in Minuskelform und offen (b, Z.3) und dreierförmiges Zeta (a, Z.5.12). Zu beachten ist auch die Schreibung von πρὸς am Zeilenende, bei der Rho verlängert und hochgezogen wird, sodaß Omikron und Schlußsigma wie auf einem Brett darüberschweben (a, Z.13; b, Z.2).

Der fruchtbarste und bekannteste Kopist von Hodegon war Joasaph II, der von 1360 bis 1406 bezeugt ist. Ein frühes Beispiel (*Tur.Gr.Brit.* 90 [1366]) zeigt die eckige Ligatur Epsilon-Tau (Z.9.10) und die etwas unbeholfene Ligatur Delta-Epsilon-Xi (Z.4). In einem anderen Beispiel (Dionys. 75 [1376]; vgl. *JÖB*, 29 [1980], Abb.15 nach S.194) sehen wir wiederum die Epsilon-Tau-Ligatur (Z.1.4 u.ö.), die Epsilon-Rho-Ligatur (4.Z.v.u.), die Delta-Epsilon-Xi-Ligatur (7.Z.v.u.) und die Juxtaposition Tau-Eta (l.Z.).

Ein Beispiel für den alten Joasaph II (*Tur.Gr.Brit.* 96 [1391]): Die Veränderungen sind unbedeutend. Zur Charakterisierung einzelner Hodegonkopisten verweise ich auf meinen Aufsatz «Archaisierende Minuskel und Hodegonstil im 14. Jahrhundert», in dem Freund Otto Kresten das Problem der κράλαινα τῶν Τριβαλῶν behandelt hat[11].

Bei den nun folgenden Schriftproben von «*Neuerern*» handelt es sich zumeist um einzelne Zeugnisse, sodaß keineswegs von einem Stil gesprochen werden kann. Maßgebend für die Aufnahme in die folgende Liste war zumindest e i n e auffällige Eigenheit im Schriftbild, die sich allenfalls als Innovation einstufen ließe.

Zwei Kopisten des 14. Jahrhunderts fallen durch die Stilisierung in die *Breite* auf. Demetrios Romanites (z.B. *Rep.*100 [1336/37]) bevorzugt zu diesem Zweck die Majuskeln, besonders Epsilon, Kappa (3.Z.v.u.), Lambda und Chi, wobei die beiden letzten Buchstaben mit ihren Unterlängen weit unter die Mittelzeilen reichen. Langgezogene Zirkumflexe unterstreichen die Tendenz zur Breite. Nicht selten werden aber auch andere Buchstaben flachgedrückt wie Minuskel-Alpha (Z.1), Majuskel-Theta (Z.11) und Minuskel-Sigma (Z.1.2). Romanites gestaltet die einzelnen Buchstaben ziemlich frei und läßt sie ihre Funktion wechseln, ganz im Sinne einer innovatorischen Dif-

10. I. Ševčenko, *Études sur la polémique entre Théodore Métochite et Nicéphore Choumnos*, Brüssel 1962, Kap.1: Les amis, ou la correspondance, S. 3-20; Kap. 2: Les adversaires, ou la polémique, S. 21-50.

11. H. Hunger-O. Kresten, *Archaisierende Minuskel und Hodegonstil im 14. Jahrhundert. Der Schreiber Theoktistos und die κράλαινα τῶν Τριβαλῶν*, in *JÖB*, 29 (1980), 187-236, hier 198-210.

ferenzierung, die ein uniformiertes Schriftbild zu vermeiden sucht.

Neben Romanites stehe der etwas spätere Joannes (Joseph) Philagrios mit einer Schriftprobe von 1361/62 (Fig. 3 = *Rep.* 187). Hier erwecken das auffallend flache und gedehnte Minuskel-Theta, insbesondere in der Ligatur mit vorangehendem Alpha, das breite Omega und die weitgehende Wort- und Buchstabentrennung mit überdurchschnittlichen Zwischenräumen den Eindruck der Breite. Im Gegensinn wirken die Schmalbuchstaben Majuskel-Epsilon, Majuskel-Eta, Majuskel-Theta (Z.6), Minuskel-Ny u.a. Die häufige Ligatur Epsilon-Rho reicht weit über die Mittelzeilen hinaus, ist jedoch auch unerwartet in die Breite gezogen.

Galaktion Madarakes (Fig. 4 = *Rep.* 44 [1343/44]) hält sich im Gegensatz zu den beiden vorher genannten Kopisten an die *Senkrechte*. Die massiven Hasten von Majuskel-Kappa, in Verbindung mit jenen von Majuskel-Gamma und Majuskel-Phi, wobei Kappa und Phi kräftige Unterlängen bilden, beherrschen das Schriftbild. Man hat den Eindruck, als ob die aufdringlich betonte leichte Linksneigung dieser Hasten die im Detail vorhandene Richtungslosigkeit übertönen sollte. Die Akzente sind abgesetzt, Wort- und Buchstabentrennung ist weitgehend durchgeführt.

Einen ebenso einfachen wie interessanten innovatorischen Versuch bringt ein Theodosios (*Rep.* 122 [1337/38]), der die Eintönigkeit der archaisierenden Minuskel durch eine beachtliche *NW-SO-Diagonale* belebt: Zahlreiche Minuskel-Deltas mit kräftigen Oberlängen bestimmen das Bild der ansonsten oft monotonen Anfangsseite des Matthäusevangeliums.

Wir haben vorhin Schriftbeispiele mit Nähe zum Metochitesstil kennengelernt. Joannes Magulas (*Tur.It.* 106 [1319/20]) scheint Ähnliches versucht zu haben. Die Großbuchstaben Omikron, Sigma, Ypsilon, Phi, Omega entsprechen ungefähr jenen des Metochitesstils. Rechtsneigung, reduzierte Unterlängen und teils abgesetzte Akzente sprechen nicht gegen diese Tendenz. Im ganzen aber ist das Niveau der Metochiteshandschriften bei weitem nicht erreicht, sodaß man von einem Versuch mit untauglichen Mitteln reden kann.

Ein Schreiber sui generis ist der aus dem Konstantinopler Patriarchatsregister bekannte Georgios Galesiotes, mit dem sich die Sekundärliteratur des letzten Jahrzehnts näher befaßt hat[12] (z.B. *Rep.*

12. St. Kuruses, *Μανουὴλ Γαβαλᾶς, εἶτα Ματθαῖος μητροπολίτης Ἐφέσου (1271/72-1355/60)*, I, *Τὰ βιογραφικά*, Athen 1972, S.130, 190,

57 [14. Jh., 1. Hälfte]). Galesiotes schreibt eine leicht rechts geneigte, eher lockere Minuskel mit ästhetischem Anspruch, Offenheit gegenüber Fettaugenelementen (Kappa, Omikron, Sigma, Omega), und Anklängen an den Metochitesstil. Mit dem Wechsel von lockerem und gedrängtem Duktus und der Variation der Buchstabengröße, auch innerhalb einer Zeile, wahrt er sich seine Individualität. Abgesetzte Akzente sind bei ihm nicht immer in der Mehrheit; Suprapositionen und Involvierungen finden sich. Unter den bemerkenswerten Buchstaben sei auf das hochgezogene Tau hingewiesen, dessen oft großer Querbalken von der Horizontalen selten abweicht und das Schriftbild maßgebend beeinflußt.

Der gleichzeitige, auch aus der Literatur bekannte Makarios Chrysokephalos[13] (z.B. *Tur.Gr.Brit.* 77 [1344]) hat auf seinen Duktus weniger Phantasie verwendet als Galesiotes. Er hat sich bei Reduzierung der Unterlängen und Absetzung der Akzente auf eine eher hausbackene Schrift beschränkt und nur das hochgezogene Tau, ähnlich wie Galesiotes, aber viel konsequenter, man könnte auch sagen sturer, als Leitbuchstaben eingesetzt.

Der Versuch, von der archaisierenden Minuskel ebenso wie von den verwilderten Schriften Abstand zu nehmen, führte bei zwei Kopisten zu einer domestizierten *Mini-Schrift*, die trotz des kleinen Maßstabes (Mittelbau ca. 1 mm hoch) gut lesbar ist (a: *Tur.It.* 102 [1317] = Theodosios Euphemianos; b: *Tur.It.* 149 [1335] = anonymer Schreiber). Entscheidend dafür sind die ziemlich regelmäßige Buchstaben- und Worttrennung, der relativ große Zeilenabstand, die überwiegend abgesetzten Akzente und die Reduzierung der Unterlängen. Auch die Verwendung des Tremas erleichtert die Orientierung. Im Grunde sind diese beiden Beispiele Vorläufer der seit dem 15. Jahr-

367f. - D. Reinsch, *Die Briefe des Matthaios von Ephesos im Codex Vindobonensis Theol.gr.174*, Berlin 1974, S. 30-32, 47. - St. I. Kuruses, *Ἡ πρώτη ἡλικία καὶ ἡ πρώϊμος σταδιοδρομία τοῦ πρωτεκδίκου καὶ εἶτα σακελλίου τῆς μεγάλης ἐκκλησίας Γεωργίου Γαλησιώτου (1278/80-1357)*, in Ἀθηνᾶ, 75 (1974-75), 335-374. - H. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I, München 1978, S. 139, 143, 163. - H. Hunger, in *Das Register des Patriarchats von Konstantinopel*, 1.Teil, *Edition und Übersetzung der Urkunden aus den Jahren 1315-1331*, hrsg. von H. Hunger und O. Kresten, Wien 1981, S. 69f.

13. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur* cit., I, 236f.; II, 126.

hundert häufig auftretenden «gereinigten», gleichsam durchforsteten Minuskel, die zwar auch von Humanisten benützt wurde, jedoch in starkem Gegensatz zu den scholarly hands stand[14].

Einige Kopisten des 14. Jahrhunderts scheinen in der Reaktion auf archaisierende und uniformierende Schriften die Richtungslosigkeit und das *Vermeiden von Geraden* zum Prinzip erhoben zu haben. An der Spitze sei Manuel Gabalas (Matthaios von Ephesos) genannt (Fig. 5 = *Rep.* 270 [14. Jh., 1. Hälfte]). Für das Vermeiden von Geraden kann man u.a. auf die Ligatur Epsilon-Lambda (Z.1), die geschwungene Horizontale des Pi und Tau (Z.1) und die munter tanzende Ligatur Phi-Iota (Z.7) verweisen. Weder die Senkrechte noch irgendwelche Diagonalen treten in Erscheinung. Im ganzen hat man den Eindruck einer molluskenartigen Schrift ohne Rückgrat.

Analoges ist von dem Autor Johannes Katrares (*Tur.It.* 90 [1314]) und von Manuel Pankratios (*Tur.It.* 95 [1315]) zu berichten. Bei Katrares überwiegen die oft flachen Bogen und Schwingungen bei weitem die senkrechten Hasten. Das gilt vom breiten Ypsilon, vom Querbalken des Tau und Gamma, von der καὶ-Kürzung und von den eleganten Zirkumflexen. Epsilon-Lambda entspricht jenem des Manuel Gabalas (l.Z.). Der gleichzeitige Pankratios bedient sich ähnlicher Mittel wie Katrares, erreicht aber nicht dessen Niveau.

Zum Abschluß wollen wir noch drei recht unterschiedlich gelungene Innovationsversuche vergleichen. Michael Lulludes (Fig. 6 = *Rep.* 281 [1312/13]) bietet verschiedene Buchstabenformen und Kürzungen auf, um seine Schrift von jener der Durchschnittsschreiber zu differenzieren. Sehr flach gedrücktes Majuskel-Epsilon in Juxtaposition mit Iota (4.u.7.Z.v.u.), großes wannenförmiges Ypsilon (6.u.8.Z.v.u.), steifes Psi mit verschwindender Unterlänge (Z.5.11), einzelne weit nach links schwingende Unterlängen, so beim Xi (3.u.6.Z.v.u.) oder bei der Kürzung für -ναι (9.Z.v.u.) und der Involvierung Omikron in Sigma im Freirand (Z.4). Die gespreizte Schreibung πεδιάδες in Z.1 weist ebenfalls auf die Ambitionen des Kopisten. Über das von ihm erzielte ästhetische Niveau mag man diskutieren, seine innovatorische Absicht ist jedenfalls offenkundig.

Manchmal mißlangen solche Ausbruchsversuche. Was Neilos Damilas (Fig. 7 = *Rep.* 293 [1378]), in unleugbarer Anlehnung an den

14. Vgl. etwa *Tur.Vat.* 26 (Isidor von Kiev! Vgl. *Byzantinische Zeitschrift*, 58 [1965], 374); Wittek 56 (a.1563); Follieri 70 (Ioannes Honorius a Mallia, a.1552).

Hodegonstil, zuwegebrachte, spricht nicht gerade für seinen Geschmack und sein Können. Die starke Rechtsneigung, das Aneinanderkleben mancher Mittelbaupartien und die erbärmliche Richtungslosigkeit sind Negativa. Zwar beobachten wir Einzelheiten des Hodegonstils wie eine Epsilon-Tau-Ligatur (6.Z.v.u.) oder eine Epsilon-Rho-Ligatur (Z.6), aber im ganzen haben wir es eher mit einer Karikatur des Hodegonstils zu tun.

Um mit einem versöhnlichen Beispiel zu schließen: Ein Konstantinos (Fig. 8 = *Rep.* 232 [1348]; vgl. *Tur.Gr.Brit.* 78 bzw. *Tur.It.* 171) verstand es, mit einem einfachen Mittel sich über die Uniformierung hinwegzusetzen. Große, weit ausschwingende Bogen für die -ων- Kürzung, gemeinsam mit einem flachen Ypsilon, bilden einen wirksamen Kontrapost zu den zahlreichen Verbindungen von Akuten mit Vokalen, die peitschenförmig weit über die Mittelzeilen hinausreichen und der Schrift ihr eigenes, unverwechselbares Gepräge verleihen (Z.1 u.ö.).

Wir sind damit — jedenfalls für dieses Referat — am Ende unserer Zeit angelangt. Die Zahl der individuellen Innovatoren im 14. Jahrhundert ließe sich leicht vermehren.

Paolo Eleuteri

FRANCESCO FILELFO COPISTA E POSSESSORE DI CODICI GRECI*

I progressi che la paleografia greca ha registrato in questi ultimi anni e l'impulso nuovo che sembra accompagnarsi agli studi di tra-

---

* Il presente lavoro è stato iniziato e svolto nelle linee generali durante un soggiorno di quindici mesi (ottobre 1982-dicembre 1983) presso il Seminar für Klassische Philologie della Freie Universität di Berlino Ovest, soggiorno reso possibile da una borsa di studio della Alexander von Humboldt-Stiftung. Un ringraziamento particolare va all'amico Dieter Harlfinger che ha benevolmente messo a mia disposizione il suo materiale e le sue conoscenze.

Nel corso della trattazione saranno usate le seguenti abbreviazioni:

Aristoteles graecus = *Aristoteles graecus. Die griechischen Manuskripte des Aristoteles*, untersucht und beschrieben von P. Moraux, D. Harlfinger, D. Reinsch, J. Wiesner. I. Bd.: *Alexandrien-London*, Berlin-New York 1976 (*Peripatoi* 8).

Bandini = A. M. Bandini, *Catalogus codicum mss Bibliothecae Mediceae Laurentianae, uaria continens opera graecorum Patrum*, I-III, Florentiae 1764-1770 (rist. con aggiunte Lipsiae 1961).

dizione manoscritta si riflettono in maniera significativa anche sull'analisi delle scritture greche del XV e XVI secolo, pur se dobbiamo ancora lamentare l'assenza di lavori specifici su molti importanti copisti o sull'attività grafica di personalità che in vario modo hanno segnato la cultura del tempo, una cui componente non certo di se-

Calderini = A. Calderini, *Ricerche intorno alla biblioteca e alla cultura greca di Francesco Filelfo*, in *Studi Italiani di Filologia Classica* 20 (1913), pp. 204-424.

Fryde = E. B. Fryde, *Humanism and Renaissance Historiography*, London 1983, pp. 217-219 («Manuscripts owned or annotated by Francesco Filelfo»).

Harlfinger, *Ethik* = D. Harlfinger, *Die Überlieferungsgeschichte der Eudemischen Ethik*, in: *Untersuchungen zur Eudemischen Ethik. Akten des 5. Symposium Aristotelicum* (Oosterbeek, Niederlande, 21.-29. August 1969), hrsg. von P. Moraux und D. Harlfinger, Berlin 1971, pp. 1-50.

Harlfinger, *Kopisten* = D. Harlfinger, *Specimina griechischer Kopisten der Renaissance*, I. *Griechen des 15. Jahrhunderts*, Berlin 1974 (cit. per numero).

Harlfinger, *Textgeschichte* = D. Harlfinger, *Die Textgeschichte der pseudoaristotelischen Schrift Περὶ ἀτόμων γραμμῶν. Ein kodikologisch-kulturgeschichtlicher Beitrag zur Klärung der Überlieferungsverhältnisse im Corpus Aristotelicum*, Amsterdam 1971.

Harlfinger, *Wolfenbüttel* = D. Harlfinger-J. Harlfinger-J. A. M. Sonderkamp, *Griechische Handschriften und Aldinen. Eine Ausstellung anläßlich der XV. Tagung der Mommsen-Gesellschaft in der Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel*, Wolfenbüttel 1978.

Omont = H. Omont, *Un nouveau manuscrit de la Rhétorique d'Aristote et la bibliothèque grecque de Francesco Filelfo*, in *La Bibliofilia* 2 (1900-1901), pp. 136-140.

Repertorium = *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600*. 1. Teil: *Handschriften aus Bibliotheken Großbritanniens*, erstellt von E. Gamillscheg und D. Harlfinger, Wien 1981 (cit. per numero).

Rizzo = S. Rizzo, *Gli umanisti, i testi classici e le scritture maiuscole*, in: *Atti del Convegno internazionale «Il Libro e il Testo»*, Urbino, 20-23 settembre 1982, a cura di C. Questa e R. Raffaelli, Urbino 1984, pp. 225-241.

VG = M. Vogel - V. Gardthausen, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Leipzig 1909 (rist. Hildesheim 1966).

Wiesner - Victor = J. Wiesner - U. Victor, *Griechische Schreiber der Renaissance. Nachträge zu den Repertorien von Vogel-Gardthausen, Patrinelis, Canart, de Meyier*, in *Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici* 8-9 (1971-1972), pp. 51-66.

condaria importanza era, come ben si sa, la ricerca e la trascrizione dei codici.

In Italia la venuta di Manuele Crisolora (1396-97) costituisce una tappa decisiva per lo studio del greco, ma altrettanto decisivo fu l'influsso che la sua scrittura ebbe almeno sulla prima generazione degli umanisti italiani: per tutti basti qui ricordare Leonardo Bruni e Palla Strozzi. Detto in termini ancora più chiari, i primi umanisti sotto l'aspetto grafico non creano niente di nuovo, ma imitano una scrittura, quella di Crisolora appunto, che soddisfaceva appieno le loro esigenze di novizi: chiarezza, semplicità di forme e leggibilità. A questo stile tardo-tricliniano si verrà per così dire contrapponendo una scrittura prettamente occidentale, più fortemente personalizzata, come la si può osservare in Ciriaco d'Ancona e, più tardi, in Francesco Castiglione e Marsilio Ficino. Infine, sopravvive ancora il filone iniziato, o meglio proseguito, da Leonzio Pilato, e che ritroviamo in Giovanni Aurispa, Pier Candido Decembrio, Giovanni Crestone ed altri, senza con questo voler esaurire tutte le correnti grafiche del 400.

Il caso di Francesco Filelfo è più sfumato e difficile da definire, e con uno sviluppo del tutto peculiare, ma al tempo stesso paradigmatico, di cui qui, data la tirannia dello spazio, si cercherà di render conto solo per linee generali. Una svolta importante nella vita del tolentinate è costituita dal soggiorno a Costantinopoli (1420-1427), dove nella cerchia e alla scuola di Giovanni Crisolora si familiarizza con la lingua e la cultura greca e, per l'aspetto che ci riguarda più da vicino, entra in contatto con noti copisti dell'epoca, quali Giorgio Crisococca e Giorgio Doceiano, dei cui servigi si servirà a più riprese. È quindi in questo ambiente che vanno verosimilmente cercate le origini e i modelli della sua scrittura.

I manoscritti greci sicuramente copiati da Filelfo sono tre: il Laur. 58,15, il Vat. lat. 1790, ff. 115-158 (a. 1461), e l'Urb. lat. 701, f. 115^{r-v} (a. 1468); purtroppo, però, appartengono agli ultimi vent'anni della sua vita e non ci sono di grande aiuto nel ricostruire gli inizi e i successivi sviluppi della sua attività grafica. La nostra attenzione si è fermata su due manoscritti laurenziani, il 57,6 e il 60,21, entrambi vergati dalla stessa mano; il secondo, inoltre, databile sulla base delle filigrane al 1427 o pochissimo prima, è sicuramente appartenuto al Filelfo. La stessa scrittura si ritrova nei marginali dei Laur. 72,18, 81,4, 81,15 e del Guelferb. 10.2 Aug. 4°, codici questi tutti appartenuti al Filelfo. Penso quindi che se ne possa agevolmente dedurre che il possessore ne sia stato anche l'annotatore, e se a questo si aggiunge che anche i marginali latini nel Laur. 60,21 sono sicuramente

di mano del Filelfo, il cerchio si chiude.

L'aspetto generale della scrittura è acerbo, duro, privo di fluidità: l'influsso di Giorgio Crisococca e, ancor più, di Giorgio Doceiano è evidente, anche se somiglianze e punti di contatto si possono riscontrare anche con Gerardo da Patrasso e Stefano di Medeia. Il Filelfo, insomma, è alle sue prime esperienze come scriba. Nel corso degli anni la sua scrittura subisce un'evoluzione profonda, ma conseguente: le lettere diventano più 'lavorate', tornite, e l'impressione che se ne ricava è di una maggior fluidità e uniformità. Appartengono a questo periodo che si estende grosso modo dagli anni trenta alla metà del 400 il Laur. 60,18, ff. 196^{v}-197 l.9, e le annotazioni marginali ad. es. nei Laur. 28,45, Acq. 4 e nel Leid. Scal. gr. 26.

A questo punto vorrei aprire una breve parentesi. Come è ben noto, Lapo da Castiglionchio il Giovane, allievo del Filelfo, scrive in uno stile pressoché identico; la cosa, naturalmente, non deve destar meraviglia, se ricordiamo quanto si è osservato sopra a proposito dell'eredità grafica di Manuele Crisolora — ma come ulteriori esempi di rapporto grafico maestro-allievo si potrebbero aggiungere anche Francesco Castiglione-Marsilio Ficino e Costantino Lascaris-Giorgio Valla. È in verità difficile distinguere le due mani, quella di Filelfo e quella di Lapo, soprattutto quando si tratti di annotazioni marginali; alcuni criteri, tuttavia, possono essere individuati (per Lapo si dispone con certezza del solo Urb. gr. 131): l'impressione generale in Lapo è quella di una maggiore compattezza grafica, la forma di *csi* assolutamente caratteristica in Filelfo (assomiglia ad una contorta parentesi graffa) non compare quasi mai in Lapo; inoltre divergono le forme di *lambda*, *pi* e *tau*. A mo' di appendice vale la pena di segnalare che anche Giovanni Mario Filelfo, figlio di Francesco, scrive in uno stile molto simile a quello del padre, almeno stando alle poche linee greche nel Chisian. J. VII. 241, f. 150^{v}, unico codice, a quanto ne so, che offra uno specimen della sua scrittura greca.

Come accennavamo sopra, per l'ultimo periodo della vita del Filelfo disponiamo di tre codici, due dei quali datati; essi concordano nel mostrarci una ulteriore cristallizzazione e sclerotizzazione della scrittura come l'abbiamo osservata nella seconda fase: le lettere sono più contorte, grandi, staccate le une dalle altre; compaiono inoltre forme caratteristiche come l'*ypsilon* maiuscolo o gli spiriti angolosi; tutto insomma sta ad indicare la mano di una persona anziana (Filelfo aveva passato la sessantina) che fa fatica a scrivere le lettere sul foglio.

Questa breve e sommaria analisi vuole anche suggerire indica-

zioni metodologiche: nell'esclusione o nell'attribuzione di un codice alla mano di un copista si dovrebbe tener conto più spesso di quanto non si faccia anche di variazioni grafiche che nell'arco di trenta o quarant'anni sono fisiologiche nelle attitudini di uno scriba, sia egli professionale o no.

Le ricerche di Henri Omont ed Aristide Calderini sulla biblioteca greca di Francesco Filelfo hanno chiarito molti punti della sua formazione, consistenza e vicissitudini (ad es. il tormentato rapporto con Leonardo Giustiniani). Nel frattempo si sono venuti aggiungendo altri manoscritti ed io stesso, come si vedrà, ritengo di poterne allungare la lista; certo che Filelfo alla fine della sua vita, quando donò i suoi libri al Duomo di Milano, doveva possedere una cospicua raccolta di codici greci, anche se molti erano già passati in altre mani. L'autore predominante è senza dubbio Aristotele, e questo si spiega con la propensione del Filelfo per la sua filosofia, sebbene per la verità abbia sempre accuratamente evitato di prendere partito nella controversia Platone-Aristotele, come del resto in molti altri problemi. Seguono poi in misura diversa Luciano, Plutarco, Senofonte e lessici.

Con l'intenzione di fare cosa utile non solo per gli storici della tradizione manoscritta (è importante infatti sapere non solo chi ha copiato un codice, ma anche chi ha corretto una lezione), ma anche per quelli della cultura quattrocentesca, faccio seguire la lista di manoscritti greci copiati, annotati o posseduti dal Filelfo. Inutile aggiungere che tale lista sarà ben lungi dall'essere completa. Prima però vorrei elencare quei codici che sono stati a torto messi in relazione con Filelfo o su cui non mi sento di esprimere un giudizio definitivo.

Berol. Ham. 41 (s. XV secondo quarto): copiato per la maggior parte (ff. 1-163^{v} l.10) da <Demetrio Sguropulo> per il Bessarione, che vi ha apposto anche marginali[1]; cade pertanto l'affermazione di E. Mioni[2] secondo cui il codice sarebbe stato scritto per Filelfo.

Laur. 31,18 (s. XV): all'interno del primo piatto si legge «del filelfo», ma non è necessariamente detto che si tratti di Francesco; al f. 97 la sottoscrizione completamente erasa: ταύτην τὴν βιβλον γεγράφε ἄριγος ὁ καρρετο ὥστ᾽ ἐστὶ αὐτοῦ ἔτι δὲ καὶ τῶν φίλων αὐτοῦ.

Laur. 32,20 (s. XIV): secondo FRYDE, p. 218 no. 6, si potrebbe tratta-

1. *Aristoteles graecus*, pp. 35-36.

2. *Bessarione scriba e alcuni suoi collaboratori*, in: *Miscellanea Marciana di studi bessarionei*, Padova 1976 (*Medioevo e Umanesimo* 24), p. 306.

re del codice notato nel registro di prestiti della Biblioteca Medicea al 31 maggio 1486 come appartenuto al Filelfo.

Laur. 57,2 (oggi alla Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze): non mi è stato possibile controllare l'affermazione di BANDINI II, col. 335, che si rifà a Montfaucon, secondo cui Filelfo potrebbe aver scritto l'ultimo foglio.

Laur. 57,11 e *57,15* (entrambi del s. XV): la supposizione di BANDINI II, col. 350, che i due manoscritti possano essere stati scritti per Filelfo non trova alcuna conferma; il secondo, in ogni caso, è di mano del cosiddetto Anonimo ου-π (HARLFINGER, *Kopisten*, 68).

Laur. 70,34: copiato nel 1427 da Giorgio Crisococca per Cristoforo Garatone (sottoscr. f. 87^{v}); non so pertantò su quale base CALDERINI, p. 291, possa affermare che il codice sia appartenuto al Filelfo.

Laur. Acq. 66 e *67* (s. XV primo venticinquennio): nonostante *Aristoteles graecus*, p. 336 e 337, non credo possano essere attribuiti alla mano di Filelfo; del resto, anche le filigrane sembrano escluderlo.

Paris. gr. 2713 (s. XII): A. TURYN, *The Byzantine Manuscript Tradition of the Tragedies of Euripides*, Urbana 1957, p. 87 n. 141, suppone che questo possa essere stato il manoscritto euripideo con sette tragedie portato in Italia da Filelfo[3]; tracce filelfiane, comunque, non ve ne sono[4].

Paris. gr. 3003 (s. XV): secondo A. Diller [5] potrebbe essere appartenuto a Filelfo.

Salmat. M 74 (olim 1-2-30) (s. XV): al f. I si legge la nota di possesso τοῦ φραγκίσκου; secondo A. Tovar[6] si tratta di Filelfo, ma Dieter Harlfinger mi ha gentilmente comunicato che la mano non è la sua ed è da datare al s. XV-XVI.

Urb. gr. 45 (s. XV): secondo HARLFINGER, *Textgeschichte*, p. 411, i marginali sono di Filelfo; è mia opinione che vadano invece attribuiti a Lapo da Castiglionchio il Giovane che ha copiato l'intero codice (cf. anche HARLFINGER, *Ethik*, p. 50).

Urb. gr. 96 (a. 1416): non vi sono tracce di Filelfo, ma A. Diller[7] pensa che sia questo il codice di Plutarco che Filelfo portò in Italia nel 1427,

3. Cf. anche A. PERTUSI, *Il ritorno alle fonti del teatro greco classico: Euripide nell'Umanesimo e nel Rinascimento*, in *Byzantion* 33 (1963), pp. 401, 402.

4. *Euripidis quae in cod. Par. gr. 2713 servantur phototypice expressa*, cura et impensis J. A. SPRANGER, Lutetiae Parisiorum-Florentiae 1928. I ff. 1-8^{v} sono da attribuire a Demetrio Trivolis, i ff. 9-16^{v} a Teodoro Gaza.

5. *The Manuscript Tradition of Aeschines' Orations*, in *Illinois Classical Studies* 4 (1979), p. 63 sg.

6. *Catalogus codicum graecorum Vniversitatis Salamantinae*, I. *Collectio Vniversitatis Antiqua*, Salamanca 1963, p. 34.

7. *The Greek Codices of Palla Strozzi and Guarino Veronese*, in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 24 (1961), p. 316; cf. CALDERINI, p. 364 n. 5 e da ultimo M. L. SOSOWER, *Palla Strozzi's Greek Manuscripts*, in *Studi Italiani di Filologia Classica* s. III, 4 (1986), pp. 142, 150 no. 38.

dopo che l'aveva avuto da Giovanni Crisolora per cui era stato scritto.

Veniamo ora ai codici copiati, annotati o posseduti da Filelfo.

Escor. T. II. 7 (Strabone), membr., mm 290 × 190, ff. 318: scritto nel 1423 a Costantinopoli da Giorgio Crisococca per Filelfo (f. 307^{v})[8]; si tratta di uno dei codici portati in Italia nel 1427.

Laur. 28,32 (Isacco Argiro, Polluce), cart., mm 217 × 144, ff. 236, s. XV; tre copisti: A. ff. 1^{v}-17^{v}, B. ff. 20-216^{v}, C. ff. 217-236^{v}. La nota di possesso di Filelfo a f. 19^{v} si riferisce solo alle ultime due parti del codice (f. 20 sgg.)[9].

Laur. 28,45 (Aristotele, *Mech.*, Teofrasto, M. Psello), cart., mm 193 × 142, ff. 118; copiato nel 1445 a Milano da <Demetrio Sguropulo> per Filelfo (sottoscr. f. 53^{v} e 118^{v}), cui il ms. è appartenuto (cf. le sue insegne f. 1 in basso) e che vi ha anche apposto annotazioni, per es. ff. 85^{v}, 86^{v}, 87^{v}[10].

Laur. 31,1 (Euripide, Sofocle, Eschilo), cart., mm 412 × 287, ff. 147, s. XVm.; copisti: A. ff. 1-26, 31-127, 140^{r-v} Angelo thytes a Roma per Filelfo (sottoscr. e nota di possesso f. 127), B. ff. 26^{v}-30; Filelfo ha scritto le aggiunte ai ff. 8^{v}, 21^{v}, 41^{v}, 44, 44^{v}, 70^{v}[11].

Laur. 31,34 (Euripide), perg., mm 186 × 148, ff. 115, s. XV. Copiato interamente da una stessa mano; al Filelfo possono essere attribuiti numerosi marg. e interl., per es. ff. 3, 3^{v}, 5, 6^{v}, 7, 7^{v} (da datare al primo periodo).

Laur. 32,1 (Omero), cart., mm 380 × 265, ff. 654, s. XV secondo

8. Cf. P. A. REVILLA, *Catálogo de los Códices Griegos de la Biblioteca de El Escorial*, I, Madrid 1936, pp. 471-473; OMONT, p. 139 no. 9; VG, p. 86; CALDERINI, pp. 237, 393-394; A. DILLER, *The Textual Tradition of Strabo's Geography*, Amsterdam 1975, pp. 104-105.

9. BANDINI II, coll. 56-58; OMONT, p. 139 no. 18; CALDERINI, p. 379; FRYDE, p. 217 no. 1.

10. BANDINI II, coll. 67-68; HARLFINGER, *Textgeschichte*, pp. 411, 416; WIESNER - VICTOR, p. 62; *Aristoteles graecus*, pp. 194-195; FRYDE, p. 217 sg. no. 2.

11. BANDINI II, coll. 73-74; OMONT, p. 140 no. 25; VG, p. 8; CALDERINI, pp. 237, 246-248; FRYDE, p. 218 no. 3. Il Filelfo possedette solo le prime due parti del cod. che è diviso codicologicamente in tre. Non saprei dire se sia stato in suo possesso anche il Laur. 32,2 da cui lo stesso Angelo thytes copiò questo ms. Riprod. in HARLFINGER, *Kopisten*, 17.

venticinquennio; copiato da Teodoro Gaza per Filelfo (cf. f. 14 e 654^{v})[12].

Laur. 32,16 (Nonno, Teocrito, Apollonio Rodio, Esiodo, etc.), bomb., mm 252 × 170, ff. 391, a. 1280 (f. 296); Filelfo comprò il codice a Costantinopoli dalla moglie di Giovanni Crisolora il 4 genn. 1423 (cf. f. 8^{v}) e fu tra quelli portati in Italia nel 1427 (nota di possesso f. 391^{v})[13]. In seguito passò per le mani di Angelo Poliziano e Giano Lascaris.

Laur. 32,23 (Omero), cart., mm 212 × 148, ff. 283, s. XIV; Filelfo ha posseduto il ms. (nota parzialmente erasa a f. 283) e vi ha apposto una correzione a f. 69[14].

Laur. 55,19 (Senofonte), perg., mm 225 × 150, ff. 230; copiato nel 1427 a Costantinopoli da Giorgio Crisococca per Filelfo (f. 230^{v}) che vi ha apposto numerosi marginali databili al secondo (per es. f. 79^{v}) e all'ultimo periodo (per es. f. 120^{v})[15]. Stemma e iniziali a f. 1.

Laur. 55,21 (Senofonte), perg., mm 322 × 212, ff. 276, s. XV prima metà; copiato da Pietro <Cretico> (f. 275) per Vittorino da Feltre (nota di possesso a f. 2^{v}), che poi lo donò a Sassolo da Prato[16]. Alcuni marginali (per es. ff. 36^{v}, 38^{v}, 39, 39^{v}) come pure l'aggiunta a f. 66^{v} sono verosimilmente da attribuire alla mano di Filelfo.

---

12. BANDINI II, coll. 121-122; OMONT, p. 140 no. 23; VG, p. 137; CALDERINI, pp. 237, 330; FRYDE, p. 218 no. 4. Si tratta del cod. di cui Filelfo parla in due lettere al Bessarione del 1448 (ed. 1502, f. 41 e 41^{v}). Riproduzioni: D. FAVA, *La mostra di codici autografi in onore di Girolamo Tiraboschi*, in *Accademie e Biblioteche d'Italia* 6 (1932-1933), pp. 99-144, fig. 38; [D. FAVA,] *Mostra di codici autografici in onore di Girolamo Tiraboschi nel II centenario della nascita*, Modena 1932, tav. di fronte a p. 118; *Mostra della biblioteca di Lorenzo nella Biblioteca Medicea Laurenziana*, Firenze 21 maggio - 31 ottobre 1949, p. 58 no. 194 e tav. XIII; M. SALMI, *Contributo a Belbello da Pavia*, in: *Miscellanea Giovanni Galbiati*, II, Milano 1951, pp. 321-328, fig. 15 (attribuisce la miniatura iniziale ad un collaboratore di Belbello); RIZZO, pp. 234-238 e tavv. 3-8, dove erroneamente la sottoscrizione a f. 654^{v} viene ascritta alla mano di Filelfo (il cod. sarebbe stato copiato a Pavia tra il 1440 e il 1443).

13. BANDINI II, coll. 140-146; OMONT, p. 140 no. 26; CALDERINI, p. 347; FRYDE, p. 218 no. 5. Cf. anche A. TURYN, *Dated Greek Manuscripts of the Thirteenth and Fourteenth Century in the Libraries of Italy*, I, Urbana-Chicago-London 1972, pp. 28-39.

14. BANDINI II, col. 174; OMONT, p. 140 no. 24; FRYDE, p. 218 no. 7.

15. BANDINI II, coll. 283-284; OMONT, p. 139 no. 11; VG, p. 86; CALDERINI, pp. 237, 406; FRYDE, p. 218 no. 8.

16. BANDINI II, coll. 285-286; E. GAMILLSCHEG, *Beobachtungen zur Kopistentätigkeit des Petros Kretikos*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 24 (1975), pp. 137-145, qui pp. 137, 139, 140, 142, 145 e tav. 6; *Repertorium*, 352.

Laur. 56,7 (Plutarco), perg., mm 244 × 175, ff. 205; copiato a Siena il 1 febbraio 1436 da Antonio Ateniese (f. 205^{v}); Filelfo ha scritto i ff. 1, 40-45, 77, 88^{v}, 159^{v}, nonché marginali (per es. ff. 1^{v}, 6, 10; anche latini ff. 83^{v}-84); il suo stemma a f. 1[17].

Laur. 57,6 (Luciano), cart., mm 290 × 214, ff. 345, s. XV terzo decennio; tutto di mano di Filelfo, anche i marginali latini[18].

Laur. 57,11 (*Etymol. Magnum*), cart., mm 282 × 210, ff. 396; copiato da <Giorgio Calofrenas> nel 1466 a Candace (Creta) per Filelfo (f. 396), cui sono da attribuire i marg. ai ff. 149 e 201[19].

Laur. 58,1 (Giulio Polluce), cart., mm 300 × 240, ff. 114, s. XV (ff. 17-27^{v} e le aggiunte ai ff. 28, 28^{v} s. XVI: <Camillo Zanetti>); Filelfo (primo periodo) ha copiato i ff. 1-12^{v}.

Laur. 58,15 (Fr. Filelfo, *De Psychagogia*), cart., mm 230 × 160, ff. 81, s. XV terzo venticinquennio; tutto autografo di Filelfo (f. 80^{v})[20].

Laur. 58,19 (Erodiano, Giovanni Filopono), cart., mm 198 × 143, ff. 211, s. XV terzo venticinquennio; quattro copisti: A. ff. 1-108^{v} (con marg. di Filelfo), 110-167^{v}, 168-191^{v} (?); B. ff. 109^{r-v}, 167^{v} <Fr. Filelfo>; C. ff. 192-204; D. ff. 204-211. Nota di possesso di Filelfo a f. 191^{v}[21].

Laur. 59,22 (Dione Crisostomo), cart., mm 240 × 161, ff. 460, s. XIV; Filelfo ha posseduto il ms. (f. 5^{v} e 460^{v}) e vi ha apposto marginali (per es. ff. 30^{v}, 93, 93^{v}, 94, 95), che sono da datare alla metà del s. XV[22].

Laur. 60,18 (Aristotele, *Rhet.* e *Reth. Al.*, Dionigi d'Alicarnasso), perg., mm 185 × 123, ff. 199. Vi si distinguono tre mani: la prima (ff. 1-196)

---

17. BANDINI II, coll. 304-305; OMONT, p. 139 no. 7; VG, p. 32; CALDERINI, pp. 237, 368; FRYDE, p. 218 no. 9.

18. BANDINI II, coll. 343-344; OMONT, p. 139 no. 20 (con la segnatura errata); VG, p. 441; CALDERINI, p. 341. Cf. J. COENEN, *Lukian Zeus tragodos. Überlieferungsgeschichte, Text und Kommentar*, Meisenheim am Glan 1977, pp. XL-XLII (contrario, ma con cautela, all'attribuzione a Filelfo). Cf. Tavv. 1 e 2.

19. BANDINI II, col. 350; OMONT, p. 139 no. 17; CALDERINI, p. 306 sg.; FRYDE, p. 218 no. 10. L'identificazione del copista mi è stata suggerita da Dieter Harlfinger.

20. BANDINI II, coll. 450-454; OMONT, p. 140 no. 27; VG, p. 441; CALDERINI, p. 237 n. 3; FRYDE, p. 218 no. 11. Una riproduzione in S. BERNARDINELLO, *Autografi greci e greco-latini in occidente*, Padova 1979, p. 55 e tav. 30; esame del contenuto in D. ROBIN, *Unknown Greek Poems of Francesco Filelfo*, in *Renaissance Quarterly* 37 (1984), pp. 173-206.

21. BANDINI II, coll. 457-459; OMONT, p. 139 no. 14; CALDERINI, p. 256; FRYDE, p. 218 no. 12. Cf. Tav. 4.

22. BANDINI II, coll. 538-541; OMONT, p. 139 no. 21. Faceva forse parte del lotto di codici portati in Italia nel 1427 (cf. CALDERINI, pp. 287-289); FRYDE, p. 218 no. 13.

è quella di <Giorgio Crisococca>, che a f. 109^{v} indica di aver copiato questa parte a Costantinopoli nel 1427; la seconda (ff. 196^{v}-197 l.9) è quella di <Francesco Filelfo>, che ha anche apposto marginali ai ff. 40^{v}, 111, 121 etc.; la terza (ff. 197 l.9-199) non sono riuscito a identificarla. Stemma di Filelfo a f. 1 in basso[23].

Laur. 60,21 (Aristotele, *Poet.*), cart., mm 226 × 168, ff. 22. Sulla base delle filigrane e di alcune combinazioni storico-testuali il ms. è da datare al 1427 o poco prima; interamente copiato da <Fr. Filelfo>[24].

Laur. 69,9 (Polibio), perg., mm 244 × 176, ff. 469; la parte principale (ff. 1 l.10-7 l.3 dal basso, 8-296) è stata copiata il 22 novembre 1435 a Siena da Antonio Ateniese per Filelfo (f. 296), che a sua volta ha scritto le prime 10 linee del f. 1 ed ha apposto anche marginali latini; i ff. 7 l.3 dal basso-8, 297-469^{v}, aggiunti nel s. XVI, sono di mano di <Camillo Zanetti>[25].

Laur. 70,18 (Diodoro Siculo), cart., mm 284 × 201, ff. 132, s. XV poco dopo la metà; interamente copiato da <Teodoro Gaza> probabilmente per Filelfo cui il codice è appartenuto (stemma f. 1 in basso) e che vi ha apposto anche numerosi marginali[26].

Laur. 72,18 (Aristotele, *Top.* e *Anal. Post.*, Alessandro di Afrodisia), perg., mm 211 × 147, ff. 118, s. XV prima metà. Il cod. è di mano di <Gerardo da Patrasso>, mentre alcuni marginali (ff. 1, 8^{v}, 9, 10 etc.) sono da attribuire a Filelfo: data la loro strettissima somiglianza con la scrittura del Laur. 60,21 sono da porre senz'altro intorno al 1427[27].

Laur. 80,7 (Platone, *Resp.* e *Parm.*), perg., mm 326 × 234, ff. 142, s. XV. Interamente di mano di <Teodoro Gaza>; Filelfo ha supplito il titolo a f. 1 e ha apposto marg. al f. 27^{v}. A f. 1 stemma ed iniziali[28].

Laur. 80,22 (Plutarco), bomb. (ff. 1-10, 316-332 cart.), mm 237 × 162, ff. 332, s. XIV. Filelfo ha scritto i ff. 1-10^{v}, 316-323 nonché marg. nel resto del cod. (nota di possesso f. 11); di <Ciriaco d'Ancona> i ff.

---

23. Bandini II, coll. 608-609; *Aristoteles graecus*, pp. 219-220 (con bibl. precedente); Fryde, p. 218 no. 14. Cf. Tav. 3.

24. *Aristoteles graecus*, pp. 222-223 (con bibl. precedente).

25. Bandini II, coll. 628-629; VG, p. 32; Calderini, p. 237 (con la segnatura errata); Fryde, p. 218 no. 15. Cf. J. M. Moore, *The Manuscript Tradition of Polybius*, Cambridge 1965, p. 13.

26. Bandini II, coll. 677-678; Omont, p. 139 no. 13; Calderini, p. 290 sg.; Fryde, p. 218 no. 16.

27. *Aristoteles graecus*, pp. 251-252 (con bibl. precedente). Altri marginali (ff. 1^{v}, 2, 2^{v}, 3) sono di una mano italiana che ho ritrovato anche in marg. nel Laur. 81,4. Si tratta forse del cod. cui Filelfo accenna in una lettera a Vittorino da Feltre del 1430 (cf. Triv. 873, f. 17).

28. Bandini III, col. 185; Fryde, p. 218 sg. no. 17.

323^{v}-327, di <Demetrio Sguropulo> i ff. 327^{v}-332^{v}[29].

Laur. 80,24 (*Somnium Scipionis* con comm. di Macrobio, Pletone), cart., mm 285 × 203, s. XV poco dopo la metà. I marg. greci e latini, prevalentemente in rosso, sono di Filelfo[30].

Laur. 81,4 (Aristotele, *EE*), cart., mm 329 × 237, ff. 59, s. XV secondo venticinquennio. La mano, occidentale, è la stessa dei marg. ai ff. 1^{v}, 2, 2^{v}, 3 del Laur. 72,18; Filelfo ha apposto lemmi e correzioni[31].

Laur. 81,13 (Aristotele, *MM*; Ps.-Demetrio Falereo), perg., mm 270 × 185, ff. 210; copiato da <Demetrio Sguropulo> a Milano nel 1444 (almeno i ff. 1-118) per Filelfo (sottoscr. f. 118^{v} e 208^{v}), cui il cod. è appartenuto (insegne f. 1 in alto)[32].

Laur. 81,15 (Aristotele, *EE*; *Horapollon*), perg., mm 207 × 144, ff. 116, s. XV primo venticinquennio; il ms., copiato dall'Anonimo EE (Harlfinger), è appartenuto all'Aurispa[33], al Filelfo (il suo nome si legge all'interno del secondo piatto) e a Demetrio Crisolora[34]. Filelfo vi ha apposto numerosi marg. (per es. ff. 3, 13, 13^{v}, 14), da datare paleograficamente alla fine degli anni venti o all'inizio degli anni trenta del 400[35].

Laur. 81,20 (Aristotele, *EE*; *Horapollon*, Ps.-Platone), perg., mm 277 × 189, ff. 132, ca. 1422 (almeno la prima parte). Copisti: A. ff. 1-32^{v} <Giorgio Doceiano>; B. ff. 33-125^{v} <Antonio Ateniese>; C. ff. 126-131 <Teodoro Gaza>. Appartenuto a Filelfo (insegne a f. 1 in basso), che vi ha apposto numerosi marg. (ff. 32^{v}, 35, 35^{v}, 47^{v}, 48); alcuni sono invece da attribuire alla mano di Lapo da Castiglionchio il Giovane (ff. 1 in alto,

---

29. Bandini III, coll. 210-212; Omont, p. 139 no. 8; Calderini, pp. 300, 368-370; *Repertorium*, 101; Fryde, p. 219 no. 18; Rizzo, p. 233 e tav. 2.

30. Bandini III, coll. 213-215; Fryde, p. 219 no. 19. È pertanto errata l'indicazione di S. Bernardinello, *La traduzione greca di Rhetorica ad Herennium III, 16-24*, in *Aevum* 47 (1973), p. 397, secondo cui i ff. 1-89 sarebbero della mano di Filelfo.

31. *Aristoteles graecus*, pp. 260-261, 484; cf. anche Harlfinger, *Textgeschichte*, p. 411; Fryde, p. 219 no. 19a. Da notare che il ms. è apografo del Laur. 81, 20, anche questo in possesso di Filelfo (cf. Harlfinger, *Ethik*, pp. 12-13).

32. Bandini III, 227; *Aristoteles graecus*, pp. 268-269. Omont, p. 138 no. 2; Calderini, p. 237; Fryde, p. 219 no. 20.

33. *Aristoteles graecus*, pp. 269-270; in special modo cf. Harlfinger, *Ethik*, pp. 5-6 (con tav. IIIa, b dopo p. 48) e *Kopisten*, 7.

34. Cf. E. Piccolomini, *Delle condizioni e delle vicende della Libreria Medicea privata dal 1494 al 1508*, in *Archivio Storico Italiano* 21 (1875), p. 287 (prestatogli prima del 1486); M. Del Piazzo, *Protocolli del carteggio di Lorenzo il Magnifico per gli anni 1473-74, 1477-92*, Firenze 1956, p. 446 (riavuto da Lorenzo il 20 aprile 1484); Fryde, p. 219 no. 21.

35. Cf. Harlfinger, *Textgeschichte*, pp. 27, 65, 411, 418.

2^v, 3, 3^v, 6^v, 7^v e più consistenti ff. 13, 13^v, 14 etc.)[36].

Laur. 85,7 (Platone), perg., mm 339 × 248, ff. 224, a. 1420. Copiato da Gerardo da Patrasso (f. 224^v, crittografia); alcuni marginali (per es. ff. 81, 184, 222) sono da attribuire a Filelfo, altri a Demetrio Calcondila[37].

Laur. 85,19 (Sesto Empirico), cart., mm 234 × 183, ff. 360, s. XIV (ff. 107-345 l.10, 345^v l.12-348^v) e XVI. Filelfo ha apposto numerosi marg.; il cod. gli era stato inviato dall'Aurispa nel 1441[38].

Laur. 87,11 (Aristotele), cart., mm 290 × 205, ff. II.335, s. XV seconda metà. Copiato da <Giorgio Gregoropulo>; i marginali greci (ff. 39, 53^v, 93, 117 etc.) sono probabilmente da attribuire alla mano del Filelfo[39].

Laur. 87,26 (Aristotele), bomb., mm 230 × 170, ff. 236, s. XIII seconda metà. Secondo Bandini III, col. 310, ripreso anche da Calderini, p. 269, i marg. greci sarebbero da attribuire a Filelfo, ma in realtà si tratta dell'Anonimo 9 (Harlfinger); le note latine sono invece sicuramente sue[40].

Laur. Acq. 4 (Aristotele, *Pol.*, *Rhet. Al.*), cart., mm 281 × 215, ff. 126, s. XVm. Due copisti: A. ff. 1-10 <Palla Strozzi>; B. ff. 10^v-126^v <Giovanni Scutariota>. Numerosi i marg. di Filelfo (per es. ff. 44, 60)[41].

Laur. Acq. 65 (Aristotele, *Mech.*), cart., mm 298 × 207, ff. II.16, s. XV terzo venticinquennio. Copista <Michele Ligizo>; alcuni marg. (ff. 1, 1^v, 2, 2^v etc.) sono quasi certamente della mano del Filelfo[42].

---

36. Bandini III, col. 234; *Aristoteles graecus*, pp. 273-275. Omont, p. 139 no.3; Harlfinger, *Textgeschichte*, pp. 65, 290, 408, 411; Id., *Ethik*, pp. 10-12; Fryde, p. 219 no. 22. Il codice fu tra quelli portati in Italia nel 1427, cf. anche Calderini, p. 267.

37. Cf. N.G. Wilson, *A Puzzle in Stemmatic Theory Solved*, in *Revue d'Histoire des Textes* 4 (1974), p. 142 (identificazione di Gerardo).

38. Si tratta del cod. di cui Filelfo parla in una lettera al figlio Senofonte del 1452 (ed. 1502, f. 71). Sul ms. cf. anche L. Cesarini Martinelli, *Sesto Empirico e una dispersa enciclopedia delle arti e delle scienze di Angelo Poliziano*, in *Rinascimento* s. II, 20 (1980), p. 353.

39. *Aristoteles graecus*, pp. 301-302; Fryde, p. 219 no. 23.

40. Cf. Harlfinger, *Textgeschichte*, p. 418 (e *Aristoteles graecus*, p. 329); Fryde, p. 219 no. 24.

41. E. Rostagno - N. Festa, *Indice dei codici greci Laurenziani non compresi nel catalogo del Bandini*, in *Studi Italiani di Filologia Classica* 1 (1893), p. 197; *Aristoteles graecus*, p. 333. Cf. anche Wiesner - Victor, p. 62; Harlfinger, *Textgeschichte*, p. 416; M. L. Sosower, *Palla Strozzi's Greek Manuscripts*, cit. (*supra* n. 7), pp. 141, 147 no. 3.

42. *Aristoteles graecus*, p. 335.

Laur. Conv. Soppr. 181 (Lessico greco-latino), cart., mm 336 × 234, ff. 158, s. XV secondo venticinquennio. Al f. II^v epistola in greco scritta da Filelfo ad un certo Andrea, con la quale gli invia in dono il lessico[43].

Heidelberg, Pal. gr. 281 (Gregorio Aneponimo, Fozio, Teodoro di Abucara etc.), perg., mm 263 × 215, ff. 181, a. 1040. A f. 181 la nota di possesso: ἡ βίβλος αὕτη Leonardi Iustiniani ἐστίν, ma sotto è stato eraso il nome di Filelfo[44].

Haun. 415 (Omero, Plutarco, Platone, Senofonte, Demostene, Eschine), cart., mm 310 × 190, ff. 152, s. XV secondo venticinquennio. Due mani: A. ff. 1-120^v ductus occidentale (per il tipo cf. ad es. Laur. 81,4, Acq. 66 e 67); B. ff. 121-151^v: probabilmente un copista o un allievo di Filelfo che imita la sua scrittura, anche se non è da escludere a priori lo stesso Filelfo. La nota a f. 36, i titoli ai ff. 96, 111, 116 e, con qualche riserva, i marg. greci ai ff. 13, 25, 29^v, 48, 56^v, 64 e quelli latini ai ff. 8, 15^v, 19, 43 sono invece da attribuire a Filelfo.

Leid. Scal. gr. 26 (Aristotele, *Poet.*), perg., mm 290 × 200, ff. 340: copiato nel 1445 a Milano da Demetrio Sguropulo per Filelfo (f. 340), cui il cod. è appartenuto (stemma e iniziali f. 1 in alto); lui stesso ha corretto (f. 36^v) e annotato il testo (ff. 47, 49, 52^v accanto all'ultimo rigo)[45].

Leid. Voss. Q. 3 (Aristotele, *Phys.*, *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*), bomb. (ff. 1-8 cart., s. XV), mm 255 × 170, ff. III.275.II', s. XIV prima metà; ai ff. 3, 4^v, 6^v marg. del Filelfo[46].

Milano, Triv. 873 (Filelfo, Lettere), cart., mm 400 × 290, ff. 565, s. XV (ca. 1477). Il cod. probabilmente non è della mano del Filelfo, anche se con ogni verosimiglianza gli è appartenuto[47].

Neap. III C 1 (Nicomaco, Tolomeo, Plutarco *De musica*, Porfirio, Arist. Quintiliano), perg., mm 320 × 250, ff. 219, s. XV (forse prima del

---

43. Rostagno - Festa, *Indice*, cit., p. 168 (a torto attribuito tutto alla mano di Filelfo; cf. anche VG, p. 441). La lettera è edita in B. de Montfaucon, *Diarium Italicum*, Parisiis 1702, p. 368.

44. La cosa era già stata rilevata da J. L. Heiberg, come si legge in una sua nota su un foglietto inserito nel cod.; è errato pertanto quanto affermano VG, p. 452 n. 3, secondo cui il ms. sarebbe appartenuto a Leonardo Bruni.

45. *Aristoteles graecus*, pp. 394-395 (la mano di Filelfo non è identificata); Omont, p. 139 no. 4; VG, pp. 105, 440; Calderini, pp. 237, 269.

46. Cf. *Aristoteles graecus*, p. 396 (datato al s. XIII; la mano di Filelfo non è riconosciuta).

47. C. Santoro, *I codici medioevali della Biblioteca Trivulziana*, Milano 1965, pp. 222-228. Per l'attribuzione a Filelfo è R. Barbour, *Greek Literary Hands A. D. 400-1600*, Oxford 1981, tav. 106. Riprod. in É. Legrand, *Cent-dix lettres grecques de François Filelfe*, Paris 1892, tav. dopo p. XI.

1433). Il cod., copiato da Pietro Cretico (f. 219), contiene marg. di Filelfo[48].

Paris. gr. 2024 (Aristotele, *EE*, *MM*), perg., mm 217 × 145, ff. IV. 194, s. XV terzo decennio. Il copista è Gerardo da Patrasso (f. 194^{v}, crittografia), mentre i marg. greci e latini (per es. ff. 15^{v}, 18^{v}, 19, 21, 21^{v}) sono da attribuire a Filelfo (databili tra la fine degli anni venti e l'inizio degli anni trenta)[49].

Paris. gr. 2078 (Plutarco), perg., mm 209 × 156, ff. I.144, s. XV secondo venticinquennio. Copista <Antonio Ateniese>; della mano di Filelfo sono il f. 144^{v} e i marg. All'interno del secondo piatto una nota di possesso completamente erasa: αὐγουστί[...]ου δ[...]ου ὁ βίβλος καὶ τῶν [φίλων]; si tratta forse del card. Agostino Trivulzio? In seguito è entrato nella biblioteca di Niccolò Ridolfi (f. I^{v}).

Paris. gr. 2110 (Platone, Luciano), cart., mm 145 × 105, ff. 128, s. XIV secondo venticinquennio. Il cod. è appartenuto a Filelfo (f. 128^{v})[50].

Paris. gr. 2623 (Suda), cart., mm 410 × 290, ff. 286, s. XV terzo venticinquennio; Filelfo lo ha posseduto (f. 283^{v}) e annotato[51].

Paris. gr. 2978 (Aftonio, Ermogene), bomb., ff. 279, s. XIII; Filelfo ha posseduto il ms.[52].

Paris. Suppl. gr. 1285 (Aristotele, *Rhet.*), cart., mm 213 × 145, ff.112, s. XV. Al f. 112^{v} sotto la nota di possesso di Francesco Barbaro si leggono i nomi di Filelfo [redacted] Vittorino da Feltre; allo stesso Filelfo è probabilmente da attribuire la breve nota latina di f. 9[53].

---

48. Cf. E. Gamillscheg, *Beobachtungen zur Kopistentätigkeit des Petros Kretikos*, cit. (*supra* n. 16), p. 142 n. 34; *Repertorium*, 352.

49. Cf. Harlfinger, *Textgeschichte*, p. 411; N. G. Wilson, *A Puzzle in Stemmatic Theory Solved*, cit. (*supra* n. 37), p. 141 e tavv. V a, VII b. Ulteriori possessori: Francesco Verulano (f. III) e Niccolò Ridolfi (f. I^{v}).

50. Cf. J. Coenen, *Lukian Zeus tragodos*, cit. (*supra* n. 18), pp. LVII-LIX; Omont, p. 138 no. 1. La nota di possesso è riprodotta in É. Legrand, *Cent-dix lettres*, cit., p. III.

51. Omont, p. 139 no. 16; VG, p. 224; Calderini, p. 397 (segnatura errata). A. Adler, *Suidae Lexicon*, V, Lipsiae 1938, pp. 238-240, 261-262, attribuisce il cod. alla mano di Cesare Stratego, ma cf. P. Canart, *Démétrius Damilas, alias le Librarius Florentinus*, in *Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici* 14-16 (1977-1979), p. 328.

52. Omont, p. 139 no. 19. Portato in Italia nel 1427.

53. Cf. Ch. Astruc - M.-L. Concasty, *Catalogue des manuscrits grecs, III. Le Supplément grec*, Paris 1960, pp. 543-544, che tuttavia attribuiscono a torto i marg. dei ff. 2^{v}, 4^{v}, 91, 94, 95 al Filelfo, mentre invece sono della mano di Ermolao Barbaro il Giovane. Omont, p. 139 no. 5 (riprod. della nota di possesso p. 137). Si tratta del cod. portato da Costantinopoli nel 1427, prestato a Vittorino da Feltre, andato poi a finire nelle mani di Francesco Barbaro, e che il Filelfo ricercava ancora nel 1450 (epist., ed. 1502,

Barb. gr. 178 (Filelfo, *Carmina*), cart., mm 268 × 197 (ff. 39-46 mm 208 × 144), ff. 46, s. XV terzo venticinquennio; di mano del Filelfo sono i ff. 1-38^{v}.

Ottob. gr. 260, ff. 37-46^{v} + *Vat. gr. 1902*, ff. 9-18^{v}, 43-57^{v} (Aristotele, *EN*), cart., rispettivamente mm 284 × 207 e 285 × 198, s. XV terzo venticinquennio. Il testo è di mano dell'Anonimo 50 (Harlfinger), mentre Filelfo ha apposto marg. nella prima parte (ff. 39^{v}, 42, 43, 44^{v}, 45, 46)[54].

Pal. gr. 282 (Libanio), perg., mm 255 × 171, ff. 292, s. XV terzo decennio; copiato da <Giorgio Doceiano> per Filelfo (f. 292), il cui nome è stato eraso e sostituito con quello di Leonardo Giustiniani[55].

Urb. gr. 108 (Diogene Laerzio, Teofrasto, Aristotele), cart., mm 275 × 197, ff. 151, ca. 1427. Copiato da <Teodoro διάκονος, νομικὸς καὶ ὑπομνηματογράφος τῆς Μεγάλης Ἐκκλησίας>[56]; il Filelfo ha posseduto tutte e tre le parti del cod., come provano le rispettive note di possesso ai ff. 104 (totalmente erasa), 138^{v} e 151^{v}[57].

Urb. lat. 701 (Filelfo, *Carmina*), cart., mm 277 × 196, ff. 127, a. 1468 (f. 127). L'intero codice è autografo (carme greco f. 116^{r-v})[58].

Vat. gr. 152 (Procopio, Plutarco, Agazia), cart., mm 291 × 214, ff. 379, s. XIV terzo venticinquennio. I numerosi marginali nei ff. 150^{v}-308 potrebbero essere attribuiti a Filelfo, ma sulla cosa non mi sento di esprimere un giudizio definitivo[59].

Vat. gr. 218 (Antemio, Pappo), perg. (ff. 203-205 cart., s. XVI), mm 256 × 179, ff. II.207, s. X. I marg. ai ff. 85^{v}, 105^{v}, 117^{v}, 121, 126^{v} e i titoli ai ff. 1, 8 sono forse da attribuire a Filelfo[60].

Vat. gr. 399 (Eusebio), perg., mm 252 × 195, ff. 330, s. X-XI. Quasi sicuramente la nota [redacted] f. 31 è della mano di Filelfo[61].

---

f. 48^{v}; cf. la lettera a Vittorino da Feltre del 1428, *ibid.*, f. 5^{v}); cf. Calderini, p. 268; *Manoscritti e stampe venete dell'aristotelismo e averroismo (secoli X-XVI)*, Venezia 1958, no. 239, 270, 297-298 e fig. 3.

54. Cf. Harlfinger, *Textgeschichte*, p. 411.

55. Omont, p. 140 no. 22; Calderini, p. 341.

56. Cf. Harlfinger, *Kopisten*, 11, 12.

57. Omont, p. 139 no. 6; Calderini, pp. 269, 293-294. Cf. N. G. Wilson, *The Manuscripts of Theophrastus*, in *Scriptorium* 16 (1962), p. 100 (lo data a dopo il 1427); Harlfinger, *Textgeschichte*, pp. 95, 210, 417; Wiesner - Victor, p. 56 sg.; W. Burnikel, *Textgeschichtliche Untersuchungen zu neun Opuscula Theophrasts*, Wiesbaden 1974, pp. 54-55.

58. Cf. C. Stornajolo, *Codices Urbinates latini*, II, Romae 1912, pp. 219-221. Cf. Tav. 6.

59. Cf. Calderini, pp. 384-385.

60. Cf. Fryde, p. 219 no. 25.

61. Se l'identificazione è giusta si tratterebbe del cod. richiesto a Bartolomeo Platina nel 1474 (cf. Triv. 873, f. 469^{v}).

Vat. gr. 1334 (Senofonte, Sinesio, Aristotele), perg., mm 267 × 171, ff. 104, s. XV terzo decennio. I ff. 1-41 sono copiati da <Giorgio> Crisococca, i ff. 43-104ᵛ da <Teodoro> Gaza (cf. f. 104ᵛ); Filelfo ha posseduto il cod. (stemma con iniziali a f. 1) e vi ha apposto annotazioni in latino ai ff. 6ᵛ, 33ᵛ, 38[62].

Vat. gr. 1337 (Senofonte), cart., mm 290 × 205, ff. 157, s. XV secondo venticinquennio. I ff. 1-83 sono di mano di Filelfo[63].

Vat. gr. 1689 (Aristotele, *EN*), perg., mm 277 × 204, ff. 142: copiato a Costantinopoli nel 1422 da Giorgio Doceiano per Filelfo (f. 140)[64].

Vat. lat. 1790 (Filelfo, *Consolatio*), cart., mm 231 × 165, ff. 158, a. 1461 a Milano (f. 158); interamente autografo (greco ff. 155-158)[65].

Vat. lat. 3251 (Virgilio con comm. di Servio), perg., mm 349 × 230, ff. 179, s. IX e XII-XIV. Il cod. è appartenuto a Filelfo (f. 178ᵛ) che vi ha anche scritto in greco versi di Omero e Orfeo (ff. 57, 58, 64, 111), da datare al quarto-quinto decennio del secolo[66].

Vat. lat. 3403 (Rutilio Namaziano, Petronio etc.), cart. e perg., mm 245 × 185, ff. 70, s. XV. La nota greca a f. 25ᵛ è di mano di Filelfo[67].

Vindob. Phil. gr. 134 (Aristotele), cart., mm 240 × 165, ff. 313, s. XV secondo venticinquennio. Copiato da <Teodoro Gaza>, mentre i marg. sono forse da attribuire a Giovanni Gioviano Pontano[68]; insegne di Filelfo a f. 1[69].

Guelferb. 10.2 Aug. 4° (Apollonio Rodio), perg., mm 240 × 180, ff. 155, s. XV prima metà. Copiato da Pietro Cretico (f. 155ᵛ); la nota a f. 47 è di mano di Filelfo (terzo-quarto decennio del sec.). In seguito il cod. è appartenuto a Vittorino da Feltre, all'Aurispa e a Guarino Veronese[70].

Guelferb. 17.21.4 Aug. 4° (Filelfo, Grammatica greca), perg., mm 213 × 152, ff. 37, s. XV secondo quarto. L'alfabeto e la letterina a Zenone Amidano a f. 35ᵛ sono della mano di Filelfo. In seguito il cod. è appartenuto a Giovanni Andrea Amidano (f. 37ᵛ) e a Raffaele Gariboldi (f. 36ᵛ)[71].

Guelferb. 56.22 Aug. 8° (Senofonte, *Ages.* e *Mem.*), perg., mm 171 × 107, ff. I.66, s. XV secondo venticinquennio. Copista <Gerardo da Patrasso>; Filelfo ha scritto alcuni marginali (ff. 6, 14ᵛ, 26), da datare probabilmente a poco prima della metà del sec. Il cod. è appartenuto anche a Guarino Veronese (f. I)[72].

---

62. P. de Nolhac, *La bibliothèque de Fulvio Orsini. Contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance*, Paris 1887, p. 145; Omont, p. 139 no. 12; VG, pp. 87, 137; Calderini, pp. 237, 269; Harlfinger, *Kopisten*, 10. Quasi certamente si tratta del cod. di cui Filelfo si servì quando nel *De morali disciplina* utilizzò l'opera del filosofo peripatetico Andronico di Rodi (qui ff. 43-48ᵛ) (cf. Calderini, pp. 252-253).

63. de Nolhac, *La bibliothèque*, cit., p. 195; Omont, p. 139 no. 10; Calderini, p. 406.

64. C. Giannelli, *Codices Vaticani Graeci 1684-1774*, Città del Vaticano 1961, pp. 8-9; VG, p. 74; Calderini, p. 237; Harlfinger, *Kopisten*, 9.

65. B. Nogara, *Codices Vaticani Latini, III. Codices 1461-2059*, Romae 1912, p. 267; R. Barbour, *Greek Literary Hands*, cit. (*supra* n. 47), tav. 106; Rizzo, p. 238 e tavv. 9-10. Con molta probabilità è questo il cod. offerto da Filelfo a Ottaviano Ubaldini (lettera del 1462, ed. 1502, f. 125), che ne fu il possessore (f. Iᵛ). Cf. Tav. 5.

66. de Nolhac, *La bibliothèque*, cit., p. 195; Calderini, p. 330 n. 5.

67. Il testo latino non è della mano di Niccolò Perotti come suppone de Nolhac, *La bibliothèque*, cit., p. 196.

68. Per quest'ultima attribuzione cf. Harlfinger, *Textgeschichte*, p. 415.

69. H. Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek, Teil 1. Codices Historici, Codices Philosophici et Philologici*, Wien 1961, p. 241. Da notare che le iniziali miniate sono le stesse del Leid. Scal. gr. 26 e dell'Urb. lat. 701 (cf. H. Gerstinger, *Johannes Sambucus als Handschriftensammler*, in: *Festschrift der Nationalbibliothek in Wien*, Wien 1926, pp. 251-400, tav. I d, non riconosciute).

70. Harlfinger, *Wolfenbüttel*, p. 18 e tav. 19; cf. *Repertorium*, 352.

71. Harlfinger, *Wolfenbüttel*, p. 60; Omont, p. 139 no. 15.

72. Harlfinger, *Wolfenbüttel*, p. 19 e tav. 20; cf. *Repertorium*, 80. Cenni sulla biblioteca greca di Filelfo si trovano anche in: H. Omont in *Bibliothèque de l'École des Chartes* 47 (1886), pp. 291-292; V. Gardthausen, *Sammlungen und Kataloge griechischer Handschriften*, Leipzig 1903 (rist. Aalen 1974), pp. 15, 29, 33, 45, 46, 49, 70; W. Weinberger, *Wegweiser durch die Sammlungen altphilologischer Handschriften*, Wien-Leipzig 1930 (*Akademie der Wissenschaften in Wien, Phil.-hist. Klasse. Sitzungsber.*, 209, 4), p. 57.

Otto Mazal

DER GRIECHISCHE BUCHDRUCK DES 15. JAHRHUNDERTS

Die Erfindung des Buchdruckes mit beweglichen Lettern durch Johannes Gutenberg fiel in eine Zeit, in der im Abendland eine zunehmende Kenntnis der klassischen Antike und der byzantinischen Kultur zu verzeichnen war. Das 15. Jahrhundert, das Zeitalter des Humanismus und der Renaissance, brachte durch das intensive Suchen nach klassischen Texten eine Vermehrung der Kenntnisse um die antike Literatur; zudem gesellte sich in erhöhtem Maße die griechische und byzantinische Literatur zur lateinischen hinzu, seit eine Flut von byzantinischen Handschriften aus dem Osten nach dem Abendland strömte und byzantinische Emigranten die unmittelbare Kenntnis der griechischen Sprache und Literatur vermittelten, um auf diese Weise den Boden für die humanistischen Studien im Vollsinn des Wortes zu bereiten. Die Metropole am Bosporus blieb bis zu ihrem Fall im Jahre 1453 Hort griechischer Wissenschaft und Kultur und konnte ihr Erbe zur rechten Zeit an das Abendland weitergeben. So konnte es auch dazu kommen, daß das Abendland, das zunächst vom antiken Erbgut am wenigsten aufgenommen hatte, durch die Re-

zeption der lateinischen und griechischen Quellen und die Entfaltung der eigenen dynamischen Kräfte schließlich eine Renaissance hervorbrachte.

Die geistigen Strömungen der Zeit konnten nicht spurlos am Buchdruck vorbeigehen. Immer mehr Abendländer erwarben sich eine Kenntnis des Griechischen, sodaß auch die Lektüre und der Druck griechischer Texte möglich wurde. Wenngleich ein erster Höhepunkt des Druckes griechischer Autoren erst im 16. Jahrhundert festzustellen ist, wurden im 15. Jahrhundert doch die Grundlagen gelegt.

Obwohl die Geschichte des griechischen Druckes hauptsächlich mit Italien verbunden ist, stammt das erste Buch, in dem der Versuch einer Wiedergabe griechischer Lettern unternommen wurde, aus Deutschland. Es handelt sich um die Edition von Ciceros De officiis und Paradoxa durch Peter Schöffer in Mainz im Jahre 1465. In den Paradoxa wird jeder Abschnitt mit einem griechischen Apophthegma eingeleitet. Schöffer unternahm noch einen sehr unzulänglichen Versuch. Er hatte Lettern für Eta, Theta, Kappa, Tau, Phi, Omega, ferner My und Ny in einer älteren mittelalterlichen Transkriptionsform und einen Buchstaben wie irisches s; lateinisches a, c, f, i, o, y schließen die Lücken. Das lange s ist gebraucht für Ypsilon und Iota, Eta für Epsilon und Eta, Tau für Gamma und Tau, das Pi ist aus Tau und i zusammengesetzt, a steht für Alpha, Delta, Lambda, c für Sigma und Schlußsigma, f für Epsilon, i für Iota, o für Omikron und Omega, y für Iota. Schöffer wiederholte den Versuch nicht mehr; im Hieronymus von 1470 ist Griechisch translitteriert, im Valerius Maximus von 1471 ist freier Raum für Griechisch gelassen. Lange Zeit danach wurde in Deutschland kein Griechisch mehr gedruckt.

Ein ziemlich vollständiges griechisches Alphabet besaßen hingegen die Erstdrucker Italiens, Konrad Sweynheym und Arnold Pannartz. Es scheint im Laktanz vom 30. Oktober 1465 in Subiaco auf. Anfangs waren noch Lücken freigelassen worden, bis allmählich das griechische Alphabet eingeführt wurde. Die für den Laktanz geschnittenen Typen sind kühn und fein; sie haben aber keine Akzente, keine Aspiration und Iota subscriptum und keine Majuskeln. Als Sweynheym und Pannartz 1467 nach Rom gingen, gaben sie ihre älteren Typen auf. Mit ihrer neuen römischen Antiqua schufen sie auch eine neue griechische Schrift, die bereits fortschrittlicher war; selbst Pannartz behielt als alleiniger Drucker die Type neben neueren lateinischen bei. Die Type bestand aus isolierten Minuskeln einer archaisierenden Form. Von anderen frühen römischen Druckern gebrauchte Ulrich Han und Johannes Philippus de Lignamine griechische Typen. Han scheint nicht vor 1471 griechische Typen angewendet zu haben. De Lignamines Type findet sich im Sueton von 1470 mit 24 Minuskeln.

Die frühen venezianischen Typen sind im Stil ganz anders: kleiner in der Form, mehr zusammengepreßt, weniger gefällig, aber uniformer und entwickelter. In der ersten venezianischen Presse von Johann und Wendelin von Speyer finden sich erstmals in Ciceros De natura deorum von 1471 zwei griechische Worte und in der Neuausgabe der Briefe Ciceros von 1471 bereits ein ziemlich vollständiges Alphabet, das noch im Laktanz von 1472 ergänzt ist: 21 Konsonanten, 40 Vokale, drei verbundene Buchstaben. Die Vokale mit Akzenten wurden durch Ausschneiden hergestellt. Nicolas Jenson begann ebenfalls 1471 mit griechischem Druck nach dem Modell von Wendelin: 26 Konsonanten, 64 Vokale, 4 Ligaturen. Seine Type wurde Modell für griechische Buchstaben in Venedig und anderen italienischen Städten, in Paris und Nürnberg; selbst nach Aldus' neuem Stil finden sich abgewandelte Jensontypen in lateinischen Alphabeten. Adam von Ammergau benützte hingegen das römische Vorbild Hans und schuf eine romano-griechische Type; sie war 1475 in der Hand von Gabriele di Pietro von Treviso, weitere drei Jahre später in Bologna, wo sie Johann Schreiber aus Augsburg 1478 brauchte. Adam selbst druckte Graeca ab 1471 (Cicero, Laktanz). Filippo di Pietro verwendete um 1475 griechische Typen in einem Kommentar des Georgios von Trapezunt zu den Philippicae orationes des Cicero, eine mehr nach Wendelins Vorbild modellierte Type, ohne Akzente und Aspiration, mit lateinischen Einsprengungen. Johann von Köln und Johann Manthen kamen in den Besitz von Typen des Wendelin von Speyer; dessen griechische Type mit einigen Ergänzungen (in Richtung auf ein voller ausgebautes System des Ausschneidens von Konsonanten) erschien im Valerius Maximus von 1474 und Priscian von 1476. Die drei letzten Typen venezianischer Drucker haben alle einen kleineren Schnitt als die vorhergehenden. Schlecht, unregelmäßig und roh ist die Type des Jacques Le Rouge aus Chablis in einem Juvenalkommentar von 1475. Die seltene Verbindung von gotischer Rotunda und griechischer Type zeigt Antonio Miscomini in einer Ausgabe der Briefe des Hieronymus von 1476; die griechische Type geht auf Wendelin zurück und zeigt bereits ein perfektes Ausschneideverfahren. Thomas de Blavis wies in einer Briefedition Ciceros von 1476 eine griechische Schrift ohne Akzente oder Behauchung auf.

Außerhalb Roms und Venedigs gab es nur wenige Orte, in denen vor 1476 griechische Typen verwendet wurden. In Mailand, wo

infolge des intensiven Druckes klassischer Werke eine häufige Anwendung des Griechischen erwartet werden müßte, findet man fast durchwegs Freiraum an den relevanten Textstellen. Nur der Erstdrucker Zarotus besaß in seiner «Festustype» von 1471 in einem Ciceronischen Briefcorpus griechische Lettern; diese verschwanden aber bald, un 1475 in Venedig bei Lorenzo di Aquila und Sibillino von Umbrien aufzutauchen. Die Type des Zarotus lehnt sich an die venezianische Type Wendelins an. Die zweite Mailänder Type gehörte dem Drucker des Servius von 1475, der auch einen Priscian herausbrachte. Er wendete das Auschneidesystem an, zeigte aber wenig Sorgfalt in Komposition und Revision. Zuletzt ist noch die Type des Domenico da Vespolate von 1476 zu nennen, die eher an römische Modelle erinnert und ungleiche Buchstaben aufweist. Da vielleicht hier griechischer Einfluß vorliegt, steht die Type Domenicos isoliert da.

Neben Mailand haben nur vier Städte vor 1476 griechische Typen gekannt: Padua, Ferrara, Treviso und Vicenza. Anderswo war der Gebrauch von Leerstellen für Graeca unverändert beibehalten worden. Bartolomeo da Valdezoccho zu Padua gebrauchte in einer Grammatik des Omnibonus Leonicenus vom Jänner 1474 eine auf Jensons Type basierende Type. Sehr exzentrisch sind die Typen einer anonymen Paduaner Ausgabe des Perottus, De generibus metrorum (vielleicht schon nach 1476). Die griechische Type in Ferrara stammt von Andreas Belforis (André Beaufort) und ist in seinen zwei Ausgaben (um 1474 bzw. 1476) der Schrift «De ordine docendi» des Baptista Guarinus verwendet; sie ist im Jensonianischen Schnitt gehalten. Auch der Erstdrucker von Treviso, Gerardus de Lisa, kannte 1476 bereits griechische Lettern in einem Perottus, Rudimenta grammaticae. Die so sehr unter sich differenzierten griechischen Typen vor 1476 haben gemeinsam, daß sie von Männern geschnitten wurden, deren Muttersprache nicht Griechisch war, ja die des Griechischen wenig oder nicht mächtig waren. Genauigkeit ist daher kein Charakteristikum dieses Griechisch.

Die Typen der griechischen Pressen in Italien, dem Stammland des griechischen Druckes im Abendland, nach 1476 wurden von R. Proctor in drei große Gruppen eingeteilt. Die erste Gruppe ist die sogenannte «Ältere griechische Klasse»; sie umschließt alle jene Bücher, die unter griechischem Einfluß vor der Errichtung der Presse des Aldus Manutius im Jahre 1494 gedruckt wurden. Zwei hauptsächliche Varianten können in diese Klasse unterschieden werden: die Mailänder Type des Laskaris von 1476 von Dionysius Paravisinus, gestaltet von Demetrios Damilas, dazu die zweite Mailänder Type des Bonus

Accursius als Adaptation der ersten Type; zum zweiten die venezianische Type der kretischen Drucker Laonikos und Alexandros von 1486. Bereits bei der Wahl der frühen Drucktypen sind bemerkenswerte Beziehungen zur zeitgenössischen griechischen Paläographie zu bemerken. Seit dem 13. Jahrhundert war im byzantinischen Bereich eine Minuskel in Übung gekommen, die mehr unter dem Einfluß der Gebrauchsschrift stand und immer mehr der Verwilderung verfiel. Daneben gab es Hände, die an alten Formen festzuhalten versuchten; vor allem Schreiber von Texten der Bibel und der Liturgie archaisierten manchmal bewußt. Unter dem Einfluß der Kanzleischrift bildete sich im «Metochitesstil» des 14. Jahrhunderts gleichfalls ein Stil mit archaisierenden und kalligraphisierenden Tendenzen. Die aus Byzanz stammenden Humanisten des 14. und 15. Jahrhunderts in Italien, die selbst oft als Schreiber und als Sammler von Handschriften tätig waren, suchten in einer Art von Schriftreform die alte Minuskel des 9. bis 12. Jahrhunderts wieder zu Ehren zu bringen. Das Hauptstreben ging nach Klarheit und Übersichtlichkeit des Gesamtbildes wie nach Wiederbelebung alter Formen. Eine Einschränkung der Kürzungen sollte dazu gleichfalls dienlich sein. Die Verwilderung der Schriftformen durch den Einfluß der Gebrauchsschrift sollte hintangehalten werden. Die beiden Schreibrichtungen existierten Seite an Seite, als Demetrios Damilas, der Designer der ersten griechischen Drucktype von genuinem hellenischem Charakter, die Wahl zu treffen hatte. Es war wohl die größere Einfachheit des älteren Stils, die seine Wahl beeinflußte; doch darf bereits hier darauf verwiesen werden, daß das Experiment des Aldus 18 Jahre später, die Gebrauchsschrift als Basis zu nehmen, den großen Beifall der Zeitgenossen fand.

Demetrios Damilas suchte in der ersten Mailänder Type eine mehr oder weniger einfache Buchhand des gemäßigten älteren Stiles wiederzugeben. Dabei trachtete er danach, nicht nur die Formen des handschriftlichen Usus zu reproduzieren, sondern auch die Verbindung der Buchstaben, den Effekt der Kontinuität zu erzielen. Obwohl diese Praxis in der zweiten Mailänder Type wieder verlassen wurde, erscheint sie doch wieder in verschiedenem Aussehen in der venezianischen Type von 1486; dies war sicher eines der Motive für Aldus Manutius, die Tendenz aufzugreifen, in der engen Nachahmung der Handschrift der Zeit den Erfolg zu suchen. Die venezianische Type von 1486 erscheint im Stil der archaisierenden kirchlichen Hand; der kirchliche Charakter ist so stark, daß ihre Zweckbestimmung in einer Serie von liturgischen Büchern gelegen haben mag. In der venezianischen Type wurde der Effekt der Kontinuität durch ein ausge-

klügeltes System von Ligaturen erzielt, was den Setzkasten auf rund 1200 Formen anschwellen ließ. Der Effekt war aber unbefriedigend; die Verwendung so vieler Ligaturen resultierte in die Aufsplitterung längerer Wörter in unzusammenhängende Silben. Die Mailänder Type von 1476 ist hingegen nach einem ingeniösen Plan geschnitten, der es gestattete, den Eindruck der Schrift zu erreichen ohne die immense Arbeit der Schaffung ungezählter Lettern und Letternverbindungen. Die meisten Buchstaben wurden einzeln geschnitten und der weiße Zwischenraum zwischen den Buchstaben dadurch verringert, daß das Ende oder der Verbindungsstrich bis zum Rand der Type ging oder daß Buchstaben unterschnitten wurden (wenn der Folgebuchstaben mit einem konkaven oder hohlen Teil begann) oder aber durch Überlagern der Typen mittels «Projektionsschultern» (projecting shoulder). Daher war der Setzkasten des Laskaris von 1476 nur ein Sechstel der beiden venezianischen Bücher.

Die zweite Hauptgruppe des griechischen Inkunabeldruckes besteht aus Büchern von italienischen Druckern, die gewöhnlich lateinische oder italienische Bücher druckten und nicht mehr direkten hellenischen Einfluß zeigen, vielmehr griechische Lettern benützen, um griechische Passagen in lateinischem Text oder zweisprachige griechisch-lateinische Werke zu drucken. Diese Gruppe wurde von R. Proctor als «Graeco-lateinische Gruppe» bezeichnet. Ihre Typen sind leicht unterscheidbar von der ersten hellenischen Gruppe durch den zufälligen Gebrauch von Akzenten und Aspiration, durch plumpe Buchstabenformen und verwilderte Verwendung; jeder Buchstabe ist separat geschnitten, der Versuch zur Herstellung von Kontinuität fehlt. Die Typen stammen von Letternschneidern, die an lateinische Typen gewohnt waren und daher das Problem der Typenschaffung von einem anderen Standpunkt als griechische Typengießer sahen. Die graeco-lateinische Gruppe kann in drei Sektionen untergliedert werden. In der Überzahl sind die Typen der ersten Sektion, die vom Schreibgebrauch für griechische Zitate in klassischen Handschriften ausgeht und auf westlicher Tradition beruht; sie hat zwei Varianten: die römisch-griechische Sektion und die venezianisch-griechische Sektion, erstere ohne Akzente und Aspiration, zweitere mit mehr Regelmäßigkeit und mit Akzenten und Aspiration durch das System des «Ausschneidens» von Buchstaben. Eine zweite Sektion ist repräsentiert durch die Type des Leonardus Achates in Vicenza 1489; sie gibt sich als Kopie von hellenischen Typen älteren Stiles, näherhin der zweiten Mailänder Type. Die dritte Sektion ist repräsentiert durch die Type in Reggio und Modena von 1497 bis 1499 von

Dionysius Bertochus. Diese Klasse besteht aus Kopien hellenischer Typen des neuen Stiles; die Type des Bertochus ist eine rohe Nachahmung der ersten Aldinischen Type. Von diesen drei Sektionen hat nur die erste Anspruch auf historische Kontinuität und engen Konnex mit der handschriftlichen Tradition. Auf den ersten Blick könnte es wahrscheinlich erscheinen, daß ein italienischer Drucker sowohl die lateinischen wie auch die griechischen Buchstaben seiner Schriftvorlage nachahmte und daß die römisch-griechische und die venezianisch-griechische Sektion auf verschiedene Schreibweisen des Griechischen in den Handschriften zurückgingen. Dies ist aber nicht in dem Maße der Fall. Entweder wurden in Handschriften des 15. Jahrhunderts für griechische Stellen freier Raum gelassen, der von einer anderen, des Griechischen kundigen Hand gefüllt wurde, oder aber der Schreiber selbst mühte sich um eine möglichst gute Wiedergabe des Griechischen. Jedoch ist es nicht beweisbar, daß die Unterscheidung der römischen und venezianischen Typen auf der Handschriftentradition beruht.

Mit Aldus Manutius begann eine neue Ära. Mit kommerziellem Istinkt wählte er als Vorbild seiner Typen die kursive moderne Buchhand mit all ihren Abbreviaturen und Verdrehungen. Die Folgen waren weitreichend. Die Typenwahl des Aldus hatte für die Zukunft des griechischen Druckes bedeutsame Konsequenzen. Die alten Formen nahmen ein Ende, die meisten griechischen Drucker basierten nunmehr ihre Typen auf der zeitgenössischen Kursive. Eine Folge war ein Verlust an Würde, ungefällige Form, Leseschwierigkeiten für Ungeübte, endlose Variation in Größe und Form der Buchstaben. Es ist auch interessant festzustellen, daß sich schon um die Jahrhundertwende bei griechischen Handschriften eine Wechselwirkung zwischen geschriebenem und gedrucktem Duktus bemerkbar machte. Bis in das 16. Jahrhundert hinein nahmen sich viele Schreiber zeitgenössische Drucktypen zum Vorbild und entwickelten die sogenannte «Druckminuskel».

Zwei abnormale Typen außerhalb dieser Klassifikation seien noch erwähnt. Eine ist jene der griechisch-lateinischen Erotemata des Chrysoloras des Druckers des Chrysoloras 1475 in Vicenza, die eine Antizipation der Aldinischen Type darstellt. Die zweite anomale Type ist jene des Lorenzo di Alopa in Florenz (1494 ff.), die von Johannes Laskaris auf der Basis griechischer Inschriften geschaffen wurde und ursprünglich nur aus Kapitalbuchstaben bestand; erst 1496 kam eine Minuskeltype hinzu.

Die technische Lösung des Problems der Umsetzung griechischer

Schrift stieß auf große Schwierigkeiten. Der Schnitt brauchbarer griechischer Typen war wegen der Akzente, Spiritus und des Iota subscriptum wesentlich schwieriger als der von lateinischen Lettern. In der Lösung dieses Problems gilt es vier Klassen zu unterscheiden. Es konnten überhaupt die Akzente ausgelassen werden. Es war dies ein Zug der römischen Klasse der gräko-lateinischen Gruppe, aber er blieb unbefriedigend und unwissenschaftlich. Die Akzente konnten daher auch zusammen mit den Buchstaben gegossen werden. Eine Vermehrung des Typenbestandes war die Folge; um diese zu mindern, konnten wenig gebräuchliche Verbindungen ausgelassen werden oder — wie es Jenson tat — Formen durch Ausschneiden geschaffen werden. Eine dritte Möglichkeit war die des selbständigen Gusses der Akzente und der Zusammensetzung derselben mit den Lettern durch den Setzer. Hier gab es verschiedene Methoden. Eine einfache Methode, die 1507 in griechischen Büchern angewendet wurde, bestand in der Schaffung von Akzenten auf einem Körper in gleicher Größe wie die Lettern; die Seite wurde aus alternierenden Zeilen von Lettern und Akzenten gesetzt. In der Type des Johannes Laskaris (Florenz, Alopa 1496) haben die Akzente die Höhe eines Drittes der großen Kapitalbuchstaben und werden auf kleineren Kapitalbuchstaben aufgesetzt. In der Aldinischen Methode wurden Akzente und Abkürzungen durch Ausschneiden über die Lettern gebracht. Die vierte Variante war die des Kallierges, der separate Punzen für Buchstaben und Akzente oder Abbreviaturen gehabt zu haben scheint, die sodann nach Bedarf verklammert wurden und die Matrize aus dieser Kombination geschlagen wurde. Die Zahl der Punzen war gering, die der Formen hingegen groß.

Nach diesen grundlegenden Ausführungen mögen ergänzende Bemerkungen die Details vorführen.

Am 30. Januar 1476 erschien zu Mailand in der Presse des Dionysius Paravisinus das erste vollständige Buch in griechischer Sprache, die Erotemata des Konstantinos Laskaris (1434-1501). Es war bezeichnenderweise das Werk eines lebenden Schriftstellers. Laskaris war nach der Halosis von 1453 nach Italien geflohen und wurde Lehrer zu Mailand. Als Grammatik der griechischen Sprache waren seine Erotemata von großer Bedeutung für die humanistischen Bestrebungen seiner Zeit; sie erlebte denn auch mehrere Auflagen. Aus dem Vorwort des Laskaris geht hervor, daß der Kreter Demetrios Damilas für die Type verantwortlich zeichnete. Er betont im Prolog die Schwierigkeiten der «compositio verborum», d.i.der komplexen Verbindung der Buchstaben und der Setzung der Akzente. Tatsächlich

hat Damilas eine weitgehend enge Verbindung zahlreicher Lettern erzielt und damit sich der handschriftlichen Vorlage genähert. Es bestehen auch Anzeichen dafür, daß Damilas die Akzente zusammen mit den Buchstaben auf einer Punze schnitt. Die Type des Laskaris besteht derart aus etwa 55 Kapitel — und 161 Minuskelformen, 7 Aspirationen und 10 Spezialzeichen.

Der Laskaris war das einzige Buch aus der Gemeinschaftsdruckerei von Paravisinus und Damilas. Dann schwindet Damilas bis zum Druck des Homer von 1488 aus unseren Augen. Die Matrizen des Paravisinus blieben im Besitz des Damilas, der sie für den Homerdruck verwendete. Als Herausgeber griechischer Werke trat 1478 bis 1481 Bonus Accursius aus Pisa in Mailand an die Stelle der Druckerei des Paravisinus; für ihn arbeiteten professionelle Drucker. Zwei Bücher wurden unter der Leitung des Accursius in der Laskaristype gedruckt: das Lexikon des Crastonus (1478) und ein Aesopus (um 1480). Danach verschwand die erste Type, deren Matrizen Accursius ja nicht besaß. In einer neuen Type erschienen fünf Bücher: ein Psalter (20.9.1481), eine Neuausgabe des Laskaris mit der Übersetzung des Johannes Crastonus (1480), Saxolus Pratensis, De accentibus ac diphthongis et formatione praeteritorum graecorum, ein Vocabularius des Crastonus und eine Ausgabe von Theokritos und Hesiodos. Die zweite Type verrät eine geübte Hand; vielleicht war auch hier Damilas im Spiel. Die zweite Type der Mailänder Presse wurde nach 1481 nicht mehr gebraucht, aber die Punzen verblieben in der Stadt und wurden elf Jahre später wieder ans Licht gebracht, als Demetrios Chalkondylas die griechischen Studien neu belebte. Diese zweite Mailänder Type ist größer in der Proportion, aufrechter, kühner und kräftiger, im Effekt weniger kursiv, obwohl in einzelnen Fällen Bestrebungen zur Verbindung von Buchstaben durch Ausschneiden feststellbar sind. Die Type ist auch vollständiger im Hinblick auf Akzente, Aspiration und Apostrophe. Im Psalter von 1481 ist im Vorwort eine dritte Type gebraucht, die nur die Lettern α, η, ή, υ, ϊ, μ, ν , ρ, τ, χ zeigt.

Die Matrizen der Laskaristype von 1476 blieben im Besitz des Demetrios Damilas, sodaß er 1488 eine neue Type unter der Patronanz des Demetrios Chalkondylas daraus schlagen konnte. Mit der wiederbelebten Type wurden vier Bücher in größeren Abständen gedruckt: ein Homer 1488, die Proverbia des Zenobios von Filippo Giunta 1497, von Giunta auch der Orpheus 1500, dazu eine undatierte Ausgabe der Erotemata des Chrysoloras.

Inzwischen wurde in Mailand der Druck des Griechischen wie-

der aufgenommen. Demetrios Chalkondylas (1424-1511), seit 1491 in Mailand tätig, scheint den Anstoß dazu gegeben zu haben. Er verfaßte unter anderem auch Erotemata, eine für das Abendland wichtige griechische Grammatik. Um 1493 erschien denn auch die Erstausgabe dieses Werkes bei Ulrich Scinzenzeler zu Mailand, zusammen mit den Erotemata des Manuel Moschopulos und dem Dialekttraktat des Gregor von Korinth (GW 8250). Scinzenzeler scheint die Punzen der zweiten Type des Bonus Accursius erworben zu haben und davon — mit einigen Veränderungen — die neue Type gegossen zu haben. Als erstes Erzeugnis verließ im Januar 1493/94 ein Isokrates die Presse, herausgebracht von Chalkondylas und gedruckt von Heinrich Scinzenzeler und Sebastiano di Pontremolo.

Die venezianische Presse von 1486 ist eine der bemerkenswertesten. Sie gehörte zwei Kretern, einem Priester und dem Sohn eines Priesters, Laonikos und Alexandros, von denen der eine die Batrachomyomachia vom 22.4.1486, der andere den Psalter vom 15.11.1486 signierte. Schon die itazistische Orthographie zeigt, daß der Setzer ein Grieche war. Die Type ist sehr archaisch und nach dem Modell alter liturgischer Handschriften gestaltet. Die Zahl der Typen geht auf mindestens 1223 Stück, mag aber rund 1350 umfaßt haben. Die Type ist dennoch schwer lesbar; dazu trugen ungewöhnliche Buchstabenformen, falsche Worttrennung und einander ähnelnde Buchstaben bei. Es handelt sich um das letzte Beispiel der älteren Typen.

Isoliert steht die späte Presse des Lorenzo di Francesco di Alopa in Florenz (1494-1496) da; zumindest vor der Einführung ihres Minuskelalphabetes war sie frei von Aldinischem Einfluß. Die Presse des Lorenzo stand unter der Aufsicht von Johannes (Janus) Laskaris. Laskaris machte beim Entwurf der Type einen neuen Anlauf, verwarf alle auf der Handschriftentradition beruhenden Systeme und griff auf die Inschriften zurück. Ein kühler Klassizismus spricht aus den neuen Typen, die in scharfem Kontrast zur luxuriösen mittelalterlichen Schönheit der Typen seiner Konkurrenten steht. So sagt er selbst im Widmungsbrief an Piero de' Medici in der Anthologie von 1494: «Novam hanc et literarum studiosis perutilem imprimendi occasionem nactus, literarum graecarum elementa a deformi et indecenti admodum depravatione vindicare constitui. Cumque animadverterem earum notas, quae in praesentia sunt in usu impressioni adhibita, nec excudi commode, neque apte invicem cohaerere posse, quod perplexae nimium et circumvolutae sunt, priscas literarum figuras iam diu obsoletas diligentius inquisivi, atque huic imprimendi artificio per excussores atque id genus opifices accomodatas impressoribus tradidi». Die in Kapitale gedruckten Bücher sind daher die älteren; erst als man den Texten Scholien beigegeben hat, mußte ein Minuskelalphabet geschaffen werden. Zur ersten Gruppe in Kapitale gehören die Anthologia Graeca Planudea vom 11.8.1494, die Gnomai monostichoi, eine Gnomensammlung aus verschiedenen Dichtern um 1494/96 zusammen mit dem Epos von Hero und Leander des Musaios und vier Dramen des Euripides. Zur Gruppe mit Minuskelsatz gehören Ausgaben von Kallimachos, Apollonios Rhodios (1496), Lukian (1496), Kebes und den Erotemata des Chrysoloras (um 1496); nur Kallimachos und Apollonios sind in Kapitale und Minuskel gedruckt, der Rest nur mehr in Minuskel. Die ursprüngliche Type bestand aus einem Alphabet von großen und einem solchen von kleinen Kapitalbuchstaben (24 griechische Buchstaben, zweite Pi-Form, neun lateinische Buchstaben C, D, F, G, L, Q, R, S, V, dazu acht Akzente und Aspirationen). Die Akzente, Apostrophe und Spiritus wurden über die kleinen Majuskeln mit Hilfe von speziellen Quadraten gesetzt, Akzente und Aspiration wurden nebeneinander gesetzt. Bei den großen Majuskeln wurde diese Methode später eingeführt.

Das Unternehmen des Laskaris scheint nicht erfolgreich gewesen zu sein, wie sich aus der Notwendigkeit der Einführung des Minuskelalphabetes ergibt, das ja im Widerspruch zum Programm des Laskaris stand. Die neue Minuskelschrift ist sicher vom Beispiel des Aldus inspiriert, aber der Florentiner Designer hat nichts aus der Aldinischen Schrift entlehnt. Trotz ihrer Kürzungen und Komplexität ist die Schrift eine der besten der Zeit und noch dazu relativ einfach. Die Akzente wurden zusammen mit den Lettern gegossen; bezeichnend ist das Ausschneiden der Zeilen und der überlappenden Buchstaben.

Zu den ersten Büchern der graeco-lateinischen Gruppe zählt eine Batrachomyomachia um 1475 aus Brescia, deren römische Typen von Thomas Ferrandus stammen dürften.

Sehr bedeutsam ist die Ausgabe einer verkürzten Bearbeitung der Erotemata des Manuel Chrysoloras, begleitet von der lateinischen Version des Guarino da Verona, die erstmals im Jahre 1475 in Vicenza (?) beim anonymen Drucker des Chrysoloras erschien, sodann in Parma um 1481 beim Drucker des Hieronymus, 1484 in Vicenza bei Peregrino Pasquale, 1490 in Vicenza bei Leonardus Achates, ebenda 1491 in zweiter Auflage. Der Drucker des Chrysoloras in Vicenza war wohl ein italienischer Handwerker, der seine Probleme gut löste und an die 60 Minuskelformen schuf. In der Nachahmung der Ge-

brauchsschrift war der Drucker ein Vorläufer des Aldus.

Der Drucker des Hieronymus in Parma, der um 1481 ebenfalls die Erotemata des Chrysoloras herausbrachte, druckte zwischen 1480 und 1481 etliche lateinische Bücher, darunter auch Ausgaben von Nonius Marcellus, Festus und Varro, in denen griechische Typen gebraucht wurden. Der Chrysoloras wurde in parallelen lateinischen und griechischen Kolumnen gedruckt. Die griechische Type orientierte sich an jener des Wendelin von Speyer oder Jenson und gebrauchte das Ausschneidesystem. Kapitela und Iota subscriptum fehlen, die akzentuierten Vokale sind unvollständig und sorglos gebraucht.

Der erste bekannte Drucker der graeco-lateinischen Klasse war Dionysius Bertochus in Vicenza. Als der Wanderdrucker 1483 in Vicenza weilte, brachte er eine Neuausgabe des griechisch-lateinischen Vocabularius des Johannes Crastonus heraus, am 10.11.1483 das Lexicon Latino-graecum, das vordem von Bonus Accursius um 1480 veröffentlicht worden war. Die Type des Bertochus wanderte 1484 nach Venedig, wo in diesem Jahr Peregrino Pasquale eine neue Edition der Erotemata des Chrysoloras auf den Markt brachte. Die Type für den griechischen Text ist eine Mischung von wenigstens zwei Vorbildern: die größeren Buchstaben nach Hermann Liechtenstein (Treviso, Tortellius-Augabe von 1477), die kleineren nach Michele Manzolo (Venedig 1480), dazu kamen einige Buchstaben aus der frühen Chrysolorastype.

Neben Bertochus war der einzige Drucker lateinischer Werke in dieser Periode, der auch griechischen Druck unternahm, Leonardus Achates aus Basel. Er begann 1473 in Padua, wanderte 1474 nach Vicenza, wo er bis 1497 blieb. Vier Bücher erschienen in der Periode von 1489 bis 1491: die Epitome des Laskaris am 15.6.1489, um 1489 die Spezialuntersuchung des Laskaris Περὶ ὀνόματος καὶ ῥήματος, am 1.9.1490 und am 23.12.1491 jeweils eine griechisch-lateinische Ausgabe der Erotemata des Manuel Chrysoloras. Die Type des Laskaris ist eine augenscheinliche Imitation der Mailänder Type des Laskaris von 1480. Wenige Ligaturen, ein ziemlich kompletter Satz von Akzentformen, Variation einzelner Buchstaben, ein unvollständiger Kapitalsatz (ohne Phi, Chi, Psi, mit römischen N, Lambda aus geschnittenem A), Iota subscriptum kennzeichnen die Type. Dieser Stand der Type wurde für die Ausgaben des Chrysoloras verändert und verbessert, aber ohne guten Erfolg. Das System des Ausschneidens der Buchstaben wurde ausgebaut.

Mit Aldus Manutius (1449-1515) begann eine neue Periode der Druckgeschichte. Nach Studien in Rom und einer Tätigkeit als Prin-

zenerzieher zu Carpi begründete er zu Venedig eine Druckerei, die zu den berühmtesten de Inkunabel - und Frühdruckzeit heranwuchs. Aldus publizierte nicht nur lateinische Klassiker, sondern wandte dem griechischen Buchdruck seine besondere Aufmerksamkeit zu. Er führte die griechische Buchkursive seiner Zeit als Druckschrift ein, wofür Markos Musuros die Modelle entwarf. Die Liste der griechischen Druckwerke der Inkunabelzeit ist die folgende:

1495, Februar/März Laskaris, Erotemata,
n.d. Musaios (vor Nov.1495, 1497?),
n.d. Galeomyomachia (zwischen 1495 und 1498),
1495, Nov.1 Aristoteles, Organon etc.,
1495, Dez.15 Theodoros Gaza, Grammatica,
1496, Febr. Theokritos,
1496, Aug. Cornu copiae,
1497 Jan. Aristoteles, Historia animalium etc.,
1497 Urbanus Bolzanius, Grammatica,
1497 Febr. Aristoteles, Physica etc.,
1497 Juni 1 Theophrastos, Historia naturalis etc.,
n.d. Psalter (um 1496/98),
1497 Dez.5 Horae,
1497 Dez. Crastonus, Lexicon,
1498 Juni Aristoteles, Ethik etc.,
1498 Juli 15 Aristophanes,
1499 März/April Epistolographi,
1499 Juni/Okt. Astronomici veteres,
1499 Juli Dioscurides.

Aldus ging in kommerziellem Instinkt auf die Kursive seiner Zeit zurück. Dekadyos spricht von dieser Wahl im Vorwort zum Psalter in höchsten Tönen: Ἄλδος τοὐπίκλην Μανούτιος... ἀρετῆς ζήλῳ καὶ τῇ πρὸς τὰ ἡμέτερα κηδεμονίᾳ τε καὶ στοργῇ τὴν τῶν γραμμάτων τούτων εὐαρμοστίαν καί σύνθεσιν τῇ τοῦ οἰκείου νοὸς ἐφεῦρεν ὀξύτητι. ἐῶ γὰρ λέγειν τὸν χαρακτῆρα, οὗπερ οὐκ ἄν τις τῶν ἐπὶ τὸ καλλιγράφειν χειρισόφων ἐνεχάραξεν ὡραιότερον. Aldus brach mit der Tradition der Vorgänger, die sich auf vornehme ältere Buchhände gestützt hatten. Die Gebrauchschrift der Zeit war sehr flüssig und frei, für die Starrheit von Typen an sich ungeeignet. Um die Starre zu vermeiden, wurden immer neue Varianten desselben Buchstabens oder einer Kontraktion angefertigt, neue Kombinationen wurden hinzugefügt. Im Gaza von 1495 sind sogar lange Worte wie ἐνεστώς, παρατατικός, παρακειμένος, μέλλων, ἀόριστος als einzige verwickelte Kombination wiedergegeben. Der

Setzkasten drohte dadurch eine immense Größe anzunehmen. Aldus erfand neue Methoden des Unterschneidens von Buchstaben. Er spricht selbst von zwei neuen Methoden in seinem Ansuchen an die Signoria vom 25.2.1495 um ein Privileg für zehn Jahre für seine griechischen Typen. Die erste Methode ist sicher die Annahme des neuen Schreibstils, die andere wohl die Erfindung, einen Buchstaben mit Akzent, Aspiration etc. zu kombinieren, daß alles zusammen wie ein einziger Buchstabe aussieht.

Die erste Type des Aldus, zuerst im Laskaris gebraucht, und dann im Musaios vollendet, war allein bis 1496 in Gebrauch und neben der anderen noch bis 1498; im Aristophanes von 1498 findet sie sich das letzte Mal. Die zweite Type scheint zum ersten Male in einigen griechischen Wörtern im lateinischen Vorwort des Aldus zum Cornu copiae vom August 1496 auf. Sie ist praktisch eine reduzierte Kopie der größeren Type, zeigt eine geübtere Hand und vermeidet viele der früheren Extravaganzen, wenngleich sie noch viele Varianten und Kontraktionen aufweist. Auch in dieser Type werden Akzente durch Ausschneiden zu den Buchstaben hinzugefügt.

Die dritte und letzte der Typen des Aldus aus dem 15. Jahrhundert ist in den Scholien zu den Alexipharmaka des Nikandros im Anhang zum Dioscurides vom Juli 1499 gebraucht. Sie ist noch kleiner und zarter, von fließendem Charakter, mit vielen Ligaturen versehen, aber mit weniger Kontraktionen.

Der Einfluß der Aldinischen Presse reichte auch auf andere Offizinen der 90er Jahre des 15. Jahrhunderts. An erster Stelle ist Dionysius Bertochus zu nennen, der seinen früheren Druckstil aufgab und der neuen Mode folgte. Nachdem er bis 1494 in Venedig geblieben war, wohin er 1489 von Bologna gekommen war, zog er wieder nach Reggio d'Emilia, wo er in Gemeinschaft mit Marcantonio Bazalieri 1496 eine Presse für Griechisch und Latein errichtete. In Venedig hatte er eine gewöhnliche Type der graeco-lateinischen Klasse gebraucht, in Reggio druckte er die Bücher der ersten Mailänder Presse mit einer neuen, der ersten Aldustype nachgeahmten Type nach.
Zu nennen sind das lateinisch-griechische Vokabular des Crastonus und eine Aesop-Ausgabe, beide aus dem Jahre 1497. 1498 zog Bertochus nach Modena; am 20.10.1499 brachte er eine Ausgabe des Lexikon des Crastonus heraus. Die Nachahmung der Aldinischen Type ist sehr schlecht gelungen. Die größeren Ligaturen sind nicht berücksichtigt; es gibt kaum Kontraktionen, die über oder vor den Buchstaben gesetzt werden konnten. Bewegliche Akzente sind vorhanden. Anderseits ist das horizontale und vertikale Ausschneiden von Buch-

staben mehr gebraucht als in anderen Büchern des Aldus nach dem Laskaris.

Von 1498 bis 1499 arbeitete eine Offizin in Venedig, die wohl mit Aldus rivalisieren wollte. Die Firma bestand aus Bartholomaeus Pelusius, Gabriel Braccius, Johannes Bissolus und Benedictus Mangius. Die beiden letzteren waren die eigentlichen Drucker. Zwei kleine Büchlein waren der Erfolg der Presse. Die Vita und die Fabeln Aesops in der Fassung des Maximos Planudes erschienen erstmals 1498 in einer von Gabriel Braccius besorgten Ausgabe; auf den 18. Juni 1498 ist eine Edition der Briefe des Phalaris, Apollonios, Brutus und Krates datiert. Bissolus und Mangius mußten 1498 Venedig verlassen und begaben sich nach Mailand, wo sie am 15.11.1499 unter der Herausgeberschaft von Demetrios Chalkondylas das Lexikon der Suda herausbrachten, nächst Hesychios das umfangreichste byzantinische Lexikon mit rund 30.000 Artikeln. In der Suda taucht eine neue Type auf, die von Mangius geschnitten war. Die venezianische Type des Bissolus und Mangius ist eine enge Nachahmung der zweiten Aldustype. Es gibt nur wenige Differenzen, etwa das Fehlen des Iota subscriptum, ein besseres Ausschneidesystem, verschiedene Proportionen von Ligaturen und Kontraktionen. Die meisten Akzente - mit etlichen Ausnahmen - waren beweglich. Für den Druck der Suda wurde die Type zahlreichen Änderungen unterworfen. Der durchschnittliche Prozentsatz von neuen zu alten Lettern war etwa 2:5, hervorgerufen durch Duplizierung existierender Lettern oder Einführung neuer Lettern an Stelle von alten, neue Kombinationen, Ausdehnung der Verbindung von Drei-Buchstaben-Verbindungen, Einführung längerer Verbindungen.

Einer der hervorragendsten griechischen Drucker war Zacharias Kallierges aus Rhetymnos in Kreta. Seine Wirksamkeit zerfällt in drei Perioden, von denen nur die erste (1499-1500) in die Inkunabelzeit fällt. Die Fachschriftstellerei des 12. Jahrhunderts ist im Buchdruck vertreten durch eines der umfassendsten etymologischen Lexika, das «Etymologium Magnum». Der Kreter Markos Musuros (ca.1470 - 1517), der 1498 bis 1515 für die Offizin des Aldus Manutius als Herausgeber der Erstausgaben von Aristophanes, Euripides, Platon, Athenaios, Hesychios und Pausanias wirkte, war auch der Herausgeber des genannten griechischen Wörterbuches, das zu Venedig am 8.Juli 1499 erschien. Der Drucker Zacharias Kallierges entwarf die Typen, der Verleger Nikolaos Blastos kümmerte sich um die technischen Probleme. Am 21.9.1498 hatte Blastos ein Privileg für zehn Jahre für seine Typen und Bücher erbeten; am 29.11.1498 ersuchte er um ein

zweites Privileg für 20 Jahre für eine Ausgabe der Suda. Der Plan kam nicht zustande, dafür druckte er das genannte Etymologicum. Die Renaissance brachte eine Neubelebung des Platonismus, speziell des Neuplatonismus. Daher nimmt es nicht wunder, daß Quellen dieser philosophischen Richtung auch im Druck erschienen. Zu den bedeutendsten Leistungen des griechischen Druckes im 15. Jahrhundert zählte die Edition des Ὑπόμνημα εἰς τὰς πέντε φωνὰς Πορφυρίου des Neuplatonikers Ammonios Hermeiu durch Zacharias Kallierges für Nikolaos Blastos am 23.5.1500. Das günstige Schicksal einer griechischen Edition traf auch den Neuplatoniker Simplikios, dessen Hypomnema in Aristotelis Categorias Kallierges am 27.10.1499 publizierte. Am 5.10.1500 erschien auch eine Ausgabe der Werke Galens.

Die Type zeigt die Anwendung eines neuen Systems der Anbringung von Akzenten: Punzen von Lettern und Akzenten wurden verklammert und ergaben eine Matrix wie aus einem Stück. Dadurch wurde eine Uniformität der akzentuierten Buchstaben erreicht. Die Zahl der Buchstabenvarianten ist nicht groß; Iota subscriptum fehlt. Es gibt viele lange Abkürzungen. Der Stil ist der der späteren Aldinischen Periode, dennoch voller Würde und Ebenmaß.

In einer großen Anzahl lateinischer Bücher des 15. Jahrhunderts sind griechische Wörter oder Sätze enthalten. Ein vollständiger Überblick über den griechischen Typenschatz übersteigt bei weitem das Ausmaß des gegenwärtigen Referates. Nur einige wenige Bemerkungen seien noch hinzugefügt. Die größeren Typen in späteren venezianischen Drucken waren nach den Vorbildern von Wendelin von Speyer oder Jenson modelliert, entfernten sich im Lauf der Zeit aber immer mehr von ihren Vorbildern. In den 80er und 90er Jahren setzte sich die Zweiheit von Text — und Kommentartype durch. Führende Vertreter sind vor allem Bonetus Locatellus und Pincius. Auch die Mehrzahl der Typen außerhalb Venedigs war im Stil Jensonianisch.

In Deutschland ist nach Schöffers Versuch von 1466 keine Spur von griechischen Buchstaben zu sehen. Erst im Zuge humanistischer Bestrebungen wurden solche wieder eingeführt. Johann von Amerbach in Basel brachte in seiner Edition der Briefe des Francesco Filelfo um 1486 einen größeren Anteil an Graeca in einer Type, die nicht direkt von italienischen Vorbildern abhängig ist; sogar Akzente und Aspiration kommen bereits vor. Nikolaus Kesler brauchte in seinem Hieronymus von 1497 eine ähnliche Type. Die nächste wirkliche Type findet sich im Vergil Anton Kobergers von 1492; im Kommentar um den Text sind Graeca gedruckt, die auf venezianischen Vorbildern beruhen. Wolfgang Schenck führte 1500 in Erfurt eine sehr rohe Type ein, die vielleicht auf einem alten römisch-griechischen Modell beruht. Das erste französische Buch mit griechischen Lettern scheint das Cornu copiae des Perottus von 1494 aus der Offizin des Gering und Rembolt zu sein; die Type ist eine delikate venezianische; sie scheint nochmals auf im Vergil von 1498 und im Perottus von 1500. Trechsels Ausgabe der Silvae morales des Jodocus Badius Ascensius aus Lyon, November 1492, enthält Graeca in Anlehnung an Arrivabene und Silber. Von Ulrich Hans Vorbild sind die Graeca im Vergil des Antoine Lambillion von 1492 beeinflußt. Im Vergil von 1499 hat Jacques Sacon griechische Passagen in einer sauberen italianisierenden Type gedruckt. In den Niederlanden scheinen griechische Lettern erstmals 1488 in den Dicta Joannis Sinthen super prima parte Alexandri (Deventer, Richard Pafraet, 9.8.1488) auf. Jakob von Breda folgte ihm 1491 mit einer Ausgabe des Sinthen nach.

Lidia Perria

L'INTERPUNZIONE NEI MANOSCRITTI DELLA «COLLEZIONE FILOSOFICA»

Con l'evolversi degli studi paleografici, si avverte sempre più l'esigenza di studiare anche l'interpunzione, l'accentazione e le particolarità ortografiche dei manoscritti. Su questo piano c'è ancora molto da fare[1]: in particolare per l'interpunzione disponiamo soltanto di sintesi sommarie e osservazioni sporadiche in margine a problemi particolari[2].

1. Sarebbe particolarmente utile studiare la prassi relativa all'accentazione e all'interpunzione in gruppi omogenei di codici, come si propone di fare Carlo Maria Mazzucchi per l'accentazione nei manoscritti della «collezione filosofica»: cf. C. M. Mazzucchi, *Sul sistema di accentazione dei testi greci in età romana e bizantina*, in *Aegyptus*, 59 (1979), pp. 145-167, precisamente pp. 165-166.

2. Si vedano le scarne indicazioni sulle testimonianze più antiche di interpunzione nei manoscritti greci fornite da F. G. Kenyon, *The Palaeography of Greek Papyri*, Oxford 1899, pp. 27-28; W. Schubart, *Das Buch bei den Griechern und Römern. Eine Studie aus der Berliner Papyrussamm-*

Per questo mi propongo di fornire qui un contributo allo studio generale dell'interpunzione dei manoscritti greci, presentando i risultati, necessariamente parziali, di una ricerca sulla cosiddetta «collezione filosofica»[3], svolta nell'ambito di un più vasto studio, tuttora in corso, sull'interpunzione nei manoscritti italo-greci.

In questa sede non sarà certo necessario richiamare alla memoria gli aspetti salienti della celebre «collezione», o sottolinearne il ben noto valore storico-culturale oltre che paleografico.

---

lung, Berlin 1907, pp. 75-76; IDEM, *Paläographie*. I. *Griechische Paläographie*, München 1925, p. 173; B. LAUM, *Das Alexandrinische Akzentuationssystem*, Paderborn 1928 (*Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, Ergbd. 4), pp. 99-142, e, più recentemente, da E. G. TURNER, *Greek Papyri. An Introduction*, Oxford 1968, p. 92; IDEM, *Greek Manuscripts of the Ancient World*, Oxford 1971, pp. 9-12. Come sintesi resta tuttora valida quella del Gardthausen, in V. GARDTHAUSEN, *Griechische Paläographie*, II, Leipzig 1913[2], pp. 394-410. Il problema è affrontato in un'ottica diversa e più approfondita in H. STEINTHAL, *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechern und Römern mit besonderer Rücksicht auf die Logik*, II, Berlin 1891[2], pp. 347-354. Utili indicazioni bibliografiche si trovano infine in W. LAMEERE, *Aperçus de paléographie homérique*, Paris-Bruxelles-Anvers-Amsterdam 1960 (*Les publications de Scriptorium*, 4), p. 74 n. 2.

3. Il gruppo di codici, individuato per la prima volta in T. W. ALLEN, *A group of ninth-century Greek manuscripts*, in *Journal of Philology*, 21 (1893), pp. 48-55, si è arricchito grazie alle ricerche del Diller e dell'Irigoin: cf. A. DILLER, *The Tradition of the Minor Greek Geographers*, Lancaster-Oxford 1952 (*Philological Monographs*, 14), pp. 3-5, e J. IRIGOIN, *L'Aristote de Vienne*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft*, 6 (1957), pp. 5-10; IDEM, *Survie et renouveau de la litérature antique à Constantinople*, in *Cahiers de Civilisation médiévale*, 5 (1962), pp. 287-302, precisamente pp. 299-300. La «collezione» comprende quindi attualmente quattordici manoscritti, databili agli anni 850-880 e accomunati, oltre che da particolari aspetti codicologici, da una caratteristica scrittura a ispessimenti terminali: cf. E. FOLLIERI, *La minuscola libraria dei secoli IX e X*, in *La paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977 (*Colloques Internationaux du C.N.R.S.*, N° 559), pp. 139-165, precisamente pp. 145-146. Sui codici Marciani si veda in particolare E. MIONI-M. FORMENTIN, *I codici greci in minuscola dei secoli IX e X della Biblioteca Nazionale Marciana*, Padova 1975, pp. 12-13, 28-31, 33-34, tavv. III-VI, XI, da integrare con le osservazioni contenute in J. LEROY, *Les manuscrits grecs en minuscule des IXe et Xe siècles de la Marcienne*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 27 (1978), pp. 25-48, precisamente pp. 43-45.

Mi limiterò a precisare che le mie osservazioni sono basate essenzialmente sulla recente messa a punto offerta da uno studio codicologico-paleografico di Boris Fonkič, al quale mi riferisco anche per l'attribuzione dei 14 manoscritti della collezione a cinque diversi copisti[4].

La mia scelta è caduta su questo particolare gruppo di manoscritti non soltanto perché costituiscono un campione d'indagine omogeneo per provenienza, caratteri codicologici, scrittura e contenuto, ma anche perché adottano, per la maggior parte, un sistema d'interpunzione particolarmente ricco e complesso.

Fra i tanti aspetti degni di nota della collezione filosofica, questo era rimasto finora in ombra.

Eppure costituisce una vistosa eccezione, particolarmente nell'ambito della minuscola antica. Infatti il controllo che ho effettuato sui manoscritti datati dall'anno 835 alla metà del secolo X[5] conferma che nella quasi totalità i copisti continuano ad adottare in questo periodo il sistema di punteggiatura tradizionalmente attribuito ad Aristofane di Bisanzio, basato sull'uso di tre segni: τελεία στιγμή, ὑποστιγμή e μέση στιγμή[6].

Si nota soltanto la relativa rarità di quest'ultimo, mentre già nel Leninopol. gr. 219[7] e nei manoscritti eseguiti per Areta[8] è frequente l'uso della virgola, nei primi esempi sempre piuttosto piccola e posta al di sotto del rigo, a volte con valore piuttosto di *diastolì*. Si affaccia timidamente anche il punto interrogativo, presente, sotto forma

---

4. B. L. FONKIČ, *Scriptoria bizantini. Risultati e prospettive della ricerca*, in *Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici*, n.s. 17-19 (1980-82), pp. 73-118, precisamente pp. 93-99, tavv. 8-17.

5. Tale sondaggio ha valore indicativo e non pretende certo di essere esauriente, giacché ho preso in esame solo le riproduzioni dei codici datati compresi in K. and S. LAKE, *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the Year 1200*, I-X, Boston 1934-1939 (*Monumenta palaeographica vetera. First Series*). Sull'interpunzione nei manoscritti in minuscola più antichi cf. GARDTHAUSEN, *Griechische Paläographie* cit., pp. 405-406.

6. Sull'argomento cf. R. PFEIFFER, *History of Classical Scholarship*, [I], Oxford 1968, pp. 177-180, 219, 267-269.

7. LAKE, VI, pl. 420.

8. *Bodl. D'Orville* 301: LAKE, II, pl. 94; *Bodl.Clark.* 39: LAKE, II, pl. 95; *Par.gr.* 451: LAKE, IV, pl. 230; *Vat. Urb. gr.* 35: H. FOLLIERI, *Codices Graeci Bibliothecae Vaticanae selecti*, apud Bibliothecam Vaticanam 1969 (*Exempla scripturarum*, 4), tav. 18. Sul gruppo in generale cf. FOLLIERI, *La minuscola libraria* cit., pp. 144, 146, 148, e soprattutto FONKIČ, *Scriptoria bizantini* cit., pp. 99-108 (con bibliografia a p. 99 n. 104).

di grossa virgola o di punto e virgola[9]. Quanto alla posizione, va osservato che in genere nel periodo più antico il punto in alto è spostato al di sopra della lettera, mentre il punto in basso è leggermente al di sotto del rigo di base della scrittura.

Viceversa, il sistema d'interpunzione usato da ben tre dei cinque copisti della collezione filosofica, fra cui il copista del *Par. gr.* 1807, comprende altri cinque segni oltre a quelli ordinari[10].

Essi sono:

1) un segno a forma di chiodo, analogo a quello scoperto da Enrica Follieri nei manoscritti italo-greci[11];

9. In quest'ultima forma si trova già nel *Bodl. Clark.* 39, dell'anno 895: LAKE, II, pl. 95.

10. La presenza dei segni d'interpunzione è chiaramente visibile nei numerosi facsimili esistenti. In particolare il *Par. gr.* 1807 è stato riprodotto per intero: H. OMONT, *Platonis codex Parisinus A. Fac-similé en phototypie*, 2 voll., Paris 1908. Per il *Palat. gr.* 398 si vedano *Parthenii Nicaeni quae supersunt*, ed. AE. MARTINI, Lipsiae 1902, tav. fuori testo; DILLER, *The Tradition* cit., tav. di fronte a p. 32; R. MERKELBACH - H. VAN THIEL, *Griechisches Leseheft*, Göttingen 1965, pp. 19-20. Per il *Par. gr.* 1962 cf. J. WHITTAKER, *Parisinus graecus 1962 and the Writings of Albinus*, in *Phoenix*, 28 (1974), pp. 320-354, 450-456, tavv. 1-3. Riproduzioni dei codici *Vatt. gr.* 2197, 2249 e 1594 si trovano in FOLLIERI, *La minuscola libraria* cit., tavv. *6a-c*, e in FONKIČ, *Scriptoria bizantini* cit., rispettivamente tavv. 8-9, 10-13 e 14-17. Quanto ai codici Marciani, si vedano i seguenti facsimili: *Marc. gr.* 196: *Olympiodori philosophi in Platonis Phaedonem commentaria*, ed. W. NORVIN, Lipsiae 1913; MIONI - FORMENTIN, *I codici greci* cit., tav. V. *Marc. gr.* 246: CH. E. RUELLE, *Notice du codex Marcianus 246 contenant le traité du philosophe Damascius sur les premiers principes*, in *Mélanges Graux*, Paris 1884, pp. 547-552, tav. di fronte a p. 551; MIONI - FORMENTIN, *I codici greci* cit., tav. III. *Marc. gr.* 258: K. OEHLER, *Zacharias von Chalkedon über die Zeit*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 50 (1957), pp. 31-38, tav. 3; MIONI - FORMENTIN, *I codici greci* cit., tav. XI. *Marc. gr.* 226: MIONI - FORMENTIN, *I codici greci* cit., tav. IV. *Marc. gr.* 236: MIONI - FORMENTIN, *I codici greci* cit., tav. VI.

11. Enrica Follieri ne diede notizia per la prima volta in una comunicazione presentata al XIV Congresso Internazionale di Studi Bizantini: E. FOLLIERI, *Un segno di interpunzione in lezionari italo-greci*, in *Actes du XIVe Congrès International des Études Byzantines*, Bucarest 6-12 septembre 1971, Résumés-Communications, p. 176. In séguito è tornata sull'argomento con una trattazione ampia e approfondita in E. FOLLIERI, *Attività scrittoria calabrese nei secoli X-XI*, in *Calabria Bizantina. Tradizione di pietà e tradizione scrittoria nella Calabria greca medievale*, Reggio Calabria 1983, pp. 103-142, precisamente pp. 119-123.

2) un tratto obliquo discendente da sinistra verso destra;

3) una virgola piuttosto angolosa, con il primo tratto spesso meno obliquo e più breve del secondo;

4) un «chiodo» analogo al precedente ma orientato da destra verso sinistra;

5) un semplice trattino obliquo orientato da destra verso sinistra.



Fig. 1

Cominciamo innanzi tutto con l'esaminare il segno più noto, quello a chiodo: è piuttosto frequente e generalmente di piccole dimensioni, con il trattino trasversale, che chiameremo «testa», breve o appena accennato, a volte da un solo lato. Si può trovare o in basso, leggermente al di sotto del rigo, come una virgola, o all'altezza del punto medio. Indica anche qui, come nei codici italo-greci, una pausa di durata media o breve, posta dopo una frase che resta in qualche modo incompiuta ed esige perciò un'intonazione ascendente della voce[12]. Segnala quindi una pausa sospensiva, e si trova per esempio fra la subordinata e la principale, dopo una costruzione participiale, prima del secondo elemento di una correlazione e così via. Tuttavia, se il valore è simile a quello che si riscontra nei manoscritti italo-greci dei secoli X-XII, l'uso è ancor più capriccioso e incostante. Prova ne sia che in frasi di analoga struttura il copista utilizza ora il chiodo, ora il semplice trattino obliquo, ora la virgola.

Esempio: μιασμὸς γὰρ ψυχῶν, ἡ ἐμπαθὴς ζωὴ καὶ ἔνυλος ⸌ ἀφ' ἧς ἐπιγινόμενον τὸ τῆς λήθης πάθος (*Vat. gr.* 2197, f.193ᵛ).

Il trattino obliquo da sinistra verso destra è senza dubbio il segno più diffuso fra quelli osservati: si trova in genere in basso, alla stessa altezza della virgola, meno spesso in posizione mediana, e indica anch'esso una pausa sospensiva, quindi con intonazione ascendente della voce, ma apparentemente di durata minima.

12. Cf. FOLLIERI, *Attività scrittoria calabrese* cit., pp. 120-121.

In questo senso è spesso difficile distinguerne il valore da quello del segno a chiodo: il trattino semplice si trova anch'esso fra una principale e un'infinitiva, oppure dopo una costruzione participiale; tuttavia più spesso è usato per indicare pause secondarie, per esempio dopo un partitivo oppure fra soggetto e verbo, o fra verbo e infinito in una costruzione personale e soprattutto prima e dopo un inciso, con valore equivalente a quello dei moderni trattini.

Si vedano gli esempi relativi:

τοὺς μὲν οὖν πολλούςˎ προστιθέναι τοῖς μύθοις ἔθος ἦν, ὅτι μῦθοςˎ ἀπώλετο (*Vat. gr.* 2197, f.193v);

ὁ δὲ ἐπιστήμωνˎ σοφός, ὁ δὲ σοφόςˎ ἀγαθός (*Par. gr.* 1807, f. 12);

πειρασόμεθα περὶ ὧν προὐθέμεθαˎ ἱκανοὶ κριταὶ γενέσθαι (*Par. gr.* 1807, f. 84v);

λέγεται δὲ τῆς Εὐρώπης ὁ παράπλουςˎ ἴσος εἶναι τῷ κτλ. (*Palat. gr.* 398, f. 16v);

ἀπὸ δὲ τῆς ... κώμηςˎ τῆς ἐν τῷ τέλει ... κειμένηςˎ ἕως κτλ. (*Palat. gr.* 398, f. 16v).

La virgola angolosa, anch'essa piuttosto frequente, è posta quasi sempre al centro del rigo e sembra indicare una pausa breve, ma più importante della virgola, da cui si distingue del resto per forma e posizione. La si trova di preferenza fra una proposizione principale e una dipendente, ad esempio fra protasi e apodosi, o prima di una interrogativa indiretta.

Esempio: πειρώμεθα λέγειν › τίνα τρόπον τιμοκρατία γένοιτ' ἂν ἐξ ἀριστοκρατίας (*Par. gr.* 1807, f. 84v).

Il secondo «chiodo», orientato in senso opposto a quello già osservato, è piuttosto raro, ma compare almeno nel *Par. gr.* 1807, nel *Marc. gr.* 246 e nel *Marc. gr.* 196, con un valore che resta piuttosto arduo definire.

Sembra trattarsi di una pausa media o breve di tipo sospensivo, in cui l'intonazione della voce non sia però nettamente ascendente.

Un esempio molto indicativo è offerto da un passo del *Marc. gr.* 196 in cui i due segni sono usati in frasi parallele:

ὅθεν εἴτι μὲν κακόν ⸜ πάντως καὶ αἰσχρόν·
οὐκ εἴτι δὲ αἰσχρόν⸝ πάντως καὶ κακόν·
οὕτως οὖν ἡ ὕλη αἰσχρὰ μέν ἐστινˎ
οὐ κακὴ δέ (*Marc. gr.* 196, f. 25).

Si veda anche:

ἐπειδὴ δὲ οὐχ οὕτως ζῶμεν, εἰσφέρονται μὲν πρόσωπα ⸜ οὐκ ἀνέλεκτα δὲ ὡς παρ' ἐκείνους ἀλλ' ἐλεγχόμενα καὶ ἐπιρραπιζόμενα (*Marc. gr.* 196, f. 1).

Il trattino obliquo orientato da destra verso sinistra è piuttosto frequente e si confonde spesso, per la sua funzione e il suo aspetto, con la virgola vera e propria o con il chiodo inverso. Sembra indicare una lievissima pausa sospensiva, necessaria per separare due termini contigui. Si veda un esempio tratto dal *Vat. gr.* 2197 (f. 141):

ταύτην ἐκείνην εἶναι/ τὴν παρὰ τοῖς θεολόγοις καλουμένην θέμιν.

Oppure un altro nel *Marc. gr.* 246 (f. 296):

αὐτάρκης ἐστὶ συνάπτεσθαι ὁμοειδῶς αἱ νοηταί , ταῖς νοηταῖς καὶ αἱ νοεραί , ταῖς νοεραῖς.

Il sistema compare nella sua forma più completa nei numerosi manoscritti esemplati dal copista I[13], specie nei *Par. gr.* 1807 e 1962, nel *Marc. gr.* 246 e nel *Vat. gr.* 2197, ed è adottato anche dai copisti III e IV, che eseguono rispettivamente i *Marc. gr.* 196 e 226[14].

I segni tipici sono presenti inoltre nelle poche righe leggibili dei fogli palinsesti del *Par. Suppl. gr.* 921[15].

Non compaiono invece nel *Marc. gr.* 258, nel *Vat. gr.* 2249 (prima parte) e nel *Vat. gr.* 1594, attribuiti recentemente alla stessa mano (copista II)[16]; il sistema non è adottato nemmeno dal copista del *Marc. gr.* 236,

---

13. Si tratta dei seguenti codici: *Par. gr.* 1807, *Par. gr.* 1962, *Palat. gr.* 398, *Marc. gr.* 246, *Vat. gr.* 2197, *Laur.* 80,9. Cf. Fonkič, *Scriptoria bizantini* cit., p. 98.

14. Fonkič, *Scriptoria bizantini* cit., pp. 93, 98.

15. Il frammento proviene da un manoscritto del commento di Proclo al *Timeo* di Platone: cf. Irigoin, *L'Aristote de Vienne* cit., p. 8, e Fonkič, *Scriptoria bizantini* cit., pp. 94-95. I segni in esame mancano viceversa nel frammento della *historia animalium* contenuto ai ff. 13-14 del *Par. Suppl. gr.* 1156, accostato dall'Irigoin al *Vindob. phil. gr.* 100, anch'esso di contenuto aristotelico ma affine alla «collezione» platonica sul piano grafico: cf. Irigoin, *L'Aristote de Vienne* cit., in particolare pp. 8-9, e idem, *Survie et renouveau* cit., pp. 298-299, a proposito dell'esistenza di una collezione filosofica (solo aristotelica?) leggermente anteriore a quella in cui prevalgono Platone e i neoplatonici.

16. Follieri, *La minuscola libraria* cit., pp. 145-146; cf. anche Fonkič, *Scriptoria bizantini* cit., p. 95. Sul *Vat. gr.* 2249 si vedano anche Leroy, *Les manuscrits en minuscule* cit., pp. 44-45, e N. Wilson, *Miscellanea Palaeographica*, in *Greek Roman and Byzantine Studies*, 22 (1981), pp. 395-404, precisamente pp. 398-400: quest'ultimo segnala l'uso nel codice dello *iota* sottoscritto (di prima mano, come dimostrano le caratteristiche dell'inchiostro).

che d'altra parte presenta un aspetto a sé anche sul piano paleografico[17].

Dalla breve analisi precedente risulta chiaro il particolare valore dell'interpunzione nei codici bizantini, valore che non trova riscontro nell'interpunzione moderna. Infatti i vari segni usati dai copisti non stavano tanto a indicare le pause logiche del discorso, quanto piuttosto le varie inflessioni di voce, segnalando al lettore dove era opportuno che la voce assumesse un tono ascendente o discendente, o suggerisse il passaggio da una sezione all'altra nell'ambito di una stessa proposizione[18]. Ciò spiega anche alcune singolarità dell'interpunzione bizantina che sembrerebbero altrimenti illogiche, come la presenza di segni d'interpunzione fra articolo e sostantivo oppure fra soggetto e verbo: quest'ultimo caso, come si è già detto, ricorre spesso nei manoscritti presi in esame[19].

D'altronde anche queste indicazioni, segnalando il modo più consono di modulare la voce in rapporto al significato del testo, si traducono in un ausilio alla sua comprensione: si spiega quindi la presenza di un sistema d'interpunzione così sofisticato e articolato nei manoscritti della «collezione filosofica», che contengono testi destinati allo studio e non certo alla *lectio sollemnis*.

Sul piano della teoria grammaticale questo sistema non trova però un riscontro preciso. I grammatici antichi sono generalmente

17. Cf. ALLEN, *A Group* cit., p. 48 n. 1; A. DILLER, *The Scholia on Strabo*, in *Traditio*, 10 (1954), pp. 29-50, precisamente pp. 31-34, 43-50; J. IRIGOIN, *Pour une étude des centres de copie byzantins*, in *Scriptorium*, 12 (1958), pp. 208-227, precisamente pp. 216-218; FONKIČ, *Scriptoria bizantini* cit., p. 94.

18. In questo senso si vedano le osservazioni di STEINTHAL, *Geschichte* cit., pp. 347-348, e soprattutto le considerazioni sul rapporto fra interpunzione e lettura contenute in R. W. MÜLLER, *Rhetorische und syntaktische Interpunktion. Untersuchungen zur Pausenbezeichnung im antiken Latein* (Dissert.), Tübingen 1964, pp. 66-72. Il Müller conclude che la teoria dell'interpunzione nell'antichità (e non soltanto in àmbito latino) poggia su una base sostanzialmente retorica.

19. Come osserva il Loew, «the ancient system was also concerned with indicating inflexion of the voice»: E. A. LOEW, *The Beneventan Script. A History of the South Italian Minuscule*, Roma 1980² (*Sussidi eruditi*, 33), p. 231. È proprio la differenza di principio esistente fra il sistema moderno, basato sulla distinzione di unità logiche, e quello antico, fondato su esigenze di ordine retorico, che c'impedisce di rendere l'esatto valore dei segni medievali: cf. anche MÜLLER, *Rhetorische und syntaktische Interpunktion* cit., pp. 73-85.

concordi nel suggerire l'impiego di tre segni d'interpunzione, benché nella pratica, come si è detto, l'uso sia più ricco di sfumature, con l'inserzione della virgola e del punto interrogativo[20].

L'unico aggancio che si può proporre è quello con gli scarsi frammenti che ci rimangono dell'opera di Nicanore, un grammatico alessandrino vissuto al tempo di Adriano e autore di sei libri περὶ στιγμῆς τῆς καθόλου, che applicò la sua teoria ai poemi omerici.

Dagli escerti che ci restano[21] e dagli scoli a Dionisio Trace[22], risulta che i segni d'interpunzione usati da Nicanore sono otto, di cui cinque relativi alle pause medie e brevi.

La ricchezza di tali segni e in particolare l'uso di un trattino obliquo (la ὑποστιγμὴ ἐνυπόκριτος), per separare dalla principale una subordinata introdotta da ἧμος, ἐπεί o ἵνα[23], richiamano la prassi adottata nei manoscritti della «collezione filosofica», anche se la sottile e rigorosa distinzione fra i vari casi prospettata da Nicanore mal si accorda con l'uso piuttosto fluttuante e intercambiabile osservato nei codici[24].

20. Sulla teoria dell'interpunzione nei grammatici antichi cf. STEINTHAL, *Geschichte* cit., pp. 347-354, e PFEIFFER, *History* cit., pp. 177-180, 219, 267-269. Le fonti sono piuttosto avare di indicazioni: si veda il capitolo *de posituris* in *Donati grammatici urbis Romae Ars grammatica* (*Grammatici Latini* ex recensione H. KEILII, IV, Lipsiae 1864), p. 372; *Diomedis Artis grammaticae libri III* (*GL*, I, Lipsiae 1855), p. 437; *Isidori Hispalensis episcopi Etymologiarum sive originum libri XX*, recogn. W. M. LINDSAY, I, Oxonii 1911, XX; *Dionysii Thracis Ars grammatica*, ed. G. UHLIG, Lipsiae 1884, pp. 7-8.

21. *Nicanoris περὶ Ἰλιακῆς στιγμῆς reliquiae emendatiores*, ed. L. FRIEDLÄNDER, Regimontii Prussorum 1850, e O. CARNUTH, *Nicanoris περὶ Ὀδυσσειακῆς στιγμῆς*, Berolini 1875. Cf. anche K. E. A. SCHMIDT, *Beiträge zur Geschichte der Grammatik des Griechischen und Lateinischen*, Halle 1859, pp. 506-570, in particolare pp. 506 e ss.

22. *Scholia in Dionysii Thracis Artem grammaticam*, rec. A. HILGARD, Lipsiae 1901, pp. 24-28.

23. Al riguardo lo Steinthal osserva che il segno si chiama ἐνυπόκριτος o ἐν ὑποκρίσει «weil beim Vortrage die Stimme bis zu dieser Stelle merklich steigt, und dann fällt; sie hat also besonders klare deklamatorische Bedeutung»: STEINTHAL, *Geschichte* cit., p. 352.

24. Per una valutazione critica del sistema di Nicanore, chiaramente artificioso e di origine erudita, si vedano STEINTHAL, *Geschichte* cit., pp. 351-352; GARDTHAUSEN, *Griechische Paläographie* cit., pp. 401-402; PFEIFFER, *History* cit., pp. 180, 219. Va detto, però, che ancora nel II secolo non

Un altro e più evidente collegamento sarà certamente balzato agli occhi: il rapporto fra i segni d'interpunzione usati nella «collezione filosofica» e quelli presenti nei manoscritti italo-greci, in particolare il famoso «chiodo», ma anche il trattino obliquo discendente da sinistra a destra e il chiodo in senso inverso[25].

L'identità del segno a chiodo e l'analogia di valore sono innegabili: tuttavia negli esempi italo-greci già studiati da Enrica Follieri l'uso del chiodo sembra più regolare e conforme a norme abbastanza precise. D'altra parte, dopo il secolo IX ex., data cui risale la «collezione filosofica», tale segno si trova soltanto in codici sicuramente italo-greci (o fortemente sospetti di esserlo) dei secoli X-XII, mai in manoscritti di origine sicuramente orientale[26].

A questo stadio della ricerca posso soltanto avanzare, con molta cautela, l'ipotesi che si sia verificato un fenomeno analogo a quello osservato dal Loew nella beneventana. In questa scrittura si diffonde, verso la fine del IX secolo, un sistema d'interpunzione usato un secolo prima alla corte di Carlomagno: nei centri di origine beneventana tale sistema resta in uso fino alla fine del XIII secolo e pertanto, essendo caduto in disuso altrove, diventa una caratteristica della scrittura dell'Italia meridionale[27].

La diffusione del chiodo e di segni analoghi nella scrittura dei codici italo-greci potrebbe dunque essere il risultato di una confluenza fra tradizione antica (di cui sarebbe, per così dire, un fossile) e influsso della coeva produzione in beneventana, in cui sappiamo che era usato un segno specifico per la pausa sospensiva, il famoso *point*

si trova traccia dell'applicazione di questo sistema: cf. Lameere, *Aperçus* cit., pp. 89-91. Allo scopo di chiarire questo e altri problemi, verificando le divergenze fra prassi e teoria grammaticale, ho intenzione di svolgere uno studio sistematico sull'interpunzione nel periodo antico, prendendo in esame il ricco materiale papiraceo disponibile.

25. Sulla diffusione di tali segni si veda N. P. Chionides - S. Lilla, *La brachigrafia italo-bizantina*, Città del Vaticano 1981 (*Studi e Testi*, 290), p. 23. Altro segno utilizzato nei codici italo-greci è un trattino verticale posto al di sopra del rigo (presente per esempio nel *Vat. gr.* 2029), sul quale tornerò nel mio studio sulla interpunzione nei manoscritti italioti.

26. Follieri, *Attività scrittoria calabrese* cit., pp. 121-122.

27. Si veda Loew, *The Beneventan Script* cit., pp. 227-236, in particolare p. 228.

and hook[28] già richiamato da Enrica Follieri.

Questa spiegazione presenta certo non pochi punti deboli, perché da un lato la «collezione filosofica» costituisce un caso unico, frutto di un ambito ben preciso e circoscritto, e non può essere considerata un esempio di una pratica largamente diffusa; dall'altro, mancano finora testimonianze che fungano da anelli intermedi della catena. Tuttavia potrà forse servire come ipotesi di lavoro.

28. Follieri, *Attività scrittoria calabrese* cit., p. 122: cf. Loew, *The Beneventan Script* cit., pp. 228-232, sul valore del segno nei codici beneventani. Nel mondo latino, del resto, erano stati già utilizzati segni di valore analogo, come il tratto obliquo, frequente all'inizio dell'impero (cf. Müller, *Rhetorische und syntaktische Interpunktion* cit., pp. 60-61) e il *simplex ductus*, un segno simile alla cifra araba 7 priva di taglio obliquo. Quest'ultimo è utilizzato spesso da un correttore nel *Codex Bembinus* di Terenzio (*Vat. lat.* 3226) del IV-V secolo e nel palinsesto di Frontone per segnalare pause di un certo rilievo (*ibidem*, pp. 61-62). Sui criteri con i quali il *simplex ductus* è usato nel codice terenziano cf. R. Kauer, *Zum Bembinus des Terenz*, in *Wiener Studien*, 20 (1898), pp. 252-276, precisamente pp. 255-256, e soprattutto idem, *Zu Terenz*, in *Wiener Studien*, 22 (1900), pp. 56-114, in particolare pp. 65-114, in parte corretto da S. Prete, *Il Codice Bembino di Terenzio*, Città del Vaticano 1950 (*Studi e Testi*, 153), pp. 27-39.

Basile Atsalos

LES SIGNES DE RENVOI DANS LES MANUSCRITS GRECS

À la mémoire de mon maître regretté Linos Politis

Note préliminaire

Parler, dans les limites d'une communication, de l'usage des signes de renvoi dans les manuscrits grecs, sujet vaste qui, jusqu'à présent, n'a pas été systématiquement étudié, s'avère être une entreprise difficile et délicate. En outre la concision nécessaire ne permettra pas de donner une idée complète de l'étendue du sujet et ne laissera pas transparaître toutes les difficultés et tous les problèmes inhérents.

M'efforçant donc d'éviter, autant que possible, ces deux écueils, j'essaierai, à la suite d'un bref exposé général sur le sujet et sur les données actuelles de ma recherche, d'esquisser les problèmes, plutôt que d'avancer des solutions. De même, je proposerai des travaux préliminaires qui devraient précéder l'entreprise finale d'une synthèse exhaustive sur le sujet.

Introduction

L'usage des signes de renvoi dans les manuscrits grecs fut signalé il y a déjà longtemps[1]; pourtant, leur étude n'a point progressé depuis lors. D'habitude, dans les manuels de Paléographie et de Codicologie grecques ou dans des ouvrages généraux ou spécifiques relatifs à ces disciplines il n'est nullement question des signes de renvoi ou, s'il en est question, il ne sont que très brièvement mentionnés[2].

---

1. Voir la première édition (Leipzig 1879, p. 277-278) de la *Griechische Palaeographie* de V. Gardthausen; cf. G. Dindorf, *Scholia graeca in Homeri Iliadem*, tom. I, Oxford 1875, pp. XIX-XXV; J. Augsberger, *Die Aristophanesscholien und der Codex Venetus A*, dans *Sitzungsberichte der Münchener Akademie* (Phil.-hist. Classe) 1877, 254-263, notamment pp. 256-259. L'usage de certains signes de renvoi (notamment des signes d'omission) dans les manuscrits latins, bien qu'emprunté aux manuscrits grecs, paraît avoir été signalé bien antérieurement dans le *Nouveau Traité de Diplomatique*, Paris 1757; voir E. A. Lowe. *The Oldest Omission Signs in Latin Manuscripts*, dans *Miscellanea Giovanni Mercati VI* (*Studi e Testi* 126), Vatican 1946, pp. 36-79, notamment p. 37.

2. E. M. Thompson, par exemple, dans son ouvrage fondamental sur la paléographie grecque et latine en parle dans un paragraphe succint et dense de sept lignes (voir *An Introduction to Greek and Latin Palaeography*, Oxford 1912, p. 63; cf. E. M. Thompson, *A Handbook of Greek and Latin Palaeography*, London 1894² = Chicago 1966, p. 74 et Thompson - Lambros, *Ἐγχειρίδιον ἑλληνικῆς καί λατινικῆς παλαιογραφίας*, Athènes 1903, p. 137), tandis que V. Gardthausen dans la *Griechische Palaeographie* (tome II, Leipzig 1913, p. 407; cf. aussi la note précédente) leur consacre un paragraphe un peu plus long. Voir encore R. Devreesse, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*, Paris 1954, p. 87.

Les articles que je cite par la suite n'ont qu'une relation indirecte avec les signes de renvoi: S. Lambros, *Τά παλαιογραφικά σημεῖα Ἡλιακόν, Ἀστερίσκος, Ὡραῖον καί Σημείου καί ὁ Καισαρείας Ἀρέθας*, dans *Νέος Ἑλληνομνήμων*, 11 (1914), 255-259; Ch. Astruc, *Remarques sur les signes marginaux de certains manuscrits de S. Grégoire de Nazianze*, dans *Analecta Bollandiana*, 92 (1974), 289-295; J. Mossay, *Le signe héliaque. Notes sur quelques manuscrits de S. Grégoire de Nazianze*, dans *Rayonnement Grec, Hommages à Charles Delvoye*, Bruxelles 1982, 273-284.

Une mention particulière est due à l'article magistral de E. A. Lowe cité à la note précédente; malgré le titre, il y est question de l'usage de certains signes d'omission (ancora superior, inferior; ἄνω et κάτω) dans les manuscrits grecs; de plus, dans les pages 44-47, il donne des exemples tirés de papyrus et de manuscrits grecs.

Les chercheurs modernes, quant à eux, dans la description des manuscrits, y prêtent rarement attention et quand ils en parlent, ils renvoient, quelquefois, à deux brèves publications de Lambros et à une autre de Charitakis[3], publications qui son même parfois qualifiées de fondamentales.

Dans ces publications sont répertoriés, sans aucun classement dans la première (appendice I) et avec un classement élémentaire dans la deuxième (appendice II) et la troisième, 910 signes de renvoi provenant de 6 manuscrits seulement. Si l'on considère l'ensemble de manuscrits grecs où l'on fait usage des signes de renvoi, on comprend aisément que ce nombre doit être faible.

Or, ce nombre de 910 signes de renvoi, si impressionnant qu'il paraisse de prime abord, est illusoire. En fait, un examen et un recensement plus attentifs prouvent que les signes de renvoi sont bien moins nombreux, car il faut tenir compte des répétitions et des variations sur les signes de base[4].

Mais la question des signes de renvoi dans les manuscrits grecs est, comme je le démontrerai par la suite, beaucoup plus vaste et complexe. L'étude les concernant ne doit pas être considérée comme achevée, du moment qu'elle n'a, autant dire, pas encore été sérieusement entamée.

Les signes de renvoi et leur fonction

Par le terme de «signes de renvoi» on entend généralement les

---

Les signes de renvoi, comme nous le verrons (p. 214), établissaient principalement une relation entre le texte et les scholies de toute sorte; il était donc normal qu'ils aient attirés l'attention des savants qui se sont occupés d'une façon ou d'une autre des scholies. C'est ainsi que dans des préfaces d'éditions des scholies, dans des introductions d'éditions en fac-similé des manuscrits entiers contenant des scholies et dans des histoires des textes on trouve des remarques, parfois même très importantes, sur les signes de renvoi; mais, d'habitude, ce ne sont que des remarques occasionnelles sur certains détails et non une étude générale de la question.

3. S. Lambros, *Ἡ ὑπὸ τοῦ Μαξίμου Πλανούδη μετάφρασις τῶν λεγομένων διστίχων τοῦ Κάτωνος καὶ τὰ σχόλια αὐτῆς ἐν τῷ κώδικι τοῦ Ἀρχιμανδρείου Ἰωαννίνων*, dans *Νέος Ἑλληνομνήμων*, 15 (1921), 217-228. S. Lambros - K. Dyovouniotis, «*Παραπεμπτικά σημεῖα*», dans *Νέος Ἑλληνομνήμων*, 16 (1922), 219-224. G. Charitakis, «*Παραπεμπτικά σημεῖα*», dans *Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου*, Athènes 1935, 601-613.

4. Voir ci-dessous, p. 221 et les appendices I et II.

divers dessins, symboles ou lettres, qui, placés au commencement de la ligne ou de l'interligne, au-dessus d'un ou de plusieurs mots, établissent une relation entre le texte (κείμενον, ἔδαφος, ἐδάφιον, ὕφος) et les marges de la page (μέτωπον, μετώπιον). En quelque sorte, les signes de renvoi des manuscrits jouent le même rôle que les numéros, les astérisques et les autres signes ou symboles, utilisés aujourd'hui dans la partie principale d'une étude ou d'un article, pour renvoyer aux notes correspontantes.

Donnant la définition des signes de renvoi et parlant de leurs fonctions et de leur usage V. Gardthausen et E. M. Thompson les qualifient d'arbitraires[5].

Mais l'étude attentive du corpus que nous avons à notre disposition nous oblige à ne pas accepter cette définition comme entièrement valable sans en discuter. A vrai dire, il est possible qu'un grand nombre de signes de renvoi, si on les considère séparément, donne une certaine impression d'arbitraire. Cependant, un examen et un classement plus attentifs prouvent qu'ils sont moins arbitraires qu'on ne le croirait.

Donc, un tel signe déterminé ou arbitraire, ou une lettre ayant valeur de chiffre, renvoie au signe correspondant[6], identique ou légèrement modifié[7], qui se trouve dans les marges et qui introduit la traduction d'un mot (glose ou traduction plus longue), une scholie, plus ou moins longue, un véritable commentaire ou, quand il s'agit de textes religieux, une chaîne exégétique.

De même, les signes de renvoi peuvent introduire une variante provenant d'une autre manuscrit, ou bien une addition pour combler une lacune.

D'après les données de nos listes[8], qui constituent le résultat d'un premier classement — incomplet et provisoire — de notre

5. Voir ci-dessus, p. 212 et n. 2.

6. Il n'est pas toujours aisé de trouver le signe correspondant dans les marges, car la disposition de tous les «marginalia», surtout quand il s'agit des scholies, commentaires et chaînes exégétiques, n'est pas la même dans tous les manuscrits ou dans tous les pages, mais elle est très variée.

7. Voir ci-dessous, p. 217.

8. Voir des spécimens de ces listes dans les appendices IV et V. Les listes définitives, en raison de leur étendue, seront données dans une publication ultérieure.

matériel[9], nous constatons que les signes de renvoi introduisent principalement, et selon un pourcentage élevé, des scholies (voir appendice IV) variant de la simple traduction en un mot au long commentaire ou à la longue chaîne exégétique; ce n'est qu'après les scholies que viennent statistiquement les autres «marginalia» (additions, variantes, etc.).

Aperçu historique. Les origines

Avant de procéder à l'examen des systèmes des signes de renvoi et à leur classement, il serait utile de nous attarder un peu sur le problème de leur origine.

Par origine j'entends d'un côté la pratique de leur usage en général et de l'autre l'origine de chaque signe, si on le considère séparément.

En ce qui concerne la pratique de l'usage des signes de renvoi en général, nous serions, je pense, tous d'accord si je disais que cette pratique remonte à l'usage des anciens signes critiques, dits aristarchiens.

Notre problème est donc étroitement lié à la question difficile des signes critiques; je n'ai pas l'intention de repredre ici cette question avec ses problèmes longuement discutés et non encore résolus[10].

Sur le problème de savoir comment et quand les signes critiques ont commencé à fonctionner aussi comme des signes de renvoi, l'incertitude, chez les spécialistes, est grande. Cette incertitude se trouve renforcée par les informations contradictoires de nos sources en ce qui concerne la fonction des signes critiques et par le fait que très tôt les mêmes signes critiques ont commencé à avoir des usages différents

9. La plus grande partie de mon matériel, pour le moment, provient du dépouillement des recueils de fac-similés. Quelques signes ont été répertoriés dans les reproductions de certains folios des manuscrits, folios qui se trouvent publiés dans les histoires des textes des auteurs anciens, dans certaines éditions des scholies, etc. Le nombre des manuscrits consultés soit directement soit sur microfilms n'est pas grand.

10. À l'opposé de celle qui concerne les signes de renvoi, la bibliographie sur les signes critiques est fort riche.

Outre les ouvrages généraux sur la Paléographie grecque et latine, qui parlent brièvement ou en détail des signes critiques, je me limite à renvoyer à l'article fondamental de A. Gudeman, *Kritische Zeichen*, dans la *RE* XI, 2, 1922, col. 1916-1927 où l'on trouvera une liste complète des signes critiques (grecs et latins), des discussions sur les problèmes présentés par nos sources qui, pour la plupart, donnent un texte détérioré, corrompu et incertain et enfin la bibliographie complète — à l'époque — sur le problème.

dans les divers papyrus[11]. Mais ce fait ne doit pas nous empêcher d'accepter la réponse déjà proposée sur le problème du passage des signes critiques aux signes de renvoi.

Il y a eu une période de transition assez longue pendant laquelle on utilisait les mêmes signes à la fois comme signes critiques et comme signes de renvoi[12].

À l'époque byzantine nombre d'anciens signes critiques ont servi exclusivement comme signes de renvoi[13].

Tout cela, à mon avis, prouve que l'usage des signes de renvoi remonte à l'usage des anciens signes critiques.

Cette «remontée», si je puis dire, vers les signes critiques explique l'origine de l'usage des signes de renvoi en général ainsi que leurs origines pour quelques-uns d'entre eux.

Mais, à l'époque byzantine, on utilise également, dans les manuscrits grecs, un grand nombre d'autres signes dont l'origine doit être recherchée dans d'autres domaines (comme la tachygraphie, les abréviations, l'astronomie ou l'astrologie, la musique byzantine etc.), et non pas seulement dans celui des signes critiques.

Par ailleurs notre enquête ne doit pas être exclusivement historique-diachronique mais aussi synchronique-génétique. Mais de ce problème je parlerai par la suite.

Systèmes des signes de renvoi

Les divers signes utilisés dans les manuscrits grecs à l'époque

11. On se rappellera également à ce propos l'adaptation qu'avait faite Origène de certains de ces signes critiques pour l'établissement des textes scripturaires, et l'incertitude sur le sens exact de ces signes adaptés déjà chez Origène et chez d'autres auteurs ecclésiastiques de la même époque; voir à ce sujet V. Gardthausen, *Gr. Pal.* II (cité n. 2), pp. 414-475; R. Devreesse, *Introduction* (cité n.2), pp. 113-114, 124, 132-134; L. D. Reynolds-N. G. Wilson, *Scribes and Scholars*, London 1975², p. 43; Ch. Astruc, *Signes marginaux* (cité n. 2), p. 289.

12. On en trouve des exemples dans les éditions des papyrus littéraires. Une ambiguïté analogue concernant l'emploi du signe héliaque comme «signe marginal et simple appel de note» se rencontre dans certains manuscrits des discours de S. Grégoire de Nazianze; voir J. Mossay, *Le signe héliaque* (cité n. 2), p. 277.

13. La survie de signes critiques sans aucune fonction apparente dans quelques manuscrits byzantins s'explique par une copie mécanique respectant le modèle.

byzantine pour mettre en relation le texte avec les marges peuvent être classés selon les systèmes suivants:

1. le système des signes de renvoi proprement dits.
2. le système des lettres-chiffres.
3. le système mixte.

1. *Le système des signes de renvoi proprement dits.*

Parmi les systèmes que je viens de citer, le premier système, c'est-à-dire le cas où les renvois se font par des signes, est le plus important. Il comprend l'ensemble des signes de renvoi proprement dits, c'est-à-dire des dessins empruntés à d'autres domaines ou des signes créés arbitrairement ou des variations du point, utilisés pour mettre en relation le texte avec les marges de la page.

Ces signes sont utilisés deux à deux et se placent l'un dans le texte et l'autre dans la marge, précédant les «marginalia» de tout genre.

Les deux signes mis en relation sont le plus souvent identiques comme bien sûr peuvent l'être deux signes produits par la main et non pas par une machine. On doit donc exclure d'avance toute identité absolue. D'habitude, entre les deux signes correspondants, celui du texte et celui de la marge, existent des différences variant de la différence imperceptible à la différence la plus sérieuse[14].

Il y a aussi des cas — sans qu'on puisse toujours les attribuer à une négligence, une omission, un accident ou bien à un acte délibéré — où la mise en relation du texte avec les marges se fait au moyen d'un seul signe placé soit dans le texte, soit le plus souvent dans la marge. Nous parlons, bien sûr, des cas où le contexte ne laisse aucun doute sur l'authenticité d'une telle relation.

2. *Le système des lettres-chiffres.*

Mais la mise en relation du texte avec les diverses notes des marges dans les manuscrits grecs ne se fait pas exclusivement au moyen des

14. Chaque fois qu'il existe une différence notable entre les deux signes correspondants, je donne dans mes listes les deux signes avec les indications *t* (texte) et *m* (marge). Par les mêmes indications je note l'usage d'un seul signe de renvoi qui se trouve soit seulement dans le texte (*t*) soit seulement dans la marge (*m*).

signes de renvoi proprement dits; elle se fait également avec des lettres qui ont valeur de chiffres. Il s'agit là d'un autre système de renvoi[15] qui suit ses propres règles. Mais pour les formuler il faut d'abord étudier du début à la fin un grand nombre de manuscrits utilisant ce système.

Sous toute réserve donc, vu notre matériel encore incomplet, nous pouvons formuler les règles de ce système comme suit.

D'habitude, dans chaque oeuvre ou discours on a une numérotation continue[16]; et chacune des pages comporte, dans le texte, un certain nombre de lettres-chiffres qui renvoient aux notes correspondantes dans les marges. Ceci n'implique aucunement une concordance absolue entre les lettres-chiffres du texte et celles des marges. Souvent dans le texte d'une page il y a plus de lettres-chiffres que dans les marges ou vice versa[17].

Dans le cas où dans la même page il y a une oeuvre ou un discours qui se termine et une autre qui commence, on a aussi une nouvelle numérotation, commençant par Ā = 1.

Ce système de renvoi est surtout utilisé dans les textes religieux dans lesquels d'habitude nous trouvons des chaînes exégétiques[18]. Aussi faut-il faire attention et ne pas confondre les anciennes divisions d'une oeuvre en sections ou péricopes[19] qui se font au moyen des lettres-chiffres avec le système des renvois qui se font par la même moyen. Pour le moment, je ne peux pas dire si, parfois, il y a une concordance entre ces deux choses.

Quant aux manuscrits contenant des textes profanes, il y en a

15. Ce système de renvoi, malgré son usage dans un nombre considérable de manuscrits et le témoignage qu'en apportent des textes ou des notices des manuscrits eux-mêmes et malgré l'attention que lui ont porté des spécialistes dans la description des manuscrits ou dans d'autres travaux, reste encore très peu connu.

16. Parfois la numerotation continue se limite au verso d'un folio et au recto du folio suivant formant ainsi un ensemble.

17. De pareils décalages entre le texte et les scholies, les commentaires ou les chaînes sont fréquents; sur l'importance de ces décalages voir A. Pertusi, *Il cod. Par. gr. 2771 (A)*, dans *Aevum*, 24 (1950), pp. 536 et 540; F. Petit, *Une chaîne exégétique grecque peu connue: Sinaï gr. 2. Description et analyse*, dans *Studia Codicologica*, Berlin 1977, pp. 346 et 348, n. 6.

18. Mais cet usage n'est pas exclusif; voir les notes 21 et 24.

19. Sur ce sujet voir F. Petit, *Une chaîne exégétique* (cité n. 17), pp. 344-348.

certains qui confirment cette règle, mais il y en a d'autres aussi qui la contredisent. Une confirmation nous en est donnée par le Thessalonicensis de Pindare (prototype reconstitué) dans lequel «les scholies sont numerotées d'une manière continue pour chaque poème, les chiffres servant en même temps d'appels de scholies ...»[20]; mais les choses se passent bien différemment dans d'autres manuscrits[21].

3. *Le système mixte.*

Je parle de sistème mixte[22] dans le cas où la mise en relation du texte avec la marge se fait de deux façons: soit au moyen des signes de renvoi proprement dits, soit au moyen des lettres-chiffres; on a donc une combinaison du premier et du deuxième système[23].

Dans le système mixte, on aurait tendance à distinguer deux subdivisions: *le système mixte de type A*, où l'on constate une prépondérance des signes de renvoi proprement dits, les lettres-chiffres ne jouant qu'un rôle complémentaire, et *le système mixte de type B*, carac-

20. J. Irigoin, *Histoire du texte de Pindare*, Paris 1952, p. 155.

21. Par exemple, dans le Marc. 474 et le Vat. gr. 126.

22. Notre matériel étant encore limité, je pense qu'il serait plus prudent de nous limiter pour le moment à ces trois systèmes; je voudrais tout de même attirer l'attention sur un 4ᵉ système qui pourrait être formé par l'emploi constant d'une double série de signes de renvoi. Un tel exemple nous est fourni par le Cryptensis B. α. 4 (a. 991: K. et S. Lake, *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the Year 1200*, X, 724, Boston 1939) où, constamment, devant le texte à commenter et devant la scholie correspondante, il y a une lettre -chiffre entre deux points, ainsi qu'un signe de renvoi. Dans d'autres manuscrits nous avons, non pas constamment mais sporadiquement, au-dessus de certains mots deux signes de renvoi (lettre-chiffre + signe, signe + signe et ainsi de suite) avec correspondance dans les marges; dans ce dernier cas il s'agit du système mixte; voir, par exemple, Laur. conv. soppr. 191 (a. 984: Lake X, 686); Par. gr. 223 (a. 1045: Lake IV, 267) etc.

Enfin, j'ai rencontré l'emploi de chiffres arabes comme signes de renvoi dans un manuscrit très tardif, le Patmiacus 161 datant de 1722; voir A. Kominis, *Πίνακες χρονολογημένων πατμιακῶν κωδίκων*, Athènes 1968, pl. 1.

23. A proprement parler, on pourrait dire que nous avons une combinaison de plusieurs systèmes, car dans les marges, hormis les scholies introduites par le premier ou le deuxième système, il y a aussi des scholies signées du nom de l'auteur ou introduites par les lemmes, souvent rubriqués, par le mot ἄλλως, ou sans aucune indication.

térisé par la prépondérance des lettres-chiffres et où les signes de renvoi proprement dits ne jouent qu'un rôle complémentaire.

D'après le matériel dont nous disposons, en ce qui concerne le système mixte de type B (prépondérance des lettres-chiffres), je puis affirmer qu'il y a un grand nombre d'exemples; il s'agit, dans la plupart des cas, des manuscrits contenant des textes religieux avec scholies, commentaires et chaînes. Mais il y a aussi quelques exemples de manuscrits contenant des textes païens[24]. Quant au système mixte de type A les exemples en sont beaucoup moins nombreux.

Comme raisons de l'usage du système mixte, on pourrait invoquer la nécessité de signaler les différences de provenance des scholies, ainsi que le besoin de faire des additions contemporaines ou tardives de toute sorte.

Quiconque a une petite expérience de la façon dont ont été constituées les scholies des manuscrits médiévaux et de la diversité de leurs sources, comprend aisément la nécessité d'en signaler les différences de provenance.

Par ailleurs, des fréquentes collations des manuscrits, les omissions dues aux copistes ainsi que d'autres raisons sont à l'origine des additions de toute sorte, faites par le copiste lui-même ou par une autre personne, contemporaine ou postérieure. Comme l'introduction d'une addition par un nombre, dans un manuscrit utilisant un système de renvoi par letters-chiffres, n'est pas facile, on utilise dans de tels cas des signes de renvoi proprement dits.

Classement de signes de renvoi

Le classement des signes de renvoi[25] répertoriés est un travail utile mais extrêmement difficile et délicat. Les problèmes en sont sérieux et le choix n'est pas toujours aisé.

Je discuterai brièvement, par la suite, de la nécessité et de l'utilité d'un tel classement, quoique celles-ci soient évidentes.

24. C'est le cas pour la plus grande partie du Vat. gr. 126, du Ven. Marc. 474 etc.

25. Quand je parle de classement des signes de renvoi, j'entends les signes de renvoi proprement dits.

Pour un classement des signes héliaques répertoriés dans certains manuscrits des discours de S. Grégoire de Nazianze voir J. Mossay, *Le signe héliaque* (cité n. 2), pp. 274 et 276-277.

Tout système de classement réduit les centaines de signes de renvoi, répertoriés dans un manuscrit, à quelques dizaines de signes de base seulement. Ce qui sera indispensable, quand il s'agira des milliers de signes qui devront être répertoriés systématiquement dans le plus grand nombre de manuscrits possible.

Et, pour illustrer ce raisonnement, je propose les appendices I et II.

Dans l'appendice I on a seulement un recensement des 28 signes répertoriés par Lambros dans le cod. 20 de l'Archimandreion de Ioannina. Ces 28 signes peuvent être réduits au nombre de 17 signes de renvoi. Les autres ne sont que des répétitions et des variations.

On pourrait faire la même chose pour l'appendice II.

Mais, tandis que la nécessité et l'utilité du classement sont évidentes, le classement, lui-même, s'avère être une tâche moins facile qu'on se s'y attendrait. Essayons de voir les choses de plus près.

La première condition pour le classement d'une signe est bien sûr de le reconnaître, ce qui signifie non seulement d'en déterminer la forme mais aussi, si cela est possible, d'en trouver les origines et le nom, s'il en a déjà un[26].

Si l'on adoptait arbitrairement et d'une façon conventionnelle n'importe quel système de classement, simplement pour avoir un moyen de classification des signes de renvoi, on n'aurait aucun problème.

Mais si l'on veut, dans le cadre de ce classement, indiquer aussi l'origine des signes de renvoi ou les identifier à des signes provenant d'un autre domaine, l'entreprise s'avère plus difficile. Car il y a des symboles, employés comme signes de renvoi, auxquels on pourrait attribuer en même temps plusieurs origines différentes, ce qui donnerait une classification multiple[27].

Une seconde difficulté résulte du dilemme: l'étude sur les origines des signes empruntés à d'autres domaines doit-elle être historique-diachronique ou bien synchronique-génétique?

L'étude historique-diachronique présuppose l'usage continu de

26. Pour chaque signe de renvoi il faut déterminer son nom, s'il en a un, enregistrer les différentes formes, suivre son évolution historique comme pour presque chaque abréviation et comme l'a fait de façon magistrale Lowe (cité n. 1) pour les signes d'omission dans les manuscrits latins; pour le moment, un travail pareil pour les manuscrits grecs est irréalisable.

27. Dans l'appendice III j'en donne des exemples précis.

la plupart des signes de renvoi proprement dits, tandis que l'étude synchronique tient compte d'une interaction continue entre plusieurs domaines différents, à une époque donnée.

Venons-en à des exemples concrets: le signe ÷, du point de vue diachronique, serait le *lemniscus* ou, si on voulait remonter à une époque plus lointaine, on dirait qu'il s'agit de la *paragraphos* ou de l'*obèle pointé*.

Le même signe, du point de vue synchronique, pourrait être considéré comme une abréviation de *εἶναι* ou de *ἐστί* ou bien de *τά*.

Par ailleurs, par l'étude génétique, j'entends qu'il faut tenir compte du fait que l'usager des signes de renvoi emploie souvent et dans la même page de nouveaux signes, dérivés d'un signe déjà utilisé. Si l'on considère ces nouveaux signes indépendamment, on aboutira à un classement erroné ou bien on aura des diffucultés à les classer. Par contre, si on les étudie dans leur contexte, c'est-à-dire, dans la page ou le manuscrit où les signes sont utilisés, la relation avec le signe «premier» ou de «base» devient évidente; ils seront ainsi classés parmi les variations de ce dernier.

De toute façon, malgré les difficultés, j'ai pu constituer provisoirement les deux listes suivantes:

1. Une liste alphabétique où j'ai classé tous les signes pour lesquels j'ai trouvé, ou cru avoir trouvé, un nom[28]; ici, la grande difficulté résidait dans le choix du nom sous lequel je devais classer les signes pour lesquels il y avait plusieurs possibilités de classement.

Pour ce classement j'ai suivi quelques critères qui, de prime abord, paraîtront contradictoires. Ainsi, quand le matériel l'imposait, les critères furent tantôt diachroniques-historiques, tantôt génétiques-synchroniques. De plus, chaque fois que ces critères ne sont pas en contradiction avec la tradition, qu'elle soit bonne ou mauvaise, cette dernière a été respectée.

2. Une deuxième liste où ont été classés tous les signes pour lesquels je n'ai pu trouver de nom, fût-ce conventionnel. Ici la base de classement est le degré de complexité croissante de la forme ou des traits du dessin des signes[29]. Chaque signe est classé sous la forme que je considère comme la forme de base et c'est sous cette forme que sont classées les variations diverses ainsi que les formes modifiées.

Dans ces deux listes, j'indique pour chaque signe la forme, la

28. Voir appendice IV.
29. Voir appendice V.

fonction, la cote et le folio du manuscrit, sa date, ainsi que la publication dans laquelle je l'ai trouvé.

En plus de ces deux listes j'ai également dressé des listes de manuscrits dans lesquels est employé le premier, le deuxième et le troisième systèmes[30].

Conclusion et propositions

L'état actuel des choses ne nous permet pas de tirer de conclusions générales valables pour l'emploi des signes de renvoi dans les manuscrits grecs. Seule une étude approfondie et exhaustive de ces signes pourrait aboutir à de telles conclusions.

Néanmois voici, à titre d'exemple, certaines propositions:

1. Déterminer des règles sur la fonction des signes de renvoi dans les manuscrits grecs; notamment déterminer s'il y a des usages propres à tel ou tel signe[31].

2. Du point de vue codicologique, trouver des caractéristiques pour la localisation des manuscrits; c'est-à-dire pour l'attribution des manuscrits à certains scriptoria ou à certains copistes ou érudits.

3. Du point de vue de l'histoire des textes, les signes de renvoi, à côté d'autres indices ou critères dits extérieurs, peuvent contribuer à l'établissement des relations généalogiques entre les manuscrits et aider à établir leur stemma de façon plus sûre et plus solide[32].

Plus spécialement en ce qui concerne les scholies, l'usage des different systèmes de signes de renvoi ainsi que leur ordre, souvent perturbé dans le texte à la suite d'une disposition perturbée des scholies dans les marges, peuvent nous révéler les sources diverses des scho-

30. Voir la note 8.

31. Ce qu'a fait, par exemple, E.A. Lowe (article cité n. 1, notamment p. 37) à propos des signes d'omission dans les manuscrits latins.

32. Voir à ce propos H. Rabe, *Die Überlieferung der Lukianscholien*, dans *Nachrichten von der königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, Philologisch - historische klasse aus den Jahre 1902, pp. 718-736, notamment pp. 720, 722, 723, 730, 735; H. Rabe, *Die Lucianstudien des Arethas*, dans la même revue de l'année 1903, pp. 643-656, notamment pp. 655-656; H. Erbse, *Beiträge zur Überlieferung des Iliasscholien*, *Zetemata* 24, Munich 1960, p. 8; A. Kleinlogel, *Das Stemmaproblem*, dans *Philologus*, 112 (1968), p. 81 et n. 2; Ch. Astruc, *Signes marginaux* (cité n. 2), p. 291; J. Mossay, *Le signe héliaque* (cité n. 2), p. 276.

lies et nous donner également de précieuses informations sur la façon dont fut constitué le corpus des scholies[33].

Par ailleurs pour pouvoir réaliser à l'avenir une étude systèmatique et exhaustive des signes de renvoi grecs il conviendra de mener à bien plusieurs études préliminaires, telles que:

1. Répertorier minutieusement tous les signes de renvoi rencontrés dans les manuscrits grecs.

2. Répertorier et étudier spécialement l'emploi des signes de renvoi dans les manuscrits de certains auteurs et textes où ils sont utilisées le plus souvent.

3. Étudier les fonctions des signes de renvoi dans la totalité de chaque manuscrit qui en comporte.

Ces études sont indispensables afin de pouvoir formuler jugements, explications et même hypothèses concernant les signes de renvoi dans les manuscrits grecs de la manière la plus pertinente possible.

Pour le moment le travail le plus urgent et absolument nécessaire serait de répertorier et rassembler le matériel dans son ensemble ou dans le plus grand nombre de manuscrits possible.

Ce travail doit être fait à partir des manuscrits eux-mêmes et non pas à partir des fac-similés dont l'étude pourrait conduire à des conclusions erronées.

En outre, les signes de renvoi doivent être reproduits par un moyen photographique ou mécanique et non pas être dessinés ou calqués; seuls les moyens photographiques et mécaniques peuvent reproduire la forme véritable des signes de renvoi, les variations imperceptibles, l'épaisseur du trait, bref l'état actuel des signes.

Ces travaux constituent une entreprise de longue haleine et ils depassent les forces physiques d'une seule personne; plus encore, ils exigent des moyens financiers importants. Seuls un centre de Recherche, une Fondation ou une Académie pourraient se charger du patronage de tels travaux.

L'étude des signes de renvoi pourrait donc figurer parmi les «desiderata» de la Table Ronde (thème IV, 2), qui aura lieu au cours de ce congrès[34].

---

33. Voir la note précédente.

34. Voici, à titre indicatif, un petit programme de recherche comprenant quelques travaux préliminaires précis qui, j'espère, pourront faire avancer considérablement l'étude des signes de renvoi dans les manuscrits grecs:

1. Une première série de travaux devrait être consacrée à l'étude des signes de renvoi dans l'ensemble de certains manuscrits à contenu profane (par exemple, Marc. gr. 453, 454, 474, Ravennas 429, Vat. gr. 90, 126 etc.) et à contenu religieux (par exemple, Sinaiticus, Vaticanus, Patmiacus 33, Par. gr. 451, Athènes B.N. 2209 etc.).

2. Une deuxième série étudierait les signes de renvoi dans des manuscrits copiés, revisés ou ayant appartenu à des érudits renommés de Byzance (Aréthas, Planude, Triclinios etc.).

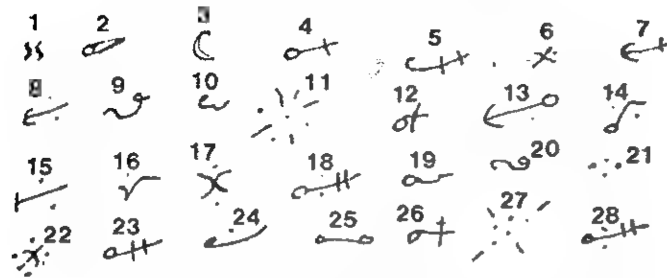
3. Une troisième série de travaux examinerait les signes de renvoi dans les manuscrits de certains auteurs ou textes (d'Homère, d'Hésiode, d'Aristophane, de Thucydide, de Platon, de Lucien etc. ou du Psautier, des Épîtres de Saint Paul, des discours de S. Grégoire de Nazianze, de Jean Climaque, de Maxime le Confesseur etc.).

Après ces travaux préliminaires, on serait en état de procéder à une première étude synthétique, fût-elle partielle, et on pourrait donner une vue d'ensemble et formuler des conclusions générales.

APPENDICE I

S. LAMBROS, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, 15 (1921), 223

Μαξίμου Πλανούδη μετάφρασις διστίχων τοῦ Κάτωνος



Παραπεμπτικὰ σημεῖα τοῦ κώδικος τοῦ ἀρχιμανδρείου Ἰωαννίνων 20

1. abréviation de εις (?)
2. ἡλιακόν ou τριαδικόν?
3. σελήνη
4. sans nom, variation de l' abrév. de αρ ou de ὅτι?
5. sans nom ou variation de l' abrév. de ας?
6. ἀστερίσκος
7. variation de l' ancora ou de l' abrév. de αρα?
8. voir 7
9. sans nom (θῆτα?)
10. sans nom
11. voir 6
12. sans nom
13. voir 7
14. sans nom
15. lemniscus?
16. sans nom
17. voir 6
18. voir 4
19. sans nom
20. sans nom ou variation de l' abrév. de la lettre ὠμέγα?
21. σταυρός
22. voir 6
23. voir 4
24. voir 5
25. sans nom, variation de l'abrév. de la lettre βῆτα (σ-ο) ou variation de l'abrev. du mot διάμετρος (ο-ο)?

26. voir 4
27. voir 6
28. voir 4

VARIATIONS OU RÉPÉTITIONS

- Astérisque n°s: 6, 11, 17, 22 (forme de base) 27 (répét. du n° 11)
- Ancora (?): 7, 8, 13
- αρ (?) ou ὅτι (?): 4, 18, 23, 26, 28
- ας (?): 5, 24

APPENDICE II

G. Charitakis, *Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου*, 605

48a	53a	59a	64b
„	53b	59b	„
48b	54a	„	65a
49a	„	„	„
„	„	„	65b
49b	54b	60a	„
50a	55a	„	66a
50b	„	„	„
51a	56a	„	„
„	„	61a	66b
51b	56b	61a	„
52a	„	„	67a
52b	57b	62b	67b
„	58b	„	„
53a	„	63b	68a
„	59a	„	
„	„	„	

Πίναξ ὑπ' ἀριθ. 2.

APPENDICE III

QUELQUES SIGNES DE RENVOI SUSCEPTIBLES D'UNE CLASSIFICATION MULTIPLE

1.1 lemniscus ou abréviation de ἐστί?
» » » » εἶναι?
» , ὀβελός περιεστιγμένος, παράγραφος ou abrév. de τά?
— lemnisci?

1.2 variations des signes précédents ou notes de musique? (voir Lake I, 49)

2.1 , , , αρ
ερ
ηρ
ὅτι

2.2 , , — , , variations des signes précédents?

— variations du même signe?

3.1 ancora superior
» inferior
» «obliqua» ou abréviation de αρα?

3.2 , : variations de l' ancora ou de l' αρα?

4. ἡλιακόν ou τριαδικόν?

5.1 ὠμέγα ou συρματική?

5.2 abréviation de εἶναι ou variation du signe précédent?

APPENDICE IV

SPECIMEN DE LA LISTE ALPHABETIQUE PROPOSÉE

ANCORA (SUPERIOR - INFERIOR - «OBLIQUA»)

(t) addition (?) (m)	Vat. gr. 1209 (IVe s.) p. 426 FRANCHI-LIETZMANN 1; FOLLIERI, *Cod. gr.*, 1 (p. 144)	Ancien et N. Test.
(t) » (m)	Vat. gr. 1209 (IVe) p. 176 CAVALLO, *Ricerche*, 34	»
glose scholie brève glose	Vat. gr. 2066 (IXe s.) f. 82 FOLLIERI, *Cod. gr.*, 6	Grégoire de Nysse, etc.
scholie brève	Patmos 33 (941): LAKE I, 30	Grégoire de Nazianze
»	» » 32	
»	» » 32	
»	» » 32	
(t) scholie (m)	Marc. gr. 780 (954) LAKE II, 80	Aristote
chaîne	Ambros. F. 12. sup. (961) LAKE III, 210 LEFORT-COCHEZ 36 (=f. 136)	Psautier avec chaîne
scholie	Londres, British Museum add. 18.231: LAKE II, 118	Grég. de Nazianze, etc.
»	»	
commentaire	Par. gr. 223 (1045): LAKE IV, 267	Actes et Epît. avec com.
»	» »	»
(t) «adnotatio (m) recentior»	Vat. gr. 2125 (ca. 700) p. 325 FOLLIERI, *Cod. gr.*, 5	Cod. Marchal. des Proph.
(t) scholie (m)	Par. gr. 2771 (Xe s.) f. 19 LIVADARAS, *Ἡσίοδος*, pl. 2	Hésiode avec sch. de Proclus
scholie	Lond., Brit. Mus. Burn. 86 (1059) LAKE II, 127	Homère Townley
»	»	

APPENDICE V

SPECIMEN DE LA LISTE DE SIGNES SANS NOM PROPOSÉE

glose	Naples, Bibl. Nat. II A 18 (1175) f. 62^v^ LAKE IX, 665	S. Basile
glose	Vat. gr. 2066 (IXe s.) f. 82 FOLLIERI, *Cod. gr.*, 6	Grég. de Nysse
scholie	Vat. gr. 204 (IXe-Xe s.) FRANCHI - LIETZMANN 11	Euclide, Phénomènes
glose (?)	Patmos 33 (941) LAKE I, 30	Grég. de Nazianze
glose	Patmos 33 (941) LAKE I, 31	»
(t) scholie (m)	Par. gr. 237 (Xe s.) f. 64 HATCH, *Facsimiles*, XI	Actes et Épîtres
(t) scholie (m)	Par. gr. 438 (992) f. 180^v^ LEFORT - COCHEZ 62	Denys l'Aréop. avec scholies de Maxime le Confesseur
(t) scholie (m)	Par. gr. 438 (992) LAKE IV, 246	»

Nigel G. Wilson

BOOKHANDS AND DOCUMENTS: RECENT WORK AND SOME FURTHER CONSIDERATIONS

(résumé)

My paper read to the 1974 conference included the observation that some Byzantine copyists, particularly those concerned with secular texts, occasionally included in their script features normally associated with official documents. In specially favourable cases it may turn out that a manuscript and a document are in identical or almost identical script.

The present paper is intended to make two small supplements to the section of the 1974 paper that dealt with documents, (i) by noting recent work which exploits or confirms it in some way and (ii) by suggesting that the study of documents can be of value for the understanding of hands later than A.D. 1204.

(i) Among recent publications I mention the articles of O. Kresten and G. Cavallo[1] and volumes devoted to the archives of Patmos by

1. O. Kresten, *Zur Datierung von Cod. Vind. theol. gr. 162*, in *Scrittura e Civiltà*, 4 (1980), 311-36; see especially 325 nn. 55 and 56; G. Cavallo, *Scritture italo-greche librarie e documentarie: note introduttive ad uno studio correlato*, in *Bisanzio e l'Italia: Raccolta di studi in memoria di Agostino Pertusi*, Milan 1982, 29-38.

E. L. Vranousis and M. Nystazopoulo-Pelekides[2]. The latter include illustrations of several documents which should interest the palaeographer (e.g., Part I, plates 64-5, Part II, plate 16).

I have also noticed an isolated feature of the documentary style in an Oxford MS. (Trinity College 78), which tends to confirm a date soon after the middle of the eleventh century, the parallel feature being found in the Iviron document E-A-N 110 of A.D. 1063.

An unusual habit (ligature of delta followed by iota) of the scribe Nicholas of MSS. C.C.C. Oxford 25 and London, British Library, Additional 28270 (dated respectively A.D. 1109 and 1111) can be paralleled in various contemporary documents issued in Sicily. This ligature is probably a local habit, but the evidence does not permit us to decide whether it was originally chancery practice or not.

(ii) The difficulties of dating Palaeologan script are not as great as they used to be, largely thanks to the publications of our late colleague A. Turyn. But there are still problems for the period A.D. 1204-61. It is in no sense a criticism of Turyn to note that very few of his dated MSS. belong to this period, and of those few by no means all are helpful for the study of cursive or scholars' hands. For this reason it is necessary to use the evidence provided by the documents in order to understand the development of the scripts. Examples of such documents are one from Patmos dated A.D. 1221 or 1226 (illustrated in the publication already cited, Part II, plate 24) and three from the archive of Dubrovnik, published by M. Marcovich[3].

2. E. L. Vranousis & M. Nystazopoulo-Pelekides, *Βυζαντινὰ ἔγγραφα τῆς μονῆς Πάτμου*, 2 volumes and 2 albums, Athens 1980.

3. M. Marcovich, *Vizantiske povelje Dubrovačkog arhiva*, in *Zbornik radova, Vizantološki institut* (Srpska Akademija Nauka, Beograd), 1 (1952), 205-62.

Cyril Mango

BYZANTINE EPIGRAPHY (4th TO 10th CENTURIES)

At an international congress of Byzantine studies a few years ago Paul Lemerle declared that «L'épigraphie byzantine n'existe pas». He must have meant by this lapidary statement that there is as yet no codified discipline of Byzantine epigraphy and no textbook or manual such as would offer comprehensive guidance on the subject. In an ideal world the composition of such a manual would have to await the publication of complete corpora of inscriptions region by region; and though some progress has been made in this direction, the appeal for a «Recueil d'inscriptions grecques chrétiennes de l'Empire d'Orient», made by Franz Cumont in 1895[1] and repeated at congress after congress, still remains a long way from realization. It is not my intention to present here a survey of what has been done, well or badly, and what remains to be done. All I wish to say under this

1. *Les inscriptions chrétiennes de l'Asie Mineure* in École Française de Rome, *Mélanges d'archéologie et d'histoire* [henceforth *MEFR*], XV (1895), p. 245 ff.

heading is that, although it would be very difficult at present to compile a truly comprehensive manual in view of the wide dispersal of the material[2], it would be feasible and, indeed, highly desirable to attempt a provisional one: if our colleagues in related disciplines continue to misread, misunderstand and misdate Byzantine inscriptions, we must take some of the blame ourselves for not providing them with a work of reference that would set them on the right path.

Even in the absence of a manual I would venture to say that the broad outlines of Byzantine epigraphy can be discerned with sufficient clarity. Here, as in so many other aspects of Byzantine civilization, the decisive break, that between late Antiquity and the Middle Ages, occurs in the 7th century. The period from the 4th to roughly the mid-7th forms the natural continuation of ancient epigraphy and maintains the traditional categories of the latter: honorific, dedicatory, funerary as well as decrees, boundary stones, etc. The number of preserved inscriptions, though considerably less numerous than for the early Empire, is still impressive. In the funerary sphere the middle and lower classes of artisans, shopkeepers, soldiers and, occasionally, slaves still continue to have inscribed tombstones and even sarcophagi[3], recording, amongst other facts, their profession, place of origin and the date of their demise — all too often, alas, in terms of day, month and indiction only. In short, epigraphy, though gradually shrinking in volume, still remains a medium of communication addressed to ordinary people and that, in turn, presupposes a sufficient level of general literacy.

Now for a few examples, which I have chosen both as representatives of particular categories and as specimens of script. Starting

2. While welcoming the Epigraphy volume of the *Dumbarton Oaks Bibliographies Based on Byzantinische Zeitschrift*, Ser. II. 1, ed. J. Stanojevich Allen and I. Ševčenko (London, 1981), it is proper to point out that it is far from being exhaustive, not only because it excludes publications prior to 1892, but also because the coverage of the *Byz. Zeitschr.* in this domain has been rather haphazard.

3. The series from Korykos (*Monumenta Asiae Minoris antiqua*, III, Nos. 200-788) is particularly copious and has been commented upon by E. Patlagean, *Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance* (Paris-The Hague, 1977), p. 158 ff. Amongst several other series, that of Tyre also deserves mention: J.-P. Rey-Coquais, *Inscriptions de la nécropole* [de Tyr] (Paris, 1977).

with what is often, from the literary point of view, the most elegant form, the honorific inscription survives into the 6th century and, indeed, until the beginning of the 7th. It was usually engraved on the base of a statue, but there is some evidence to suggest that it could also be attached to a painted portrait[4]. The simplicity of the earlier honorific inscriptions (ὁ δεῖνα τὸν δεῖνα) — represented here by a dedication to the Caesar Constantine of AD 336 (Fig. 1)[5] — gives place to the hexameter epigram, which becomes practically *de rigueur* as a badge of culture, so that even when the circus factions honoured by means of seven statues the charioteer Porphyrios, they felt obliged to commission 'proper' poems. Two of the seven bases (dating shortly after 500) are preserved[6] and allow us to savour the contrast between the elegance ot the epigrams and the crudity of the reliefs (Fig. 7), not to mention the additional prose inscriptions, which are in the vernacular.

From the category of dedicatory or building inscriptions I am showing two nearly contemporary examples, one from the church of St. Polyeuktos at Constantinople of 524-27 (Fig. 8)[7], the other from the church of Sts. Sergios and Bakchos of c. 535 (Fig. 9)[8], both in hexameter.

As representatives of decrees I have chosen an unpublished fragment from Germia in Galatia (modern Yürme), probably of the 6th century (Fig. 10) and the well-known tarif of Abydos (Istanbul Archaeological Museum, No. 3016), dating, it seems, from c. 490 (Fig. 6)[9]. Note that the latter was one of several copies erected along the

4. E.g., *Anth. Palat.*, XVI, 36.

5. On the roof of the Antakya (Antioch) museum. It is being published by D. Feissel in Centre de Recherche d'Hist. et Civil. de Byzance, *Travaux et mémoires* [henceforth *TM*], IX.

6. See the exhaustive discussion by A. Cameron, *Porphyrius the Charioteer* (Oxford, 1973).

7. C. Mango and I. Ševčenko in *Dumbarton Oaks Papers* [henceforth *DOP*], XV (1961), pp. 243-47. For further pieces, R. M. Harrison and N. Firatli in *DOP*, XX (1966), p. 228 and figs. 6-7; XXI (1967), p. 276 and figs. 7-10.

8. Often published, e.g. by A. van Millingen, *The Byzantine Churches of Constantinople* (London, 1912), pp. 73-74 and fig. 20 (facsimile copy).

9. See J. Durliat and A. Guillou, *Le tarif d'Abydos (vers 492)* in *Bull. de correspondance hellénique* [henceforth *BCH*], CVIII (1984), p. 581 ff. with previous bibliography.

sea front and was specifically addressed both to the *navicularii* and to the officials of the local *comes*.

From the much larger sphere of funerary inscriptions I am taking three examples, one elegant, the other two 'middle class'. The first (4th-5th century) is of a bishop called Pientios, I presume bishop of Amorion in Phrygia, since the inscription is in a nearby village, called Ağılcık, built into the local mosque (Fig. 5). Being in hexameter, it conveys no information beyond the name of the deceased and the fact that his tomb was set up by his son, named Eusebios. The second funerary inscription, which is dated by regnal year to 585, is of a textile merchant (*agnapharios*), Alexandros Sakkas, and was found near modern Yalova, on the probable site of the Byzantine port of Pylai (Fig. 13)[10]. The third example (Istanbul Archaeological Museum, No. 3896) comes from the vast necropolis on the north side of the Golden Horn and is that of an *apothekarios* called Amachis (Fig. 11)[11]. It starts with a pious invocation addressed to the living and goes on to name the parents of the deceased, his place of origin (a village in the district of Kotyaion), his age (50) and the date of his death, 31 September (sic), a Saturday, indiction 4. The spelling and syntax are atrocious, but we are rewarded, as also in the case of the Sakkas epitaph, with a certain amount of concrete information, which the more elegant epitaphs normally fail to give. As to date, I would suggest the second half of the 6th century rather than the 5th[12].

These few examples, which can easily be multiplied a hundredfold, show in concrete form a fact that can also be inferred from literary evidence, namely that until the first half of the 7th century epigraphy remained part of everyday life. The persistence of the epigram in hexameter, even in a place as remote as Amorion, indicates, as

10. S. Şahin, *Bithynische Studien* (Bonn, 1978), p. 32 ff., Nr. 2.

11. Th. Macridy and J. Ebersolt, *Monuments funéraires de Constantinople* in *BCH*, XLVI (1922), pp. 356-62. Cf. L. Robert, *Noms de métiers dans de documents byzantins* in *Opera minora*, II (Amsterdam, 1969), p. 923 ff. There is a stele of similar shape and comparable content, now in the Hermitage, Leningrad, No. Ω 820, found in the quarter of Şişli: *Izvestija Russk. Arkheol. Inst. v Konstant.*, XIV (1909), p. 157. Illustrated in *Iskusstvo Vizantii v sobranijakh SSSR*, Exhibition catalogue (Moscow, 1977), I, No. 124.

12. So G. Millet in *Byzant. Zeitschr.*, XXX (1929/30), p. 431.

L. Robert pointed out some time ago[13], that there continued to exist in the provinces a class of cultivated people, who knew their Homer and their Hesiod and were able to turn out quite respectable little poems replete with rare words. The further fact that is demonstrated by the stones is that the lower orders, too, both engraved and read inscriptions. The Cilician *navicularii* who sailed up the Hellespont could not have had much of an education, but were nevertheless expected to read the tarif of the emperor Anastasios, just as the epitaphs of Alexandros Sakkas and Amachis were addressed to people of their own class.

This situation changes sharply after the 7th century. Setting aside the loss of provinces that had been epigraphically very active (Syria, Palestine, Egypt), even in those areas that remained within the Empire the number of inscriptions that continued to be produced diminishes dramatically and entire categories disappear. There are no longer any engraved decrees, one of the latest known ones being perhaps that of Justinian II in favour of the church of St. Demetrios at Thessalonica of 688-89[14]. There are no more inscribed boundary stones, the only exception that comes to my mind being a recently discovered specimen of c. 800, marking the possessions of the xenodochion of Pylai in Bithynia (Fig. 16)[15]. As the practice of erecting statues ceases, so do honorific inscriptions. The tessellated pavement goes out of fashion, thus putting an end to a very large class of commemorative or donor inscriptions. The building inscription (either in churches or on works of fortification) and the epitaph are, to all intents and purposes, the only monumental categories that remain, but even in the funerary sphere one witnesses an enormous shrinkage: ordinary people are no longer commemorated on tombstones, this privilege being reserved, and then only occasionally, to persons of some importance. The absence of inscribed tombstones may explain the appearance of commemorative grafitti, of which the best

13. *Épigrammes relatives à des gouverneurs* in *Hellenica*, IV (1948), p. 35 ff.

14. J.-M. Spieser, *Les inscriptions de Thessalonique* in *TM*, V (1973), p. 156 ff., No. 8 and pl. VIII. 2. This inscription, which was a grant of privileges rather than an edict, is now lost.

15. S. Şahin, *Bithynische Studien*, p. 37 ff., Nr. 4, who misrepresents 'xenodochion' as a place name. The stone is now in the Istanbul Archaeological Museum, No. 74.74.

known series is that of the Parthenon[16].

If the above observations are true, they must surely reflect some major changes in the pattern of Byzantine civilization. The shrinkage of epigraphic communication does not, of course, necessarily imply the prevalence of widespread illiteracy: not all cultures express themselves by engraving messages on stone or bronze and it may be argued that after the 7th century the Byzantines abandoned a practice that was becoming obsolete in favour of writing with pen and ink. The disappearance of inscribed decrees may likewise be explained by the adoption of another form of publication, although I am not aware of any evidence indicating that the novellae of the Macedonian emperors (to take one example) were brought to the attention of the public by being posted in manuscript form in the offices of provincial governors. But what of tombstones? Surely, the urge to record for posterity the names of the departed on some durable material is prevalent in all literate societies. Why is it then that the overwhelming mass of ordinary Byzantines passed away without any written memorial?

Whatever alternative explanations one may advance, the conclusion can hardly be avoided that after the 7th century literacy became confined to a small circle and that the decline of epigraphy was due not only to the disappearance of a certain kind of civic life, but also to the fact that the majority of the public could not be reached by written communication. A number of random observations may serve to confirm my viewpoint.

First, the ability to read inscriptions. A perusal of the 8th-century *Parastaseis syntomoi chronikai*[17] shows again and again that in the milieu in which this curious work was produced (presumably that of petty officialdom in Constantinople) 'old' inscriptions were no longer understood and were regarded as encoded messages whose import was

16. A. K. Orlandos and L. Vranouses, *Τὰ χαράγματα τοῦ Παρθενῶνος* (Athens, 1973). Such grafitti, easily liable to obliteration, were probably much commoner than we tend to believe, judging, e.g., by the 21 recorded by the Archimandrite Antonin in the church of Panagia Lykodemou at Athens: *O drevnikh khristianskikh nadpisjakh v Afinakh* (St. Petersburg, 1874), p. 1 ff.

17. Reprinted with English translation and commentary, *Constantinople in the Early Eighth Century*, ed. A. Cameron and J. Herrin (Leiden, 1984).

accessible only to 'philosophers'. Take one example. An inscription in the forum of the Strategion appears to have recorded certain privileges granted by Constantine to his new capital: that, at any rate, is how Socrates understood it in the 5th century[18] and Hesychios of Miletus in the 6th[19]. To the author of the *Parastaseis*, however, the same inscription was a cryptic pointer to hidden treasure — if that is what he means to say by a form of words that is as obscure to us as the inscription must have been to him[20].

Secondly, the 'epideictic' epigram. To say that it disappears from epigraphy is not the whole truth, for if it departs from a monumental context, it is to migrate to the realm of the minor arts: it survives in illuminated manuscripts, on ivory plaques, on the frames of precious icons, i.e. on luxury objects that were not intended for public exposure and were owned and seen by the literate few.

The example of boundary stones is also of some interest. Early (5th/6th century) inscribed examples are quite common and I have illustrated (Fig. 16) the latest one known to me, which pertains to an imperial foundation that played an important role in the traffic between Constantinople and Asia Minor. To discover how properties were normally delimited in the Byzantine Middle Ages it is enough to consult some Athonite documents: this was done by means of marked trees or heaps of earth (χωματοβούνια) or pointed stones or, occasionally, by something called a παλαιὸν λίθινον λαυράτον which I take to have been a fragment of an ancient relief[21]. But since trees were sometimes cut down, the boundaries disappeared along with them and had to be laboriously re-established in cases of dispute by government surveyors who proceeded to pile up new χωματοβούνια. One cannot help thinking that a number of inscribed stones would have greatly facilitated the whole business if only the rural population understood their significance.

The renascence of the 9th/10th centuries certainly entailed some activity in the epigraphic sphere. The compilers of the *Anthology*, particularly Gregory of Kampsa, copied down *in situ* a number of old epigrams (mostly at Constantinople, but also at Thessalonica, Laris-

18. *Hist. eccles.*, I, 16, *Patrol. graeca*, LXVII, coll. 116-17.

19. *Script. orig. Constant.*, ed. Th. Preger, I, p. 17.

20. *Ibid.*, p. 34.

21. *Actes d'Esphigménou*, ed. J. Lefort (Paris, 1973), No. 4, 22; No. 5, 25-30. Cf. Ducange, *Gloss. med. graec.*, s.v. λαυράτον.

sa and elsewhere) and some new inscriptional epigrams were composed. It is to this movement that we owe the distich that is inscribed in mosaic in the apse of St. Sophia (*Anth. Palat.*, I. 1)[22], the iambic poem on the pedestal of the masonry obelisk in the Hippodrome (Fig. 29) and the epitaph of the synkellos Michael (Fig. 27)[23]. We should not, however, exaggerate the importance of the revival as regards epigraphy: in addition to the obelisk epigram (probably composed by Constantine the Rhodian), the only other secular examples are from palace buildings of the emperor Theophilos[24]. The bulk of the 9th/10th century epigrams in the *Anthology* pertain to church decorations, icons and liturgical objects.

If we now turn our attention to the script of Byzantine epigraphy, we are confronted with an apparent paradox: in spite of the profound transformations to which I have alluded, the script remains basically the same from the 4th, or even the 3rd century until about the year 1000. It is a capital script based on an oval, round, square or diamond-shaped module and is never inclined, except occasionally in painted inscriptions. Individual cursive letter forms, like h (*eta*) and ẟ (*delta*) are very rare (Fig. 11) and a sustained use of cursive quite unknown: the exception that proves the rule is an edict of the emperor Maurice (AD 585) at Ephesus[25], where the lapicide laboriously copied the cursive *Latin* subscription (*Datum III idus Februarias*, etc.), which he evidently did not understand (Fig. 12). Ligatures between vertical letters (Γ, Ε, Η, Μ, Ν, Π, Ρ, Τ) are quite frequent. The ligature ȣ comes into widespread use by the late 5th century and remains extremely common all through the Middle Ages, without, however, entirely evincing the diphthong ΟΥ written out in full. Abbreviations are, as a rule, limited to titles, dates and *nomina sacra* and are expressed by the Latin S (which can also stand for καί), the slash or squiggle (cf. Fig. 11), a superscript horizontal bar (occasionally for terminal *nu*) or a superscript letter (as in Μ̆, which, confusingly, can stand both for μηνί and ἡμέρᾳ). With few exceptions accents and breathings do not appear until the 11th century: I can quote a (4th century?) hexameter epigram from Prymnessos, now in the Afyon Karahisar museum (Fig. 2), recording, curiously enough, the re-erection of a statue of Hercules[26]; the inscription of the emperors Leo and Constantine on tower 37 of the Land Walls of Constantinople (Fig. 19), which cannot be later than AD 820[27]; fragments of an epitaph at S. Giorgio in Velabro in Rome (Fig. 24), which, judging by the character of the script, would appear to be of the 9th or 10th century[28]; and the well-known inscription from Kavala (Fig. 28) dated 926[29]. In the religious sphere, i.e. in church decorations and icons, the device of writing names in vertical columns (*kionedon*), possibly inspired by Syriac, comes into use by the 6th century and remains standard thereafter[30]. All in all — and this is a point I should like to emphasize — inscriptions remain sober. They may occasionally introduce some 'fancy' letter forms, like the *nu* with a stepped diagonal (Fig. 2) or the omega decorated with a crosslet (Fig. 10), but they do not degenerate into ornament as happens later.

The uniformity of the script over a period of about 700 years makes dating extremely difficult and it would be prudent, in the present state of our knowledge, to beware of generalizations of a negative nature, namely that such and such a form is never found before or after a given date. Let me quote one extreme example: the antique form of *sigma* (Σ) and *omega* (Ω) is generally abandoned by the 3rd century, yet makes an unexpected re-appearance in an inscription of the emperor Michael III in the citadel of Ankara of

22. What is left of it is illustrated in C. Mango, *Materials for the Study of the Mosaics of St. Sophia at Istanbul* (Washington, D.C., 1962), figs. 109-10.

23. K. Bittel and A. M. Schneider in *Arch. Anzeiger*, 1944/45, pp. 78-79; now in the courtyard of St. Sophia, No. 288. In spite of the 'advanced' character of the lettering, there is good reason to suppose that Michael was synkellos of the patriarch Nicholas I (901-07, 912-25) rather than Nicholas II (979-91) and to connect this inscription with *Anth. Plan.*, 21-22, as will be argued in detail by I. Ševčenko, whom I take this opportunity of thanking for his help in this and many other respects.

24. Theophanes Continuatus, Bonn ed., p. 143.

25. H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Asie Mineure* (Paris, 1922), No. 111.

26. To be published by T. Drew-Bear, to whom I am indebted for particulars concerning this object.

27. B. Meyer-Plath and A. M. Schneider, *Die Landmauer von Konstantinopel* (Berlin, 1943), p. 130, Nr. 24.

28. P. Batiffol, *Inscriptions grecques de Saint-Georges au Vélabre* in *MEFR*, VII (1887), p. 424 ff.

29. See, e.g., P. Lemerle, *Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine* (Paris, 1945), p. 141.

30. See A. H. S. Megaw and E. J. W. Hawkins, *The Church of Panagia Kanakariá at Lythrankomi in Cyprus* (Washington, D.C., 1977), p. 127 ff.

c. 859 (Fig. 21)[31], probably as a sign of deliberate antiquarianism. Or take the case of the square alphabet, which is certainly very unusual after the 6th century; yet the epitaph of the curator Sisinnios, dated 813 (Fig. 18), has square *epsilons* and *omegas* and both square and lunate *sigmas*[32]. It requires a practised eye to pick out the telltale *beta* (2nd line from the bottom) with the long horizontal bar at the base and the wide lower loop, a form characteristic of the 9th century. The widely divided *kappa* (e.g. 4th line from the bottom) is also of some significance, although many earlier examples may be adduced.

Setting aside such deceptive cases, there are, I believe, certain distinctive groups of letter forms that lend themselves to approximate dating. I shall mention two for the early period. The first concerns a form of writing that I would regard as influenced by the Latin 'rustic' uncial. It entails the lateral compression of rounded letters, a fairly wide *mu* with a pendant curve and a narrow *tau* with the horizontal bar sloping upward. The inscription on the base of the Egyptian obelisk in the Hippodrome of Constantinople of AD 390 (Fig. 3) and the nearly contemporary epigram in honour of the architect Auxentios in the Adana museum (Fig. 4)[33], though by no means identical in their letter forms, both exhibit some traits of this tendency. The second group, familiar to palaeographers from the Vienna Dioscorides, is that of the more ornate inscriptions of the 6th century, represented here by Figs. 8 and 9. The distinctive features of this script, clearly influenced by penmanship, are the unequal thickness of the strokes and the extensive use of serifs: note the pendant square serif on the horizontal bar of the *epsilon* and those on the bar of the *tau*; the *delta* that stands on a long thin base provided with two pointed feet, whereas the *beta* does not yet do so; the *alpha* and the *mu*, whose diagonal bars form a Y shape terminating in a wedge; the little bar with two pendant points that decorates the foot of the *upsilon* and the *phi*. It would seem that this kind of script was continued during the 'dark' age and into the 9th/10th centuries, as suggested by the

31. Discussed by H. Grégoire, *Inscriptions historiques byzantines* in *Byzantion*, IV (1927/28), p. 437 ff.
32. I. Ševčenko, *Inscription Commemorating Sisinnios, 'curator' of Tzurulon* in *Byzantion*, XXXV (1965), p. 564 ff.
33. H. Grégoire, *Inscriptions historiques*, p. 465 ff.

inscription of Leo III and Artabasdos (727-40) in the walls of Nicaea (Fig. 14)[34], the mosaic inscription, in part repainted, in the apse of St. Irene at Constantinople (Fig. 15) of c. 750[35], and the already mentioned boundary stone of Pylai (Fig. 16).

Given this apparent continuity, the task of differentiating early from middle-Byzantine inscriptions is not always straightforward, as a few examples will show. In the dedication of the church of St. Gabriel at Alakilise in Lycia (Fig. 17) of 812[36] the distinctive features, it seems to me, are the *beta*, quite similar to that of the contemporary Sisinnios epitaph, and the *omega*, shaped like a W, its sides curved, its middle parted in the form of a capital *lambda*. In the inscription of tower 37 (Fig. 19) I note, once again, the *beta* on a horizontal bar and another feature that is, I believe, distinctive of its period (as it is also of uncial manuscripts of the 9th/10th centuries), namely the *theta* whose cross-stroke extends well beyond the body of the letter and terminates in two drooping serifs. Much the same *theta* also appears (2nd line from the top) in the funerary inscription of one Thomas in the museum of Afyon Karahisar (Fig. 23)[37]: it is not dated, but may tentatively be assigned to the 8th or 9th century. Two other examples of the 9th century show the persistence of old forms: the monogrammatic medallion on the bronze doors of the south-west vestibule of St. Sophia (Fig. 20, ab) of 838-39 (partially altered in 840-41)[38] and the inscription of Michael III (one of several) of the walls of Nicaea (Fig. 22) of c. 858[39]. As it happens, neither has a *beta* on a horizontal bar, although in the former its lower loop does not join the *hasta*. Both have an *omega* similar to that of the Alakilise inscription.

The long-term trend, also familiar from manuscripts, was

34. S. Şahin, *Katalog der antiken Inschriften des Museums von Iznik (Nikaia)* (Bonn, 1979), Nr. 450-51.
35. W. S. George, *The Church of St. Eirene at Constantinople* (London, 1912), p. 48 ff., pls. 17, 25.
36. H. Grégoire, *Recueil*, No. 286. Cf. R. M. Harrison, *Churches and Chapels of Central Lycia* in *Anatolian Studies*, XIII (1963), p. 126.
37. T. Drew-Bear and C. Foss, *The Epitaph of Thomas . . .* in *Byzantion*, XXXIX (1969), p. 74 ff., suggesting a 9th century date.
38. C. Mango, *When was Michael III Born?* in *DOP*, XXI (1967), pp. 253-54.
39. S. Şahin, *Katalog*, Nr. 462 and pl. XXVII.

towards a slenderer and more stilted script: the round letters, in particular (*epsilon*, *theta*, *omicron*), assume the form of a compressed oval pointed at both ends and the horizontal stroke of the *epsilon* and the *theta* tends to move above the middle of the letter. We can see this in the long inscription of Constantine Lips, on the exterior of the church he completed in 907 (Fig. 25)[40], in the inscription of the drungarios Stephen at Antalya (Fig. 26) of 909-10[41] and, in a more advanced form, in the epitaph of the synkellos Michael (Fig. 27), which may be taken as representing the termination of the epigraphic period surveyed in this paper: the letters are narrow and unsteady and they begin to fuse together, the taller ones providing an umbrella under which smaller letters shelter. In terms of evolution, Michael's epitaph looks more advanced than either the Kavala inscription, which is almost Justinianic in its simplicity and rotundity (Fig. 28) or that on the base of the masonry obelisk (Fig. 29), although it need not be later than either of these two.

The next step, which occurs close to the year 1000, marks the breakdown of the antique tradition of epigraphic script. Monumental inscriptions are invaded by cursive forms and abbreviations and the letters are arranged so as to form a complicated pattern, with a consequent loss of legibility: thus, for example, over the west door of the church of the Panagia ton Chalkeon at Thessalonica of 1028 (Fig. 30)[42]. It may not be entirely coincidental that in the Arab world, too, a similar development occurs at about the same time through the introduction of the cursive *nashki* script for monumental use, as a result of which, as has been observed, the lettering rather than the content becomes the message[43].

From this brief survey we may draw a few practical lessons. Epigraphy and palaeography run in parallel channels, the latter being unquestionably, for the Byzantine period, the dominant or 'leading' manifestation; but whereas there are practically no dated Greek

40. C. Mango and E. J. W. Hawkins in *DOP*, XVIII (1964), pp. 300-01 and fig. 1.

41. H. Grégoire, *Recueil*, No. 304 and, more correctly, G. E. Bean, *Inscriptions in the Antalya Museum* in *Belleten*, XXII (1958), pp. 44-45, No. 42.

42. J.-M. Spieser in *TM*, V (1973), p. 163, No. 13 and pl. IV. 2.

43. R. Ettinghausen, *Arabic Epigraphy: Communication or Symbolic Affirmation* in *Near Eastern Numismatics, Iconography, Epigraphy and History: Studies in Honor of George C. Miles* (Beirut, 1974), p. 297 ff.

manuscripts, other than papyri, prior to the year 800, there are hundreds of dated inscriptions from all parts of the Byzantine Empire, thanks to which the history of the Greek script may be traced. It seems to me that palaeographers cannot afford to disregard this body of material.

The other practical application I have in mind concerns the dating of works of art and, occasionally, of architectural monuments. I do not wish to suggest that we are as yet able to distinguish an inscription of the 5th century from one of the 6th or one of 9th from one of the 10th — indeed, as I have tried to show, an even wider margin of uncertainty must sometimes be allowed for. On the other hand, given the marked evolution of epigraphic script in the 11th century, it ought to be possible — assuming that inscriptions were not mechanically copied from earlier models — to differentiate a work of the 10th century from one, say, of the mid or late 11th. A considerable number of Byzantine ivories, whose dating has proved considerably fluid, fall across this divide. One of the most famous, the Romanos and Eudokia plaque in the Cabinet des Médailles, long considered as representing Romanos II and his bride (with a date shortly before 950), has recently been connected with Romanos IV and shifted to 1068-71[44]. Epigrapy, not to mention other considerations, is definitely against the new date. The same may be said of the Palazzo di Venezia casket, whose script is far too archaic to admit a date of 1177[45]. As for moving the Berlin ivory of the Forty Martyrs into the 14th century[46], that is, from the epigraphic point of view, quite inadmissible.

Another interesting example is provided by the mosaics of the church of the Nativity at Bethlehem. On the strength of the arguments advanced by H. Stern[47], it has been thought that the sequence of provincial councils on the north side of the nave dated from the

44. I. Kalavrezou-Maxeiner, *Eudokia Makrembolitissa and the Romanos Ivory* in *DOP*, XXXI (1977), p. 307 ff.

45. As suggested by E. Robertson, *The Rome Casket* in *Studies in Memory of David Talbot Rice* (Edinburgh, 1975), p. 11 ff.

46. So J. Beckwith, *The Art of Constantinople*² (London, 1968), pp. 135-37.

47. *Les représentations des conciles dans l'église de la Nativité à Bethléem* in *Byzantion*, XI (1936), p. 101 ff.; XIII (1938), p. 415 ff.; *Nouvelles recherches sur les images des conciles . . .* in *Cahiers archéologiques*, III (1948), p. 82 ff.

Umayyad period and that of the general councils on the south side from the time of the Crusades. Assuming, however, that the inscriptions of the provincial councils are not a later insertion and that the published watercolour copies[48] are reasonably faithful, the script does not allow a date in the early 8th century, whereas it would fit very comfortably into the second half of the 12th.

In the sphere of «major» sculpture we may call attention to a ciborium fragment in the church of St. Demetrios at Thessalonica, bearing a medallion inscribed with the name of a bishop called Theodore. G.A. and M.G. Soteriou, who published it[49], while being aware that the only recorded bishop of that name lived in the second half of the 9th century[50], believed that the script was of the 13th and dated the piece accordingly. The character of the sculpture appears, however, to be manifestly earlier, as noticed by A. Grabar[51], who tried to get out of the difficulty by suggesting that Theodore, the dedicant, was bishop of another city. This artificial explanation was rightly rejected by D. Feissel and J.-M. Spieser, who tentatively dated the piece in the 11th or 12th century[52]. In fact, the script is perfectly compatible with the 9th, an observation that furnishes a small, though not unimportant element for reconstructing the history of that famous church.

One last example. In the town of Vize (ancient Bizye) in European Turkey stands a large and rather enigmatic church, whose date has proved difficult to determine. The similarity of its groundplan to that of the churches of Mistra has suggested to some scholars[53] that the church of Vize was of the 13th or 14th century. A Greek antiquarian noted for his accuracy, one G. Lampousiades, was, however, able to discover in it a number of inscriptions in paint or ink, now invisible, which appear to have been scribbled by the faithful close to a miraculous tomb (Fig. 31)[54]. Crude as they are, these inscriptions hardly admit a date later than the 10th century, which constitutes a *terminus ante quem* for the building, since it is very unlikely that a set of painted grafitti would have remained on a re-used stone.

Byzantine epigraphy may still be a fairly blunt instrument and one in need of further refinement, but it has its uses.

48. W. Harvey, W. R. Lethaby *et al.*, *The Church of the Nativity at Bethlehem* (London, 1910), pl. 10.

49. *Ἡ βασιλικὴ τοῦ Ἁγ. Δημητρίου Θεσσαλονίκης* (Athens, 1952), p. 226 and. pl. 57.

50. See O. Tafrali, *Thessalonique des origines au XIVe siècle* (Paris, 1919), pp. 277-78.

51. *Sculptures byzantines du moyen âge*, II (Paris, 1976), pp. 103-04, No. 86 and pl. LXXXI c.

52. *Les inscriptions de Thessalonique. Supplément* in *TM*, VII (1979), pp. 335-36, No. 14 bis and pl. X. 2.

53. Most lately J. Morganstern, *The Byzantine Church at Dereağzı and its Decoration* (Tübingen, 1984) = *Instanbuler Mitt.*, Beiheft 29, p. 84.

54. See my *The Byzantine Church at Vize* in *Zbornik radova Vizant. Instituta*, XI (1968), pp. 11-13. Lampousiades' sketch in *Θρᾳκικά*, IX (1938), p. 66.

Cécile Morrisson

L'ÉPIGRAPHIE DES MONNAIES ET DES SCEAUX À L'ÉPOQUE BYZANTINE*

L'attention que porte cette année le congrès international de paléographie à l'épigraphie des monnaies et des sceaux à l'époque byzantine, ainsi qu'à celle des inscriptions lapidaires, est nouvelle. C'est l'occasion de dresser un premier bilan sur un sujet relativement peu étudié. Les publications du XIXe siècle comme celles de Sabatier et Schlumberger n'en font en effet pas mention et seul A. Mordtmann en pressentait l'intérêt scientifique[1]. W. Wroth, dans son *Cata-*

* L'auteur exprime sa reconnaissance à MM. D. Feissel, J. Irigoin, et W. Seibt, qui ont bien voulu relire son manuscrit et lui faire part de leurs observations et corrections. Elle reste seule responsable des erreurs qui pourraient subsister. Une partie de l'illustration des sceaux a été obligeamment fournie par W. Seibt. Qu'il en soit particulièrement remercié.

1. A. Mordtmann, *Περὶ βυζαντινῶν μολυβδοβούλλων*, in *Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος* 7 (1872-73), p. 56-81, à la p. 65, cit. et trad. par Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, p. 81-82: «Nous croyons même qu'un bon tableau comparatif des formes des diverses lettres, basé sur l'examen des sceaux convenablement classés suivant un ordre chronologique, rendrait plutôt de signalés services à l'étude encore à peine naissante de l'épigraphie monumentale byzantine».

logue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum (1908) paraît avoir été le premier à dresser un tableau des principales graphies monétaires sans en tirer toutefois de conclusions. Dans les années soixante, lorsque la numismatique byzantine commence à sortir d'une longue léthargie, l'épigraphie pointe dans quelques débats: l'interprétation de quelques légendes de la fin du XI[e] siècle amène G. Zacos et A. Veglery à dresser le tableau du passage du C latin à valeur de K au C grec à valeur de Σ[2] tandis que P. Grierson met en relief la forme de la lettre R comme critère de distinction des miliarèsia de Léon III de ceux de Léon V[3]. En 1966, une vue d'ensemble est demandée à A. R. Bellinger qui venait de publier le premier volume du Catalogue des monnaies byzantines de Dumbarton Oaks; sous la forme d'un rapport complémentaire pour le 13[e] Congrès International des Etudes byzantines, intitulé «Epigraphy of the Byzantine Coinage»[4], celui-ci traite plus en fait des légendes que des graphies elles-mêmes. Mais dans les deux volumes suivants du Catalogue de Dumbarton Oaks parus en 1968 et 1973, P. Grierson consacre une partie de son introduction à l'évolution de la forme des lettres et de leur signification du VII[e] au XI[e] siècle[5], en conservant la distinction de Wroth entre inscriptions grecques et latines. Dans le domaine sigillographique, il faut attendre les publications de G. Zacos et A. Veglery (1972)[6]

2. G. Zacos-A. Veglery, *C for Σ on Coins of the Eleventh Century*, in *Num. Circular* 68 (1960), p. 154-157.

3. P. Grierson, *The Miliaresion of Leo III*, in *Num. Circular*, 1963, p. 247.

4. A. R. Bellinger, *Epigraphy of the Byzantine Coinage*, in *Thirteenth International Congress of Byzantine Studies*, Oxford 1966, p. 335-338.

5. P. Grierson, *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, vol. II, *Phocas to Theodosius III (602-717)*, p. 103-107, vol. III, *Leo III to Nicephorus III (717-1081)*, p. 185-189. Désormais cité *DOC* (p. lorsqu'il s'agit d'une référence au texte, sinon le chiffre renvoie au n° du type monétaire du règne considéré).

6. G. Zacos-A. Veglery, *Byzantine Lead Seals*, I, Bâle 1972 (désormais cité Z-V avec le n° du sceau). Les auteurs y traitent parfois du rôle des formes épigraphiques pour la datation des plombs: cf. *int. al.* les commentaires des n[os] 1895, 2019, 2253, 2340 etc. L'ouvrage couvre l'ensemble des sceaux impériaux du V[e] au XV[e] siècle et se limite pour les autres à la période VI[e]-IX[e] siècles. On ne peut que déplorer la disparition de G. Zacos qui travaillait avec A. Veglery à la rédaction — le catalogage était déjà fort

et surtout celle de W. Seibt (1978) pour voir reconnue l'importance de l'épigraphie[7]. Ce dernier auteur, sans présenter de synthèse sur le sujet, accorde une attention toute particulière à l'évolution des formes graphiques considérée comme un élément de datation, qui constitue l'un des apports les plus originaux de son livre auquel nous avons largement puisé. Le défrichement de ce domaine négligé avance donc; nous le poursuivons ici sans prétendre lui donner un caractère définitif.

avancé — du second volume consacré à plusieurs milliers de sceaux des X[e]-XV[e] siècles et souhaiter qu'une solution puisse être trouvée pour l'achèvement de cette publication. Le premier volume avait fait l'objet de plusieurs comptes-rendus importants riches d'utiles observations, parmi lesquels: H. Hunger, *BZ* 68 (1975), p. 133-138; P. Gautier, *REB* 32 (1974), p. 402-407; W. Seibt, *BySl* 36 (1975), p. 208-213; A. Každan, *VV* 38 (1977), p. 227-229. Les faits de langue dont témoigne le matériel ainsi publié avaient été étudiés par V. Beševliev, *Sprachliches aus byzantinischen Bleisiegeln*, in *JÖB* 30 (1981), p. 63-73.

[Depuis la rédaction de ce rapport en novembre 1984, une partie du second volume du catalogue des sceaux de la collection Zacos a été publiée sous la responsabilité de J. Nesbitt et la seule signature de G. Zacos (†): *Byzantine Lead Seals*, by G. Zacos, compiled and ed. by John W. Nesbitt, II, Berne, Benteli 1984 et 1985 (*Τετράδια Ἀρχαιολογίας καὶ Τέχνης*, 3). Mais cet ouvrage posthume dont le degré d'achèvement varie selon les chapitres, s'il a le grand mérite de fournir une documentation neuve et importante (plus d'un millier de sceaux), ne contient aucun commentaire concernant l'épigraphie (cf. les c.-r. de N. Oikonomides dans *Rev. Ét. Byz.* 44 [1986], p. 263-267; C. Morrisson dans *Rev. Num.* 29 [1987], p. 269-270). En revanche, N. Oikonomides dans un petit livre rassemblant 161 exemples de sceaux byzantins précisément datés, soit par l'identité de leur titulaire soit par l'effige impériale qui y figure, soit par le document auquel ils sont encore appendus (*A Collection of Dated Byzantine Lead Seals*, Washington, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 1986), traite brièvement de l'aide apportée par les critères épigraphiques à la datation des sceaux et de l'évolution de la forme des lettres (p. 156-169). Il se limite toutefois délibérement à la seule documentation illustrée dans son ouvrage et ses conclusions peuvent être précisées dans le détail (cf. mon c.-r. dans *Rev. Num.* 29 [1987], p. 270-272).]

7. W. Seibt, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich, 1. Teil: Kaiserhof*, Vienne 1978 (désormais cité S. avec le n° du sceau). Dans sa préface, H. Hunger souligne le progrès représenté par «la méthode de datation plus affinée utilisée ici pour la première fois» (p. 13).

L'ensemble de l'écriture des sceaux et des monnaies s'apparente à celle des inscriptions lapidaires par son caractère monumental. Il est donc naturel que la capitale y domine tandis que la cursive n'y tient qu'une place réduite. Cette épigraphie peut être étudiée en distinguant deux grands domaines où l'évolution des formes suit une chronologie relativement différente:

— les monnaies et les sceaux impériaux; ces monuments ont en commun l'avantage de pouvoir être datés avec une précision souvent très grande. Tributaires en revanche de traditions anciennes et d'une organisation très stricte, ils témoignent d'une forte rigidité et conservent des graphies ailleurs depuis longtemps désuètes;

— les sceaux non impériaux, soit la grande majorité des plombs conservés, dont l'écriture évolue plus vite en raison de sa sensibilité plus grande à l'influence d'autres graphies.

I. L'épigraphie des monnaies et des sceaux impériaux.

Cette épigraphie, que j'appellerai plus brièvement impériale, est jusqu'au XIe siècle une épigraphie «mixte» mêlant formes latines et grecques pour exprimer des légendes qui s'hellénisent partiellement et progressivement à partir du milieu du VIIe siècle.

Au VIe siècle, le grec est entièrement absent des titulatures qui conservent la forme romaine traditionnelle D N ANASTASIVS (IVSTINVS, IVSTINIANVS etc.). PPAVC, Dominus Noster nn. Perpetuus Augustus)[8]. Il n'est utilisé que sous la forme des lettres numérales indiquant l'une des officines responsables de la frappe de l'or sur les solidi (dix au maximum d'ordinaire à Constantinople, l'activité d'une onzième et d'une douzième officine supplémentaire ayant un caractère exceptionnel) ou sur la monnaie de bronze (cinq au maximum dans les plus grands ateliers), ou donnant surtout la valeur de la pièce. Sur le solidus, OB, accolé au nom de l'atelier exprimé en latin, est une inscription mixte en elle-même puisqu'elle rend à la fois la pureté du métal (*aureus obryz(iacus)*, ὄβρυζος, ὀβρυζιακός) et son poids d'1/72 de livre. Sur le bronze, la marque de valeur systématique du follis et de ses divisions introduite par la réforme d'Anastase est le plus souvent grecque, même dans les ateliers occidentaux de Justinien: M, K, I, Є, Δ; IS, H, Δ, B à Thessalonique, IB à Alexandrie[9] tandis que seule la mention de la date conserve les chiffres romains. Dans la seconde moitié du VIe siècle, certaines émissions portent des marques de valeur romaines sans qu'il soit possible d'expliquer cette alternance. Les noms de la plupart des ateliers orientaux enfin sont indiqués en lettres grecques NIKO(μήδεια), KYZ(ικος), ΑΛΕΞ (άνδρεια), celui d'Antioche hésitant entre les deux graphies puisqu'on a successivement ANTIX (527-528), puis, la ville ayant pris le nom de *Théoupolis* après le séisme de 528, THЄΥP ou THЄΥP (528-537), ΘΥΠΟΛS ou ΘΥ (537-539), de nouveau des lettres latines en 542-543 (CHЄΥPO) (pl. 1,5), une curieuse signature mixte (ΥHΥΠ)[10] de 546 à 550, avant de revenir à ZHΥP puis THЄΥP qui sera conservé jusqu'à la fermeture de l'atelier au début du VIIe siècle. La marque de Thessalonique (TЄS) peut être considérée comme latine malgré l'absence de H après le T due à des raisons matérielles (le manque de place sur les petites dénominations émises par cet atelier). De même pour celle de Constantinople, invariablement abrégée CON[11] jusqu'à disparition au début du VIIIe siècle.

Le grec n'apparaît dans les légendes impériales qu'à partir de Constant II avec le ЄN TȢTO NIKA et l' ANANЄOS des bronzes de Constant II (pl. 1,9), ainsi que sur l'un de ses sceaux (pl. 2,1) à la legende + CONSTANTIN/SCONSTANT/E ЄC ΘЄΥ bA/SILIS ROM/AION[12].

8. C. Morrisson, *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale*, I, *Anastase I à Philippicus (491-713)*, II, *Théodose III à Alexis III (713-1204)*, Paris 1970 (désormais cité *BNC*), offre dans son index II «Légendes et marques d'atelier» (p. 813-827) une transcription commode (avec développement et datation) de la plupart des légendes monétaires byzantines du Ve au XIIe siècle. V. également l'index III «Marques de valeur», IV «Monogrammes impériaux», V «Lettres et signes dans le champ» (p. 828-838).

9. Ceci quasiment sans exception jusqu'à la disparition de la date sur les monnaies de bronze à partir de Léon III où elle est «immobilisée» sous la forme XX, d'où X ou XXX qui disparaît à son tour définitivement sous Théophile dans les années 830.

10. *BNC* pl. XV, 41. La forme curieuse de l'initiale ne peut être qu'un Υ(Ͳ oncial couché?).

11. Le KΩNCTAN des folles de Constant II émis entre 655 et 657 (*MIB* 172 = *DOC* 75-76) est une exception.

12. Seibt (p. 75) considère le Є du début de la quatrième ligne comme une diplographie du graveur. Malgré la forme nominative de la plupart des légendes ultérieures des sceaux impériaux, le vocatif ici n'est pas à exclure dans la mesure où il est attesté sur les miliarèsia de Léon III, Constantin V, Léon VI, Michel I, Léon V, Michel II.

La titulature grecque — introduite dans les documents écrits à partir d'Héraclius[13] — reste presque entièrement exprimée en lettres latines, seule l'introduction du Θ marquant une certaine hellénisation. Une titulature analogue n'atteint la monnaie d'argent qu'en 720 avec le miliarésion créé par Léon III (pl. 2,3): les numismates se plaisent à souligner pour des raisons de facture (flan large et mince contrastant avec l'épaisseur de l'hexagramme antérieur, triple bordure de grènetis) et de typologie (remplacement de l'effigie impériale par une inscription en plusieurs lignes dans le champ) la parenté avec le dirhem arabe et même le rôle de modèle joué par celui-ci[14]. L'inspiration venue des sceaux, quoique reconnue, n'est pas, à tort, tenue pour primordiale, alors que leur type est antérieur à la création du dirhem[15]. La monnaie d'or est la dernière à abandonner la légende de type romain — modifiée par adjonction de la polychronie à partir du début du VIIIe siècle — **DN IЧSTINIANЧS MЧLTЧS AN' ,ƉNO LEON PA MЧL**, lorsque Constantin V, tout en gardant **G LEON PA MЧL** sur le revers où figure son père défunt, marque l'association au pouvoir de son fils Léon IV (751) par la légende **CONSTANTINOS S LEON O NEOS**[16] (pl. 2,4) et surtout après 775 lorsque les solidi de Léon IV portent tous la légende suivante: **LEON VS S ЄSSON CONSTANTINOS O NEOS / LEONPAP CONSTANTINOS PATHR** (pl. 2,5-6)[17]. La progres-

13. Premier emploi de Βασιλεύς dans la titulature officielle: 629. Cf. G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*³, p. 89-90; G. Rosch, *Onoma basileias*, Vienne 1978, p. 106 et s.

14. P. Grierson, *DOC* III, 1, p. 62, 231-232.

15. Le sceau de Constant II date de 654-659 (cf. S. p. 75), alors que les premiers dirhems sont datés de 79 A.H. soit 698/9.

16. Le grec avait fait une timide apparition sur la monnaie d'or de Constant II lorsque celui-ci, lors de l'association au trône de Constantin IV (654), fit graver la légende **ƉNCONSTANTINЧS C CONSTAN** dans laquelle le C pour καὶ remplaçait le ET de l'émission analogue d'Héraclius et Héraclius Constantin.

17. La légende (Λέων υἱὸς καὶ ἔγγονος Κωνσταντῖνος ὁ νέος / Λέων πάππος Κωνσταντῖνος πατήρ) incomplètement comprise par Wroth (*BMC* p. 393, n. 1) en raison de la forme **SS** du Γ de ΕΓΓΟΝ, fut expliquée indépendamment par A. Veglery-G. Zacos, *Enigmatic Inscription on Byzantine Coins*, in *NCirc* 63 (1955), p. 107-111, 166; S. Maslev, *O nekotorykh voprosakh, svjazannikh s vizantiskimi pamyatnimi monetami*, in *VV*² 18 (1961), p. 236-238 (rédigé 1946). En 1961 (*New Light on the Solidus of Leo IV*, in *NCirc* 69 [1961], p. 30-31), Veglery et Zacos publiaient un nouvel ex. qui portait bien **ЄΓΓON** et non **ЄSSON**, confirmant ainsi leur interprétation.

sion qui se dégage ici en une sorte de hiérarchie ascendante du bronze et des sceaux vers les métaux nobles pour finir par le plus précieux d'entre eux, est une règle valable non seulement pour les légendes mais aussi pour leur graphie même, comme nous le constaterons à plusieurs reprises en étudiant leur évolution dans le temps.

La mixité de cette épigraphie nous a détournée, malgré le thème de ce colloque, d'établir une distinction tranchée entre légendes ou même écritures grecque ou latine, étroitement mêlées dans le domaine des monnaies et des sceaux impériaux du VIIe siècle jusqu'à la fin du XIe[18].

Au VIe siècle, l'épigraphie à dominante latine, peu différente de celle du Ve siècle[19], est uniquement capitale. Mais elle est bientôt affectée par un processus «d'oncialisation»[20] — ou plus exactement d'emprunts à la cursive ? — de certaines lettres dont la transformation s'étend du VIe au VIIIe siècle selon les étapes suivantes:

— E devient Є au début du VIe siècle[21].

18. Cf. dans le même sens pour le domaine paléographique en général, A. Dain, *Paléographie grecque*, dans *L'Histoire et ses méthodes*, dir. Ch. Samaran, Encyclopédie de la Pléiade, Paris 1973, p. 538.

19. Les sceaux impériaux du Ve siècle sont relativement rares; les monnaies, malgré leur abondance, ne permettent pas de reconstituer un alphabet complet. Il faut noter les terminaisons anguleuses des hastes au début du Ve siècle (**G, M, S, T, Y**) particulièrement visibles sur les multiples d'argent d'Arcadius (Tolstoï, pl. 2, 48, 49, 51) et beaucoup moins accentuées sur celui de Léon I (BN = Sabatier, pl. VII, 1).

20. J'emploie ce terme ici par commodité dans son acception ancienne, sans lui accorder de valeur technique et en étant consciente de son impropriété (v. J. Mallon, *Paléographie romaine*, Madrid 1952, p. 94 et s.).

21. Le passage ne peut être précisément daté car la lettre ne figure pas dans les légendes monétaires de chaque règne et on ne peut tenir compte du Є à valeur numérale désignant la cinquième officine dès le règne de Zénon. Mais la dernière occurrence de E dans une émission courante est le DN ANASTASIVS PERP AVC du solidus de 491/2 (*MIB* 3) et la première de Є, le DN IVSTIN ЄT IVSTINIAN PP AVC des solidi de 527. La survivance du E dans les multiples d'or d'une demi-livre (SALVS ET CLORIA ROMANORVM, *BNC* pl. VIII, 1) et de 4 ou 5 solidi (SECVRITAS REI PVbLICAE, *BNC* pl. VIII, 2) est liée au caractère exceptionnel de ces médaillons. Paraît ici la nécessité de distinguer non seulement entre les métaux monétaires mais aussi selon la nature des légendes et la fonction des lettres, questions sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir.

— B devient b à partir de Tibère II (578-582)[22] sur les monnaies et sur les sceaux impériaux tandis que la forme capitale reste employée pour les chiffres des lettres d'officine et dans l'exergue CONOB à valeur en partie numérale.

— Le règne de Tibère II (578-582) (qui marque sur le plan monétaire la christianisation des types de l'or) voit aussi la transformation de D en ∂ et de M en m.

— D constitue un cas particulièrement intéressant car sa fréquence permet de suivre dans le détail une évolution qui n'est ni linéaire ni tout à fait homogène: le passage à ∂ ne se fait pas partout sous Tibère, les ateliers occidentaux restant un temps (Carthage) ou pendant tout le règne fidèles au D plus conforme à leur tradition; Maurice (582-602) revient à un D qui affecte presque la forme d'un O, sur l'or, et Phocas, après l'avoir imité, ne revient à ∂ qu'au milieu de son règne (*BNC* pl. XXXV, 11-29 = *MIB* 9 vers 607; ici, pl. 1,8). Héraclius (610-641) adopte d sur le solidus — les ateliers occidentaux conservant D — tandis que le semissis, le tremissis, l'hexagramme avec sa légende ∂EYS A∂IYTA ROmANIS (pl. 1, 10-11), et une grande partie du bronze témoignent de la vogue croissante du ∂ qui domine sans exclusive sous les règnes suivants (Carthage seule mais non Ravenne gardant le D ancien). Il évolue peu à peu vers une forme ouverte au début du VIII[e] siècle[23] (Ↄ sous le second règne de Justinien II, 705-711 et Anastase II, 713-715 ou Théodose III, 715-717) avec des retours à D sous d'autres règnes de la même époque (Tibère III, 698-705, Philippicus, 711-713). A la fin du règne de Léon III (*DOC* p. 230, classe IIIb, p. 246 n° 7) le ∂ ouvert (Ↄ) s'inverse curieusement pour ressembler quasiment à un C (C), mais seul Constantin V (pl. 2,4) garde cette innovation probablement jugée incommode par ses successeurs[24] qui reprennent, comme Théophile, le ∂, ouvert

22. L'évolution était en cours plus tôt si l'on en juge par le SECVRITAS REI PVbLICAE de Justinien cité n. 21, qui associe curieusement la forme ancienne du E à cette forme nouvelle. L'absence d'occurrence de B dans les légendes de Justin II ne permet pas de trancher plus précisément.

23. Le P initial des solidi de Constantin IV seul (681-685; *BNC* LVIII, 11-15) qui remplace le DN antérieur, doit-il être compris comme un d renversé? Ce n'est pas impossible, compte tenu d'autres inversions caractéristiques de cette émission — ᴘ pour Y, Ƭ pour Ꞇ — cette dernière se maintenant sous Justinien II.

24. Seul exemple de retour ultérieur à ce Ϭ, le follis de Léon VI et Alexandre (*BNC* pl. LXXVI, 11).

ou non, jusqu'au remplacement de celui-ci par Δ (voir *infra*).

— Le m «oncial» apparaît dans les légendes des sceaux et des monnaies à partir de Tibère II également (∂m Tib CONSTANT PP AVC au lieu de DN IVSTINVS PP AVC) et partiellement dans les marques de valeur des folles, sans supplanter définitivement le M capital. Celui-ci persiste sur les sceaux impériaux, jusqu'au début du règne de Léon III (Z-V. 33, 717-720) et sur les monnaies jusqu'en 740 (Artavasde, *BNC* pl. LXVIII, AV/01). Dès lors m prédomine sur l'épigraphie «impériale» même si M se rencontre encore dans le traditionnel IhS XPS REX REGNANTIYM des nomismata où il se maintiendra jusqu'au milieu du X[e] siècle.

— Le G au V[e] siècle différait déjà fort peu de C, si ce n'est par un empattement inférieur plus marqué (G au lieu de C — mais la réalité n'est pas toujours aussi schématique) et la même confusion persiste au VI[e] siècle où les deux caractères ont, nous l'avons vu (n. 19), perdu ces empattements marqués, le(s) G de AVC affectant alors la forme d'un C, voire d'un I, tant leur courbure est faible. Au cours du règne de Phocas, vers 607, apparaît un ς caractéristique (dans AVςY qui remplace AVCC sur les solidi) destiné à une grande fortune jusqu'à l'hellénisation du onzième siècle, souvent représenté comme S[26], et plus tard sous la forme plus droite G . Une parenthèse curieuse est constituée par la forme Ʒ, empruntée à la cursive romaine[27], qui figure sur les monnaies du premier règne de Justinien II (*BNC* pl. LXI, 04-10).

— De la même émission de Phocas (pl. 1,8) (vers 607) date le début du remplacement de V par Y lui aussi emprunté à la cursive romaine. Déjà employé sporadiquement sur les monnaies de bronze (cf. la marque THEYP à Antioche) ou comme lettre numérale (dans les datations où il est parfois confondu avec le

25. MGH Ss. *Epist. Karol. aevi* IV, p. 459 «quia ridiculum est vos appellare Romanorum imperatores et tamen linguam non nosse Romanam». Cf. *BNC* II, p. 518 et *DOC* III, 1, p. 456.

26. D'où l'incompréhension de la légende de Léon IV citée n. 17. En fait, le graveur avait tour à tour employé la forme latine ς et la forme grecque Γ.

27. Attestée dans l'écriture de la chancellerie impériale en 346 et 552 (papyrus de Ravenne) cf. J. Mallon, *De l'écriture*, Paris, CNRS, 1982 (art. n° XI), tableau B. Cette forme se rencontre aussi sur certains sceaux bilingues du VI[e] siècle (Z-V 313 et 332).

«stigma»[28], et épisodiquement comme marque de valeur du pentanoummion sous Tibère et Maurice), ce n'est qu'à partir du début du VII[e] siècle qu'il prend progressivement le pas sur la forme capitale antérieure. Celle-ci persiste dans le VICTORIA AVςЧ des solidi et des fractions jusque vers 720 et dans l'épigraphie des ateliers occidentaux (cpr. *BNC* pl. XLVIII, AV/01-XLIX, AV-18 et AR 01-04: DN HERACLIVS PP AVC, VICTORIA AVCC, VICTORIA AVCVSTORVM DEVS ADIVTA ROMANIS à Ravenne [pl. 1,11] au lieu de dN hERACLIЧS PP AVC, VICTORIA AVςЧ, ΔЄЧS AΔIЧTA ROMANIS à Constantinople). Comme l'a fait remarquer à juste titre Seibt[29], une distinction s'était établie qui réservait Ч à la transcription du son *ou* qu'il fût latin (hERACLIЧS) ou grec (ЄC ΘЄЧ)[30], tandis que le V rendait *u* ou *upsilon* (bASILIOS ЄC ΘЄЧ bASILЄVS = Basile I, pl. 2,10) et, par iotacisme, fréquemment *oi* (cf. Z-V 49 LЄOП S COПSΤAПΤIПOS PISΤV bASILЄVS ROMЄOП = Léon V; ΘЄOΔORA ΔЄSPVПA 842-843; bASILIOS CЄ COПSΤAПΤIП'/ ПISΤV bASILIS ROMЄO' = Basile I, pl. 2,11). Le Ч oncial, parfois inversé (Ⴗ dès Constant II, toujours sous Justinien II et de nouveau un temps sous Constantin VIII) ou renversé (par confusion avec le h de IhS dans IhS XPS RЄX RЄςПAПΤIЧM de la fin du X[e] à 1059, cf. pl. 3,4), resta en usage jusqu'au XI[e] siècle dans des inscriptions mixtes du type MΡ ΘЧ (pl. 3,10) ou IhSЧS XRISΤЧS bASILЄЧ bASILЄ (pl. 3,7).

— Le t «oncial», présent dans toutes les légendes citées ci-dessus, remonte à l'époque d'Héraclius, et plus précisément de l'association au trône d'Héraclius Constantin (612) où il paraît en même temps sur les sceaux et les monnaies (dd NN hERACLIЧS ЄΤ hЄRA CONSΤ PP AV). On observe qu'il ne supplante pas immédiatement le T capital conservé dans CONST (qui devient CONSΤ dès Constant II) et dans VICTORIA jusqu'à la disparition de cette légende traditionnelle de la monnaie d'or en 720, ainsi naturellement que dans les inscriptions gravées dans les ateliers italiens ou à Carthage. Celui-ci affecte à Rome au VIII[e] siècle la forme T aux bras allongés par rapport à la haste, et reparaît épisodiquement dans l'émission exceptionnelle de Michel III et Basile I (cf. *supra* p. 259, n. 25). Les légendes christologiques le reprennent au lieu du Ƭ oncial à partir de Basile I et jusqu'à la fin du XI[e] siècle tandis que les autres inscriptions, moins immuables que celles-ci, ont partout la forme onciale Ƭ (avec départ au milieu), puis Ƨ (avec départ à droite) ayant presque la forme d'un Z à partir de Basile I. Cette forme onciale est exceptionnellement Ʈ de 681 à 695 (v. les cas d'inversion de Ⴗ et P pour d, signalés plus haut, p. 258 et n. 23 pour les mêmes émissions) et Ʈ sur les nomismata de Léon VI et Constantin VII (*BNC* pl. LXXVI, AV/02-06; *DOC* III, 2, pl. XXXIV, 1b.2).

Au VII[e] siècle, la transformation de l'épigraphie impériale latine, marquée par la disparition de nombreuses capitales, est donc achevée. Alors s'instaure sur les monnaies et les sceaux impériaux, avec l'hellénisation progressive des textes, cette écriture mixte caractéristique de l'époque iconoclaste jusqu'aux Macédoniens que symbolisent parfaitement le miliarèsion de Léon III (IhSЧS XRISΤЧS ПICA / LЄOП S COПSΤAПΤIПЄ ЄC ΘЄЧ bASILIS, *BNC* pl. LXVI, AR/01-02) ou le nomisma de Léon VI (LЄOП ЄП CRISΤO bASILЄЧS ROMЄOП, pl. 3,2).

La tendance à l'hellénisation des formes déjà sensible sous ce dernier règne, où le même nomisma voit sa légende gravée également LЄOП ЄП XW bASILЄЧS ROMωП (pl. 3,1) s'accélère à partir de la fin du X[e] siècle, comme en témoigne cette autre digraphie sur le nomisma de Nicéphore Phocas et Basile II inscrit d'abord ПICHFOR, CЄ bASIL' AЧςς b R puis NIKHФOR', KAI RACIΛ' AVΓ, R' P' (pl. 3,5-6)[31]. Le processus s'étend et s'achève au cours du XI[e] siècle où on retrouve la progression signalée plus haut, des sceaux et de

28. V. les ex. cités par Grierson, *DOC* II, 1, p. 106-107 et n. 217. Sur l'origine latine de cette ligature de *u* et de *i*, J. Mallon, *Paléographie romaine*, Madrid 1952, p. 125-128. Sur les monnaies d'or, où la numération des une à dix voire douze officines a toujours été purement grecque — à la différence de la datation des bronzes toujours indiquée en chiffres romains — la sixième est marquée S.

29. S. p. 79.

30. Les sceaux et les monnaies d'Artavasde, que l'inscription soit grecque, latine ou mixte, emploient toujours Ч (ARΤAЧASΔOS et var.) (pl. 2,7) qui semble transcrire la forme latine du nom attestée par Anastase le Bibliothécaire, *Artahuasdus*. Dans la légende trinitaire, des sceaux iconoclastes, commentée par Seibt (*loc. cit.*): ЄП ONOM ΤЧ PRS ΤЧ VVS ΤЧ ASΓI PNS, Ч transcrit effectivement tous les génitifs sauf celui de Υἱοῦ.

31. Cf. le comm. de P. Grierson (*DOC* III, 2, p. 581) attribuant l'adoption d'une graphie complètement grecque au désir de rendre plus clair la légende devenue incompréhensible vu la taille et la facture des lettres sur les émissions antérieures. On peut en douter, puisque les nomismata suivants de Nicéphore même reviennent à l'épigraphie mixte.

la monnaie de bronze jusqu'à l'or le plus figé et le dernier à évoluer. Les graphismes grecs présents dès le VIe siècle dans les monogrammes impériaux (cf. *BNC*, T. II, 830-831, index IV) puis dans beaucoup de marques d'atelier (**ΘЄC** au lieu de TES à Thessalonique sous Héraclius — *BNC*, pl. XLIV, AE/03 et s. — CVPAKOVCI sous Justinien II — *MIB* III, pl. 40, 71) n'étaient entrés que très partiellement dans le corps des légendes impériales elles-mêmes et seulement pour les caractères dont l'équivalent n'existait pas en latin, comme Θ ou **ω**. Mais jusqu'au Xe siècle nombre des formes latines examinées plus haut telles b pour *bêta*, **ϥ** pour *gamma*, **ə** ou **d** pour *delta*, C pour *kappa*, L pour *lambda*, X pour *ksi*, F pour *phi* s'étaient maintenues. Leur disparition définitive s'échelonne ainsi du Xe au XIe siècle:

— la forme capitale ouverte R pour *bêta* est attestée pour la première fois sous Nicéphore Phocas (v. ci-dessus) et sous Tzimiskès dans l'invocation mariale de certains tétartèra[32] puis sur l'histaménon de Zoé et Théodora (*DOC* III, 2, pl. LVIIII). Elle ne supplante définitivement le b oncial sur les sceaux et les monnaies qu'à partir d'Isaac Comnène (1057-1059), après avoir commencé d'être employée systématiquement sur la monnaie d'argent dès Constantin IX.

— Γ attesté dès 959 sur le sceau de Théophano (Z-V 72) et la monnaie correspondante[33] puis vers 963-965 sous Nicéphore Phocas (pl. 3,6) reste exceptionnel sous Basile II et ne prédomine sur l'argent qu'à partir de Théodora.

— Δ, si l'on excepte un sceau de Constantin VII daté INΔ S (Z-V 63) et l'essai de nomisma de Basile II à la légende **bASILЄIO ΔЄCΠOTIC / O ЄΛЄωN ЄNIΛΛPOI**[34], n'est d'un emploi régulier

32. *DOC* 6a2, 6a4-7, 6b, 6 c. Contrairement à la transcription donnée p. 593, la classe correspondante de nomismata histaména ne porte pas ROHΘ' mais bien bOHΘ. Cette minime différence était-elle destinée à marquer discrètement la monnaie de poids léger?

33. Sabatier, pl. XLVII, 9; sur l'authenticité, à tort contestée, de cette monnaie connue uniquement par la gravure de Sabatier, cf. C. Morrisson-G. Zacos, *L'image de l'empereur byzantin sur les sceaux et les monnaies*, in *La Monnaie miroir des rois* (cat. de l'exposition, Paris, fév.-avril 1978), p. 57-72 aux p. 58-59.

34. D. Gaj-Popovič, *Une monnaie byzantine inconnue trouvée aux environs de Prilep*, in *Frappe et ateliers monétaires dans l'Antiquité et Moyen Age*, Belgrade 1976, p. 99-103. Cf. le comm. de P. Grierson, *A pattern nomisma of Basil II*, in *NCirc* 85 (1977), p. 97 qui propose de le dater de 989.

sur les sceaux et la monnaie d'argent qu'à partir de Constantin IX et sur l'or à partir de Constantin X[35].

— C avait été utilisé concurremment pour rendre le son K dans les mots latins aussi bien que grecs (*Constantinu*(ou *o*)*s* depuis l'origine; C pour καί dès Constant II sur le solidus (et sous Héraclius sur les folles «de nécessité» d'Isaura *palaia*[36], C dans NICA etc.). K le supplante définitivement sur le bronze et l'argent à partir de Romain III (pl. 3,12)[37] (IC XC NI KA, anonyme classe C, pl. 3,9; **ΠAPΘЄNЄ COI ΠOΛVAINЄ OC HΛΠIKЄ ΠANTA KATORΘOI**, pl. 3,12) et sur l'or comme sur les sceaux à partir d'Isaac Comnène.

— Un schéma analogue peut être tracé pour le passage de L à Λ sur l'argent dès Romain III, sur l'or à partir d'Isaac I[38].

— Le sigma lunaire C fait une première apparition sur le tétartèron de Romain III (pl. 3,11) (l'histaménon conservant au contraire le C à valeur de *kappa*) et sur les bronzes anonymes (classe C, 1034-1041). Il remplace définitivement le S latin sur l'argent à partir de Constantin IX, sur les sceaux de Théodora, et sur le nomisma d'Isaac I.

35. C'est du moins le moment où *delta* est d'un emploi régulier dans la légende du nomisma (pour le patronyme impérial de ΔOVKΛC) alors qu'elle ne figure sur l'or ni sous Isaac I ni sous Constantin IX. Mais les rares histaména de Michel V et de Zoé et Théodora (*DOC* pl. LVIII) et le tétartèron de Romain III connu à quelques exemplaires seulement (pl. 3,11) le portent déjà.

36. CE pour καί n'est d'ailleurs pas systématique à l'époque mésobyzantine. Il coexiste avec l'abréviation S, attestée à partir de Constant II sur les sceaux (pl. 2,1) et de Léon IV sur l'or (pl. 2,5) et avec le latin ET sous Basile I (*AV*) (pl. 2,12), Léon VI (*AV*) et Constantin VII qui passe constamment de l'un à l'autre au cours de son règne sur ses sceaux comme sur ses monnaies d'or. ET disparaît alors définitivement devant C(E).

37. A l'exception du nomisma de Nicéphore II cité plus haut, K n'est encore utilisé que dans des ateliers provinciaux moins tenus par le conservatisme de la capitale, comme en Sicile de 813 à 810 ou à Cherson du IXe au XIe siècle. Il s'agit dans ces deux cas de monogrammes, hellénisés depuis longtemps dans tous les ateliers et qui n'auraient pu être compris s'ils avaient été réalisés en caractères mixtes.

38. Noter toutefois dès la fin du Xe siècle la coexistence de l'inscription purement grecque accompagnant l'effigie du Christ **ЄMMANOVHΛ** et de l'épigraphie mixte au revers **IhS4SXRIST4SbASILЄ4 bASILЄ** sur les folles anonymes — *BNC* pl. LXXX, Æ/12 et s.; **bASIL' A4TOCRATOR bA R'** ou **bASIL C CONSTANTI b'R'** sur les sceaux — Z-V 75 et s.

—τ oncial, cède la place à un T capital, auquel il faut ici attribuer une tonalité grecque, qui reparaît sur le bronze avec les folles de Constantin VII seul (945) puis sur l'argent et l'or partiellement dès le règne de Nicéphore Phocas, mais définitivement sur l'argent seulement à partir de 1028, et sur l'or ainsi que sur les sceaux avec Théodora.

Si on excepte la survivance jusqu'en 1067 de la légende mixte **IhS XPS REX REGNANTIUM** immobilisée depuis Basile I, l'hellénisation complète entamée à la fin du Xe siècle est donc achevée dès 1057. Si Zacos et Veglery allaient trop loin en cherchant à établir une relation avec le schisme de 1054[39], l'événement et l'évolution paléographique n'en sont pas moins significatifs d'une même transformation de l'identité byzantine et de son éloignement croissant par rapport à l'Occident, passé ou contemporain[40].

L'épigraphie de l'époque des Comnènes est l'aboutissement de ce processus; peu différente de celle du XIe siècle dont elle conserve les lettres petites et peu lisibles[41], ainsi que d'autres formes particulières comme le ω «lunaire»[42], elle est caractérisée par la fréquence

39. *Art. cit.* (n. 2), p. 156.

40. L'abandon de l'épigraphie mixte sur les monnaies et les sceaux impériaux est suivi de peu par la disparition des formes analogues mi-latines mi-grecques de l'adresse (πᾶσιν οἷς τὸ παρὸν etc.) des *chrysobulloi logoi* à la fin du XIe siècle (cf. DÖLGER, *Facsimiles* n°s 17, 19-20, 62 de 1057 à 1087). Le dernier exemple sûr de cette *Pertinenzzeile* inscrite en caractères latins, est le chrysobulle d'avril 1088 pour Patmos. Déjà O. KRESTEN, *Zur sogenannten Pertinenzzeile der byzantinischen Kaiserurkunden*, in *Byzantina* 3 (1971), p. 55-68 à la n. 64, a souligné le parallèle entre l'évolution de l'épigraphie monétaire et celle de la diplomatique. Le *Legimus* de contrôle du fonctionnaire responsable persiste, lui, jusqu'à la fin du XIIe siècle (cf. *Facsimiles* n° 23 de 1198). Sur la signification oecuménique de ce symbole de la continuité romaine à Byzance, cf. F. DÖLGER, *Die Kaiserurkunde der Byzantiner als Ausdruck ihrer politischen Anschauungen*, in *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal 1953, p. 18-19; *Rom in der Gedankenwelt der Byzantiner*, *ibid.*, p. 74-76.

41. La diminution des lettres est un phénomène parfaitement bien daté sur l'or — et en partie sur les sceaux — du règne seul de Constantin VII (945 et s.). Elle constitue même un élément important dans l'attribution à Constantin VII et Romain Ier d'un nomisma donné à tort à Constantin VII et Romain II (cf. *DOC* III, 2, p. 535, pl. XXXVII, 14).

42. Forme attestée sur le follis à partir de Nicéphore Phocas, sur l'argent à partir de Basile II (*BNC* pl. LXXXIII, 07-08) et plus systématiquement de Constantin IX, sur l'or sous Isaac I. Dans certains cas, le même poinçon pouvait, selon sa position, servir à graver en outre E ou M.

des ligatures. Exceptionnelles auparavant, si ce n'est dans certains ateliers provinciaux tels Carthage ou Ravenne[43], celles-ci apparaissent à la fin du XIe siècle dans les patronymes: ȣ sur les sceaux (pl. 4,3) et Ȣ sur les monnaies de Constantin X Doukas (cf. pl. 4,4), HN sur la pièce unique en argent de Nicéphore Mélissène (pl. 4,6). Les Comnènes font naturellement grand usage de MNH, MN, NH (cf. pl. 4,7) dans les inscriptions disposées par groupes de quelques lettres seulement sur plusieurs lignes dans le champ, parfois de M (*BNC* pl. XCV, 16) de ΤΒ à partir de Manuel I (pl. 4,8), de ΓΕ toujours à partir du même règne sur les monnaies où figure saint Georges. Exceptionnellement Alexis III emploie sur ses sceaux et ses monnaies la ligature ¶ dans le nom de saint Constantin qu'il y a fait figurer (pl. 4, 9; Hendy pl. 22,2) et, concurremment avec Σ sur d'autres ex., la graphie ʒ empruntée à la minuscule. La fréquence des ligatures à cette époque paraît être une solution apportée à l'allongement des légendes dû à l'introduction du patronyme dans la titulature impériale.

Dans les légendes antérieures du nomisma, lorsqu'il avait fallu faire figurer les noms de deux empereurs associés suivis d'une titulature, on avait choisi d'abréger fortement, en réduisant le ſ d'abréviation beaucoup plus marqué auparavant (cf. *infra* p. 270-271) à de petites virgules. Sous Constantin VII, le phénomène était parfaitement corrélé dans le temps avec la diminution de la taille des lettres, et visait à réaliser le gain de place nécessaire à la gravure de légendes plus longues. A l'époque des Doukas, soit on abrège le titre de *basileus* (RΛC,Λ, RΛCΛ ou RΛC), voire on le supprime sur les histaména à six personnages de Romain IV et Eudocie, soit on abrège le patronyme, réduit à Δ ou ΔK sur les histaména et le premier miliarèsion de Michel VII. Nicéphore III réussit bien à caser une longue titulature avec son patronyme presque complet (**NIKHΦ ΔΕCΠ ΤΩ ROTANIAT**) sur ses premiers histaména (pl. 4,5) mais l'inscription est presqu'illisible. Les ligatures des Comnènes résolvent cette difficulté: les légendes sont désormais claires et les abréviations, quasiment inutiles, disparaissent.

J'ouvre ici une parenthèse à propos des sceaux bilingues des empereurs latins de Constantinople qui rendent d'abord en caractères gothiques la titulature grecque d'une de leurs faces: celui de Henri

43. Cf. *BNC* I, p. 204, 301, 351 (Carthage VIe-VIIe s.); 115-116, 118-119, 310 (Ravenne id.).

I (1204-1211; pl. 4,10) porte ΕΡΡΙΚΟϹ ΔΕϹΠΟΤΗϹ autour d'une effigie de l'empereur en majesté typiquement «franque». Toutes les lettres semblent avoir été empruntées à un alphabet gothique à l'exception du Π et du σ final volontairement distingué des autres *sigma* de la légende y compris du *sigma* final de ΕΡΡΙΚΟϹ. Le sceau de Baudouin II (1240-1261; pl. 4,11), dont l'iconographie transpose en vêtements grecs les types équestres et en majesté précédents, présente une épigraphie purement grecque: ΒΑΛΔ[ ] ΦΥΡΟΓΕΝΝΗΤΟϹ Ο ΦΛΑΝΤΡΑϹ dans laquelle on retrouve plusieurs traits de l'écriture byzantine de l'époque.

Notamment les ligatures dont la permanence ne se dément pas et surtout une caractéristique nouvelle du XIII[e] et des siècles suivants: le prolongement de A, Δ, Λ par des empattements asymétriques dirigés vers la gauche Α, Δ, Λ et, moins souvent vers la droite (Α etc.). La mode semble être née à Thessalonique dans la première moitié du XIII[e] siècle: il n'y en a pas d'exemple antérieur sur les monnaies ou les sceaux même non impériaux; les premiers témoins de cette graphie seraient donc les tétartèra de Théodore Doukas (1224-1230) (pl. 5,1) avec la légende + ΘΕΟΔΩΡΟϹ ΔΕϹΠΟΤΗϹ Ο ΔΟΥΚΑϹ et certains hyperpères de Théodore II Lascaris datés Α dans le champ (soit 1254/5) (Hendy pl. 34, 10-11) ainsi que les pièces des Gabalas à Rhodes à la légende ΚΑΙϹΑΡ Ο ΓΑΒΑΛΑϹ Ο ΔΟΥΛΟϹ ΤΟΥ ΒΑϹΙΛΕ(pl. 5,2-3, Léon Gabalas, 1204-1240) ou ωΙ (Ιω rétrograde) Ο ΓΑΒΑΛΑϹ ΑΥΘΕΝΤΗϹΤΗϹ ΡΟΔΟΥ (pl. 5,4 — Jean Gabalas, 1240-1249). Le Є ou le + barrés sont une particularité de ce monnayage très localisé. Le Δ sur pieds (Δ) en revanche ne lui est pas propre et se rencontre aussi à Nicée sur un trachy de Théodore II (Grierson, 1186) et sur le sceau «privé» du même empereur (pl. 9,2), à légende métrique, ΑΝΑΚΤΟΠΑΙΔΑ ΔΟΥΚΑΝ ΑΘΛΗΤΑ ϹΚΕΠΟΙϹ ΘΕΟΔΩΡΟΝ ΛΑϹΚΑΡΙΝ ΤΟΝ ΒΑϹΙΛΕΑ.

Ces modes subsistent à l'époque des Paléologues. Malgré la médiocrité d'exécution du monnayage tardif qui rend difficile une étude des graphies monétaires, on observe en effet la persistance de ligatures fréquentes jusqu'à la fin de l'empire. Aux formes citées plus haut[44] s'ajoutent ΔΗ, ΜΗ et Τ ou Τ (dans le nom de saint Démétrius par ex. sous Michel VIII et Andronic III, cf. pl. 5,5 et 9) et la forme Τ combinant ligature et suscription sur un *assarion* d'Andro-

44. Pour ℒ cf. Z-V 128 bis; Τ, Z-V 127; ΜΗ Bertelè-Morrisson 111 etc.

nic II et Michel IX (Grierson pl. 93, 1477) ou encore ΦΡ ligature-monogramme du Prodrome sur le basilikon de Jean V et Jean VI[45]. Les ligatures se développent alors avec une grande liberté dans les marques secrètes encore inexpliquées — vraisemblablement des marques de monétaires — très nombreuses sur les hyperpères et, à un moindre degré, sur les basilika[46]. Marques secrètes aussi que celles, simples, superposées ou agencées en monogrammes figurant sur les bulles d'or des derniers Paléologues (p. ex. Α, Φ, Φ et Φ) dans lesquelles le P. Laurent proposait de voir la signature du fonctionnaire responsable de la chancellerie[47]. Cette association de la ligature et du monogramme est parfaitement résumée par plusieurs types monétaires à l'emblème des Paléologues ΠΑ (pl. 5,7) ou ΠΑ (Bertelè-Morrisson 190)[48].

Peu de graphies nouvelles à signaler en dehors de la transformation du M, souvent Μ au XII[e] siècle, parfois Μ à Nicée et sous les Paléologues et qui adopte la forme anguleuse Μ[49] dès le milieu du XIII[e] siècle mais revient à Μ au XV[e] siècle, et du N parfois des-

45. Bertelè-Morrisson, pl. VIII, 109 = ici, pl. 5,10.

46. Pour un tableau provisoire, mais complet en l'état actuel de la recherche, de ces différents sur la monnaie d'or, v. S. Bendall, *Sigla on Palaeologan hyperpyra*, in *Rev. Num.* 1984, p. 161-192. Pour la monnaie d'argent, quelques exemples dans A. Veglery et G. Millas, *Gold and silver coins of the time of John V (1341-1391)*, in *NCirc* 78 (1970), p. 486-488, id. 79 (1971), p. 2-5. On relève dans ce monnayage du règne d'Andronic II à celui de Jean V-Jean VI les ligatures suivantes:

Α ΑΒ Α Κ (Andronic II et Michel IX),

ΓΠ ΝΡ Β Κ (Andronic II et Andronic III),

Є ΤΒ (cf. pl. 5,10), Β Φ (Jean V et (ou) Jean VI).

47. V. Laurent, *Monogrammes byzantins pour un hommage*, in *Mélanges N.V. Tomadakis*, Athènes 1973, p. 333-341 avec référence aux hypothèses antérieures de F. Dworschak et F. Dölger.

48. Pour un relevé de toutes ces occurrences cf. S. Bendall-P. J. Donald, *The Later Palaeologan Coinage*, Londres 1979, index.

49. Parfois ΜΗ (cf. Grierson, 1165-Jean III). Il s'agit alors de désigner la Vierge et le signe peut être une ligature de Μ et de Η). Dans le cas du petit *follaro* de Manuel II ΜΑ il y a seulement Μ et Α ligaturés (Bendall p. 166, 12) mais l'interprétation Μ Η liés vaut pour les monnaies de Jean VII avec saint Démétrius (id. p. 168, 1, 170, 3).

siné H (Z-V 128 bis par ex.). Le caractère désormais entièrement grec de l'alphabet «impérial» permet enfin le retour à des formes anciennes comme le B fermé, attesté sur les sceaux à partir de Michel VIII (Z-V 122) et sur les monnaies à partir d'Andronic II et Michel IX (Grierson 1477), puisque le R ouvert des XIe-XIIe siècles ne se justifiait plus en l'absence de l'ambiguïté d'alors entre R et P (*r* et *rhô* majuscules). Il faut encore mentionner le cas particulier des formes cursives de la datation indictionnelle des documents impériaux, reproduites sur une série de bronzes d'Andronic II et Andronic III émis de 1301 à 1334, et identifiées pour la première fois par T. Bertelè[50]:



seul cas connu où accents et esprits figurent sur une inscription monétaire (cf. pl. 5,11-13).

II. *L'épigraphie des sceaux non impériaux.*

Avant de passer à l'examen de l'épigraphie proprement byzantine des sceaux non-impériaux, il faut dire un mot des sceaux bilingues, particulièrement nombreux dans le bullaire africain, mais probablement utilisés aussi par des fonctionnaires d'autres regions — voire par l'empereur lui-même (cf. Z-V, 2) en application du bilinguisme officiel de l'Etat protobyzantin[51]. Ces sceaux, dont la face grecque porte le plus souvent en monogramme le titre ou le nom du détenteur, indiquent en plusieurs lignes dans le champ ce même titre ou ce nom sur le revers latin. Si la face grecque, quelle que soit sa forme — légende développée ou monogramme — est toujours inscrite en capitales, la légende latine est au contraire presque constamment en cursive[52], mêlée

50. La date par l'indiction sur quelques monnaies des Paléologues, dans Bertelè-Morrisson, p. 123-136.

51. Cf. G. Dagron, *Aux origines de la civilisation byzantine: langue de culture et langue d'Etat*, in *Rev. Hist.* 489 (1969) p. 23-56 avec référence aux travaux classiques de L. Hahn (1906-1912).

52. Les légendes latines des sceaux des commerciaires d'Afrique sont en onciale et non en cursive, ceci en raison du lien étroit de ces sceaux avec l'iconographie impériale (cf. C. Morrisson-W. Seibt, *Les sceaux des commerciaires du Musée de Carthage*, in *Rev. Num.*, 1982, p. 223-240).

de quelques formes onciales.

A partir d'un échantillon de sceaux (Z-V 287, 290, 292, 311-314, 384, 769, 1056, 2793; cf. pl. 6,14) complété par un examen des sceaux du Musée de Carthage[53], on peut attirer l'attention sur les formes suivantes: A B G L R S U/**ɑ b ʒ ƚ**[53a] **r r u** qui coexistent avec les onciales **ϛ ϵ m h p τ ч** . La confusion des formes cursives du *r* et du *s*, particulièrement visible sur la pl. 6,3, à la légende **ILLЧΓΤΓIU** est-elle due à l'étroite parenté de leur dessin, dont la gravure était incapable de rendre la nuance? Ou bien faut-il supposer que le graveur ignorait le latin et se contentait de reproduire une *ordinatio* écrite en cursive qui lui était incompréhensible ou peu familière?[54]

L'épigraphie de la majorité des autres sceaux est entièrement grecque et, comme telle, n'est pas affectée par «l'oncialisation» latine. L'alphabet utilisé est toujours celui de la capitale, avec peu de modifications importantes en dehors de l'emploi du *bêta* majuscule ouvert (R au lieu de B) dès le milieu du IXe siècle, donc un siècle plus tôt que sur les monnaies, la transition s'achevant dans la seconde moitié du siècle[55]. Mais, on peut y suivre des «modes» dans le dessin des lettres (ce que W. Seibt appelle «Marotten») et dater celles-ci à partir des sceaux précisément identifiés et situés dans le temps. Ces «modes» ainsi déterminées contribuent en retour à la datation de sceaux plus incertains, comme le montre W. Seibt dans sa publication des plombs byzantins conservés en Autriche. Pour suivre cette évolution, nous nous sommes donc appuyée d'une part sur ces conclusions — en attendant de disposer du Manuel des sceaux datés de Dumbarton Oaks annoncé par N. Oikonomidès[56] et en bon état d'avancement — et d'autre part sur la série, continue du VIe au IXe siècle, des sceaux de commerciaires publiés par G. Zacos et A. Veglery.

53. Sur cette collection, v. provisoirement C. Morrisson-W. Seibt, *art. cit.*

53a. Sur un sceau purement latin du début du VIIe siècle. (Z.V. 811a).

54. Un cas curieux de graphies mélangées sur un sceau bilingue est offert par Z-V 2877 (VIIe siècle) sur lequel la légende latine mêle des formes onciales à une forme grecque (*delta*) **ϛRATI/OSVSCA/NΔ'SIMP'S/PAτhA** tandis que la légende grecque mélange capitale et minuscules (*bêta* en forme de u, *zèta* **2** et un *nu* à la forme sinueuse **ɴ**)ΓPATƻI/ωCOCKA/NΔ' SÛC/ΠΑΘ!

55. Cf. W. Seibt, *Bleisiegel*, p. 304.

56. Cf. Akten des XVI. Int. Byz. Kongresses, Wien, *JÖB* 31/1 (1981), p. 104. Voir p. 253, n. 6.

Au prix d'un certain schématisme, cette évolution des graphies sur les sceaux peut être résumée ainsi:

— Au début du VIe siècle, sur certains sceaux plus anciens, les lettres paraissent constituées de formes triangulaires assemblées V Λ K (cf. pl. 6,5; Z-V 297 dont la datation haute est confirmée par la forme en carré inscrit du monogramme). Mais les sceaux ultérieurs perdent rapidement cette facture. A noter les variations dans la forme d'*upsilon* généralement V (cf. pl. 6,7, sceau de Magnus le Syrien sous Justin II) mais parfois Y (sur un autre sceau du même personnage, Z-V 130 bis).

— L'écriture du VIIe siècle est souvent marquée par les empattements rectilignes et perpendiculaires des hastes (cf. par ex. pl. 6,10 daté de 679/80) ou parfois triangulaires. L'abréviation finale, indiquée par un petit trait diagonal barrant la haste inférieur de la dernière lettre au VIe siècle (K) ou par une suscription (ΔΙΟΙΚΗ^Τ sur Z-V 131, Π sur pl. 6,8), est devenue un grand trait incliné rectiligne occupant l'espace d'un caractère entier.

— Le VIIIe siècle conserve ces empattements. *Omega* précédemment rond (ω cf. pl. 6,9; 668-672) tend à presenter des traits plus droits sur les côtés, le trait médian restant plus petit que ceux-ci (ω, cf. pl. 6,11; 713-715) ou devenant aussi haut (ш, pl. 6,13, Irène et Constantin VI, 785-786). *Thêta* et *bêta* restent au contraire très ronds au point de se confondre presque sur certains ex. (pl. 7,2). Un cas particulier intéressant, déjà relevé par H. Hunger[57], est l'utilisation d'une forme de la majuscule d'apparat (Auszeichnungsmajuskel), forme dite «à ponts» par G. Cavallo ω, sur Z-V 2913, de la fin du VIIIe siècle.

— L'écriture du IXe siècle est caractérisée par l'élégance de son dessin de nature monumentale: les lettres, plus hautes et plus étroites, s'inscrivent plutôt dans un rectangle que dans un carré ou dans un rond. Leur prolongement fréquent par des empattements (P, B) est particulièrement notable et a déjà été souligné par P. Grierson sur les monnaies où le passage est précisément daté de 812[58]. Les marques d'abréviation sont toujours très visibles et aussi hautes que les lettres. La boucle inférieure du B est souvent plus importante que celle du dessus (B), une forme caractéristique dans le monogramme et les légendes (Z-V 281; S. 166, 176, 182, 183 etc.; cf. pl. 7, 6-7), que l'on retrouve dans les monnaies de Cherson à la fin du IXe siècle (*BNC* pl. LXXV)[59]. La province reste dans ce cas fidèle à une mode que la capitale commence à abandonner puisque le B fermé est peu à peu remplacé vers le milieu du siècle, on l'a vu, par un R ouvert[60]. Une mode, moins répandue mais néanmoins caractéristique, se manifeste sur quelques sceaux du IXe siècle, celle de lettres pointues ou losangées («rhombusförmig»), stade ultime de l'allongement des graphismes de cette époque, et dont le sceau de Marianos (pl. 7,8)[61] fournit une bonne illustration.

Sur ce sceau, daté de 866-868 environ avec de bonnes raisons historiques par l'éditeur, qui identifie le titulaire avec le frère de Basile Ier, domestique des scholes, paraissent déjà certains traits de l'écriture du Xe siècle, notamment le rapetissement des lettres et celui des abréviations, réduites à des traits au pied des lettres[62]. Cette réduction, ce retour à des formes inscrites dans un cercle ou un carré plutôt qu'un rectangle, l'évolution de certaines lettres comme l'*omega* (ω plutôt que ш voire W comme au IXe siècle, cf. S. 73, 80, pl. 7,10 etc.) vont s'accentuer au XIe siècle. Mais le phénomène qui intéressera le plus les paléographes est l'existence au Xe siècle de lettres pointées ou «bouletées» (pl. 7,10) — s'il est permis de leur appliquer la terminologie proposée par J. Irigoin pour une minuscule analogue dont «les limites d'emploi sont 927-965»[63] — tout à fait compara-

57. Dans son c. r. de Z-V, *BZ* 68 (1975), p. 137.

58. *Art. cit.* (n. 3), p. 247. Mais W. Seibt fait observer (*BySl* 36 [1975], p. 210) que cette transformation n'est pas aussi brutale et que la mode du *sérif* est déjà visible auparavant sur quelques solidi de Nicéphore I (*DOC* 2c4 et 2c7). Une datation analogue peut être observée sur les sceaux: cf. l'absence de *sérif* sur Z-V 2224 = pl. 7,3, sceau de Nicéphore, grand logothète, donc avant son accession à l'empire en 803.

59. Sur ce monnayage, v. en dernier lieu, I.V. Sokolova, *Monety i pečati vizantijskogo Khersona*, Leningrad 1983, ouvrage dans lequel une attention toute particulière est portée à l'épigraphie des sceaux.

60. Cf. Z-V 2176, un des sceaux de Méligalas — dont ils permettent de reconstituer la carrière, et les observations des éditeurs sur ce changement de graphie du B, p. 1204.

61. V. le comm. paléographique de Seibt, p. 123. La forme des lettres est en l'espèce l'argument essentiel pour remonter la date du sceau précédemment donné à un homonyme du règne de Romain II, un siècle plus tard.

62. L'évolution est parallèle sur les monnaies où la hauteur des marques d'abréviation finale diminue dès Basile I et au cours du règne de Constantin VII.

63. J. Irigoin, *Une écriture du Xe siècle: la minuscule bouletée* in *La paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977 (Coll. int. du CNRS, n° 559), p. 191-199.

bles aux formes relevées dans l'Escorial Ψ.I.14 (Є Θ), exemple de «majuscule liturgique» daté par G. Cavallo également du X[e] siècle[64].

— L'écriture du XI[e] siècle conserve ces petites dimensions et développe l'usage d'abréviations beaucoup plus nombreuses que les formes traditionnelles précédentes. Le trait supérieur qui marque celles-ci descend parfois verticalement à la fin du mot concerné (cf. pl. 8,7), une caractéristique fréquente également sur les manuscrits de la même époque. On voit apparaître des suscriptions fréquentes qui tendent à la ligature Χ̈ dans Χ̈, ΤΡΙΓ, pour χρυσοτρικλίνου devient ☧ (S 164 également dans ☧ ΓΚΛ), *megas* est abrégé par suscription analogue Μ̄ (pl. 8,1). Et comme sur les monnaies, l'omega prend la forme semi-lunaire ω (cf. pl. 8,2). Cette évolution affecte aussi la diphtongue OV désormais invariablement transcrite ȣ (cf. S 113, 122, Z. 2689 sceau de Nicéphore Botaniate, pl. 8,5). Des tendances se font jour qui s'affirmeront au XII[e] siècle comme la gravure des accents — toujours absents de l'épigraphie impériale nous l'avons vu — ainsi, Z-V 2678 = pl. 8,4, que W. Seibt date des années 1050-1075 et propose d'attribuer à Jean *praipositos, épi tou koitônos* et *épi tou kanikleiou* en 1052[65], avec la légende ΘΚΕ ΡΟΉ/ΘΕΙ ΙΩ̄Π ΡΟΈΔΡΩΚΑῚΠΑ/ΡΑΚΟΙΜΩ/ΜΈΝΩ (Θεοτόκε βοήθει Ἰωάννῃ προέδρῳ καὶ παρακοιμωμένῳ), où on remarque une forme de Μ (comme sur les monnaies) destinée à une grande fortune aux XII[e] et au XIII[e] siècles.

— Un ex. du développement de ces tendances: abréviations par suscription, accentuation — phénomène probablement lié à la vogue des légendes métriques[66] — est fourni par la tessère de plomb de Manuel Comnène (pl. 8,9) destinée à sceller une bourse de quatre pièces d'or offerte lors de distributions impériales: CΦΡΑΓΌ/ ΧΑΛΚ° ΧΡΥCΈ/ ΝΟΜΙCΜΆΤ ΚἊΝ/ ΤΑ̂Υ ΠΡΆC ΟΫ́ΡΑΝ̃ ΚΛΗΡȣ / ΧΊΑC Ό Δ ἜΜΠΟΡΟC/Τ́ IC ΜΑΝΟΥῊΛ/ἈΥΤΟΚΡΆΤΩΡ /Ἡ CΦΡΑΓῚC ΑἸ/ΔΈCΙΜΟC Ό ΧC ΠΡΆΤΗC

Σφραγὶς ὁ χαλκὸς χρυσέων νομισμάτων / κἀνταῦθα πρᾶσις οὐρανῶν κληρουχίας / ὁ δ' ἔμπορος τίς; Μανουὴλ αὐτοκράτωρ / Ἡ σφραγὶς αἰδέσιμος· ὁ Χριστὸς πράτης.

Sur la plupart des autres sceaux, en partie iconographiques, où la place est plus restreinte pour la légende que sur cette tessère exceptionnelle entièrement épigraphique, les ligatures sont fréquentes. Leur apparition peut être précisément datée de la fin du XI[e] siècle:

— ΜΗ ou ΜΗΝ (cf. Z-V 2730 bis), dans le patronyme des Comnènes dès 1070 environ (bien qu'Anne Dalassène en 1081 ait encore quelques sceaux sans ligatures, cf. Z-V 2695)

— ϛ (*sigma-tau*) dès 1087 env. (cf. Z-V 2709 Adrien Comnène, mais Alexis Comnène, grand domestique, l'orthographie encore ΔΟΜΕCΤΙΚΩ) (v. pl. 8,4)

— ΜΡΙ (Z-V 2696 c)

— puis ϵι pour *epsilon-iota* (cf. Z-V 2696, 2730)

— ou ΩΝ (Z-V 2736, 2743, 2750, 2751 = pl. 9,1)

— et ΗΡ et Ϝ (Z-V 2750 et pl. 9,1)

A la fin du XII[e] siècle, la liberté en matière de ligatures augmente, au point d'assembler jusqu'à deux mots différents et trois lettres en un seul sigle (Z-V 2750a ΤΩΝΓΑΜΜΑΤΩΝ); on note parfois l'usage de marques de séparation entre certains mots sous forme de deux points: (cf. Z-V 2743, 2751; S 174) et le début de l'habitude de petites lettres *inscrites* comme ╒ (Z-V 2743)

— Ce libre assemblage de caractères s'accentue encore aux XIII[e]-XIV[e] siècles (v. par ex. le type de sceau de collège des *ekdikoi* de Sainte-Sophie, Laurent V, 1, p. 92, forme 3, pl. 19 n° 114, à la légende + ΤΟΙCΘΕ/CΕΒΕΑΤΟΙC / ΠΡΕCΒΥΤΕΡΟΙC /ΚΑΙ

64. G. Cavallo, *Funzione e struttura della maiuscola greca tra i secoli VIII-XI*, *ibid.*, p. 96-137, et pl. 40.

65. *BySl* 36 (1975), p. 212.

66. Le recueil de V. Laurent, *Les Bulles métriques dans la sigillographie byzantine*, Athènes 1932, n'est pas illustré et développe les légendes sans les transcrire. Il ne permet donc pas de déterminer si l'inscription est ou non accentuée. L'index VIII de Z-V «Metrical inscriptions» comprend 68 sceaux dont 6 seulement accentués (les n[os] 2717, 2719bis, 2726, 2727 = pl. 8,9, 2729, 2733, tous des dodécasyllabes). La proportion peut paraître faible mais il faut observer qu'il n'existe quasiment pas de bulles accentuées qui ne soient pas métriques (dans cet échantillon 2 seulement sur 8, les n[os] 106 et 2678). L'accentuation peut avoir été destinée à signaler ou souligner le caractère métrique de la légende. Sur un autre support, pour un exemple d'inscription accentuée également métrique (dodécasyllabe) de la même époque (seconde moitié du XII[e] siècle selon l'éditeur, et peut-être plus tardif — première moitié du XIII[e] siècle, d'après d'autres formes épigraphiques) voir F. Dölger, *Die zwei byzantinischen «Fahnen» im Halberstädter Domschatz*, in *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal 1953, p. 116-127 aux p. 120-123.

ЄΚΚΛΗϹ/VЄΚΔΙΚΟΙϹ[67] sur laquelle on remarque Є pour (ε, σ τ) ΠΡ (π, ρ) ϥ (ε ι) pour *upsilon* ainsi que le retour au *bêta* fermé (B) sensible depuis la fin du XII[e] siècle. Quelques formes particulières, comme le A et parfois H pour N, apparues sous l'empire de Nicée (cf. le sceau «privé» de Théodore II, pl. 9,2), ou le Н anguleux du sceau «privé» d'Andronic II à la légende ΑΡΧΙϹΤΡΑ/Τ ΗΓЄ ΤΑΓ ΗΑΤѠΝȣΡΑΝΙѠΝ/ΑΝΔΡΟΝΙΚΟΝ ϹΚ/ЄΠΟΙϹΗЄΤΟΝ/ΒΑϹΙ ΛЄΑ (pl. 9,5) témoignent de la convergence plus étroite dans les derniers siècles de l'empire entre les formes de la sigillographie courante et celles des émissions officielles.

La convergence que l'on constate aux XIII[e]-XV[e] siècles entre les différents domaines de l'épigraphie des sceaux et des monnaies n'est que l'un des aspects d'une unification plus vaste des formes graphiques de la majuscule à cette époque.

On retrouve en effet sur les documents monétaires et sigillographiques beaucoup de traits caractéristiques de la majuscule «distinctive» ou «d'apparat» des manuscrits qualifiée précisément d'«épigraphique» par H. Hunger[68] en raison de sa similitude avec celle des inscriptions lapidaires. Il n'est pas indifférent que cette influence de l'épigraphie, ou du moins cette convergence, soit particulièrement sensible après 1204 seulement, les bouleversements consécutifs à la partition ayant contribué à abattre les cloisonnements antérieurs et à mettre fin à des traditions séculaires.

CNRS, Paris

---

67. L'ex. illustré sur la planche de V. Laurent (ici, pl 9,6) ne porte pas le V du début de la dernière ligne. Celui-ci figure bien en revanche sur l'ex. n° 714 du Cabinet de Vienne dont je dois une diapositive à l'obligeance de mon collègue W. Seibt.

68. H. HUNGER, *Epigraphische Auszeichnungsmajuskel*, in *JÖB* 26 (1977), p. 193-210. Les points communs avec l'épigraphie soulignés par l'auteur, ligatures, juxtapositions, superpositions (cf. notamment p. 201-202) s'appliquent aussi aux monnaies et aux sceaux (et pas seulement pour la forme ȣ). Rappelons la similitude des formes Α , Β , Α parfois, Η ou Η, Ν par ex. (v. les mss. ou les inscr. reprod. par l'a. *ibid.*, pl. 3, 5, 8 [ornements — «Zierelemente» — mis à part pour ce dernier]). La taille et l'état de conservation des monnaies et des sceaux ne permettent pas de distinguer de «style» épigraphique particulier; le format des lettres, inscrites dans un carré, est plutôt celui du «style ramassé» («gedrungener Stil») mais beaucoup de graphies monétaires s'apparentent plus à celles attestées dans les ex. de «style élancé» («schlanker Stil»).

JEAN IRIGOIN

TYPOLOGIE ET DESCRIPTION CODICOLOGIQUE DES MANUSCRITS DE PAPIER

L'introduction du papier dans le monde méditerranéen oriental est due aux Arabes. Selon les régions, la nouvelle matière se substitue plus ou moins vite aux autres supports de l'écriture, le papyrus et le parchemin. C'est d'abord dans les régions hellénophones conquises par les Arabes que le papier est utilisé pour la confection des manuscrits grecs: les plus anciens spécimens qui nous sont parvenus datent du VIII[e] et du IX[e] siècle. Son emploi s'étend ensuite dans l'empire byzantin. Dès le milieu du XI[e] siècle, à Constantinople même, les fonctionnaires de la chancellerie impériale l'utilisent exclusivement pour composer les documents officiels en forme de rouleau, sans aucun doute à l'imitation des *volumina* de papyrus[1]. A la même date, et probablement plus tôt déjà, dans les grands centres de copie de l'empire, les scribes se servent du papier à côté du parchemin selon

---

1. J. IRIGOIN, *Les débuts de l'emploi du papier à Byzance*, in *Byzant. Zeitschr.* 46, 1953, pp. 314-319.

des critères particuliers qui ne sont pas tous économiques, le papier étant moins cher que le parchemin et sa production plus régulière. L'emploi du papier ira croissant au cours des siècles suivants, les techniques de fabrication se perfectionneront, les centres de production se déplaceront, mais ce support de l'écriture restera toujours, à Byzance, un produit d'importation[2].

Qu'il apparaisse comme un prolongement du papyrus, matière végétale comme lui, ou comme un substitut du parchemin, sous-produit de l'élevage de certains animaux, le papier présente des caractères spécifiques dont les copistes ont été amenés à tenir compte pour la confection du livre. Il s'ensuit que la description codicologique d'un manuscrit de papier ne peut pas, pour une part du moins, se confondre avec celle d'un manuscrit de parchemin. C'est donc sur les différences que j'insisterai dans mon rapport, en mentionnant, au fil de l'exposé, les travaux récents relatifs au sujet.

Fallait-il, dans cette description codicologique, parler de l'encre, inséparable de l'écriture, ou devais-je me contenter de traiter du papier, support de l'écriture? Je me suis décidé à écarter l'encre pour deux motifs différents: tout d'abord la récente publication du livre de M. Zerdoun sur les encres au moyen âge et, pour une période plus restreinte, 1071-1261, ce que j'en ai dit dans mon rapport au congrès byzantin d'Athènes[3]; mais surtout parce que les recherches de laboratoire sur la composition des encres utilisées dans les manuscrits médiévaux ne sont pas encore suffisamment avancées pour que le paléographe ou le codicologue moyen puisse en tirer parti. La question doit être renvoyée à notre prochain colloque. Mais il est certain que, au XIV[e] siècle au plus tard, les copistes byzantins n'utilisaient pas la même encre pour écrire sur papier et pour écrire sur parchemin, comme l'indique la recette copiée au XIV[e] siècle dans le *Hierosolymitanus S. Sepulcri* 38 (du XI[e] siècle): l'auteur de la recette distingue l'encre pour le parchemin (εἰς μεμβράνας) et l'encre pour le papier (εἰς βαμβίκινα), composées avec les mêmes ingrédients, mais

2. Cet avis n'est pas partagé par tous; voir la discussion que j'ai présentée dans *Les conditions matérielles de la production du livre à Byzance de 1071 à 1261* (XV[e] Congrès international d'études byzantines —Athènes 1976, Rapports et co-rapports, II, 3), Athènes, 1976, p. 7.

3. M. Zerdoun Bat-Yehouda, *Les encres noires au moyen âge (jusqu'à 1600)*, Paris, 1983 (la recette citée plus bas est reproduite, traduite et commentée à la p. 305); J. Irigoin, *Les conditions matérielles...* (cité à la note précédente), pp. 12-14.

dans des proportions différentes.

1. Identification de la région d'origine et détermination de la date de fabrication du papier

Selon la peau utilisée et le mode de préparation, le parchemin présente des particularités qui permettent qu'on distingue sans peine un manuscrit copié à Constantinople au IX[e] ou au X[e] siècle, un manuscrit produit dans l'Italie méridionale au XIII[e] siècle et un manuscrit de la Renaissance fait d'un parchemin italien[4]. Avec le papier, les différences sont beaucoup plus nettes et plus significatives.

En effet, l'examen d'une feuille de papier permet le plus souvent d'identifier avec certitude la région, la ville ou la bourgade, parfois même le moulin où elle a été fabriquée. Il permet aussi de déterminer avec une précision souvent très grande la date de fabrication du papier et donc la date de copie du manuscrit confectionné avec lui.

a) Régions de production

Du VIII[e] siècle au XIII[e] siècle, les principales régions de production sont, dans l'Orient méditerranéen, l'Égypte, la Syrie et, un peu plus à l'est, l'Iraq; puis, dans l'Occident méditerranéen, les pays du Maghreb et l'Espagne musulmane à laquelle succède l'Espagne chrétienne (Catalogne et Valence). Tous les papiers originaires de ces régions sont de technique arabe[5].

Au début du XIII[e] siècle, la fabrication du papier commence en Italie. Elle marque, par rapport à la technique arabe, des différences notables qui entraînent au cours du siècle des progrès rapides dont le plus spectaculaire est l'invention du filigrane, marque de fabrique visible en transparence. Du XIV[e] au XVI[e] siècle, selon les régions, la technique italienne se propage dans l'Europe occidentale

4. A l'oeil comme au toucher, le parchemin du *Palatinus Vaticanus gr.* 186, longtemps daté du XI[e] siècle, se révèle comme un produit typique de la Renaissance italienne (voir *Une écriture d'imitation: le Palatinus Vaticanus graecus 186*, in *Illinois Classical Studies* 6, 1981, pp. 416-430, en particulier pp. 422-423).

5. Il faut mentionner à ce propos la récente communication de P. Tschudin, *Phänomene der Blattbildung bei altarabischen Papieren* (octobre 1984).

et centrale, de la France aux pays du Saint-Empire romain germanique[6].

b) Moyens d'identification

Dans la description codicologique d'un manuscrit de papier, il est indispensable de commencer par identifier l'origine du papier. Les données dont on dispose sont les suivantes:

a) format de la feuille avant pliage;
b) structure fibreuse de la pâte;
c) particularités visibles en transparence (vergeures, pontuseaux, éventuellement filigrane);
d) produit utilisé pour le collage;
e) autres particularités (feuilles doubles, trait en zig-zag, etc.).

Ces données et la manière de les utiliser ont été décrites dans mon rapport au colloque de Paris[7]. Je ne m'étendrai donc pas sur elles, mais je voudrais signaler pour ceux qui s'intéressent à la technique de fabrication du papier le livre récent d'E. G. Loeber[8], où se trouvent décrits et reproduits les principaux types de forme, avec quantité de détails qui ont laissé leur trace dans les feuilles de papier.

c) Moyens de datation

L'identification de l'origine d'un papier fournit déjà des éléments de datation et au moins un terminus: l'usage du papier arabe oriental cesse au cours du XIVe siècle à Constantinople et dans l'empire byzantin, plus tôt à l'ouest, plus tard à l'est, alors qu'il est encore employé jusqu'au milieu du XVe siècle en Palestine et en Syrie; le papier arabe occidental ne paraît avoir été utilisé qu'en Sicile et dans l'Italie du sud aux XIIe et XIIIe siècles; le papier espagnol est un produit du XIIIe siècle, mais son aire d'extension n'est pas encore

6. Sur l'expansion du papier dans le monde méditerranéen et la bibliographie de cette question, voir mon article *Paper (Introduction of)*, dans *Dictionary of the Middle Ages* (New York) t. 9, pp. 388-390.

7. *Papiers orientaux et papiers occidentaux* (en collaboration avec F. Leclerc, J.-N. Barrandon, J.-L. Debrun et G. Schiffmacher), in *La paléographie grecque et byzantine*, Paris, 1977, pp. 45-54.

8. E. G. Loeber, *Paper mould and mouldmaker*, Amsterdam, The Paper Publications Society (Labarre Foundation), 1982, XVII-83 p. et 125 planches.

bien délimitée; le papier italien fait son apparition au milieu du XIIIe siècle sur la côte orientale de l'Adriatique, etc.

Pour les papiers italiens les plus anciens, la mesure de l'écart des pontuseaux et de l'épaisseur des vergeures permet une datation à dix ou quinze ans près[9]. Avec l'apparition du filigrane, la datation et, secondairement, la localisation deviennent beaucoup plus précises. Sur les principes de la datation par les filigranes appliquée plus particulièrement aux manuscrits grecs, deux articles ont été publiés en 1980, l'un de D. Harlfinger[10] et l'autre de moi[11]. L'identification d'un filigrane, condition d'une datation précise, exige des répertoires où figurent toutes les données et non pas seulement le tracé du filigrane[12]. A cet égard, les spécialistes des manuscrits grecs sont gâtés: D. et J. Harlfinger ont donné en 1980 le second fascicule de leurs *Wasserzeichen aus griechischen Handschriften*[13], où les paires de filigranes sont reproduites systématiquement, et ils nous laissent espérer un troisième fascicule. De son côté, G. Piccard poursuit la publication de ses *Findbücher* [14], répertoires très riches mais établis selon des principes contestables[15]. Dans le livre d'O. Valls, *The History of Paper in Spain*[16],

9. *La datation des papiers italiens des XIIIe et XIVe siècles*, in *Papiergeschichte* 18, 1968, pp. 49-52 et 76; voir aussi *La datation par les filigranes du papier* (cité ci-dessous n. 11), pp. 26-29.

10. D. Harlfinger, *Zur Datierung von Handschriften mit Hilfe von Wasserzeichen*, in *Griechische Kodikologie und Textüberlieferung*, Darmstadt, 1980, pp. 144-169.

11. J. Irigoin, *La datation par les filigranes du papier*, in *Codicologica*, t. 5: *Les matériaux du livre manuscrit*, Leiden, 1980, pp. 9-36 (refonte de notes de cours polycopiées en 1969 par les soins de S. Follet et P. Petitmengin).

12. Il est regrettable que, dans la série des répertoires de G. Piccard (voir ci-après n. 14), l'environnement du filigrane soit très réduit ou même absent, et que le notion de paire de filigranes n'apparaisse pas.

13. D. et J. Harlfinger, *Wasserzeichen aus griechischen Handschriften* I, Berlin, 1974; II, Berlin, 1980.

14. Il n'est pas possible de reproduire ici la longue liste des *Findbücher der Wasserzeichenkartei Piccard im Hauptstaatsarchiv Stuttgart*, publiés à Stuttgart depuis 1961 et encore en cours.

15. Voir supra, n. 12.

16. O. Valls i Subirà, *The History of Paper in Spain, X-XIV Centuries*, Madrid, 1978 (la description des filigranes et leur reproduction occupent les pp. 233-260).

on trouvera quelques spécimens de filigranes conservés dans les archives et bibliothèques d'Espagne. Il me paraît significatif que l'attention prêtée aux filigranes par les auteurs de catalogues de manuscrits grecs aille toujours croissant: dans le volume d'*indices* à son catalogue des *Vaticani graeci 1745-1962*, Mgr Canart donne la liste alphabétique, avec renvoi aux grands répertoires, des filigranes identifiés, la liste des filigranes mutilés ou difficiles à reconnaître, et enfin la liste des filigranes absents des répertoires, source où il sera indispensable de puiser pour une éventuelle refonte du répertoire de Briquet[17]; plus encore, dans leur tout récent *Catalogue des manuscrits grecs de Tchécoslovaquie*[18] (1983), J.-M. Olivier et M.-A. Monégier du Sorbier ont reproduit sur cent planches les filigranes de tous les manuscrits de papier antérieurs au XVIIe siècle, et les ont fait précéder d'un index triple comparable à celui que Mgr Canart a donné pour les *Vaticani graeci*. Pour l'exploitation de ces précieuses données nouvelles et de celles qui nous seront proposées dans l'avenir, un recours à l'informatique s'imposera. Mais ce n'est pas ici le lieu convenable pour développer de telles idées. Il me faut revenir à la description codicologique des manuscrits de papier.

2. Les types de cahiers et leur confection

Le papier se distingue du parchemin par sa moindre épaisseur et par sa plus grande souplesse[19]. De plus, les deux faces de la feuille ne présentent pas de différence aussi marquée que le côté poil («fleur») et le côté chair du parchemin[20]; certes, la face de la feuille qui a été

17. *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae codices manu scripti recensiti. Codices Vaticani graeci. Codices 1745-1962* recensuit Paulus CANART, tomus II: *Introductio Addenda Indices*. In Bibliotheca Vaticana, 1973, pp. 183-203.

18. J.-M. OLIVIER et M.-A. MONÉGIER DU SORBIER, *Catalogue des manuscrits grecs de Tchécoslovaquie* (*Documents, études et répertoires publiés par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes*), Paris, 1983, pp. 229-239 et pll. 1-100.

19. Cette remarque ne vaut pas pour les papiers italiens les plus anciens: la feuille est souvent épaisse et assez raide.

20. Différence assez marquée pour que le calame ou la plume accroche plus sur le côté chair, ralentissant le mouvement de la main vers la droite de sorte que l'écriture est toujours un peu plus serrée sur cette face que sur le côté poil, comme l'a montré S. Y. RUDBERG (*Eine Eigentümlichkeit der Schrift griechischer Pergament-Kodizes*, in *Akten des XI. Internationalen Byzantinisten-Kongresses München 1958*, München, 1960, pp. 528-530).

en contact avec la forme est moins lisse que l'autre, mais la différence n'apparaît pas dans les papiers orientaux faits de deux feuilles collées l'une sur l'autre et elle est souvent atténuée par l'opération du polissage. Il découle de ces observations que la fameuse «loi de Gregory», respectée dans les manuscrits de parchemin[21], ne s'applique pas dans les mêmes termes aux manuscrits de papier, et que, à épaisseur égale, un cahier de papier peut contenir plus de folios qu'un cahier de parchemin.

a) Typologie des cahiers de papier

Comme dans les manuscrits de parchemin, le type de cahier le plus fréquent dans les manuscrits de papier est le quaternion (8 folios), suivi de plus ou moins près, selon les époques, par le quinion (10 folios). Mais les autres types de cahiers, employés en séries régulières[22], sont plus variés et plus nombreux dans les manuscrits de papier. En voici l'inventaire, suivant un classement formel et non chronologique.

Le format atlas (in-plano) — une feuille de papier entière par folio — est réservé aux manuscrits de très grandes dimensions, tels ceux qui contiennent des cartes géographiques; les feuilles isolées doivent être montées sur onglets avant la reliure. Le cas reste exceptionnel.

Les cahiers faits d'un seul feuillet plié en deux pour constituer deux folios — des singulions si l'on respecte la série des distributifs latins — sont très rares. On les rencontre au milieu du XVIe siècle dans les manuscrits copiés par Nicolas Nancel (par exemple *Leidenses Voss. gr.* F. 62, 68, 69 et 70). Techniquement, ce sont de vrais in-folios (la feuille de papier originelle est pliée en deux pour former

21. C. R. GREGORY, *Les cahiers des manuscrits grecs*, in *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1885, pp. 261-268. Sur les cahiers des manuscrits latins de parchemin, voir en dernier lieu L. GILISSEN, *La composition des cahiers, le pliage du parchemin et l'imposition*, in *Scriptorium* 26, 1972, pp. 3-33, et, du même, *Prolégomènes à la codicologie. Recherches sur la constitution des cahiers et la mise en page des manuscrits médiévaux*, Gand, 1977.

22. L'emploi irrégulier, dans un même manuscrit, de cahiers de types divers répond en général à un but déterminé: établir une correspondance entre les oeuvres ou parties d'oeuvres et les cahiers ou groupes de cahiers sur lesquels elles sont copiées, sans qu'il subsiste de folios blancs; l'irrégularité apparente est donc voulue.

un cahier) bien que le format des manuscrits cités soit de dimensions moyennes (280-287 × 190-200 mm).

Le binion (4 folios) utilisé en série régulière est toujours tardif. Les exemples sont du XVIe siècle (*Scorialensis* X-IV-2, *Leidensis Voss. gr.* Q. 8) et même du XVIe-XVIIe siècle, car Jean de Sainte-Maure (par exemple *Leidensis Voss. gr.* F. 24 [a. 1612]) emploie volontiers ce type de cahier. Pour l'utilisation du binion en alternance régulière avec le quaternion, voir ci-après.

Le ternion (6 folios) en série régulière est bien attesté dans la production de Jean Honorius, de Maglia (Terre d'Otrante), actif copiste qui travailla de 1535 à 1555 pour la Bibliothèque Vaticane; le fonds des *Vaticani graeci* contient quantité de manuscrits de sa main faits de ternions (233 [a. 1540], 323, 324, 396 [a. 1537], 588 [a. 1552], etc.). Pour l'alternance ternion/quinion, voir ci-dessous.

Le quaternion (8 folios), type de beaucoup le plus fréquent dans les manuscrits de papier comme dans les manuscrits de parchemin[23], n'appelle pas de remarque particulière; sur son alternance avec le binion ou le senion, voir plus loin.

Le quinion (10 folios), qui par sa fréquence vient en seconde position, loin derrière le quaternion, est attesté dès le début du XIIe siècle (*Vaticanus gr.* 504 [a. 1105]); probablement sous l'influence des manuscrits latins d'Italie, il est utilisé assez fréquemment dans les manuscrits de l'Italie méridionale aux XIIIe et XIVe siècles, et son emploi se développe à la Renaissance, où il a les faveurs de copistes aussi féconds que Jean Rhosos et César Stratégos. Sur son emploi en alternance avec le ternion, voir plus loin.

L'apparition précoce du senion (12 folios), comme aussi celle de l'octonion (16 folios), prouve qu'en passant du parchemin au papier les copistes ont d'abord tenu compte de la différence d'épaisseur des deux matières en confectionnant des cahiers aux folios plus nombreux; peut-être faut-il aussi voir là une marque de défiance envers la nouvelle matière, jugée moins résistante. Le senion est attesté dès le XIe siècle (*Patmiacus* 706), mais le type se fait rare par la suite (*Vaticanus gr.* 1296 [a. 1205]), même si la Renaissance lui offre un certain renouveau (*Vaticani gr.* 5 et 6, *Leidensis Voss. gr.* Q. 46). Pour l'alternance senion/quaternion, voir ci-dessous.

23. Ce qui est vrai des manuscrits grecs ne l'est pas nécessairement des manuscrits latins ou autres. D'après les relevés de C. Bozzolo et E. Ornato (voir ci-dessous n. 26), le senion est le type de beaucoup le plus fréquent, 71%, dans les manuscrits de papier d'origine française (tableau *a*, p. 131).

Le septenion (14 folios) est extrêmement rare; je ne l'ai rencontré que dans des cahiers où papier et parchemin se mêlent selon des règles qui seront exposées plus loin.

La situation est la même pour l'octonion (16 folios) que pour le senion: attesté au XIe-XIIe siècle avec le *Parisinus Coislin.* 93, il apparaît sporadiquement par la suite (*Scorialensis* Φ-II-14, du XIVe-XVe siècle) et se fait un peu moins rare à la Renaissance (*Vindobonensis phil. gr.* 229, *Vaticanus gr.* 263, *Parisinus Coislin.* 351).

Du novenion (18 folios), je n'ai pas trouvé d'exemple en série régulière.

Le denion, avec ses 20 folios, est le plus gros type de cahier employé en série régulière; dans une courte période de son abondante production, André Darmarios l'utilise exclusivement (*Scorialensis* y-III-14 [a. 1572], *Ambrosianus* N 196 sup. [a. 1575]).

De 1 à 20 folios, telles sont les limites des cahiers de papier employés en série régulière. Il arrive souvent que des types divers se mêlent, notamment quand le copiste veut faire coïncider la fin d'une oeuvre avec la fin d'un cahier. La formule de l'alternance régulière, à laquelle il a été fait allusion plusieurs fois, répond à un autre besoin. Trois types d'alternance se rencontrent dans les manuscrits de papier: binion/quaternion, ternion/quinion, quaternion/senion. Dans le premier comme dans le dernier, l'alternance de cahiers comportant un nombre pair de feuillets (dont chacun constitue deux folios) a pour résultat de donner l'équivalent d'une série régulière de cahiers à nombre impair de feuillets, ternions dans le premier cas, quinions dans le second. Le résultat est inversé dans le second cas, où l'alternance de cahiers comportant un nombre impair de feuillets équivaut à une série régulière de quaternions.

Cette équivalence est confirmée par un copiste du XVIe siècle, Jean Honorius de Maglia, dont on a vu plus haut la prédilection pour les séries de ternions: dans le *Vaticanus gr.* 146, il fait alterner régulièrement binions (cahiers impairs) et quaternions (cahiers pairs). Cet exemple montre le caractère tardif des séries à alternance régulière, qui ne semblent pas être utilisées avant le début du règne des Paléologues: pour l'alternance ternion/quinion, on peut mentionner les cahiers 20 à 31 du *Scorialensis* X-III-1, copié à Chypre dans les années 1320-1330, et la partie du *Vaticanus gr.* 50, du milieu du XIVe siècle, qui contient Sophocle et Hésiode (ff. 91-185); l'alternance quaternion/senion est attestée dans le *Vaticanus gr.* 729, du XIVe siècle, et dans le *Vindobonensis hist. gr.* 39 (a. 1399). Ces diverses formules

se rencontrent encore à la Renaissance, comme le montre l'exemple, cité plus haut, de Jean Honorius ou la composition du *Parisinus gr.* 1978, du milieu du XVIᵉ siècle, avec son alternance de ternions et de quinions. Un cas moins fréquent, pour ne pas dire isolé, est celui du *Vaticanus gr.* 1444, du premier tiers du XVIᵉ siècle, dans la seconde partie duquel (ff. 92-175) alternent trois fois quaternions et ternions, après une suite de quaternions; il s'en est d'ailleurs ensuivi une erreur de reliure qui a fait de deux quaternions consécutifs un ternion et un quinion.

Ces types de cahiers alternants, dont l'usage paraît limité aux manuscrits de papier, ne peuvent s'expliquer que par le mode de constitution des cahiers.

b) Constitution des cahiers de papier

La constitution des cahiers dans un manuscrit fait de papier soulève diverses questions. Il faut avant tout ne pas se laisser égarer par une analogie avec le livre imprimé. Dans la typographie traditionnelle, chaque cahier est fait d'une seule feuille de papier[24] imprimée sur ses deux faces et pliée ensuite un certain nombre de fois, en vertu de quoi on parle d'in-4° (un binion dans notre terminologie) ou d'in-8° (un quaternion); le chiffre utilisé pour indiquer le format correspond à celui du nombre des folios obtenus par le pliage, soit 4 pour un in-4°, 8 pour un in-8°. Pour l'in-folio, la notation in-2° employée dans certains pays est plus explicite: c'est notre singulion, avec ses 2 folios. Ces notations indiquent donc un pliage et non un format: celui-ci dépend des dimensions de la feuille. D'où les mentions plus complètes: in-8° raisin ou in-4° tellière, qui indiquent le nom (à l'origine celui du filigrane) d'une feuille d'un format déterminé. La situation est différente au moyen âge et à la Renaissance: les dimensions des feuilles de papier — d'origine orientale ou occidentale[25] — sont

24. Du moins à partir du moment où l'on a su fabriquer des feuilles de papier d'un format suffisant. Dans les incunables comme dans les imprimés du XVIᵉ siècle, les cahiers qualifiés de quaternions dans le colophon sont faits de deux binions encartés l'un dans l'autre si le livre est d'assez grand format: il a fallu deux feuilles pour faire un cahier.

25. Pour les papiers orientaux, trois formats se rencontrent dans les manuscrits grecs:

720/680 sur 560/500 mm
560/500 sur 360/320 mm

telles qu'il faut presque toujours plus d'une feuille pour constituer un cahier; à la différence de ce qui se produit dans le livre imprimé, il n'existe donc pas de relation directe entre le nombre de folios d'un cahier et le pliage de la feuille utilisée; un quaternion de grand format est fait de quatre feuilles de papier pliées en deux (pliage in-folio); un quaternion de format moyen, de deux feuilles de papier pliées en quatre (pliage in-4°). C'est seulement pour des manuscrits de petit format qu'on rencontre des quaternions faits d'une seule feuille de papier pliée en huit (pliage in-8°); les dimensions de la feuille de papier, selon le type utilisé, permettent d'introduire un peu de variété dans un système qui paraît rigide. Il découle de ces remarques que les cahiers formés d'un nombre impair de feuillets exigent, hormis le cas du pliage in-folio, un complément fait d'une partie (moitié ou quart) d'une feuille de papier; pour un ternion à pliage in-4°, il faudra 1 feuille et demie, et 2 feuilles et demie pour un quinion plié de la même manière. C'est probablement pour éviter ce découpage d'une feuille dont les moitiés sont réparties dans deux cahiers différents que les copistes ont substitué parfois aux cahiers de type impair, ternions ou

360/320 sur 280/240 mm

la largeur du format supérieur devenant la longueur du format immédiatement inférieur (ce qui permet d'associer sans perte de matière une grande feuille pliée en quatre et une feuille moyenne pliée en deux) et le rapport de la longueur à la largeur étant égal à $\sqrt{2}$, soit 1,414. Un format plus rare, mais présentant le même rapport $\sqrt{2}$, paraît attesté par quelques manuscrits des XIᵉ et XIIᵉ siècles; la feuille mesurerait de 570 à 600 mm sur 400 à 425 mm.

Pour le papier espagnol du XIIIᵉ siècle, le format courant est de 420 sur 315 mm, ce qui correspond, avec une longueur moindre, au format italien dit «reçute»; on trouvera des indications plus variées dans J. Irigoin, *L'introduction du papier italien en Espagne*, in *Papiergeschichte* 10, 1960, pp. 29-32, en particulier pp. 30-31, et dans O. Valls i Subirà, *The history of paper in Spain, X-XIV centuries*, Madrid, 1978, pp. 198-201.

Quatre formats sont attestés en Italie au XIVᵉ siècle (statuts des papetiers de Bologne de 1389):

740 mm sur 500 mm (impérial)
615 mm sur 445 mm (royal)
515 mm sur 345 mm (moyen)
450 mm sur 315 mm («reçute»: réduit)

Très rare, le papier du format impérial ne semble pas avoir été utilisé pour la confection des manuscrits grecs. Les autres formats admettent des variations, plus ou moins sensibles selon le lieu et la date de fabrication.

quinions, des cahiers de type pair alternant régulièrement, binion et quaternion dans le premier cas, quaternion et senion dans le second; mais l'explication ne vaut pas pour l'alternance ternion/quinion, qui équivaut à une série de quaternions.

Le mode de confection des cahiers de papier vient de faire l'objet d'une étude détaillée de C. Bozzolo et E. Ornato, dans le second de leurs essais de codicologie quantitative, intitulé «La constitution des cahiers dans les manuscrits en papier d'origine française»[26]. Les principes qu'ils ont dégagés valent pour tout manuscrit de papier, quelle qu'en soit l'origine et dans quelque langue qu'il ait été écrit. Mais leur application concerne surtout les manuscrits faits de papier filigrané. Pour les papiers dépourvus de filigrane, les principes restent valables, mais l'examen nécessaire pour contrôler leur application est beaucoup plus difficile et souvent impraticable.

Il peut être utile de rappeler ici quelques données fondamentales. Lors de la fabrication, la forme du papetier a imprimé dans la feuille des traces qui sont visibles en transparence: les vergeures, serrées, qui sont parallèles à la longueur de la feuille; les pontuseaux, beaucoup plus écartés, qui sont parallèles à la largeur de la feuille et donc perpendiculaires aux vergeures[27]; éventuellement la marque, dite communément filigrane, qui se situe au milieu de la feuille dans les plus anciens papiers italiens, mais ne tarde pas à occuper le centre d'une des deux moitiés de la feuille et garde cette position jusqu'à la fin de la fabrication à la main. Il s'ensuit que:

a) avec un pliage in-folio (donnant deux folios), les vergeures sont perpendiculaires à la hauteur de la page et parallèles aux lignes d'écriture; le filigrane occupe le milieu d'un des deux folios, à l'exception des plus anciens papiers italiens où il se trouve dans le pli;

b) avec un pliage in-4° (donnant quatre folios), les vergeures sont parallèles à la hauteur de la page et perpendiculaires aux lignes d'écriture; le filigrane se trouve dans le pli de deux folios et les deux autres folios n'en portent pas, alors que dans les plus anciens papiers italiens il se trouve partagé entre les quatre folios, dans le pli, en tête

26. C. Bozzolo et E. Ornato, *Pour une histoire du livre manuscrit au moyen âge. Trois essais de codicologie quantitative*, Paris, 1980, pp. 121-212.

27. Dans certains papiers orientaux, les vergeures sont parallèles à la largeur de la feuille et les pontuseaux parallèles à sa longueur, comme l'a rappelé P. Tschudin (art. cité à la note 5).

ou en queue du cahier;

c) avec un pliage in-8° (en huit folios), les vergeures sont perpendiculaires à la hauteur de la page et parallèles aux lignes du texte comme dans le pliage in-folio, mais le filigrane se trouve partagé entre quatre folios sur huit, dans le pli, en tête ou en queue du cahier; pour les plus anciens manuscrits faits de papier italien, des fragments du filigrane subsistent sur quatre folios dans un des deux angles extérieurs du cahier, les quatre autres folios en sont dépourvus.

La place occupée par le filigrane entier ou par des fragments de filigrane permet donc de distinguer à coup sûr le pliage in-8° du pliage in-folio; il en va de même du pliage in-4° et du pliage in-16 qu'il ne m'a pas paru nécessaire de décrire ici.

Ces observations sont indispensables pour comprendre comment le copiste passe de la feuille, pliée de telle ou telle manière, au cahier.

Dans le cas d'un pliage in-folio, un seul mode d'assemblage est possible: les feuilles pliées en deux sont encartées les unes dans les autres, leur nombre variant selon le type de cahier désiré, soit trois pour un ternion, quatre pour un quaternion, cinq pour un quinion, etc. Les seules variations possibles correspondent aux diverses positions qu'occupe le filigrane dans la feuille pliée, pour lesquelles je renvoie à l'étude détaillée qu'en ont donnée C. Bozzolo et E. Ornato[28].

Avec le pliage in-4°, les données se compliquent dans la mesure où le nombre des possibilités croît rapidement. Mais, comme l'ont démontré les deux auteurs précités, la base reste la feuille, pliée avant tout découpage, ce qui restreint les possibilités théoriques. Ainsi, il ne subsiste qu'une possibilité pour un binion: une feuille pliée en quatre. Pour un quaternion, les deux feuilles nécessaires peuvent être encartées l'une dans l'autre après le premier pliage ou après le second. A ces deux combinaisons en correspondent cinq pour le senion, et le nombre augmente pour l'octonion et le denion. Pour les cahiers de type impair (ternion, quinion, etc.), il faut ajouter une demi-feuille, préalablement découpée, à la feuille ou aux feuilles entières pliées en deux, cette demi-feuille se trouve placée, le plus souvent, avant ou après les feuilles pliées en deux, soit à l'extérieur ou à l'intérieur du cahier. Parmi toutes les possibilités d'encartage offertes par le pliage in-4°, celle qui paraît être de beaucoup la plus fréquente consiste à

28. C. Bozzolo et E. Ornato, *Pour une histoire*... (cité à la note 26), pp. 135-144.

empiler les feuilles déjà pliées en deux[29] avant de leur faire subir le second pliage, mais il n'est pas facile de déterminer à quel moment se faisait le découpage des folios en tête du cahier. Je me garderai d'aborder ici le problème de l'imposition, c'est-à-dire de la copie avant découpage de la feuille; il me suffit de renvoyer à l'exposé de C. Bozzolo et E. Ornato sur la technique de l'imposition dans le livre manuscrit[30].

L'examen de la confection des cahiers, ainsi compris, n'est réalisable de façon systématique que dans les manuscrits faits de papier filigrané. Il devient difficile pour les papiers italiens les plus anciens, où les pontuseaux, fortement marqués et séparés par de grands écarts, permettent cependant des rapprochements d'un folio à l'autre. Il est le plus souvent impraticable pour les papiers de technique arabe, à l'exception des papiers espagnols pourvus de la marque en zig-zag.

Faut-il en conclure que toute description détaillée d'un manuscrit de papier filigrané devrait comporter le relevé, cahier par cahier, des folios porteurs d'un filigrane ou d'une partie de filigrane, et des folios qui en sont dépourvus? Les rédacteurs de catalogues crieraient au perfectionnisme[31]. Il n'est pas question de leur imposer une nouvelle obligation. Mais je suis certain que, dès maintenant, les auteurs de monographies sur des copistes de la Renaissance ne devront plus négliger des données objectives susceptibles de nous renseigner aussi

29. Dans la technique occidentale, les feuilles étaient pliées en deux au moment de l'opération du séchage et après l'encollage, et vendues telles quelles, soit empilées soit en cahiers, l'unité étant la main de 24 ou 25 feuilles. Le copiste se trouvait donc, avant d'entreprendre son travail préparatoire, devant des feuilles déjà pliées en deux: il importe de ne jamais l'oublier (ainsi s'explique le déplacement précoce du filigrane qui, disposé d'abord au milieu de la feuille, ne tarde pas à se situer au centre d'une de ses moitiés). Pour le papier de technique orientale, séché à plat, collé sur une paroi verticale ou oblique, et non suspendu à un fil comme du linge après la lessive, les conditions sont différentes.

30. C. Bozzolo et E. Ornato, *Pour une histoire...*, pp. 154-212.

31. Ils devraient cependant tenir compte des pages où Th. Gerardy présente sa méthode de description, folio par folio et cahier par cahier, ainsi que les représentations schématiques d'A. Stevenson et de lui-même (*Die Beschreibung des in Manuskripten und Drucken vorkommenden Papiers*, in *Codicologica*, t. 5: *Les matériaux du livre manuscrit*, Leiden, 1980, pp. 37-51. C'est en effet le seul moyen de déceler des cahiers, de constitution normale en apparence, mais dans lesquels tel ou tel folio a été remplacé par un autre au moment de la copie.

bien sur la méthode de travail du scribe que sur ses erreurs au cours de la copie. Cette remarque vaut aussi pour ceux qui s'intéressent non pas au manuscrit en tant que tel, mais au texte qu'il porte. Je ne citerai que deux ou trois exemples: la présence, dans une série régulière de cahiers, d'un cahier comportant un folio de moins réclame une explication si le texte n'est pas lacuneux et si on n'a pas affaire à la fin de l'oeuvre; l'apparition, dans un cahier, d'un folio portant un filigrane alors qu'il devrait théoriquement en être dépourvu, ou inversement, est l'indice d'une réfection du cahier dont il faut tenir compte; le déplacement d'une page ou d'un folio entier en dehors de la séquence naturelle du texte sans que le cahier présente de désordre, peut être riche d'enseignement sur la manière de faire du copiste, etc.

Certes, de tels accidents ne sont pas propres aux manuscrits de papier, mais il est beaucoup plus facile de les déceler, grâce au filigrane, que dans les manuscrits de parchemin.

c) Formules mixtes papier/parchemin

Parmi les explications possibles de l'emploi de cahiers comme le senion ou l'octonion, types exceptionnels dans les manuscrits de parchemin, on a fait valoir que l'épaisseur du cahier pouvait contribuer à renforcer la résistance du papier, matière jugée moins solide que le parchemin. Les réserves ainsi faites par les utilisateurs sur la résistance du papier seraient confirmées par l'emploi de cahiers où se trouvent associés papier et parchemin. Mais il faut observer que cette association ne se rencontre pas dans les plus anciens manuscrits de papier: les Byzantins ont toujours eu confiance dans cette matière. C'est dans l'Italie méridionale et la Sicile d'une part, dans les régions soumises à la domination vénitienne (Iles Ioniennes, Morée, Crète[32]) d'autre part, que se développe, à partir du XIIIe siècle, un type de cahier mixte, d'origine plus ancienne, où l'importance relative du papier et du parchemin est variable:

a) septenions faits de trois feuillets de parchemin, d'un feuillet de papier et de trois feuillets de parchemin (ff. 26-67 du *Parisinus suppl. gr.* 1232, autographe de Nicolas d'Otrante [† 1235]; dans la suite du manuscrit, la part du papier va croissant pour aboutir aux

32. J. Irigoin, *Quelques particularités des manuscrits copiés en Crète avant le milieu du XVe siècle*, in *Actes du IIe Congrès international des études crétoises*, t. 3, Athènes, 1968, pp. 92-95.

ff. 110-123 à un septenion fait d'un feuillet de parchemin, cinq de papier et un de parchemin);

b) quinions faits d'un feuillet de parchemin, deux feuillets de papier et deux feuillets de parchemin (ff. 199-fin du *Parisinus Coislin.* 190, du XIV[e] siècle);

c) quinions faits d'un quaternion de papier encarté dans un feuillet de parchemin (cahiers 2 à 20 de la première partie du *Vaticanus gr.* 106, datée de 1251; une partie des cahiers du *Vaticanus gr.* 10, daté de 1253);

d) quaternions faits d'un ternion de papier encarté dans un feuillet de parchemin (cahiers 1 et 21 à 27 de la première partie du *Vaticanus gr.* 106, cité au paragraphe précédent; une partie des cahiers du *Vaticanus gr.* 10, cité lui aussi au paragraphe précédent);

e) quaternions et quinions dans lesquels les premier et dernier feuillets sont faits de parchemin, les feuillets intermédiaires étant tous de papier; ce type de cahier, qui rejoint des types plus anciens, n'est attesté sous cette forme qu'à partir du milieu du XV[e] siècle (*Leicesterianus* 6 D 32/1, de la seconde moitié du XV[e] siècle, *Londiniensis Harley* 3100, du troisième quart du XV[e] siècle, *Oxonienses Corporis Christi Collegii* 76 et 77, de la même date, quatre manuscrits copiés en Angleterre; *Parisinus Coislin.* 175, copié par Pilade Brocardo, de Brescia, au XVI[e] siècle).

Ces cahiers mixtes, qui sont dus à une influence occidentale (Italie, Angleterre), manifestent le souci de protéger le papier en évitant de le mettre en contact direct avec le fil de couture qui risquerait de le couper à la hauteur du pli.

Une forme atténuée de cette pratique, qui apparaît aux XV[e] et XVI[e] siècles, ne fait que reprendre un usage attesté avant la fin de l'antiquité dans les codices de papyrus[33]. Une languette de parchemin, pliée en deux dans le sens de la longueur, est placée à l'intérieur du cahier, parfois aussi à l'extérieur, pour éviter que le fil de couture n'entre en contact avec le papier. Les manuscrits de Jean Rhosos, entre autres, présentent cette particularité[34], mais elle a de grandes chances d'être le fait du relieur — qui mettrait les languettes en place

33. Par exemple dans le papyrus Bodmer de l'Évangile de Jean (*P. Bodmer* II), vers l'an 200.

34. Parmi bien d'autres exemples, je citerai le *Vindobonensis phil. gr.* 64, achevé à Rome le 25 mars 1457 (voir J. Bick, *Die Schreiber der Wiener griechischen Handschriften*, Wien-Prag-Leipzig, 1920, p. 74).

au moment où il coud les cahiers — plutôt que de remonter au copiste lui-même. Aux historiens de la reliure de nous dire quel est leur avis sur ce point.

3. La préparation du folio et de la page

Les travaux du P. Julien Leroy, qui portent sur les manuscrits de parchemin antérieurs au XIII[e] siècle, ont montré l'intérêt d'une étude des systèmes et des types de réglure[35]. Les manuscrits de papier, beaucoup plus nombreux et pour la plupart plus récents, n'ont retenu que rarement l'attention à cet égard[36].

a) Piqûre

A priori, on pourrait penser que la substitution du papier au parchemin n'a pas entraîné de changement dans la préparation du folio et de la page. Pour la piqûre, par exemple, le changement de matière a tout juste pour effet de rendre l'opération plus facile, et non d'en modifier le principe; mais il semble que cette facilité plus grande tende à faire généraliser l'emploi d'une pointe fine, au lieu de la pointe de canif ou du tiers-point. L'usage du papier va aussi introduire des modifications dans les systèmes comme dans les types de réglure.

35. J. Leroy, *La description codicologique des manuscrits grecs de parchemin*, in *La paléographie grecque et byzantine*, Paris, 1977, pp. 27-44; *Quelques systèmes de réglure des manuscrits grecs*, in *Studia Codicologica* ed. K. Treu (*Texte und Untersuchungen*, 124), Berlin, 1977, pp. 291-312; et son répertoire: *Les types de réglure des manuscrits grecs* (*Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Bibliographies — Colloques — Travaux préparatoires*), Paris, 1976. — Pour le domaine latin et toujours pour des manuscrits de parchemin, il faut citer les travaux de L. Gilissen, *Un élément codicologique trop peu exploité: la réglure*, in *Scriptorium* 23, 1969, pp. 150-162, ainsi que ses *Prolégomènes à la codicologie*, mentionnés plus haut à la n. 21.

36. Il faut citer un précurseur, J. Bick, *Die Schreiber der Wiener griechischen Handschriften* (voir supra n. 34), qui mentionne avec sa terminologie le système de réglure des manuscrits de papier, mais souvent sans décrire le type de réglure, et quelques catalogues récents (Escurial, par G. de Andrés; *Aristoteles Graecus*, par D. Harlfinger, D. Reinsch et J. Wiesner, pour les manuscrits antérieurs à 1400), où le type est décrit sans que le système soit indiqué.

b) Systèmes de réglure

Les manuscrits de papier les plus anciens sont traités presque toujours à la manière des manuscrits de parchemin.

La réglure se fait le plus souvent feuillet par feuillet, selon le système 1[37], et l'assemblage des feuillets se conforme à la loi de Gregory[38]. Une telle pratique est encore attestée au XIV[e] siècle[39] et se rencontre sporadiquement jusqu'à la fin du XV[e] siècle[40], peut-être même au delà. Mais, assez tôt, les caractères spécifiques du papier, notamment, pour les papiers orientaux, la minceur de la feuille et l'absence de différence notable entre ses deux faces, ont entraîné des changements dans la manière de faire. Aux systèmes de réglure inventoriés et décrits par le P. Leroy viennent s'en ajouter d'autres qui paraissent propres aux manuscrits de papier. En voici quelques exemples[41], empruntés pour la plupart à des manuscrits des XIV[e] et XV[e] siècles:

1*) Réglure faite folio par folio, au recto du folio[42]; pour qui ouvre le manuscrit, la réglure est en relief sur la page de gauche, en creux sur celle de droite.

37. Selon la nomenclature du P. Leroy: réglure faite folio par folio ou feuillet par feuillet, sur le côté poil dans le cas du parchemin; c'est ce système qui a été utilisé pour la réglure des *Vindobonenses theol. gr.* 19 (a. 1196) et 42 (2[e] moitié du XII[e] siècle), tous deux faits de papier oriental. — D'autres systèmes pratiqués pour le parchemin sont représentés dans les manuscrits de papier: dans le *Vindobonensis hist. gr.* 63 (a. 1319), fait de papier italien (ff. 1-89) et de papier oriental (ff. 90-134), le système 3 (réglure tracée sur le feuillet extérieur du cahier ouvert) et le système 4 (réglure sur le feuillet intérieur du cahier ouvert) sont associés.

38. En ce sens que les deux pages se faisant face présentent toujours une réglure du même type, en saillie ou en creux, la distinction entre le côté poil et le côté chair ne jouant pas de rôle puisqu'il s'agit de papier.

39. Par exemple dans le *Vinbobonensis theol. gr.* 88, de la première moitié du XIV[e] siècle.

40. Un exemple tardif est celui du *Vindobonensis phil. gr.* 84, copié en 1495, à Venise, par Jean de Patras.

41. Tirés du recueil de J. Bick, *passim*, comme d'ailleurs les exemples cités aux notes 37, 39 et 40.

42. Système attesté dans le *Vindobonensis jurid. gr.* 3 (vers 1300), fait de papier oriental, et dans le *Vindobonensis theol. gr.* 113 (a. 1412), fait de papier italien.

2*) Réglure faite folio par folio, au verso du folio[43]; le résultat, pour qui ouvre le manuscrit, est l'inverse de celui que donne le système 1*. Le système 2* est beaucoup plus fréquent que le précédent.

3*) Réglure faite sur deux ou plusieurs folios à la fois, au recto des folios[44]; le résultat est comparable à celui du système 1*.

4*) Réglure faite sur deux ou plusieurs folios à la fois, au verso des folios[45]; résultat comparable à celui du système 2*, et fréquence plus grande que celle du système 3*.

5*) Réglure faite sur la face interne du feuillet ouvert[46], de telle sorte qu'après pliage elle apparaît en saillie sur le recto du premier folio, en creux sur le recto du second.

6*) Réglure faite sur la face externe du feuillet ouvert, de telle sorte qu'après pliage elle apparaît en creux sur le recto du premier folio, en saillie sur le recto du second.

7*) Réglure du même type que 5*, faite sur deux ou plusieurs feuillets à la fois.

8*) Réglure du même type que 6*, faite sur deux ou plusieurs feuillets à la fois.

Cette liste, qui ne prétend pas être complète, donne une idée de la variété des systèmes de réglure propres aux manuscrits de papier. Avec les systèmes 1* à 4*, les deux pages se faisant face dans le livre ouvert ont un mode d'impression différent, en saillie sur l'une, en creux sur l'autre. Avec les systèmes 5* à 8*, le résultat est identique, à l'exception des pages appartenant à deux cahiers successifs et de celles d'un cahier ouvert en son milieu, qui offrent le même mode d'impression.

Tous ces systèmes de réglure sont pratiqués avec la pointe sèche, seul procédé qui permette d'imprimer un trait, en relief ou en creux, sur les deux faces du folio à la fois. L'emploi de la mine de plomb

43. Il faut citer, parmi bien d'autres, le *Vindobonensis hist. gr.* 39 (a. 1399), et le *Vindobonensis phil. gr.* 178 (a. 1429/1430), tous deux faits de papier italien.

44. Par exemple dans le *Vindobonensis phil. gr.* 289 (fin du XV[e] siècle).

45. Voir entre autres les *Vindobonenses theol. gr.* 87 (a. 1445) et 285 (a. 1459), réglés par deux folios à la fois, et le *phil. gr.* 64 (ff. 85-138), oeuvre de Jean Rhosos à Rome en 1457, où les folios sont réglés par deux ou par trois, mais aussi un par un (système 2*).

46. Système attesté dans les *Vindobonenses phil. gr.* 151 (a. 1427) et 284 (a. 1498/1499).

ou de l'encre, qui, à de très rares exceptions près[47], ne se rencontre qu'à la Renaissance, exige que le tracé soit fait sur l'une et l'autre face du folio, et toujours folio par folio ou feuillet par feuillet. C'est le cas, entre autres, du *Vindobonensis suppl. gr.* 45 (copié à Ferrare au milieu du XVe siècle), qui présente toutefois la particularité de contenir deux cahiers (n°s 31 et 32) où la réglure a été tracée à la pointe sèche.

c) Types de réglure

Au début de l'emploi du papier, il n'existe pas de type de réglure propre aux manuscrits faits de cette matière: la mise en page, matérialisée par la réglure, répond aux besoins de présentation du texte à transcrire. Il est inutile que je m'étende ici sur les types de réglure, extrêmement variés, pour lesquels nous disposons, après l'initiative des Lake, du répertoire méthodique du P. Leroy[48], sans compter divers essais de codification[49]. En revanche, il est important de constater, à partir du milieu du XIIIe siècle au moins, l'apparition de types de réglure simplifiés dans les manuscrits de papier. La simplification la plus courante consiste à supprimer les lignes horizontales destinées à guider l'écriture. Plusieurs explications peuvent en être proposées: le souci qu'ont les érudits, grands producteurs de manuscrits de papier, de garder une certaine liberté dans le choix du module d'écriture et dans le nombre de lignes à la page; la présence des vergeures du papier qui, dans le cas d'un pliage in-folio ou in-8°, sont parallèles aux lignes d'écriture[50] (il faudrait alors examiner ce qui se passe en cas de pliage in-4°, où les vergeures sont perpendiculaires aux lignes d'écriture[51]);

47. Sur parchemin, on en a des traces dans les manuscrits de la Collection philosophique (IXe siècle) et le P. Leroy vient tout juste d'en signaler l'emploi dans les manuscrits italiotes du XIIe siècle (voir le texte de sa communication au Colloque).

48. Voir supra, note 35.

49. Celui du P. Leroy, publié en tête de son répertoire, celui d'A. Tselikas, d'autres encore, comme celui de D. Muzerelle, la tendance étant de déterminer une codification qui permette une exploitation informatisée des données.

50. Comme le suggère O. Kresten, *Statistische Methoden der Kodikologie bei der Datierung von griechischen Handschriften der Spätrenaissance*, in *Römische Historische Mitteilungen* 4, 1972, p. 34.

51. Peut-on penser que les pontuseaux, qui dans le pliage in-4° se trouvent parallèles aux lignes écrites, aient suffi, malgré leur écart, pour guider le copiste?

dernière explication: la linéation, tracée à la mine de plomb, a été effacée pour donner une plus belle apparence à la page écrite. Quoi qu'il en soit de ces essais d'explication, il reste que la réglure se réduit souvent:

a) soit à des lignes verticales, simples ou doubles, marquant les limites que la ligne écrite ne devra pas dépasser (ce qu'on appelle, en typographie, la justification), et parfois complétées par une ou deux lignes verticales supplémentaires en rapport avec des éléments secondaires du texte;

b) soit à un cadre rectangulaire limitant la surface à écrire, les lignes verticales étant simples ou doubles[52].

La typologie des réglures que portent les manuscrits de papier est un travail à peine esquissé[53]. Pour les réglures de la Renaissance, il faudrait partir des manuscrits signés par un copiste déterminé ou attribués avec certitude à sa production. Quelques monographies de copistes, comme celles de Mgr Canart sur Emmanuel Provataris[54] et d'O. Kresten sur André Darmarios[55], fournissent des exemples de recherches générales où la codicologie des manuscrits de papier tient une place assez large, mais la typologie des réglures n'y est pas abordée. On trouvera quelques spécimens de réglure, avec ou sans linéation, reproduits par Mgr Canart dans son étude du registre patriar-

52. Il arrive que le cadre ne comporte que trois côtés; il offre alors l'aspect d'un pi majuscule, comme dans le *Vindobonensis hist. gr.* 63 (a. 1319).

53. Seuls méritent d'être mentionnés les catalogues cités plus haut, à la note 36. — Je n'ai pas abordé ici le problème de l'ordre dans lequel sont tracées les deux parties de la réglure: le cadre et la linéation. Selon le P. Leroy (*Quelques systèmes de réglure...*, pp. 309-310), la linéation serait tracée avant les lignes verticales de justification. Cet ordre surprenant a été adopté dans certains cas, à en juger par les exemples qu'il cite, mais il ne faudrait pas croire qu'il a été généralisé. En effet, dans les manuscrits de papier datant de la Renaissance, on rencontre souvent des lignes de justification ou même de véritables cadres dépourvus de linéation (qu'elle ait été ou non tracée à la mine de plomb, puis effacée), mais pas, à ma connaissance, de linéation sans lignes de justification ou sans cadre. Des études ultérieures permettront de préciser et de nuancer ces observations sommaires.

54. P. Canart, *Les manuscrits copiés par Emmanuel Provataris (1546-1570 environ). Essai d'étude codicologique*, in *Mélanges Eugène Tisserant*, t. 6 (*Studi e Testi*, 236), Città del Vaticano, 1964, pp. 173-287 et 18 pl.

55. O. Kresten, *Statistische Methoden...* (cité n. 50), et les articles du même mentionnés à la n. 7 de la p. 26 de son article.

cal de Constantinople[56]. La recherche ainsi amorcée mérite sans aucun doute d'être développée.

d) Moyens utilisés pour tracer la réglure

Les instruments utilisés pour tracer la réglure, et le mode même du tracé n'ont pas fait l'objet d'études précises. La pointe sèche, qui imprime sa trace sur la matière à écrire, est l'instrument employé le plus souvent pour les manuscrits de papier, comme il l'est pour les manuscrits de parchemin. Mais la faible épaisseur du papier et sa moindre résistance font qu'une pression trop forte risque d'endommager la feuille en contact avec la pointe sèche. La réduction de la pression n'est pas gênante quand la réglure se fait folio par folio ou feuillet par feuillet, mais elle a pour effet de laisser des traces insuffisantes sur les derniers folios ou feuillets en cas de superposition. D'autre part, il est possible que, pour les manuscrits de papier, on se serve d'une pointe sèche émoussée ou, si l'on veut, d'un instrument indéterminé, comme Mgr Canart l'a observé à propos de deux manuscrits de Jean Chortasménos: «Souvent la réglure, tracée à sec selon un procédé qu'il y aurait lieu de déterminer, est à peine visible et ne se révèle qu'à la lumière rasante»[57].

La mine de plomb, dont la trace peut s'effacer comme celle du crayon, doit avoir été utilisée plus souvent qu'on ne le croirait; il est fort possible qu'un certain nombre de manuscrits de la Renaissance aient comporté une linéation à la mine de plomb, dont les traces ont disparu, alors que la réglure, limitée à un cadre partiel ou complet, était faite à la pointe sèche. Beaucoup plus rare, le tracé à l'encre exige un instrument, la plume, et une matière liquide, l'encre. Les deux procédés compliquent la tâche de préparation, puisque le tracé doit être fait sur l'une et l'autre face du folio, c'est-à-dire sur chaque page du manuscrit.

4. L'ordonnance des cahiers dans le livre

Qu'ils soient faits de papier ou de parchemin, les cahiers doivent présenter un moyen de les classer sans risque d'erreur afin d'éviter tout accident au moment de la reliure, plus précisément au cours de l'opération de la couture. Les procédés paraissent plus variés dans les manuscrits de papier, notamment dans ceux de la Renaissance, mais cette variété tient à l'époque de la copie et non à la matière utilisée. Un bref rappel sera donc suffisant.

56. P. Canart-G. Prato, *Les recueils organisés par Jean Chortasménos et le problème de ses autographes*, in *Studien zum Patriarchatsregister von Konstantinopel*, I (*Sitzungsber. Wiener Akad., Phil.-hist. Kl.*, 383. Bd.), Wien, 1981, pp. 115-176 (les réglures sont reproduites à la p. 149).

57. *Ibid.*, p. 147 et n. 77.

a) Signatures

Le numérotage des cahiers, assuré par les signatures dont chacun est pourvu, est un moyen simple et sûr, attesté dès l'antiquité[58]. Le type des signatures, leur disposition et leur nombre sont variables; je ne peux que renvoyer, sur ce point, au classement méthodique qu'en a proposé O. Kresten[59]. Quant à l'usage de deux ou plusieurs séries successives de signatures, D. Harlfinger a soutenu avec de bons arguments qu'il était lié à l'emploi de deux ou plusieurs sources différentes par le copiste[60].

Les signatures assurent l'ordre des cahiers, mais elles ne permettent pas de contrôler l'ordonnance des feuillets à l'intérieur de chaque cahier. Dans les manuscrits de la Renaissance, il arrive que le premier folio de chaque feuillet porte une signature particulière qui indique à la fois son rang dans le cahier et le numéro du cahier[61].

b) Réclames

L'emploi des réclames (catch-words, Reklamanten), c'est-à-dire l'inscription au bas du verso du dernier folio d'un cahier des premiers

58. Quelques exemples rencontrés dans des manuscrits de la Renaissance — de parchemin ou de papier — sont donnés par J. Irigoin, *Pour une étude des centres de copie byzantins* 1, in *Scriptorium* 12, 1958, p. 222.

59. O. Kresten, *Statistische Methoden...*, p. 36.

60. D. Harlfinger, *Die Textgeschichte der pseudo-aristotelischen Schrift* ΠΕΡΙ ΑΤΟΜΩΝ ΓΡΑΜΜΩΝ, Amsterdam, 1971, pp. 26-31.

61. Cette manière de faire, d'origine occidentale, semble avoir été pratiquée par des copistes italiens, puis elle a été adoptée par des scribes grecs. On en a des exemples variés dans l'*Oxoniensis Collegii Novi* 31, manuscrit copié pour le cardinal Pole par quatre mains différentes, celles de Bernardin de Crémone, Gentien Hervet, Bernard Felicianus et Constantin Mesobotès, travaillant de concert, mais chacun avec ses habitudes, à la transcription de cette chaîne sur le Psautier.

mots du cahier suivant, apparaît sporadiquement au XIII[e] siècle[62] et se développe à la Renaissance. La place des réclames et leur orientation sont des critères de classement et de datation qui peuvent être importants, comme l'a bien montré O. Kresten[63].

c) Foliotation et pagination

Le numérotage des folios ou des pages, attesté dans les manuscrits grecs de la fin de l'antiquité, est inconnu du moyen âge byzantin. Dans les manuscrits de papier, foliotation et pagination sont, jusqu'au XVI[e] siècle, postérieures à la copie; elles ne paraissent jamais dues au scribe lui-même.

5. Les formats des manuscrits de papier

Qu'il utilise du papier arabe, espagnol ou italien, le copiste d'un manuscrit grec n'a le choix, pour les dimensions de la feuille, qu'entre un très petit nombre de formats, deux le plus souvent. Il s'ensuit que, dans une période déterminée, le format des manuscrits de papier est assez peu varié.

a) Papiers orientaux

Les trois formats du papier oriental (voir ci-dessus n. 25), avec toutes les combinaisons de pliage, ne donnent que cinq formats de livre où seuls le nombre et l'importance des rognages introduisent de légères différences:

1. Très grand format, obtenu par le pliage en deux de la feuille du format supérieur:
   495 mm sur 330 mm (*Parisinus gr.* 1393, du XIII[e] siècle).
2. Grand format, obtenu:
   a) par le pliage en quatre de la feuille du format supérieur:

62. D'abord dans l'Italie méridionale et certainement à l'imitation des manuscrits latins (voir J. Vezin, *Observations sur l'emploi des réclames dans les manuscrits latins*, in *Bibliothèque de l'École des chartes* 125, 1967, pp. 5-33, selon qui cet usage est attesté dans les manuscrits bénéventains dès le X[e]-XI[e] siècle); le plus ancien exemple daté est celui du *Vaticanus gr.* 1296 (*Souda*), achevé en 1205.

63. O. Kresten, *Statistische Methoden...*, p. 37, avec le tableau de la p. 50.

   340 mm sur 250 mm (*Londiniensis Burney* 21, de 1292);
   353 mm sur 262 mm (*Parisinus gr.* 1715, de 1289);
   b) par le pliage en deux de la feuille du format moyen:
   348 mm sur 263 mm (*Parisinus gr.* 2390, du XIII[e] siècle, manuscrit où le type b) est associé au type a)).
3. Format moyen, obtenu:
   a) par le pliage en quatre de la feuille du format moyen:
   260 mm sur 165 mm (*Bodleianus Laud. gr.* 40, de 1289-1290);
   248 mm sur 160 mm (*Parisinus gr.* 2707, de 1301); dans ces deux manuscrits le type a) est associé au type b);
   b) par le pliage en deux de la feuille du format inférieur:
   258 mm sur 175 mm (*Ambrosianus* D 54 sup., de 1272);
   255 mm sur 170 mm (*Laurentianus* 32,16, de 1280).
4. Petit format, obtenu:
   a) par le pliage en huit de la feuille du format moyen:
   197 mm sur 130 mm (*Londiniensis Arundel* 523, de 1313);
   b) par le pliage en quatre de la feuille du format inférieur:
   195 mm sur 120 mm (*Vaticanus gr.* 1532, du XI[e] siècle).
5. Très petit format, obtenu par le pliage en huit de la feuille du format inférieur:
   140 mm sur 96 mm (*Parisinus gr.* 2537, de 1272).

Ce choix d'exemples ne doit pas faire illusion. Le type de papier oriental le plus employé est la feuille du format inférieur, et le format de manuscrit le plus courant est le format moyen (n° 3). Sur vingt-huit manuscrits datés du XIII[e] siècle que j'ai examinés, vingt-quatre sont faits de feuilles du format inférieur (un seul avec mélange de feuilles du format moyen: n[os] 3 a et 3 b) et vingt-et-un sont des livres du format moyen.

b) Papier espagnol

Les manuscrits faits de papier espagnol et reconnus comme tels sont encore trop peu nombreux pour donner lieu à un classement de ce genre.

c) Papiers italiens

Pour les papiers italiens, on distinguera le XIII[e] siècle, où un seul format de feuille paraît attesté, et les siècles suivants. Faits avec des feuilles mesurant, avant rognage, 480 mm sur 330 mm, les manuscrits du XIII[e] siècle offrent trois formats différents:

290/310 mm sur 220/230 mm (pliage en deux);
200/220 mm sur 140/150 mm (pliage en quatre);
135/145 mm sur 95/105 mm (pliage en huit).

Les trois formats de papier attestés à partir du XIV[e] siècle dans les manuscrits grecs (voir la n. 25 ci-dessus; le plus grand format, dit impérial, ne semble pas avoir été employé par les copistes de manuscrits grecs), combinés avec les divers pliages, donnent les sept formats de livres que voici:

360/400 mm sur 260/300 mm (format royal, pliage en deux);
310/340 mm sur 220/245 mm (format moyen, pliage en deux);
265/310 sur 190/220 (a) format «reçute» ou, rarement, format moyen associé au format royal, pliage en deux);
(b) format royal, pliage en quatre);
220/245 mm sur 140/170 mm (format moyen, pliage en quatre);
190/215 mm sur 130/145 mm (a) format royal, pliage en huit);
(b) format «reçute» ou, rarement, format moyen associé au format royal, pliage en quatre);
145/175 mm sur 100/120 mm (format moyen, pliage en huit);
110/135 mm sur 80/100 mm (format «reçute», pliage en huit).

Les écarts indiqués sur les deux tableaux relatifs aux manuscrits faits de papier italien visent à mettre en évidence les effets du rognage et à rappeler qu'ils sont multipliés par le pliage: un rognage de 5 mm en tête, en gouttière et en queue, avec un pliage in-folio, diminue de 10 mm la largeur et la longueur de la feuille, alors qu'avec un pliage in-8° la largeur est diminuée de 20 mm et la longueur de 20 mm aussi. D'autre part, plus les dimensions du manuscrit sont petites, plus il est difficile de distinguer le papier du format moyen, fortement rogné, du papier du format «reçute», légèrement rogné.

d) Manuscrits mixtes

Lorsque parchemin et papier sont mélangés, le format adopté est tantôt celui qui permet d'épargner le plus le parchemin, matière plus chère, tantôt celui qui évite les chutes de papier, si la plus grande partie du manuscrit est faite de cette matière. La seconde solution ne différencie pas, pour le format, le manuscrit hybride et le manuscrit de papier. La première est à l'origine de manuscrits de dimensions singulières.

6. Quelques applications

Au cours de ce rapport j'ai eu l'occasion de signaler des recherches en cours ou à faire. Je voudrais maintenant, en guise de conclusion, indiquer quelques applications de l'étude codicologique des manuscrits de papier.

a) Détermination de pratiques régionales

L'emploi de cahiers où parchemin et papier se mêlent selon des formules fixes paraît dû à une influence italienne. Cette pratique ne se rencontre que dans l'Italie méridionale ou dans des régions soumises à la domination vénitienne (Iles Ioniennes, Morée, Crète)[64]. Pour un manuscrit antérieur à la Renaissance, on dispose ainsi d'un moyen de localiser approximativement la région où il a été copié. D'autre part, la présence dans un manuscrit plus ancien, qu'il soit fait de parchemin ou de papier, de cahiers de restauration de type mixte fournit une indication de même nature sur la région où il se trouvait au moment où il a été restauré[65].

b) Chronologie de l'évolution du cahier de papier chez un copiste ou dans un atelier

L'exemple d'André Darmarios, étudié par O. Kresten, est particulièrement significatif, qu'il s'agisse du type de cahier (du ternion au denion), du nombre de lignes à la page (de 13 à 30) et de leur relation avec le format du livre[66]. Il ne fait pas de doute que des enquêtes portant sur d'autres copistes ou sur des ateliers entiers ne pourront pas négliger de tels faits.

c) Études statistiques: quelques directions de recherche

A partir du milieu du XIII[e] siècle, le grand nombre des manuscrits de papier, qui s'accroît encore à la Renaissance, offre des con-

---

64. Voir supra, pp. 289-290.
65. C'est le cas du *Neapolitanus gr.* 4* (*ex-Vindobonensis suppl. gr.* 74), manuscrit de parchemin du XI[e] siècle restauré au XIII[e] avec des ternions de papier encartés dans un feuillet de parchemin.
66. O. Kresten, *Statistische Methoden...*, *passim*.

ditions favorables pour une étude statistique. Le premier à avoir employé une telle méthode est O. Kresten, dans ses *Statistische Methoden der Kodikologie*[67]. Dans cet article paru en 1972, il appliquait les méthodes de la statistique à un domaine limité (manuscrits de la fin de la Renaissance) et à une question précise (procédé de datation); les résultats auxquels il aboutit et que matérialisent les histogrammes des pages 53 à 56 montrent l'intérêt et l'efficacité de la statistique pour la résolution des problèmes traités dans cet article. Six ans plus tard, Mgr Canart a rassemblé des données quantitatives dans les tableaux (p. 160-162) par lesquels s'achève son étude des aspects matériels et sociaux du livre grec en Italie méridionale sous les règnes normand et souabe[68]. Depuis lors, les trois essais de codicologie quantitative de C. Bozzolo et E. Ornato, déjà cités[69], montrent un emploi plus fin des méthodes statistiques appliquées à la codicologie; je ne saurais trop conseiller la lecture de leur livre à ceux qui seraient tentés d'utiliser des méthodes statistiques, domaine où l'amateurisme n'est plus de mise.

A titre d'exemple, voici quatre applications possibles de la statistique à l'étude codicologique des manuscrits de papier:

1) L'emploi des méthodes statistiques permettrait de décrire avec précision la concurrence des papiers orientaux et des papiers occidentaux et son évolution au cours des XIIIe et XIVe siècles, et de déterminer la date vers laquelle, dans chaque région, le papier de fabrication italienne supplante ses concurrents.
2) De la même manière, on pourrait préciser comment, au cours du XIVe siècle, le parchemin fait progressivement place au papier (Mgr Canart a donné des dénombrements pour l'Italie méridionale[70], mais seulement jusqu'à l'an 1300; G. Prato étudie la question d'une manière plus générale).
3) Divers dénombrements publiés par Mgr Canart pour l'Italie méridionale[71] mériteraient d'être étendus à l'ensemble de la production des derniers siècles du moyen âge et de la Renaissance, avec un traitement statistique approprié.
4) Enfin, seule l'analyse des données[72] permettra d'établir une corrélation entre des variables multiples telles que système de réglure, type de réglure, nombre de lignes à la page, format du livre, contenu, etc.

67. Voir la note 50.

68. P. Canart, *Le livre grec en Italie méridionale sous les règnes Normand et Souabe: aspects matériels et sociaux*, in *Scrittura e Civiltà* 2, 1978, pp. 103-162.

69. Voir ci-dessus la note 26.

70. P. Canart, *Le livre grec...*, p. 161.

71. *Id.*, *ibid.*, pp. 160-162.

* * *

Les observations présentées au long de ce rapport ont mis en valeur un certain nombre de particularités codicologiques qui distinguent les manuscrits de papier des manuscrits de parchemin. J'ai eu, chemin faisant, l'occasion de citer des travaux récents qui en tiennent déjà compte et de mentionner des sujets à traiter. Il ne fait pas de doute que d'ici à notre prochaine rencontre les chercheurs présents ou à venir nous apporteront de nouveaux témoignages sur le caractère spécifique et sur la typologie des manuscrits de papier.

72. J.-P. Benzécri, *L'analyse des données*, t. I: *La taxinomie*; t. II: *L'analyse des correspondances*, 3e éd. Paris, 1979.

Suzy Dufrenne

RUBRICATEURS ET ORNEMANISTES DANS LES MANUSCRITS ÉCRITS EN MINUSCULES BOULETÉES

J'ai amorcé, pour le Colloque de paléographie grecque de Berlin, une analyse systématique des ornements et des rapports éventuels entre ces ornements et les données codicologiques de chacun des ma-

---

Abréviations des titres: livres et articles:

Dufrenne, *Ateliers* = S. Dufrenne, *Problèmes des ateliers de miniaturistes byzantins*, in *J.Ö.B.*, 31 (1981), pp. 445-470.

Furlan, *Marciana*, I/II/III/IV = I. Furlan, *Codici greci illustrati della biblioteca Marciana*, Milan 1978-81.

Hunger, *Minuskel und Auszeichnungsschriften* = H. Hunger, *Minuskel und Auszeichnungsschriften im 10.-12. Jahrhundert*, in Paléographie grecque, pp. 201-220.

Hutter, *Bodleian*, I/II/III = I. Hutter, *Corpus der byzantinischen Miniaturenhandschriften, Oxford, Bodleian Library*, Stuttgart 1977-1982.

Irigoin, *Minuscules bouletées* = J. Irigoin, *Une écriture du Xe siècle: la minuscule bouletée*, in Paléographie grecque, pp. 191-199.

Lake, *Dated Manuscripts* = K. et S. Lake, *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the Year 1200*, Boston 1934-1939.

nuscrits, écrits en minuscules bouletées, selon la définition des paléographes[1]. Mes conclusions restent trop partielles, car je n'ai pas encore pu consulter tous les manuscrits de ce groupe[2]. Je préfère donc ici dégager seulement un phénomène mis en valeur par mes analyses de ces manuscrits, la responsabilité du scribe ou du rubricateur, dans le tracé des ornements: un seul manuscrit, le Par. gr. 781, débordera le cadre des manuscrits écrits en minuscules bouletées.

Le groupe des manuscrits en minuscules bouletées, limité dans le temps (ca. 913/914 -985)[3], relativement homogène quant aux types d'ouvrages qui le composent[4], n'est pas localisé avec certitude. En dehors des manuscrits non illustrés, dont je ne m'occupe pas, il compte

---

PALÉOGRAPHIE GRECQUE = *La paléographie grecque et byzantine*. Colloques internationaux du C.N.R.S. (1974), Paris 1977.

SPATHARAKIS, *Corpus* = I. SPATHARAKIS, *Corpus of Dated Illuminated Greek Manuscripts to the Year 1453*, Leyde 1981 (1 vol. texte, 1 vol. pl.).

ŠEVČENKO, *The Illuminators* = I. ŠEVČENKO, *The Illuminators of the Menologium of Basil II*, in *D.O.P.*, 16 (1962), pp. 245-276.

WEITZMANN, *Buchmalerei* = K. WEITZMANN, *Die byzantinische Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts*, Berlin 1935.

des revues:

D.O.P. = *Dumbarton Oaks Papers*, Washington.
J.Ö.B. = *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, Vienne.

1. J'ai choisi, au moins dans un premier temps, les manuscrits présentés par IRIGOIN, *Minuscules bouletées*. Même si J. Leroy émet quelques doutes sur l'appartenance à la minuscule bouletée de certains de ces manuscrits (lettre du 2/11/1983), il faut tenir compte de la «difficulté de dénommer les types de transitions ou intermédiaires» (lettre du Prof. J. Irigoin du 4/1/1984). HUTTER, *Bodleian*, III, introduit à juste titre plusieurs manuscrits apparentés à la minuscule bouletée, qui relèvent de ces domaines marginaux: seul le Auct. T. 3.2. est écrit en pure bouletée.

2. Je n'ai pu consulter jusqu'à présent ni les manuscrits de Jérusalem, ni ceux du Sinai, ni ceux des USA. Mais j'ai eu connaissance de l'important travail de M.L. Agati sur les manuscrits en bouletées.

3. IRIGOIN, *Minuscules bouletées*, pp. 196-197.

4. HUNGER, *Minuskel und Auszeichnungsschriften*, p. 204, comme le groupe des manuscrits des Pères (Kirchenlehrerstil), encore que ce groupe déborde parfois celui des manuscrits écrits en minuscules bouletées (ex. Par. gr. 781).

à la fois des manuscrits à illustrations plus ou moins modestes et quelques-uns des chefs d'œuvres de la Renaissance macédonienne[5].

C'est dire l'intérêt qu'il peut susciter chez les historiens de l'art, habitués jusqu'à maintenant à étudier ces manuscrits du seul point de vue des images et des ornements, et à les disperser sous diverses rubriques de l'histoire de l'enluminure byzantine du Xᵉ siècle. Ainsi l'a fait K. Weitzmann dans son travail, toujours inégalé, des manuscrits byzantins des IXᵉ et Xᵉ siècles: sans parler d'une de ses hypothèses plus récentes pour l'un des manuscrits concernés[6], il suppose les uns constantinopolitains, les autres d'origine micro-asiatique (occidentale ou centrale)[7]. Avant de se lancer à nouveau dans ce domaine des localisations hypothétiques, basées sur les rapprochements de formes et de couleurs, il peut sembler prudent de suivre la circonspection des paléographes[8] et de tenter de comprendre la relative constance des ornements, répondant à une certaine homogénéité paléographique.

Confrontée à la définition paléographique du groupe et donc au problème des scriptoria, je me suis naturellement posé la question des rapports entre scribes et peintres, entre scribes et ornemanistes. Certes cette question n'est pas nouvelle[9], mais les tentatives pour cerner le vocabulaire byzantin de l'illustration manuscrite restent si limitées, que j'ai dû, avant d'aborder les manuscrits concernés, en risquer une

---

5. Ex. à Paris, le cod. gr. 139 et le Coislin 20; à Oxford, Bodl. Lib., Canonici gr. 110.

6. K. WEITZMANN, *Islamische und koptische Einflüsse in einer Sinai-Handschrift des Johannes Klimakus*, in *Aus des Welt der islamischen Kunst. Festschrift für Ernst Kühnel*, Berlin 1959, pp. 297-316 (réimp. dans K. WEITZMANN, *Byzantine Book Illumination and Ivories*, Londres 1980).

7. WEITZMANN, *Buchmalerei*, pp. 7-34, pour les mss. attribués à Constantinople (Lond. Add. 11300 et 22732; New York, Morg., M. 652; Oxford, Bodl. Canon. gr. 110; Paris, Coisl. 20, gr. 70 et 139; Patmos, 29 et 40; Vat. Chigi R. VIII. 54; Venise, app. I, 18); pp. 40-43, pour les mss. attribués à l'Anatolie occidentale (Florence, Laur. 8,27; Vienne, Theol. gr. 30); pp. 58-62, pour les mss. attribués à l'Anatolie centrale (Athènes, B.N. 210; Paris, B.N. gr. 654; Vatican, Ott. gr. 14).

8. IRIGOIN, *Minuscules bouletées*, pp. 199-200, qui insiste sur l'importance de Constantinople dans le développement de cette écriture, mais ne s'aventure pas dans d'éventuelles nuances régionales.

9. DUFRENNE, *Ateliers*, où j'ai tenté une sorte de bilan.

modeste approche.

Les colophons — et notamment ceux qu'ont publiés K. et S. Lake, qui mériteraient révisions et études, et auxquels pourtant je me réfère souvent — m'ont permis un rapide sondage pour repérer quelques termes, nommant les responsables de l'exécution des manuscrits. En dehors des simples scribes, le calligraphe, souvent mentionné[10], est, comme l'atteste saint Théodore Stoudite[11], spécialement chargé de fournir et de préparer la matière première du manuscrit.

Le mot de chrysographe et tous ceux qui expriment l'exécution des ors apparaissent à plusieurs reprises dans les colophons, qu'il s'agisse du fait de «dorer un manuscrit» (χρυσοσαντι)[12], d'écrire «en lettres d'or» (χρυσοις γραμμασι)[13], ou plus simplement de nommer le moine Théodore, qui a «enluminé» (χρυσογραφηθέν) le Psautier de Londres (Br. Lib., Add. 19352)[14], c'est-à-dire sûrement tracé les lettres d'or et peut-être les ornements, sans que l'on puisse pour autant affirmer qu'il est le peintre des miniatures marginales; une étude à la loupe des superpositions de couches jetterait d'éventuelles lumières sur ce problème[15].

Les mots qui traduisent la notion plus générale d'embellir recèlent encore quelques ambiguïtés: le plus souvent ils suggèrent le simple fait d'orner le manuscrit: ainsi dans le colophon tardif du Par. gr. 598 (βιβλιον...κοσμημενον)[16], ou dans le manuscrit d'Oxford, Christ Church, Wake 15 (εκοσμιθη)[17]. Mais dans le colophon du Vat. gr. 463, le possesseur du manuscrit dit avoir «fabriqué et orné» le manuscrit, dont il a «surveillé la copie» (κοσμηθεισα): en dehors du problème de la paternité d'exécution, attribuée au commanditaire ou propriétaire d'une oeuvre, on peut se demander si le verbe «orné» concerne les seuls ornements ou s'il peut aussi s'appliquer éventuellement à l'image[18].

Ailleurs il est indiscutablement question du peintre: Basile signe l'icône de saint Syméon Stylite qu'il a peinte (historiée : ἡστόρησεν), au fol. 151v du Lectionnaire de Chicago (Univ. Lib. 947)[19]. Plusieurs manuscrits mentionnent le «zôgraphe» (ζωγράφος: celui qui peint les êtres vivants), de toute évidence le peintre des images: ainsi, dans le Par. gr. 74, le scribe-auteur des poèmes, qui marquent la fin de chacun des évangiles, loue-t-il, au fol. 165v, le zôgraphe qui a représenté le chef du monastère[20]. Ce mot réapparaît, on le sait, sur le Vat. gr. 1613[21].

En dehors de ces nuances du vocabulaire byzantin, touchant l'ornement ou la peinture des manuscrits, certains colophons attri-

10. Lake, *Dated Manuscripts*, nn. 146, 300, 371, 383. Cf. R. Devreesse, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*, Paris 1954, pp. 46-47; B. Atsalos, *La terminologie du livre-manuscrit à l'époque byzantine*, Thessalonique 1971, pp. 252-254.

11. Migne, *P.G.*, 99, coll. 1739-1740. Cf. P. Lemerle, *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur l'enseignement et la culture à Byzance des origines au Xe siècle*, Paris 1971, pp. 124-128 sur le prôtokalligraphos.

12. Par. gr. 164: Lake, *Dated Manuscripts*, n° 174. N'ayant pas pu, pour l'ensemble des colophons présentés, revoir les textes sur les manuscrits, j'ai suivi la façon des Lake et renoncé à accentuer les mots grecs, car parfois une telle intervention supposerait une révision de la lecture. Il faudrait par ailleurs analyser au moins les colophons présentés dans les catalogues récemment publiés, mais un tel élargissement dépassait mon propos.

13. Leningrad, Bibliothèque publique, 789: Lake, *Dated Manuscripts*, n° 243.

14. Lake, *Dated Manuscripts*, n° 72. Voir la traduction et la présentation de ce colophon dans S. Der Nersessian, *L'illustration des psautiers grecs du Moyen Age, II: Londres, Add. 19352*, Paris 1970, p. 12.

15. Analyse amorcée par A. Suarez, qui prépare, sous ma direction, une thèse sur les manuscrits illustrés de Saint-Jean-Stoudios.

16. Lake, *Dated Manuscripts*, n° 160.

17. Lake, *Dated Manuscripts*, n° 194.

18. Lake, *Dated Manuscripts*, n° 292. Bibliographie récente dans S. J. Voicu-S. D'Alisera, *I.MA.G.E.S. Index in manuscriptorum graecorum edita specimina*, Rome 1981, p. 247: voir surtout J. C. Andersen, *Cod. Vat. Gr. 463 and an Eleventh-Century Byzantine Painting Center*, in *D.O.P.*, 32 (1978), pp. 178-179, qui republie, traduit, analyse, avec d'excellentes remarques, les données du colophon (se méfier seulement du sens élargi donné au mot chrysographie, appliqué aux lignes d'or utilisées pour le drapé des figures).

19. G. Vikan, ed., *Illuminated Greek Manuscripts from American Collections. An Exhibition in Honor of Kurt Weitzmann*, Princeton 1973, n° 24, pp. 110-111.

20. Transcription, traduction française et bonnes analyses dans la thèse inédite présentée à l'E.P.H.E. et à la Sorbonne en 1976 par J.-G. Violette, *Étude des miniatures du manuscrit grec 74 (Paris, Bibliothèque Nationale)*, I, pp. 23-26. Voir aussi I. Spatharakis, *The Portrait in Byzantine Illuminated Manuscripts*, Leyde 1976, pp. 65-66.

21. Voir ci-dessous, pp. 310-311; voir surtout Ševčenko, *The Illuminators*, pp. 245-276.

buent le rôle glorieux de peintre au commanditaire. La question a été soulevée à propos du Vat. gr. 463. Il faudrait d'ailleurs comparer cette terminologie des colophons à celle des inscriptions dédicatoires des églises. Le texte subtil du folio 273 du manuscrit d'Esphigmenou 25[22] mentionne à la fois Théodore, le versificateur qui est aussi le scribe, et Léon Chthamalos, le commanditaire, qui a «embelli» (καθωραϊσας) le dedans (cf. peinture) et le dehors (cf. reliure) du livre qu'il a acquis. Il semble utile de donner la traduction de ces vers, qu'a rédigée à mon intention mon collègue et ami, J. Paramelle[23], et qui corrige le résumé erroné, récemment publié[23 bis]: «Moi, Léon Chthamalos, d'une âme et d'un coeur fervent, j'ai fait l'acquisition de ce (livre); après avoir embelli le dedans et le dehors, c'est à mon fils bien-aimé, à mon (cher) Basile, que j'en fais don, avec largesse, et que je l'attribue, pour sa protection, sa sauvegarde, son salut (dans) tous les siècles. Le monde vivait sa septième - en plus de trente et de six-cents - année, outre les six millénaires déjà écoulés, lorsqu'il fut écrit par les doigts de Théodore, pécheur, pauvre et misérable, pour la gloire du Père et du Fils, ainsi que de l'Esprit divin, et pour le salut de l'âme de Léon l'illustre, son possesseur».

De telles affirmations rejoignent le texte du poème de Vat. gr. 1613, qui, dès ses premiers vers, invite à la contemplation de l'action de Dieu dans ses saints — vers 2 — (chantés par le Synaxaire) et dans la création de l'univers — vers 4 —. Dans cette suite versifiée, les variations ingénieuses sur le livre, textes compilés et décorés de peinture, amplifient le thème impérial (de Dieu et de Basile!) et le thème hagiographique selon le contenu de l'ouvrage: à la lumière des astres, dont Dieu — en zôgraphe céleste — a orné la voûte (la «tente»: δερριν: cf. ps. 109,2) du ciel, répond la lumière des couleurs qui, par l'empereur, ornent le parchemin (δερρεων), à la louange du Verbe

22. Lake, *Dated Manuscripts*, n° 118.

23. Qu'il me soit permis ici de remercier le P. J. Paramelle pour cette traduction et pour son aide inappréciable dans l'interpretation des colophons les plus subtils.

23 bis. Spatharakis, *Corpus*, n° 136, p. 41, qui résume ses erreurs d'interprétation de ce colophon, alors qu'il cite dans la bibliographie la juste interprétation de P. Canart et J. Leroy, in Paléographie grecque, p. 256, sans y prêter attention. D'ailleurs la désinvolture générale de l'auteur face aux colophons (dont il ne donne ni le texte, ni la traduction) et face aux images (cf. les analyses du Par. gr. 510!) prive ce travail du sérieux qu'exige un corpus.

et des saints. Ici encore le commanditaire devient le «fabricant»: le combien peu érudit Basile II devient le compositeur d'un texte, d'ailleurs laissé sous silence, et le peintre des images, seules gloires de ce manuscrit de luxe[24]. Dans un tel contexte, les inscriptions du nom des huit zôgraphes, près des images du manuscrit, peuvent certes répondre à des nécessités d'attribution et de payement de la tâche accomplie par chacun[25], mais ces exceptionnelles «signatures» des zôgraphes au service de l'empereur s'éclairent sûrement aussi par référence au Maître, le zôgraphe céleste.

Sans m'attarder ici sur quelques autres manuscrits, sans revenir sur le vocabulaire du frontispice de l'Évangile de Melbourne[26], le choix des analyses effectuées montre le profit qu'il y aurait à prolonger cette réflexion et cette collaboration des historiens des images et des spécialistes des textes manuscrits.

Certes, comme l'a naguère observé K. Weitzmann[27], les données de telles inscriptions sont fragmentaires parce que rares; mais cette rareté même, face aux précisions des scribes sur le travail accompli, peut être signifiante, soit que les scribes, selon les normes possibles de leur fonction, assurent eux-mêmes le tracé des ornements, soit aussi que le travail des peintres s'effectue après (voire avant) l'intervention du copiste et toujours hors de sa responsabilité. Néanmoins ces indices des textes et le toujours insuffisant argument *ex silentio* doivent s'éclairer par les données des ornements et des images.

Plusieurs manuscrits d'Oxford permettent désormais de confronter «mains» des scribes et «mains» des ornemanistes: quand un manuscrit peut révéler un changement de main de scribe: tantôt à chaque

24. Lake, *Dated Manuscripts*, n° 279. La traduction anglaise de ce poème a été donnée par Ševčenko, *The Illuminators*, pp. 272-274.

25. I. Ševčenko, *On Pantoleon the Painter*, in *J.Ö.B.*, Festschrift für Otto Demus zum 70. Geburtstag, 21 (1972), pp. 241-249.

26. H. Buchthal, *An Illuminated Byzantine Gospel Book about 1100 A.D.*, in *Special Bulletin of the National Gallery of Victoria*, Centenary Year (1961), Melbourne 1961, pp. 1-13, réimp. in H. Buchthal, *Art of the Mediterranean World A.D. 100 to 1400*, Washington 1983, pp. 140-149.

27. K. Weitzmann, *Illustrations in Roll and Codex. A Study of the Origin and Method of Text Illustration*, Princeton 1947[1]/1970[2], p. 186.

main correspond un type d'ornement[28], tantôt aucune correspondance n'est décelable entre les ornements et les diverses mains[29]. Il faut donc attendre un dossier plus nourri de semblables observations pour tenter de les mieux interpréter.

L'ornement lui-même peut sembler révélateur. Les qualités de mise en page, du dessin, des harmonies chromatiques, souvent opposées à la maladresse de l'application des couches (ou à la médiocrité de préparation des pigments — ? —), les débordements hors du cadre tracé ou les épaississements inégaux des couleurs semblent suggérer le travail de scribes, doués dans l'art du dessin, mais peu versés dans la technique des couleurs. Il faut pourtant attendre un bilan plus complet des façons de faire des peintres byzantins pour conclure en sécurité[30].

La présence d'une minuscule, répétant sur la marge de gauche la lettrine, qui correspond à l'initiale du premier mot du paragraphe, n'est pas strictement signifiante, car elle pouvait tout autant faciliter la tâche du scribe lui-même, divisant son travail en plusieurs temps, que préparer l'intervention d'un rubricateur spécialisé[31].

Par contre le tracé des lettrines, inscrit, dans ses moindres détails, dans un espace réservé par l'écriture du texte, fournit comme une signature non d'un rubricateur, mais du scribe, capable de la double tâche de copier le texte et de l'orner[32]. C'est là un moyen de distin-

28. Voir notamment les cod. Roe 24, Auct. E. 2.14, Baroc. 186, Auct. D inf. 2.14: HUTTER, *Bodleian*, III, nn. 21, 25, 59, 97, pp. 35, 39, 90-91, 152-153. Parfois deux mss. ne formant pas une même édition révèlent la même main du scribe et le même ornement: ex. cod. Canon. gr. 101 et le Auct. B. subt. 6: HUTTER, *Bodleian*, III, nn. 30-31, pp. 46-48 et figg. 166-119.

29. Parfois les variantes ornementales ne correspondent pas aux variantes de répartitions des mains: ex. Auct. E. 1.12: HUTTER, *Bodleian*, III, n. 34, pp. 38-39.

30. Parmi bien d'autres exemples, on peut citer le Par. gr. 781 (voir ci-dessous, pp. 313-314), le Ven. gr. 569.

31. Ex. le manuscrit de Venise, Marc. gr. II, 179: bien visible sur deux reproductions de FURLAN, *Marciana*, II, figg. 27-28. Le phénomène ne s'observe pas dans les deux manuscrits «frères», le Par. gr. 654 et le Vat. Ottob. gr. 14.

32. Voir notamment à Oxford, Bodl. Lib., Baroc. 180, ff. 49ᵛ, 143ᵛ, 101; Auct. E. 2.6., ff. 47ᵛ, 238, 147, 53ᵛ, 121ᵛ (HUTTER, *Bodleian*, III, nn. 58 et 64, pp. 88-90 et 96-97, figg. 224-226, 238-242); à Venise, Marc. gr.

guer l'ornement, dû à un simple scribe, de celui qu'exécute un rubricateur-ornemaniste.

Face aux questions multiples ainsi posées, face aux données positives déjà dégagées, les quelques preuves que les manuscrits écrits en minuscules bouletées me permettent de verser au dossier de cette recherche des responsables des ornements, dans les manuscrits byzantins, ne sont donc pas négligeables. Au premier abord, on est tenté d'opposer la confection de deux catégories de ces manuscrits: d'une part les lourds volumes, écrits sur deux colonnes et consacrés à des textes des Pères cappadociens (ou supposés tels), tous d'ornementation modeste, limitée à de rares en-têtes et à des lettrines plus ou moins nombreuses, traitées à l'encre ou en couleurs; d'autre part, les volumes écrits sur une seule colonne, de format normalement plus réduit, manuscrits de haut luxe, où l'or joue un rôle essentiel. Néanmoins la qualité de l'édition rapproche ces deux types de manuscrits: sauf exceptions, la mise en page soignée, le choix des majuscules distinctives et la localisation des ornements, et spécialement des lettrines, sont strictement soumis à la charpente signifiante des textes. L'ornement, comme aussi la place de l'image figurative sont discrets. En fait l'élégance, qui définit l'écriture de cet ensemble de manuscrits[33], caractérise aussi leur ornementation.

C'est un manuscrit, que j'ai d'abord cru à tort pouvoir rattacher au groupe écrit en minuscules bouletées, le Par. gr. 781[34], qui m'a mise sur la voie de nouvelles observations de détails éclairants: grâce à une analyse où l'ornement révèle sa parenté avec la paléographie, il est possible non pas seulement de suggérer, mais de démontrer que le copiste est ici responsable du tracé et du coloriage des grandes et moyennes lettrines et de l'unique en-tête initial. En effet la forme et certains détails de plusieurs lettrines, peintes en bleu et jaune (les

137, ff. 126, 224, 216, 42 (FURLAN, *Marciana*, II, figg. 38-40 et 42), sans pourtant pouvoir généraliser: voir la figure tenant le T au fol. 244ᵛ (pl. IX); à Vienne, Bibl. Nat., theol. gr. 30, ff. 25ᵛ, 32, 37 [P. BUBERL et H. GERSTINGER, *Die byzantinischen Handschriften der Wiener Nationalbibliothek II: Die Handschriften des X. bis XVIII. Jahrhunderts* (*Beschreibendes Verzeichnis der illuminierten Handschriften in Österreich*, NF IV/2), Leipzig 1938, pl. 36, figg. 1, 3-4].

33. IRIGOIN, *Minuscules bouletées*, p. 198.

34. HUNGER, *Minuskel und Auszeichnungsschriften*, p. 204.

kappa, *omicron*, *tau*[35]) (fig. 1) se retrouvent exactement dans les simples petites majuscules (fig. 2), écrites par le scribe à la même encre que l'ensemble du texte: ainsi les doubles cercles des lettrines formant les *omicron*, animés à l'intérieur par quatre motifs tripartites, répartis aux quatre points supposés d'intersection du cercle interne et de lignes verticales et horizontales (fig. 3), répètent également, comme les majuscules du texte (fig. 4), l'esprit tracé au centre même du cercle intérieur[36]. Ainsi les *kappa* (figg. 5-6) à la haste verticale allongée et achevée en fin trait bouclé présentent leurs deux obliques à peine accrochées à la haste verticale et se terminant par des motifs triangulaires, fleuronnés ou perlés[37]. C'est là une sorte de signature du scribe, qui dévoile ailleurs ses lacunes d'ornemaniste: doué d'un talent de dessinateur, il utilise pourtant volontiers règles et compas, qui affectent certains de ses tracés d'une certaine sécheresse. La mauvaise application des couleurs trahit peut-être son manque de dextérité dans le maniement du pinceau ou dans la préparation des pigments. Quant à l'écaillage de l'or, ici comme souvent, réservé au folio initial (tandis que dans la suite du texte le jaune de l'ornement joue le rôle d'*ersatz* de l'or), il atteste sans doute que ce scribe n'est pas un chrysographe[38].

Le manuscrit génois (Bibl. Franz., Miss. Urb. 17)[39], bien typiquement écrit en minuscules bouletées, atteste également que son ornementation la plus abondante est l'oeuvre du scribe. Ses modestes majuscules marginales, spécialement les *epsilon* (fig. 7), tracées à l'encre brune et coloriées à l'encre rouge, présentent en effet la même forme et l'assemblage des mêmes motifs géométriques et végétaux que les lettrines ornementales, tracées en rouge et peintes

35. Exemples de *tau* en simples majuscules: ff. 1, 6, 14, 90; en lettrines ornées: ff. 19, 52, 143.

36. Exemples d'*omicron* en simples majuscules: ff. 9^{v}, 10^{v}; en lettrines ornées: ff. 128^{v}, 195, 266^{v}, 286.

37. Exemples de *kappa* en simple majuscule: f. 47; en lettrine ornée: ff. 87^{v}, 112, 168.

38. Exemples de «bavure» des couleurs: f. 160^{v}. L'écaillage de l'or affecte le f. 2, où, là seulement, est employé l'or; ailleurs l'or fait place au jaune. Sans doute faudrait-il relever plus systématiquement qu'on ne l'a fait ce remplacement de l'or par du jaune dans des manuscrits du type «Blau-Gold-Ornament» (Weitzmann, *Buchmalerei*, pp. 7-8).

39. Dufrenne, *Ateliers*, p. 453 n. 47 et surtout dans le complément à mon rapport, in *J.Ö.B.*, 32/1, p. 280, figg. 1-4; en attendant la publication du catalogue entrepris par A.-C. Palau.

en bleu et vert[40]. Les en-têtes (fig. 8), de mêmes couleurs que ces lettrines, au fond vert, souvent écaillé, juxtaposent élégamment des motifs divers, mais relativement simples[41]. L'ornement de ce manuscrit, ainsi «signé» par le scribe, s'oppose, dans sa modestie soignée, au somptueux décor du folio 1, peint sur un feuillet hors cahier.

Ce frontispice, de pur style antiquisant, typique de la «Renaissance macédonienne», présente, dans un cadre circulaire, un poème servant d'introduction au volume (fig. 9). Le cadre, où s'inscrit ce poème, est formé de deux cercles concentriques, qui enserrent l'espace bleu foncé, piqueté de menus points blancs, où ondule un ruban alternativement rose et bleu. La souplesse et la profondeur des replis de ce ruban, obtenues par le dégradé subtil des couleurs, fournissent un des meilleurs exemples médiévaux de ce motif, cher à l'antiquité finissante[42]. Ce cadre circulaire est lui-même installé dans un haut rectangle: en haut, deux paons (?), aux plumes bleutées, s'avancent lentement vers un canthare central, où l'oiseau de gauche plonge déjà le bec. Dans la partie inférieure, deux branches, aux feuilles étroites et longues, partent du centre, nouées par deux rubans bruns. La rigueur du dessin et du modelé, la délicatesse des nuances chromatiques révèlent la main d'un maître.

Le Professeur J. Irigoin a bien voulu examiner pour moi l'écriture et le texte qu'encadre ce somptueux décor: voici l'analyse qu'il m'a transmise: «L'écriture n'est pas identique à celles des titres ordinaires du manuscrit. Et le poème en décasyllabes fournit, vers la fin, une indication intéressante:

...Ἀλλ'ὦ λατρείας μυσταγωγὲ τῆς ἄνω
Βασίλειε, τρίσμακαρ εὐσεβῶν κλέος,
Ἰωσὴφ τὸν σὸν οἰκέτην σκέπε
τεύξαντα ταύτην τὴν βίβλον θερμῷ πόθῳ
ἐξ ἧς κομίζοι ψυχικὴν σωτηρίαν.
Ἀμήν

40. Exemples d'*epsilon* en majuscule simple: ff. 3^{r-v}, 4^{v}, 17, 18, 82^{v}, 99, 101, 110^{v}, 118^{v}, 120^{v}, 121, 165, 180^{v}, 200, 227^{v}, 239. En lettrine ornée: ff. 2, 43^{v}, 209, 228, 270^{v}.

41. Voir surtout les en-têtes des ff. 2, 129, 144^{v}, 159, 209, 213, qui marquent les grandes divisions du texte.

42. Voir les exemples fournis par M. A. Frantz, *Byzantine Illuminated Ornament*, in *The Art Bulletin*, 16 (1934), pp. 66-67.

De ces cinq vers, le troisième est faux: il y manque deux syllabes. Et c'est justement le vers où Joseph, celui qui a fait (ou commandé) ce livre, se nomme, en invoquant la protection de saint Basile (dont les oeuvres figurent dans ce manuscrit). Il y a eu là probablement une adaptation maladroite d'un vers qui comportait un autre nom»[43].

Cet ornement et ce poème utilisent donc un modèle antique ou antiquisant: la paléographie et les ornements les distinguent de l'ensemble du manuscrit, oeuvre du scribe. On doit donc rapprocher ce folio magnifique, introduit hors cahier, des pleines pages illustrées (elles aussi normalement hors cahier, dans les manuscrits du Xe siècle[44]) et peut-être suggérer soit une exécution par un peintre de haut niveau, travaillant dans un atelier, hors du scriptorium responsable de la copie des textes et du tracé des ornements modestes, soit une exécution, par un peintre «itinérant», venu dans le scriptorium, pour peindre cet en-tête, selon un modèle ancien. Par ailleurs, là comme dans les exemples antérieurement cités, le versificateur semble attribuer au commanditaire, Joseph, la confection du manuscrit. Quoi qu'il en soit de cette exceptionnelle image, la forme et les motifs constitutifs des lettrines du corps du manuscrit permettent de déceler en certitude la main du scribe.

Dans l'état actuel de mes observations, ce sont pourtant les manuscrits de haut luxe, écrits en minuscules bouletées, qui permettent de mieux apprécier la responsabilité ornementale des rubricateurs. Les ornements rutilants d'or du Coislin 20, attestent que le rubricateur est l'auteur de l'ornement[45]. Le plus somptueux des en-têtes de ce manuscrit, celui de l'évangile de Matthieu, transmet comme une série de «signatures» de ce rubricateur (fig. 10). Le premier indice est fourni par le jeu des feuillettes, dressées au-dessus du cadre de l'en-tête, pendantes dans la suite de l'écriture du titre, comme dans celle du *titulus*, en haut de page, et enfin tour à tour dressées et pendantes dans l'ornement du bêta initial. De tels détails se retrouvent

43. Qu'il me soit permis de remercier chaleureusement le Professeur Irigoin pour son aide.

44. DUFRENNE, *Ateliers*, pp. 454-455.

45. Voir les en-têtes des ff. 152 (Marc), 224 (Luc), mais aussi les encadrements du f. 3 et des tables des canons (cf. fol. 6^v: WEITZMANN, *Buchmalerei*, pl. XI, 56). Il faudrait aussi remarquer les *lambda* du titre supérieur du f. 224, à la forme couchée, que l'on retrouve çà et là dans le manuscrit, et aux petits traits rouges qui l'animent et rappellent les petits traits des encadrements.

çà et là dans la suite du manuscrit (fig. 11).

Mais l'indice le plus exceptionnel, seulement visible à la loupe[46], est la suite des petits points, actuellement noirs (à coup sûr initialement argentés et maintenant oxydés), qui se superposent au tracé rouge de toutes les majuscules distinctives du titre. Les mêmes petits points noirs ponctuent la double ligne de l'encadrement de l'en-tête qui, délimitant une suite de pseudo-arcatures, est part constitutive de l'ornement (fig. 10). Ces points et leur scintillement originairement argenté nous transmettent donc une façon de faire du rubricateur, quand il trace des lettres ou des ornements, faisant jouer tour à tour les reflets de l'or et ceux de l'argent. De pareils points apparaissent çà et là dans le manuscrit[47]. Mais le traitement de l'ornement du folio 11, exceptionnel jusque dans la présence d'une minuscule icône au centre de l'en-tête, correspond à une qualité technique, elle aussi exceptionnelle, qui a assuré à cette page un excellent état de conservation, en contraste avec l'écaillage fréquent des autres ornements du manuscrit.

Malgré l'écaillage de ses ors[48], l'en-tête de Luc, au folio 224 du Coislin 20 (fig. 11), fournit un élément de comparaison important avec l'en-tête du folio 8 du célèbre Psautier de Paris (le Grec 139) (fig. 12), qui encadre le titre du recueil des psaumes, dominant le début du ps. 1. Ces deux en-têtes, en forme de π, juxtaposent quatre losanges sur le cadre supérieur, horizontal, tandis que deux autres losanges se superposent pour former chacun des côtés verticaux de l'encadrement. L'ornement du Paris Grec 139 passe plus inaperçu que celui du Coislin 20, car ses proportions[49], comparées au format du manuscrit, et ses dimensions réelles sont plus modestes que celles de l'en-tête de Saint Luc, dans le Coislin 20. Mais l'agencement des losanges est strictement semblable dans les deux manuscrits. L'irrégularité du tracé, plus évidente dans le Gr. 139, s'observe aussi dans certaines ruptures des lignes du Coislin 20. A part de menus traits verts dans

46. J'ai utilisé une loupe Agfa 8x.

47. Très limités en dehors du fol. 11, ces points «noirs» se retrouvent, par exemple, sur l'anse et sur l'encolure du vase de l'en-tête du fol. 152.

48. L'épaisseur de l'or et le relatif bon état de conservation des entêtes des ff. 11 et 358 s'opposent aux ornements des ff. 3, 5^v, 6^{r-v}, 152, 224.

49. Pour le Coislin 20: format de la page du fol. 224: 290 × 200 mm; dimensions de l'en-tête: 61 × 80 mm. Pour le Par. gr. 139: format de la page du fol. 8: 350 × 250 mm; dimensions de l'en-tête: 41 × 66 mm.

l'ornement du Coislin 20, les couleurs de ces deux en-têtes, aux motifs dessinés à l'encre rouge, font jouer, de manière analogue, le bleu, l'or et le fond blanc du parchemin. Des quadrilobes, occupant le coeur des losanges, se répondent dans les deux manuscrits. Seuls les motifs animant les quatre côtés des losanges diffèrent nettement. Certes, les nuances dans le tracé des lignes de ces deux en-têtes mettent en valeur deux «griffes» distinctes, mais les ressemblances l'emportent, qu'il s'agisse de la conception de l'ornement ou du choix des motifs. La mise en valeur de l'en-tête aux losanges dans le Par. gr. 139, au début du recueil des psaumes, souligne l'importance de ce rapprochement, même si l'ensemble des ornements du 139[50] témoignent de plus de diversité et de plus de spontanéité que ceux du Coislin 20. Et puisque les ornements du Coislin 20 sont l'oeuvre d'un scribe-rubricateur, il y a toutes les chances qu'il en soit de même pour les ornements du Psautier de Paris. D'ailleurs la beauté de l'écriture et des mises en page du texte des psaumes et des commentaires du psautier suppose un scribe de vive sensibilité artistique, peut-être doublé d'un rubricateur. Mais la modestie des proportions des motifs employés semble s'appliquer à mieux dégager la clarté et la beauté de l'écriture et de l'agencement des textes.

Ainsi l'analyse attentive, mais encore limitée, des ornements des deux types de manuscrits écrits en minuscules bouletées, les plus modestes et les plus somptueux, atteste que l'ornement, lié au texte, semble normalement l'oeuvre du scribe, ou d'un scribe-rubricateur, et que cet ornement a été exécuté dans le scriptorium responsable de la copie du texte. Ainsi se trouve confirmée l'opposition, transmise par l'analyse codicologique, entre les peintures en pleine-page sur folios insérés, oeuvre de peintres spécialistes, et l'ensemble du texte et de ses ornements, oeuvre des scribes du scriptorium.

J'entends poursuivre ce genre d'analyse à la loupe et reprendre, manuscrit par manuscrit, toutes les oeuvres que j'ai récemment étudiées, et notamment les manuscrits écrits en bouletées et ceux du scriptorium d'Ephrem, tout en poursuivant mes examens codicologiques. Parallèlement, j'élargis mes observations à d'autres groupes de manuscrits médio-byzantins. Mes conclusions s'affirment donc actuellement

50. Présentés par WEITZMANN, *Buchmalerei*, pp. 8-11, les ornements de ce manuscrit mériteraient une étude systématique compte tenu de leur nombre, de leur diversité, de leur originalité et de leur élégance.

strictement limitées. L'apparition des ornements à pétales ouverts (reife Blütenblattstil), si sensible dans le scriptorium d'Ephrem[51], semble, à première vue, accentuer les difficultés d'exécution par un simple scribe. Pourtant certains ornements, attestés dès le milieu du XIe siècle, où les motifs du type «en pétales ouverts» sont simplement dessinés sur le fond réservé du parchemin, semblent prouver que des scribes, doués de quelque talent de dessinateur, pouvaient tracer les motifs de base de ce type d'ornement, devenu le plus représentatif dès la fin du Xe siècle. Le rôle de scribe ornemaniste, doublé éventuellement d'un chrysographe, reste donc possible. Mais il faut attendre les résultats de nouvelles analyses pour qu'une généralisation de mes observations ne reste pas une pure hypothèse.

51. DUFRENNE, *Ateliers*, pp. 457-460. J'aimerais revenir bientôt sur les problèmes que soulèvent les rapports entre scribes et ornemanistes dans les manuscrits du type «en pétale ouvert».

Suzy Dufrenne - Carmen Dumitrescu

AUTOUR DU FICHIER DESCRIPTIF ET SYSTÉMATIQUE DES MANUSCRITS BYZANTINS DÉCORÉS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS

En fin 1982, ma chaire à l'École Pratique des Hautes Études a bénéficié d'une modeste aide financière qui m'a permis l'amorce d'une «opération pilote» visant la création d'un fichier de description systématique des manuscrits grecs byzantins à décoration et illustration de la Bibliothèque Nationale de Paris. Je présente ici le compte-rendu de ce travail et des conclusions qui se sont imposées à sa suite, compte-rendu rédigé par Mme Carmen Dumitrescu, historien de l'art byzantin maintenant fixée à Paris, que j'ai lancée sur ce projet.

Nous avons choisi pour commencer le fonds Coislin, bénéficiant déjà du Catalogue de Devreesse, sérieux bien qu'un peu vieilli, et nous avons suivi les manuscrits dans l'ordre normal des cotes. Pour chacun des manuscrits décorés examinés on a mis à jour la bibliographie — en utilisant aussi la publication I.M.A.G.E.S. — et on a précisé les données codicologiques: suite des cahiers selon la méthode de H. Hunger, types et systèmes de réglures selon J. Leroy. Mais nous nous sommes attachés surtout à la description détaillée des bandeaux déco-

ratifs, des en-têtes, des lettrines, et non seulement des miniatures figuratives. On a essayé aussi de marquer les analogies avec les manuscrits déjà publiés notamment par I. Hutter dans les Corpus des Manuscrits Byzantins illustrés.

Pour bien réaliser cette description il fallait d'abord essayer de trouver les équivalents français les mieux appropriés aux termes déjà choisis et employés par les auteurs qui s'étaient penchés sur cet aspect de l'ornementation byzantine, en premier lieu K. Weitzmann, mais aussi Buberl, Gerstinger, A. Franz et d'autres. Il s'agissait donc de jeter les bases d'un vocabulaire ou glossaire français de termes. On s'est vite rendu compte que si l'on voulait donner une description précise de chaque bandeau ou lettrine — constitués de plusieurs motifs ou unités décoratives — il était indispensable de délimiter les plus petites unités constitutives.

Les séances hebdomadaires de mon séminaire de l'E.P.H.E. ont été en partie consacrées à tester un premier lot de fiches, réalisées par Mme Dumitrescu, en s'appuyant sur la projection de diapositives pour stimuler l'effort collectif de trouver et de définir les termes français les mieux appropriés à la description des motifs, surtout quand ceux-ci glissent imperceptiblement d'une forme simple vers un aspect complexe ou composite. Ainsi, par exemple, il est indispensable de bien distinguer entre une demi-palmette et une demi-feuille à deux ou trois lobes; entre une feuille de lierre et une feuille lancéollée, etc. La traduction du terme créé par Weitzmann: «Laubsägestil» a suscité d'intéréssantes discussions et divers points de vue, car ce terme qui en allemand est très synthétique et qui suggère en même temps une technique particulière de découpage ajouré du bois, l'image d'une plaque de bois transpercée par des motifs décoratifs et un jeu pour les enfants, n'a pas d'équivalent français. Le plus simple serait de le traduire par décor «découpé» ou «en ajour», mais on peut aussi l'imaginer comme une plaque ajourée appliquée sur un fond clair ou or, ce qui justifie le terme de «décor découpé plaqué». Pour un autre terme de base définissant un style décoratif byzantin que Weitzmann a nommé «Blütenblattstil» j'ai déjà donné moi-même un équivalent français: «style en pétale-ouvert».

Cet effort collectif de définition a donné de bons résultats en mettant en même temps en évidence les embûches du subjectivisme visuel, surtout quand il s'agit de circonscrire des éléments qui, étant le fait d'artistes, subissent de subtiles variations au sein du même manuscrit. De toute évidence, on ne pourra jamais faire état de toutes ces minimes variations, mais on doit essayer de réduire les ornements à leur unités de base. Cette période d'essai a eu son utilité en nous montrant la voie à suivre: d'une part il est nécessaire d'élaborer un glossaire spécifique et, d'autre part, il est indispensable d'accompagner chaque terme ou définition d'un dessin ou schéma graphique pour pouvoir mettre le signe d'égalité entre unité visuelle et unité lexicale. Sans représentations graphiques équivalentes on ne peut pas avancer dans un travail de description concernant le domaine du visuel.

D'ailleurs, ce genre de travail a déjà été amorcé par une équipe du C.N.R.S. sous la direction de H. Stern, pour les mosaïques antiques, mais, là aussi, les difficultés soulevées par la description des motifs non-géométriques ont déterminé l'équipe de chercheurs à limiter son premier effort à la publication d'un Répertoire graphique du décor géométrique. Or, pour la décoration des manuscrits byzantins c'est surtout l'élément végétal qui constitue la partie la plus caractéristique, et même si cet élément est fort stylisé il ne peut se rétrécir dans les limites du géométrique. Pourtant, le Répertoire cité est un très précieux modèle et un point de départ qui pourrait constituer le «tronc» sur lequel vont se développer les «branches» spécifiques à chaque domaine de la décoration. C'est donc l'élaboration d'un Répertoire graphique avec glossaire français du décor des manuscrits byzantins qui nous semble s'imposer de toute nécessité et urgence. La publication d'un tel Répertoire présente l'avantage de créer d'emblée un instrument international de travail, les numéros donnés aux définitions de motifs, ornements composites ou champs décoratifs — accompagnés ou précédés toujours par le schéma graphique — étant des références qui se passent de toute «traduction» et pouvant être utilisés par n'importe quel chercheur ayant à décrire un décor de manuscrit byzantin. Bien entendu, on pourra enrichir ce répertoire par des définitions équivalentes en allemand, en anglais, etc.

Après l'élaboration de cet instrument de travail on pourra passer à une deuxième étape qui, elle aussi, devient nécessaire et qui dans un proche avenir offrira des possibilités d'étude beaucoup plus vastes. Nous avons en vue l'utilisation de l'ordinateur. En effet, à partir des motifs décoratifs codifiés par leur numéro d'ordre dans le Répertoire, il sera facile d'élaborer des fiches-type pour la mise en machine. Et nous pensons surtout aux lettrines, compte tenu de l'étroite collaboration interdisciplinaire qui pourra en résulter entre paléographes et historiens de l'art, car s'il est incontestable qu'une lettrine décorative appartient au domaine de l'histoire de l'art, il est tout aussi vrai qu'en tant que lettre écrite à un moment donné elle se rattache à l'histoire de l'écriture.

Annemarie Weyl Carr

THE PRODUCTION OF ILLUMINATED MANUSCRIPTS: A VIEW FROM THE LATE TWELFTH CENTURY

This article examines a cluster of late twelfth-century illuminated codices whose script and ornament cast light on the methods of their production. They belong to the large group of provincial Byzantine manuscripts known variously as the Karahissar group, the Nicaea School, or the decorative style[1]. Some 109 illuminated books belong to the group, and an additional forty-seven without illumination share the group's distinctive script, recently studied by Canart[2]. Chrono-

1. On the history of the group, see A. Weyl Carr, *A Group of Provincial Manuscripts from the Twelfth Century*, in *Dumbarton Oaks Papers*, 36 (1982), pp. 39-41. The title, decorative style, is an interim one, to be replaced by a historically definitive title when the local attribution of the group becomes clear.

2. P. Canart, *Les écritures livresques chypriotes du milieu du XIe siècle au milieu du XIIIe et le style palestino-chypriote «epsilon»*, in *Scrittura e civiltà*, 5 (1981), pp. 17-76.

logically, this group can be attributed to the second half of the twelfth and the first half of the thirteenth century, with the cluster in question lodged in the last decade or two before 1200. Locally, on the other hand, the group's attribution is problematic. United by distinctive artistic, palaeographic and technical features that suggest a limited territorial diffusion focused on Cyprus and Palestine[3], its membership is nonetheless so large that a limited attribution seems illogical. This dilemma has prompted, among others, the question of defining what a close kinship really looks like: by what signs illuminated manuscripts signal a common origin, and what kind of locality, or workshop, or scriptorium these signs imply.

Manuscript studies, Greek and Latin alike, have shown that the integrated scriptorium, with scribes and painters trained together to the creation and reiteration of homogeneous works, is far from a general pattern of manuscript production. It is equally clear that no single paradigm will replace it: manuscript production varied with time, place, type of text, and circumstances of patronage. Chronologically, one notes variations in the proximity with which scribe and painter worked together. Miniaturists working independently of a given scriptorium seem to have characterized the whole span of Byzantine illumination from the tenth-century miniaturists of Ephraem's manuscripts and of the manuscripts in the *minuscule bouletée*[4], through the early eleventh-century painter Pantoleon[5] and the twelfth-century Kokkinobaphos Master[6], to the miniaturists of the late thirteenth-century group of the Palaeologina[7]. But it is only at the extremities of this sequence, in the tenth and later thirteenth centuries, that the figural miniatures retreat from the written pages. In the

3. On the Cypriot attribution, see CANART, *Les écritures* cit., and CARR, *A Group* cit., pp. 39-66.

4. S. DUFRENNE, *Problèmes des ateliers de miniaturistes byzantins*, in *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik*, 31, 2 (1981), pp. 452-70.

5. I. ŠEVČENKO, *On Pantoleon the Painter*, in *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik*, 21 (1972), pp. 241-49.

6. Jeffrey C. Anderson is preparing a monograph on this artist. Until then, see his article, *The Seraglio Octateuch and the Kokkinobaphos Master*, in *Dumbarton Oaks Papers*, 36 (1982), pp. 83-114.

7. H. BUCHTHAL - H. BELTING, *Patronage in Thirteenth-Century Constantinople: An Atelier of Late Byzantine Book Illumination and Calligraphy*, Washington, D.C. 1978 (*Dumbarton Oaks Studies*, 16), pp. 91-104 and passim.

eleventh and twelfth centuries, figural miniatures appear repeatedly on written pages. It is in this period, too, that one finds painter-decorators, responsible for figural miniatures and ornament alike[8]. Thus the period seems to have seen a close bond between scribes and painters, a factor which may in itself help to explain the burgeoning of extensive cycles that characterizes the eleventh century. Textually, it seems clear that different types of text made different demands on their illuminators. The exact replication of mise-en-page that formed the basis of Irigoin's famous articles on codicological method seems to have been necessary in illuminated volumes only in the case of highly complicated assignments like the Octateuch catena[9]. The simpler and more frequently copied Gospel, Psalter and homiletic volumes do not bear out this expectation of replication. Exact replication of miniature cycles seems to have been the exception rather than the rule: the Kokkinobaphos Master, author of the nearly identical cycles of illustrations to the homilies on the Virgin by James Kokkinobaphos in Vatican, gr. 1162 and Paris, Bibliothèque Nationale, gr. 1208, is notable in the history of Byzantine illumination precisely for his repetitiveness; though the cycle of Paris, Bibliothèque Nationale, gr. 74 seems to have been repeated in several, nearly identical versions, the same fate was not enjoyed by the other frieze Gospel, Florence, Laurenziana, Plut. VI 23[10]; the marginal Psalter cycle seems to have been revived in specific circumstances, with variations special to the conditions prompting the revival[11]; and instances like the

8. See ANDERSON, as in note 6 above.

9. J. IRIGOIN, *Pour une étude des centres de copie byzantins*, in *Scriptorium*, 12 (1958), pp. 208-27; 13 (1959), pp. 177-209. On the replication of a model page-by-page, see J. LOWDEN, *The Production of the Vatopedi Octateuch*, in *Dumbarton Oaks Papers*, 36 (1982), pp. 115-26, in which he uses a method extended to other Octateuch manuscripts in *The Vatopedi Octateuch and Its Sources* (Ph.D. dissertation, University of London 1980), passim.

10. Sirarpie der Nersessian postulated two manuscripts similar to Paris 74 in *Two Slavonic Parallels of the Greek Tetraevangelia: Paris 74*, in *Art Bulletin*, 9 (1926-27), pp. 223-74. The late thirteenth-century Armenian copy of Laurenziana VI 23 will be discussed by Helen Evans in her forthcoming dissertation on T'oros Roslin, written for the Institute of Fine Arts of New York University.

11. See C. ANDERSON, *The Date and Purpose of the Barberini Psalter*, in *Cahiers archéologiques*, 31 (1983), pp. 59-80.

Aristocratic Psalters or the coupled but far from identical Parma, Biblioteca Palatina, palat. 5 and Oxford, Bodleian Library, E. D. Clarke 10[12] show that variation was more usual than replication. The circumstances of patronage, too, must have affected the methods of manuscript production. Certainly patronage affected quality, as Buchthal and Belting have shown in the group of the Palaeologina[13]. It is less clear whether factors of time, factors of place — Constantinopolitan or provincial —, factors of condition — lay or monastic —, or mere chance lie behind such variations as those which emerge between the twelfth-century Kokkinobaphos Master, who provided both figural and ornamental illuminations; the late thirteenth-century lay scribe, Theodore Hagiopetrites, who painted his own ornaments[14]; and the late fourteenth-century monastic scribe, Joasaph, who did not design the ornament in his books[15]. What is clear is that, given the range of production patterns offered by Byzantium, one cannot impose a set model on the manuscripts of the decorative style group. Instead, one must test the manuscripts themselves to see what patterns they suggest. The manuscripts at hand illustrate one kind of pattern that recurs several times within the large decorative style group.

This pattern was first suggested by two important Tetraevangelia in the group, Vatican, Barberini gr. 449 and the Gospel Book of 1156 belonging to H. P. Kraus in New York. Though signed by the same scribe — one Manuel Hagiostephanites — in 1153 and 1156 respectively, these books are considerably different. Codicological-

12. On the Aristocratic Psalters, see A. Cutler, *The Byzantine Psalter: Before and After Iconoclasm*, in *Iconoclasm, Papers Given at the Ninth Spring Symposium of Byzantine Studies, University of Birmingham 1975*, Birmingham 1977, p. 96, where he emphasizes the ramification rather than the replication of long-lived cycles. On the Parma and Oxford manuscripts, see Robert S. Nelson in this volume.

13. Buchthal - Belting, *Patronage* cit., pp. 97, 103-4; H. Belting, *Das illuminierte Buch in der spätbyzantinischen Gesellschaft*, Heidelberg 1970, passim.

14. Robert S. Nelson is preparing a monograph on Theodore. In the interim, see his *Theodore Hagiopetrites and Thessaloniki*, in *Abstracts of Papers, Seventh Annual Byzantine Studies Conference*, Boston, Mass. 1981, p. 17, and *Theodore Hagiopetrites and Thessaloniki*, in *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik*, 32, 4 (1981), pp. 80 and 85 n16.

15. A. Weyl Carr, *Two Manuscripts by Ioasaph in the United States*, in *Art Bulletin*, 63 (1981), pp. 182-90.

ly, they differ in size, in pattern of lineation, and in the style if not the formal vocabulary of their script[16]. Artistically, they differ in style, in hand, and in iconographic programme. They indicate that, in the decorative style, at least, scribes varied their script and format, and worked with different painters. This variability is repeated several times in the group[17]. Its implications can be traced particularly clearly in the cluster of books examined here.

This cluster of manuscripts includes five books. All are illuminated, and four are furnished with figural miniatures:

Manuscript	Lines	Page Size	Justification	Ruling
Athos, Laura B 24	24	18×12		
Kiev, Academy of Sciences of the Ukrainian S. S. R., 25	23	17.1×11.8	12×7.5	32 C 1
Leningrad, Public Library, gr. 644	20-22	16.6×12.5	12×7.5	32 C 1
Leyden, University Library, gron. 137	23-26	20.5×14.7	14.5×9.5	32 C 1
London, British Library, add. 39595	27	20.6×15.3	15×9	32 C 1

16. Carr, *A Group* cit., pp. 39-54, cat. 16, 24. The Barberini manuscript measures 23.4 × 17.1 cm., with a text block of 17 × 12 cm. with 23 lines per page and Leroy's 44 D 1 pattern of lineation. The Kraus manuscript measures 22 × 15.7 cm., with a text block of 15.2 × 9.2 cm., 20 lines per page, and Leroy's C 32 C 1 pattern of lineation.

17. Especially interesting is the cluster of four manuscripts which together make up an Old Testament, and seem to have been created together: Athens, National Library 44, Oxford, New College 44, Oxford, Bodleian Library, Auct. E. 2. 16, and Istanbul, Topkapi Saray, gr. 13. Though consistent in text, script, ink color, number of lines per page and size of text block, they differ in quality: while Seraglio 13 is a book of superb quality and New College 44 approaches its calibre, Athens 44 is haphazardly illuminated with just three miniatures, and the Bodleian manuscript is copied without illuminations onto stiff, inferior parchment. While the Seraglio and New College volumes contain rich catenas, moreover, the Athens and Bodleian volumes are unglossed. On the Oxford volumes, see I. Hutter, *Cardinal Pole's Greek Manuscripts at Oxford*, in *Manuscripts at Oxford: An Exhibition in Memory of Richard William Hunt (1908-1979)*, Exhibition at the Bodleian Library, Oxford 1980, pp. 108-13.

The five are not identical codicologically. But like the Vatican and New York volumes, they are united by a particularly consistent type of script. It appears most strikingly in the two Tetraevangelia with illustrative cycles: Kiev, Academy of Sciences 25 (fig. 1)[18], and Leyden, gron. 137, where it occupies folios I^r-284^v (fig. 2)[19]. Distinctive are the materials — the rather heavy parchment and the deep, black ink —, the loose but confident ductus suggesting an angular manner slurred by a facile hand, the tailed initials, the strokes into the margins, and the vocabulary of letter forms. These include not only the pseudo-ligatures with the low epsilon that Canart has singled out, and the enlarged uncial kappas, lambdas and deltas that so often accompany them, but the hooked epsilon-chi combination, the accordion-like epsilon-xi, the hooked and slanting minuscule gamma, the penchant for the theta-epsilon combination, the bottle-nosed rho, the sigma-omega with the omega tipped like a bow-tie askew, and above all the elevated alpha-rho, used particularly in γάρ and very distinctive. The same script appears again, now without figural illuminations, in Hand A of a Gospel Book in London: British

18. I. P. Mokretsova, *O nekotorykh osobennostyakh miniatyur Nikomidiyskogo Evangeliya* (On Certain Particularities of the Miniatures of the Nicomedia Gospels), in *Drevnerusskoe iskusstvo rukopisnaya kniga. Sbornik tretiy* (Old Russian Art, Manuscript Books, Volume Three), edited by O. I. Podobedova, Moscow 1983, pp. 303-13; A. Weyl Carr, *Gospel Frontispieces from the Comnenian Period*, in *Gesta*, 21, 1 (1982), pp. 3, 5, 6, 14f, 15 n5, 18 n51, 20 n99, figs. 8, 9; *Iskusstvo Vizantiy v sobraniyakh SSSR* (Byzantine Art in the Collections of the USSR), I-III, Exhibition at the Pushkin Museum, Moscow 1977, III, p. 21, no. 893; A. Bank, *Les monuments de la peinture byzantine du XIIIe siècle dans les collections de l'URSS*, in *L'Art byzantin du XIIIe siècle*, Symposium de Sopoćani, Belgrade 1967, pp. 94f, figs. 7-13, 15; K. Treu, *Die griechischen Handschriften des Neuen Testaments in der UdSSR*, Berlin 1966 (*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, 91), pp. 339-41; N. M. Petrov, *Min'yatyury i zastavki v grecheskom evangelii XIIIvo v.* (Miniatures and Findings in a Greek Gospel Book of the Thirteenth Century), in *Iskusstvo*, 3-4 (1911), pp. 117-34; 170-92.

19. A. W. Byvanck, *Les principaux manuscrits à peintures conservés dans les collections publiques du royaume des Pays-bas*, in *Bulletin de la Société française de reproductions des manuscrits à peintures*, 15 (1931), pp. 57f. The final leaves in Leyden, gron. 137 may have been added by a slightly later hand.

Library, Additional 39595 (fig. 12)[20]. The three form a very close group. They vary in quality, but they vary as much within any one book as they do from one book to another. Just how closely related they are is hard to say. It is very likely, though, that they represent the same scribe. At least, the kinships uniting the script of Kiev 25, Leyden, gron. 137 and Hand A of London, add. 39595 outweigh those between Hand A in London and Hand B in the same book (fig. 7)[21]. With his loopy, square letters and preference for different letter forms, Hand B seems to illustrate a different person in a way that the scripts of Hand A, Leyden, gron. 137 and Kiev 25 do not. Given this assessment, it is possible to add two further manuscripts to Hand A's oeuvre. One is Leningrad, Saltykov-Shchedrin State Public Library, gr. 644, a Gospel Book with two Evangelist portraits and one surviving headpiece[22]. It is somewhat looser in ductus, but is a codicological twin of Kiev 25, and uses the same vocabulary of distinctive letter forms. Laura B 24 on Mount Athos, finally, is a Psalter illuminated with a carpet headpiece and five miniatures[23]. These five form a particularly intimate palaeographic cluster. They are all illuminated, moreover, and so present the exceedingly rare phenomenon of five illuminated provincial manuscripts linked to a single scribe. What, then, can they tell us of their process of origin?

The books, as noted, are similar palaeographically, but not codicologically. Stylistically, too, they are exceedingly varied. At most,

20. Canart, *Les écritures* cit., pp. 43-45, 72, 74; M. Richard, *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum*, Paris 1952, p. 59; British Museum, *Catalogue of Additions to the Manuscripts in the British Museum in the Years 1916-1920*, London 1933, pp. 74f; A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη*, I-V, Petrograd 1891-1915, II, p. 719 (as Curzon 76/11); A. Ehrhardt, *Das griechische Kloster Mar Saba in Palästina, seine Geschichte und seinen litterarischen Denkmäler*, in *Römische Quartalschrift*, 7 (1893), p. 64.

21. Hand A did folios 1-55, 68-111, 121^v-153, and 170-228: Hand B was responsible for folios 56-67, 112-121^r, and 154-169.

22. Treu, *Die griechischen Handschriften* cit., pp. 183-85.

23. Canart, *Les écritures* cit., pp. 39, 46, 73; A. Cutler, *The Aristocratic Psalter: The State of Research*, in *XVe Congrès international d'études byzantines, Rapports et co-rapports, 3: Art et archéologie*, Athens 1976, p. 254; Spyridon and Sophronios Eustratiades, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Laura on Mount Athos* (in Greek), Cambridge, Mass. 1925, p. 2.

they share an awkwardly exaggerated vertical format. Within this, however, their figure types are too diverse to be assigned to the same hand in any case. This variety is bewildering, especially in the cases of Kiev 25, Leyden, gron. 137 and Laura B 24, where the figural miniatures occur on written pages in immediate association with the work of their shared scribe. Taken in conjunction with the codicological diversity of the books, this stylistic heterogeneity might suggest that the scribe had traveled, suiting his format to the specifications of different ateliers. The one instance of codicological uniformity — that joining Kiev 25 and Leningrad, gr. 644 — yields the most emphatic contrast in style, however, challenging even this image of systematic cooperation between scribe and painter, and raising the possibility of miniatures supplied by a process extraneous altogether to the scribe's work — by an independent painter, or at the independent instigation of a book's eventual owner.

In the face of these divisive paradigms, it is useful to turn to the headpieces in the books. For these are remarkably uniform. They repeat a small repertoire of colors and of patterns in the carpets; they flank these carpets with similarly asymmetrical palmettes and ivy leaves; they repeat similar motifs like the central palmette with flat-topped petals or the zig-zag in a border; and they are subtended by similarly designed ornamental initials. The text that accompanies them, in turn, is similar in its organization and orthography, producing a notable consistency in mise-en-page. The Kiev and Leyden codices exhibit the fullest sequence. Their kinship emerges already in the Matthean headpiece (figs. 3, 4), with its rectangular format and pattern of five medallions with heavy palmettes; the scrolling betas and three lines of text are equally closely allied. The same beta, and the same pattern of five medallions appears in the Matthean headpiece of London, add. 39595. In the Markan headpiece, again, the three books are consistent (figs. 5, 6, 7), repeating the lattice-patterned carpet, the palmette and ivy leaf at either side, the shape of the alpha, and — in the case of Leyden and London — the flat-petaled palmette in a zig-zag border. Though the London manuscript adds a fifth line of script at the bottom of the page, the three books share the pronounced gamma in εὐαγγελίου in the first line. The Lukan carpets differ: here Leyden, gron. 137 modifies the Markan lattice (fig. 10), while Kiev 25 introduces the design most distinctive to the cluster (fig. 9), and used by all three codices in their Johannine carpet: a pattern of vinescrolls forming hearts in the four corners. Both the Kiev and the Leyden manuscripts open the Lukan text with an epsilon whose

hasta emerges in a sharp twist from a trefoil aligned along the body of the letter, and both follow the initial with lines of text employing similar forms: the enlarged delta, the hook-like epsilon in ἐπεχείρησαν, the xi in ἀνατάξασθαι, the delta-iota in διήγησιν, the points at which the lines break off are the same. The Lukan headpiece in London has its own story; the book turns in its Johannine carpet to the norm of its siblings, however, with the heart-patterned carpet and distinctive epsilon (fig. 12). The Leningrad and Laura codices contain just one headpiece each. That in Laura B 24 repeats the heart-patterned carpet; the badly flaked Johannine carpet in Leningrad reveals in underdrawing if not in paint the lattice field and the flanking palmette and ivy leaf of Kiev 25's Markan carpet, while its epsilon — if cramped — is canonical (fig. 8).

If the headpieces — indeed, the entire opening pages — of the books are consistent, though, headpieces are problematic. They often differ in color scheme from the figural miniatures of the books they adorn, and they appear in association with initial letters and rubrics that are closely linked with the scribe. In some cases, like that of Theodore Hagiopetrites, it is the scribe — not the figural miniaturist — who was responsible for them. Within the decorative style group, evidence about the division of labor in the decorative portions of the illumination varies. Two unfinished books — Paris, Bibliothèque Nationale, gr. 97 and Oxford, Bodleian Library, Laud gr. 66[24] — have blank frames for headpieces or miniatures drawn in the same magenta ink used to outline the decorated initials and to write the rubrics. In these cases, both the mise-en-page and the design of the initials clearly belonged to the scribe. In the similarly unfinished Grottaferrata, Biblioteca della Badia A α 4[25], on the other hand, the spaces for the initials are empty, and in Cambridge, Gonville and Caius College 403[26], the initials have been supplied in delicately shaded drawings

24. The initials of Laud gr. 66 are reproduced in I. HUTTER, *Corpus der byzantinischen Miniaturhandschriften*, edited by O. DEMUS, *I: Oxford, Bodleian Library*, I-III, Stuttgart 1977-82, III, figs. 345-49.

25. A. ROCCHI, *Codices Cryptenses seu Abbatiae Cryptae Ferratae in Tusculano Digesti et Illustrati*, Tusculanum 1883, p. 5.

26. CANART, *Les écritures* cit., pp. 46, 50f, 71, 73. D. A. CALLUS, ed., *Robert Grosseteste: Scholar and Bishop*, Oxford 1969, pp. 38f, 131, 135; M.R. JAMES, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Gonville and Caius College*, I-II, Cambridge 1908, II, pp. 469f.

suggesting the hand of an artist working with a brush rather than a scribe with a pen. That such portions of the ornament might, indeed, be left for the figural miniaturist is shown by the Lukan opening of Berlin, Staatsbibliothek Preussischer Kulturbesitz, Graecus Quarto 66[27], where the magenta frame, rubric and ornamental backbone of the initial have been augmented by a figure in the initial and animals surrounding the frame drawn in the same, grey tone with which the Evangelist portrait of Luke was drawn. Thus while the mise-en-page was probably in all cases the scribe's, the more representational elements of the ornament were at times left for the miniaturist to design. Moreover, in none of the unfinished books has the pattern filling the headpiece been drawn in. This, apparently, was done only when the pattern was painted. The authorship of the actual painting remains, accordingly, unclear.

In the specific case of the manuscripts under investigation, the decorated pages of Additional 39595 offer useful evidence that the initials as well as the mise-en-page were due to the scribe. Of the four Gospel openings, three were copied by Hand A and one — that to Luke (fig. 11) — was copied by Hand B. The Lukan page differs from the others not only in its script, but in the proportions of its lay-out, the compass-drawn shape of its initial epsilon, and the spidery, uncertain forms of its title. Clearly, Hand B was responsible not just for the text, but for the design of the entire page. Presumably, Hand A designed the other three Gospel openings. To determine the authorship of the painting — and hence of the carpet patterns — is more complicated. In Additional 39595, it is notable that the Lukan opening stands out as much in the painting of its carpet, with its bare borders, pale colors and fussy lattice, as it does in its rubric, initial and mise-en-page. It must owe singularity, once again, to the scribe: presumably, he not only drew but painted it. Conversely, in the Kiev manuscript, the recurrence of the same, intractable blue pigment in the initial on folio 95ʳ and the miniature on folio 92ᵛ indicates that in this case the miniaturist painted the decoration, as well. The testimony of Leningrad 644 is mixed: the slap-dash underdrawing and painting (so far as it survives) of the Johannine carpet contrast with the tight, fastidious brushstrokes which remain in the face of Christ, suggesting that meticulous painter of the Evangelist portraits supplied

27. H. Buchthal, *Studies in Byzantine Illumination of the Thirteenth Century*, in *Jahrbuch der berliner Museen*, 25 (1983), fig. 35.

the Pantocrator at the center of a headpiece painted by a broader, less careful hand. Even though there were no miniatures in the text to draw scribe and painter together, the two seem to have cooperated on the ornament. This varied evidence suggests the following conclusions about our books' manufacture. The mise-en-page was surely the scribe's, not only on the opening pages, but also in the text, where the Kiev, Leyden and Laura miniatures all exhibit the same, uncomfortably exaggerated, vertical format. The design of the initials, though left in some manuscripts to the figural miniaturists, was done in this case by the scribes, and they were responsible for the design of the carpets, as well. Though capable themselves of painting them, the scribes would seem to have deferred in two cases to the painters, who colored at least the figural elements in the headpieces, and at most the entire decorative scheme. The boundary between scribe and painter would seem to have been fluid at this point. This fluidity is significant: if a division of labor existed between decorative and figural painters, the interaction between them was close, and one cannot begin to speak of a separation between scribe and miniaturist like that suggested in Buchthal and Belting's group of the Palaeologina[28]. Scribe and painter must have been working together in the same place. The question remains as to the nature of this place.

Here, an element of the figural miniatures in our books comes to our aid. For if the miniatures are diverse in style, they are intimately linked together iconographically. This is shown by the two Gospel cycles. Their iconographic proximity is revealed by a third manuscript with a Gospel cycle: the large and handsome Tetraevangelion, London, British Library, Harley 1810[29]. Harley 1810 is a fine book, of a pretentiousness not approached by either the Kiev or the Leyden Tetraevangelion. Its script is bold and angular, and its miniatures, where their flaking color has not been overpainted, are crisp and elegant. All six of the scenes in Leyden 137 and seven of the fourteen in Kiev 25 occur in the Harley codex. And in each case, the

28. Buchthal - Belting, *Patronage* cit., pp. 91-104.

29. Canart, *Les écritures* cit., pp. 40, 46, 72, 74; *The Year 1200*, I-II, Exhibition at the Metropolitan Museum of Art, New York 1970, II, no. 253; British Museum, *A Catalogue of the Harleian Collection of Manuscripts Purchased by Authority of Parliament for the Use of the Publick*, I-II, London 1759, I, p. 218.

iconography is identical[30]. Even two of Harley 1810's headpieces echo patterns seen in Kiev and Leyden, as seen in its Markan and Lukan carpets. These similarities show that something very like Harley 1810 if not Harley 1810 itself served as a model for both Kiev 25 and Leyden, gron. 137. Their painters must have been in the same place: the place where that model was.

Our Scribe A, then, was working in one place. He worked alongside at least two other scribes, the second hands of the London and Leyden manuscripts. So he did belong to some kind of community. This community did not, however, impose a professional standard of uniformity on his books. If anything, the evidence is the opposite: his performance varied, both within each book, and from one book to another. This variation is even greater in the painters he worked with. They are diverse in manner, and there is no evidence at all that they were joined with the scribes in the business of producing uniform products. Not only their styles but their cycles are radically different. Far from repeating the liturgical grandeur of Harley 1810 with its full set of festival icons, Leyden selects six glorious theophanies to build a cycle of adoration, while Kiev 25 concentrates on Christ's healing and Passion scenes and their impact on his immediate followers to produce a message of strong personal appeal. Though the iconographic raw material is identical, the messages composed with it are very different. This contrast can only have been intentional, and suggests that each book was designed as an individual, specifically commissioned to answer particular needs and interests, and with its own arrangements for production and illumination[31].

30. Among published reproductions, compare the Annunciation in Harley 1810 (O. M. Dalton, *Byzantine Art and Archaeology*, Oxford 1911, fig. 414) with that in Leyden, gron. 137 (Byvanck, *Les principaux manuscrits* cit., figure), where the architectural background retains the blue-shingled dome and meander patterns found in Harley, and with that in Kiev 25 (Bank, *Les monuments de la peinture* cit., figs. 9-10), where the figures' poses are identical, but distributed across two pages without background. Or compare the frontal Christ and *dramatis personae* of the Anastasis in Harley 1810 (Dalton, *Byzantine Art and Archaeology* cit., fig. 157) and Kiev 25 (Bank, *Les monuments de la peinture* cit., fig. 13).

31. The impression of variability is reinforced by Harley 1810, for Harley 1810 is probably a product of the same circle of craftsmen: see A. Weyl Carr, *Byzantine Illumination, 1150-1250: The Study of a Provincial Tradition*, Chicago 1987.

The kind of community represented by Hand A and his associates is not clear, but may well have been monastic. A majority of Greek scribes in the twelfth century was monastic[32], and figures like the notary, Basil, of Mount Sinai 220 and 232, who may himself have been a lay person, worked out of a monastery — in Basil's case the Kellion in Bethlehem[33]. The painters with whom Hand A worked would in this case have been — in some if not in all instances — from outside the monastic community, and very probably professionals. Once engaged on a book, however, they worked closely with the scribe, painting on written pages, and taking over at times the business of coloring the decorative passages. Scribe A himself, for all his facile, somewhat sloppy script, was clearly well established in the business of producing expensive, pictured volumes for a range of patrons with differing demands. He drew on Harley 1810 again and again. But impressive as Harley 1810 was, it was never more than raw material. Each book based on it had its own content and its own artistic arrangements. Neither the painters nor the patterns of style and quality were consistent. The cycle of each is highly individual, and in the case of Kiev 25, we know that the patron, too, who is pictured at the feet of the Virgin in the frontispiece, was a private individual[34]. One wonders whether an expanding clientele of individual owners might not help to account for the vast number and unending variability of the manuscripts in the decorative style group. If so, however, the production method was amenable to such individuality, and must to some extent have been shaped by it. The book-to-book consistencies of an integrated scriptorium in which scribes — much less scribes and painters — worked to a set pattern simply do not occur. Our manuscripts suggest a more entrepreneurial pattern, in which the patron discussed a price, a programme and a format with the scribe, and the scribe then engaged such help as was available at the proper time and fee. The pattern is more like that reflected in the colophon of the late twelfth-century Paris, Bibliothèque Nationale, syriaque

32. A. Cutler, *The Social Status of Byzantine Scribes, 800-1500. A Statistical Analysis Based on Vogel-Gardthausen*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 74 (1981), p. 333, table 1.

33. See Mount Sinai 220 in I. Spatharakis, *Corpus of Dated Illuminated Greek Manuscripts to the Year 1453*, I-II, Leyden 1981, I, no. 56; II, pl. 299.

34. Carr, *Gospel Frontispieces* cit., fig. 9.

355[35], a lavish Lectionary copied by a scribe who then arranged on a free-lance basis to have the book illuminated and bound. It is more flexible and entrepreneurial, more individual and less institutional, than might have been imagined from older paradigms.

35. J. LEROY, *Les manuscrits syriaques à peinture conservés dans les bibliothèques d'Europe ed d'Orient*, I-II, Paris 1964, pp. 247f; H. OMONT, *Peintures d'un évangeliare syriaque du XIIe ou XIIIe siècle*, in *Monuments et mémoires publiés par l'Académie des inscriptions et belles lettres*, 19 (1911), pp. 201-10.

ROBERT S. NELSON — JERRY L. BONA

RELATIVE SIZE AND COMPARATIVE VALUE IN BYZANTINE ILLUMINATED MANUSCRIPTS: SOME QUANTITATIVE PERSPECTIVES*

In 1295 the Byzantine scribe and intellectual, Maximus Planudes, wrote to buy some parchment. In his letter, Planudes requested parchment in two sizes and included samples of the bifolios that he wanted. He stated that the larger sheets were to be divided and cut into two bifolios[1]. In other words he intended to fold the larger measure of parchment in order to obtain bifolios and folios that, respectively, were one-half and one-forth the size of the original sheet. This practice of folding and refolding sheets of parchment to form the

*The attendance of Robert Nelson at the Berlin conference was supported by a grant from the American Council of Learned Societies. Bona's work was partly supported by the National Science Foundation. We wish to thank our colleague Natasha Staller for her helpful remarks on our text. The two pairs of manuscripts illustrated in this article have reproduced so as to convey their relative size differences.

1. M. TREU, *Maximi monachi Planudis epistulae*, re-edition Amsterdam 1960, pp. 135, 260-261.

desired page size is well known to historians of manuscript and printed books and has been investigated by J. Irigoin[2] and, more recently, by L. Gilissen, who has studied with admirable precision this process in Latin manuscripts. A scribe began with a large sheet of parchment and folded it a certain number of times to produce quires of desired size. Folding also determined the relation of hair and flesh sides of the parchment. Gregory's law that scribes deliberately matched hair side with hair side and flesh with flesh at each recto-verso opening is more the result, according to Gilissen, of this process of folding the original parchment and afterwards cutting it for the individual pages[3]. Gilissen proved his case with series of excellent photographs of quires, but folding can also be studied mathematically from manuscript measurements, an approach taken as well in the recent book of C. Bozzolo and E. Ornato[4].

The present study will explore the methods of such numerical analysis and its significance for understanding the production and cost of Byzantine illuminated manuscripts. These factors in turn can provide some sense of medieval aesthetics. The basic principle operative here is that two manuscripts of different sizes may have been made from parchment sheets of the same measure, if their lengths and widths can be put into correspondence in such a way that the ratios of the correlated sides is a power of two. For example, if the width of the larger equals the length of the smaller, and twice the width of the smaller equals the length of the larger, then the two books are related to each other as quarto is to octavo. This folding process will be first observed in pairs of manuscripts. The three pairs selected provide a controlled context, because their interrelation has already been demonstrated through other evidence — art historical, palaeographical, or textual.

2. J. Irigoin, *Pour une étude des centres de copie byzantins*, in *Scriptorium*, 12 (1958), pp. 212-213. Also see his general comments on parchment: *Les conditions matérielles de la production du livre à Byzance de 1071 à 1261*, in *XVe Congrès international d'études byzantines, Rapports et Co-Rapports, II, Langue, Littérature, Philologie*, pt. 3, Athens 1976, pp. 3-5.

3. L. Gilissen, *Prolégomènes à la codicologie. Recherches sur la construction des cahiers et la mise en page des manuscrits médiévaux*, Gand 1977, pp. 14-122.

4. C. Bozzolo and E. Ornato, *Pour une histoire du livre manuscrit au moyen âge, Trois essais de codicologie quantitative*, Paris 1980.

The first pair, two late eleventh-century Gospel books in Parma, Bibl. Palat. ms. 5 and in Oxford, Bodl. Lib. E. D. Clarke 10, are related, because they share a peculiar selection of prefaces, as well as many details of their distinctive programs of decoration[5]. For instance, both illustrate the prefaces of Irenaeus with the Maiestas Domini. In the more detailed Parma frontispiece (fig. 1), cherubin and seraphim accompany Christ, and six figures flank the miniature and the title below. In the simpler Oxford version (fig. 2), the cherubim have been eliminated, and Christ changed into a standing figure, thus contradicting the preface's evocation of «he who was shown sitting on the cherubim». Other aspects of the latter manuscript's program of decoration suggest that it is an abridgment of the more extensive illustrations in the Parma Gospels. The scripts of the two are rather similar and may be the work of the same scribe or at least the same scriptorium, but the styles of illumination are not identical[6].

The Parma manuscript, a work of the highest quality, is distinctly superior. Figures are painted with greater precision and finesse, and ornamental and figural units are better proportioned so that ornament does not dominate. In the Oxford miniature the visual hierarchy is confused, because the central roundel with the principal figure is only somewhat larger than the corner squares with the evangelists. The ratio of the diameter of the circle to the height of the squares is 1.36 to 1. In contrast the corresponding ratio in the Parma frontispiece is 2.78 to 1, a quantitative expression of the dominance of the central disc. Moreover, the square frames of the evangelists in the Parma frontispiece approximate the size of the medallions with the four apocalyptic beasts. As a result, the correspondence of evangelist and symbol is better expressed visually.

The complex pattern of relationship between the two books is

5. The Parma manuscript remains inadequately published. Illustrations in V. Lazarev, *Storia della pittura bizantina*, Torino 1967, figs. 240-244. Further literature in R. S. Nelson, *The Iconography of Preface and Miniature in the Byzantine Gospel Book*, New York 1980, p. 68; and G. Galavaris, *The Illustrations of the Prefaces in Byzantine Gospels*, Wien 1979, pp. 74-93. The Oxford manuscript is discussed and illustrated in detail in I. Hutter, *Corpus der byzantinischen Miniaturenhandschriften*, I, Stuttgart 1977, pp. 56-59, figs. 207-212. On the prefaces in both see Nelson, *Iconography* cit., pp. 119-121.

6. For further discussion on the relation of the two books see the important remarks of Hutter, *Corpus* cit., III, Stuttgart 1982, p. 333.

clarified by their page sizes. As I. Hutter has observed[7], the Oxford volume is about one-fourth the size of the Parma Gospels: Parma cod. 5, 298×228 mm; Oxford, Clarke 10, 144×110 mm.

Double the width length of the latter approximately equals the dimensions of the former. The correspondance suggests that sheets of a common measure were folded twice more for the Oxford than the Parma Gospels and points to an origin in the same workshop. The large discrepancy in size necessitated the abridgment of Oxford miniatures, such as the Maiestas Domini (fig. 2). There the painter chose a scale for the border very near to that of the much larger Parma miniature. This in turn dictated the dimensions for the corner squares with the evangelists and thereby altered the frontispiece's hierarchical composition. The Oxford painter's failure to preserve iconographic clarity suggests an inferior talent or priorities quite distinct from those of the modern observer.

Because both books contain the same texts, and if one assumes that the cost of materials and labor is the same during their production, their relative cost will then depend upon the size of the script, the width of the margins, the number of blank pages, and the size and number of illustrations, all factors that are approximately measured by comparing the size and number of pages in the two books. In the case under discussion, the Parma manuscript would cost the same as the Oxford manuscript, if the two had the same dimensions and number of folios. In fact Parma ms. 5 is four times larger than Oxford Clarke 10 and has 1.7 times the number of folios (283 ff. vs. 166 ff.). Consequently the former cost some 6.8 times as much as the latter. The Parma and Oxford manuscripts, then, represent an atelier's economical and luxurious version of the illustrated Gospel book. Moreover, cost also correlates with artistic quality. The artistically inferior Oxford volume could conceivably represent the less conscientious work of the Parma illuminator, working more hastily to satisfy the lesser commission, but it is more likely to be the product of a less skilled member of the atelier. If the latter were true and if talent were rewarded financially, the difference in cost between the two books would be greater still.

7. *Ibid.* The Parma measurements are from direct observation. In E. Martini, *Catalogo di manoscritti greci esistenti nelle biblioteche italiane*, I, 1, Milano 1893-1896, p. 149, the dimensions are given as 300 × 231 mm. The Oxford measurements are taken from Hutter, *Corpus* cit., I, p. 56.

Page sizes are pertinent to another pair of illuminated manuscripts, the celebrated copies of the Homilies of the monk Jakobos Kokkinobaphos in the Vatican and the Bibliothèque Nationale (figs. 3-4). Scholarly consensus attributes both to the same atelier[8]. Corresponding miniatures, such as the scene of Mary's trial by water (figs. 3-4), are substantially the same, and vary only in minor details of pose, dress, or background architecture. The dimensions of the manuscripts are also obviously related, the Vatican manuscript being twice the size of the Paris volume[9]: Vat. gr. 1162, 328 × 230; Paris gr. 1208, 230 × 165. This is an especially clear example of the correspondence that obtains when manuscripts have been produced from sheets of the same measure in the same workshop.

Which of the two manuscripts is artistically superior is debatable and ultimately depends upon the aesthetic judgment of the modern beholder, but the comparative value of the materials and workmanship gives the edge to the Vatican copy. Because both contain the same text and the Vatican volume is twice as large, the ratio of the number of its folios to those of Paris gr. 1208 would be 1:2 if the two cost the same. Instead the ratio of the former (194 ff.) to the latter (260 ff.) is 3:4, a less extreme difference than that separating the Parma and Oxford manuscripts, but telling nevertheless.

The third exemplary pair also are Gospel books, Mt. Athos, Pantocrator cod. 47 and Venice, Bibl. Marc. cod. I, 19. Both were written by the same scribe, Theodore Hagiopetrites, in the same year, 1300/1. The latter is about half the size of the form-

8. The manuscripts have been discussed most recently by J. D. Anderson, *The Illustration of Cod. Sinai. Gr. 339*, in *The Art Bulletin*, 61 (1979), 170-185. A few remarks on problems of these and the other manuscripts of this style appear in a review article by R. S. Nelson, *Byzantine Miniatures at Oxford:* CBM *1 and 2*, in *Byzantine Studies/Etudes byzantines* 13 (1986), pp. 95-110.

9. The measurements of the Vatican manuscript are from direct observation. In C. Stornajolo, *Miniature delle omilie di Giacomo monaco (Cod. Vatic. Gr. 1162) e dell'evangeliario greco urbinate (cod. Vatic. Urbin. Gr. 2)*, Roma 1910, p. 8, the dimensions are given as 326 × 227 mm. The measurements of the Paris volume are from *Bibliothèque Nationale, Byzance et la France médiévale*, Paris 1958, p. 21.

er[10]: Pantocrator 47, 238 × 172; Venice I, 19, 175 × 126. Once more the correspondence suggests the process of folding and indicates the comparative value of the two manuscripts. Because the number of folios in each is nearly the same (Pantocrator 47, 335 ff; Venice I, 19, 329 ff), the larger manuscript cost about twice as much as the smaller.

Aesthetically the decoration varies little between the two books. Instead value depends upon choice of materials and quantity of decoration. For example, the individual designs for the headpieces are similar[11], and the cruciform frames around the preface to Matthew are identical. In the latter or in the canon tables of the Venice Gospels, Hagiopetrites used a simple, inexpensive wash color, but for the corresponding parts of the Pantocrator manuscript, he switched to the standard opaque pigments of deluxe ornament[12]. Moreover, only the Pantocrator Gospels contains miniatures of the four evangelists, most likely not painted by Hagiopetrites, but by a separate illuminator enlisted for this specific task[13]. Once again, then, the pair represents the economical and luxurious versions of a Gospel book.

On the limited scale of two manuscripts, folding is readily apparent, but when the inquiry is enlarged, complexity ensues, and intuitive notions about relationships become less satisfactory. Fortunately it is here that statistical analysis of page sizes can impute degrees of relationship. While it should be acknowledged immediately that no technique based solely on such simple data could conceivably be definitive, such a methodology could be used to deny, or in conjunction

10. On Hagiopetrites see G. Prato, *Scritture librarie arcaizzanti della prima età dei Paleologi e loro modelli*, in *Scrittura e civiltà*, 3 (1979), pp. 177-180; R. S. Nelson, *Theodore Hagiopetrites and Thessaloniki*, in *XVI. Internationaler Byzantinistenkongress, Akten II/4, Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 32/4 (1982), pp. 79-85. The measurements of the Pantocrator volume are from I. Spatharakis, *Corpus of Dated Illuminated Greek Manuscripts to the Year 1453*, Leiden 1981, p. 56. Those of the Venice manuscript are from E. Mioni, *Bibliothecae Divi Marci Venetiarum, Codices graeci manuscripti*, I, Roma 1967, p. 25.

11. Cf. the headpieces for Matthew: Pantocrator 47 in S. M. Pelekanides, *Οἱ Θησαυροὶ Ἁγίου Ὄρους*, III, Athens 1979, fig. 178; Venice I, 19 in I. Furlan, *Codici greci illustrati della Biblioteca Marciana*, III, Milano 1980, fig. 19.

12. These aspects of both manuscripts are unpublished.

13. *Οἱ Θησαυροὶ* cit., III, figs. 174-177.

with other evidence, to suggest a common origin. Four groups of manuscripts have been selected for study. Three are associated palaeographically or art historically, and the fourth, Greek manuscripts in the Vatican Library from number 330 to 430, will serve as the control sample, a random distribution of sizes without any apparent or predictable interconnection[14]. In Table A are the signed manuscripts of Theodore Hagiopetrites from 1277/8 to 1307/8[15]; in Table B the sixteen manuscripts that are now attributed to the late thirteenth-century Atelier of the Palaeologina, a workshop discovered by H. Buchthal and H. Belting[16]; and in Table C the manuscripts associated with the later twelfth-century Rockefeller McCormick New Testament studied by A. Weyl Carr[17]. These sets of manuscripts will be studied to form preliminary opinions about quantitative procedures for comparing page size. For the nonce small errors inherent in the data presented in the four tables (i. e. trimming, measurement error, non-rectilinearity) are ignored, though the authors have given systematic attention to these.

14. Measurements from R. Devreesse, *Codices vaticani graeci, II, Codices 330-603*, Vatican 1937, pp. 1-151. As the table indicates, paper manuscripts have been excluded. Also omitted are the following six manuscripts: gr. 336 and gr. 413, because no material is specified; gr. 338, because the dimensions are given in the wrong order with the smaller number first, a misprint?; gr. 396, because it is made from the parchment of an earlier Latin manuscript; gr. 425, because no measurements are listed.

15. Measurements from published catalogues or direct observation. Fourteen of Hagiopetrites' seventeen signed manuscripts are listed. Absent for obvious reasons are Amsterdam, Univ. Bibl. Remonstr. 45, a post-Byzantine copy of a lost manuscript of 1292/3; Mt. Athos, Lavra roll no. 11; Serres, Monastery of St. John Prodromos, cod. 7, now missing, no measurements published.

16. Measurements from H. Buchthal and H. Belting, *Patronage in Thirteenth-Century Constantinople. An Atelier of Late Byzantine Book Illumination and Calligraphy*, Washington 1978, pp. 105-120. Included here are two additional manuscripts recently attributed to the Atelier: Vat. gr. 352 and Oxford, Bodl. Lib. Laud. gr. 90. On the former see K. Maxwell, *Another Lectionary of the «Atelier» of the Palaiologina, Vat. Gr. 352*, in *Dumbarton Oaks Papers*, 37 (1983), pp. 47-54. On the latter see Hutter, *Corpus* cit., III, p. 345 and Nelson, *Byzantine Miniatures* cit., pp. 119-120.

17. Measurements taken from A. Weyl Carr, *A Group of Provincial Manuscripts from the Twelfth Century*, in *Dumbarton Oaks Papers*, 36 (1982), pp. 67-81.

The basic statistical problem may be formulated as follows. Consider a collection of manuscripts, say n in all, with page lengths L_1, L_2, ...,L_n and page widths, W_1, W_2, ..., W_n, respectively. What can be said in a quantitative way about whether these manuscripts may be reasonably presumed to originate from a common supply of parchment or paper? The first issue is to decide upon a quantity, Q, that adequately characterizes the dimensional aspect of a set of manuscripts. This point has been discussed in detail in the previously mentioned volume of Bozzolo and Ornato[18]. Let L and W denote the length and width, respectively, of the pages of a manuscript. The area of the page, LW, the perimeter of the page 2 (L + W), and the ratio of the pages' width to their length, W/L, were all suggested as possibly appropriate quantities with which to characterize page size. In their rich and varied study, Bozzolo and Ornato considered a large sample of manuscripts, dating from the ninth to the fifteenth centuries and originating in northern France, and determined the distribution of the above-mentioned quantities. They based their analysis principally upon the quantity W/L and noted a number of interesting trends. This quantity will be analyzed here in the context of Tables A, B, C, and D. In the same context, the joint distribution of the pair (L, W) will also be considered.

One approach to the problem formulated above, regarding a given collection of n manuscripts, is the following. Let Q_1, Q_2, ..., Q_n denote the ratios of page width to page length of the manuscripts in question. Determine a value Q that best fits these values in the sense of minimizing their variation about Q, and then use the resulting relative variation as a measure of how closely the given manuscripts conform to one another. What makes the problem a little complicated is that in determining Q and in computing the variation of Q_1, Q_2, ..., Q_n about Q, the possibility of folding may be taken into account. Regarding this last point, consider a simple case, taken from Table C, wherein n = 2, L_1 = 208, W_1 = 155, L_2 = 154, and W_2 = 101. For this data it appears that $Q_1 = W_1/L_1 = .75$, whilst $Q_2 = W_2/L_2 = .66$, two numbers whose correspondence is not striking. However, inspection reveals that a closer comparison might be obtained if manuscript 2 is viewed as originally having been folded lengthwise once more than manuscript 1. If manuscript 2 is mentally unfolded, the result is a fictitious manuscript 2′ with $L_2' = 202$ and

18. As in n. 4, p. 217.

$W_2' = 154$. The fictitious manuscript has $Q_2' = W_2'/L_2' = .76$, a value that is obviously related to the value of Q_1 computed above.

Turning to the implementation of the procedure just outlined, suppose as before there is given n manuscripts with dimensions (L_1, W_1), ..., (L_n, W_n). The steps in the process of determining the relative variation of this set are as follows.

Step 1. First determine which manuscripts should be «unfolded» in order to reduce the overall variation of the lengths and widths. Compile an auxiliary list of manuscripts whose dimensions account for this unfolding. Let (L_1', W_1'), ..., (L_n', W_n') denote the unfolded dimensions. (In the example above, $L_1' = L_1$, $W_1' = W_1$, $L_2' = 2W_2$, $W_2' = L_2$.)

Step 2. Compute the mean m and the standard deviation s of the auxiliary list by the standard formulae,

$$m = \frac{1}{n}(Q_1 + \dots + Q_n)$$
$$s = \left\{ \frac{1}{n}(|Q_1 - m|^2 + \dots + |Q_n - m|^2) \right\}^{1/2}$$

where either $Q_1 = W_1/L_1$, or $Q_1 = (L_1, W_1)$, i = 1, ..., n.

Step 3. Compute the coefficient of variation c = s/m to obtain a non-dimensional measure of the variation of the given set of manuscripts about its mean value.

The results of carrying out this procedure on the data gleaned from Tables A, B, C, and D are summarized in the following chart. (The numbers reported are the various coefficients of variation, expressed in percent.)

Group		*Variation of W/L*	*Variation of W/L (with unfolding)*	*Variation of (L, W)*
A	I	1.5	4.1	3.7
	II	4.5	4.3	4.9
B	I	6.5	6.5	6.0
	II	3.3	2.5	1.9
C	I	6.3	6.9	5.7
	II	3.5	4.1	3.3
D		6.3	9.1	10.7

These results agree generally with those of Bozzolo and Ornato[19] where they overlap, namely in the first column.

Several interesting points emerge from the foregoing calculations. First note that whilst the members of the groupings in Tables A, B, and C are known to be closely related, the use of the quantity W/L does not always disclose this fact, because the data in both group I of Table B and group I of Table C vary as much as does the random sample in Table D. When folding is taken into account, the variation of W/L tends to increase, but the random sample is somewhat more easily distinguished from the selected groupings, as seen in column two. This aspect is further enhanced when the more delicate statistics of the pair (L, W) are considered. In column three, all the variations of the related sets are well separated from that of the random sample.

We tentatively conclude that statistical analysis permits the differentiation of related and unrelated groups of manuscripts and offers the potential of supplementing the historical study of illuminated manuscripts. In principle hundreds or thousands of manuscripts could be surveyed automatically, and out of a vast caldron of widely divergent books, small groups of interrelated manuscripts might be precipitated. Such precipitants must then be investigated palaeographically and art historically, for page size cannot be used as the sole criterion for associating manuscripts, since accidental relationships between dissimilar books can and do occur. For example, note from Table D the closely related sizes of the Vat. gr. 387 from the fifteenth century and gr. 394 from the tenth or eleventh century[20]. Indeed, considerably more experience with controlled sets of manuscripts, such as those presented in Tables A, B, and C, is needed before these statistical methods should be applied routinely to determine patterns of relationship.

Suitably extended, the notion of the comparative value of books with the same text and related sizes also has further potential and could be applied, for instance, to various manuscripts in Tables B and C. Yet here too a cautionary note is in order. The values derived on the basis of size are only a crude determination of what, in essence, is the comparative quantity of materials and, to some extent, the time expended on two books. While useful, these values should

19. *Ibid.*, pp. 287, 297 ff.
20. DEVREESSE, *Codices* cit., II, pp. 81, 93.

not overrule common sense. To refine the notion of comparative value, one would have to find ways to estimate other factors, such as the varying cost of different types of parchment and pigments; different media, i. e. drawing, wash or full color; different types of decoration, i. e. ornamental or historiated headpieces; and the possibly differing wages of the craftsmen. By including these factors in the equation, a more accurate sense of comparative values of Byzantine manuscript illumination would be obtained. With a knowledge of contemporary costs, the art historical investigation of individual miniatures or whole manuscripts could probe what artistic qualities were valued by Byzantine illuminators and patrons. Such analysis thus offers the prospect of supplementing, extending, and probably correcting modern aesthetic judgements of medieval illumination.

Table A

Signed Manuscripts of Theodore Hagiopetrites, 1277/8 - 1307/8

I.

A.	Vat. gr. 644, 1279/80	332×248		
	Burney 21, 1292 (paper)	342×253		
	Zavorda ms., 1307	345×250		
B.	Copenhagen 1322, 1277/78		255×190	
	Pantocrator 47, 1300/1		236×170	
C.	Venice I, 19, 1300/1			175×126

II.

A.	Moscow 345, 1294/5	312×226	
	Meteora 545, 1296/7	284×202	
	Coislin 13, 1303/4	315×245	
	Kosinitza 35, 1306/7	310×236	
	Sinai 277, 1307/8	301×210	
B.	Vatopedi 962, 1283/4		212×153
	Christ Church 20, 1291/2		200×145
	Williamstown, ms. 1, 1294/5		220×146

Table II
Atelier of the Palaeologina

I.

A.	Mt. Athos, Iviron 30m	305×245
	Mt. Athos, Stavronikita 27	318×242
	Mt. Sinai gr. 228	315×250
	Vat. gr. 352 (attribution of K. Maxwell)	321×239
	Oxford, Laud. gr. 90 (attribution of R. Nelson and I. Hutter)	335×260
B.	Mt. Athos Dionysiou 5	245×170
	Vat. gr. 1158	231×180
	Paris, B. N. gr. 21	225×155
	Mt. Athos, Stavronikita 46	255×170
C	Mt. Athos, Lavra A 2	150×105
	Baltimore, WAG W 525	165×115
	Florence, Plut. VI, 28	141×117
	Venice, Marc. gr. 541	165×125
D.	Paris, B.N. suppl. gr. 260	118×85

II.

A.	Vat. gr. 1208	278×195
B.	Oxford, Barocci 31	183×137

Table C
The Chicago Subgroup Published by A. Weyl Carr

I.

A.	Mt. Athos, Lavra B 100	300×220
	Moscow, Hist. Mus. gr. 88	319×228
B.	New York, H. P. Kraus	220×157
	Paris, Bibl. Nat. suppl. gr. 1335	205×158
	Mt. Athos, Lavra A 66	230×150
	Chicago, Univ. Lib. 965	208×155

	Palermo, Bibl. Nat., Deposito Museo, 4	212/215 × 158/162
	Mt. Athos, Vatopedi 851	216×147
	Mt. Athos, Stavronikita 57	218×173
	Rome, Vat. Barb. gr. 449	234×171
	Oxford, Bodl. Lib. Roe 6	200×140
C.	Athens, Benaki Mus. 34.3	150×113
D.	Oxford, Lincoln College, 31	154×101
	Paris, Bibl. Nat. suppl. gr. 927	155×110
	Athens, Byz. Mus., 820	157×129

II.

A.	Berlin, Staatsbibl. cod. gr. octavo 13	180×130
	Leningrad, Publ. Lib., gr. 105	187×133
	London, Brit. Lib. Add. 11836	186×124
	Mt. Athos, Vatopedi, 939	181×131
	Oxford, Christ Church, Wake 31	178×126
	Paris, Bibl. Nat. Coislin 200	175×130
	Mt. Athos, Lavra B 26	167×123
B.	Jerusalem, Greek Patr., Saba 698	119×90
C.	London, Brit. Lib. Add. 40753	87×65

Table D
Vatican Library Parchment Manuscripts, Gr. 330-430

9th century	
Gr. 335	330×255
Gr. 357	395×320
Gr. 428	324×209
9-10th century	
Gr. 351	339×248
Gr. 353	294×208
Gr. 370	291×226
Gr. 411	335×257
10th century	
Gr. 337	185×138
Gr. 354 (949 A. D.)	358×235
Gr. 365	245×202

Gr. 367	206×166
Gr. 408	262×197
Gr. 415	326×240
Gr. 423	235×165
10-11th century	
Gr. 334	253×206
Gr. 394	235×169
Gr. 399	258×202
Gr. 418	333×240
11th century	
Gr. 331	395×314
Gr. 333	285×216
Gr. 339	200×145
Gr. 341 (1021 A. D.)	191×150
Gr. 342 (1087-88 A. D.)	176×130
Gr. 347	328×255
Gr. 349	324×253
Gr. 358	289×224
Gr. 362	194×150
Gr. 364	215×162
Gr. 390	273×208
Gr. 407	248×186
Gr. 412	338×255
Gr. 414 (1021 A. D.)	310×230
Gr. 416	342×265
Gr. 421	335×267
Gr. 422	332×246
Gr. 426	230×182
11-12th century	
Gr. 350	328×272
Gr. 352	320×242
Gr. 363	200×163
Gr. 371	239×197
Gr. 373	251×191
Gr. 405	337×243
12th century	
Gr. 361	205×160
Gr. 383	330×250
Gr. 395	301×235
Gr. 417	315×239

12-13th century	
Gr. 392	229×151
13th century	
Gr. 360	231×172
Gr. 368	255×198
13-14th century	
Gr. 356	322×242
Gr. 424	319×213
14th century	
Gr. 427	300×214
15th century	
Gr. 378	368×252
Gr. 380	268×244
Gr. 387	342×233

Susanne Rothe

TEXTILLUMINATION BEI EINIGEN SCHREIBERN KRETISCHER HERKUNFT IM 15. JAHRHUNDERT

Textillumination ist ein Gebiet, das in der Handschriftenkunde bisher wenig untersucht wurde: Mit «Textillumination» ist die verzierende Ausgestaltung von Textanfängen, Initialen und Textschlüssen gemeint. Sie fällt also nicht in den Aufgabenbereich der Kunstgeschichte, die sich meist den mehrfarbigen, mehr oder weniger prächtigen Miniaturen widmet; die Paläographen ihrerseits haben sich bislang auf die Entwicklung von Schrift, Duktus und Buchstabenformen konzentriert, die Initialen und Zierleisten höchstens beiläufig bei Handschriftenbeschreibungen erwähnt. Erst in allerletzter Zeit finden Initialen und ausgestaltete Textanfänge mehr Aufmerksamkeit[1].

Die besonders auffallende Illumination in einigen Handschriften kretischer Herkunft aus dem 15. Jh. hat zur Beschäftigung mit diesem noch wenig erforschten Gebiet der Kodikologie angeregt. Ziel

---

1. I. Hutter, *Oxford, Bodleian Library III (Corpus der byzantinischen Miniaturenhandschriften)*, Stuttgart 1982.

sollte dabei sein, bestimmte Merkmale der Illumination (Farben, Formen, Aufteilung der Seite) herauszufinden, mit deren Hilfe eine Handschrift zusätzlich zu den paläographischen Kriterien zeitlich und regional eingegrenzt, vielleicht bestimmten Schreibern zugeordnet werden könnte.

Der Rolle Kretas als kulturellem Vermittler zwischen dem untergehenden Byzanz und dem Westen, auch im Bereich der handschriftlichen Überlieferung antiker Autoren, ist immer wieder Aufmerksamkeit geschenkt worden[2]: M. Wittek[3] hat 1953 den Kopistenkreis um Michael Apostolis beschrieben — ohne jedoch, wie mir scheint, auf die Eigentümlichkeiten der Schrift und die gegenseitige Beeinflussung der Schreiber dieses «Scriptoriums» einzugehen —; L. Politis[4] hat 1958 auf die Ähnlichkeit der Handschrift des Kreters Johannes Plousiadenos mit dem Hodegonstil hingewiesen. Nach D. Harlfinger[5] und S. Bernardinello[6] reicht die Wirkung des Hodegonstils auch noch bis zu den kretischen Schreibern Georgios Gregoropoulos und Johannes Rhosos. Die aufwendige Textillumination der letzten beiden hat zu der Vermutung geführt, ob den Schreibern in/von Kreta eine bestimmte Art der Illumination eigentümlich ist, und ob diese spezifische Illumination in Verbindung mit dem bekannten Kloster ΤΩΝ ΟΔΗΓΩΝ in Konstantinopel zu bringen ist.

M. Apostolis, der Hauptvertreter des von M. Wittek untersuchten Scriptoriums, der den Fall Konstantinopels selbst miterlebte und dann auf Kreta arbeitete, schreibt nicht im Hodegonstil und illuminiert kaum. Sein Sohn Aristoboulos verziert Textanfänge etwas aufwendiger, aber noch in verhältnismäßig schlichter Weise: die im Vergleich zum Text etwas vergrößerten Anfangsmajuskeln werden durch kleine, einfach geschwungene Verzierungen betont[7]. Weit reichere Textdekoration findet man bei Georgios Gregoropoulos, einem Mitarbeiter des M. Apostolis, sowie bei seinem Sohn Manuel Gregoropoulos und vor allem bei Johannes Rhosos. Die besonders auffällige Art der Textausgestaltung dieser Schreiber möchte ich an Hand von Beispielen, die ich in Florenz, Rom, Neapel, Berlin und Athen oder im Mikrofilm gesehen habe, zunächst vorstellen.

Johannes Rhosos aus Kreta ist — wie oft betont — einer der produktivsten Schreiber der 2. Hälfte des 15. Jhs.[8]: Über 40 Jahre lang schrieb und illuminierte er Texte christlichen und profanen Inhalts. Seine Schrift steht ohne Zweifel dem Hodegonstil nahe[9]. Daß Johannes Rhosos seine Manuskripte *selbst* illuminiert hat, läßt sich daran erkennen, daß die dunkelbraune/schwarze Tinte des Textes nicht selten die rötlich-braunen Initial verzierungen überdeckt, also *nach* den Initialen geschrieben sein muß; während andererseits mit derselben rötlich-braunen Farbe der Initialen einzelne Buchstaben oder Worte im Text geschrieben sind: deshalb scheint es mir naheliegend, daß Schreiber und Illuminator identisch sind (z.B. Tav. 1a, τ am Anfang der 5. Zeile, Neap. gr. III E 3, 209ʳ).

Oft sieht ein Buch- oder Kapitelanfang bei Johannes Rhosos folgendermaßen aus (vgl. Tav. 1a, b, c): ein aus zwei Streifen einfach gedrehtes oder aus mehreren Bändern kompliziert verschlungenes Flechtband liegt horizontal über den Titelzeilen; diese wiederum sind in epigraphischer Auszeichnungsmajuskel geschrieben und etwa dop-

2. Z.B. schon E. Follieri, *I codici cretesi della Biblioteca Vaticana* (Riassunto), in *Κρητικὰ Χρονικά*, 15-16 II (1961-62), p. 97.

3. M. Wittek, *Manuscrits et codicologie, 4: Pour une étude du scriptorium de Michel Apostolès et consorts*, in *Scriptorium*, 7 (1953), pp. 290-297.

4. L. Politis, *Eine Schreiberschule im Kloster ΤΩΝ ΟΔΗΓΩΝ*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 51 (1958), pp. 17-36, 261-287, bes. p. 278s.

5. D. Harlfinger, *Zu griechischen Kopisten und Schriftstilen des 15. und 16. Jahrhunderts*, in *La Paléographie Grecque et Byzantine*, Paris 1977 (*Colloques Internationaux du CNRS*, 559), pp. 327-362, bes. p. 332.

6. S. Bernardinello, *Autografi greci e greco-latini in occidente*, Padova 1979, p. 33s.

7. Z.B. N. G. Wilson, *Medieval Greek Bookhands*, Cambridge (Mass.) 1972, tav. 83; P. Eleuteri, *Storia della tradizione manoscritta di Museo*, Pisa 1981, tav. XIII; E. Follieri, *Codices Graeci Bibliothecae Vaticanae selecti*, Vatikan 1969, Tav. 66.

8. Vgl. die für ihn genannten Handschriften bei M. Vogel — V. Gardthausen, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Leipzig 1909 (*Zentralblatt für Bibliothekswesen*, Beiheft 33), (Nachdruck Hildesheim 1966), pp. 187-193; E. Gamillscheg — D. Harlfinger, *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600, 1. Teil: Handschriften aus Bibliotheken Grossbritanniens, A: Verzeichnis der Kopisten*, Wien 1981 (*Österreichische Akademie der Wissenschaften. Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik*, Bd. III/A), nr. 178; D. Harlfinger, *Die Textgeschichte der pseudoaristotelischen Schrift Περὶ ἀτόμων γραμμῶν. Ein kodikologisch-kulturgeschichtlicher Beitrag zur Klärung der Überlieferungsverhältnisse im Corpus Aristotelicum*, Amsterdam 1971, p. 183.

9. Vgl. Tav. 1a und z.B. Follieri, *Codices Graeci* cit., tav. 45.

pelt so groß wie die Textzeilen. Der Text beginnt mit der sehr vergrösserten und ausgestalteten Initiale: sie hat meist eine Höhe von mehr als 10 Zeilen und ist ebenso breit. Der Text ist nach rechts eingerückt, so daß die Initiale einen eigenen Platz in einem Rechteck bekommt. Flechtband, Majuskeln und Initiale sind in rötlich/rotbraunen Farbtönen gezeichnet, die manchmal mit gelb gehöht sind. Charakteristisch für Johannes Rhosos ist, daß er beim Malen der Initiale die rötliche Farbe so einsetzt, daß der helle Farbton des Papiers oder Pergaments nicht nur Untergrund ist, sondern als zweite Farbe hervortritt: die eigentliche Form des Buchstabens, der Buchstabenkörper, wird angegeben durch einen farbigen Streifen und durch beidseitig begleitende helle Streifen, welche die angrenzenden Verzierungen aussparen. Das Innere des Buchstabens, das Initialfeld, ist ganz mit farbigen, meist herzförmigen Ranken ausgefüllt. Sehr häufig greifen die offenen, innen wiederum mit kleinen Zacken versehenen Herzformen gegenläufig ineinander: hell bleiben große geschwungene Binnenlinien und kleinere Blattformen stehen. Das Ineinanderspielen der beiden Farben könnte man als «Negativ»-Wirkung bezeichnen: gemalt sind die dunklen Linien, doch springen die hellen dem Betrachter sofort ins Auge. Außen wird der Buchstabenkörper von — durch farbige Umrißlinien entstehenden — hellen Ranken und Schnörkeln umgeben, die sich einrollen und wieder ausschwingen und mit dicken, farbigen Punkten aufgelockert sind; in den entstehenden größeren Flächen finden sich wiederum die ineinandergreifenden Herzformen. Das Ende eines Textes läßt Johannes Rhosos fast immer in einer nach innen geschwungenen Spitze, bisweilen rhombenförmig auslaufen; ein solches τέλος wird seitlich mit kleinen, am Ende eingerollten Rankenstücken verziert (vgl. Tavv. 1b, 2). Bemerkenswert ist, daß Johannes Rhosos diese Art der Textillumination vom Beginn bis zum Ende seiner Schreibertätigkeit anwendet (Tav. 3a, b). Daß Rhosos auch bescheiden illuminiert, zeigt z.B. der Pal. gr. 276, 62^r, wo die nur 2-3-zeiligen Initialen oben und unten mit kleinen Schnörkeln, sowie seitlich mit Punkten versehen sind (Tav. 3c). Rhosos' Art zu illuminieren war schon in seiner Zeit sehr erfolgreich: während seiner ganzen Laufbahn schrieb er im Auftrag vieler hochgestellter Persönlichkeiten (Bessarion, L. Medici, Kardinal A. Farnese)[10] und

10. Für Bessarion z.B. Marc. gr. 200 (1457); für L. Medici z.B. Laur. gr. 85,8 (1489); für Kardinal A. Farnese z.B. Neap. gr. III E 3 (1493).

hat sogar für andere Schreiber die Illumination ausgeführt[11].

Zu fragen ist, unter welchem Einfluß Johannes Rhosos diese besondere Art der Illumination ausgebildet und, wieviel er selbst kreiert hat.

Die Ähnlichkeit der Schrift des Johannes Rhosos mit dem Hodegon-Stil legt die Vermutung nahe, daß auch seine Illumination vom Hodegon-Scriptorium, das seine Blütezeit Ende des 14. Jhs. hatte, beeinflußt ist.

Die wenigen Hodegon-Handschriften, die ich in Autopsie sehen konnte, zeigen formal und von der Farbigkeit her allerdings wenig Ähnlichkeit mit der Illuminationsweise des Johannes Rhosos: im Laur. gr. 11,1 2^r (Joachim) sieht man in einem Zierrechteck weiße fünf- bzw. dreiblättrige, helle Blüten auf hellrotem, leuchtendem Grund; die *vor* dem Text stehende Initiale α (3-4-zeilig) hat einen einfachen, ungelenken Querschnörkel (Tav. 3d); auch in den Vatikanhandschriften Vat. gr. 2206 und Chis. gr. R V 29 (= FOLLIERI, *Codices Graeci* cit., Tav. 45) sind vor allem die Farben ganz anders: kräftiges hellrot bzw. gold/blau/rot. Während die oben genannten Hodegon-Handschriften vom Stil des Johannes Rhosos abweichen, gibt es Ähnlichkeiten zwischen den Initialen im codex 748 der Nationalbibliothek in Athen (vielleicht von Joasaph geschrieben; = POLITIS, *Eine Schreiberschule* cit., Nr. 18; vgl. Tav. 4) und denen von Rhosos: eine «doppelte», die Buchstabenform angebende Linie umschließt farbige, ineinandergreifende Herzformen; weiße Binnenlinien treten hervor; außen erscheinen Schnörkel durch die farbige Umrahmung hell. Ein Unterschied zu Rhosos' Initialen ist, daß sich die Farbe der Initialen hier nicht von der des Textes abhebt: beides ist mit hellbrauner Tinte ausgeführt. Es wäre interessant, nach weiteren Hodegon-Handschriften zu suchen, die eine ähnliche Illuminierung aufweisen.

Ein Verbindungsglied zwischen Hodegon-Stil und dem Stil des Johannes Rhosos könnte dessen Zeitgenosse Johannes Plousiadenos sein, den Politis unter den Fortsetzern des Hodegon-Stils erwähnt.

11. Z.B. Vind. Phil. gr. 64; vgl. dazu H. HUNGER, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, I, Wien 1961, p. 180s.; vgl. auch O. MAZAL, *Byzanz und das Abendland. Katalog einer Ausstellung der Handschriften und Inkunabelsammlung der Österreichischen Nationalbibliothek, 25. Mai - 10. Okt. 1981*, Wien 1981, tav. 75, Kat.-Nr. 289.

Mit ihm hatte Rhosos nachgewiesenermaßen Kontakt[12]. Meist verziert Plousiadenos den Textanfang mit einem schlichten Flechtband; die *vor* dem Text stehenden Initialen sind von Rankenausläufern verziert[13]; von Binnenlinien oder «Negativ»-Wirkung kann man aber kaum sprechen. Andererseits ist bemerkenswert, daß das Zierrechteck im Laur. Conv. Soppr. 3, 1ʳ sehr der Dekoration der *Initial*felder des Johannes Rhosos ähnelt: in heller Umrahmung lassen rötliche Herz- und Blattformen weiße, geschwungene Ranken stehen (Tav. 5a); doch ist das Rankenwerk weniger dicht, die farbigen Flächen größer, so daß die «Negativ»-Wirkung geringer ist als bei Johannes Rhosos. An den Ecken und Seiten setzt sich die Umrahmung in fleuralen Verzierungen fort. Auch Plousiadenos gestaltet das Textende spitzzulaufend und sich wieder verbreiternd; oft ist es an den Seiten mit Schnörkeln verziert[14].

Bartholomaios Rhosos, der vielleicht ein Verwandter des Johannes Rhosos ist und so dessen Entwicklung als Schreiber beeinflußt haben könnte, stammt ebenfalls aus Kreta und schreibt auch im Hodegon-Stil[15]. Von ihm ist nur der auf das Jahr 1426 datierte Sin. gr. 968 bekannt (Tav. 5b): die Initialen und das Zierrechteck sind farblich zwar ganz anders als in Handschriften von Johannes Rhosos oder Plousiadenos, nämlich leuchtend rot bzw. dunkelbraun, die Formen des Zierfeldes (helle ausgesparte Girlanden und Blattformen) und die mit fleuralem Schmuck versehenen Initialen sind der Illumination des Plousiadenos sehr nahe.

So könnte man die Illuminationsformen in den genannten Handschriften (Ath. Nat. Bibl. 748, Barth. Rhosos, Joh. Plousiadenos) als Vorformen für die Illuminationsweise des Johannes Rhosos ansehen. Die Beispiele müßten aber noch zahlreicher werden.

12. Vgl. Politis, *Eine Schreiberschule* cit., p. 278; Ph. Mauroeide-Plumide, *Ἔγγραφα ἀναφερόμενα στὶς ἔριδες τῶν Ἑλλήνων τῆς Βενετίας στὰ τέλη τοῦ ΙΕ′ αἰῶνα*, in *Θησαυρίσματα*, 8 (1971), pp. 115-187, Brief von Plousiadenos an Rhosos pp. 134-138.

13. Z.B. H. Omont, *Fac-similés des manuscrits grecs des XVᵉ et XVIᵉ siècles*, Paris 1887 (Nachdruck Hildesheim 1974), Nr. 29 = Gamillscheg — Harlfinger, *Repertorium* cit., C, nr. 176.

14. M. I. Manusakas, *Ἀνέκδοτοι στίχοι καὶ νέος αὐτόγραφος κῶδιξ τοῦ Ἰωάννου Πλουσιαδηνοῦ*, in *Ἀθηνᾶ*, 68 (1965), pp. 49-72 Πίν. Α.

15. Vgl. Vogel — Gardthausen, *Die griechischen Schreiber* cit., p. 51; V. Benesevic, *Monumenta Sinaitica*, Fasc. II: *XLVI exempla codicum Graecorum Sinaiticorum*, Petropoli 1912, tav. 76.

Den Zierfeldern bei Bartholomaios Rhosos und Plousiadenos verwandt scheinen die des Mitarbeiters von Michael Apostolis, des Georgios Gregoropoulos und seines Sohnes Manuel: das rechteckige Zierfeld nimmt die ganze Breite des Textes ein; Herzen, blattähnliche Strukturen und große Punkte in rostrot (bzw. rosa) bilden den Hintergrund für die hellen weitgeschwungenen Linien und Dreiblattformen (Tav. 5c). Wie bei Plousiadenos nehmen die farbigen Partien mehr Raum ein als bei Johannes Rhosos: das Ganze wirkt kompakter und weniger aufgelöst. Außen an den Ecken und Seiten des Zierfeldes geht die Umrahmung meist in kleine Schnörkel über — eine weitere Ähnlichkeit mit Plousiadenos. Die Initialen stehen bei den Gregoropouloi meist *vor* dem Text. Die Textenden können zugespitzt oder auch gerade sein[16].

Johannes Rhosos unterscheidet sich von den erwähnten Schreibern darin, daß er das Zierwerk, das sich bei den anderen in den Rechteckfeldern findet, für die *Initialen* verwendet: sie werden, um das reiche Muster aufzunehmen, sehr vergrößert und erhalten so einen beherrschenden Platz auf der Buchseite. Diese aufwendigen Initialen stehen bei Johannes Rhosos am Anfang jedes größeren Abschnitts — auch in der Mitte einer Seite — nicht nur zu Beginn der Handschrift. Statt mit einem Zierrechteck beginnt Johannes Rhosos die Dekoration fast immer mit Flechtbändern: ihre Breite und Kompliziertheit variieren je nach der Bedeutung des Initiums (Anfang des Werkes, Buches oder Kapitels[17]). Bei Plousiadenos, Bartholomaios Rhosos und den Gregoropouloi sind die Zierrechtecke nur am Anfang des Kodex zu finden; wenn man weiterblättert, sieht man an den Buchanfängen nurmehr schmale Flechtbänder, oder lediglich — im Vergleich zu Johannes Rhosos — kleine und sehr schlichte Initialen. Deshalb meine ich, daß es Johannes Rhosos war, der den üppigen Initialschmuck erfunden hat: Farben und formale Elemente waren nicht neu, aber Rhosos hat sie zu «seinem» Dekorationssystem weiterentwickelt.

Zusammenfassend kann man sagen: die Verbindung von der Illumination in Hodegon-Handschriften vom Ende des 14. Jhs. zu der des Johannes Rhosos ist lose; gut vergleichbar sind die Initialen im Codex 748 der Nationalbibliothek in Athen mit denen des Rhosos.

16. Z.B. M. Wittek, *Album de paléographie grecque*, Gent 1967, Nr. 38.

17. Z.B. Neap. gr. III E 3, 1ʳ, 88ʳ.

Johannes Plousiadenos, Bartholomaios Rhosos und die Gregoropouloi zeigen zwar nicht exakt dieselbe Illuminationsweise wie Johannes Rhosos, aber die *Formen* und *Farben* sind denen des Joh. Rhosos sehr verwandt, wenn auch ihre Ornamentierung im Ganzen flächiger wirkt. Von einer Illuminations*schule* auf Kreta, mit einer ganz spezifischen Ornamentik, kann man nicht sprechen, aber die Schreiber, die aus Kreta stammen, zeichnen sich durch die rotbraune Farbe ihrer Illumination und insgesamt durch die sehr viel größere Sorgfalt aus, die sie auf die Ornamentation verwenden. Unter ihnen nimmt Johannes Rhosos durch seinen reichen Initialschmuck einen herausragenden Platz ein.

Interessant wäre es, auch außerhalb des Handschriftenbereichs ähnliche Motive zu finden wie die, die Johannes Rhosos und die anderen Schreiber in ihrer Illumination einsetzen. Zwei Beispiele — allerdings aus sehr viel früherer Zeit — habe ich durch Zufall auf Reisen gesehen: Im Hauptraum der Kirche Haghioi Anargyroi im westmakedonischen Kastoria werden die Fresken aus dem 12. Jh. von Ornamentfeldern umrahmt, die die aus den besprochenen Handschriften bekannten ineinandergreifenden Herzformen zeigen (Tav. 6)[18]. Ebenfalls aus dem 12. Jh. stammt die Madonna orante aus der Basilika von Sant'Angelo in Formis bei Capua (heute im Museo di Capodimonte in Neapel); die Bordüren um die Schultern, an den Ärmeln und der Schärpe des Gewandes der Madonna sind mit demselben Muster ausgestattet. Ob es einen Zusammenhang gibt und wie die Zwischenglieder in der Kette aussähen, müßten weitere Nachforschungen ergeben[19].

---

18. Zu den Kirchen in Kastoria vgl. St. Pelekanides, *Kastoria*, in *Reallexikon zur byzantinischen Kunstgeschichte*, Hg. K. Wessel und M. Restle, III, Stuttgart 1978, coll. 1190-1224.

19. Vgl. Abb. 5 und 6, p. 30s. bei O. Morisani, *Gli affreschi di S. Angelo in Formis*, Napoli 1962; R. Oertel, *Die Frühzeit der italienischen Malerei*, Stuttgart, Berlin, Köln, Mainz ²1966, pp. 27-29.

Guy Petherbridge

SEWING STRUCTURES AND MATERIALS: A STUDY IN THE EXAMINATION AND DOCUMENTATION OF BYZANTINE AND POST-BYZANTINE BOOKBINDING

ABSTRACT

Although the significance of the study of the constituent materials, techniques, structures, formats and binding decoration of the manuscript codex in its own right is increasingly acknowledged as a research discipline and as an essential adjunct to palaeographical scholarship such literature in the field of Greek manuscripts is still sparse. Though some progress has been made in the sector of 'textblock codicology', the published work on bookbindings to date, although helpful in a pioneering sense of opening up a new area of investigation, is limited in its usefulness. This is because it either concentrates solely on the decoration applied to bookcovers or reflects an inadequate knowledge of Greek bookbinding practice, the properties of codex materials and of the range of applicable contemporary resources which may be applied to their examination and analysis. For historical bookbinding research to yield significant results it is particularly important there be a thorough acquaintanceship with the techniques of bind-

ing mediaeval parchment and paper manuscripts as a prerequisite for the observation, detailed recording and analysis of the full complexity and often subtle differences of structure and materials. Only by the application of a rigorous methodology can a secure basis of evidence be made which enables comparison and differentiation between the products of different workshops, provenance and chronology.

This paper introduces basic guidelines for the examination and documentation of traditional Greek bookmaking materials, techniques and structures and elaborates on one aspect, sewing, to demonstrate the procedures and findings of the Byzantine and Post-Byzantine Bookbinding Survey. It is essentially a report of work-in-progress with modifications and additions expected as further information is compiled and evaluated.

1. *PROLEGOMENA*

Greek codices have received considerable attention for their writings, paintings and illuminations but the potential evidence contained in other aspects of their make-up has largely been overlooked. As a consequence, with the notable exception of the work of a few individuals, the published literature concerning Greek codicology shows only a limited appreciation of the knowledge, tools and methodologies already established in other fields for the examination, documentation and interpretation of bookmaking materials, techniques and structures.

The intensive study of historical bookbinding as a comprehensive discipline can provide a rewarding focus for the gathering of a wide range of codicological information. In order to create a complete, functioning book (textblock *and* binding as an integrated entity), the binder was concerned (at a level dependent on his mastery of the craft) on many levels with a considerable range of physical components, their properties, their sources of manufacture and distribution as well as the technical traditions of his craft. It is important, therefore, that binding research take all these factors into account rather than concentrate primarily on the study of tooling and other applied decoration. Approached in this manner, not only can the knowledge of the practice and products of bookbinding be significantly extended but vital supporting data can be gathered for other areas of scholarship.

Some important contributions have already been made in the study of textblock materials and their scribal preparation. Early in

this century Gollob[1] and later Irigoin[2] and the Harlfingers[3], for instance, have advanced our knowledge of paper history and the formats of Greek manuscripts. The Lakes[4], Irigoin[5] and Leroy[6] have demonstrated the usefulness of the study of pricking and ruling marks and systems. For the earliest surviving Greek codices we have the typological studies of Turner[7] coordinating data on textblock materials, format and make-up.

The long-standing emphasis on the study of decoration in the European and American bookbinding literature is reflected in a small number of articles on Greek or related bindings by Willough-

---

1. E. Gollob, *Verzeichniss der griechischen Handschriften in Oesterreich ausserhalb Wiens*, in *Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien*, phil. hist. Klas., Vienna 1903.

2. J. Irigoin, *Les premiers manuscrits grecs écrits sur papier et le problème du bombycin*, in *Scriptorium*, 4 (1950), pp. 194-204; —, *Les débuts de l'emploi du papier à Byzance*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 46 (1953), pp. 314-319; —, *Les filigranes de Fabriano (noms de papetiers) dans les manuscrits grecs du début du XIVe siècle*, in *Scriptorium*, 12 (1958), pp. 44-50; —, *Les types de formes utilisés dans l'Orient méditerranéen (Syrie, Égypte) du XIe au XIVe siècle*, in *Papiergeschichte*, 13 (1963), pp. 18-21; —, *Papiers orientaux et papiers occidentaux*, in *La paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977, pp. 23-54.

3. D. Harlfinger, *Zur Datierung von Handschriften mit Hilfe von Wasserzeichen*, in D. Harlfinger (Ed.), *Griechische Kodikologie und Textüberlieferung*, Darmstadt 1980, pp. 144-169; D. & J. Harlfinger, *Wasserzeichen aus griechischen Handscriften*, I, Berlin 1974, II, Berlin 1980.

4. K. & S. Lake, *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the Year 1200*, Boston 1934-1945.

5. J. Irigoin, *Pour une étude des centres de copie byzantins*, in *Scriptorium*, 12 (1958), pp. 208-227; 13 (1959), pp. 177-209.

6. J. Leroy, *Les types de reglure des manuscrits grecs*, Paris 1976; —, *La description codicologique des manuscrits grecs de parchemin*, in *La paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977, pp. 29-39; —, *Les manuscrits grecs d'Italie*, in *Codicologica*, 2, 1978, pp. 58-65; —, *Quelques systemes de reglure des manuscrits grecs*, in J. Irmscher, F. Paschke & K. Treu, *Studia Codicologica*, Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, Vol. 124, Berlin 1977, pp. 291-392.

7. E. Turner, *The Typology of the Early Codex*, The University of Pennsylvania 1977; —, *Towards a typology of the early codex (third to sixth centuries)*, in *Codicologica*, 2 (1978), pp. 9-14.

by[8], Irigoin[9], Politis[10], Xadzimichalis[11], Wittek[12] and Janc[13], etc., written primarily from an art historical perspective or as an aspect of palaeographic enquiries into particular scriptoria or places of production. While significant data has been brought to light in these publications, it should be remembered that not only can important diagnostic features be overlooked by not considering materials and structures, repairs and rebinding phases in conjunction with the study of binding ornamentation and associated text but that the majority of surviving Byzantine and post-Byzantine bookbindings are, in fact, not decoratively tooled or have lost their applied ornamental metalwork. Thus it would be a denial of the reality of Greek manuscript holdings to neglect the investigation of bound codices lacking exterior decoration.

We are, therefore, particularly indebted to the pioneering efforts first of Adam[14] and later van Regemorter[15] and her associate

8. H.R. Willoughby, *A contribution to a knowledge of Greek monastic bookbinding*, Ch. IV of H.R. Willoughby - Colwell, *The Elizabeth Day McCormick Apocalypse*, I, Chicago 1940, pp. 48-82.

9. J. Irigoin, *Un groupe de reliures crétoises (XVe siècle)*, in *Κρητικὰ Χρονικά*, 15-16 (1961-2), fasc. 2, pp. 102-112.

10. L. Politis, *Das Skriptorium und die Bibliothek des Prodromus-Klosters bei Serres*, in *Wandlungen. Studien zur antiken un neueren Kunst (Festschrift Ernst Homann-Wedeking)*, Bayern 1975; —, *Τό Βιβλιογραφικό Ἐργαστήριο καί ἡ Βιβλιοθήκη τῆς Μονῆς Προδρόμου Σερρῶν*, Athens 1979.

11. A. ΧΑΤΖΗΜΙΧΑΛΗ, *Ἡ στάχωσις τοῦ Εὐαγγελίου τῆς Ὑπεραγίας Θεοτόκου Πωγωνιανῆς Μολυβδοσκεπάστου*, in *Ἠπειρωτικὰ Χρονικά*, 1940, pp. 175-182.

12. M. Wittek, *Manuscrits et codicologie. 4. Pour une étude du scriptorium de Michel Apostoles et consorts*, in *Scriptorium*, 7 (1953), pp. 274-297.

13. Z. Janc, *Ledereinbände Serbischer Kyrillischen Bücher vom XII bis zum XIX Jahrhundert*, Belgrade 1974 (in Serbo-Croat); —, *Un outil du XIVe siècle*, in *Musée des Arts Decoratifs*, 16-17 (1972-1973).

14. P. Adam, *Die griechische Einbandkunst und das frühchristliche Buch*, in *Archiv für Buchbinderei*, 23, 12 (December 1923), pp. 89-91; 24, 3 (March 1924), pp. 21-27; 24, 4 (April 1924), pp. 31-33; 24, 5 (May 1924), pp. 41-43; 24, 6 (June 1924), pp. 51-53; 24, 7 (July 1924), pp. 61-64; 24, 8 (August 1924), pp. 78-80; 24, 9 (September 1924), pp. 82-87; 24, 10 (October 1924), pp. 97-99.

15. B. van Regemorter, *La reliure des manuscrits grecs et l'Égypte*, in *Bibliothèque Patriarchale (Institut d'Études Orientales), Publications, 2, Tome commémoratif du Millénaire de la Bibliothèque Patriarchale d'Alexandrie*, 62, Alexandria 1953, pp. 62-66; —, *La reliure des manuscrits grecs*,

Irigoin[16] in indicating the value of the observation and recording of the technical characteristics of Greek (and other) bookbinding traditions. Notwithstanding, this lead has been followed by few[17], perhaps because not many manuscript scholars feel comfortable in the field of the crafts of hand book production or do not have a knowledge of presently accessible techniques for recording and analysis of materials.

While later scholarship has customarily acknowledged these seminal articles in a token manner whenever the question of binding or book structure appears, their contribution has been accepted somewhat uncritically as to its comprehensiveness, depth and detail. Their simple graphic models and categorisation of structural types (useful as such a method of approach is for the analysis of such a complex subject and as guidelines for other researchers), should not be accepted too automatically or applied too rigidly in codex examination and interpretation. This may lead to the risk of bypassing the observation of further clues and relationships in the many permutations and combinations of materials and their properties, technical and structural solutions, repairs and modifications evidenced in the gamut of individual artifacts. The bound Greek book should not be perceived as a static assemblage of structural elements but as three dimensional, complex, manipulable vehicle and protective device for text

in *Scriptorium*, 8 (1954), pp. 3-23 and Pls. 10-13; *Some Early Bindings from Egypt in the Chester Beatty Library*, Dublin 1958; *Povez Jugosovenskih Cirilskih Rukopisa*, in *Bibliothekar*, 1-2 (1959), pp. 34-36 and 4 Pls.; *Some Oriental Bindings in the Chester Beatty Library*, Dublin 1961; *La reliure byzantine*, in *Revue Belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art*, 36 (1967), pp. 99-162.

16. J. Irigoin, *La reliure byzantine*, in E. Baras - J. Irigoin - J. Vezin, *La reliure médiévale. Trois conférences d'initiation*, Paris 1978, pp. 23-54.

17. e.g., F.R. Goff, *Notes on a few bindings at Monastery Hilandar, Mt. Athos*, in *Gutenberg-Jahrbuch*, 1975, pp. 323-326 and Pls. 1-5, and A. Muthesius - G. Petherbridge, *The use of silks on medieval bindings*, abstracted in *Résumés des communications, II, Langue, Littérature, Philologie, XVe Congrès International d'Études Byzantines*, September 1976. Useful as a source for traditional terms describing bookbinding features is: B. Atsalos, *Sur quelques termes relatifs à la reliure des manuscrits grecs*, in J. Irmscher - F. Paschke - K. Treu, *Studia Codicologica*, Berlin 1977 (*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, 124), pp. 15-42.

and image. Its materials and structural engineering in combination have been developed or proved their suitability for specific functions over a long period of time. All the features of all its examples, be they within a technical tradition or idiosyncratic, should be investigated for it to be understood as fully as possible.

In this discipline of the archaeology of the book even a small fragment of sewing thread, recorded as to its fibre type, colour, thickness and spinning structure (or even the impression of a now missing thread in the fold of a parchment gathering) can provide important evidence when related to other details recorded for that manuscript and others. For these purposes there are a number of tools and techniques developed in other areas of bibliography, codicology, conservation, archaeology and forensic science, etc., which can be applied or adapted to our area of specialist interest. By establishing a survey system specific to the range of peculiarities of Greek manuscripts not only are we able to gain valuable extra indications as to their dating, provenance and later individual history which might not be forthcoming from purely textual, paleographical or art historical evidence, but we may acquire a broader knowledge of the many sectors and facets of society and economy concerned in one way or another with the production, patronage, use, exchange, trade and stewardship of books. More subtle indications may also be discernible of general cultural and craft attitudes, e. g.; ways of executing repairs and restorations (and associated craftsman's, or owner's annotations); evidence through craft technique, materials and forms of the actual impact of, and degree of collaboration with, other cultures and traditions in times of historical upheaval or peaceful juxtaposition of peoples through immigration and trading activities.

2. *The Byzantine and Post-Byzantine Bookbinding Survey*

The Byzantine and Post-Byzantine Binding Survey being undertaken in collaboration with Dr John Sharpe of Duke University was initiated to apply contemporary research resources to a thorough examination and documentation of the extant corpus of Byzantine codex bindings, as well as those codices and printed books of the post-Byzantine period which include traditional Greek bookbinding elements, and to develop a convenient recording mechanism of application comprehensible to other investigators as well. An additional motivating factor was the need to better identify the characteristics and properties particular to the historical range of Greek manuscripts in order to stimulate responsible procedures for their conservation and preservation.

In combination with survey work in other libraries in Europe and North America, the present researchers currently are preparing for publication a comparative catalogue (introducing and illustrating the scope of the survey methodology as it is applied in practice) of the approximately 160 manuscripts and early printings in the library of the Monastery of Saint John the Theologian, Patmos, which possess traditional Greek bookbinding characteristics to a greater or lesser degree[18] — a cross-section representative of the late Byzantine period through to the 18th century. Besides the intrinsic interest of the artifacts themselves and the picture they present of the distribution of texts, structures and bookbinding decorative styles in an Orthodox monastic library, they provide particularly fertile ground for codicological enquiry because of the substantial surviving archival documentation (including the famous series of mediaeval catalogues) supporting queries into many aspects of the books' individual histories and links with the monastery, its dependencies, adjacent regions and personalities. Also of great assistance is the fact that much learned attention has been paid to the Patmos holdings for well over a century in the areas of cataloguing, palaeography, textual criticism, etc., thus providing considerable groundwork and supplementary information for the interpretation of the evidence of the bindings and book structures themselves.

Following a number of prototypal stages an A4 format, 4 page (bifolio) survey card (which also doubles as a file for rubbings, radiographs, photographs, etc.) was conceived. With accompanying explanatory notes regarding examination techniques and the possible categories and terminology of constituent materials, structures, furniture and binding adornment, it was designed to be used in the field by any observant detective of Greek manuscripts. The survey card was organised in such a way that the information recorded can be transferred to computer but it has since been found that, though the details recorded and the system of classification remains basically the same (with additional material consequent on the findings of later research) — listed below in 2.1 *Checklist of Bookmaking and Bookbinding Features*, the layout and structure of the questions has had to be extensively modified to exploit computer data base software

18. With the financial support of the Biddle Foundation, the Council on Library Resources and private donors.

in the most efficient way.

In the formulation of the survey method every effort has been made to use existing, reputable standards of description or terminology so that recorded information can be easily related to similar information from allied research areas. In a few cases new analytical techniques have been developed, such as the xeroradiography of book boards, and in others with great potential, such as the dendrochronological dating of hardwood boards, the basic groundwork still needs to be done.

As limitations on space here preclude a full exposition of the features of a volume examined and documented, we will confine ourselves to a brief resume and concentrate on one aspect of book structure, *Sewing Structures and Materials*, to provide an example of the methodology of examination and documentation and the results of work-in-progress at this juncture.

2.1 *Checklist of Bookmaking and Bookbinding Features*

The codicological features examined[19] are classed in the following categories which follow as consistently as possible the sequence of original bookmaking operations (metal bookcovers are not referred to here):

Byzantine Bookbinding Survey Documentation

File No.:
Photograph Nos.:
Radiograph Nos.:
Date of Recording:
Recorder:

General Cataloguing Details

Library:
Catalogue No./Shelf Mark:
Author/s:
Title/s:
Scribe/s:
Text Chronology:
Text Provenance.

19. These have been selected as specific to Byzantine and post-Byzantine bookbinding traditions, although some features may also be found in other bookmaking traditions.

Textblock

Material of the Leaves: Parchment: species of animal; estimate of age; method of manufacture and quality; caliper range; skin colour; surface preparation. Paper: fibre type; colour; sizing and finishing characteristics (e. g. burnishing); original dimensions of sheet; mould and watermarks (recorded by beta radiography if possible); caliper; region or locality of manufacture; date of manufacture. Parchment & Paper: Distribution within codex; technical details as above.

Gathering Composition: Number of leaves; format and dimensions of leaves; leaf proportions; format and dimensions of original skins or sheets; number of original paper sheets or parchment skins need to make up the gathering; gathering format; system of folding and assemblage; arrangement of parchement leaves according to hair or flesh orientation; collation system; character and placing of signature marks; regularity in the number of leaves per gathering throughout the volume; regularity or otherwise of type or quality of parchment and/or paper throughout the volume.

Pricking and Ruling: Character of pricks and type of pricking instrument; where visible on folios; sequence of preparing and placing leaves for pricking and ruling; recording of ruling types and their dimensions; ruling systems; type and trace of ruling tool and type (if any) of ruling frame or ruling layout instrument.

Bookbinding

Overall dimensions and those of all component parts and their interrelationships.

Endleaves: Folio numbers; type of material (record details as per *Material of the Leaves* above); whether similar or different to the textblock leaves; make-up; connection to textblock; phase/s of attachment.

Pastedowns: Type of material (record as per *Material of the Leaves* and *Endleaves* above); whether of same material and age as textblock and/or endleaves and, if so, are they an integral part of the gatherings of either structure; manner in which they are connected to adjacent leaves or whether they are independent sheets; type of adhesive used to secure pastedowns to the boards; any indications that the pastedowns were free endleaves at an earlier phase in the history of the volume; do pastedowns cover turn-ins or fastenings of metal furniture or do the turn-ins cover the pastedowns and the fastenings of the metal furniture pierce through them?; do the anchorages of the clasp ties lie under the pastedowns or do they pierce through them?

Marking and Preparing Bookblock for Sewing: (See below)

Sewing: (See below)

Boards: Whether visible, partly visible or not visible; whether wood or pasteboards. Pasteboard: materials and make-up. Wood: species; thickness (and observations of regularity of such or otherwise); direction of the wood grain and indications of the way the board cut from the original tree trunk (e. g., quarter cleft or sawn, flat sawn, etc.) and tools used; evidence from marks on the boards of the types of tools used to prepare their flat surfaces; character and category of fore-, head and tail edge treatment and tools used; character of elaboration of spine edges and tools used (bevelling/chamfering and orientation of such); if possible, in the case of slow-growing hardwoods, details and measurements of annual growth rings for future dendrochronological analysis; details of any repairs to boards.

Board Attachments: Whether visible, partly visible or not visible; attachment system; details of thread or other material/s used; character and position of channels and tunnels accomodating attachment of textblock to boards and endband anchorage and tools used; if possible radiographs of the boards in order to ascertain full details of any hidden attachments, endband anchorage structures and possible evidence of reuse of boards (marks of earlier board attachment systems; clasp tie anchorage and clasp edge pin holes and fragments, traces left by previous metal furniture).

Spine Treatment: Natural or hammered rounding of the spine, etc.

Spine Lining: Whether visible, partly visible or not visible; textile type (linen, hemp, cotton, silk, etc.); character of warp and weft threads (See *Sewing Thread* below — dimensions, details of twist; colour/pattern; bleached, semi- or unbleached, frequency); type of weave (tabby, twill, etc.); quality and tightness of weave; whether covers spine and part of boards (inner or outer face — if so measurement of the distance the spine liner projects onto the surface of the boards), spine and total outer surface of boards or spine and inner and outer surface of boards; whether textile roughly or carefully trimmed; whether adhered to spine; adhesive used for attachment to spine and/or boards.

Edge Treatment: Whether textblock trimmed flush with board edges or the presence of squares; indications from marks on textblock edges of the type of trimming tool used; presence, location and character of edge painting and/or edge titling.

Endbands: Thread characteristics (record details as for *Sewing Thread* below — including characteristics of any metal threads; type and form of metal; whether wrapped around a wire or textile thread core); stylistic category or categories of endband sewing (primary and secondary/decorative); presence of primary anchorage sewing; presence and type of primary endbanding; type and characteristics of primary endband core/s; presence of secondary anchorage sewing; presence of secondary endbanding; type and characteristics of secondary endband core/s; colour patterns and decorative thread sequences in all endbands; distance of projection onto board edges; method and system of attaching and anchoring endbands to boards; configuration of endbands on board edges; are endband thread anchorages sewn around the head and tail sewing stations of the textblock or freely through the spine folds of the gatherings above or below these sewing stations?; record earlier endbanding evidence.

Markers: Type of material; structure; colour/s; where and how attached.

Miniature Protectors: Textile type (silk, cotton, etc.); character of weft and warp threads (twist details, colour, preparation, count); type of weave (tabby, twill, etc.); quality, weight and tightness of weave; colour/pattern; dimensions of protector; whether regularly or irregularly trimmed; whether loosely inserted in opening of miniature, tipped to illuminated page, hooked around spine fold of gathering or stitched to leaf.

Fastenings: Type, form and structure of metal components; dimensions; method of attachment to boards or leather or textile components; type, form and structure of leather (straps, double-or triple braiding, etc.) or textile components; manner by which these are anchored into the boards; disposition of anchorage holes and regularity or otherwise of placement; manner in which the anchorage ends of clasp ties are terminated (completely braided to end or not — and untrimmed, whether trimmed flush with turn-ins, whether trimmed flush with inside face of board), in the case that all or part of the clasp ties have deteriorated, record any stain or impression of the now missing elements on the boards, pastedowns, endleaves or text leaves; record any evidence of earlier fastening systems (radiographs of the boards may provide such evidence).

Covering Material: Leather, alum-tawed skin or vellum/parchment: species of animal; treatment of skin; colour; whether re-used, in one piece or an assembly of skin pieces (and how assembled - type of stitching, etc.) whether unpared, pared overall or only turn-ins pared; whether turn-ins sliced or 'V' notched to enable easier manipulation of the leather during the covering operation; type of adhesive

used to adhere leather to the boards; whether leather adhered at the spine; manner of cutting and executing turn-in corners; dimensions and regularity of turn-ins and whether trimmed before or after completion of the covering operation; whether spine corners of turn-ins cut to adjust for the pulling of the turn-ins adjacent to the projecting endbands; type of instrument used to trim turn-ins and whether a straightedge was used; whether turn-ins cover pastedowns; whether turn-ins have a flap or section cut away or whether they are pierced to accomodate clasp tie anchorages; presence of unusual elements such as edge flaps. Textile: all relevant details (record details as per *Spine Lining* above, including documentation of the design, if any); colour and design (including dimension of repeat) type and execution (trimming, etc.) of turn-ins and corners (as for covering with skin above); note presence and characteristics of lining materials if present; adhesive used. Record any evidence of earlier covering phases.

Cover Decoration: Uncovered boards may have decoration scribed or drawn/painted on outer face (and on inner face). Outer faces of boards may have applied gesso and painting. If covered with leather may be untooled, blind tooled, gold tooled or painted (or a combination of these); record disposition of decorative schema for upper and lower cover, spine, board edges and turn-ins, techniques used and type of tools used (single unit metal tools, panel stamps, rolls, scribing points, rolls, fillets, etc.); rubbings taken of each decorative stamp. Metal or other applied furniture: type of constituent materials (gold, silver, silvergilt, bronze, etc.); form and manner of working (e. g., beaten, engraved plaques, stamped plaques, hemispherical cast metal bosses, decorative nails); method of attachment to the boards (nailed, riveted, etc.) and relationship to other codex strata; record any evidence of earlier furniture or furniture of the present phase which is now missing.

Protective boxes, portfolios, wallets, etc.: Record dimensions and all details of materials, structure and decoration.

Observations: Rebinding evidence; annotations on endleaves, pastedowns and elsewhere in the text block which may provide evidence of the chronology or locality associated with a binding or rebinding phase or of the individual/s responsible for its patronage or execution; other evidence for attribution of chronology or provenance (e. g., earlier sewing or endband holes or repairs to text block of manuscript).

Bibliography:

3. *SEWING*

All characteristics, phases and vestiges of a volume's sewing, including repairs, are documented in detail, the principal areas of examination being the exterior of the textblock spine (if discernible), the centre folds of each gathering and the joints between textblock and boards. One notes whether the sewing structure is *exposed*, *partly visible* or *not visible*. Usually the sewing thread at least will be visible unless the book has extremely restricted openings (usually as a consequence of interventions by later restorers).

3.1 *Sewing Phase*

Spine folds and adjacent areas are examined for evidence as to whether the volume is in its original *sewing phase* or whether it has undergone earlier sewing or modifications to the present phase. Phases are recorded as *original*, *2nd phase*, *3rd phase*, etc.

Indications of an earlier phase may be provided by: *a*) 'V' nicks or piercing of the spine folds not utilised by the present sewing threads; *b*) pasted parchment or paper repairs or guarding of the spine folds to correct damage subsequent to the original (or other previous) sewing phase (such repairs are usually chronologically close or a preliminary step to later sewing phase associated with them) and *c*) by oversewing of the gatherings to consolidate damage prior to a later sewing. An earlier phase may also be preserved in its integrity as a section of a volume which incorporates later leaves or gathering/s sewn to it.

An earlier sewing may be impossible to detect if its 'V' sewing nicks have been reused (particularly if these are generous ones). Sometimes the existence of fragments of an earlier thread in the spine folds is the only indication of a prior sewing[20]. In rare instances an earlier thread may have left an impression of its structure along part of an inner spine fold.

In the case that 'V' nicks have been reused, a pointer to the earlier sewing phase may be the contemporaneous but now vacant piercings or fragments of endbanding tie-down threads (though an earlier bridging station — See below — can leave a similar hole). It should be noted, however, that tie-downs may have utilised the main textblock

---

20. These should be searched for meticulously. Custodians and conservators please note!: well-meant dusting of the interior folds of a manuscript can inadvertently eliminate such evidence.

sewing nicks at head and tail if these are fairly close to the edges and thus not left the testimony of the piercing marks of the endbanding needle.

3.2 *Independently-Stitched Gatherings*

There is another and hitherto almost neglected sewing phenomenon[21] which leaves piercings in or near the spine folds. In the initial stages of the Byzantine Bookbinding Survey a number of instances were noted of needle holes much closer to the head and tail textblock edges than was usual for endband anchorages. Occasionally one does observe endband tie-downs in such a close configuration, e. g. Patmos MS 572 (bound in the 16th century), and there is also the possibility that endband tiedown holes may now be nearer to the edges than originally because the latter have been drastically retrimmed during a later rebinding. However the examination of a sizeable group of rudimentarily-sewn single manuscript gatherings in the Monastery of Saint John the Theologian, Patmos (mostly of the 18th century and associated with the famous Patmias School[22]) provided the first verifiable clue as to another cause for such marks.

These manuscripts consist of small assemblages of bifolia into single gatherings (which may subsequently have been joined to others) generally sewn together by a simple single loop of thread through the spine fold near head or tail (or both), the two ends of the thread being tied in a knot above the fold at the spine. Subsequent research

21. Gregory hypothesised the practice of the preliminary stitching of gatherings, «*Il* (l'artisan) *plie les quatre feuilles ensemble par le milieu, il les unit, peut-être pour le moment par une ficelle autour du milieu, ou peut-être par une ficelle entrant dans des piqûres qui serviront plus tard pour la reliure du volume, et voilà le cahier...*» (C.R. Gregory, *Les cahiers des manuscrits grecs*, Communication lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 7 août 1885, Extrait du *compte rendu* des séances de ladite académie, Paris, juillet-août-septembre, 1885 p. 265). The point was taken up by Gilissen in interpreting piercings in the spine folds of a Carolingian manuscript, MS Bruxelles, B.R. 8380 & 9012 (L. Gilissen, *La reliure occidentale antérieure à 1400*, Turnhout 1983, p. 133-134).

22. N.H. ΜΑΛΑΝΔΡΑΚΗ, *Ἡ Πατμιὰς Σχολή*, Athens 1911, pp. 16, 19, 41. Such τετράδια can be seen in use by students in the painting by K. Βολάνακης, Ἡ Ναυτικὴ Σχολή τῆς Ὕδρας (Στπ. Ἀνδρεάδη collection, Athens). Γ.Β. ΛΕΩΝ *et al.* *Ἑλληνικὴ Ἐμπορικὴ Ναυτιλία (1453-1850)*, Athens 1972, Fig. 21.

has revealed the existence in other Greek monastic library and archive holdings of independently-stitched single gatherings (usually manuscript phamphlets or notebooks) exhibiting a variety of sewing patterns. Such sewing can also be observed intact or as traces in a number of bound codices as clear evidence of a preliminary phase of sewing of the individual gatherings prior to binding.

At this stage of investigation such independently-stitched gatherings can be classified into four categories:

1) Head/tail spine fold loop at one station
2) Central spine fold loop at two stations
3) Figure-of-eight spine fold stitching at three stations
4) Stab sewn at one, two or three stations

1. The simplest solution for the securing of the constituent bifolia of a single gathering is represented here by an uncatalogued manuscript in the Monastery of Simonos Petras, Mount Athos (Fig. 1). In such examples a thread is sewn through the spine fold just down from the head and the two ends knotted over the head/spine corner of the fold. Thus the gathering is held together at the head only. Better consolidation of the bifolia is achieved by sewing in a similar fashion at the tail also. Both structures can be observed in Patmos MS Patmias School 96 (Fig. 2) which provides an example of the joining of two independently-stitched gatherings by knotting the ends of their threads together in the head/spine corner zones. In this case one can also see the rather haphazard piercing of the spine where the needle does not pass exactly through the spine fold but slightly to one side of it.

This looped and tied stitching as a preliminary securing of single gatherings is usually removed when they are definitively sewn together as a codex, leaving a hole in, or adjacent to, the spine fold quite close to head and tail. Some holes may be reused fortuitously during endband sewing. In some cases one may come across a gathering or two in a bound volume where the stitching has not been removed. The stitching system is not unique to the Greek bookmaking tradition and can be observed in other Christian oriental manuscripts.

2. Another very simple preliminary stitching type, potentially less easily discernible because its thread or needle holes are likely to be obscured by the principal textblock sewing, has so far been observed in only one manuscript, Patmos MS 686 — in the centre area of the spine fold of the last gathering (an addition of the late 15th/16th century). Here the needle and thread have entered the spine from the exterior, passed a short distance along the interior fold of the gather-

ing, then exited through the spine fold — both ends of the thread being tied in a knot against the exterior of the spine.

3. Another stitching type, which also possibly difficult to discern in a bound codex because its thread or needle holes are likely to be obscured by the principal textblock sewing, is a figure-of-eight sewing at three stations. Of this type also only one example has so far been recorded — in Patmos MS 644 (15th century) and is a stitching preliminary to the present (original) binding phase. Sewn using a thread thinner that that binding the textblock, the still intact structure held the bifolia of the gatherings together at a location between the two textblock sewing stations nearest the head (Fig. 3). Needle and thread pierced through three successive holes in the spine fold in a figure-of-eight path to be knotted on the exterior of the spine fold (Fig. 4). These independent stitchings do not contribute to the linking of the gatherings to one another in any way.

4. To date two types of stab stitching (i. e. sewing in which the needle and thread pass through the total thickness of the folia of the gathering rather than through the spine fold of its assembled bifolia) have been observed in later Greek manuscripts. The simplest form (similar in facility of execution to that described above as *head/tail spine fold loop at one station*) seems to be that evident in Patmos MS 619, ff. 88v/89r, (Fig. 5) of the 17th century where the needle pierces through the whole gathering just in from the spine fold and appears to be knotted behind on the exterior of the spine, leaving a loop of blue threads (different from all other threads in the volume) visible on the inner opening.

The second type of stab stitching is illustrated here by an uncatalogued gathering (sewn with red silk thread) from the Malandraki Collection in the Monastery of Saint John the Theologian, Patmos (Fig. 6). This is a ordered, systematic form of sewing with antecedents or relations in both the Western European and East Asian bookmaking traditions. It consists of stitching at three stations some distance in from the spine fold[23] so that the needle and thread pass through all the folia of the gathering, loop around the spine at the headand tail-most sewing stations — at one of which the ends of the thread are knotted to complete the stitching. If handled brusquely such stabbed stitched structures run the risk of tearing in the inner

23. The stations must be some distance in from the spine — if too close they would tear out under the strain of opening.

marginal areas of the leaves at the sewing stations. They can also restrict visibility of the text, if allowance is not made in widening the inner margin accordingly prior to writing.

One also finds examples of the stitching of gatherings which do not follow any organised pattern of execution (and thus can not be structurally classified) but rather are simply improvised means of keeping the leaves together (e. g., Simonos Petras Cod. 21 — Fig. 7).

3.3 *Stab Stitching*

Stab or side stitching has venerable antecedents in early codex making history and was a commonplace form for the economic binding of small books and pamphlets in Western and Central Europe in the 16th-19th centuries (one of its features is that it allows the integration of single leaves as well bifolia without the use of hooks or guards). Besides being a major form of East Asian book structure from medieval times to the present day (the supple, resilient and tear-resistant nature of the hand-made book papers of this region contributing to the success of this sewing form), there are some indications that stab stitching may have been used to bind some early papyrus codices in the Mediterranean area[24]. This may be a development technically and conceptually related to an assembly system found in certain wooden diptychs, in which holes were bored same way in from the spine in a similar configuration to stab stitching, and cords laced through attaching the leaves and boards[25].

There is, however, a dearth of firm, unequivocal evidence in the form of detailed descriptions of specific manuscripts (an exception may be van Regemorter's interpretation of the sewing of Vol. 1 of the Chester Beatty Collection of Greek Biblical manuscripts — the Gospels and Acts dating from the first half of the 3rd century, «*One page of the Gospel of Saint Luke has a hole left by the sewing 7mm from the fold, and on the other side of the fold we find a hole in the same place. A second hole seems to exist 7cm lower, 9mm from the fold. The fact that these holes are not in the fold, but slightly*

24. Van Regermorter, *La reliure byzantine*, p. 116, Fig. 4; Irigoin, *La reliure byzantine*, p. 23, Fig. 7.

25. G.P. Cariatelli, *Pompeiana*, Naples 1950, pp. 268-278; van Regemorter, *La reliure des manuscrits grecs* cit., pp. 16-17, Fig. 9; —, *Le codex relié depuis son origine jusqu'au Haut Moyen Age*, in *Le Moyen Age*, 61 (1955), p. 2, Fig. 1; *Some Early Bindings from Egypt* cit., p. 18.

in from it, gives evidence of a primitive stab sewing which must be similar to the sewing of the double leaves of Chinese and Japanese books. Volume 1 was made up of 110 folios; no other method of sewing was possible»)[26].

If we, indeed, do have evidence for early stab stitching in the history of the codex in the Eastern Mediterranean basin this would seem to be used for the principal textblock sewing rather than the preliminary sewing of gatherings. However, more informed examination of the archeological and codicological record for the early Christian through middle Byzantine period might produce data to add to that being compiled for the stab stitching of individual gatherings in the late and post-Byzantine periods. Interesting in this context is the documentation by Leroy of very visible prickings in the inner margins of certain folios of Ottobon. gr. 344 of 1177 A. D., which seem to him to be the prickings of a summary binding, rather than a guide for ruling[27].

While in the early Greek and related codex traditions stab stitching may be an autochthonous form, the much later manifestations such as the Patmias school books referred to above are structurally identical to the common form of Western European publishers' stab stitching of the 16th-19th centuries. They may have been influenced directly by Western bookmaking workshop practices penetrating the Eastern Orthodox world or simply copied from printings cheaply bound in this way and imported in quantity from areas such as Italy which supplied so much of the Greek market.

The most thorough investigation into stitched books in this general period is that by Foxon[28] and concerns English practices — indeed the stitching with thread of unbound pamphlets is such a commonplace for the 16th-18th centuries that he restricts his study mainly to larger volumes. While of little direct relationship to the study of Greek codices, this phenomenon is of some interest in our context

26. B. van Regermoter, *The bound codex from its origin to the early middle ages*, in *The Guild of Bookworkers Journal*, 17, 1,2,3 (Fall-Winter-Spring 1978-1979), p. 4 (translated by M.E. Greenfield from *Le codex relié* cit.).

27. J. Leroy, *La description codicologique des manuscrits grecs de parchemin*, in *La paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977, p. 29, n. 19.

28. D. Foxon, *Stitched books*, in *The Book Collector*, Spring 1975, pp. 111-124.

in that: 1) this stitching of books (usually with leather thong rather than thread for works of this size) was intended merely as a preliminary binding for the publisher, the purchaser being responsible for a more substantial binding (e. g., a series dated 1710-11 is stitch sewn and advertised as «*with covers to keep it clean in order to be bound up*»[29]) and 2) the English archival record provides a rationale for our proposal to use the collective term '*independently-stitched gatherings*' to enable a convenient distinction between '*stitching*' to describe all categories of summary sewing of single Greek manuscript gatherings (stab stitched or otherwise) and '*sewing*' for the more complex systems used to unite multiple gatherings into codex textblocks.

In this exercise in expanding the terminology by introducing a specific codicological application of the English word '*stitching*' to the independent sewing of texts of limited leaf count we note that as early as 1586 in a decree emanating from Stationers' Hall, London, stab stitched structures were defined as, «.... *any volume whatsoever whiche is or shalbe bored or pricked thoroughe with bodkyn, alle, needle, or other instrument, and stitched with thryd, slyp of leather, or other devise (but such onelie, and none other, as shalbe sowed uppon a sowinge presse as heretofore hathe bene accustomed)...*» The decree also defined the maximum number of sheets which could be thus stitched: 40 in folio and 12 in octavo[30]. Henceforth we find such bindings of limited numbers of leaves (i. e. pamphlets) regularly referred to as '*stitched*'. In a catalogue of 1680 pamphlets are referred to as '*stich'd books*', defined by Edward Phillips in 1706 as '*a little stitch'd book*', in the *Glossographia Anglicana Nova* of 1707 as a '*stich'd book or libel*' and by Johnson in his *Dictionary of 1755 as a 'A small book, properly a book sold unbound, and only stitched*'[31].

Therefore, it is suggested that the individual gathering's general structural relationship to the pamphlet and the latter's historical association in English linguistic usage with the terms '*stitch*', '*stitched*', and '*stitching*' provide us with a terminology to be applied to the preliminary or independent threading of gatherings. Thus the term

29. *Ibid.*, p. 114.

30. *Ibid.*, p. 111-112. By 1712 the number had been lowered, the Stamp Act of that year defining a pamphlet as containing not more than 20 sheets in folio, 12 in quarto and 6 in octavo.

31. *Ibid.*, pp. 112-113.

'*independently-stitched gatherings*' is proposed as an alternative to the terms '*sew*', '*sewing*' which can refer specifically to the sewing together of gatherings to form a more massive textblock.

3.4 *Gathering Structure at Time of Execution of Text*

The evidence now coming to light that the preliminary independent stitching of gatherings was not an unusual stage in the manufacture of bound codices adds further material to the solution of the question as to what were the forms and relationships of the leaves of the gatherings at the time the scribe executed the text. Were such independently-stitched gatherings so formed prior to the writing of the text (which implies that the components of the gathering had already been folded and separated into individual folia/bifolia) or afterwards in order to secure the leaves prior to binding of the book as a whole — or were both practices a possibility according to the habits of the craftsman, time or locality? Olivier has described the interesting case of Parisinus graecus 1604[32], where at least certain sections of the volume seem to have been separate bifolia at the time of writing and there are some occidental manuscripts in which the folded sheets of paper on parchment can only have been cut or slit into their final form after the text was written on the undivided sheet in a configuration analogous to the imposition system of the European printed book[33].

In this context there is an aspect of iconographic evidence in Greek manuscript illumination which deserves further investigation. A substantial proportion of the portraits of Evangelists with scribal paraphernalia show, an a desk or lectern adjacent to such tools as ink containers, pens, knives, dividers, etc., another larger and obviously metallic instrument consisting of a length of chain with a pincer-like clip (resembling an open lynch pin) at each extremity[34] (Fig. 8). A depiction of this device *in use* appears in a 9th century mosaic of St. Mathew in the Church of the Koimesis, Nicaea, holding open a Gospel. Another extremely rare illustration of this device in use appears on f. 225v of Codex 588m of the Monastery of Dionysiou, Mount Athos[35] (the manuscript contains a donor's inscription of 1565). In this miniature of Saint John the Evangelist dictating to Prochoros, the latter is shown writing on an open, blank, ruled codex (held on his knee), the uppermost group of leaves on each side of the opening being held open at their head edges by the clip jaws of this restraining instrument (Fig. 9) (the clips in the Dionysiou miniature are connected, not by the chain usually represented, but by a bicoloured 2 ply Z twist cord). The scale and form of the jaws (with a large possible opening, well-designed to minimise damage to the leaves which they hold by friction and spring pressure) indicates that they could accomodate only a limited number of leaves — the tool as a unit probably holding open a maximum of only one gathering at a time.

There can be little doubt about the accuracy of the artist's rendition of this tool in use, as he proves by the magnificent exactitude of his painting of scribal accessories in the manuscript's other three Evangelist portraits. Therefore it seems reasonable to interpret the function of this instrument as to hold open an already constituted gathering (with its bifolia already cut from the original sheet or sheets into individual units) of parchment or burnished book paper — material which when folded and assembled into this format would tend not to lie open well but instead to spring towards the closed position. The weight of the connecting chain or cord hanging between the clips would hold any opening flat and thus allow the scribe to write unimpeded. It would also reduce the risk of offsetting of ink from the first executed page of an opening to its opposite.

The frequency and chronological range of the depiction of this tool

32. J.-M. Olivier, *Décharges d'encre et étapes de la composition d'un manuscrit*, in *La paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977, pp. 61-69.

33. The literature on this subject is discussed in: L. Gilissen, *Prolégomènes à la codicologie. Recherches sur la construction des cahiers et la mise en page des manuscrits médiévaux*, Gand 1977, pp. 114-122.

34. The author has not conducted an exhaustive iconographic survey of the chronological range or distribution of this manner of illustrating this tool but it occurs as early as the 9th century in the mosaic of St. Mathew in the Church of the Koimesis, Nicaea, mentioned in this paper and in manuscript painting as early as the second half of the 11th century (National Library, Athens, Codex 2804 and National Library, Athens, Codex 57). See: O. Demus, *Byzantine Mosaic Decoration. Aspects of Monumental Art in Byzantium*, London 1953, Pl. 16B; O. Wuff, *Die Koimesiskirche in Nicaea und ihre Mosaiken*, Strasburg; A. Marava-Chatzinicolaou - C. Toufezi-Paschou, *Catalogue of the Illuminated Byzantine Manuscripts of the National Library of Greece*, I, *Manuscripts of New Testament Texts 10th-12th Century*, Athens 1978, Figs. 164-165, 216-219, 468, 470, 472, 474, 483. Depictions continue through the remainder of the Byzantine period. The Greek name or names for this artifact are not known by the writer and are not mentioned among the terms for scribal implements in B. Atsalos, *La terminologie médiévale du livre dans ses rapports avec la description codicologique*, in *La paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977, p. 86.

35. S.M. Pelekanidis - P.C. Christou - C. Tsioumis - S.N. Kadas, *The Treasures of Mount Athos. Illuminated Manuscripts*, I, Thessaloniki 1974, p. 446, Pls. 287-288. Chicago 1980, p. 48.

in the Byzantine and early post-Byzantine tradition seem to indicate that the writing or copying of texts was often carried out on already assembled and cut gatherings (logically this would be in sequence from the first leaf recto to the last leaf verso). Such a gathering may have been sewn preliminarily or its constituent bifolia may still have been unconnected — in which case the clips would help to hold the pages in the desired relative positions. As the writing of an internal opening was completed the scribe would release the folio on his right from its clip and slip it under the restraint of that holding the completed folia to the left.

Further research into the iconographic record may enable the more precise allocation of time or distribution to this scribal practice.

3.5 *Preparation of Spine Folds of Gatherings for Sewing*

In the Byzantine and well into the post-Byzantine periods (for both parchment and paper manuscripts) a preliminary to the sewing of the gatherings to form an integrated textblock, was the cutting of 'V' shaped nicks through their spine folds (*Grecquage*) to provide guidemarks for the sewing, to accomodate the bulk of its linking knots and to reduce strain on the structure when opened. This feature seems in great part a response to the relative thickness of the sewing thread used in Greek bindings (relative that is to the thread usually used in other basically similar sewing types such as in Islamic codices where it is finer — and the structure weaker — and needs no accomodating holes other than the needle piercings of the spine folds) and is also particularly effective in housing the build-up of thread produced by the common pack link stitch sewing (See below). This settling of the link-stitch knots in the sewing station nicks thus facilitates the achievement of a smooth spine after subsequent lining and covering (nevertheless the sewing can still produce a quite discernible ridge and in the absence of other physical testimony can cause diagnostic confusion with sewing structures on cords or thongs). From the writer's experiences in constructing facsimiles of Greek manuscript sewing it would also appear that a generous nick in the spine fold greatly facilitates link-stitch sewing. It permits the needle and thread, which has exited from the interior of a fold in order to link to the sewing of a previous gathering, to reenter at the same station without piercing and catching the thread again. Such an accident occurs very easily if the nick is too narrow with the consequence that the sewing cannot be pulled taut — resulting in a loose attachment of the gatherings.

Though the writer has not observed the phenomenon in Greek

codices, the spine should be checked for any marking up which may have served as a guide for these nicks[36]. The scale of the nicks, their depth and the sewing phase with which they may be associated should be recorded as should any indications of the type of tool used (e. g. knife, shears or chisel).

Though not entirely absent in Byzantine manuscripts, the direct piercing of the spine folds during sewing without any other prior preparation became increasingly frequent in Greek manuscripts and printed books from the 16th century onwards (probably under the influence of Western European bookbinding techniques) and eventually became the exclusive practice. The existence of such piercing and any individual characteristics are recorded as part of the documentation procedure.

3.6 *Sewing Stations*

Having examined the evidence for the preliminary independent stitching of gatherings, the history of the principal sewing uniting the textblock is investigated. The number, location and configuration of its *sewing stations* (each position where the sewing thread and needle pass through the spine fold — the stations of a given sewing phase usually appearing as bands across the spine parallel to the book's head and tail edges) are recorded and their distances relative to one another and from the head of the textblock are measured (the regularity or otherwise of the sewing station placement should also be observed). Vacant sewing stations from earlier phases are also recorded and any differences in the nicking or piercing of the spine folds noted. Besides providing important data for the sequence of a book's structural history, the recording of relative position is important as it may indicate the type of an earlier sewing — as in the bridging link category (See Sewing Configuration Types D, D1, D2, D3 and D4 below) in which the head and tail sewing stations are much closer to those adjacent than the intervals between the other sewing stations.

Unlike Islamic codices which have a sewing type (See Sewing Stitch Type A below) also found in the binding of some Greek books

36. The practice is recorded for Islamic bookbinding in the early 17th manual of Abu al-Abbas Ahmad ibn Muhammad al-Sufyani, *Sin'at tasfir al-kutub wa hall al-dhab* (The Craft of Bookmaking and the Dissolving of Gold). See G. Bosch - G. Petherbridge, *The materiales, techniques and structures of Islamic bookmaking*, in G. Bosch - J. Carsnell - G. Petherbridge, *Islamic Bindings and Bookmaking*, Chicago 1980, p. 48.

and are generally sewn at two stations, the overwhelming majority of Greek codices are sewn at more than three — the number to a certain extent being related to the scale and weight of the volume.

Unlike later occidental and Greek printed books which often had a greater space between the tail edge and the tail sewing station than that between the head edge and head sewing station — giving more satisfactory visual proportions when the book was upright on the shelf, Byzantine and at least most early post-Byzantine manuscripts were constructed to conform to the mediaeval custom of storing books horizontally and had an approximate symmetry of configuration of sewing stations along the spine.

3.7 *Sewing Thread*

The characteristic features of the threads or threads (more than one type may be found in the sewing of a single manuscript) used for the principal textblock sewing, for attaching additional material and for repairs which are examined and recorded include: fibre type; treatment and thread structure; dimensions; quality of manufacture and any modifications carried out by the binder.

3.7.1 *Fibre Type*

The predominant fibres of the textblock sewing threads of books bound in the Greek tradition, both manuscripts and early printings, are linen and hemp. Occasionally cotton or silk thread is encountered. The bast fibres as a group can be quite easily distinguished from cotton and silk by simple visual examination but linen and hemp are well-nigh impossible to distinguish from one another in the thread by visual characteristics alone (especially if the flax is unbleached) so that the information that can be gathered by a conventional examination with a lens is limited. If conditions permit and a few fibres may be carefully extracted, the fibre type can be identified by techniques such as transmitted light or scanning electron microscopy[37] using appropriate preparation techniques.

37. See: D. Catling - J. Grayson, *Identification of Vegetable Fibres*, London 1982; K. Menzi - N. Bigler, *Identification of bast fibres (flax, hemp, linen, jute)*, in *Ciba Review*, 123, pp. 33-36; T. Collings - D. Milner, *The identification of oriental paper-making fibres*, in *The Paper Conservator*, III, 1978, pp. 51-79; A.A. Parham - H.M. Kaustinen, *Papermaking Materials. An Atlas of Electron Micrographs*, Appleton 1974.

There is, however, one very simple method, requiring no analytical equipment, of distinguishing between flax and hemp fibres — by the direction of their *drying twist* — if about 5 samples of individual fibres about 8 cm long are available. Because of the configuration of the spiral cell wall individual to each species, some curl on drying from a wetted state in a clockwise direction while others do so in a counterclockwise direction (when reversals in the spiral wall structure occur, as in cotton, the fibre does not exhibit a undirectional twist). Conveniently for our purposes, flax has the opposite direction of drying twist from that of hemp.

The procedure followed for determining drying twist is that outlined by Newman and Riddell[38]. The fibre specimen is held by one tip between thumb and forefinger and wetted by dipping in water or running through moistened fingers. With this end still held between thumb and forefinger the fibre is pointed vertically upward and held below eye level with the free rotating tip closest to the eye and viewed against a black background. The wetting twist, which is opposite in direction to the drying twist (care must be taken to avoid confusing the two), occurs first. After some seconds the drying twist begins. In flax the majority of spiral elements (fibrils) of the fibre outer cell wall have an S-twist, and the fibre a clockwise drying twist, while hemp has Z-twisted spiral elements and a counterclockwise drying twist.

3.7.2 *Fibre Treatment*

This aspect concerns the treatment of the fibre or thread before it reaches the binder. For example, the tone and refinement of fibre contour will indicate what degree of bleaching treatment linen threads have undergone (we have allocated the terms *unbleached*, *semi-bleached* or *bleached*), while hemp does not exhibit such a marked range. Linen threads can differ markedly in appearance in this respect and thus provide a significant element of comparative codicological data, but no strict dividing lines are possible between the categories because of the intermingling of variables due to differences in the raw material itself, traditional fibre extraction and refining methods and differing ageing histories. All types of sewing thread may be dyed (unusual for linen and hemp, infrequent for cotton, and frequently

38. S.B. Newman - H.F. Riddell, *The drying twist in plant fibers*, in *Textile Research Journal*, 24, 2 (February 1954), pp. 113-117.

in the case of silk) and the colour should be recorded. In some instances the binder may have acquired his thread waxed though this was probably an operation he would be prepared to do himself. More modern thread finishing treatments, such as mercerizing, are not part of the historical components of the artifacts under discussion but may be a property of later threads used for repair and restoration, etc.

3.7.3 *Thread Structure*

Adequate description and measurement of a thread should record a number of interrelated structural features, the principal ones being: approximate width and evenness of diameter; number of its component parts or elements; direction of twist; tightness (or angle of twist) and whether it has been dry or wet spun.

In describing threads as well as cords and all textile elements incorporated in a codex the Byzantine Bookbinding Survey conforms primarily to the vocabulary and definitions establised by the Centre Internationale d'Etude des Textiles Anciens[39]. In cases where Emery[40] provides further elucidation compatible with that terminology her formula are also utilised. Terms of authority in the anthropological literature are also incorporated[41] in areas not encompassed by C.I.E.T.A.

A *thread* is defined as a continuous strand, single or compound, made from any fibre or filament by reeling, spinning, twisting or throwing. The term usually implies a finer, as well as a more tightly twisted and 'finished' processed element than yarn, and usually only refers to a *plied* or *twisted* element possessing the nature of a compact strand that is quite flexible. *Spinning* refers to the twisting together of fibres, other than filaments, into a continuous thread. The process combines drawing (elongation) and twisting.

The thread may be *single* (a term meaning formed of a *twistless* single strand *or* referring to the thread resulting from the initial spinning — *single-ply* — in which the fibres are twisted in only one direction) or *2-ply*, 3-ply, etc. in which cases two, three or more previously spun or twisted threads or *ends* (used to designate an individual thread in making a plied thread) have been united by twisting, the direction of the twist usually being opposite to that of the individual ends or the spin of the single threads employed (the numeral 2-, 3-, etc., expresses the number of ends of which each thread is composed). A more complex thread may be *re-plied* — a three process construction formed by *replying*, or twisting together, two or more plied threads, the direction of the twist usually being opposite to that of the plying (as, e. g., uniting with an S-twist two or more Z-plied, S-spun threads).

39. Centre International d'Étude des Textiles Anciens, *Vocabulary of Technical Terms. Fabrics. English-French-Italian-Spanish*, Lyon 1954.

40. I. Emery, *The Primary Structure of Fabrics*, Washington D.C. 1966 (Revised 1980).

41. K.A. Dixon, *Systematic cordage structure analysis*, in *American Anthropologist*, 59, 1 (1957), pp. 135-136; D. and C. Osborne, *Twines and terminologies*, in *American Anthropologist*, 56, 6 (1954), pp. 1093-1101.

Composite threads of 2-ply or more are most frequently found in the structure of Greek manuscripts. Occasionally, rather than such *doubled* (the putting together of two or more ends so that they may be twisted to form heavier threads) and twisted threads, a sewing thread (and very often endband cores) may be encountered which is *combined* or composed of two or more spun threads used as a unit but not twisted together. Qualifying terms such as *paired*, *triple* and *multiple* can be used to describe such combined threads specifically. A more primitive form is called *roving*, a loose assemblage of fibres drawn or rubbed into a single strand, with very little twist.

For a given quantity of fibre the amount of drawing or elongation determines a thread's size or fineness. Measurement with reasonable accuracy (with a caliper in millimetres and fractions thereof) is relatively simple for threads of the range of diameters used for Greek manuscript sewing (note that the diameter of component threads in a multi-ply structure is also a feature which may be recorded). However, assessment of the number of component parts may not be so easy without doing damage in the case of multiple twist, tightly spun threads.

One of the most useful characteristics to record in any thread is its *direction of twist* resulting from the spinning and combining of its parts[42]. It is designated S or Z according to whether the trend

42. Emery, *The Primary Structure* cit., 1966, p. 11; —, *Naming the direction of twist of yarn and cordage*, in *El Palacio*, 59, 8 (1952), pp. 250. See also: C. Amsden, *What is clockwise*, in *American Anthropologist*, 32 (1930), pp. 579-580. Textile historians have begun to map time and provenance parameters for threads of similar fibre content but differing twist structures — in some cases direction of Stage 1 twist may be a persistent but unintentional cultural tradition, in others the thread makers may

of the spiral or twisted element conforms, when held in a vertical position, to the slant of the central portion of the letter S or the letter Z (lack of twist is usually designated *twistless* or *zero-twist* although Emery suggests that there may be merit in the use of the letter I which would be more consistent with the use of S and Z).

The direction of the *final twist* of a thread is a quite definite and determinable item of description which should always be recorded. In a plied or re-plied thread the direction of the original spin may be more difficult to determine. Each successive twisting process is usually in the reverse direction of the preceding one (this is usually done to prevent untwisting, since the friction caused by the tendency to twist in opposite directions holds the strands together). However, this should not be taken for granted as there are instances of plied thread made up of single threads which do not all have the same direction of spin, and of other exceptions to the rule of successive reverses of direction of twist. In documenting the twist structure of a thread simple enumeration of the successive directions of twist is used, a lower case s or z designating that of a component part and a distinctive upper case S or Z designating the final, visible twist — e. g., Z, S, 2z-S, 2s-Z, 2s-3z-S, 2z-3s-Z, etc.

---

purposely follow or counteract the twist inclinations of the fibre itself (different spinning techniques may be used even in adjacent villages). For example, in Egypt and Nubia the archeological record indicates that the majority of linen and cotton textiles threads were spun with an S twist, just as they may be today (C.C. Mayer Thurnan - B. Williams, *Ancient Textiles from Nubia*, Chicago 1979, p. 38; C.J. Lamm, *Cotton in Mediaeval Textiles of the Near East*, Paris 1937, p. 7 — he notes, however, that there are all kinds of textiles of Late Aiyubid and Mamluk date with Z twist threads). In the adjacent region of Palestine Crowfoot records that all the linens used as wrappings for the scrolls found in the cave of Ain Feshka likewise had S spun yarns (G.M. Crowfoot, *Linen textiles from the cave of Ain Feshka in the Jordan Valley*, in *Palestine Exploration Quarterly*, January-April 1951, p. 24). In the area of Byzantine and post-Byzantine textile history little work has been done on the structural characteristics of monochrome linens and cottons (and even less on threads and cords) so that the codicological discipline has much to contribute by recording the features of such materials wherever they occur in the make-up of books. It might eventually be possible, for example, to hypothesise on the places of origin of the simple linen weaves used to line the spines of Greek codices.

Tightness of twist is indicated by the number of turns in a given unit of length, by the *helix angle* (*angle of twist*) or by the *degree of twist*[43] — or all of these. The term angle of twist, or helix-angle, refers to the angle that the slant of the twist makes with the vertical axis of the yarn — the angle at which the fibres lie in relation to the long axis of the yarn (Fig. 11)[44]. The degree of twist refers to the number of twists per unit of lineal measurement (the number of turns per metre in a structure of known diameter). These are necessarily only approximate measurements, especially in single threads, but if some uniformity can be achieved in the use of terms to designate the general quality of spins or twists falling within a certain range of angle or degree of twist measurements, much useful comparative information can be recorded. The Byzantine Bookbinding Survey uses Emery's suggested terms for recording angle of twist: *loose* (spin or twist) — up to 10°; *medium* — 10°-20°; *tight* — 25°-45°[45].

3.7.4. *Modifications to Thread by Binder*

In order to facilitate passage of a thread (and depending on its flexing and surface characteristics) the sewer may have waxed the thread (a process needed more when the needle and thread pierce through the spine fold rather than when they can pass unimpeded through preparatory 'V' nicks). The presence (sometimes difficult to discern with any assurance) or absence of such a treatment is documented.

3.8 *Sewing Structures*

Sewing using link stitches to unite individual gatherings into a textblock unit is basic to traditional Greek bookbinding, though sewing on supports (cords or thongs) is encountered in volumes bound in an amalgam of Greek and European techniques as early as the second half of the 15th century. The latter technique became increas-

---

43. Useful diagrams are provided in D. and C. Osborne, *Twines and terminologies* cit., 1954, Figs. 2 and 3.

44. Laid out with a protractor, the angle of the slope of the twists can be measured and is designated by those measurements or by description based on estimates of such measurements (*Ibid.*, p. 1099).

45. An alternative nomenclature cited by D. and C. Osborne is that of A.F. Barker and E. Midgley (*Analysis of Woven Fabrics*, London 1914): 5° «very soft»; 10° «soft»; 15° «soft-medium»; 20° «medium»; 25° «hard-medium»; 30° «hard»; 45° «very hard».

ingly common in the 16th-18th centuries under the influence of Western European bookmaking practices and eventually superceded the traditional forms.

Link-stitch (sometimes termed 'Coptic' or 'chain' stitch) sewing is a feature of some of the earliest known codex structures. The basic mechanism connecting the gatherings is as follows: at each sewing station the needle and thread are passed from the inside of the spine fold through to the outside and down so as to loop around the thread protruding from the corresponding sewing station of the gathering immediately below it, or penultimate to it, in the sewing sequence. The rows of stitches connecting the gatherings resemble the links of a chain after sewing is completed.

In recording the details of Byzantine and post-Byzantine bookbinding, the pattern created by the different types of link-stitch sewing structures is our principal visual diagnostic clue and that on which part of our classification system is based. However, as we are involved in the study of the actual processes used by the bookmaking craftsman as much as of the form of the completed results, we should reconstruct the path — in time and space — of the needle and thread as it passes along and through the spine folds to create the characteristic sewing structures. Until recently there was no language or notation which would satisfactorily describe these motions and features, but now with the terminology of Spitzmueller[46] an excellent tool is at our disposal and provides the formula used by the Byzantine Bookbinding Survey.

Unlike the more exterior features of Greek codices, sewing structures are only clearly visible[47] in manuscripts which were never lined or covered or suffer separation or loss of the spine lining and covering materials. Consequently, opportunities to inspect this feature of codex make-up are limited. However, we have now been able to examine in detail the sewing of some 50 volumes and to determine that such structures can be analysed according to the typological hierarchy: 1) *Linkage System*; 2) *Stitch*; 3) *Stitch Disposition* and 4) *Sewing Configuration*.

46. P. Spitzmueller, *A trial terminology for describing sewing through the fold*, in *The Paper Conservator*, 7 (1982-83), pp. 44-46.

47. So far experiments with the radiography of sewing structures have proved unsuccessful because the rays have to necessarily pass through other features of the textblock thus producing an unclear image of the sewing. However, modern medical diagnostic techniques such as CAT (computer-aided tomography) and NMR (nuclear magnetic resonance) scanning might give more successful results.

Van Regemorter[48] interprets Papyrus Bodmer II (dated to approximately 200 A. D.) as being sewn with two independent threads (one for the upper pair of sewing stations towards the head and another for the lower pair of sewing stations towards the tail). Other than this example, no instances have yet been found in the *Greek* bookmaking tradition of textblock sewing utilising two independent threads as in Ethiopian bookbinding[49] to the present day and as Lamacraft[50], Petersen[51], van Regemorter[52] have variously interpreted the sewing of some Coptic manuscripts, Powell that of the 7th century binding of the Stonyhurst Gospel[53], and van Regemorter the sewing of some 9th century occidental manuscripts at Fulda[54].

From our investigations it appears clear that the principal forms of sewing of Byzantine and post-Byzantine codices use a single needle and a *single* thread (knotted where necessary to extend its length[55]).

48. van Regemorter, *La reliure byzantine* cit., p. 103; —, *Some Early Bindings from Egypt* cit., pp. 18, 25; —, *La reliure souple des manuscrits carolingiens de Fulda*, in *Scriptorium*, 11, 2 (1957), p. 251.

49. S.M. Cockerell, *Ethiopian Bookbinding* in *Designer Bookbinders Review*, 10 (Autumn 1977), pp. 7-9 is the only correct description of Ethiopian sewing in the literature. Van Regermorter and others in various publications assume that such manuscripts were sewn using one needle for each pair of sewing stations whereas, in fact, two were used.

50. C.T. Lamacraft, *Early bookbindings from a Coptic monastery*, in *The Library*, Fourth Series, 20 (1939-1940), pp. 217-220, 227, 232-233.

51. There is a reconstruction of a Coptic binding sewn using two independent threads amongst Petersen's unpublished drawings at the Pierpont Morgan Library, New York but without details of the manuscript it illustrates.

52. Van Regemorter, *La reliure byzantine* cit., p. 103; —, *Some Early Bindings from Egypt* cit., pp. 12, 18-19, 25; —, *Le codex relié* cit., pp. 2, 5-9. See also R. Ponell, *Some early bindings from Egypt in the Chester Beatty Library: Additional notes*, in *The Library*, Fifth Series, 18, 3 (September 1963), p. 223.

53. R. Ponell, *The Stonyhurst Gospel: (b) The Binding*, in *The Relics of St. Cuthbert*, Oxford 1956, pp. 365-366.

54. van Regemorter, *La reliure souple* cit., p. 251.

55. The style of knot should be recorded if discernible.

In the absence of any surviving artifact, historical description or depiction we can only hypothesize about the form of the needle from the testimony of the structures themselves. For the link-stitch sewing of Islamic manuscripts we do have the statements[56] of Ibn Badis (writing in the 11th century A. D.) that the needle used for the sewing of the gatherings should be «thin, short and perfect» and of Sufyani (writing in the early 17th century) who mentions a large needle like that used to make pack saddles. However, experiments in facsimile Greek manuscript sewing indicate that while straight needles are efficient for sewing at two stations (as in the majority of Islamic manuscripts) they are awkward to use for the sewing of any other than the head and tail stations of gatherings sewn at three or more stations (being very difficult to manouver so as to link around mid area stations without opening the textblock up and thus possibly disrupting the tautness of the connection between the already sewn gatherings). A curved needle would be more effective. Ibn Badis himself describes the Greek sewing as being different, «*Sewing may be done by several methods: one which the artisan employs for swiftness and speed, in which the needle pierces the gathering in only two places, and another with two or three stitches. Still another type is current with the Byzantines, but I am unable to describe it.*»[57].

A rather different picture of the sewing structures of Greek manuscripts from van Regemorter's pioneering attempts at description and classification is now emerging. She reported three different sewing forms:

«*1° le fil se retrouve à l'intérieur d'un même cahier sur toute la hauteur du volume; mais à chaque entaille, il en sort et rentre après avoir passé sous le fil du cahier précédent, ce qui le fixe à ce cahier.*

2° le fil change de cahier à chaque entaille: de la première entaille à la seconde, il est dans le premier cahier et de la seconde à la troisième, dans le second cahier; il redescend au premier cahier de la troisième entaille à la quatrième. Ayant fait ainsi toute la hauteur

56. Bosch - Petherbridge, *The materials, techniques and structures* cit., p. 43.

57. *Ibid.*, p. 47. Perhaps he is referring to one or a combination of the structures we have designated Sewing Stitch Type B (pack link stitch), Biaxial Stitch Disposition and Sewing Configurations Type D1, D2 and D3, none of which to our knowledge have been observed in mediaeval Islamic manuscripts.

du volume, il revient et coud le troisième au deuxième en passant par les endroits qu'il avait négligés d'abord en celui-ci, et ainsi de suite pour les autres cahiers. Nous pouvons appeler ce type, couture à deux cahiers.

3° la couture au point de chaînette: le fil, en quittant, comme dans le premier type, l'intérieur du cahier, fait à chaque entaille une boucle à l'exterieur du cahier en revenant sous le fil du cahier précédent»[58].

Irigoin (whose study is mostly interchangeable with that of van Regemorter), while not mentioning van Regemorter's no. 1, concurs with her classifications nos. 2 & 3[59]. Without detailed descriptions of specific manuscripts the existence of no. 1 (unless as an aberrant form of improvisation) should be queried. While found in some mediaeval occidental manuscript bindings[60] the structure surely would be incompatible with Greek binding techniques where trimming of the textblock edges is carried out at a stage subsequent to the sewing. If a manuscript was sewn along its entire length then threads would loop over the head/spine and tail/spine corners of the spine folds of the gatherings and would be cut off during trimming — thus demolishing the sewing.

While there is no such clear technological objection to the existence of 'sewing two up' as in van Regemorter's no. 2, the present researchers have not observed it in bindings in the Byzantine tradition. It is certainly a technique used in later printings sewn in the Western European fashion on cords or thongs as a means of reducing the swelling at the spine. However, it has little rationale in the construction of Greek manuscripts whose link stitch sewing is much more compact and causes few swelling problems if carefully executed.

Only one of these categories, no. 3, 'la couture au point de chainette' or linkstitch sewing, has been observed in the course of the Byzantine Binding Survey. However, rather than this meaning a reduction in the number of categories to one simple link stitch style described and illustrated by the above-mentioned authors, the varie-

58. Van Regemorter, *La reliure des manuscrits grecs* cit., p. 6. Practically the same text appears in the same author's, *La reliure byzantine* cit., pp. 117-118.

59. Irigoin, *La reliure byzantine* cit., p. 24.

60. Gilissen, *La reliure occidentale antérieure à 1400* cit., p. 18, Fig. 6, p. 119.

ty of linkage system, stitch type, sewing disposition and sewing configuration which has now come to light provides the foundation for a new, expanded classificatory system.

3.8.1. *Linkage System*

Thread is used to link the individual gatherings of Byzantine and post-Byzantine manuscripts by two types of *linkage system*. The simplest is a *bridging link* where the thread simply exits from a sewing station of one gathering and enters a sewing station in the next. Such a link is manifested in sewing structures utilising *bridging stations*[61] (See below) or in *overcast sewing* such as used for repairs or reinforcements. The second type of linkage system is a *link stitch* formed by the thread exiting from a sewing station to pass round the sewing of an another gathering and re-entering the same sewing station again. Link stitches in turn can be classified into a number of specific *sewing stitch types*.

3.8.2 *Sewing Stitch*

Using Spitzmueller's notation, the basic path of the simplest constructionally sound link stitch[62] can be described as, '*exit, drop to the outside, link, climb, slip, enter*'. In our observation of Greek sewing this unit of technique in linking adjacent gatherings is common to most manuscripts. However, the type of stitch differs according to whether it links to the thread protruding from the corresponding sewing station of the gathering immediately adjacent or to that penultimately sewn in the sequence (i. e. located 2 gatherings below that being currently sewn).

In the first and simplest, *Sewing Stitch Type A* or *simple link stitch*, at each sewing station the needle and thread are passed from the inside of the spine fold through to the outside and down so as to loop around the thread protruding from the corresponding station of the gathering sewn immediately prior to it and located below it in the sewing sequence. It is found in some early Coptic codices whose bindings have survived and is the same as that commonly observed in the structure of Islamic manuscripts[63], but seems to be rarely found in Greek codices. It might be found in later Islamo-Greek bindings of the Balkans and Anatolia current from the 17th century into the 19th century, but none as yet have been encountered in a state which permits examination of the sewing stitches.

The second, *Sewing Stitch Type B* or *pack link stitch*, has not hitherto been described, but appears to be the principle form found in codices bound in the late Byzantine and post-Byzantine tradition. It is the stitch used, for example, in Patmos MSS 424, 427, 768, 796, 812, 974, 1013, 1014, 1016, Duke University Library MS GK 24, University of Michigan Library MSS 56, 130, and Monastery of Filotheou, Mount Athos, MS 5 (Lambros[64] No. 25), MS 17 (Lambros No. 5), MS 38 (Lambros No. 52), MS 107 (Lambros No. 58). This stitch is created in the same way as the simple link stitch except that it links to the thread protruding from the corresponding station of the gathering penultimately sewn rather than to that immediately adjacent (Fig. 10).

This type of stitching produces a number of structural advantages over the simpler one without requiring any greater complexity of technique or effort. It forms a band of sewing of greater bulk than that produced by Stitch Type A with a compactness, integrity and durability of structure providing superior support restraint and absorption of stress when the codex is flexed during use (it is functionally analogous in many ways to the pack sewing on thongs or cords of certain late- and post-mediaeval occidental bindings[65] — hence the allocation of the term *pack link stitch*).

---

61. Formed by the *change-over* step (in Spitzmueller's notation).

62. An example of what would be a constructionally *unsound* link stitch is that surmised by van Regemorter (*La reliure byzantine* cit., p. 116, Fig. 5) and Irigoin (*La reliure byzantine* cit., p. 25, Fig. 8) in their illustrative reconstructions of sewing with two independent threads. In these drawings the step *slip* is omitted from the depiction of each individual stitch. The stitch so formed would be functionally defective and its occurrence is most unlikely except if executed by an unexperienced binder.

63. The stitch is illustrated diagramatically and photographically in Bosch - Petherbridge, *The materials, techniques and structures* cit., p. 46, Fig. 6, p. 47, Fig. 7.

64. In this library, as in others on Mount Athos, the monastery library numbers are not always consistent with those in S.P. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, Cambridge 1895-1900, therefore both are given here.

65. This structure was first described in detail by P. Franck in *A Lost Link in the Technique of Bookbinding and How I found it*, Gaylordsville 1941. He termed it *arch sewing* but the technique has entered the modern book conservation repertoire as *pack sewing*.

The form or shape of a stitch (and consequently the pattern of a sequence of stitches) is also dependent on another major factor other than the type of thread used and the basic sewing path it follows — and that is the distribution of tension on the stitch when executed. Accordingly, one type of stitch can have different visual aspects. If the thread on the side of a link stitch exiting from the sewing station is on the same axis as the thread after it enters the station, then the stitch will be pulled into the greatest possible degree of symmetry. If, however, the thread, after forming the link stitch, is pulled into an axis at right angles to that of the thread prior to its exit from the sewing station — as happens when the thread passes across into an adjacent gathering — then the tensioning in different axes causes the stitch to assume a more asymmetrical and elongated form. Thus, for example, the link stitches at sewing stations other than those at head and tail will be more symmetrical (and also slightly broader).

3.8.3 *Stitch Disposition*

While many of the manuscripts whose sewing has been visible enough to examine in detail have all their gatherings constituting their textblock in one sequence — thus producing a chevron or herringbone pattern of stitches which all point in the same direction >>>>>>> (a *uniaxial stitch disposition*) — many have been sewn in two separate halves, i.e. the gatherings having been collated and assembled, the unsewn textblock is then separated approximately into two halves. Each half is then sewn as a separate unit. The sewing of the upper half commences with the gathering adjacent to the upper board and finishes with the gathering nearest the centre of the textblock. The sewing of the lower half commences with the gathering adjacent to the lower board and finishes with the centremost gathering. The two halves are connected using the same type of thread, usually discernible passing freely along the exterior of the spine from station to station (Fig. 12) where the attachment is made with a sort figure-of-eight hitch (See Fig. 11).

This order of sewing, which has yet to be recorded in other Christian oriental or Islamic link stitch sewing traditions, produces a *biaxial stitch disposition* (i.e. exhibiting biaxial symmetry) thus >>>><<<<.

This phenomenon may be that recorded previously by van Regemorter who interprets the technique and structure thus,

«*Dans les deux premiers cas* (referring to her sewing types 1° & 2° above) *la couture est toujours renforcée, c'est-à-dire qu'on point de chaînette, fait le plus souvent au moyen d'une double ficelle, repasse dans le fil de la couture qui se trouve dans les entailles. Couture et renforcement s'incrustent d'ailleurs dans ces entailles, et le dos garde sa surface unie.*

J'ai rencontré des chainêttes de renforcement qui changeaient de sens au mileau du dos (my emphasis) *Ex.: Athènes, Nat.2731 et 2540; Milan, Ambr.B.30. sup. et B.89.sup.*»[66].

3.8.4. *Sewing Configuration*

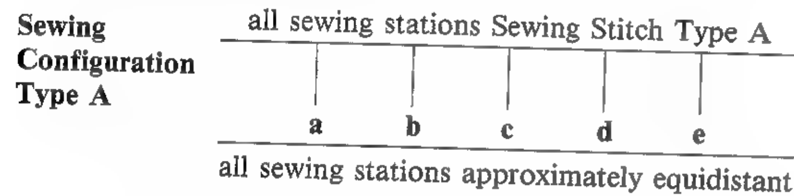
The linkage systems, sewing stitch types and sewing dispositions described above are combined in a number of characteristic and different sewing configurations which can be classified as outlined below. Types A, B, and C basically conform to configurations analogous to those found in other bookmaking traditions using link stitch sewing (although the pack link stitch type has not been recorded to date for other cultures), but Types D, D1, D2, D3 and D4 have a class of structure whose existence has been completely overlooked. In these the distance between the sewing stations at head and tail and their adjacent stations is approximately half or less than that between the other textblock sewing stations. It is not clear quite what the purpose of these head and tail stations is, but they appear to play an essentially subsidiary structural role. They may help to provide more symmetrical principal link stitches at either end of the spine by evening the tensions along a single axis. Of particular interest are Sewing Configuration Types D3 and D4 which use a simple bridging link between one gathering and the next (the thread simply passes from the head or tail station of one gathering to the next without first linking to the corresponding station of the penultimately sewn gathering to form a link stitch). It should be noted that the thread of such bridging links only appears alternately at head or tail between gatherings. In all categories examples are not infrequent in which these stations are not attached to the boards. There may also be a difference in the character of the various sewing holes in the spine folds — the principal stations may have preparatory 'V' nicks and the bridging stations only be pierced with the needle.

66. Van Regemorter, *La reliure des manuscrits grecs* cit., p. 6. The author makes a point useful in the examination of such structures, «*En général, les volumes qui ont cette technique, accusent à travers le cuir le noeud que doit faire le fil pouvoir prendre un sens opposé. Dans ce cas, il y a aussi une lichette* (later version has *'petit boucle'*) *de 15 a 20 mm. à chaque cote de la ligne de renforcement*». The present writer has not had the opportunity to examine the structures cited.

For the sake of convenience of comparison it has been assumed below that each volume is sewn at 5 hypothetical stations — A to E (in the diagrams expressed as lower case **a** to **e**).

Sewing Configuration Type A

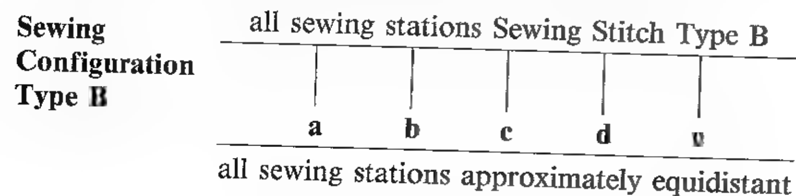
Unsupported structure, chain patterns on spine; continuous multiple fold pattern. There are 5 sewing stations — A is at the head and E is at the tail. 1 needle is used. Enter at A, continue on to B, exit, drop-to-the-outside to corresponding station of adjacent gathering, link, climb, slip enter at B... similar sewing path for stations C and D... continue on to E, exit, drop-to-the-outside to corresponding station of adjacent gathering, link, climb, slip, change-over and enter E of the next gathering to be sewn (A and E station linkages similar throughout).



Although this is such an elementary link stitch structure and configuration, the Byzantine Binding Survey so far has noted its presence in only two manuscripts: Patmos MS 685, rebound in the 17th century; and Patmos MS 938, bound in the late 17th century or early 18th century. When completed, the stitches at stations A and E have the same form as the kettle stitches common to occidental binding.

Sewing Configuration Type B

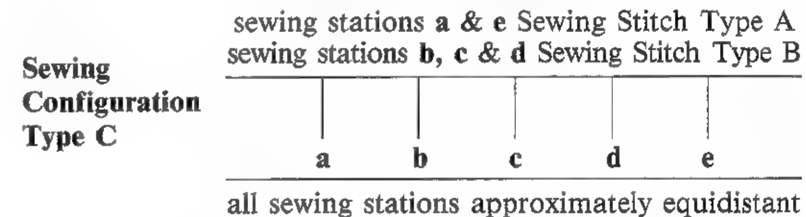
Unsupported structure. Chain patterns on spine; continuous multiple fold pattern. There are 5 sewing stations — A is at the head and E is at the tail. 1 needle is used. Enter at A, continue on to B, exit, drop-to-the-outside to corresponding station of penultimately sewn gathering (gathering adjacent but one), link, climb, slip, enter at B... similar sewing path for stations C and D penultimately sewn gathering, link, climb, slip, change-over and enter E of next gathering to be sewn (A and E station linkages similar throughout).



This appears to be a very common form of sewing configuration in Greek codices of the Palaeologue and post-Byzantine periods (eg. Patmos MSS 974 (Fig. 12) and 1013).

Sewing Configuration Type C

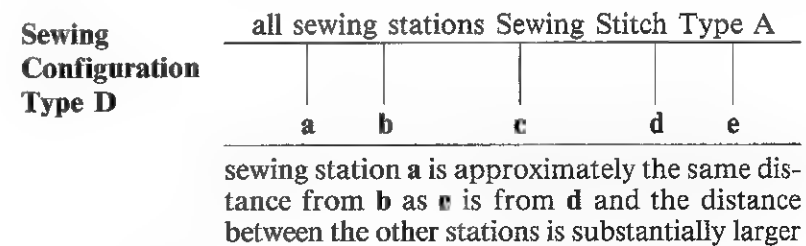
Unsupported structure. Chain patterns on spine; continuous multiple fold pattern. There are 5 sewing stations — A is at the head and E is at the tail. 1 needle is used. Enter at A, continue on to B, exit, drop-to-the-outside to the corresponding station of the penultimately sewn gathering, link, climb, slip, enter at B... similar sewing path for station C and D... continue on to E, exit, drop-to-the-outside to the corresponding station of the adjacent gathering, link, climb, slip, change-over and enter E of the next gathering to be sewn (A and E station linkages similar throughout).



While this combination of stitches has not yet been observed in this configuration, they are basic units of the Byzantine and post-Bizantine technical vocabulary. Therefore, this configuration is being included in the classificatory system until a more exhaustive survey of the corpus of extant bookbindings indicates its redundancy.

Sewing Configuration Type D

The sewing follows the same path as that of Sewing Configuration Type A but the proportionate spacing between the stations differs.



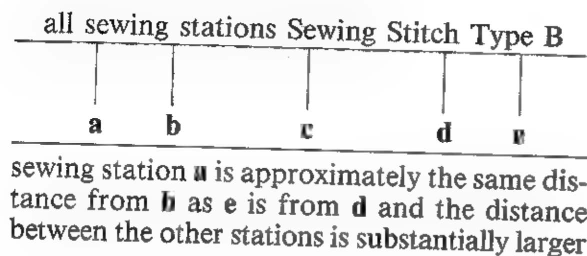
While this configuration of Sewing Stitch Type A has not yet been observed, the simple link stitch is a unit of the Greek technical

vocabulary and the category is also being included in the classificatory system until a more exhaustive survey of the corpus of extant bookbindings indicates its redundancy.

Sewing Configuration Type D1

The sewing follows the same path as that of the Sewing Configuration Type B but the proportions of the spaces between the stations differ.

Sewing Configuration Type D1

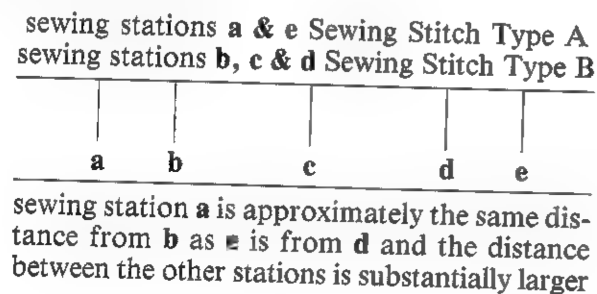


Monastery of Filotheou, Mount Athos MS 17 (Lambros No. 5) is an example of this configuration (Fig. 13).

Sewing Configuration Type D2

The sewing follows the same path as that of Sewing Configuration Type C but the proportionate spacing between the stations differs.

Sewing Configuration Type D2



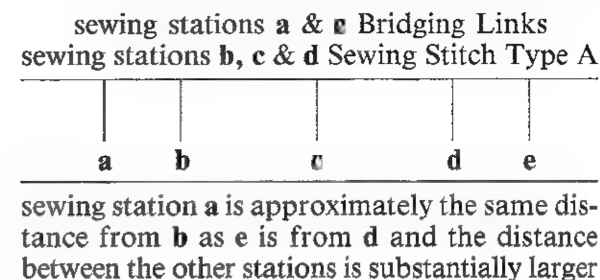
This configuration has so far only been recorded for one binding, that of Monastery of Filotheou, Mount Athos MS 38 (Lambros No. 52) (Fig. 14).

Sewing Configuration Type D3

Unsupported structure. Chain patterns on spine; continuous multiple fold pattern. There are 5 sewing stations — A is at the head and E is at the tail. 1 needle is used. Enter at A, continue on to B, exit,

drop-to-the-outside to the corresponding station of the penultimately sewn gathering, link, climb, slip, enter at B... similar sewing path for stations C and D... continue on to E, exit, change-over and enter E of the next gathering to be sewn (A and E station linkages similar throughout).

Sewing Configuration Type D3

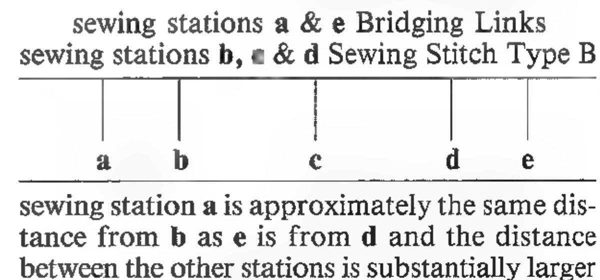


There are a number of manuscripts which have either D3 or D4 configurations but whose sewing is not exposed enough along the spine to be sure of which sewing stitch type/s are present. But while this bridging link configuration using the simple link stitch type for the principal stations has not yet been recorded with certainty, it is included until its existence is categorically excluded by future investigation.

Sewing Configuration Type D4

Unsupported structure. Chain patterns on spine; continuous multiple fold pattern. There are 5 sewing — A is at the head and E is at the tail. 1 needle is used. Enter at A, continue on to B, exit, drop-to-the-outside to the corresponding station of the adjacent gathering, link, climb, slip, enter at B... similar sewing path for stations C and D... continue on to E, exit, changeover and enter E of the next gathering to be sewn (A and E station linkages similar throughout).

Sewing Configuration Type D4



The same general statement applies as for D3 above. Staatsbib-

liothek Preussischer Kulturbesitz, Berlin, Berol. MS Graec. Qu. 77 appears to be an example of this configuration but the exact character of the link stitch type at stations A, B and C is difficult to discern (there is the possibility that these are Sewing Stitch Type A which would make the sewing configuration Type D3).

4. *A Notation System for Recording Sewing Structures.*

A simple code has been devised to record all structural features of the sewing itself (i.e. apart from the characteristics of the preparatory stages and the materials used) in the following order of notational convenience: sewing disposition; sewing configuration (which incorporates data on linkage system and sewing stitch type) and number and frequency of sewing stations (expressed in millimetres). An example might thus be: Biaxial D4, 5 (10, 8, 20, 20, 8, 10) — sewing with a biaxial stitch disposition, a D4 sewing configuration, at 5 sewing stations of which that at the head is 10 mm from the head edge of the textblock and that at the tail 10 mm from the tail edge. The system is capable of expansion to include other classes of configuration which may be discovered in the future.

5. *Sewing Combined with Other Means of Gathering Support.*

Those concerned with the history and evolution of codex structures in Europe, Western Asia and North Africa have come to consider textblock sewing as falling into two broad categories: 1) *unsupported sewing*[67] relying on the linkage of gatherings together by the use of thread alone (as found in the earliest vestiges of the binding of Coptic and Greek manuscripts, in forerunners of Western European bindings such as the Stonyhurst Gospels, and in mediaeval and post-mediaeval bindings of the Islamic and Christian oriental bookmaking traditions — and their imitators) and 2) *supported sewing* in which the thread linking the gatherings passes round (or through), and is supported by, flexible thongs of skin, cords, or textile tapes or by inflexible or semi-flexible materials such as sections of skin, wood, metal, bone, etc. These solutions form the structural basis or 'signature' of European binding since at least the late first millenium A.D.[68]

67. This nomenclature rather puts the cart before the horse as regards the chronological evolution of sewing structures but is useful as a descriptive term in the present context.

Although supported sewing in an historical sense appears to be a later development than unsupported sewing the lack of artifacts of a transitional form in the appropriate chronological contexts leaves us with no evidence from which to understand whether there is an evolu-

68. A. Heinz, *Über Heft- und Bindeweisen von Handschriften aus der Karolinger Zeit*, in *Archiv für Buchbinderei*, 38, 5 (1938), pp. 33-38; G. Kattermann, *Die Karolingischen Reichenauer Bucheinbände und die Technik des frühmittelalterlichen Einbandes*, in *Archiv für Buchbinderei*, 39, 3 (1939), pp. 17-20; B. van Regemorter, *Évolution de la technique de la reliure du VIIIe au XIIe siècle*, in *Scriptorium*, 2 (1948), pp. 275-285; —, *Le Codex relié*, pp. 10-13. Researchers have hitherto overlooked what may be another item of substantive testimony for a developed form of codex sewing on supports as early as the first half of the 9th century A.D. as manifested by a splendid little bronze reliquary model of a liturgical book excavated in Mikulcice, Czechoslovakia (*Stormähren*, Statens historika museum, Prague 1967, Fig. 47). This representation displays an easy familiarity with book form and decoration and as well as clearly showing a system of corner piece and central bosses and subsidiary metal furniture shows (allowance for the decorative forms and vocabulary of the metalworker notwithstanding) what could be interpreted as herringbone sewing on projecting thongs or other spine support at four stations as well as endbands of similar structure. Though the evidence is not conclusive and the structure could be intended to depict a volume sewn with link stitching, the generally faithful quality of the rendering of the proportions and decorative details suggest that the broad visual aspect of the sewing is also a faithful one and as a projecting structure could be interpreted as being on supports. The piece seems securely dated by its archaeological and art historical context. The earliest survivals known so far of sewing on supports are from Carolingian North-Western and North-Central Europe. We know that the Frankish clergy were very active in the region to the eastward during this period. Their influence was so expanding among the Slavs in the mid-9th century that Moravia became the front line in the power play between Rome and Constantinople, with the Byzantines sending the mission of Methodius and Constantine (Cyril) westward to Moravia in response to a request by King Rostislav. The Moravian court, however, remained largely Germanophile with direct support from Carolingian Bishops. (N.H. Baynes - H. St. L.B. Moss, *Byzantium*, Oxford 1961, pp. 347-350). It is surely not unlikely that the Frankish clergy introduced liturgical and other books, sewn in the Carolingian manner on supports, to the region. These could have served as the models for such an ex-voto or amulet (or whatever its function might have been) as the one discussed here.

tionary sequence connecting the two structural principles or whether the development of supported sewing followed some other inventive path. Therefore any manusripts which exhibit combinations of both types of structure, however marginal, must be noteworthy. In this context two Greek manuscripts, although late in date, provide examples of link-stitch sewing combined with other systems in the integration and support of the bookblock at the spine: bands of cloth or thread which connect the boards, running parallel to, but not functionally associated with, the sewing.

University of Chicago Library MS 948 is a 12th or 13th century Gospel lectionary believed to have come from the Monastery of Saint Menas the Wonder-Worker on Cyprus. It appears to have been repaired or rebound in the 17th century at which time the heavy linen lining the spine and whole outer surface of upper and lower boards had gesso applied to the exterior upper board fabric on which an icon of the Crucifixion was painted. Prior to the attachment of the lining as a support additional to the four link-stitched bands of sewing, two 'tapes' were made by folding long strips of the same linen tabby and placed between and parallel to the two headmost and two tailmost sewing stations (Fig. 15). They each overlap some way onto the outer surface of the upper and lower boards. The means of their attachment is not clearly discernible but they do not pass through the thickness of the boards.

A more complex structure is that of Patmos MS 572, a 16th century manuscript assemblage and binding of miscellaneous sermons. At the level of its head and tail sewing stations extra support is given by looping thread (independently of the sewing) a number of times back and forth across the spine and through the thread hinges of the corresponding board attachment stations where these exit on the outer face of the boards (Fig. 16).

More such structures may be found and should be searched for when examining sewing structures.

6. *Reinforcing and Repair Sewing.*

Forms of sewing different to those uniting the gatherings of the textblock are also found: 1) in the original make-up of a volume for the repair of tears in parchment (repairs are also found which have been carried out during the manufacture of the skin) leaves and in the joining of folia be they parchment or paper and 2) in the repair of damaged leaves or gatherings and in the attachment of new folia to those of an earlier phase. Though sewn repairs to the margins and

text area of individual folia may be encountered these are most often carried out along the spine folds. All are important indicators of the chronological stages in the life of a manuscript and their characteristics, location and phases relative to other structures are recorded in detail (as are the characteristics of the thread used).

The stitches found in these contexts are types used also as structures associated with textiles and thus fall within Emery's classification system[69]. Thus they can all be defined as simple stitch structures within the *flat stitch* category. Flat stitches are the most elementary of structures added to fabric or other support, such as skin or paper, by means of needle and thread. They can be described as '*those formed by working the needle alternately in and out of a support material and thus laying the sewing element flat and straight on first one face of it and then the other*' — there is no interworking of the element, on either face, although one stitch may overlap or even cross another. Within the flat stitch category the following two types are most often encountered in the bindings and repairs of Greek manuscripts and early printed books: *running stitch* and *overcasting* (or *whipping*) *stitch*.

In a running stitch the thread is carried forward in and out of the fabric to form a line of stitches on each face. The stitches may be the same length on both faces, or longer on one than on the other, but the general direction of the stitch movement is the same on both. Running stitches are frequently used: 1) to create a bifolium by joining one folio to another by overlapping and sewing along their long edges or 2) to attach a separate folio to the spine fold of a bifolium by hooking around it and sewing in a similar fashion (Fig. 17).

The term *overcasting* applies to the use of the overcasting (or whipping) stitch, a simple practical form which is basically a kind of running stitch taken over the edge of a material. That is, instead of moving straight forward in and out of the leaf or gathering, the needle repeatedly emerges from it onto the face nearest the sewer and enters it from the reverse. In this way each stitch passes over the edge or spinefold (in the case of a bifolium or gathering) leaving part of the thread on one side, part on the other. Both the structure of the stitch and its slant in relation to the edge of the material sewn are identical on the two faces. Overcasting is a technique very often used to con-

69. Emery, *The Primary Structure* cit., 1966, pp. 234-241.

solidate damaged spinefolds of gatherings (Fig. 12), to create gatherings from single folia and to attach new textblock or endleaf material to existing leaves or gatherings.

Another variant of the overcasting stitch is found in the repair of parchment tears so as to unite their butted edges. In such cases the needle and thread after exiting on the face towards the sewer passes over the edge of the tear closest to the sewer and across under the other butted edge in the same slanting direction to pierce from the reverse and exit on the other side of the tear on the face on the sewer's side. The needle and thread then repeat the movement but at a slant 90° or more in the other direction (Fig. 14).

Dominique Grosdidier De Matons

NOUVELLES PERSPECTIVES DE RECHERCHE SUR LA RELIURE BYZANTINE

La reliure est un élément important du livre considéré comme objet; en outre, elle peut apporter sur l'origine et la destinée ultérieure du volume des indications extrêmement intéressantes. Le présent rapport se limite à la reliure byzantine, qui représente déjà un champ d'étude vaste et à peine défriché. On sait que la reliure byzantine se caractérise à la fois par une technique particulière de couture et de fixation des cahiers aux ais, et par une décoration à froid: celle-ci utilise des fers d'assez petites dimensions, dont l'impression répétée sur le cuir crée des ensembles décoratifs typiques. L'étude de la reliure byzantine doit commencer par une description très précise de tous ces éléments; après quoi vient l'exploitation codicologique, qui vise à reconstituer les techniques de fabrication, à identifier les ateliers, à mettre en relation les données fournies par la reliure avec les autres particularités codicologiques. Mais avant d'aborder ces deux points, un bref rappel de ce qui a été fait et de ce qui est en train de se faire nous semble utile.

I. ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE RAISONNEE

A. *Technologie*

L'étude technologique de la reliure byzantine n'a vraiment commencé qu'avec les deux articles fondamentaux de Berthe van Regemorter[1]:
- La reliure des manuscrits grecs, in Scriptorium, 8 (1954), pp. 3-23 et pl. 10-13.
- La reliure byzantine (avant-propos par J. Irigoin), in Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art, 36 (1967), pp. 99-140 et 20 pl.

On y ajoutera l'étude plus récente de J. Irigoin, in E. Baras - J. Irigoin - J. Vezin[2], La reliure médiévale, Paris 1978, 2e éd. 1981, pp. 23-35 et fig. 6-16.

Sur les questions de terminologie, signalons: B. Atsalos, Sur quelques termes relatifs à la reliure des manuscrits grecs, in Studia codicologica, Berlin 1977 (Texte und Untersuchungen, 124), pp. 15-42 et pl. 1-5b; - Id., La terminologie médiévale du livre dans ses rapports avec la description codicologique, dans La paléographie grecque et byzantine, Paris 1977 (Colloques internationaux du C.N.R.S., 559), p. 87; - H. Kuhn, Wörterbuch der Buchbinderei und Einbandrestaurierung, Stuttgart 1969.

B. *Etudes de groupes*

1) L'article de L. Politis, Das Skriptorium und die Bibliothek des Prodromos-Klosters bei Serres, in Wandlungen. Studien zur antiken und neueren Kunst, Waldsassen-Bayern 1975, pp. 278-295 et pl. 54-59, rassemble bon nombre de données intéressantes sur les reliures du Prodrome de Serrès; la méthode — nouvelle au moment de la publication — et les conclusions appelleraient quelques rectifications, mais l'auteur a eu le mérite de s'engager dans une voie peu explorée.

1. Ne pouvant citer ici toutes les études de B. van Regemorter, nous renvoyons à la bibliographie publiée par J. Irigoin, *Chronique. B. van Regemorter (1879-1964)*, in *Scriptorium*, 20 (1966), pp. 277-281.

2. J. Vezin, *La reliure occidentale au Moyen Age*, aux pp. 37-50.

2) Les reliures crétoises sont les premières qui ont attiré l'attention des chercheurs.

M. Wittek, Manuscrits et codicologie. 4. Pour une étude du scriptorium de Michel Apostolès et consorts, in Scriptorium, 7 (1953), pp. 286-287 et pl. 32, relève neuf reliures crétoises conservées à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, sans les décrire en détail.

J. Irigoin, Un groupe de reliures crétoises (XVe siècle), in Krètika Chronika, 15-16 (1961-62, publié en 1963), pp. 102-112 et pl. 3-6, donne une première synthèse, basée sur l'analyse de 8 reliures.

Depuis, plusieurs autres reliures crétoises ont été signalées. Dans sa thèse (Recherches sur la tradition manuscrite du commentaire de Simplicius au De caelo d'Aristote [Thèse de IIIe cycle présentée à l'Université de Paris IV], Paris 1981 [dactyl.], I, pp. 254-259 et pl. XII-XIV, II, pp. 129, 133, 141) et ses deux articles (Reliures crétoises et vénitiennes provenant de la bibliothèque de Francesco Maturanzio et conservées à Pérouse, in Mélanges de l'Ecole Française de Rome. Moyen Age - Temps Modernes, 94 [1982], pp. 729-757 et pl. I-VI; - La collection de manuscrits grecs de Francesco Maturanzio, érudit pérugin, *ibid.*, 95 [1983], pp. 89-147: v. pp. 107-109), Ph. Hoffmann décrit des reliures conservées dans la bibliothèque de Pérouse (Perusini 51 [A 51], 714 [I 108], et à l'Ambrosienne de Milan (Ambrosianus C 120 inf. [gr. 858]).

Enfin, dans les catalogues récents qui décrivent et éventuellement reproduisent des reliures, on peut repérer d'autres reliures originaires de Crète. Dans D. et J. Harlfinger - J.A.M. Sonderkamp - M. Sicherl, Griechische Handschriften und Aldinen, Wolfenbüttel 1978, D. Harlfinger décrit et reproduit (pp. 70-72, avec pl.) la reliure byzantine du cod. Guelferbytanus 77 Gud. gr.; elle est identifiée comme crétoise par P. Canart, dans Scrittura e civiltà, 3 (1979), p. 300-301 n° 98. Voir aussi les trois catalogues mentionnés plus loin: Canart, Vaticani graeci 1487-1962, pp. 147 et 149 (Vat. gr. 1585 et 1616); Olivier - Monégier du Sorbier, pp. 133 et 149 et pl. XXVII et XXVIII (Pragenses VI Fe 3 et VI Fg 61); Specimina Sinaitica, pp. 47 et 64 (Sinait. gr. 339) et 61 et 65 (Sinait. gr. 441).

En dehors de ces publications, des recherches encore inédites ont accru notablement la documentation, si bien que l'on peut distinguer plusieurs ateliers crétois aux XVe et XVIe siècles; un travail de synthèse sur ce sujet est en cours, avec la collaboration de P. Canart et Ph. Hoffmann.

3) J. Irigoin présente, dans la Revue française d'histoire du livre, Un groupe de reliures byzantines au monogramme des Paléologues

(n. s., 36 [1982], pp. 273-285). Il s'agit de 9 reliures confectionnées pour la famille impériale et datables «probablement du dernier tiers du XIVᵉ siècle»; l'atelier était presque sûrement situé dans la capitale. Depuis, Ph. Hoffmann a trouvé et publié une nouvelle reliure byzantine au monogramme des Paléologues, dans Scriptorium, 39 (1985), pp. 274-281.

E. Gamillscheg a repéré 5 manuscrits qui ont été reliés au célèbre monastère de Saint-Jean-Prodrome dit de Pétra à Constantinople: v. Die Handschriftenliste des Johannes Chortasmenos im Oxon. Aed. Chr. 56, in Codices manuscripti, 7 (1981), pp. 53-56 et fig. 1-2. Ce sont les Vaticani gr. 19 et 84 et Chis. R.VI.41 (gr. 33), le Leninopolitanus Bibl. Publ. gr. 58 et le Vindobonensis suppl. gr. 1.

4) Le groupe numériquement le plus important de reliures byzantines décrit à ce jour est celui des manuscrits du monastère de Sainte-Anastasie Pharmacolytria en Chalcidique. Il a fait l'objet d'une thèse présentée en 1984 à la IVᵉ section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes à Paris: D. Grosdidier de Matons, Recherche sur les reliures byzantines, I. L'atelier du monastère de Sainte-Anastasie Pharmacolytria en Chalcidique. Ce travail inédit recense 34 reliures, qui se retrouvent aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Paris et à la Bodléienne d'Oxford. L'une d'entre elles avait déjà été décrite par Ch. Astruc, Isidore de Thessalonique et la reliure à monogramme du Parisinus graecus 1192, in Revue française d'histoire du livre, n. s. 36 (1982), pp. 261-272; l'auteur n'a cependant pas signalé la réfection à Sainte-Anastasie.

5) Les reliures chypriotes viennent de faire l'objet d'une première recherche, présentée comme communication au Iᵉʳ Colloque International de Paléographie grecque chypriote médiévale (Nicosie, 3-5 septembre 1984): D. Grosdidier de Matons - Ph. Hoffmann, Reliures chypriotes à la Bibliothèque nationale de Paris (les Actes du Colloque ont été publiés en 1989). Cette communication décrit 10 reliures, en opérant divers regroupements.

6) Les reliures des manuscrits datés conservés au monastère de Sainte-Catherine du Sinaï sont décrites soigneusement dans les Specimina Sinaitica (v. plus loin); parmi elles, plusieurs ont été confectionnées au Sinaï même. On se reportera à ce sujet à la communication de J. Sonderkamp publiée dans ce même volume (v. pp. 431-439).

7) Dans son article Markianos tlèmôn kai amathès grapheus tès monès Dousikou, in Aphierôma ston kathègètè Lino Politè, Thessalonique 1978, pp. 39-52 (v. pl. 5-6), M. Sakellariadè-Politè signale, après B. van Regemorter, un groupe de reliures du XVIᵉ siècle, réalisées probablement au monastère thessalien de Dousikou.

C. *Catalogues et répertoires récents accordant une place aux reliures*

Trois ouvrages récents donnent une place importante à la description et à la reproduction des reliures byzantines. Ce sont:

1) P. Canart, Les Vaticani graeci 1487-1962. Notes et documents pour l'histoire d'un fonds de manuscrits de la Bibliothèque Vaticane, Cité du Vatican 1979 (Studi e Testi, 284). L'auteur décrit (pp.144-149) 9 reliures byzantines (Vat. gr. 1498, 1500, 1523, 1549, 1584, 1585, 1586, 1602 et 1616), mais n'en reproduit aucune.

2) J.-M. Olivier - Marie-Aude Monégier du Sorbier, Catalogue des manuscrits grecs de Tchécoslovaquie, Paris 1983 (Documents, Etudes et Répertoires publiés par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes). Le catalogue décrit 7 reliures byzantines et en reproduit 4.

3) D. Harlfinger - D. R. Reinsch - J. A. M. Sonderkamp, en collaboration avec G. Prato, Specimina Sinaitica. Die datierten griechischen Handschriften des Katharinen-Klosters aus dem Berge Sinai. 9.-12. Jahrhundert, Berlin 1983. Cet album reproduit 31 reliures byzantines.

II. PROBLEMES DE DESCRIPTION

Les descriptions de reliures byzantines sont souvent incomplètes et imprécises. Pour remédier à ce défaut, nous avons jugé utile de dresser un questionnaire destiné à faciliter la tâche de ceux qui veulent décrire des reliures; nous espérons aussi qu'il contribuera à une future normalisation des notices.

Nous reprendrons maintenant, en suivant l'ordre du questionnaire, les caractéristiques essentielles d'une reliure byzantine* (v. Pl. I).

* Dans l'exposé qui va suivre, nombre de points seront ultérieurement approfondis par une série d'études particulières, dont l'une sera consacrée à la délicate question de la couture des reliures byzantines.

1. *LA TECHNIQUE.*

1.1. *Les ais.*

Les ais byzantins sont faits de bois (ais: v. Pl. I) ou de carton (rarement et seulement dans le cas de reliures postérieures au XV[e] siècle). Les ais byzantins sont exactement de la dimension du volume qu'ils protègent; ils ne présentent donc pas le débordement (chasse) caractéristique des reliures occidentales, qui permet à la tranchefile de ne pas dépasser en tête et en queue.

1.1.4. *Travail de menuiserie réalisé sur les ais.*

Les ais présentent parfois une *rainure* sur le chant (v. Pl. III). Les *mors* sont la partie de l'ais au niveau de laquelle celui-ci rejoint le dos de la reliure. Le bord de l'ais peut être chanfreiné (c'est-à-dire taillé en biseau ou arrondi) [v. Pl. V].

Des *canaux* sont forés à travers chaque ais pour faire passer les fils constituant les tranchefiles (v. Pl. VII) et les systèmes d'attache (v. Pl. IV).

1.2. *Passage du fil de préparation des ais déterminant le système d'attache* (v. Pl. IV).

Les systèmes d'attache des ais sont de nombreux types, et leur recensement est loin d'être terminé. Nous nous contenterons de présenter les types les plus fréquents.

Les types 1), 2) et 3), les plus courants, correspondent aux types Z1, Z2 et Z3 de B. van Regemorter. On fore plusieurs groupes de deux trous: leur nombre correspond à celui des grecques des cahiers. Le fil de préparation, en passant d'un groupe de trous à l'autre, forme les zigzags, le plus souvent sur la face externe, l'autre face présentant de simples passages horizontaux plus ou moins larges, suivant la façon dont les trous ont été forés dans l'épaisseur de l'ais [Pl. IV fig. 1), 2) et 3)].

Le type 4) correspond à la même répartition que les *Z*, mais se distingue de ces derniers en ce que le fil de préparation passe en ligne droite, et non en oblique, d'un groupe de deux trous à l'autre.

Le type 5) ne correspond pas à un véritable «système d'attache», puisqu'il n'y a pas alors de fil de préparation, mais que c'est un seul et même fil qui assure la couture des cahiers et qui passe à travers les canaux forés dans les ais. Il offre une simple similitude avec le

système d'attache que l'on rencontre sur les ais des manuscrits carolingiens. Mais les reliures byzantines se distinguent par l'absence du canal oblique qui part du chant de l'ais pour rejoindre le premier sommet du triangle formé par les trois trous, et qui est destiné, dans la technique occidentale, à assurer le passage de la ficelle constituant le support de la couture.

1.3. *Dimensions des cahiers et types de dos.*

1.3.1. *Chanfrein*: taillé en biseau ou arrondi (v. 1.1.4. et Pl. V).

1.3.2. La largeur des cahiers, uniforme à l'origine, varie selon leur position dans le corps du volume, selon le chanfrein du mors et le système d'attache choisi. Il faut donc la mesurer au début, au milieu et à la fin du volume.

1.3.3. Aspect du dos: la forme du dos est fonction des dimensions des ais et de la largeur des cahiers. Les principaux types sont les suivants.

1.3.3.1. Le dos rond (fig. a et b).

Le chant de l'ais, au niveau du mors, est chanfreiné vers l'extérieur. L'arrondi du dos est fonction de l'écart entre la largeur des ais et celle des cahiers: plus l'écart est important, plus le dos est rond. Cet écart peut varier de quelques millimètres à quelques centimètres.

1.3.3.2. Le dos carré (fig. c).

Le chant de l'ais, au niveau du mors, est chanfreiné vers l'intérieur, ce qui donne un dos tout à fait plat.

1.3.3.3. Le dos plat (fig. d et e).

Le chant de l'ais, au niveau du mors, est arrondi ou chanfreiné vers l'extérieur. Les cahiers sont légèrement couchés sur l'arrondi intérieur de l'ais, mais les ais ayant à peu près la même longueur que les cahiers, le dos est plat en son centre et ne s'arrondit légèrement que sur les ais et les oreilles de coiffe (pour la définition de ce terme, voir *infra* n° 1.8.4.).

1.3.3.4. Le dos pincé (fig. f).

Le chant de l'ais, au niveau du mors, est chanfreiné vers l'extérieur. La largeur des cahiers et celle de la face interne de l'ais sont

égales. Le dos est donc pincé entre les deux ais. Il est parfaitement plat, sauf à la hauteur des oreilles de coiffe, où il s'arrondit en suivant le chanfrein de l'ais.

1.4. *La couture des cahiers* (v. Pl. II).

Les Byzantins pratiquent la couture sur grecques. On ménage dans le dos des cahiers une série d'entailles en «V» dont le nombre varie en fonction du format du volume (fig. 1). La couture des cahiers est effectuée en prenant pour support l'un des deux ais, si la couture se fait d'un seul tenant, ou chacun des deux ais pour la moitié du manuscrit, si la couture se fait en deux blocs. Les deux blocs ainsi obtenus sont ensuite attachés l'un à l'autre.

Le fil de couture, une fois accroché au fil de préparation, entre et sort dans les grecques des cahiers en passant sous le fil du cahier précédent pour former une boucle (couture au point de chaînette), ce qui fixe les deux cahiers l'un à l'autre (fig. 2 et 3). Une ficelle de renforcement peut être ajoutée dans le sillon formé par les grecques lors d'une restauration, si la couture du volume est conservée.

Le tout s'incruste dans les entailles et laisse la surface du dos plus ou moins lisse selon que toutes les opérations ont été plus ou moins bien menées (fig. 3 et 4).

1.5. *Attache de l'ensemble des cahiers aux ais* (v. Pl. II).

Selon que la couture de l'ensemble des cahiers se fait, ou non, à l'aide d'un fil de préparation; selon, d'autre part, que les cahiers sont pris en un bloc pour être cousus, ou sont au contraire répartis en deux blocs, on relève en des lieux différents les nœuds correspondant à la jonction de ces différents fils. Dans le cas, par exemple, d'une couture à l'aide d'un fil distinct du fil de préparation, on observe un nœud au niveau du premier ou (généralement) du dernier groupe de deux canaux constituant, sur l'ais inférieur, la tête du Z.

1.6. *Couvrure de toile.*

Une fois attachés, le dos et les ais sont couverts d'une toile, le premier entièrement, les seconds jusqu'au tiers environ (sauf dans le cas des couvrures d'étoffe, où les ais sont entièrement recouverts).

1.7. *Les tranchefiles* (v. Pl. VI et VII).

Les tranchefiles byzantines dépassent la hauteur des ais en tête et en queue, car les manuscrits grecs n'ont pas de chasse pour compenser leur débordement. Elles se prolongent plus ou moins largement sur le chant des ais (fig. 1). Ce prolongement est une partie de l'oreille de coiffe (fig. 2).

Les tranchefiles sont montées sur la base d'une ou deux ficelles. Elles sont faites d'une suite de points venant renforcer les cahiers en tête et en queue du volume. Ces points peuvent se présenter de différentes façons. Nous nous contenterons encore ici de présenter les types les plus fréquents.

Fig. 3 a) un petit boudin fait d'un point vertical sur la base d'une âme de ficelle, ou de cuir.

Fig. 3 b) un point en biais constitue un talon au petit boudin du modèle a).

Fig. 3 c) des petits points horizontaux et parallèles constituent ici le talon du modèle a).

Ces modèles peuvent être rebrodés:

Fig. 3 d) avec des petits points horizontaux et parallèles de fils de couleur.

Fig. 3 e) avec plusieurs points de couleurs différentes par bandes formant une arête de poisson, celle-ci étant surmontée d'une petite bande de points droits.

L'arête peut être simple (fig. 3 e) ou double (fig. 3 f).

Fig. 3 g) avec des petits points verticaux de fils de couleur.

1.7.2. *Fixation de la tranchefile aux ais* (v. Pl. VII).

Fig. 1) Fixation n° 1:

Des canaux forés obliquement dans les ais permettent aux prolongements de la tranchefile de se fixer solidement à l'ais. Ces trous peuvent être forés:

Fig. 1 a) du sommet de l'ais vers l'extérieur de l'ais: *fixation extérieure*. Les fils de fixation forment une saillie sous le cuir de la reliure;

Fig. 1 b) du sommet de l'ais vers l'intérieur de l'ais: *fixation intérieure*. Les fils de fixation sont visibles ou perceptibles sous les remplis à l'intérieur de l'ais;

Fig. 1 c) du sommet de l'ais vers l'extérieur et l'intérieur: *fixation à cheval*. Ce type de fixation se rencontre surtout lorsque les ais de bois sont très épais. Il est à remarquer que très souvent, quand les ais ont été préparés de la sorte, seule la série de canaux prévue

pour la fixation extérieure a été utilisée, l'autre série restant libre.

Fig. 2) La fixation n° 2 de la tranchefile ajoute à la fixation de type 1 a) une attache supplémentaire à l'ais du type Z 3 (Pl. V, fig. 1); elle est composée de deux canaux forés, l'un perpendiculairement (canal n° 2) et l'autre obliquement (canal n° 3) par rapport au plan de l'ais, et qui ont pour origine commune le trou du canal n° 1 venant du sommet du chant de l'ais et débouchant sur l'extérieur de l'ais.

1.8. *Couvrure extérieure.*

1.8.1. *Matière.*

La couvrure extérieure du volume est le plus souvent de cuir. On trouve cependant des couvrures d'étoffe (soie, brocart). La couvrure de cuir de certains manuscrits a parfois été recouverte d'une couvrure d'étoffe.

1.8.2. *Remplis* (v. Pl. VIII, fig. 1).

La peau est collée sur les ais, puis rabattue à l'intérieur, formant ainsi les remplis. Ceux-ci sont également collés, mais le collage peut être renforcé par de petites chevilles de bois plantées aux endroits les plus fragiles, c'est-à-dire près des mors et aux angles.

Les remplis peuvent se présenter de différentes manières:

Fig. 1 a) recoupés parallèlement au chant de l'ais;

Fig. 1 b) encochés, pour faciliter la mise en place du cuir sur le contre-plat;

Fig. 1 c) simplement rabattus, sans encoche ni retouche.

Pour la disposition des remplis au niveau des fermoirs, voir le n° 1.9.

1.8.3. *Coins* (v. Pl. VIII, fig. 2).

Fig. 2 d) le cuir est recoupé régulièrement suivant la bissectrice de l'angle formé par le coin de l'ais.

Fig. 2 e) le cuir ne couvre pas complètement le bois car il a été coupé au ras du coin de l'ais; l'espace non couvert est parfois comblé par une petite pièce de cuir appelée béquet.

Fig. 2 f) la bissectrice de l'angle formé par le coin est couverte, mais le cuir n'a pas été recoupé régulièrement.

Fig. 2 g) le cuir est simplement replié sur lui-même.

1.8.4. *Coiffes et oreilles de coiffe* (v. Pl. VI, fig. 2 et Pl. IX).

On dénomme coiffe la partie de la couvrure de cuir qui, dans le dos, vient protéger, et parfois chapeauter, le sommet de la tranchefile; en suivant la partie de la tranchefile qui se prolonge sur le chant de l'ais, elle forme l'oreille de coiffe.

Voici quelques types d'oreilles de coiffe que nous avons observés (v. Pl. IX):

Fig. a) le cuir ne couvre pas le bois du chant de l'ais à l'intérieur de l'oreille, mais découvre toute la tranchefile et la borde extérieurement;

Fig. b) le cuir est fendu, plus ou moins, sur la partie de la tranchefile qui revient sur le chant de l'ais et la laisse donc plus ou moins visible. Le cuir de l'intérieur de l'oreille couvre le bois du chant de l'ais. Le chant de l'ais peut être décoré à l'extérieur (fig. b 1) ou à l'intérieur (fig. b 2) de l'oreille, ou parfois simultanément à l'extérieur et à l'intérieur de l'oreille;

Fig. c) le principe est le même que pour l'oreille a), mais le cuir de la coiffe masque, plus ou moins, la tranchefile;

Fig. d, d 1 et d 2) le principe est le même que pour l'oreille de coiffe b), mais on observe une particularité: le cuir qui couvre l'intérieur de l'oreille est fait d'une petite pièce indépendante de la coiffe. L'extrémité de cette pièce très mince est soigneusement introduite sous la partie de cuir qui couvre la tranchefile, et le raccord est peu visible;

Fig. e) les canaux servant à la fixation de la tranchefile sont forés en arc de cercle, ce qui donne un aspect arrondi très particulier à ces oreilles de coiffe. L'intérieur des oreilles est généralement couvert de cuir.

1.9. *Fermoirs* (v. Pl. X).

Ils sont constitués de deux éléments complémentaires:

1) Deux boutons sont plantés dans le chant de l'ais supérieur; parfois aussi un autre fermoir est prévu en tête et un autre en queue du manuscrit. Ces boutons se présentent le plus souvent sous une des deux formes suivantes (v. fig. 1):

a) un simple cylindre métallique, d'un diamètre plus ou moins gros;

b) un petit cylindre s'amincissant vers la base avant de présenter une section rectangulaire.

2) Une bande de cuir est repliée sur elle-même, à cheval sur un anneau métallique (fig. 2); cet anneau se fixe au bouton correspondant. Les deux faces internes de la bande sont collées l'une à l'autre sur 1 cm. environ à partir de l'anneau. Elles sont ensuite découpées

chacune en trois lanières. Les six lanières ainsi obtenues sont tressées deux à deux. Les trois tresses passent par trois trous disposés en triangle sur le plat inférieur, du côté gouttière, et se replient sur le contre-plat; elles peuvent être fixées par une cheville ou simplement collées. Le nattage s'arrête fréquemment au niveau du trou (fig. 3 a), mais peut aussi se poursuivre partiellement ou totalement sur les extrémités des lanières (fig. 3 b). On rencontre des fermoirs à deux trous, voire à un seul.

Le bois de l'ais peut être encoché pour recevoir les extrémités des lanières. Il faut observer attentivement quelle est la disposition des lanières par rapport aux remplis; le plus souvent elles traversent le rempli (fig. 4 b); dans certains cas, elles sont prises sous celui-ci; parfois le rempli est encoché pour laisser la place aux trous: dans ce cas, le cuir peut être coupé (fig. 4 a) ou simplement soulevé.

1.10. *Signets.*

Dans les exemples rencontrés, il sont constitués d'un fil unique ou de plusieurs fils nattés. Ils sont attachés soit directement à un des points de la base de la tranchefile, soit à un anneau de fil ou de métal fixé lui-même à la même base.

2. *LA DECORATION*

Il nous semble superflu de décrire les caractéristiques générales de la décoration byzantine: on se reportera aux exposés de B. van Regemorter et J. Irigoin; le questionnaire rappelle les éléments à relever. Par contre, il nous semble utile de proposer quelques conseils pratiques sur la manière de faire un frottis.

2.1. *Le support.*

Quel papier employer? Le plus facile à trouver reste le papier avion. Il faut le choisir le plus soyeux possible; ainsi il épouse mieux les contours des fers et donne des frottis plus précis.

2.2. *Les crayons.*

Naguère encore les frottis faits avec des crayons noirs plus ou moins gras, selon l'état des fers, étaient les seuls à donner de bonnes photocopies. La technique de ces dernières ayant beaucoup progressé, il est tout à fait préférable maintenant d'utiliser des crayons de couleur bleu foncé; on évitera cependant les pastels, qui sont trop tendres. Les frottis obtenus avec ce genre de crayons offrent plusieurs avantages: ils sont plus lisibles que les frottis noirs; comme ils sont beaucoup plus stables que les noirs, ils peuvent être archivés directement[3]; enfin, ils permettent maintenant d'obtenir des photographies et des photocopies bien contrastées, comme le montrent les figures de la planche XI.

2.3. *Le frottis lui-même.*

Il est essentiel que le crayon conserve la même direction en allant d'un bord à l'autre du fer et ne revienne jamais en arrière; si le dessin ressort trop faiblement, on repassera une ou deux fois sans modifier l'orientation du crayon. Pour les fers difficiles à déchiffrer, en mauvais état ou difficiles à comparer, nous suggérons de faire quatre frottis, dans les orientations suivantes: de haut en bas, de bas en haut, en biais de gauche et de droite (v. Pl. XI). Les reproductions de cette figure montrent que certains détails des sceaux et des dragons crétois ne sont visibles que sur l'un des frottis; or ils permettent de distinguer des fers très proches, mais cependant différents.

Quand c'est possible, on fera plusieurs frottis du même fer, pris à des endroits différents de la couvrure; les fers proches des fermoirs ou des boulons sont souvent en meilleur état. Enfin, on prendra soin de dépasser assez nettement le cadre du fer, pour obtenir de bonnes photocopies.

Une dernière recommandation: lorsque, dans une publication, on reproduit des frottis, il est essentiel de le faire à l'échelle, si l'on veut qu'ils puissent être utilisés pour repérer des fers identiques.

III. L'EXPLOITATION CODICOLOGIQUE DE LA RELIURE

Dans cette dernière partie de notre exposé, nous voudrions mon-

3. Cette méthode est actuellement utilisée par Mme M.-P. Laffitte, conservateur responsable des reliures des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

trer, sur quelques exemples concrets, l'utilité d'enquêtes approfondies sur la reliure, en liaison avec les autres éléments de l'analyse archéologique du livre, ainsi qu'avec les données historiques et philologiques.

Une première série d'exemples sera empruntée à notre recherche sur les reliures de Sainte-Anastasie Pharmacolytria.

1. *Les reliures de Sainte-Anastasie Pharmacolytria.*

En effectuant le relevé des reliures byzantines de la Bibliothèque nationale de Paris, notre attention fut attirée par un groupe important de reliures: il ne compte pas moins de 32 représentants. Parmi eux, le *Parisinus gr. 1192*, de la fin du XIVe siècle, a conservé, sur le plat inférieur, un ombilic au monogramme de Thessalonique; comme l'a montré Ch. Astruc[4], le premier possesseur était très probablement Isidore, archevêque de Thessalonique, auteur des œuvres contenues dans le manuscrit; mais la reliure a subi une restauration dans un endroit que nous pouvons préciser, grâce à une note de possession inscrite dans le volume et au colophon d'un autre manuscrit du groupe, le *Paris. gr. 1557*. Celui-ci a été achevé en 1567, par la main du moine Acace, au monastère de Sainte-Anastasie Pharmacolytria, en Chalcidique. Les feuillets de garde étant contemporains du manuscrit, on peut en déduire que celui-ci a gardé sa reliure primitive. Nous tenions ainsi notre hypothèse de départ: l'existence d'un atelier de reliure au monastère de Sainte-Anastasie, objet d'une seconde fondation, en 1520, par le moine Théonas et un groupe de disciples de Jacques le néo-martyr, qui après diverses pérégrinations, avaient séjourné au couvent de Simopétra à l'Athos. Grâce notamment à l'article fondamental de J. Darrouzès[5], l'étude conjointe des reliures et de l'histoire des manuscrits liés au monastère a permis d'arriver à des conclusions intéressantes. Tout d'abord, l'examen de la technique et de la décoration des 35 reliures repérées (32 à Paris et 3 à Oxford, mais 32 seulement présentent une décoration avec fers) a

4. Ch. Astruc, *Isidore de Thessalonique et la reliure à monogramme du Paris. gr. 1192*, in *Revue française d'histoire du livre*, n. s. 36 (1982), pp. 261-272.

5. J. Darrouzès, *Les manuscrits du monastère de Sainte Anastasie Pharmacolytria de Chalcidique*, in *Revue des Etudes Byzantines*, 12 (1954), pp. 45-57.

fourni un tableau suggestif de l'activité de l'atelier. Trois périodes se dégagent, marquées chacune par l'utilisation de décors différents et de jeux de fers partiellement renouvelés.

Une première période est celle de la formation de l'atelier. Une série de fers assez restreinte, peut-être héritée d'un autre monastère, et un premier décor sont vite complétés (dès 1540, semble-t-il) par une nouvelle gamme de fers et de nouveaux décors, d'abord maladroits, puis plus élégants.

La deuxième période est de loin la plus féconde et la plus brillante, et coïncide avec une grande activité intellectuelle dans le monastère, marquée par la personnalité du moine Acace, qui a copié ou complété un nombre notable de manuscrits du groupe; son activité est attestée de 1551 à 1567 et peut-être même au delà. En ce qui concerne la reliure, la technique et la décoration ont été l'objet de recherches et de variations étudiées (trois décors et une trentaine de fers), ce qui a permis la réalisation de chefs-d'œuvre comme les *Paris. gr. 1557*, *1137* et *1192*.

La troisième et dernière période, dont le début correspond peut-être avec la fin de l'activité du moine Acace, dans les années 1580, est marquée par un net recul dans la recherche artistique, l'imagination et la variété de l'ornementation: un seul décor et une palette de fers restreinte. Il semble même qu'à la fin, les moines se soient parfois contentés d'imprimer quelques-uns de leurs fers sur une reliure achetée toute faite.

Nous voudrions maintenant, à partir de quelques cas typiques, empruntés aux manuscrits de Sainte-Anastasie, montrer comment l'examen des reliures peut apporter des arguments à des recherches d'ordre historique, paléographique et philologique.

1) Apport de l'étude des reliures à l'histoire des bibliothèques. On connaissait, grâce aux recherches de J. Darrouzès, 37 manuscrits de Sainte-Anastasie. Sur la base des reliures et de quelques indices (notes de possession, identifications de mains), nous avons pu faire monter le total à 68. En même temps, nous avons précisé dans plusieurs cas les lieux d'achat de ces volumes arrivés à la Bibliothèque nationale par les voies de différentes missions: mission du P. Athanase en 1653 (une douzaine de manuscrits); mission de François Sevin en 1728-1730 (46 manuscrits; le monastère a dû les céder dans une période de grande détresse, marquée notamment par de violents tremblements de terre); mission de Minoïde Mynas en 1840-1850.

2) Du point de vue paléographique, des identifications de mains peuvent être proposées à la suite de rapprochements effectués sur la base de la reliure. Dans le cas du moine Acace de Sainte-Anastasie, ce sont les reliures caractéristiques qui ont mis sur la piste d'une de ses copies non signée ni localisée, le *Paris. gr. 1137*, et permis l'attribution à l'Acace de Sainte-Anastasie du *Bodl. Cromwell 2*, copie datée de 1551, soit 16 ans plus tôt que le *Paris. gr. 1557*, signé et daté de 1567. Une fois la main d'Acace mieux connue, on a pu, de manière plus précise, repérer son activité de restaurateur dans six autres manuscrits, dont le *Paris. gr. 1239*, dont il va être question maintenant.

3) Notre recherche a confirmé ainsi des déductions d'ordre philologique. L'homiliaire de *Grégoire Palamas*, sous sa forme définitive, est connu notamment par deux copies du moine Nicodème de Sainte-Anastasie, exécutées en 1563-64 (Ste Anastasie, ms. sans cote, et Jérusalem, *Ste Croix 22*). D'après Anne Philippidis-Braat[6], ces deux manuscrits dérivent du *Paris. gr. 1239*. Ce volume, il est vrai, ne porte pas de note de possession de Sainte-Anastasie, mais il a été restauré par le moine Acace, qui a refait la ponctuation, restitué une partie du texte du dernier folio, ajouté un cahier de garde réglé comme le *Paris. gr. 1557*, copié par lui en 1567, et fait relier le volume à la manière caractéristique du monastère. Le *Paris. gr. 1239* se trouvait donc au monastère au moment de la copie exécutée par Nicodème: le rapport de filiation entre les deux copies est alors pleinement confirmé.

4) En poussant davantage l'étude comparée des reliures de Sainte-Anastasie et de celles d'autres ateliers, on arrivera certainement à d'autres résultats intéressants: localiser la production d'un copiste, préciser ses déplacements, ou reconstituer la circulation de certains fers. Nous nous contenterons ici de soulever deux problèmes, à titre d'exemple.

1° Le moine Cyrille, originaire de Naupacte, a copié plus d'une vingtaine de manuscrits pour un certain nombre de commanditaires. Il est certain qu'il a surtout travaillé à l'Athos, notamment au monastère de Vatopédi (*Paris. Suppl. gr. 701*). Sa plus ancienne copie datée,

6. A. Philippidis-Braat, *La captivité de Palamas chez les Turcs: Dossier et commentaire*, in *Travaux et Mémoires*, 7 (1979), pp. 122-124, 127, 129-130, 132, 135, 167.

le *Paris. gr. 1375*, de 1540, porte la note de possession de Sainte-Anastasie, d'une écriture qui ressemble très fort à celle de Cyrille, mais diffère en tout cas légèrement de celle de la copie elle-même. Ce volume présente une reliure avec des fers de type vénitien. Il est tentant, dès lors, de supposer qu'il a été apporté d'ailleurs, par Cyrille lui-même, si la note est bien de lui; et pourquoi pas de Naupacte, qui était alors territoire vénitien? Mais la réalité n'est pas si simple. Plusieurs fers de la reliure du *Parisinus* se retrouvent à l'Athos sur des manuscrits transcrits par Cyrille (*Xéropotamou 209*, en partie) ou par d'autres copistes. Ces volumes ont-ils été copiés sur place ou importés? Sont-ce les fers qui ont voyagé? Le manuscrit de Ste-Anastasie provient-il tout bonnement de l'Athos, où certains relieurs auraient utilisé ou copié des fers vénitiens? Autant de questions qu'il faudra tirer au clair.

2° Un autre problème intéressant est le suivant. Un petit fer caractéristique (en forme de trèfle, avec deux cornes à la base, v. Pl. XII a, n° 1) a été employé pour décorer presque toutes les reliures de Ste-Anastasie, y compris les plus récentes. Or, une autre reliure byzantine porte le même fer, c'est celle du *Paris. gr. 1570*, copié en 1127 par Théoctiste au monastère du Prodrome de Pétra à Constantinople. En 1529, ce *Parisinus* fut donné au monastère de S. Pantéléimon τοῦ ἄνου (*sic*), qui fournit lui-même plusieurs manuscrits à Ste-Anastasie. Mais ce n'est pas à S. Pantéléimon, semble-t-il, que le *Paris. gr. 1570* reçut sa reliure actuelle: les reliures exécutées dans ce monastère sont d'un autre type. Par ailleurs, le *Paris. gr. 1570* présente d'autres fers: certains sont communs avec des reliures que, de proche en proche, on peut mettre en relation avec le Prodrome de Pétra. On peut envisager au moins quatre hypothèses pour expliquer la présence de ce fer.

1 - Le petit fer est passé directement de Constantinople à Ste-Anastasie.
2 - Le petit fer est passé de Constantinople à Ste-Anastasie en transitant par S. Pantéléimon.
3 - Malgré les apparences, le petit fer a été ajouté à S. Pantéléimon.
4 - Le petit fer est caractéristique de Sainte-Anastasie et a été ajouté sur la reliure constantinopolitaine du *Parisinus* à Sainte-Anastasie même.

Dans l'hypothèse 1), peut-on retrouver ce fer sur d'autres reliures du Prodrome? Celles que nous avons pu étudier jusqu'à présent ne le portent pas.

Dans les hypothèses 2) et 3), la même question se pose: peut-on retrouver ce fer sur d'autres reliures de S. Pantéléimon? Les reliures

connues de ce monastère ne le portent pas non plus.

Si l'hypothèse 4) est la bonne, pourquoi le manuscrit ne porte-t-il pas de note de possession de Sainte-Anastasie? Pour le moment, nous laisserons la question en suspens.

Après Sainte-Anastasie, nous toucherons un mot des recherches en cours sur les ateliers de reliure crétois.

2. *Recherches sur les ateliers crétois et créto-vénitiens.*

L'article de J. Irigoin sur les reliures crétoises a montré qu'il y avait là un champ de recherche intéressant à plus d'un point de vue. La prospection systématique des fonds de la Vaticane, de l'Escurial, de la Bodléienne, de l'Ambrosienne et des bibliothèques de Munich et de Pérouse, d'autres exemples signalés çà et là, ont montré qu'il restait de ce type de reliures de nombreux témoins, qui permettent de distinguer la production de plusieurs ateliers, ou différentes phases dans l'activité du même atelier. Actuellement, sur la base des différentes séries de fers, proches l'une de l'autre mais qu'un examen attentif permet de distinguer, nous avons repéré cinq ateliers ou phases d'activité (un sixième vient à peine d'être isolé, nous le laisserons de côté).

1) *L'atelier n° 1* (v. Pl. XIII a et XIII b), lié à Michel et Aristobule Apostolès.

C'est celui qui possède la plus riche série de fers: nous en avons repéré 25 (qui, bien entendu, ne se trouvent jamais ensemble sur le même manuscrit). A ce jour, nous connaissons 34 reliures sûres. Beaucoup de ces volumes ont été copiés dans le scriptorium des Apostolès, au cours des années 1460-1490 environ, mais il ne manque pas de manuscrits des XIVᵉ et XVᵉ siècles ou même plus anciens (Xᵉ siècle).

2) *L'atelier n° 2* (v. Pl. XIV).

Ce groupe de reliures présente 10 fers différents et est attesté par 6 témoins. Deux manuscrits-clés, le *Scorial. Ω. I. 4* et le *Paris. gr. 3061*, établissent un lien entre ce groupe et Aristobule Apostolès, mais dans les années 1516 et 1517. S'agit-il d'une phase ultérieure d'activité de l'atelier précédent?

3) *L'atelier n° 3* (v. Pl. XV).

Le groupe présente 11 fers différents et est attesté par 10 témoins. Il compte un manuscrit sur parchemin fort ancien, le *Scorial. X. II. 15*, un Théodoret sur les prophètes, probablement importé de Constantinople. Un autre manuscrit, le *Vat. gr. 1616*, a été relié aux alentours de l'an 1500.

4) *L'atelier n° 4* (v. Pl. XVI a et XVI b).

Caractérisé par 12 fers et attesté par 16 témoins, il semble nettement plus récent, ou, à tout le moins, son activité se prolonge jusqu'à la fin du XVIᵉ siècle. En effet, le groupe compte trois manuscrits datés, un de 1572 (*Barocci 40*), deux respectivement de 1577 et 1577/8 (*Vat. gr. 2341* et *Chester Beatty W 134*, deux copies de Joasaph Doryanos).

5) Il reste à poser le problème d'un 5ᵉ atelier, le plus fécond de tous (74 reliures repérées), mais dont tous les témoins appartiennent au fonds Barocci de la Bodléienne. De là à conclure que cet atelier est lié à la famille Barocci, il n'y a qu'un pas. Les copies signées et datées les plus récentes nous renvoient à la Crète des dernières décennies du XVIᵉ siècle, mais il ne manque pas d'autres manuscrits transcrits par des copistes connus des XVᵉ et XVIᵉ siècles, surtout crétois. La technique et les fers sont byzantins, mais il n'est pas exclu que cet atelier ait fonctionné aussi à Venise. Une recherche plus approfondie nous en dira sans doute plus long.

Pour en terminer avec ce bref aperçu sur les reliures crétoises, disons encore que l'étude de la technique, à peine amorcée, semble promettre des résultats intéressants, qui confirment la distinction entre les ateliers.

Ces travaux, achevés ou en cours, sont les premiers volets d'une série d'études sur les ateliers de reliure que nous avons pu repérer, série qui promet d'être longue. Parallèlement à un regroupement des reliures par ateliers ou lieux d'origine, nous avons l'intention de pratiquer un classement systématique (informatique) des reliures que nous avons déjà repérées dans un certain nombre de bibliothèques. Ce fichier, réalisé en liaison avec la grande entreprise sur les copistes menée à Vienne, en sera sans aucun doute un complément utile, aussi bien pour l'histoire des copistes que pour celle des bibliothèques byzantines.

QUESTIONNAIRE

1. LA TECHNIQUE

1.1. Ais.

1.1.1. Matière.

1.1.2. Etat de conservation.

1.1.3. Dimensions: hauteur, largeur, épaisseur; prendre la mesure sur les deux aix, éventuellement.

1.1.4. Préparation des ais: travail de menuiserie.
• Mors. Rainure. Canaux, encoches, stries pour le système d'attache, pour les tranchefiles et pour les fermoirs.

1.2. Passage du fil de preparation des ais determinant le systeme d'attache.
• Type de système d'attache: v. Pl. IV.

1.3. Dimensions des cahiers et type du dos.

1.3.1. Ais chanfreinés ou arrondis: comment (v. Pl. V).

1.3.2. Examen des cahiers.

1.3.2.1. Largeur des cahiers: 1er cahier, cahier central, dernier cahier (mesurer à mi-hauteur du feuillet).

1.3.2.2. Manière dont les cahiers sont couchés sur le chanfrein.

1.3.3. Type du dos (v. Pl. IV): 1.3.3.1. à 1.3.3.4.

1.3.4. Les ficelles font-elles saillies sous la couvrure?

1.4. Couture des cahiers.

1.4.1. Nombre de grecques. Mesurer les intervalles depuis la tranche de tête jusqu'à la tranche de queue.

1.4.2. Fil de couture: un ou deux fils? Distinct ou non du système d'attache? Combien d'aiguillées? Présence éventuelle d'une ficelle de renforcement.

1.4.3. Couture en un ou deux blocs.

1.5. Attache de l'ensemble des cahiers aux ais.
• Repérage des noeuds.

1.6. Couvrure de Toile. Est-elle observable? Jusqu'où s'étend-elle?

1.7. Tranchefiles.

1.7.1. Type: v. Pl. VI, fig. 3; noter les couleurs et la hauteur au centre du dos.

1.7.2. Fixation aux ais: v. Pl. VII.

1.8. Couvrure exterieure.

1.8.1. Matière et couleur.
Etat de conservation.

1.8.2. Remplis.
• disposition des remplis: v. Pl. VIII, fig. 1.
• collés ou cloués (comment)?

1.8.3. Coins.
• dispositions et recoupe des coins: v. Pl. VIII, fig. 2 d) e) f) et g).

1.8.4. Coiffes et oreilles de coiffe.
• la coiffe chapeaute-t-elle la tranchefile?
• type d'oreilles de coiffe: v. Pl. IX.

1.9. Fermoirs.

1.9.1. Boutons: v. Pl. X, fig. 1.
• nombre; nature et forme; état de conservation.

1.9.2. Lanières et anneau: v. Pl. X, fig. 2.
• nombre de lanières; comment sont-elles tressées; attache de l'anneau.
• aspect des extrémités sur le contre-plat: tressées ou non (jusqu'où); pointues ou non.
• mode fixation des lanières: v. Pl. X, fig. 3.
• bois encoché pour recevoir les lanières (v. 1.1.4.).
• disposition des remplis au niveau des trous des fermoirs et des lanières: v. commentaire et Pl. X, fig. 4.

1.10. Signets de tete et de gouttiere.
• nombre.
• nature et couleur.
• fixation: v. commentaire.

2. LA DECORATION.

2.1. Le dos. Plan + relevé des fers.
• éléments.
• déborde-t-elle sur les mors pour rejoindre la décoration des plats? (v. Pl. XVIII).

2.2. Chant des ais.
• rainure; filets; fers.

2.3. Oreilles de coiffe.
- fers.

2.4. Plats.
- plan de la décoration (pour quelques exemples, v. Pl. XVII) sur les deux plats.
- relevé des fers, v. Pl. XII, XIII, XIV, XV et XVI.

2.5. Tranches.
- relevé du décor.

2.6. Boulons.
- disposition, nombre, formes.

Joseph A.M. Sonderkamp

ZU EINIGEN EINBÄNDEN IN DER BIBLIOTHEK DES KATHARINENKLOSTERS

Durch die politischen Ereignisse verzögert erschien erst 1927 ein mehrere Jahre zuvor verfaßter Aufsatz von E. S. Takajšvili über die Kirche von Vani (Imereti, Georgien) und ihre Kostbarkeiten[1]. Bedeutendstes Stück der Sammlung ist ein georgisches Tetraevangeliar, das zwischen 1183 und 1213 in der Nähe von Konstantinopel entstanden ist. Vor Takajšvili hatten N. P. Kondakov und D. Bakradze erstmals auf diesen Codex aufmerksam gemacht. Die glänzend ausgestattete Handschrift mit der georgischen Übersetzung der Evangelien durch Georg vom Heiligen Berg interessiert hier selbst nicht, sondern der innere, reich verzierte der beiden Kästen, in denen sie aufbewahrt wird[2]. Dieser innere Kasten — nach Takajšvilis Angaben 300 × 205 mm groß — besteht aus vergoldeten Silberblechen mit figürlichen Dar-

1. E. Takajšvili, *Cerkov' v Vaně, v Imerii, i eja drevnosti*, in *Izvestija Kavkazskogo istoriko-archeologičeskogo instituta v Tiflise*, 2 (1917/25), 86-110, nebst Tafeln VIII-XXIII.

2. Der zweite, äußere Kasten, der ganz ohne Schmuck ist, interessiert hier nicht.

stellungen in flacher Treibarbeit. Der Rücken wird von sechs schmalen Metallstreifen gebildet, die untereinander, wie alle Teile des Kastens, durch Scharniere nach Art eines «Klavierbandes» verbunden sind. Auf der Vorderseite des Behälters ist die Höllenfahrt Christi dargestellt, auf der Rückseite (Takajšvili Tafel XVIII) die Kreuzigung. Die Platte über dem Kopfschnitt zeigt in Halbfiguren den Schmerzensmann zwischen den Erzengeln Michael und Gabriel (Takajšvili Tafel XIX, 1), die Platte über dem Vorderschnitt in vier quadratischen Feldern von oben nach unten die Evangelisten bei der Arbeit an ihren Texten (Takajšvili Tafel XIX, 2). Zu der Platte über dem Schwanzschnitt macht Takajšvili keine Angaben, vermutlich, weil sie ohne besonderen Schmuck, sicher ohne figürliche Darstellungen ist[3]. Die Darstellungen auf Vorder- und Rückseite des Kastens sind von Ornamentbändern eingerahmt, die oben und an beiden Seiten jeweils in der Mitte halbkreisförmige Aussparungen über die ganze Breite des Ornamentbandes aufweisen. Nach Takajšvili sind diese Ornamentbänder separat hergestellt und auf die Unterlage aufgelötet.

Kondakov hielt den Kasten von Vani für ebenso alt wie die Handschrift, die darin aufbewahrt wird. Er sah in ihm die Arbeit eines georgischen Goldschmieds, der jedoch mit den Verfahren und Eigenheiten der byzantinischen Kunst seiner Zeit eng vertraut war und nur geringfügig davon abgewichen ist. Takajšvili möchte den Behälter dagegen aufgrund eines Vergleiches mit georgischen Einbandbeschlägen des späten 12. und frühen 13. Jahrhunderts, die die geringere Qualität des Stückes von Vani erkennen ließen, um ein Jahrhundert herabdatieren. Während Kondakov den Behälter für den einzigen seiner Art hielt, weist Takajšvili auf vier Vergleichsstücke in Georgien hin, die sämtlich in ähnlicher Weise mit Darstellungen der Kreuzigung und Höllenfahrt Christi, teilweise auch der vier Evangelisten und des Schmerzensmannes verziert sind. Nach seinen Angaben stammen alle diese Stücke aus dem 16. und. 17. Jahrhundert.

In der Bibliothek des Katharinenklosters befindet sich ein Schmuckkasten, der mit dem von Takajšvili behandelten Stück eng verwandt ist. Dieser Prunkbehälter dient allerdings nicht zur Aufbewahrung einer georgischen sondern einer griechischen Handschrift, Sinait. gr. 207, eines Evangelienlektionars wohl aus dem 11. Jahrhundert auf Pergament.

Von diesem Unterschied abgesehen sind sich die beiden Kästen

3. Der Kasten trägt an dieser Stelle auch keine Inschrift.

äußerst ähnlich. Material und Technik sind identisch, und auch in der Auswahl und der Anordnung der Motive stimmen die beiden Stücke — mit einer charakteristischen Ausnahme — überein. Wie der Kasten des Evangeliars von Vani besteht auch der Behälter des Sinaiticus aus einem in der Längsachse flexiblen Rücken aus — hier sieben — Metallstreifen und fünf Platten, über dem vorderen und dem hinteren Deckel sowie über den drei Schnitten. Alle Teile sind auch bei diesem Stück an den langen geraden Kanten mit «Klavierband» - Scharnieren bzw. - Verschlüssen miteinander verbunden.

Die Platte über dem Vorderdeckel (304 × 220 mm; Tafel 1) zeigt eine Darstellung der Höllenfahrt Christi: Eine schmale, glatte Leiste führt in zwei Stufen vom Rand des Blechs zu einem Ornamentband, das von einer doppelten Blütenranke vor punziertem Hintergrund gebildet wird. Eine schmale Schnurleiste grenzt dieses Ornamentband gegen das Mittelfeld ab. Der Fond des Mittelfeldes ist nicht glatt gelassen, sondern mit denselben Blütenrankenmotiven verziert wie das Ornamentband. Die Zwischenräume sind auch hier auspunziert. Vor diesem Fond sehen wir Christus, wie er, leicht vornübergebeugt, das linke Bein vorgesetzt, mit der rechten Hand den am Boden kauernden Adam, der ihm die Hände entgegenstreckt, beim rechten Arm packt. Hinter Adam stehen Eva und eine weitere alttestamentliche Gestalt, beide ebenfalls mit erhobenen Armen. Im Rücken der Christusfigur steht zunächst Johannes der Täufer, von dem nur der Oberkörper sichtbar ist. Seine auf Christus hinweisende Geste ist aus der Stellung des rechten Oberarms, hauptsächlich aber aus der Haltung des Kopfes zu erschließen: er blickt nach rückwärts, zu den beiden alttestamentarischen Königen, die mit erhobenen Armen hinter ihm stehen.

Christus steht auf den ausgehängten Flügeln des Höllentores, unter dem am unteren Rand der Darstellung der mit einer Art Pumphose bekleidete Hades sichtbar ist: in letzter Gegenwehr versucht er, sich noch einmal aufzurichten. Die Szene wird durch zwei im Hintergrund in das Bild ragende konturierte zackige Bergspitzen und den im Vordergrund sich weit öffnenden, ähnlich gezeichneten Höllenschlund in gebirgiger Gegend lokalisiert.

Der Aufbau der Platte über dem hinteren Deckel (304 × 225 mm; Tafel 2) ist identisch: Randleiste, Ornamentband und Schnurleiste bilden den Rahmen für das figürlich verzierte Mittelfeld. Dessen Fond ist wie auf dem Vorderdeckel mit Blütenranken bedeckt. Im Vordergrund sehen wir Christus am Kreuz. Unter dem Kreuz zu seiner Rechten die Theotokos, auf der gegenüberliegenden Seite Jo-

hannes der Evangelist. Maria drückt mit beiden Händen ihren Schleier gegen das Gesicht, Johannes hält, gramgebeugt, die rechte Hand gegen das Gesicht gepreßt. In den beiden oberen Ecken der Darstellung je eine Wolke, aus der die Halbfigur eines Engels hervorschaut, der in Trauer sein Gesicht verhült. Das Kreuz und die beiden Heiligen stehen auf dem Gipfel des Berges Golgotha, der mit zackigen konturierten Spitzen dargestellt ist. In einer Öffnung des Berges sieht man am unteren Rand der Szene den Schädel Adams. Hinter der Szene erstreckt sich eine leere Fläche bis zu einer zweistöckigen Bogengalerie auf dem Horizont, die die Darstellung nach hinten abschließt.

Das Blech über dem Vorderschnitt (296 × 92 mm; Tafel 3) ist mit vier kreisrunden Medaillons mit schmalem glattem Rand verziert, die einander leicht oder beinahe berühren. In jedem der Medaillons ist einer der vier Evangelisten mit Namensbeischrift dargestellt. Im obersten Kreis sitzt Matthäus ohne Kissen auf einer blockartigen Sitzgelegenheit. Den linken Ellenbogen auf den Oberschenkel gestützt, hält er in der Linken einen Faszikel, in dem er schreibt. Vor ihm steht ein niedriger Schrank mit zwei Tintenfässern. Im unteren Teil hat der Schrank zwei offene Fächer, auf ihm ist ein Lesepult befestigt, auf dem ein aufgeschlagener Faszikel liegt. Im nächsten Medaillon sitzt Markus. Pult und Sitzgelegenheit sind gleich, der Evangelist schreibt jedoch nicht, sondern seine rechte Hand liegt auf seinen Knien, während er mit der linken nachdenklich an seinem Bart zupft. Im dritten Medaillon ist Lukas dargestellt. Das Ameublement ist dasselbe wie in den beiden vorhergehenden Medaillons. Auch dieser Evangelist schreibt nicht. Die Figur sitzt sehr aufrecht, hat die rechte Hand aufs Knie gestützt und hält sich mit der linken am Schreibpult fest. Im untersten Kreis sitzt Johannes. Die Möbel sind auch hier dieselben. Der Heilige hat den Kopf auf die linke Hand gestützt, der Ellenbogen ruht auf dem Oberschenkel. Die rechte Hand liegt auf dem Knie. Das Gesicht ist rückwärts nach oben zur aura divina gewandt, aus der die göttliche Inspiration in Gestalt dreier stilisierter Strahlen hervorschießt. Die freien Flächen zwischen den Medaillons und der schmalen zweistufigen Randleiste sind wieder mit dem Blütenrankenmotiv gefüllt, das auch Vorder- und Rückdeckel aufweisen.

Anstelle des Schmerzensmannes über dem Kopfschnitt des Evangeliars von Vani ist auf dem entsprechenden Blech der Sinai-Handschrift der brennende Dornbusch dargestellt (242 × 92 mm; Tafel 4a). Randleiste und Fond sind wie bei den übrigen Platten gestaltet. Die Mitte der Darstellung nimmt ein kreisrunder, unten angeschnittener Nimbus mit breitem, glattem, nach außen durch eine ganz

schmale glatte Leiste konturierten Rand ein. Den Hintergrund dieses Medaillons bilden lodernde Flammen. Davor ist Maria mit weit ausgebreiteten Armen dargestellt. Kopf und Hände der Frontal-Halbfigur reichen bis auf den Rand des Medaillons bzw. noch darüber hinaus. Vor der Brust Mariens, in dem halbkreisförmigen Bogen, den der Schleier zwischen ihren Armen bildet, der jugendliche Christus als Halbfigur. In der Linken hält er eine Schriftrolle, die Rechte ist lehrend erhoben. Zur Rechten Mariens sehen wir als Halbfigur Moses. In der rechten Hand hält er den Hirtenstab, der linke Arm ist erhoben. Der Kopf ist in den Nacken gelegt, um den Blick nach oben anzudeuten. In dem Zwickel zwischen dem Medaillon in der Mitte und dem oberen Rand der Darstellung schaut aus dem Medaillon die kleine Halbfigur eines schwebenden Engels hervor, Symbol der von Moses vernommenen Stimme. Deswegen streckt der Engel im Gestus der Anrede einen Arm vor, überraschenderweise den linken (ist hier möglicherweise eine Vorlage seitenverkehrt kopiert worden?). Auf der anderen Seite des Medaillons ist als Dreiviertelfigur Katharina von Alexandreia dargestellt. In der rechten Hand hält sie das Martyrerkreuz vor der Brust, in der weit nach außen gestreckten Linken das Folterrad. Dieses Marterinstrument scheint aber nicht mehr als Rad verstanden worden zu sein. Die perspektivische Verzerrung eines von der Seite betrachteten Rades hat hier zu einem spitzovalen Schild geführt, die ursprünglichen Speichen erscheinen darauf als achtzackiger Stern, dessen Strahlen die Felge oben und unten gar nicht mehr berühren.

Mit den Darstellungen dieses Bleches ist ein eindeutiger Bezug zum Kloster des Sinai gegeben. Der brennende Dornbusch verweist auf das ältere Theotokos-Patrozinium des Instituts, Katharina ist die jüngere, heute bekanntere Patronin des Klosters. Das Stück hängt demnach in seiner Entstehung mit dem Sinai zusammen. Weiteres erfahren wir aus einer Stifterinschrift, die in fünf Zeilen die ganze Platte über dem Schwanzschnitt des Sinaiticus füllt (242 × 92 mm; Tafel 4b): τὸ θεῖον, καὶ ἱερὸν, ἅγιον εὐαγγέλιον: ὑπάρχ(ει) / ἐμοῦ˙ ἰωακεὶμ˙ ἱερομον(ά)χου: τοῦ κρὴς [sic]: οὗ τὸ ἐπίκλην / σκορδίλης [sic]: καὶ ἀφιερόνο [sic] αὐτὸ: ὑπὲρ ψυχικῆς μου / σωτηρίας: εἰς τὸ ἅγιον: καὶ θεοβάδιστον, ὄρ(ο)ς [sic] τοῦ σινᾶ / ἐπὶμελεία [sic] τε: καὶ ἡμετέρας ἐξόδου [sic] ͵ζριβ′ ἰν(δικτιῶν)ος β′:

Der Priestermönch Ioakeim aus der bekannten kretischen Familie Skordiles hat demnach diesen Band samt seinem Schmuckbehälter im Jahre 1603/04 dem Kloster des Sinai zum Geschenk gemacht. Es handelt sich bei dem Codex, wie gesagt, um eine griechische Hand-

schrift, und auch der Stifter war Grieche. Der Goldschmied dagegen, der den Prunkkasten des Sinait. gr. 207 angefertigt hat, war allem Anschein nach Georgier. Darauf deuten die georgischen Parallelstücke, darauf deutet die Tatsache, daß, außer einer, alle Inschriften des Kastens der Sinai-Bibliothek georgisch, in kirchlicher Majuskel, abgefaßt sind[4]. Daß der Kasten nicht für diese Handschrift angefertigt worden wäre, ist äußerst unwahrscheinlich. Die Maße des Codex — 292 × 230 mm — und des Behälters entsprechen einander zu genau, ohne daß die Handschrift den Eindruck machte, für den Behälter zurechtgestutzt worden zu sein. Auch die Bezugnahme auf das Sinai-Kloster in der Abwandlung eines anscheinend weitgehend standardisierten Bildprogramms spricht gegen eine solche Annahme.

Man fragt sich, wo dieses Prunkstück hergestellt worden ist. Daß dies in Georgien der Fall war, ist ebenso unwahrscheinlich wie eine Entstehung auf Kreta. Daß er, schließlich, auf dem Sinai selbst angefertigt worden wäre, möchte man ohne weitere Indizien auch nicht annehmen.

Wir wissen, daß georgische Buchbinder auf dem Sinai gearbeitet haben. Schon Gardthausen hat in seinem Katalog der Sinaitici graeci darauf aufmerksam gemacht, daß mehrere griechische Handschriften georgische Kustoden aufweisen, die natürlich nur sekundäre, Buchbinder-Kustoden sein können[5]. Als Beispiel sei hier nur Sinait. gr. 231 angeführt[6]. Ferner hat Marr in seinem Katalog der georgischen Handschriften des Katharinenklosters Codices mit einer sehr charakteristischen Dekoration der Einbände in Blindprägung vorgestellt. Das Schema ist stets dasselbe: Zwei doppelte, gelegentlich auch dreifache Blindlinien bilden in einigem Abstand von den Deckelkanten einen äußeren rechteckigen Rahmen. Innerhalb dieses Rahmens sind, wiederum mit doppelten Blindlinien oben und unten zwei schmale Felder abgeteilt, so daß in der Mitte eine quadratische Fläche übrigbleibt (in einigen Fällen fehlt diese besondere Markierung des Quadrats). Das quadratische Mittelfeld wird dann mit Bändern, die meist von doppelten, gelegentlich auch nur einfachen Blindlinien gebildet werden, geometrisch-ornamental gefüllt. Die Bausteine dieser Ornamente sind stets großformatige Quadrate, Kreise und Halbkreise in den verschiedensten Kombinationen. Die mittleren Streifen der Blindlinienbänder sind fast stets mit repetierten Kleinstempeln — einfachen Kreispunzen, kreuzförmigen Sternen, kleinen Rosetten — verziert. Die freien Flächen zwischen den Bändern sind — aber meist nur im Mittelfeld der Deckel — mit verschiedenen, sparsam gesetzten Einzelstempeln dekoriert — Rosetten, Rhomben, konzentrischen Kreisen, Quadraten und dergleichen. Eine der von Marr beschriebenen Handschriften enthält außerdem die Skizze des Mittelfeldes eines solchen Dekorationsschemas mit einer georgischen Beischrift, die allem Anschein nach gleichzeitig mit der Zeichnung entstanden ist[7].

4. Ein griechischer Goldschmied hätte wohl einen georgischen Kasten kopieren können. Gegen eine solche Annahme scheinen mir die georgischen Inschriften zu sprechen.

5. V. Gardthausen, *Catalogus codicum graecorum Sinaiticorum*, Oxford 1886.

6. Vgl. die Abbildung bei D. Harlfinger, D. R. Reinsch, J. A. M. Sonderkamp in Zsarb. mit G. Prato, *Specimina Sinaitica. Die datierten griechischen Handschriften des Katharinen-Klosters auf dem Berge Sinai. 9.-12. Jahrhundert*, Berlin 1983, Tafel 34.

Woher dieser Dekorationstyp letztlich auch stammen mag, immerhin scheint der Schluß erlaubt, daß diese Art der Verzierung bei den georgischen Buchbindern, die diese Handschriften eingebunden haben, beliebt war. Es ist nun interessant zu sehen, daß diese Georgier auch griechische Handschriften in derselben Weise dekoriert haben. Als Beispiel sei Sinait. gr. 36 angeführt (Tafel 5). Aus welcher Zeit diese Einbände stammen, ist völlig offen. Mit den betreffenden Codices, die teilweise bis ins 9. Jahrhundert zurückgehen, können sie kaum zeitgleich sein. Kein Einband überlebt den Gebrauch eines Buches im Gottesdienst über Jahrhunderte[8]. Die Einbände sind aller Wahrscheinlichkeit nach wesentlich jünger.

Die Spuren georgischer Buchbinderei auf dem Sinai zeigen, daß dort ein Milieu bestanden hat, in dem die Entstehung des Behälters des Sinait. gr. 207 denkbar wäre. Allerdings fehlt noch eine wesentliche Voraussetzung. Denn auch der geschickteste Buchbinder ist noch kein Goldschmied. Der Prunkkasten des Sinaiticus ist aber von einem hervorragenden Meister geschaffen worden. Die Arbeit ist von wesentlich höherer Qualität als das Stück aus Vani, sowohl was das künstlerische Niveau, als auch was die handwerklich-technische Ausführung betrifft. Die Frage, wo der Schmuckkasten des Sinait. gr. 207 entstanden ist, muß also hier offen

7. N. Ja. Marr, *Opisanie gruzinskich rukopisej sinajskogo monastyrja*, Moskva-Leningrad 1940, Tafel 1-5.

8. Zum Fall der «Theotokos»-Menaia vgl. die Anm. 6 genannte Arbeit, Nr. 11.

bleiben[9].

Die von georgischen Buchbindern hergestellten Einbände, die uns bei unseren Besuchen auf dem Sinai in die Hände kamen, unterscheiden sich in ihren hauptsächlichen technischen Merkmalen nicht von «byzantinischen» Einbänden. Während unseres Aufenthalts bestand keine Gelegenheit zu untersuchen, ob sie vielleicht in Details charakteristische handwerklich-technische Eigenheiten aufweisen, durch die sie auch insofern eine besondere Gruppe bilden würden. Auffällig ist immerhin, daß in einer Reihe von Handschriften die Schnüre, die zur Verbindung von Heftfaden und Deckeln dienen, nicht durch horizontale Lochpaare durch die Deckel geführt sind, sondern nur durch jeweils ein Loch und dann um die innere Kante des Deckels herum. Als Beispiele seien hier genannt: der leider sehr schwer beschädigte Einband des Sinait. georg. 29 (Tafel 6) und der wegen der Dekoration seiner Einbanddecke bereits angeführte Sinait. gr. 36 (Tafel 7). Auch in Sinait. gr. 31 ist dieses Verfahren angewandt (Tafel 8)[10], so daß wir annehmen dürfen, daß auch dieser Kodex von georgischen Buchbindern eingebunden worden ist. M. Symon hat Abbildungen des Einbands einer armenischen Handschrift publiziert, die ebenfalls diese Technik zeigt[11]. Der Gedanke an eine im Kaukasusgebiet beliebte Variante «byzantinischer» Einbandtechnik liegt nahe. Sinait. arab. 309 weist wieder diese Art auf, die Verankerungsfäden im Deckel zu befestigen. Auch dieser Band ist also in derselben

9. Der Behälter des Sinait. gr. 207 scheint das einzige datierte Stück dieser Art zu sein. Die von Takajšvili angeführten Parallelstücke zu dem Kasten von Vani stehen dem Exemplar der Sinai-Bibliothek zeitlich sehr nah. In diesem Licht wird vielleicht die Datierung des Kastens von Vani (Kondakov: um 1200; Takajšvili: um 1300) zu überdenken sein.

10. Mit Sinait. georg. 29 und Sinait. gr. 31 läßt sich auch das Phänomen der Wiederverwendung älterer Deckel durch spätere Buchbinder gut illustrieren. Es begegnet unter den Sinai-Handschriften auf Schritt und Tritt. Sofern nicht Sparsamkeit oder bloße Bequemlichkeit dafür verantwortlich zu machen sind, könnte man an die Knappheit von Holz auf dem Sinai als Ursache denken. Die Tatsache, daß etliche Sinaitici niemals eingeledert worden sind, sondern nur einen unvollständigen Einband tragen, zeigt, daß die Buchbinder auch sonst mit Materialknappheit zu kämpfen hatten.

11. M. Symon, *Die Bindung armenischer Handschriften*, in H. und H. Buschhausen, *Armenische Handschriften der Mechitaristen-Congregation in Wien. Katalog zur Sonderausstellung der Österreichischen Nationalbibliothek*, Wien 1981, Abb. 48.

Werkstatt — den Begriff im weitesten Sinne gefaßt — hergestellt worden. Dieser Befund entspricht einer immer wieder zu machenden Beobachtung: von den christlich-arabischen Handschriften des Klosters sind nur wenige in islamischer Manier gebunden, die Mehrzahl trägt «byzantinische» Einbände. Entscheidend für die Art des Einbands der Sinaitici arabici war vermutlich, ob die für den Gebrauch der arabischsprachigen Mönche — deren Zahl zeitweilig sehr groß gewesen sein muß, wie die häufigen arabischen Rubriken in griechischen liturgischen Handschriften des Klosters zeigen — bestimmten Bücher gebunden ins Kloster kamen oder ob sie dort (neu) gebunden wurden. Die islamische Einbandkunst scheint auf dem Sinai nicht haben Fuß fassen zu können — dort folgte man byzantinischen Traditionen.

Philippe Hoffmann

SUR QUELQUES MANUSCRITS VÉNITIENS DE GEORGES DE SELVE, LEURS RELIURES ET LEUR HISTOIRE

C'est à Tammaro De Marinis[1] et à M. Anthony Hobson[2] que l'on doit la découverte, dans l'ancienne bibliothèque de Fontainebleau[3], d'un groupe de cinq manuscrits du XVI[e] siècle couverts de reliures vénitiennes «alla greca» presque identiques: *Parisini graeci* 1654, 1822,

---

Liste des abréviations:

De Marinis, *La legatura* = T. De Marinis, *La legatura artistica in Italia nei secoli XV e XVI. Notizie ed elenchi*, I-III, Florence 1960.

Omont, *Fontainebleau* = H. Omont, *Catalogues des manuscrits grecs de Fontainebleau sous François I[er] et Henri II*, Paris 1889.

Gamillscheg-Harlfinger-Hunger, *Repertorium* = E. Gamillscheg-D. Harlfinger-H. Hunger, *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600. 1. Grossbritannien*, 3 vol., Vienne 1981.

1. De Marinis, *La legatura*, III, p. 41, n° 2741, 2742, 2743 (voir aussi p. 35).

2. A. Hobson, *Les reliures italiennes de la bibliothèque de François I[er]*, in *Revue Française d'Histoire du Livre*, N.S. 36 (1982), pp. 409-426 (pl.1).

3. Omont, *Fontainebleau*, p. 57 (n° 160), p. 135 (n° 400), p. 147 (n° 442), p. 146 (n° 439), p. 66 (n° 188).

1829, 1836 et 1943. Le premier de ces volumes contient les *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicarnasse (I-V), tandis que les quatre autres présentent des œuvres philosophiques, néoplatoniciennes pour la plupart. Ces manuscrits ne portent aucune marque ancienne de possession, mais leur provenance peut être précisée au terme d'une enquête codicologique, paléographique, philologique et historique: comme l'a dit naguère J. Irigoin, «le livre manuscrit forme un tout, de la matière dont il est fait à sa reliure; seul un examen archéologique, minutieux et attentif, le contraint à nous livrer un à un les secrets de son histoire»[4]. Notre enquête n'a d'autre but que d'illustrer ce principe.

Les cinq reliures, qui portent les armes de Henri II sur des pièces de cuir ajoutées, ultérieurement, au centre des plats, sont constituées de cuir brun (ou vert-olive) sur ais de bois, et les chants des ais sont marqués d'une rainure. Leur analyse révèle un mélange caractéristique d'éléments byzantins[5] et italiens (planche I).

On peut rattacher à la technique ou à la décoration byzantines: le grecquage des cahiers; le dos lisse (et plat) décoré à froid à l'aide de losanges délimités par des filets triples, et ornés de fers figurant deux petits cercles concentriques (planche II)[6]; le fer utilisé pour la frise qui orne le bord des plats, du côté du dos (planche III, fer a); les tranchefiles *doubles*, bâties semble-t-il sur la base de deux nerfs[7] pour supporter une passementerie tricolore de fils rouges (roses), blancs et verts, rappelant les fils observés sur certains manuscrits crétois[8]; les coiffes et les oreilles de coiffe, elles aussi de type crétois[9]; les fermoirs, au nombre de quatre (deux en gouttière, un en tête, un en queue), qui allaient de l'ais inférieur à l'ais supérieur[10]; la préparation des ais, de type Z 1 dans les *Paris. gr.* 1654, 1829, 1836 et 1943[11] (avec renforcement de petits clous).

Le décor doré des plats est typiquement italien. Parmi les fers, le motif formé d'un entrelacs de feuillages et de fleurs à six pétales (planche III, b) apparaît très fréquemment sur des reliures vénitiennes du second quart du XVIe siècle[12]. La petite feuille de lierre (planche III, f) est également utilisée à Venise[13]. Le fer e représente une feuille avec des nervures: il a souvent été endommagé par les quatre boulons ajoutés postérieurement sur les plats, et il n'est facilement observable que sur le *Paris. gr.* 1836. Les tranches, incisées et dorées, sont décorées de cordages: un premier type est illustré par le *Paris. gr.* 1654, un second type par les *Paris. gr.* 1822 et 1829, un troisième type par les *Paris.gr.*1836 et 1943 (planches IV-VI). Il est difficile de dire à quelle date les chants des ais furent munis, en queue, des sabots de métal destinés à permettre aux volumes de tenir debout: ils n'ont subsisté que sur le *Paris.gr.*1822.

Ouvrons ces manuscrits. Trois d'entre eux sont copiés, signés et datés par Ange Vergèce, qui a effectué ce travail à Venise: ce sont les *Paris.gr.*1654 (8 juin 1535), 1822 (28 mars 1535) et 1836 (11 septembre 1536). Vergèce a aussi copié le *Paris.gr.*1943, attribué parfois par

4. J. Irigoin, *Un groupe de reliures crétoises (XVe siècle)*, in *Κρητικὰ Χρονικά*, 15-16 [1961-1962 (paru en 1963)], p. 111.

5. Nous renvoyons à la bibliographie rassemblée par Madame Dominique Grosdidier de Matons.

6. Cf. De Marinis, *La legatura*, III, n° 2703 (pl. CCCCLXXVII) [Venise, début XVIe s.].

7. Le mélange des techniques est ici exemplaire, car l'usage du nerf est occidental. L'observation ne vaut que pour les *Paris.gr.*1654, 1829, 1836 et 1943. Le *Paris.gr.*1822 présente en effet une «fausse» tranchefile byzantine, purement décorative, n'ayant aucune fonction pour la cohésion des cahiers, et faite d'une passementerie bicolore (fils blancs et rouges) montée vraisemblablement sur la base d'une ficelle: elle est attachée par quelques «points» piqués çà et là en tête et en queue des cahiers, et les coiffes sont moins développées que dans les quatre autres mss. Le *Paris.gr.*1822 a dû être traité par un relieur différent de celui qui s'est occupé des autres volumes, et peu connaisseur en matière de technique grecque. Précisons toutefois que les *cinq* manuscrits présentent des ais biseautés, du côté du mors, sur la face interne.

8. Par exemple les *Perusini* 51 (A 51) et 714 (I 108), l'*Ambrosianus* L 107 sup. (gr. 493).

9. Observation de Madame Dominique Grosdidier de Matons.

10. La confection des fermoirs n'a pas été achevée sur le *Paris.gr.*1822.

11. Le *Paris.gr.*1822 se distingue encore des quatre autres mss: sur la face interne des ais les rainures forment des triangles, ce qui ne semble pas correspondre à la technique byzantine habituelle.

12. De Marinis, *La legatura*, II, reliures n° 1834, 1836, 1842, 1843, 2162 (reproduites). Voir aussi: Leo S. Olschki, *Le livre en Italie à travers les siècles*, Florence 1914, n° 117 (pl. LXXIX); H. Fürstenberg-T. De Marinis, *Die Italienischen Renaissance-Einbände der Bibliothek Fürstenberg*, Hambourg 1966, pp. 160-161. Madame Grosdidier a eu l'obligeance de nous signaler aussi le *Barocci* 102.

13. De Marinis, *La legatura*, II, reliures n° 1707 ter, 1773, 1817, 2160, 2161 bis, 2162, 2165, 2264 bis, 2267, 2300 A, 2302, 2303, 2362, 2442, 2465, et III, n° 2740.

H. Omont à Christophe Auer[14]: l'erreur s'explique par la parenté des deux écritures (Vergèce-Schrift). Quant au *Paris.gr.*1829, il est dû à deux mains: la première, observable aux ff. 1-49 (ligne 10), est celle du copiste et imprimeur Bartolomeo Zanetti[15]; je n'ai pu identifier la seconde (du f. 49, ligne 10, à la fin du volume). Les cinq manuscrits sont de dimensions identiques (330 × 227 mm). Vergèce a suivi la même mise en pages (30 lignes écrites sur une surface de 230 × 125/120 mm) dans les *Paris.gr.*1654, 1822, 1836 et 1943, et le *Paris.gr.*1829 est lui aussi écrit à raison de 30 lignes à la page, sur une surface de 220 × 120 mm. Les *Paris.gr.*1654, 1836 et 1943 présentent le même papier (filigrane: Harlfinger, *Flèche* 20), que l'on retrouve aussi dans le *Paris.gr.*1822, lequel offre deux autres filigranes: Ha., *Balance* 49 et une *Arbalète dans un cercle surmonté d'une fleur de lis* (types *Briquet* 760-762).Le *Paris.gr.*1829 est écrit sur des papiers différents de ceux utilisés par Vergèce, mais contemporains[16]. On observe dans ce manuscrit les filigranes suivants: *Arbalète dans un cercle surmonté d'une fleur de lis*, proche de *Briquet* 761 (a. 1533-1534) et de Ha., *Arbalète* 65 (a. 1534); *Deux flèches en sautoir surmontées d'une étoile* (ff. 9-23, 42-48); *Balance dans un cercle surmonté d'une étoile* (ff. 58-60, 71), proche de Ha., *Balance* 49 relevé dans le *Paris.gr.* 1822; *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile*, proche de Ha., *Ancre* 12 (a. 1534); *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile* (avec contremarque), proche des n°s 1130 à 1135 du répertoire de V. Mošin[17] (a. 1537-1538); *Ancre dans un cercle surmonté d'une croix pommée* (avec contremarque), proche du n° 1237 du répertoire cité de Mošin (a. 1533).

Les cinq *Parisini* ont des folios de garde constitués du même papier (filigrane: *Ancre dans un cercle surmonté d'une croix pommée*, avec contremarque, sans correspondant exact dans les répertoires de Briquet ou de Mošin). Ce détail confirme qu'ils ont été reliés

14. Cette opinion d'Omont a été mise en doute par CH. SAMARAN et M.-L. CONCASTY, *Christophe Auer copiste de grec et de latin*, in *Scriptorium*, 23 (1969), pp. 209-210. Mais ni ces auteurs ni A. Hobson n'attribuent le *Paris.gr.*1943 à Ange Vergèce.

15. Sur ce personnage et son écriture, voir GAMILLSCHEG-HARLFINGER-HUNGER, *Repertorium*. I, n° 31.

16. Sur ce manuscrit, voir H.D. SAFFREY, in H.D. SAFFREY et L.G. WESTERINK, *Proclus. Théologie Platonicienne*, I, Paris 1968, p. CXVII.

17. V.A. MOŠIN, *Anchor Watermarks*, Amsterdam 1973 (*Monumenta Chartae Papyraceae Historiam Illustrantia*, 13).

en même temps, dans le même atelier.

Les modèles de ces manuscrits sont vénitiens. Le *Paris.gr.*1654 (Denys d'Halicarnasse) est copié sur un *codex* réalisé au XVe siècle par César Stratégos (entre 1460 et 1480)[17 bis], et ayant appartenu (?) au vénitien Bertuccio Soranzo (mort en 1480): il s'agit du *Marcianus Gr.*VII.6 (coll. 1096), qui provient de la bibliothèque du monastère dominicain des Saints Jean et Paul[17 ter]. Le *Paris.gr.* 1822 (commentaires d'Olympiodore et <Damascius> sur Platon) est un apographe du *Marcianus.gr.*197[18]. Le *Paris.gr.*1829 est copié sur l'*Oxoniensis Bodl. Laud. gr.* 18, manuscrit légué par le cardinal Domenico Grimani au monastère de San Antonio in Castello[19], et il contient la *Théologie Platonicienne* de Proclus. Le *Paris.gr.*1836 (Proclus, *In Parmenidem*), considéré par Victor Cousin et H. Alline[20] comme une copie du *Paris.gr.*1810, ce qui semble écarté depuis les remarques d'Albert van Bilsen[21], pourrait, selon M. Hobson, être copié sur le *Marc.gr.*191. Le *Paris.gr.*1943 se divise en trois ensembles, dont chacun procède d'une source différente. Une première section (ff. 1-54) contient des scholies anonymes au second livre des *Premiers Analytiques* d'Aristote, des extraits (attribués à Damascius) du commentaire de Simplicius au premier livre du *De caelo* d'Aristote, et les *Quaestiones* de Cassius Iatrosophiste: le modèle est sans aucun doute le

17 bis. Information due à l'obligeance de M. Jacques Schnäbele, Ancien Normalien Doctorant à l'Université de Dijon, qui prépare une thèse consacrée à l'édition commentée du livre II des *Antiquités Romaines*.

17 ter. Voir E. MIONI, *Codices Graeci Manuscripti Bibliothecae Divi Marci Venetiarum*, volumen II (Codices qui in sextam, septimam atque octavam classem includuntur continens), Rome 1960 (*Indici e cataloghi. Nuova serie*, VI), p. 23 (= olim Monasterii ss. Iohannis et Pauli XLIX).

18. W. NORVIN, *Olympiodori in Platonis Phaedonem*, Leipzig 1913, p. IX; L.G. WESTERINK, *Olympiodorus. Commentary of the first Alcibiades of Plato*, Amsterdam 1956, p. VII; ID., *Damascius. Lectures on the Philebus*, Amsterdam 1959, p. XII; ID., *Olympiodori in Platonis Gorgiam*, Leipzig 1970, p. VI.

19. SAFFREY, in SAFFREY-WESTERINK, *Proclus* cit., pp. CXI-CXVII. Voir aussi OMONT, *Fontainebleau*, p. V.

20. H. ALLINE, *Histoire du texte de Platon*, Paris 1915, p. 304.

21. A. VAN BILSEN, *À propos de l'In Parmenidem Platonis de Proclus: le Parisinus gr.1836 est-il une copie du Parisinus gr.1810 ?*, in *Scriptorium*, 15 (1961), pp. 309-313.

*Marc.gr.*257[22], dans lequel toutefois les trois textes se présentent dans l'ordre inverse. Une seconde section (ff. 54ᵛ-131ᵛ) comprend le commentaire de Porphyre par questions et réponses sur les *Catégories* d'Aristote, les *Theologoumena Arithmeticae* de Jamblique, et les *Physiognomonica* d'Adamantius: le modèle est alors le *Marc.gr.*234[23]. La troisième section (ff. 135-256) [Commentaire d'Hermias sur le *Phèdre*] descend directement ou indirectement du *Paris.gr.*1810[24], manuscrit de Jean-François d'Asola[25].

La conclusion de l'analyse codicologique, paléographique et philologique est claire: nos cinq *Parisini* ont été réalisés à Venise dans les années 1535-1536. Des trois copistes qui ont participé à ce travail, deux sont identifiés (ou identifiables): Ange Vergèce et Bartolomeo Zanetti. L'unité de facture de ces volumes suggère de voir en eux le fruit d'une commande.

André Thevet[26] nous apprend que Vergèce était en relation, à cette époque, avec l'ambassadeur de François Iᵉʳ à Venise, l'évêque de Lavaur Georges de Selve, à qui il vendit des manuscrits apportés de Grèce, au nombre desquels un exemplaire de Zonaras que l'ambassadeur envoya au roi[27].

22. Ph. Hoffmann, *Recherches sur la tradition manuscrite du Commentaire de Simplicius au De Caelo d'Aristote*. Thèse de 3ᵉ cycle (Université de Paris IV), 1981, I, pp. 151 et 153 (voir aussi pp. 195-208).

23. R. Foerster, *Scriptores Physiognomonici graeci et latini*, I, Leipzig 1893, pp. CX et CXVIII. Voir aussi J. Morelli, *Bibliotheca manuscripta graeca et latina*, I, Bassano 1802, p. 134; V. de Falco, [*Iamblichi*] *Theologoumena Arithmeticae*, Leipzig 1922, pp. VI, XII.

24. Ch.-É. Ruelle, *Note sur trois manuscrits parisiens d'Hermias — Scholies pour le Phèdre de Platon*, in *Revue des Études Grecques*, 3 (1890), pp. 312-317; id., *Note sur un passage du néoplatonicien Hermias relatif à la musique — Scholies sur le Phèdre de Platon, p. 107 Ast*, in *Revue de Philologie*, 14 (1890), pp. 123-126; P. Couvreur, *Hermiae Alexandrini in Platonis Phaedrum Scholia*, Paris 1901 (*Bibl. de l'École des Hautes Études*, 133), pp. XII et XVII.

25. Ex libris au f. 1 (marge inférieure). Les manuscrits de Jean-François d'Asola sont entrés en 1542 dans la bibliothèque de François Iᵉʳ (voir Omont, *Fontainebleau*, p. VI note 5, et p. XXIV).

26. A. Thevet, *Histoire des plus illustres et scavans hommes de leurs siècles, tant de l'Europe, que de l'Asie, Afrique § Amérique*, I, Paris 1671, pp. 109-110 (extrait du chapitre sur Zonaras). Thevet (1504-1592) était l'ami de Jean-Baptiste de Benciveni, conseiller, aumônier et bibliothécaire de Catherine de Médicis.

La biographie de Georges de Selve est courte. Né en 1508, fils du Président Jean de Selve, il avait été nommé évêque de Lavaur en 1526, à l'âge de dix-huit ans. Il ne fut consacré qu'en 1534. Après avoir effectué en 1533 un voyage à Londres auprès de son ami Jean de Dinteville, qui était alors ambassadeur auprès de Henri VIII[28], il occupa lui-même les postes d'ambassadeur à Venise (1534-1537) puis à Rome, et fut chargé en 1540 d'une importante mission auprès de Charles Quint. Rentré volontairement dans son diocèse au moment le plus brillant de sa carrière, il mourut le 12 avril 1542, après un an d'une retraite uniquement consacrée à ses devoirs épiscopaux[29]. Il était à peine âgé de trente-cinq ans.

Le manuscrit de Zonaras vendu par Vergèce à Georges de Selve serait, selon Boivin (cité par L. Delisle[30]), l'actuel *Paris.gr.*1716, qui est couvert d'une reliure François Iᵉʳ «alla greca»[31]. On peut, sur la base de l'écriture et du papier (italien)[32], attribuer ce codex au premier quart ou au premier tiers du XIVᵉ siècle, et non au XVᵉ siècle

27. L. Delisle, *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, I, Paris 1868, pp. 152-153 et note 5; J. Irigoin, *Les ambassadeurs à Venise et le commerce des manuscrits grecs dans les années 1540-1550*, in *Venezia centro di mediazione tra Oriente e Occidente (secoli XV-XVI), aspetti e problemi. Atti del II Convegno Internazionale di Storia della Civiltà Veneziana ... (Venezia, 3-6 ottobre 1973)*, II, Florence 1977, p. 400. Voir aussi Omont, *Fontainebleau*, pp. V-VI.

28. Holbein conçut à cette occasion son célèbre tableau, *Les Ambassadeurs*, qui représente Jean de Dinteville et Georges de Selve. Voir l'ouvrage fondamental de M. F. S. Hervey, *Holbein's «Ambassadors». The picture and the men: an historical study*, Londres 1900 (biographie de Georges de Selve aux pp. 143-194).

29. G. Lefèvre-Pontalis, *Correspondance politique de Odet de Selve ambassadeur de France en Angleterre (1546-1549)*, Paris 1888, pp. XXI-XXIII.

30. Delisle, *Le Cabinet des manuscrits* cit., I, pp. 152-153 note 5.

31. Boivin attribue en outre à Vergèce une note marginale au dernier folio, ce qui est une erreur.

32. Deux des trois filigranes sont identifiables: aux ff. 49, 52, 53, 55, 72, 75, 77, 78 une *Clé* (cf. *Briquet* 3777-3780, *Mošin-Traljić* 2641-2649 et Ha., *Clé* 5), et au f. 163 un *Noeud de Salomon* (*Briquet* 11979, *Mošin-Traljić* 6485 ou 6487). Sur ces associations de filigranes, voir J. Irigoin, *Groupes et séries de filigranes au début du XIVᵉ siècle*, in *Papiergeschichte*, 16, N. 5/6 (1966) (déc.), pp. 21-22.

(Omont). Il est mutilé au début et à la fin.

Des six manuscrits de Zonaras répertoriés en 1550 à Fontainebleau (*Paris.gr.*1322, 1714, 1716, 1718, 1768 et 3045)[33], deux proviennent de Jérôme Fondule (*Paris.gr.*1322 et 1718)[34], deux proviennent d'Antoine Éparque (*Paris.gr.*1768 et 3045)[35], tandis que les deux derniers (*Paris.gr.*1714 et 1716) ont une origine incertaine. Le *Paris.gr.*1716 porte en fin de volume une note (ταφλζ ἀυγούστω κβ εἰπείρε τὸ πεδὶ ἡ βάγϊα) dont le contenu et l'écriture pourraient suggérer qu'il appartenait encore à un grec vers le 22 août 1537 (ou après). A cette date Georges de Selve avait déjà quitté Venise pour Rome[36]. Peut-il, dans ces conditions, avoir acquis ce volume des mains de Vergèce à Venise? On ne peut donc écarter le *Paris.gr.*1714, bien que ce volume soit couvert d'une reliure Henri II (dont il peut avoir été muni bien après son entrée dans les collections royales): restauré au XVe siècle par Ἰωάννης[37], qui a utilisé un papier italien (filigrane: *Ciseaux de tondeurs*)[38], ce manuscrit du XIIIe siècle, écrit (à raison de deux colonnes à la page) sur du papier oriental, à l'époque de la Fettaugenmode, porte au f.1 (restauré) un titre (Ζωναρᾶ χρονϊκόν) de la main de Vergèce. Mais on ne sait quand ce titre fut inscrit.

Quelle que soit l'identité du manuscrit acheté à Vergèce pour François Ier, il faut retenir du témoignage de Thevet que le calligraphe crétois était en relation avec l'évêque de Lavaur. Le *Paris.gr.*1943 est le modèle d'éditions princeps réalisées en France, à partir de 1540 (voir *infra*): deux de ces éditions précisent même que l'exemplaire manuscrit utilisé appartenait à la bibliothèque de Georges de Selve. L'appartenance du *Paris.gr.*1943 à cette collec-

33. Omont, *Fontainebleau*, pp. 80-81 (n°s 237-242).
34. Omont, *Fontainebleau*, pp. XXIV, 80, 81, 372 (n° 24 et n° 39); A. Hobson, *Les reliures* cit., p. 413.
35. H. Omont, *Catalogue des manuscrits grecs d'Antoine Éparque (1538)*, in *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 53 (1892), p. 105 (n° 62) et p. 110 : *Paris.gr.*1768. Comme le *Paris.gr.*1768, le *Paris.gr.*3045 porte en tête une étiquette due à la main d'Antoine Éparque (?), et il pourrait correspondre au n° 55 (p. 104).
36. Delisle, *Le Cabinet des manuscrits* cit., I, p.153 note 1.
37. Voir Gamillscheg-Harlfinger-Hunger, *Repertorium*. I, n° 203 (ms. daté: 1475).
38. Voir la série *Briquet* 3763-3767 (2e moitié du XVe siècle). La restauration concerne les ff. 1^r-v^ et 342-349, ainsi que le f.319 (en bordure).

tion est donc prouvée[39], et l'on peut, avec assez de vraisemblance, étendre cette conclusion aux quatre autres volumes (*Paris.gr.*1654, 1822, 1829, 1836). En revanche, le *Paris.gr.*2457 (recueil de traités musicaux), achevé par Vergèce à Venise le 16 avril 1537[40], a appartenu au successeur de Georges de Selve, le cardinal Georges d'Armagnac. Son contenu est décrit dans un inventaire, daté de 1561, de la bibliothèque de ce prélat, et la notice[41] se termine par ces mots: «... quos (sc. libros) omnes perscripsit et absoluit sua manu omnibus anteponendus scriptor nostris temporibus laudatissimus Angelus Vergicius Cretensis quaternionibus 49». Le *Paris.gr.*2457 comporte précisément 49 quaternions.

On sait que Georges de Selve attacha Vergèce à sa personne: la souscription du *Paris.Suppl.gr.*186 (Euclide) nous apprend que le crétois réalisa et acheva ce travail à Rome, en 1537, dans la maison de l'ambassadeur. C'est sans doute ce dernier qui amena Vergèce en France et le fit engager à la bibliothèque de Fontainebleau, où nous le trouvons dès 1539[42]. Le manuscrit d'Euclide était vraisemblablement destiné à Georges de Selve lui-même, dont la culture et les goûts scientifiques semblent illustrés par le tableau d'Holbein daté de 1533, *Les Ambassadeurs*, où nous le voyons, en compagnie de Jean de Dinteville, à côté d'une nature morte scientifique constituée de divers instruments de chronométrie et d'astronomie[43].

39. Omont, *Fontainebleau*, p. XXIV, attribuait à tort le ms. à la collection de Georges d'Armagnac, le croyant sans doute copié par Christophe Auer.
40. Son modèle est le *Paris.gr.*2456, copié par Constantin Mésobotès sur le *Marc.gr.*322 (I. Düring, *Die Harmonielehre des Klaudios Ptolemaios*, Göteborg 1930, pp. XXIX-XXX; id., *Porphyrios Kommentar zur Harmonielehre des Ptolemaios*, Göteborg 1932, p. XII; R. P. Winnington Ingram, *Aristidis Quintiliani de musica libri III*, Leipzig 1963, pp. IX-XII; G. H. Jonker, *The Harmonics of Manuel Bryennius*, Groningen 1970, pp. 39 et 43). Cf. Hobson, *Les reliures* cit., pp. 416, 418.
41. Samaran-Concasty, *Christophe Auer* cit., p. 214 (= H 12).
42. Omont, *Fontainebleau*, pp. V-VI; Irigoin, *Les ambassadeurs à Venise* cit., p. 400.
43. Outre le livre déjà cité de M. F. S. Hervey, signalons, à propos de ce tableau, le texte de M. Butor, *Un tableau vu en détail*, in *Répertoire III*, Paris 1968, pp. 33-41 (où sont rassemblés les principaux éléments de l'interprétation). On se reportera également à J.-L. Ferrier, *Holbein. Les Ambassadeurs: anatomie d'un chef-d'œuvre*, Paris 1977 (bibliographie aux pp. 108-109).

Par leur contenu, les *Parisini gr.*1654, 1822, 1829, 1836 et 1943 témoignent de l'activité érudite d'un diplomate qui, dans le même temps, était l'un des artisans des manœuvres de François Ier, qui devaient aboutir à la conclusion du premier traité avec Soliman le Magnifique: il s'agissait d'obtenir la neutralité des vénitiens, que l'Empereur voulait entraîner contre les Turcs[44]. Mais Georges de Selve était aussi et surtout un évêque authentiquement chrétien, pieux, animé par l'esprit évangélique, tolérant à l'égard des Protestants et douloureusement conscient de certaines corruptions de l'Église Romaine[45]: il gardait à Venise des soucis pastoraux, ainsi que l'attestent deux lettres envoyées par lui à un religieux de son évêché, le Frère François, qui prêchait en son absence[46]. Il fréquentait aussi les milieux intellectuels de l'Université de Padoue[47], comme beaucoup de ses amis ou protégés. Parmi eux, citons: Pierre Bunel[48], qui fut l'ami et presque le maître du jeune imprimeur Paul Manuce[49]; Pierre Danès (1497-1577), maître de Georges de Selve[50], lecteur de grec au Collège Royal depuis 1530 — il avait obtenu de Jacques Colin l'autorisation de rejoindre son élève, ami et protecteur et il était arrivé à Venise en 1534[51]; le tourangeau Jean Brodeau, passionné par les langues anciennes et l'hébreu, qui devint aussi l'ami de Danès et entretint des relations avec Paul Manuce[52]. A Venise, étroits furent aussi les liens de Georges de Selve avec Reginald Pole, Pietro Bembo, et l'évêque de Carpentras Sadoleto[53]. Il semble que Georges de Selve et Reginald Pole, sous l'influence des discussions menées dans les milieux padouans[54], ont fortement affirmé à cette époque l'infirmité intrinsèque de la philosophie et de la culture profane par rapport à la croyance simple, à la vie spirituelle illuminée par la Révélation[55]. C'est dans un tel climat intellectuel que nous devons nous représenter la commande des *Paris.gr.*1822, 1829, 1836 et 1943: Georges de Selve voulait «s'affiner par l'étude de l'éloquence et de la philosophie»[56], mais ces études n'avaient à ses yeux qu'une valeur propédeutique, inférieure en tout cas à la vie de la foi. Il y excellait pourtant, et son intérêt pour la philosophie est confirmé par d'autres preuves.

C'est le moment de rappeler que Nicolas Sophianos acheva au mois de septembre 1534 à Venise le *Paris.gr.*1963, manuscrit de Sextus Empiricus: le volume porte au f. 327v une dédicace de sept vers

---

44. Lefèvre-Pontalis, *Correspondance* cit., p. XXII; V.-L. Bourrilly, *Le cardinal Jean Du Bellay en Italie (juin 1535-mars 1536)*, in *Revue des Études Rabelaisiennes*, 5 (1907), p. 243. Voir aussi J. Zeller, *La diplomatie française vers le milieu du XVIe siècle*, Paris 1881, pp. 61 et 72.

45. Hervey, *Holbein's «Ambassadors»* cit., pp. 151-153, 158-159, 170-174, 180-182. Le livre de J.-L. Ferrier (voir *supra*, n. 43) reproduit une partie des «Remontrances addressantes aux Alemans, faictes et mises par escript par Georges de Selve», texte remarquable où s'exprime «la réflexion d'un conciliateur honnête» (pp. 84-105). Mais on consultera aussi l'édition citée à la note suivante.

46. Voir l'édition des œuvres spirituelles et politiques de Georges de Selve (Paris, chez Galliot du Pré, 1559) [B.N.: D 2447], aux ff. 19v-21r.

47. H. Busson, *Les sources et le développement du rationalisme dans la littérature française de la Renaissance (1533-1601)*, Paris 1922, pp. 96-100.

48. Hervey, *Holbein's «Ambassadors»* cit., p. 157.

49. Busson, *Sources* cit., pp. 79-80, 102-103.

50. M. Forget, *L'humaniste Pierre Danès (1497-1577). Essai de biographie*, Thèse de l'École des Chartes, Paris 1935 [résumé dans: *École Nationale des Chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1935*, pp. 89-96]; eadem, *Les relations et les amitiés de Pierre Danès (1497-1577)*, in *Humanisme et Renaissance*, 3 (1936), pp. 365-383, et 4 (1937), pp. 59-77; O. Reverdin, *Les premiers cours de grec au Collège de France, ou l'enseignement de Pierre Danès d'après un document inédit*, Paris 1984 (*Collège de France. Essais et conférences*).

51. A. Lefranc, *Histoire du Collège de France*, Paris 1893, pp. 150-152; Hervey, *Holbein's «Ambassadors»* cit., p. 157; L. Delaruelle, *Deux lettres inédites de Pierre Danès*, in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 19 (1899), pp. 167-173; id., *L'étude du grec à Paris de 1514 à 1530*, in *Revue du XVIe siècle*, 9 (1922), pp. 51-62, 132-149 (voir pp. 140-141); Forget, *L'humaniste Pierre Danès* [résumé] cit., pp. 92-93.

52. J. Guignard, *Humanistes tourangeaux*, in *Humanisme et Renaissance*, 7 (1940), pp. 169-170.

53. Hervey, *Holbein's «Ambassadors»* cit., pp. 158-161; Busson, *Sources* cit., pp. 102-103.

54. Hervey, *Holbein's «Ambassadors»* cit., p. 159; Busson, *Sources* cit., pp. 96-103.

55. La lettre dédicatoire adressée à François Ier, placée par Georges de Selve en tête du manuscrit de sa traduction de Plutarque (*Paris. Français* 733) [v. *infra*] et reprise dans les différentes éditions imprimées, contient des idées tout à fait analogues. On remarquera que le tableau d'Holbein, exécuté en 1533, exprime la vanité du pouvoir, des sciences et des arts (cf. l'anamorphose de la tête de mort).

56. Lettre de Pierre Bunel (19 janvier 1535), envoyée aux frères de l'évêque, Odet et Ambroise de Selve (Busson, *Sources* cit., p. 102).

adressée à l'ambassadeur de François I[er], qualifié de σοφῶν κλέος. C'est encore à l'évêque de Lavaur que Paul Manuce dédie en juillet 1536 son édition de plusieurs commentaires (dont celui d'Eustratius) sur l'*Éthique à Nicomaque*. La lettre dédicatoire mérite d'être lue. Après des considérations sur la vertu et les bienfaits de l'éthique, après un éloge des qualités morales et intellectuelles de Georges de Selve, Paul Manuce évoque en des termes très précis l'aide que celui-ci lui a apportée: «... me ... apud quem tua praecipua sunt merita: qui me semper in sermonibus tuis ad paternae consuetudinis imitationem, idest ad studium summae laudis amantissime cohortatus es; qui etiam, quo magis litterarum studia juvarentur, *omnem tuam vetustissimorum exemplarium supellectilem ultro detulisti*, meque non solum ipse amasti sed aliorum etiam tui similium amicitiis auxisti». L'exemplaire de cette édition, imprimé sur vélin[57], qui est conservé à la Bibliothèque Nationale de Vienne (cote CP. I. C. I [ES.76]), a sans aucun doute été relié dans le même atelier que les *Paris.gr.*1654, 1822, 1829, 1836 et 1943[58]. Il s'agit d'une reliure «alla greca», sur laquelle on retrouve les fers b et d (planche VII). Ce volume est passé par la France (bibliothèque de Bigot). Provenait-il de la collection de Georges de Selve?

L'évêque de Lavaur s'intéressait aussi à l'histoire, ainsi que l'atteste le *Paris.gr.*1654 (Denys d'Halicarnasse). Et c'est lors de son séjour à Venise qu'il a, sinon entièrement réalisé, du moins achevé et mis au propre sa traduction en français de huit *Vies* de Plutarque (Thémistocle, Périclès, Alcibiade, Timoléon, Camille, Fabius Maximus, Coriolan, Paul-Émile). Cette traduction[59], commandée par François I[er], est conservée dans le *Parisinus* (*B.N.*) *Français* 733: ce manuscrit, non daté, est écrit sur un papier italien dont le filigrane

57. Voir le *Catalogue des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque du Roi*, III, Paris 1822, pp. 12-13 (un exemplaire parisien porte la cote B.N. *Rés. vél.* 485); A.A. Renouard, *Annales de l'imprimerie des Alde*[3], Paris 1834, p. 116.

58. T. Gottlieb, *Bucheinbände-Auswahl von technisch und geschichtlich bemerkenswerten Stücken* (*K. K. Hofbibliothek*), Vienne 1910, col. 42, pl. 20; De Marinis, *La legatura*, III, p. 41, n° 2745, pl. CCCCLXXXI; A. Hobson, *Les reliures* cit., p. 412.

59. R. Sturel, *Jacques Amyot traducteur des «Vies Parallèles» de Plutarque*, Paris 1908 (*Bibliothèque Littéraire de la Renaissance*, 1[ère] série, 8), pp. 7, 12-13, 37, 96 note 1, 178-181.

(*Lion*) est proche de *Briquet* 10545 (attesté à Ferrare, 1534/59) et présente une contremarque 3 M. Il est couvert d'une reliure vénitienne de technique occidentale[60]. Le décor (voir planche VIII) est doré. Les arabesques qui constituent le second encadrement sont d'un type banal, et l'ornementation des angles internes est conforme au goût orientalisant. On remarquera surtout, au centre des plats, des médaillons représentant la Fortune (plat supérieur)[61] et un vase enflammé (plat inférieur)[62] [voir planche IX]: ces deux motifs sont souvent attestés au XVI[e] siècle. Le décor externe des médaillons est aussi d'un type bien connu[63].

La traduction de Georges de Selve est précédée d'une lettre dédicatoire à François I[er], dans laquelle l'évêque insiste sur la longueur et la difficulté de la tâche, et avoue qu'il n'aurait pu mener à bien ce travail sans l'aide et les conseils de son maître et ami Pierre Danès. Georges de Selve affirme son intention de traduire la totalité des *Vies*:

60. De Marinis, *La legatura*, II, pp. 57 et 82 (n° 1659), pl. CCCVI.

61. De Marinis, *La legatura*, I, reliures n° 609 et 944; II, reliures n° 1249, 1817, 2035, 2252, 2255, 2257, 2302 et 2465; III, reliure n° 2621. Dans ces exemples la Fortune est parfois juchée sur un dauphin: ce n'est pas le cas sur le ms. *Français* 733. Voir aussi: E. Ph. Goldschmidt-M. A. Cantab, *Gothic and Renaissance Bookbindings*[2], I, Nieuwkoop-Amsterdam 1967, pp. 168-169; II, pl. XVIII (n° 41) et pl. CII (frottis); *Livres des XV[e] § XVI[e] siècles dans leurs reliures originales*, Paris (librairie Th. Belin) 1914, pl. 15 (n° 145), pl. 22 (n° 164) et pl. 39 (n° 230); Fürstenberg-De Marinis, *Die Italienischen Renaissance-Einbände* cit., pp. 98-99, 136-137, 150-151; *Bibliothèque Raphaël Esmerian. Première partie: Manuscrits à Peintures, Livres des XV[e] et XVI[e] siècles*, Paris 1972, n° 122. Voir aussi le ms. *Barocci* 102. Sur la signification du motif de la Fortune dans l'art de la Renaissance, voir: G. de Tervarent, *Attributs et symboles dans l'art profane. 1450-1600. Dictionnaire d'un langage perdu*, Genève 1958 (*Travaux d'Humanisme et Renaissance*, 29), col. 410-411; A. Chastel, *Art et humanisme à Florence au temps de Laurent le Magnifique*, Paris 1959 (2[e] éd. 1961), pp. 205-206 (n. 2); idem, *Le sac de Rome, 1527. Du premier maniérisme à la Contre-Réforme*, Paris 1984, pp. 326-330 (et n. 42).

62. De Marinis, *La legatura*, I, n° 604; II, n° 1249, 1269, 1715; III, n° 2617 et 2621; *Livres des XV[e] § XVI[e] siècles* cit., pl. 20 (n° 171); *Bibliothèque Esmerian. Première partie* cit., n° 89. — Sur le sens de ces deux motifs, voir: de Tervarent, *Attributs et symboles* cit., col. 410-411 (*Fortune*) et 396-399 (*Vase*).

63. De Marinis, *La legatura*, I, n° 604 et 1188; II, n° 1269 et 2262; III, n° 2760.

la mort l'en empêcha. La première édition, posthume, des huit *Vies* traduites par lui parut en 1543 à Paris chez Michel de Vascosan, qui était un ami de Danès[64]. C'est un in-folio de taille moyenne (307 x 195 mm.) dont la Bibliothèque de l'Arsenal possède un exemplaire (cote: Fol. H 5030). Un autre exemplaire appartenait à la bibliothèque d'Ambroise Firmin-Didot[65] et était revêtu d'une reliure française mosaïquée, à compartiments, dans le style des reliures de Grolier (planche X). Le privilège accordé à Vascosan (imprimeur) et à Jean du Pré (libraire) étant de trois ans, il fallut attendre 1547 pour voir paraître à Paris une réédition de ce livre, partagée entre François Girault, Arnoul Langelier, Gilles Corrozet, Galliot du Pré, Guillaume le Bret, Poncet le Preux et un membre de la dynastie Roffet[66]. L'exemplaire de cette édition in-8° (172 x 110 mm.) qui est conservé à la Bibliothèque Mazarine (cote: 34350) est au nom de Langelier[67]. Sans doute est-ce cette édition qui donna au lyonnais Jean de Tournes l'idée de celle qu'il fit paraître en 1548[68], petit in-16, l'ancêtre de nos livres de poche.

La traduction de Georges de Selve fut utilisée assez librement

64. Forget, *Les relations* cit., in *Humanisme et Renaissance*, 3 (1936), p. 368 et 4 (1937), p. 67 n. 1. — Signalons encore que Danès semble avoir copié de sa main un ms. d'histoire, le *Paris.gr.*1667 (*Diodore de Sicile*, livre XVII): cf. Vogel-Gardthausen, p. 457. Un aperçu sur la culture historique de Danès est donné par Reverdin, *Les premiers cours de grec* cit., pp. 29-31 et 37. — Sur l'essor des traductions françaises des œuvres d'historiens grecs, dans ces mêmes années, voir les remarques de A. C. Dionisotti, *Polybius and the Royal Professor*, in *Tria Corda. Scritti in onore di Arnaldo Momigliano*, Côme 1983, p. 197 et n. 67.

65. *Catalogue illustré des livres précieux manuscrits et imprimés faisant partie de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot* (*Vente de juin 1881*), Paris 1881, p. 227 n° 546.

66. Sur ces personnages, voir Ph. Renouard, *Répertoire des imprimeurs parisiens, libraires, fondeurs de caractères et correcteurs d'imprimerie ...*, Paris 1965, pp. 94-95, 131-132, 173, 235-236, 249, 268-269, 376-377. C'est chez Galliot du Pré que seront éditées en 1559 les œuvres françaises de Georges de Selve.

67. P. Deschamps et G. Brunet, *Manuel du libraire et de l'amateur de livres. Supplément ...*, II, Paris 1880, col. 258, signalent un exemplaire au nom de Poncet le Preux.

68. A. Cartier, *Bibliographie des éditions des De Tournes, imprimeurs lyonnais*, I, Paris 1937, pp. 268-269 (n° 124). Cote B.N.: Rés. J. 2079-2080.

par Jacques Amyot, dont le propre travail parut en 1559. On sait qu'Henri Estienne loua Georges de Selve et Pierre Danès à l'égal d'Amyot[69].

Mais revenons à Danès, à qui Victor Trincavelli dédie en 1536, à Venise, son édition des *Quaestiones naturales et morales* d'Alexandre d'Aphrodise, parue chez Bartolomeo Zanetti[70]. Dans la lettre de dédicace, Trincavelli remercie Danès de sa collaboration active («opera et auxilium») et manifeste l'intention de joindre d'autres traités aux *Quaestiones* d'Alexandre: «Sub tuo itaque nomine et tuis felicibus auspiciis Alexandri Quaestiones edemus, quibus tamen ut in justum volumen liber excresceret, alios elegantes et utiles libellos hinc inde conquisitos et a ruina et interitu erutos, adiunximus». La page de titre annonce, en plus des textes d'Alexandre, trois ouvrages («Metaphrasis ex Damascio in primum librum de caelo et mundo.-...- Theophrasti liber de sensu.-Prisciani Lydi metaphrasis in libros Theophrasti de sensu et phantasia»), pour lesquels il semble que le modèle retenu ait été le *Marc.gr.*263, manuscrit de parchemin exécuté pour Bessarion par Jean Rhosos, seul exemplaire dans lequel ces traités soient groupés (dans un ordre différent toutefois). Le travail projeté par Trincavelli n'a pas été mené à son terme: on ne connaît aucun exemplaire imprimé contenant toutes les œuvres annoncées par la page de titre[71].

69. Sturel, *Jacques Amyot traducteur* cit., pp. 179-181 et 186.

70. Cotes B.N.: R 112 et Rés.g.R.8. La collaboration de V. Trincavelli et de B. Zanetti est maintes fois attestée. Voir: E. Martini, *Chi era il copista Camillo Veneto?*, in *La Bibliofilia*, 15 (mai-juin 1913), p. 46 et n. 3 (suite p. 48); E. Layton, *Notes on some printers and publishers of 16th Century modern greek books in Venice*, in *Thesaurismata*, 18 (1981), pp. 137-139. La lettre de dédicace qui nous occupe a été éditée par F. Edward Cranz, *The Prefaces to the Greek Editions and Latin Translations of Alexander of Aphrodisias (1450 to 1575)*, in *Proceedings of the American Philosophical Society*, 102 (1958), p. 535. Le ms. qui a servi de modèle pour cette édition est le *Marcianus gr.*IV.10 (coll. 833): voir M. Sicherl, *Musuros-Handschriften*, in *Serta Turyniana*, Urbana-Chicago-Londres 1974, p. 584 et n. 111.

71. Morelli, *Bibliotheca Manuscripta* cit., I, p. 149; S. F. G. Hoffmann, *Lexicon bibliographicum sive index editionum et interpretationum scriptorum graecorum tum sacrorum tum profanorum*, I, Leipzig 1832, p. 108; J.-Ch. Brunet, *Manuel du libraire...*[5], I, Paris 1860, col.161; Ch.-É. Ruelle, *Le philosophe Damascius. Étude sur sa vie et ses ouvrages...*, Paris 1861 (extrait de la *Revue Archéologique*), p. 63 et n. 35; Edward Cranz, *The Prefaces* cit., p. 515.

Danès semble donc lié à un projet d'édition qui concernait notamment les extraits (παρεκβολαί), attribués à Damascius, du commentaire de Simplicius au *De caelo*: on est tenté d'établir un lien entre ce projet et la copie par Ange Vergèce dans le *Paris.gr*.1943, à la même époque, du même texte (à partir toutefois d'un modèle différent, qui est le *Marc.gr*.257). Peut-on voir dans le choix des textes qui composent le *Paris.gr*.1943 un effet, au moins partiel, des conseils de Danès? Cet aristotélisant convaincu, philosophe talentueux, avait fait porter sur le Stagirite l'essentiel de son enseignement au Collège Royal[72]: il avait expliqué les *Éthiques*, l'*Organon* et l'*Histoire des Animaux*, et il travaillait à partir des textes grecs eux-mêmes. En janvier 1534 (et peut-être même déjà en décembre 1533) c'est au Collège de Cambrai qu'il commentait Aristote[73]. On lui doit un traité «De substantia et modis ejus». Il participa à la querelle sur l'entéléchie, et défendit son maître Budé[74]. Il joua, enfin, un rôle majeur dans la condamnation des thèses de Pierre Ramus[75].

Comme Pierre Danès, Georges de Selve était en relations étroites avec le milieu des imprimeurs vénitiens. Nous avons cité le témoignage de la lettre-dédicace rédigée par Paul Manuce en 1536. Il faut ajouter qu'en septembre 1535 Trincavelli avait fait paraître chez Bartolomeo Zanetti le *Manuel* d'Épictète avec les «Commentaires» d'Arrien, en utilisant un manuscrit appartenant à l'évêque de Lavaur, à qui l'édition est dédiée[76].

72. FORGET, *L'humaniste Pierre Danès* [résumé] cit., p. 91; REVERDIN, *Les premiers cours de grec* cit., pp. 20 (et n. 6 et 7), 22. Il apparaît toutefois, à la lumière des travaux de M. Reverdin, que l'enseignement de Danès ne portait pas uniquement sur Aristote: il a consacré des cours aux orateurs de l'Antiquité (Eschine et Démosthène, en 1532-1533).

73. TH. DUFOUR, *Calviniana*, in *Mélanges Émile Picot*, II, Paris 1913, p. 58 n. 2; REVERDIN, *Les premiers cours de grec* cit., p. 20 et notes 6 et 7.

74. BUSSON, *Sources* cit., pp. 246-247 et 272.

75. BUSSON, *Sources* cit., pp. 205-206 et 261; FORGET, *L'humaniste Pierre Danès* [résumé] cit., pp. 93-94.

76. Voir: H. SCHENKL, *Epicteti Dissertationes ab Arriano digestae... Editio Maior*, Leipzig 1916, p. LVI; FORGET, *Les relations* cit., in *Humanisme et Renaissance*, 4 (1937), p. 60 et n. 3. M. Martin Sicherl, que nous remercions très vivement pour ces renseignements, prépare une étude sur les éditions princeps de Trincavelli, dans laquelle il examine la difficile question de l'identité du ms. prêté par Georges de Selve: il ne semble pas que l'on puisse retenir le *Paris.Suppl.gr*.65 (comme le suggérait J. SOUILHÉ, *Epictète. Entretiens, Livre I*, Paris 1943 [2ᵉ éd. 1962], p. LXXXI). Parmi les autres mss auxquels on peut songer, le *Paris.gr*.1958 doit être sans doute exclu (il appartint successivement à Janus Lascaris et au cardinal Ridolfi), et le *Paris.gr*.1417 (qui provient de la bibliothèque de Fontainebleau) ne porte aucune trace de préparation pour l'impression. — Trois exemplaires de cette édition sont conservés à Paris (cotes B.N.: R. 17949, Rés. R. 2749 et Rés. V. 2237).

A cette époque, Bartolomeo Zanetti exerçait à Venise une double activité d'imprimeur et de copiste. On lui doit les ff.1-49 (ligne 10) du *Paris.gr*.1829, ainsi que la totalité du *Paris.gr*.468, manuscrit d'Eusèbe copié sur un *Marcianus*[77], et que M. Hobson pense exécuté sur ordre de Georges de Selve: il porte une reliure vraisemblablement romaine, tout comme le *Paris.gr*.433 (Philon)[78], copié par Nicolas Sophianos (ff.I-169ᵛ, 384ᵛ-567) et Constantin Mésobotès (ff.170-384)[79], et qui aurait également été commandé à Venise[80] par l'évêque de Lavaur. Nicolas Sophianos est, on s'en souvient, le copiste du *Paris.gr*.1963 (Sextus Empiricus, septembre 1534); il a annoté le *Paris.gr*.468 au f.403ᵛ (dans la marge verticale externe), ce qui suggère un lien (de collaboration?) avec Bartolomeo Zanetti. L'examen des papiers semble confirmer que les *Paris.gr*.433 et 468 ont été copiés à l'époque de l'ambassade de Georges de Selve à Venise. Le *Paris.gr*.433 présente les filigranes suivants: *Arbalète dans un cercle surmonté d'une fleur de lis*, très proche de Ha., *Arbalète* 65 (*Paris.gr*.1963); *Ancre dans un cercle surmonté d'une croix pommée* (avec contremarque), identique au filigrane (type *Briquet* 540 = Mošin, *Anchor Watermarks*, n° 1237) que l'on observe dans le *Paris.gr*.1829; enfin, une *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile*. On rencontre dans le *Paris.gr*.468: *Deux flèches en sautoir surmontées*

77. P. HENRY, *Recherches sur la Préparation Évangélique d'Eusèbe et l'édition perdue des œuvres de Plotin publiée par Eustochius*, Paris 1935 (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Sciences religieuses*, 50), pp. 40-42 (le modèle principal du *Paris.gr*.468 est soit le *Marc.gr*.341 soit le *Marc.gr*.342).

78. Ces deux manuscrits auraient été copiés à Venise, mais reliés à Rome (HOBSON, *Les reliures* cit., pp. 419-420).

79. Mésobotès travaillait aussi pour l'ami de Georges de Selve, Reginald Pole (voir GAMILLSCHEG-HARLFINGER-HUNGER, *Repertorium*. I, n° 224). Dans le *Paris.gr*.433 Nicolas Sophianos a soigneusement revu et corrigé la partie copiée par Mésobotès et il a inscrit les titres en rouge.

80. Il est copié en partie sur le *Marc.gr*.40 (d'après E. R. GOODENOUGH, *The Politics of Philo Judaeus*, Yale University Press 1938, p. 149 n° 99 [cité par Hobson]).

d'une étoile, et une *Arbalète dans un cercle surmonté d'une fleur de lis*, proche de Ha., *Arbalète* 65 (cf. *Paris.gr*.433 et 1963).

Si les *Paris.gr*.433 et 468 sont bien le fruit d'une commande passée par l'ambassadeur de François Ier, ils témoignent de son intérêt pour la culture sacrée. Comme tant d'humanistes, Georges de Selve voulait aussi lire l'Ancien Testament dans le texte original, et dès son arrivée à Venise il devint l'élève du grammairien et massorète Élie Lévita (Élie Hallévi), qui avait été auparavant le maître de Gilles de Viterbe et de Lazare Baïf[81]. C'est sur les instances de Georges de Selve qu'Élie Lévita reprit et acheva sa grande concordance hébraïque, commencée plusieurs années auparavant à Rome: son travail avait été interrompu par le sac de 1527, qui l'avait contraint à fuir à Venise, et au cours duquel il avait perdu presque toute la partie déjà rédigée de son ouvrage. La générosité et l'enthousiasme de Georges de Selve pour son maître furent tels que l'ambassadeur s'engagea à faire imprimer l'œuvre à Paris: lorsqu'il quitta Venise pour Rome il emporta le manuscrit, en tête duquel on peut lire une lettre dédicatoire où Lévita exprime sa gratitude en des termes très vifs. Mais Georges de Selve ne put tenir sa promesse et le manuscrit, inédit, est aujourd'hui divisé en deux volumes reliés aux armes de Henri II: *Parisini Hébreux* 134 et 135 (*olim* 479 et 480)[82]. L'examen du papier concorde parfaitement avec ces données historiques. On relève surtout trois filigranes remarquables: un *Lion* avec contremarque, identique à celui du ms. *Français* 733; une *Ancre* de type *Mošin* 1237, identique à celle des *Paris.gr*.433 et 1829; une *Échelle* de type *Briquet* 5933 (a.1536), mais sans contremarque.

Rentré en France, Georges de Selve s'est consacré aux devoirs de sa charge pastorale. Il a aussi libéralement ouvert sa bibliothèque à l'imprimeur allemand Conrad Néobar, «Regius in graecis typographus» depuis 1538[83]. En 1539 Néobar lui dédie l'édition d'un Commentaire anonyme à la *Rhétorique* d'Aristote (B.N.: Rés. R. 78), pour laquelle Georges de Selve avait fourni le modèle, aujourd'hui perdu[84]. La lettre de dédicace, reproduite par H. Rabe, offre un nouveau témoignage de la générosité de l'évêque: «Deinde qua nos privatim benevolentia prosequeris, locupletem habemus testem, *tuam in communicandis vetustis codicibus facilitatem*. Iam de labore hoc nostro, te nemo potest judicare rectius. *Nam in his Commentariis edundis tuo sumus usi codice, eoque unico, ac multis in locis scribae si non inscitia, at saltem negligentia depravato*. (...). Quare maximas tibi gratias ago, vir excelse, ac maiores etiam nunc habeo quam calamo exarare liceat, quod me, et quam ex professo suscepi, graecam typographiam, praecipua quadam benevolentia parique studio prosequeris: adeo ut nihil habeat *instructissima illa tua bibliotheca*, tantis vel sumptibus, vel operis, vel denique vigiliis comportatum, *quod non gratis modo, sed et studiose nobis excudendum typis invulgandumque offeras*. Vobis itaque, studiosi adolescentes, gratulor tantae ad studia vestra rite constituenda provehendaque commoditatis accessionem. *Patet enim vobis praesulis Vaurensis, viri cum litteris tum religione clarissimi bibliotheca, vetustis pariter ac probatis codicibus instructissima*, ex qua et has primitias jam proferimus, et in posterum licebit ad communia studia depromere ...».

En 1540 Néobar donne l'édition princeps des *Physiognomonica* d'Adamantius (B.N.: V. 21860 et Rés. V. 2240) dont la source est le *Paris.gr*.1943 (ff.119-131v)[85]. Au verso de la page de titre, une note imprimée précise: «Proficiscitur hic libellus ex episcopi Vaurensis bibliotheca».

Néobar meurt en 1540. En 1541 sa veuve, Edmée Tousan, fait

81. G. E. Weil, *Élie Lévita humaniste et massorète (1469-1549)*, Leyde 1963, pp. 118-123. Cf. aussi Delisle, *Le Cabinet des manuscrits* cit., III, p. 349. Sur le sac de Rome, qui marque une césure dans la vie d'Élie Lévita, on se reportera en dernier lieu à Chastel, *Le sac de Rome* cit., (avec une bibliographie aux pp. 333-354). Cet auteur souligne l'importance du «refuge vénitien» pour les artistes et les intellectuels, après les terribles événements de 1527 (pages 244-245).

82. Le filigrane du papier de garde (*lettres PS*) rappelle *Briquet* 9666 (a.1547/50).

83. Aug. Bernard, *Les Estienne et les types grecs de François Ier* ..., Paris 1856 (extrait du *Bulletin de la Société du Protestantisme Français*, 4e année, cahiers 4 et 5), pp. 7-13; H. Föhl, *Ein Pariser Drucker aus «Kempen-Vorst» (†1540)*, in *Heimatbuch des Kreises Viersen*, 1978, pp. 221-224.

84. H. Rabe, *Anonymi et Stephani in Artem Rhetoricam Commentaria*, Berlin 1896 (*Commentaria in Aristotelem Graeca*, 21, 2), pp. VIII-IX. J'ai plaisir à remercier Madame Marie-José Beaud, qui a eu l'obligeance de me signaler cette édition de 1539, et avec qui j'ai pu m'entretenir de la question des sources manuscrites utilisées par Néobar.

85. Foerster, *Scriptores Physiognomonici* cit., I, pp. CX, CXVI et CXVIII (sigle F).

paraître une autre édition princeps (*Cassii medici de animalibus quaestiones medicinales*) [B.N.: Rés. R. 1829] réalisée d'après le même *Paris.gr.*1943 (ff.43ᵛ-54). Le verso de la page de titre porte cette note imprimée: «Prodiit hic libellus ex Vaurensis episcopi bibliotheca».

Georges de Selve meurt le 12 avril 1542. En 1543 Jacques Bogard, qui avait épousé la veuve de Néobar, édite le Commentaire de Porphyre par questions et réponses sur les *Catégories* d'Aristote (B.N.: R. 1733): le modèle est encore une fois le *Paris.gr.*1943 (ff.54ᵛ-94ᵛ)[86]. Adressée à Pierre Du Châtel, évêque désigné de Mâcon et Maître de la Librairie Royale depuis 1540[87], l'épître de dédicace donne à Jacques Bogard l'occasion de remercier cet ami des lettres, qui a rendu possible l'édition en lui permettant de transcrire un manuscrit de la Bibliothèque du roi: «...tibi...: quippe qui ut eos (sc. commentarios) *ex Regio exemplari* describendi copia mihi fieret, author fuisti». Malheureusement, Bogard le reconnaît dans les lignes suivantes, ce n'est qu'un manuscrit récent au texte corrompu («multis ... locis depravatum»): il a essayé d'améliorer certains passages, mais seule la découverte d'un meilleur manuscrit («vetustus codex emendatior») permettrait de remédier aux difficultés du texte.

On sait d'autre part qu'à partir de cette époque Pierre Du Châtel déploya une grande activité, en liaison notamment avec Robert Estienne, pour éditer des textes grecs conservés dans les manuscrits royaux. L'un des premiers ouvrages imprimés avec les «grecs du roi» fut une édition de la *Préparation Évangélique* d'Eusèbe, donnée en 1544-1546 à partir du *Paris.gr.*467 (copié par Michel Damaskinos et provenant de Jérôme Fondule) et du *Paris.gr.*468 (qui semble avoir appartenu à Georges de Selve)[88]. Et le *Paris.gr.*1654 est, avec le *Paris.gr.*1655 (autre manuscrit copié par Ange Vergèce, à Paris, en 1540), la source de l'édition princeps des *Antiquités Romaines* donnée par Robert Estienne en 1546-47, et dont la page de titre porte

86. Voir les *Commentaria in Aristotelem Graeca*, 4, 1, Berlin 1887, pp. LII, LIII, LVI.

87. Omont, *Fontainebleau*, pp. VI et XXII.

88. Omont, *Fontainebleau*, p. VII; Henry, *Recherches* cit., p. 34; Hobson, *Les reliures* cit., pp. 414, 416, 420. Voir aussi A. A. Renouard, *Annales de l'imprimerie des Estienne*², Paris 1843 (réimpr. Genève 1971), pp. 59-60 et 312-314; et Fred Schreiber, *The Estiennes. An Annotated Catalogue of 300 Highlights of their Various Presses* (Intr. by N. Barker), New York 1982, pp. 76-78 (n° 77 et 78).

la mention «Ex Bibliotheca Regia»[88 bis].

Revenons au *Paris.gr.*1943. Les ff.95-118ᵛ contiennent les *Theologoumena Arithmeticae* de Jamblique et sont la source de l'édition princeps de ce texte, donnée en 1543 à Paris par Christian Wechel [B.N.: V. 6730 (1)], et dont Fr. Ast, dans la seconde édition (Leipzig 1817), ne fit qu'améliorer certains passages, d'après des conjectures personnelles[89].

Ainsi, l'histoire du *Paris.gr.*1943, source de quatre éditions imprimées[90], montre que la bibliothèque de Georges de Selve entra dans les collections royales très peu de temps après la mort de l'évêque (12 avril 1542), puisque dès 1543 le manuscrit est désigné comme *Regium exemplar*. Le premier inventaire de la Bibliothèque de Fontainebleau, rédigé par Ange Vergèce vers 1545 et conservé dans le *Paris.gr.*3064 (ff.5-15) porte au f.15 une note où sont énumérées diverses collections ayant alimenté la bibliothèque royale: celle de Georges de Selve est mentionnée. Les *Paris.gr.*1654, 1822, 1829, 1836 et 1943 sont décrits dans les catalogues alphabétique et méthodique rédigés en 1550 à Fontainebleau par Ange Vergèce et

88 bis. Information due à M. Jacques Schnäbele.

89. Voir L. Robin, compte rendu de l'édition de Falco des *Theologoumena Arithmeticae* cit., in *Revue des Études Grecques*, 37 (1924), p. 242.

90. Il faut préciser que le manuscrit ne porte aucune trace de préparation pour l'impression: on en réalisait à chaque fois une copie manuscrite partielle qui servait de modèle aux typographes. C'est peut-être après l'entrée du volume dans les collections royales que fut exécuté le *Paris.gr.*1944 (Scholies Anonymes au second livre des *Premiers Analytiques* et extraits du Commentaire de *Damascius au premier livre du *De caelo*), dont le modèle est notre *Paris.gr.*1943 (voir Hoffmann, *Recherches sur la tradition manuscrite du Commentaire de Simplicius au De Caelo* cit., I, pp. 149-153 et 213-223 [le *Paris.gr.*1944 est dû en partie à un scribe qui a aussi copié la totalité du *Paris.gr.*1982, les deux mss ont un contenu philosophique, présentent totalement ou partiellement le même papier français (*Lettres assemblées RB dans un écu couronné*, proche de *Briquet* 9677), ont la même reliure et proviennent de la collection De Mesmes]). Signalons encore que Vergèce a exécuté en France le *Paris.gr.*1827 (Commentaire d'Hermias sur le *Phèdre*), couvert d'une reliure «alla greca» aux armes de François Iᵉʳ. Serait-ce une copie du *Paris.gr.*1943? Il serait imprudent de l'affirmer (voir *supra*, note 24, bibliographie).

Constantin Palaeocappa[91]. Nous apprenons ainsi que ces reliures, qui constituent le plus ancien groupe de reliures italiennes entrées à Fontainebleau sous François Ier, présentaient à l'époque des couleurs: celles des *Paris.gr.*1654, 1822, 1836 et 1943 étaient teintes en bleu (δέρματι κυανῷ), tandis que celle du *Paris.gr.*1829 était verte (δέρματι πρασίνῳ ou χλωρῷ).

Nous clorons par ce précieux détail une enquête dont ces reliures ont été le point de départ, et qui nous a permis de reconstituer partiellement la collection de Georges de Selve, tout en découvrant sa personnalité intellectuelle, ses goûts pour les sciences, la philosophie, l'histoire, la littérature sacrée et l'hébreu, ainsi que son rôle dans le grand mouvement d'édition des textes anciens.

La synthèse de toutes les disciplines relatives aux manuscrits permet ainsi de tisser l'un des linéaments de cette «histoire résurrection» à laquelle nous conviait l'historien Jules Michelet.

91. Omont, *Fontainebleau*, pp. 57, 66-67, 135, 146, 147, 257; v. aussi pp. XX-XXI.

Armando Petrucci

PALEOGRAFIA GRECA E PALEOGRAFIA LATINA: SIGNIFICATO E LIMITI DI UN CONFRONTO*

1. È con un certo imbarazzo che un paleografo come me, che ha finora avuto scarsi e soltanto occasionali incontri con le testimonianze scritte greche, affronta oggi in questa sede il tema che gli è stato assegnato e che altri, con maggiore esperienza, avrebbero potuto svolgere in modo più soddisfacente. Mi limiterò dunque a rendere espliciti alcuni orientamenti personali, nonché i risultati di un sommario sondaggio compiuto, al fine di illustrare praticamente i modi di un confronto fra paleografia greca e paleografia latina che non

* Il testo qui edito è nella sostanza quello stesso letto a Wolfenbüttel nel corso del congresso. Ciononostante alcuni aggiornamenti sono stati introdotti in occasione di ricerche e di controlli compiuti per varie ragioni nel frattempo ed alcune parti sono state di conseguenza riscritte o aggiunte. Il censimento dei papiri presi in esame è aggiornato sino all'estate del 1983; occasionalmente alcuni esami sono stati compiuti anche su pubblicazioni uscite in seguito, ma posteriormente a quella data non è stato più condotto uno spoglio sistematico e rigoroso del materiale datato pubblicato e riprodotto.

può essere concepito se non nei termini generali di un confronto di finalità e di metodologie.

2. Com'è ben noto, le due discipline hanno padri riconosciuti e precise date di nascita: Jean Mabillon ed il 1681, data di pubblicazione del *De re diplomatica*, per la paleografia latina; Bernard de Montfaucon e il 1708, data di pubblicazione della *Palaeographia graeca*, per la paleografia greca, appunto. E poiché i due grandi studiosi appartenevano entrambi alla leggendaria congregazione maurina ed operarono insieme per un periodo non breve, le due opere, e perciò stesso le due discipline, furono considerate come sorelle gemelle, fondate sulle medesime basi culturali e legate alle medesime prospettive.

Ma la realtà, anche in questo caso, è assai più complessa di quanto non risulti dalla «communis opinio». Un'analisi appena più attenta del periodo storico e dell'ambiente cui i due maurini appartenevano porta a rilevare le differenze, piuttosto che le analogie, delle loro personali esperienze e dei risultati del rispettivo lavoro paleografico; e ciò fu già in qualche misura avvertito da Ludwig Traube[1]. Innanzi tutto fra le due opere intercorrono molti anni: la prima fu composta negli anni settanta del Seicento; la seconda nel primo decennio del secolo successivo, quando le prospettive dell'erudizione storica e degli «studia humanitatis» stavano in Europa profondamente modificandosi. Inoltre la formazione culturale dei due autori, malgrado la comune appartenenza al medesimo ambiente, rimase profondamente diversa: Mabillon, morto l'anno precedente alla pubblicazione della *Palaeographia graeca*, era essenzialmente un antiquario seicentesco con formazione ed interessi di erudito di storia; Montfaucon, al contrario, pur nutrendo interessi onnivori, era un filologo patristico, con forti propensioni testuali, nonché archeologico-museali; in qualche misura, dunque, un uomo con preparazione ed orientamenti più moderni rispetto a quelli del più anziano confratello. L'occasione ebbe nell'uno e nell'altro caso un ruolo decisivo, perché il *De re diplomatica*, nato al fine di rivendicare la genuinità della più antica documentazione pubblica altomedievale, risultò un'opera essenzialmente diplomatistica («notre ouvrage des chartes» la definiva

1. L. Traube, *Zur Paläographie und Handschriftenkunde*, a cura di P. Lehmann (Vorlesungen und Abhandlungen, I), München 1965, pp. 35-7. Si vedano anche le osservazioni di François Masai, *La paléographie grécque-latine, ses tâches, ses méthodes*, in *Scriptorium*, X (1956), pp. 284-6.

lo stesso Mabillon)[2]; la *Palaeographia graeca*, al contrario, nata per fornire ai filologi e ai descrittori di codici greci più esatti criteri di giudizio e di datazione, rimase legata a tale matrice librario-codicologica, che lo stesso autore (anche al di là delle intenzioni) sottolineò nella *Praefatio*[3], ove anticipò, almeno in parte, le motivazioni di natura testuale-filologica, che avrebbe nel 1715 richiamato nel catalogo dei manoscritti greci Coislin[4]: il primo catalogo di manoscritti redatto con criteri scientifici moderni.

Nel modello elaborato dal Mabillon venivano poste le premesse per sviluppi futuri e differenziati di uno studio paleografico delle scritture latine, da lui proposto soltanto come elemento complementare e subalterno dell'analisi diplomatica. Al contrario la *Palaeographia graeca*, pur nella sua finalizzazione codicologica, nasceva autonoma, completa ed adulta; il che non potè non influire, nell'uno e nell'altro senso, sullo sviluppo futuro delle due discipline e sui loro reciproci rapporti.

In tale prospettiva la sorte delle due opere nell'ambiente italiano, acutamente indagata da Arnaldo Momigliano in un antico saggio[5], risulta illuminante per esemplificare la netta divaricazione immediatamente verificatasi fra le due aree disciplinari, l'una ancora non nettamente definita e legata fortemente alla propria matrice diplomatistica, l'altra, invece, perfettamente definita negli oggetti, nelle finalità, nel metodo. Il successo immediato del *De re diplomatica* in Italia, dove Ludovico Antonio Muratori può essere considerato indiretto allievo del Mabillon, fu seguito dal fallimento di ogni possibile influenza della *Palaeographia graeca*. L'Italia era e rimase terri-

2. *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*, a cura di A.-C. Valery, I, Paris 1847, p. 4.

3. B. de Montfaucon, *Palaeographia graeca, sive de ortu et progressu literarum graecarum et de variis omnium saeculorum scriptionis graecae generibus*, Parisiis 1708, pp. I-II.

4. B. de Montfaucon, *Biblioteca Coisliniana olim Segueriana sive manuscriptorum omnium graecorum quae in ea continentur accurata descriptio...*, Parisiis 1715, pp. II-III n. n.; cf. per questo catalogo A. Petrucci, *La descrizione del manoscritto. Storia, problemi, modelli*, Roma, 2ª ed., 1987, pp. 16-7, 125-30.

5. A. Momigliano, *Mabillon's Italian Disciples*, in *Terzo contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, Roma 1966, pp. 135-52 (rist. in Id., *Essays in ancient and modern Historiography*, Middletown 1977, pp. 277-93).

torio di erudizione storico-antiquaria, indifferente perciò ai problemi della filologia testuale e sostanzialmente digiuno di greco. Occorrerebbe indagare se anche altrove le due aree disciplinari, al di là dei formali richiami ad una subito rivendicata omogeneità, finirono per voltarsi reciprocamente le spalle tanto precocemente[6].

3. Fra Ottocento e Novecento la paleografia greca venne ulteriormente precisando i suoi maggiori filoni di interesse, che possono essere sommariamente individuati in quello più propriamente testuale e filologico, sin dall'inizio presente nella disciplina; in quello più propriamente codicologico; e infine in quello più propriamente grafico, rivolto prevalentemente alla individuazione di un numero sempre maggiore di diverse stilizzazioni e tipologie scrittorie; un indirizzo, quest'ultimo, minoritario nel quadro complessivo della disciplina almeno sino agli ultimi due decenni.

In un intervento del 1978 Guglielmo Cavallo riconosceva l'aspetto prevalentemente codicologico degli studi più recenti di paleografia greca e, rivendicandone la novità e la positività, invitava i paleografi latini a «guardare dall'altra parte»[7]; ma già parecchi anni prima, in un saggio storiografico e metodologico di estrema lucidità, Alessandro Pratesi aveva sottolineato l'assenza, negli studi di paleografia greca (con l'eccezione, può dirsi, di ben pochi nomi), di una metodologia propriamente grafica, basata sull'analisi del ductus, del tratteggio, dell'angolo di scrittura[8]. La realtà è che dal 1708 in avanti la paleografia greca, con mirabile coerenza, ma anche con altrettanto sorprendente spirito conservativo, si è rifiutata di perdere o anche solo di modificare due dei suoi tratti costitutivi: l'interesse esclusivo al libro manoscritto, e perciò alle testimonianze grafiche librarie, e la limitazione cronologica al mondo bizantino.

Eppure gli anni sessanta avevano visto la pubblicazione di tre saggi assai innovativi sia dal punto di vista metodologico, sia da quello dell'allargamento tematico e cronologico della disciplina; mi riferisco all'articolo, notissimo, di André Bataille, significativamente intitolato *La dynamique de l'écriture grecque d'après les textes papyrologiques*, edito nel 1962[9] e ad altri due editi contemporaneamente nel 1965: quello sull'evoluzione del γ nei papiri di età classica di J.P. Gumbert[10] e quello sullo stile cancelleresco nei papiri di età romana di Guglielmo Cavallo[11]; non a caso si trattava di tre saggi prodotti da studiosi in qualche misura «anomali»: papirologo il Bataille; paleografo latino il Gumbert; e infine paleografo greco-latino il Cavallo.

L'eco del rinnovamento tematico e metodologico proposto da questi saggi e da quello del Pratesi, già ricordato, giunse assai smorzata al convegno parigino del 1974[12], prima, grande occasione di confronto e di ripensamento di una disciplina ancora priva di autoanalisi[13]. Bataille era morto prematuramente nel 1965 e soltanto Alain Blanchard ne rappresentò l'eredità scientifica in un troppo breve intervento[14]; Cavallo fu costretto, volente o nolente, nella gabbia tradizionale e non modificabile dello studio delle maiuscole tardoantiche ed altomedievali; i contributi di Gumbert e di Pratesi furono ignorati o dimenticati. Eppure a Parigi non mancarono accenni di novità sia per l'interesse mostrato alle testimonianze non librarie, sia per qualche accenno ad una metodologia d'analisi in senso dinamico e non statico della scrittura. Ciò che rimase allora non discusso fu la prevalente limitazione cronologica al mondo bizantino e l'esclusione totale di una paleografia delle scritture greche di età classica. Onde sembrò confermata l'immagine, proposta già nel 1958 da Eugenija Granstrem, di una paleografia che, rinunciando ad essere globalmente greca, si era confermata soltanto bizantina[15], abbandonando ad altra

6. Un succinto ma chiaro riassunto parallelo di sviluppo delle due discipline in A. Pratesi, *Paleografia greca e paleografia latina o paleografia greco-latina?*, in *Studi storici in onore di Gabriele Pepe*, Bari 1969, pp. 162-7.

7. Intervento senza titolo in *Il medioevo oggi* (Terzo Congresso dell'Associazione dei medioevalisti italiani), Bologna 1982, pp. 78-81; la citazione da p. 81.

8. Mi riferisco ad A. Pratesi, *Paleografia greca* cit., p. 168.

9. In *Recherches de Papyrologie*, II [1962], pp. 5-23.

10. *Structure and Forms of the Letter in Greek documentary Papyri: a palaeographical Study*, in *Papyrologia Lugduno-Batava*, XIV (1965), pp. 1-12.

11. *La scrittura del P. Berol. 11532: contributo allo studio dello stile di cancelleria nei papiri greci di età romana*, in *Aegyptus*, XLV (1965), pp. 216-49.

12. Se ne vedano gli atti editi tre anni dopo sotto il titolo *La paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977.

13. Se ne vedano le rassegne di chi scrive in *Scriptorium*, XXII (1980), pp. 303-7 e di A. Pratesi, *Ancora sulla paleografia greco-latina (A proposito degli atti di un convegno di paleografia greca)*, in *Scrittura e Civiltà*, 4 (1980), pp. 345-352.

14. A. Blanchard, *Les origines lointaines de la minuscule*, in *La paléographie grecque et byzantine* cit., pp. 167-73.

15. E. Granstrem, *Zur byzantinischen Minuskel*, in D. Harlfinger, *Griechische Kodikologie...*, Darmstadt 1980, pp. 76-119 (in particolare p. 112, n. 4).

disciplina, la papirologia, l'immenso patrimonio costituito dalle testimonianze grafiche di età anteriore.

4. La paleografia latina ha, per sua fortuna, seguito tutt'altra strada. Liberatasi lentamente dalla soggezione alla diplomatica, ha volto abbastanza presto i suoi interessi alle testimonianze librarie e documentarie di età classica, elaborando soprattutto in funzione di esse, e dei profondi cambiamenti che esse rappresentano e documentano, una metodologia, originale, flessibile e funzionale di analisi grafica. Il processo che ha portato a tale rinnovamento ed ampliamento della disciplina è stato lungo e graduale e si è svolto praticamente entro l'ultimo mezzo secolo, con la premessa anticipatrice di un precoce saggio di Luigi Schiaparelli apparso nel 1921[16].

Non è possibile riassumere qui le vicende di un fervido movimento di studi che ha visto susseguirsi con relativa rapidità una serie di saggi di alta importanza sui più disparati argomenti o testimoni di scrittura romana; ma certo debbono essere ricordati almeno il volume fondamentale di Jean Mallon, la *Paléographie romaine* del 1952, e i suoi numerosi saggi, raccolti, oggi che lui non è più fra noi, in un prezioso volume sotto il titolo *De l'écriture*[17]. Sulla strada da lui aperta molto cammino è stato percorso. Robert Marichal, Charles Perrat, Giorgio Cencetti, Alessandro Pratesi, Jan Olaf Tjäder, Emanuele Casamassima, colui che vi parla ed altri più giovani, sia pure su posizioni spesso diverse, hanno fatto progredire notevolmente l'analisi e l'interpretazione grafica dei reperti scritti del mondo romano.

Con il suo volgersi alle testimonianze dell'età classica la paleografia latina ha rinnovato sia la sua metodologia, sia le sue stesse basi culturali; ha scoperto alcune fondamentali categorie interpretative

16. L. Schiaparelli, *La scrittura latina nell'età romana (Note paleografiche). Avviamento allo studio della scrittura latina nel medio evo*, Como 1921; si veda anche A. Petrucci, *La paleografia latina in Italia dalla scuola positiva al secondo dopoguerra*, in *Un secolo di paleografia e diplomatica (1887-1986). Per il centenario dell'Istituto di Paleografia dell'Università di Roma*, Roma 1988, pp. 21-35, in particolare pp. 27-31. Per i successivi sviluppi degli studi delle scuole «italiana» e «francese» di paleografia latina cf. ora anche P. Supino Martini, *La paleografia latina in Italia da Giorgio Cencetti ai nostri giorni*, ibid., pp. 37-80 e D. Muzerelle, *Un siècle de paléographie latine en France*, ibid., pp. 131-58.

17. J. Mallon, *De l'écriture. Recueil d'études publiées de 1937 à 1981*, Paris 1982.

dei fenomeni grafici, quali quelle della «écriture commune», quelle della «scrittura normale» e della «scrittura usuale»; si è posta nuove domande, come quella del «come» si scriveva, del «chi» scriveva, del «perché» si scriveva; ha individuato nell'età antica, fra I e II secolo, le radici di molti e decisivi cambiamenti nella struttura stessa della scrittura e della sua storia; e soprattutto ha acquisito la coscienza della necessaria globalità dell'analisi grafica, della insussistenza delle pretese diversità fra testimonianze scrittorie basate sulla materia (papiro, pergamena, pietra, marmo, metallo) o sulle tecniche di esecuzione (incisione, sgraffio, pennello, calamo) o sui testi tramandati. In realtà tutto quello che è scritto, comunque e dovunque sia scritto, riguarda, in quanto scrittura, il paleografo; ciò oggi è vero per la paleografia latina[18]; ancora non lo è per la paleografia greca.

Globalità, dunque, e totalità: questo uno dei fini che la paleografia latina si è posti nel suo rapporto con le fonti; e perciò anche, inevitabilmente, interesse alle testimonianze scritte nella scrittura storicamente più vicina: quella scrittura greca di cui la latina è figlia diretta. Un interesse da cui nacque, fra gli anni Cinquanta e gli anni Sessanta di questo secolo, il problema di una paleografia greco-latina, che finalmente unificasse due discipline vicine per matrice storica, per parallelismo di problemi, per affinità cronologiche e di sviluppo, per mutue influenze.

Si tratta di un obiettivo posto con forza da Jean Mallon nel 1952[19], poi ribadito da François Masai nel 1956[20] e, con estrema chiarezza, da Alessandro Pratesi nel 1969[21]; ma in realtà mai finora concretamente realizzato. Già nel 1952 il Mallon rilevava che le «excursions» dei paleografi greci in campo latino e dei paleografi latini in campo greco erano risultate deludenti[22]; e ancora oggi i saggi che possono essere considerati di vera e propria «paleografia greco-latina» si contano sulle dita di una mano e riguardano soltanto due aree e due periodi in cui si verificarono reali fenomeni di digrafismo territoriale e sociale: l'Egitto greco-romano (la κοινή grafica indagata prima da Medea Norsa in termini di «analogie e coincidenze»[23] e poi, più compiutamente, da Guglielmo Cavallo nel

18. Cf. le affermazioni di J. Mallon, *Qu'est ce que la paléographie?*, in *Paläographie 1981. Colloquium des Comité international de Paléographie*. München 15-18 September 1981. *Referate*, a cura di G. Silagi, München 1982 (Münchener Beiträge zur Medievistik und Renaissance-Forschung, 32), pp. 47-52.

19. In *Paléographie romaine*, Madrid 1952, p. 168.

20. In *La paléographie* cit.

21. In *Paleografia greca* cit., pp. 161-72.

22. In *Paléographie romaine* cit., p. 168.

23. A. Norsa, *Analogie e coincidenze tra scritture greche e latine nei*

1970[24]) e la Puglia fra X e XI secolo (si ricorda un saggio di Alessandro Pratesi del 1973[25]).

Probabilmente l'obbiettivo, intermedio e non finale, cui tendere in questa fase non può essere posto nei termini di una vera e propria unificazione disciplinare[26], quanto piuttosto in quelli, più modesti, anche se più concreti, di una analoga estensione dei terreni di ricerca e di una sostanziale omogeneizzazione dei metodi di indagine.

5. In questo senso può essere utile partire da un recente, breve e provocatorio saggio di Guglielmo Cavallo, le cui conseguenze, se non m'inganno, vanno molto al di là delle modeste ambizioni indicate nel titolo: *Problemi inerenti all'angolo di scrittura alla luce di un nuovo papiro greco: PSI Od. 5*[27]. In esso, dall'esame di un papiro omerico del I sec. a.C. — I sec. d.C., integrato in restauro antico da un'altra mano posteriore di più di un secolo, il Cavallo deduce un elemento di grande novità su di un piano più generale: e cioè che nel mondo classico non esistevano tecniche di scrittura rigide e perciò «angoli di scrittura» fissi, se non per le tipologie canonizzate; e che dunque la visione, imposta per la scrittura romana da Jean Mallon, di un passaggio dall'angolo di scrittura chiuso all'angolo di scrittura aperto come fatto cronologicamente individuabile e soprattutto irreversibile, è in realtà un'illusione, perché nella prassi scrittoria antica si assisteva ad una «coesistenza di angoli» di scrittura possibili, all'interno della quale la scelta era dettata soprattutto da fattori di stile o di gusto.

Com'è noto, il periodo che va dal I al III secolo d.C. vide nell'ambito della scrittura romana l'avverarsi di un sostanziale «cambio grafico»[28] da un sistema che si conviene definire «capitale» ad

papiri, in *Miscellanea Giovanni Mercati. VI. Paleografia. Bibliografia. Varia*, Città del Vaticano 1946 (Studi e Testi, 126), pp. 105-21.

24. G. Cavallo, *La κοινή scrittoria greco-romana nella prassi documentale di età bizantina*, in *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik*, 19 (1970), pp. 1-31.

25. A. Pratesi, *Influenze della scrittura greca sulla formazione della beneventana del tipo di Bari*, in *La chiesa greca in Italia dall'VIII al XVI secolo*, Padova 1973, pp. 1096-1109.

26. Come auspicato dal Pratesi nella cit. rassegna *Ancora sulla*, p. 352.

27. In *Scrittura e civiltà*, 4 (1980), pp. 337-44.

28. L'espressione di E. Casamassima - E. Staraz, *Varianti e cambio grafico nella scrittura dei papiri latini. Note paleografiche*, in *Scrittura e civiltà*, 1 (1977), pp. 9-110.

un sistema che si conviene definire «minuscolo». Si tratta di un fenomeno estremamente complesso, di cui sono state finora offerte interpretazioni diverse, tecnico-grafiche, strutturali, socio-culturali, tutte parzialmente valide, nessuna convincente appieno. L'osservazione di Cavallo porta da una parte a ridurre il peso che sul fenomeno possono avere avuto i fattori puramente tecnici; ma dall'altra permette di intravvedere un altro dei possibili elementi scatenanti della crisi: la libertà di esecuzione dal punto di vista scrittorio, l'alternanza delle possibili tecniche grafiche; un elemento che era comune al mondo greco e a quello latino, così come comuni sono state in ambedue gli ambienti la crisi grafica dei sistemi capitali e la tendenza ad uscirne con soluzioni nuove.

Anche per la paleografia greca, dunque, i problemi di fondo si collocano nell'età classica? È molto probabile; ma la situazione esistente per essa è molto più favorevole rispetto alla paleografia latina, perché l'Egitto era territorio di prevalente uso della scrittura greca e perché l'Egitto ci ha conservato un'enorme massa di testimonianze scritte su papiro. Secondo il Bataille «toutes les aventures de nos écritures occidentales modernes ont été vécues par les scripteurs égypto-grecs entre les souveraines perses du IVe siècle et les émirs du VIIIe»[29].

La scoperta e lo studio dei papiri egiziani, con la disciplina che ne derivò, la papirologia, modificarono profondamente dal 1890 in poi le conoscenze che si avevano del mondo ellenistico da ogni punto di vista; ma soprattutto ne rivelarono la natura profondamente burocratizzata. Ora non esiste burocrazia senza ampio uso di scrittura, e in effetti l'età ellenistica fu quella che per prima nel mondo classico greco-latino assistette ad un ampio e diffuso uso di scrittura documentaria a tutti i livelli della vita pubblica e privata.

Secondo Arnaldo Momigliano la burocrazia ellenistica anticipò quella romana[30]. È dunque possibile che profondi cambiamenti, analoghi a quelli che si avvertono nelle scritture usuali e documentarie latine in corrispondenza con la crisi grafica del I-III secolo d.C., possano riscontrarsi anche nelle scritture usuali e documentarie greche di età anteriore, e cioè di età ellenistica; e già il Marichal nel 1950

29. Bataille, *La dynamique* cit., p. 6.

30. A. Momigliano, *Introduzione all'Ellenismo*, in Id., *Quinto contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, I, Roma 1975, p. 281.

aveva osservato che la storia della scrittura latina è in arretrato rispetto a quella greca di cento o di centocinquanta anni[31].

Ecco dunque come una considerazione parallela dello sviluppo delle due scritture finisca per suggerire che l'interesse prevalente di una paleografia greca intesa come storia della scrittura dovrebbe in realtà essere rivolto oggi non tanto all'età bizantina, quanto all'età classica; non tanto ai codici membranacei, quanto alle decine di migliaia di documenti papiracei, che testimoniano per l'età ellenistica e per quella romana di un ampio uso sociale della scrittura e di un relativamente diffuso alfabetismo: due condizioni ideali per la creazione di uno stato di crisi grafica e per un conseguente cambio di sistema.

Tutto ciò era stato in qualche misura intuito già nel 1925 da un grande paleografo come Wilhelm Schubart[32], la cui opera paleografica andrebbe opportunamente rivalutata: poiché egli non soltanto identificò nell'età classica l'epoca più feconda di mutazioni e di rinnovamento per la scrittura greca; non soltanto pose nel massimo rilievo l'apporto delle testimonianze documentarie; ma individuò l'importanza della scrittura dell'uso quotidiano. Onde oggi un radicale «ritorno allo Schubart» potrebbe risultare oggettivamente salutare per la paleografia greca nel suo complesso.

6. Proprio per merito precipuo dello Schubart, ma anche di altri paleografi e papirologi, dallo stesso Gardthausen fino al Bataille, conosciamo bene almeno le modificazioni figurali più evidenti, cui i singoli segni grafici dell'alfabeto greco furono sottoposti in età classica per effetto della corsività maggiore o minore delle scritture documentarie ed usuali[33]. Tuttavia per molte di esse non mi sembra che dalla pura constatazione di fatto si sia passati ad una valutazione grafica e storica e ad una visione globale del cambiamento reale che esse introducevano nella struttura complessiva della scrittura greca[34].

31. R. Marichal, *L'écriture latine et l'écriture grecque du Ier au VIe siècle*, in *L'antiquité classique*, XIX (1950), pp. 113-44, in particolare p. 116.

32. Mi riferisco a W. Schubart, *Griechische Paläographie*, München 1925 (Handbuch der Altertumwissenschaft, I, IV, 1).

33. Cf. le tavole riassuntive delle forme grafiche delle varie epoche in V. Gardthausen, *Griechische Paläographie*, 2ª ed., II, Leipzig 1913, tavv. 4a e 4b e in A. Bataille, *Le Papyrus*, Paris 1955 (*Traité d'études byzantines*, II), pp. 74-7.

34. Come constatava già nel 1965 il Gumbert, *Structure and forms* cit., p. 1.

Ho perciò creduto opportuno di compiere un sondaggio sulla storia di tre lettere, β, κ, μ dal III secolo a.C. sino al VII secolo d.C. Le tre lettere sono state scelte in base ad alcune considerazioni cui accennerò brevemente: il κ e il β per la precocità e la varietà delle variazioni subite ed anche per la lunga e parallela sopravvivenza nell'uso delle forme capitali posate[35]; il μ soprattutto per individuare i modi e il momento della formazione e della successiva fissazione della sua forma minuscola.

Il sondaggio è stato compiuto sulla base di un migliaio di riproduzioni di papiri greci non letterari, eliminando le riproduzioni a disegno e i grafici, quelle troppo ridotte e quelle di papiri mal conservati o non chiaramente leggibili[36]; alla fine della cernita sono state scelte e schedate circa quattrocento riproduzioni di papiri sicuramente datati, scalati fra il 261 a.C. e il 710 d.C. Sulla base di esse è stata condotta l'analisi grafica e la ricostruzione delle modificazioni intervenute nella forma e nel tratteggio delle tre lettere prescelte, i cui risultati sono riassunti nelle tre tavole allegate.

La prima impressione che si ricava dall'esame della documentazione raccolta è che le tre lettere prescelte hanno avuto nel lungo periodo preso in esame una storia assai diversa fra loro. Infatti, mentre il μ rimaneva a lungo stabilmente legato alla sua originaria struttura capitale, il κ e il β venivano assai presto sottoposti ad un forte processo di corsivizzazione, che ne provocava una radicale trasformazione; essa però si verificava in tempi differenti per l'una e per l'altra lettera e comunque era caratterizzata dalla parallela sopravvivenza, accanto alle forme corsivizzate, delle forme in capitale posata.

35. Per queste due lettere il fenomeno della corsivizzazione precoce e multiforme è stato già segnalato fra gli altri da G. Casanova, *Osservazioni linguistiche e paleografiche sull'archivio di Harthothes di Theadelphia*, in *Aegyptus*, LVI (1976), p. 175; e più recentemente anche da P. Canart, *Une forme particulière de kappa cursif dans quelques souscriptions de manuscrits grecs*, in *Miscellanea codicologica F. Masai dicata*, I, Gand 1979, pp. 115-21. Si aggiunga che per quanto riguarda il β ho preso in esame anche le testimonianze con funzione di cifra, in quanto formalmente identiche in tutto a quelle coeve con valore verbale.

36. Anche se gli *ostraka* contengono documenti molto spesso datati e testimoni di processi di corsivizzazione molto avanzati, del tutto identici a quelli presenti nelle testimonianze coeve su papiro, ho dovuto escluderli dal censimento, in quanto nella loro stragrande maggioranza sono poco distinguibili in riproduzione e troppo poco estesi come testo.

Ma la documentazione presa in esame provoca anche altre, immediate impressioni: quale quella, assai netta, di uno sviluppo grafico complessivamente anarchico e contraddittorio, nel quale risulta assai difficile riconoscere ragioni e cause, stabilire un ordine razionale, trovare il bandolo di rapporti, di influenze, di legami.

Molto di tutto ciò deriva dal carattere stesso delle fonti utilizzate, che sono fra loro disomogenee per natura diplomatistica e per aspetto grafico; fra di esse si trovano gli uni accanto agli altri documenti usciti da una cancelleria e note faticosamente redatte da un semialfabeta, rapide annotazioni prese da un impiegato esperto e lettere private scritte da fattori, epistole di uomini d'affari e registri d'archivio, e così via. Le fonti utilizzate, del resto, non sono neppure bene distribuite dal punto di vista cronologico, perché, com'è noto[37], mentre per il II e il III secolo d.C. si ha una forte presenza di testimonianze, il V secolo è sottorappresentato e il VI secolo, al contrario, rivela una netta ripresa numerica della documentazione.

Ma l'impressione di anarchico disordine delle forme grafiche, cui si accennava prima, deriva soprattutto da tendenze diverse e contrastanti che nella scrittura greca usuale e documentaria di età classica si affrontano e si combattono e che sono volte ora alla conservazione delle forme proprie della tradizione, ora, invece, alla trasformazione corsiva dei singoli segni e della scrittura tutta, secondo processi che vedremo meglio più avanti.

Ove, com'è doveroso, si tenga conto di tutto questo, ci si renderà conto che è possibile fare un po' d'ordine nell'apparente chaos delle testimonianze e tentare di capire quale mai sia stata la vicenda che esse, sia pure in modo desultorio ed incerto, ci narrano, per ricostruirla in termini di storia.

7. Già intorno alla metà del III secolo a.C., e cioè assai prima di quanto comunemente si credesse, sia il κ, sia il β appaiono sottoposti a forti tendenze corsiveggianti. Il κ si presenta con tre diversi tratteggi: l'uno, che potremo definire capitale originario, in cui i tre tratti costitutivi della lettera sono tracciati separatamente (non raffigurato nella relativa tavola); l'altro (cf. nn. 1a e 3a) in cui la lettera,

37. Cf. per questo R.S. Bagnall - K.A. Worp, *Papyrus documentation in Egypt from Constantine to Justinian*, in *Miscellanea papyrologica*, a cura di R. Pintaudi, Firenze 1980 (*Papyrologica Florentina*, VII), pp. 13-23.

con la fusione del primo e del secondo tratto, è ridotta a due soli tempi di esecuzione; ed infine il terzo (cf. nn. 1b, 2 e 3b) in cui la lettera è ridotta ad un solo tempo; in quest'ultimo caso si può distinguere una forma ancora capitale, in cui i singoli tratti mantengono la medesima altezza e in cui la lettera può legare sia anteriormente che posteriormente (cf. nn. 2 e 3b) e un'altra, più propriamente minuscola, in cui il primo tratto risulta più alto degli altri due (cf. n. 1b). La corsivizzazione del β è assai meno pronunciata, perché la lettera mantiene sostanzialmente la struttura originaria, riducendosi solo in alcuni casi a due tratti più o meno ricurvi e paralleli (cf. nn. 1 e 2), che non si uniscono fra loro. Nel corso del II e del I secolo a.C. il κ si stabilizza nell'alternanza delle varianti già segnalate, a volte compresenti nel medesimo testimone (cf. nn. 4a, b e 5a, b, c), mentre il β conosce esiti diversi: innanzi tutto una tipologia in due tempi, che, secondo la terminologia di Robert Marichal, potremmo definire «barocca» (cf. n. 3); quindi, alla fine del II secolo a.C., alcune stilizzazioni di tipo burocratico (cf. nn. 4 e 5); e infine nella seconda metà del I secolo a.C. la riduzione corsiva ad un tempo solo, provocata dal legamento esterno anteriore e posteriore (cf. n. 6); il che completa il processo di corsivizzazione anche di questa lettera in forme assai simili all'altra.

Nel corso del II secolo d.C. è possibile individuare un netto processo di formalizzazione della scrittura documentaria in senso cancelleresco, che investe ambedue le lettere finora esaminate e, alla fine del secolo, coinvolge anche il μ. Tale processo si concretizza in una serie di tendenze stilistiche e di elementi grafici a suo tempo già posti in rilievo da Guglielmo Cavallo[38], che si applicano non già alla tipologia corsivizzata, che continua ad essere adoperata soprattutto a livello usuale, bensì a quella capitale tradizionale eseguita in più tempi. Abbiamo così un κ alto, di modulo grande, con le aste intersecantisi (cf. nn. 8a, 9), e il β capitale in due forme, con il terzo tratto di base più o meno fortemente prolungato (cf. nn. 9, 10), o con aste intersecantisi (cf. n. 11). Alla fine del secolo il μ compare nella forma minuscola eseguita in due tempi, con la prima asta discendente ed autonoma e le altre due fra loro legate con movimento sinistrogiro (cf. n. 2). Il III secolo appare ricco di varianti, sia a livello burocratico-cancelleresco, sia a livello usuale. Per il β dobbiamo riscontrare alcuni esempi di corsivizzazione in due tempi della forma

38. Cavallo, *La scrittura* cit., pp. 220-1.

capitale, che portano la lettera a somigliare fortemente alla B corsiva della capitale corsiva romana (cf. nn. 13, 14, 16b e c) e che si esasperano in varianti cancelleresche nella prima metà del IV secolo (cf. n. 17); notevole sembra inoltre una tipologia con il tratto di base doppiamente ricurvo, perché risultante dall'incontro dei due tratti costitutivi della lettera capitale (cf. n. 15).

Le tipologie cancelleresche, ben rappresentate dalla nota lettera del prefetto d'Egitto Subatianus Aquila del 209 (cf. K n. 10), continuano secondo le tendenze già manifestatesi nel secolo precedente (cf. K nn. 11 e 12). Per il μ minuscolo si assiste, in legamento plurimo anteriore e posteriore, alla totale dissociazione della lettera, cui il primo tratto discendente viene aggiunto soltanto in un secondo tempo, quando il legamento, che coinvolge i corpi delle altre lettere tonde contigue, è stato eseguito (cf. n. 4); e ciò per non interrompere il movimento sinistrogiro della mano, secondo una tendenza che sarà propria anche della minuscola libraria altomedievale.

Il IV secolo non sembra, alla luce della nostra documentazione, confermare il vecchio giudizio di Carl Wessely, secondo cui esso rappresenterebbe «ein Wendepunkt in der Geschichte der griechischen Schrift»[39]. In realtà tutto sembra essere già avvenuto e le testimonianze di questo secolo paiono ripetere, sia a livello usuale, sia a livello burocratico-cancelleresco, le tendenze già precedentemente affermatesi (cf. μ nn. 7, 8, 9, 10; κ nn. 12 e 13; β nn. 16 e 17). Nel corso del V secolo appaiono interessanti, sempre a livello burocratico-cancelleresco, una formalizzazione alta e stretta del β corsivo, eseguita però in due tempi e non più in un tempo solo (cf. n. 18), e alcune realizzazioni del K (cf. nn. 14, 15, 16).

Il VI secolo, al contrario, si rivela un periodo di grande inventività grafica a livello cancelleresco, con innovazioni di rilievo che investono tutte e tre le lettere prese in esame, ma che sono destinate poi a scomparire. Per quanto riguarda il β si riscontrano alcune forme di corsivizzazione in uno o due tempi della lettera (cf. nn. 20, 21), che appaiono, almeno in un caso (cf. n. 22b), assai vicine alle analoghe forme della corsiva antica romana. Per il κ nell'ultimo quarto del secolo si afferma una singolare tipologia, in cui l'asta iniziale, già fortemente allungata (cf. nn. 18 e 19b), si spezza in due tratti contrapposti, il primo dei quali ascendente, raddoppiato e a volte occhiellato (cf. n. 22). Per quanto riguarda il μ, infine, si assiste ad una corsivizzazione in un tempo solo della tipologia capitale, con possibilità di legamento anteriore e posteriore, che compare per la prima volta in una lettera costantinopolitana del 551 (cf. n. 13)[40] e che dura sino ai primi decenni del secolo VII (cf. nn. 16 e 17). Nel corso del secolo VII e all'inizio dell'VIII si assiste ad un irrigidimento a livello cancelleresco delle tipologie già note (cf. μ n. 18; κ nn. 23 e 24) e alla contemporanea diffusione a livello usuale delle forme minuscole corsivizzate (cf. β nn. 23 e 24); ma le più notevoli novità tipologiche elaborate a livello cancelleresco nel corso del secolo precedente sembrano essere definitivamente scomparse dall'uso.

8. Un'interpretazione in termini di storia delle vicende fin qui sommariamente riassunte non può prescindere da un'analisi della natura particolare delle singole testimonianze sul piano della loro funzione, delle caratteristiche grafico-culturali dei singoli scriventi, dell'ambiente socio-culturale entro il quale ciascuna di esse è stata prodotta.

Ne risulterà con immediata evidenza un primo dato: il fatto, cioè, che le modificazioni in senso corsivo prima del κ e poi del β si sono verificate in ambito usuale, per effetto spontaneo della naturale tendenza alla fusione dei tratti contigui che scriventi mediamente abili sviluppavano, già in età ellenistica e poi nella prima età romana, nel tracciare scritture informali, quali quelle adoperate per epistole private; e certo non è un caso che il primo esempio noto di κ minuscolo corsivo compaia in una epistola privata di Amyntas a Zenone (cf. κ n. 1), proveniente da quell'archivio di Zenone che per il III secolo a.C. è ricchissimo di testimonianze grafiche usuali sia di livello più corrente, con forme fortemente corsivizzate, sia di livello più formale, con uso di forme capitali posate o intermedie[41]. E non è un caso

39. C. Wessely, *Ueber das welchselseitige Verhältnis der griechischen und lateinischen Cursive im IV Jahrhundert n. C.*, in *Studien zur Palaeographie und Papyruskunde*, I, Leipzig 1923, p. XXIIIb.

40. Di cui Cavallo, *Unità e particolarismo grafico nella scrittura greca dei papiri*, in *Proceedings of the twelfth international Congress of Papyrology*, Toronto 1970, p. 82.

41. Come ha bene posto in rilievo il Bataille nel 1961, sottolineando che intorno al 260 a.C. «tout a changé: les signes se touchent de près: quand leurs formes ne leur permettent pas de s'ajuster de niveau, de véritables liens sont projetés de l'un à l'autre, et l'on comprend que les ordonnances immuables d'antant vont en pâtir: la cursive est née...» (A. Bataille, *Papyrologie*, in *L'Histoire et ses méthodes*, a cura di Ch. Samaran, Paris 1961,

che tipologie capitali sottoposte a stilizzazioni di tipo cancelleresco si riscontrino già in testimonianze documentarie della fine del II secolo a.C., a rappresentare una prima reazione alle corsivizzazioni usuali (cf. β nn. 4 e 5). Ma ben più rilevante appare la seconda fase di formalizzazione in senso propriamente cancelleresco che inizia assai più tardi, con la seconda metà del II secolo d.C., e che appare particolarmente evidente in esempi di alta stilizzazione, come nella lettera già ricordata di Subatianus Aquila, o nella lettera di un alto funzionario del fisco, Aurelio Vittore, del 199 d.C., in cui compare il primo esempio a me noto di μ minuscolo (cf. n. 2); d'altra parte tale tendenza alla formalizzazione è presente anche in minori prodotti di matrice burocratica (cf. β nn. 10, 11, 12; κ nn. 8, 9, 10, 11; μ n. 4). In tutto questo periodo un altro polo di resistenza delle tipologie capitali posate è rappresentato dalle scritture dei semialfabeti, all'interno delle quali sia il κ, sia il β, sia il μ appaiono tracciati secondo il modello tradizionale in più tempi e i legamenti interni alle lettere o fra lettere contigue sono praticamente assenti.

Un altro, e importante fenomeno, andrebbe indagato: quello, cioè, della compresenza nelle scritture documentarie ed usuali di più forme, capitali e corsive, di tutte e tre le lettere prese in esame, anche se in modo assai più frequente per il κ e per il β rispetto al μ; fenomeno che si verifica sin dall'inizio del processo di corsivizzazione (cf. κ n. 1) e che si formalizza poi nelle scritture documentarie del III-IV secolo d.C., ove, almeno in alcuni casi, l'alternanza delle varianti sembra obbedire a criteri funzionali: le forme capitali con il compito di sottolineare l'evidenza di un nome o dell'inizio del testo o di un rigo, quelle minuscole con il compito di indicare le cifre o, all'interno del testo, di permettere i legamenti.

In questa prospettiva le notevoli novità proposte dalla corsiva cancelleresca del secolo VI trovano la loro spiegazione nella esasperata ricerca di una precisa identità grafico-formale, che corrisponde alla intensificazione quantitativa della documentazione e alla riorganizzazione territoriale e burocratica giustinianea che caratterizzano il periodo. Si tratta però di novità di breve respiro, destinate a declinare prima ed a scomparire poi con il VII secolo e con il crollo della dominazione bizantina in Egitto. Al contrario, nell'ambito della corsiva dell'uso le forme corsive resistevano immutate ormai da molti secoli, garantite dalla loro funzionalità di legamento; ad esse si era più di recente unito, nel nuovo sistema corsivo che si veniva formando, il μ minuscolo, che offriva anch'esso il vantaggio di una facile possibilità di legamento posteriore in senso sinistrogiro. Al di là di ogni revival capitale e di ogni stilizzazione cancelleresca, erano evidentemente esse le forme del futuro, destinate ad entrare in modo funzionale e stabile nella nuova minuscola posata già nel secolo VII-VIII[42].

Una interpretazione come quella che abbiamo or ora abbozzato e che ha un valore del tutto ipotetico e provvisorio, ci fa intuire quanto l'evoluzione del sistema grafico greco verso forme rinnovate sia stata lunga e complessa e sia stata influenzata da fattori diversi; quanto attivamente in questo travaglio abbiano operato da una parte fattori di cambiamento in senso semplificatorio, rappresentati dalle tendenze corsive delle scritture usuali; e dall'altra fattori di conservazione, rappresentati dai modelli scolastici e dalla tradizione librario-epigrafica; o ancora quanto abbiano giocato, su un loro autonomo piano di elaborazione, fattori di pura stilizzazione, come quelli coltivati nelle maggiori e minori cancellerie; e come alla fine si sia imposto nell'uso documentario e più ancora in quello librario un sistema grafico già a lungo elaborato in precedenza a livello di uso quotidiano e di uso burocratico. Ed è probabile che tale affermazione sia stata facilitata, almeno in parte, dal fatto che le forme minuscole corsive, qualsiasi ne fosse la matrice, permettevano, al contrario di quelle capitali, l'esecuzione di legamenti sinistrogiri, cioè eseguiti per il basso, che risultavano di esecuzione più spontanea e più facile di quelli destrogiri o per alto che erano propri della capitale corsiva e delle can-

p. 509). In effetti intorno alla metà del III secolo a.C. molte testimonianze usuali e informali, dai conti alle lettere private, alle minute, mostrano una certa inclinazione a destra dello scritto e l'uso di numerose e a volte precipitose legature per alto, capaci di coinvolgere in un unico tempo di esecuzione due, tre e a volte anche quattro lettere di seguito: cf. C.C. Edgard, *Zenon Papyri*, I, Le Caire 1925, tavv. I, II, XXIII; II, ibid. 1926, tav. VIII; IV, ibid. 1931, tav. VIII (lettera non datata); cf. anche R. Seider, *Zur Paläographie der ältesten griechischen Papyri der Papyrussammlung der staatlichen Museen Berlin*, in *Festschrift zum 150 Jahrigen Bestehen der Berliner ägyptischen Museums*, Berlin 1975, p. 424 e tav. 69; e, più in generale, sul valore delle testimonianze documentarie ed usuali in corsiva per lo studio della storia della scrittura greca, G. Cavallo, *Note sulla scrittura greca corsiva*, in *Scriptorium*, XXII (1968), pp. 291-94 (ivi in particolare per l'età tolemaica, p. 292).

42. Cf. per questo C.M. Mazzucchi, *Minuscole greche corsive e librarie*, in *Aegyptus*, LVII (1977), pp. 166-89.

celleresche più elaborate[43]; e ciò fu parzialmente posto in rilievo nel suo contributo al convegno del 1974 da Alain Blanchard[44].

9. Quali sono le indicazioni di natura metodologica e di prospettiva che derivano dalla sommaria indagine di cui ho or ora riferito risultati e conclusioni? Più o meno le stesse su cui richiamavo l'attenzione all'inizio di questa mia relazione, anche se meglio precisate e meglio documentate.

Sembra dunque confermato che la matrice del più grande ed evidente mutamento grafico intervenuto nella scrittura greca, e cioè la sostituzione di un sistema minuscolo ad un sistema capitale, sia da rintracciare nelle vicende tumultuose e contrastate che hanno plasmato e modificato le forme grafiche usuali e documentarie fra età ellenistica e tarda antichità; cosicché la paleografia greca per acquistare la reale dimensione storica del proprio oggetto di ricerca non può non rivolgersi allo studio della produzione scritta dal mondo antico, conquistando in un colpo solo e nella loro interezza le nuove frontiere delimitate dai «tempi lunghi» della storia della scrittura greca.

La constatazione dell'esistenza, all'interno del panorama grafico complessivo, di isole di conservazione rappresentate dalla pratica scrittoria scolastica e dalle tipizzazioni o canonizzazioni librarie ed epigrafiche (qui più presupposte che indagate) ha d'altra parte confermato come l'analisi grafica non possa e non debba mai essere limitata ad un singolo filone di testimonianze, ma debba abbracciare, almeno potenzialmente ed a livello di consapevolezza, oltre che di conoscenza, la globalità della produzione scritta; è infatti all'interno di essa che si formano, agiscono e interagiscono tendenze contrastanti e che si elaborano, sotto influenze diverse, modificazioni di segni, forme nuove, tipizzazioni, canoni. È questo, appunto, il significato più profondo ed originale della visione dinamica, e non statica, della scrittura, basata più sulla individuazione di tendenze generali che non di tipi singoli, che Giorgio Cencetti anticipò per la paleografia latina nel 1948[45] e cui informò poi la sua produzione paleografica[46].

43. Come in quella della già ricordata lettera del prefetto d'Egitto Subatianus Aquila del 209 d.C., di cui Cavallo, *La scrittura* cit.

44. Blanchard, *Les origines lointaines* cit.

45. G. Cencetti, *Vecchi e nuovi orientamenti nello studio della paleografia*, in *La Bibliofilia*, 50 (1948), pp. 4-23.

46. Cf. il bilancio fattone da A. Pratesi, *Giorgio Cencetti dieci anni dopo: tentativo di un bilancio*, in *Scrittura e civiltà*, 4 (1980), pp. 5-17; e ora Supino Martini, *La paleografia latina* cit., pp. 37-47.

Una visione dinamica della storia della scrittura non può che basarsi su una precisa e minuziosa analisi formale di tipo grafico, che dei segni e dei complessi di segni (dei legamenti multipli, cioè) studi tecniche di esecuzione e tratteggi; si è visto infatti come proprio l'individuazione di una comune tendenza ad un certo tipo di legamenti facili da eseguire possa essere invocata come parziale interpretazione di un decisivo cambiamento di sistema grafico.

D'altra parte è pur vero che strutture e sistemi grafici non si formano e non si modificano senza l'intervento e la partecipazione degli scriventi, intesi individualmente e collegialmente; sia cioè come individui caratterizzati da precisi elementi culturali e sociali, il cui peso risulta di volta in volta determinante a livello di capacità scrittorie e di scelte grafiche; sia come massa, in quanto differenti percentuali di alfabetismo attivo finiscono per orientare in modo diverso le tendenze fondamentali che regolano lo svolgimento storico di una scrittura; non può essere un caso che i mutamenti più rilevanti delle tre lettere prese qui in esame si siano verificati in epoche di notevole diffusione della documentazione privata e perciò dell'alfabetismo nel mondo ellenistico prima e in quello romano poi; e in particolare nei periodi nei quali più organizzata e capillare nella società egiziana fu la presenza della burocrazia degli uffici medi e minori d'ogni genere e natura, veri e propri covi di scriventi professionali anonimi, ma ricchi di vivacissima inventiva corsivizzante, nella naturale e quotidiana ricerca di processi di scrittura sempre più economici e sempre più rapidi. Il paleografo, dunque, non può trascurare l'aspetto rappresentato da una parte dalla personalità socioculturale degli scriventi e dall'altra dal grado di immanenza della scrittura nella società; rischierebbe, altrimenti, di lasciarsi sfuggire la comprensione dei maggiori e più evidenti fenomeni di mutamento verificatisi in campo grafico.

Questo mio è dunque un invito alla paleografia greca a trasformarsi in una disciplina «à part entière», per ripetere la celebre espressione di Lucien Febvre[47]; liberandosi dai legami troppo stretti e troppo condizionanti che ancora oggi la rendono «ancilla» di discipline ad essa sostanzialmente estranee per oggetto di studio e per metodologie di indagine, come la filologia classica e quella bizantina da una parte e la papirologia e la codicologia dall'altra.

47. Parafrasando il titolo di un suo libro di saggi: *Pour une histoire à part entière*, Paris 1962.

β

1 256/5 a.C. PSI 509	2 223/2 a.C. P. Ber. 13507	3 162 a.C. P. Vat. 2289	4 110 a.C. PSI 1018
5 109 a.C. PSI 1021	6 33-30 a.C. P. Ryl. 73	7 13 d.C. P Med. inv. 6842	8 52/3 d.C. PSI 692
9 113 d.C. P Turner 20	10 167 d.C. P Bouriant 42	11 199 d.C. P Berol. 6925	12 P Lond. 1158
13 251 d.C. P Dura 29	14 272 d.C. P Oxy. 2904	15 295 d.C. P Lond. 748	16 321/2 d.C. P Vindob. G 2079b
17 330 d.C. P Lond. 977	18 470 d.C. P Vindob. G 13239+ 17808+20703+29647	19 517 d.C. P Flor. III 281	20 541 d.C. P Cairo Byz. II
21 551 d.C. P Gen. inv. n. 210	22 574 d.C. Byz. P Münch. 1	23 613 d.C. PSI 62	24 704 d.C.(prima del) PSI 1266

κ

1 257 a.C. Zenon P 59044	2 251 a.C. P. Lille 43	3 224 a.C. Sorbonne 38	4 108 a.C. P Lond. 881
5 22 a.C. P Oxy. 1061	6 8 d.C. P. Med. inv. 68.87	7 135 d.C. P Ryl. II,157	8 178 d.C. PSI 961
9 185 d.C. BGU I 102	10 209 d.C. P Berol. 11532	11 214/5 d.C. P Oxy. 3243	12 330 d.C. P Lond. 977
13 359 d.C. P Berol. 5024	14 439 d.C. P Rain. 2120b	15 465 d.C. PSI 768	16 475 d.C. P Rain. 30080
17 513 d.C. P Rain. 1610	18 538 d.C. P Lond. 1000	19 552 d.C. P Lond. 776	20 583 d.C. Byz. P Münch. n.6
21 585 d.C. Byz. P Münch. n.9	22 599 d.C. P Berol. 7027	23 605 d.C. P Berol. 6825	24 699 d.C. P Merton 100

μ

1 101 d.C. Wisc. P n. 69	2 199 d.C. P Berol. 6925	3 209 d.C. P Berol. 11532	4 214/5 d.C. P Oxy. 3243
5 217 d.C. P Osl. 25	6 225 d.C. P Oxy. 2848	7 325 d.C. P Vindob. G. 19799/19800	8 330 d.C. P Lond. 977
9 340-350 d.C. P Oxy. 3397	10 346-350 d.C. P Lond. 234	11 424/5 d.C. P Med. inv. 69.07	12 525 d.C. P Berol. 11064
13 551 (?) d.C. P Gen.Inv.n.210	14 566 d.C. PSI 191	15 591/2 d.C. P Warren 10	16 599 d.C. P Berol. 7027
17 616 d.C. P Lond. 483	18 704 d.C. (prima del) PSI 1266		

MARTIN SICHERL

HANDSCHRIFTENFORSCHUNG UND PHILOLOGIE

Paläographie und Kodikologie, die ich hier unter der Bezeichnung Handschriftenforschung zusammenfasse, haben sich aus der Philologie und weitgehend im Zusammenhang mit ihr entwickelt, haben sich aber im Laufe der Zeit aus ihrem Verhältnis als bloße Hilfswissenschaften der Philologie, als Ancillae philologiae, gelöst und sind in den Rang selbständiger kulturgeschichtlicher Disziplinen aufgestiegen[1], verleugnen aber ihre Herkunft aus der Philologie nicht und haben den Zusammenhang mit ihr nie aufgegeben. Zwischen beiden besteht das Verhältnis einer fruchtbaren Interdependenz. Wie die Philologie aus der Handschriftenforschung dauernd Nutzen zieht, so wird dieser auch von der Philologie neues Blut zugeführt durch die Fragen, die die Überlieferung der antiken und der byzantinischen Literatur aufwirft. Es ist deshalb kein Zufall, daß unter den Handschrif-

1. Vgl. dazu O. KRESTEN, *Statistische Methoden der Kodikologie bei der Datierung von griechischen Handschriften der Spätrenaissance*, in *Römische Historische Mitteilungen*, 14 (1972), S. 23-24 mit A. 1-2.

tenforschern sich nicht wenige Philologen befinden, gleich ob auf klassischem, patristischem oder byzantinischem Gebiet, und die meisten übrigen doch wohl als Philologen begonnen haben. In der weitgehenden Personalunion von Philologie und Handschriftenforschung findet deren Interdependenz ihren sichtbarsten Ausdruck.

Von dieser Wechselseitigkeit soll nun die Rede sein, aber wegen der Kürze der Zeit muß ich mich auf denjenigen ihrer Aspekte beschränken, der für den Philologen der wichtigste ist und in dem die Interdependenz am deutlichsten zutage tritt, die Recensio der Texte, also auf den wissenschaftlichen Prozeß, der durch das Medium der erhaltenen Textzeugen auf die Gewinnung der ältesten überlieferten Textgestalt zielt. Und da heute die Philologie mehr die Nehmende als die Gebende ist, werde ich zuerst von dem Nutzen sprechen, den sie aus der Paläographie und der Kodikologie zieht, und dann erst von den Hilfen, die die Philologie der Handschriftenforschung leisten kann.

Der Prozeß der Recensio erfordert zunächst nicht nur die Fähigkeit, die vielfältigen Schriftformen der Textzeugen richtig zu entziffern, also die Kenntnis der Paläographie, sondern auch der vielfältigen Weisen der Korrumpierung der Vorlage beim Vorgang des Kopierens. Die Ursachen dieser Korrumpierung reichen tief in das Gebiet der Psychologie hinein, aber an ihrem Ausgangspunkt stehen die eigentlich paläographischen, die falschen Entzifferungen der Vorlage durch den Kopisten. Diese Verlesungen sind, mit der nötigen Vorsicht gehandhabt, ein wichtiges Mittel zur Eliminierung der wertlosen Codices descripti, also solcher Textzeugen, die von erhaltenen abgeschrieben sind. Eine genaue Kenntnis der Verlesungen, also der Majuskel- und Minuskelfehler, ist aber nicht nur für die Ausschaltung wertloser Textzeugen und damit für die Recensio von Bedeutung, sondern — wie die Kenntnis der Fehlergenese überhaupt — auch als Schlüssel für die Korrektur der Fehler der durch die Recensio gefundenen ältesten Textgestalt, also für die Examinatio, die danach fragt, ob der überlieferte Text original ist oder nicht, und für die Constitutio textus, die Herstellung der möglichst originalen Textgestalt, durch Variantenwahl oder Konjektur. Je größer die paläographische Kenntnis und Erfahrung des Textkritikers ist, desto öfter wird es ihm — ceteris paribus — gelingen, in einer sinnvollen Variante die Korruptel zu erkennen und aus einer Korruptel, ob sinnvoll oder sinnlos, die originale Lesart durch den schöpferischen Akt der Divinatio zu finden. Man muß zugeben, daß die Philologen die notwendigen paläographischen Voraussetzungen in unterschiedlichem Maße besitzen und nicht selten die fehlende Sachkenntnis durch haltlose Spekulationen zu ersetzen versuchen. Nicht zu Unrecht nennt Martin L. West[2] solche Spekulationen den verbreitetsten Fehler der Emendation im 20. Jahrhundert und fügt hinzu, daß das paläographische Kriterion gerade von denen bevorzugt wird, deren paläographische Kenntnisse gering sind.

Wir besitzen heute genug Leitfäden der Textkritik und Fehlersammlungen, in denen die wichtigsten paläographischen Fehlertypen verzeichnet und durch Beispiele belegt sind, aber ich meine, daß hier die Möglichkeiten noch keineswegs ausgeschöpft sind. Als Beispiel möchte ich die in der Minuskel nicht seltene Verlesung von Delta zu Sigma und umgekehrt nennen, die bis vor kurzem unbeachtet blieb, weil sie ohne paläographische Erfahrung als solche nicht erkannt werden kann und doch den Weg zur richtigen Textherstellung zu weisen vermag[3]. Ich meine deshalb, daß eine umfassende Sammlung nachweisbarer Verlesungen der griechischen Schrift in den verschiedenen Zeiten, unter denen natürlich immer die der Kompendien und Ligaturen eine besondere Rolle spielen, für den Textkritiker von großem Nutzen sein könnte.

Das Vitium contrarium der Philologen, das aus der Überspannung der Virtus ihres Metiers kommt, ist, daß sie oft glauben, sich auf ihr Stilgefühl mehr verlassen zu können als auf noch so sichere paläographische Argumente. Wenn in jungen Handschriften schwach überlieferte Verse sich in Lücken der ältesten Überlieferung vollkommen einpassen und die Ursache ihres Ausfalls im Homoioteleuton oder Homoiarchon offen zutage liegt[4], ist es schwer verständlich, wenn die paläographischen Argumente mit stilistischen, die doch immer ein subjektives Moment enthalten und deshalb unsicher bleiben, vom Tisch gewischt werden[5].

---

2. *Textual criticism and editorial technique*, Stuttgart 1973, S. 58-59.

3. *Kritisches zum Hymnencorpus Ψ*, in *Hermes*, 88 (1960), S. 121-123; vgl. auch G. Zuntz, *An inquiry into the transmission of the plays of Euripides*, Cambridge 1965, S. 181.

4. *Vermeintliche Versinterpolationen in Ovids Heroides*, in *Hermes*, 91 (1963), S. 190-212 und dazu H. Merklin, *Arethusa und Laodamia*, in *Hermes*, 96 (1968), S. 482-485; E. Oppel, *Ovids Heroides. Studien zur inneren Form und zur Motivation*, Diss. Erlangen-Nürnberg 1968, S. 118, A. 12, 19, 20; M. D. Reeve, in *Classical Review*, 24 (1974), S. 63; E. Courtney, in *Gnomon*, 46 (1974), S. 411.

5. G. Luck, *Untersuchungen zur Textgeschichte Ovids*, Heidelberg 1969, S. 18, 22-24; *P. Ovidii Nasonis Epistulae Heroidum*, ed. H. Dörrie, Berolini et Novae Eboraci 1971 (*Texte und Kommentare*, 6).

Die Bedeutung der Majuskelfehler für die Recensio der griechischen Texte ist seit langem bekannt, ihre Beobachtung hat aber gerade in der jüngsten Zeit zu überraschenden Ergebnissen geführt. So konnte mit ihrer Hilfe nachgewiesen werden, daß Teilsammlungen der hippokratischen Schriften gesondert transliteriert, und, wie Jean Irigoin zeigen konnte[6], erst im 10. Jh. zu großen Corpora vereinigt wurden und nicht, wie man geglaubt hatte, aus einem antiken Corpus herzuleiten sind. Etwas ähnliches ergibt sich in kleinerem Maßstab bei den Gedichten Gregors von Nazianz. Auch hier sind offenbar die bis dahin getrennten Sammlungen der episch-elegischen und der jambischen Gedichte erst seit dem 10. Jh. zu einem Corpus vereinigt worden, wie es der Laur. VII 10 repräsentiert, der seinerseits ohne Nachkommen geblieben ist, während die Teilsammlungen immer weiter kopiert und aus ihnen immer neue Auswahlen gebildet wurden.

Von grundlegender Bedeutung für die Recensio ist die Feststellung des Alters und der Herkunft eines Textzeugen. Durch die Bereitstellung von großen Tafelwerken datierter Handschriften wie denen Alexander Turyns, neben die soeben die Specimina Sinaitica von D. Harlfinger und seinen Mitarbeitern getreten sind, und durch die Unterscheidung bestimmter Schriftstile und deren zeitliche Abgrenzung und örtliche Fixierung[7], aber auch durch die Beobachtung der

6. *Tradition manuscrite et histoire du texte. Quelques problèmes relatifs à la collection hippocratique*, in *Revue d'histoire des textes*, 3 (1973), S. 1-13; DERS., *La collection hippocratique et son rôle dans l'histoire de la médicine*, Colloque de Strasbourg (23-27 octobre 1972), Leiden 1975 (*Travaux du Centre de Recherche sur le Proche-Orient et la Grèce Antiques*,10), S. 3-18; DERS., *L'Hippocrate du Cardinal Bessarion (Marcianus graecus 269 [533])*, in *Miscellanea Marciana di studi Bessarionei*, Padova 1976 (*Medioevo e Umanesimo*, 24), S. 169-175; DERS., *Quelques réflexions sur le concept de l'archétype*, in *Revue d'histoire des textes*, 7 (1977), S. 240-241.

7. Vgl. dazu die einschlägigen Beiträge in *La paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977 (*Colloques Internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique*, 559. Paris, 21-25 octobre 1974); ferner H. HUNGER - O. KRESTEN, *Archaisierende Minuskel und Hodegonstil im 14. Jahrhundert*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 29 (1980), S. 187-236; G. PRATO, *Scritture arcaizzanti della prima età dei Paleologi e loro modelli*, in *Scrittura e civiltà*, 5 (1981), S. 105-147 jeweils mit weiterer Literatur.

Schriftentwicklung bestimmter Schreiber[8], leistet die Paläographie der Philologie wertvolle Hilfe. Der Gewinn, den der Philologe aus einem Werke wie dem von der Wiener Akademie herausgegebenen neuen Repertorium der Kopisten[9] für die Identifizierung von Schreibern, für die Datierung und für die Handschriftengeschichte haben wird, ist noch gar nicht abzusehen. Seine Textbände bieten mit den Entstehungsdaten der Kopien ein festes chronologisches Gerüst, der Tafelband und die Schriftanalysen ein in Zukunft unentbehrliches Vergleichsmaterial. Daß es auf der unmittelbaren Einsicht in alle verzeichneten Handschriften beruht und die Verfasser sich durch die Sicherheit ihres Urteils auszeichnen, ist ein besonderer Vorzug des großen Werkes, der seine Zuverlässigkeit in unvergleichlicher Weise über seinen Vorgänger hinaushebt, der dennoch über viele Jahrzehnte wertvollste Dienste geleistet hat und bis zur Fertigstellung des Repertoriums leisten wird. Kein Philologe, der einen griechischen Autor ediert, wird an diesem Werke vorbeigehen können. Welche Bedeutung gerade die Identifizierung von Schreibern für die Textkritik und die Textgeschichte haben kann, ist in den letzten Jahrzehnten am Beispiel des Demetrios Triklinios durch die Arbeiten von Alexander Turyn zu Euripides und von W. J. W. Koster zu Aristophanes besonders deutlich geworden[10]. Sie kann auch zur richtigen Datierung einer Handschrift führen und damit das Ergebnis philologischer Recensio bestätigen, dem die Datierung auf Grund der paläographischen Kriterien allein zu widersprechen scheint[11].

8. A. TURYN, *Dated Greek manuscripts of the thirteenth and fourteenth centuries in the libraries of Italy*, I, Urbana 1972, S. 124-125; *Demetrius Triclinius and the Planudean Anthology*, in *Λειμών. Προσφορὰ εἰς τὸν καθηγητὴν Ν. Β. Τωμαδάκην* (*Epeteris Hetaireias Byzantinon Spoudon*, ΛΘ-Μ [1972-1973]), Athen 1973, S. 412.

9. *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600*, I. *Handschriften aus Bibliotheken Großbritanniens*, A. *Verzeichnis der Kopisten* von E. GAMILLSCHEG — D. HARLFINGER, B. *Paläographische Charakteristika* von H. HUNGER, C. Tafeln, Wien 1981 (*Österreichische Akademie der Wissenschaften, Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik* 3, 1 A-C).

10. A. TURYN, *The Byzantine manuscript tradition of the tragedies of Euripides*, Urbana 1957 (*Illinois Studies in Language and Literature*, 43), S. 188-205; W. J. W. KOSTER, *Autour d'un manuscrit d'Aristophane écrit par Démétrius Triclinius*, Groningen 1957.

11. N. G. WILSON, *A puzzle in stemmatic theory solved*, in *Revue d'histoire des textes*, 4 (1974), S. 139-142.

Von nicht geringerer Bedeutung als die Paläographie ist für den Philologen die Kodikologie, die mit der Katalogisierung und Beschreibung der Textzeugen beginnt. Erst durch diese wird die systematische Erfassung und Auswertung der Textzeugen möglich, ja sie erschließt uns laufend neue Texte selbst, jedenfalls auf patristischem und byzantinischem Gebiet. Hier gilt im Prinzip dasselbe wie für die Texte der Renaissanceautoren, die Paul Oskar Kristeller in seinem Iter Italicum neu erschlossen hat und die die Erforschung der Geistesgeschichte der Renaissance in allen ihren Aspekten und Verzweigungen erst ermöglichen werden[12]. Andererseits stellt die steigende Berücksichtigung der kodikologischen Fakten in den modernen Katalogen wichtiges Material für die Recensio zur Verfügung. Man braucht hier nur die vatikanischen Kataloge des ausgehenden 19. Jh. mit dem von Paul Canart[13] zu vergleichen, um des gewaltigen Fortschrittes gewahr zu werden, der sich hier vollzogen hat.

Die äußere Beschaffenheit eines Textzeugen kann sichere Entscheidungen von Fragen der Recensio bringen, die mit philologischen Argumenten nicht überzeugend gelöst werden können. So haben zahlreiche Philologen hundert Jahre lang über die Vollständigkeit der Inhaltsangaben des epischen Zyklus durch Proklos in dem berühmten Ilias-Codex A, Marc. gr. 454, mit inneren Kriterien räsoniert und seit Christian Gottlob Heyne immer wieder einen Textverlust durch Blattausfall angenommen. Erst die Beobachtung der kodikologischen Details am «lebenden Objekt», wie Liniierung und Faltung des Pergaments nach Haar- und Fleischseite, hat nach hundert Jahren schließlich den unwiderleglichen Beweis erbracht, daß nichts fehlt[14]. Vor dem unbestechlichen kodikologischen Zeugnis brachen die philologischen Spekulationen wie ein Kartenhaus zusammen.

12. *Iter Italicum* I-III, Leiden 1963-1983; *Handschriftenforschung und Geistesgeschichte der Renaissance*, Wiesbaden 1982 (*Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften und der Literatur Mainz*, Geistes- u. Sozialwissenschaftliche Klasse 1982,7).

13. *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae codices manuscripti recensiti iussu Pauli VI. Codices Vaticani Graeci. Codices 1745-1962*. I. *Codicum enarrationes* II. *Introductio, Addenda, Indices*, Bibliotheca Vaticana 1970-73.

14. Vgl. A. Severyns, *Recherches sur la Chrestomathie de Proclos* III. *La Vita Homeri et les sommaires du Cycle* I. *Étude paléographique et critique*, Paris 1953 (*Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liege*, 132), S. 77-98.

Die äußere Beschaffenheit eines Zeugen kann aber bekanntlich auch schlagende Beweise für das Verwandtschaftsverhältnis zweier oder mehrerer Zeugen liefern. Textlücken, die ihre Erklärung finden in der Überspringung einer Zeile eines Prosatextes durch den Kopisten, im Blattausfall, in der Überschlagung eines Blattes beim Umblättern oder in mechanischer Beschädigung der Vorlage sind die sichersten Beweise für die Abstammung eines Zeugen von einem anderen. Besonders wichtig sind solche Indizien dann, wenn sie einen Zeugen als die Quelle aller anderen, also als den Archetyp, erweisen wie im Falle des Lysias[15] oder wenn die Abstammungsverhältnisse durch Kontamination verunklärt sind. So hat Alexander Turyn[16] im Vind. phil. gr. 48 die Vorlage der Editio princeps des Sophokles sehen wollen, kodikologische Merkmale erweisen jedoch den Leninopolitanus gr. 731 als solche, aber dieser wurde mit dem Vindobonensis verglichen und hat dessen Lesungen als Kollationsvarianten in sich aufgenommen, und diese haben im Druck die Lesungen des Leninopolitanus verdrängt[17]. Ein interessantes Beispiel bietet auch die Überlieferung der Gedichte Gregors von Nazianz insofern, als aus dem Hierosolym. Hag. Sab. 419 fast alle Varianten einschließlich eklatanter Fehler und sogar von Lücken in den Hierosolym. Taph. 254 eingegangen sind, so daß man diesen aus jenem herleiten würde, wenn er nicht eine im Vat. gr. 497 durch Blattausfall entstandene Lücke aufwiese, die aus dem Kollationsexemplar nicht geschlossen werden konnte[18].

15. H. Sauppe, *Epistola critica ad Godofredum Hermannum*, Lipsiae 1841.

16. *Studies in the manuscript tradition of the tragedies of Sophocles*, Urbana 1952 (*Illinois Studies in Language and Literature*, 36), S. 175-176; danach auch A. Dain, *Sophocle* I, Paris 1955, S. XLV; H. Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek* I, Wien 1961 (*Museion* N. F. 4, 1, 1), S. 171.

17. W. Beneševič, *Das Original der Ausgabe «Sophoclis tragoediae septem» 1501 von Aldus Manutius*, in *Philologische Wochenschrift*, 46 (1926), S. 1145-52; B. L. Fonkič, *Über die handschriftliche Vorlage des Textes der Aldina der Tragödien des Sophokles*, in *Vizantijskij Vremennik*, 24 (1964), S. 109-120 (russisch); vgl. *Griechische Handschriften und Aldinen*. Die Aldinen ausgewählt und erläutert von M. Sicherl, 1978, S. 136-137, Nr. 51 mit Abb. 52 (*Ausstellungskatalog der Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel*, 24).

18. N. Gertz, *Die handschriftliche Überlieferung der Gedichte Gregors von Nazianz* 2. *Die Gedichtgruppe* I. *Mit Beiträgen* von M. Sicherl (*Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, Reihe 2,4), S. 106f.

Aber auch unscheinbare externe Indizien können sichere Lösungen von Fragen der Recensio bringen, die philologisch nicht überzeugend beantwortet werden können. Der endgültige Beweis der Abhängigkeit des Codex P von L in den alphabetischen Stücken des Euripides kommt nach Zuntz von einem Stückchen Stroh im Papier von L, das P als Kolon «verlas»[19]. Wenn dem so ist, wird dadurch eine philologische Kontroverse von achtzig Jahren beendet. Da an dieser Ursache des Kolons aber Zweifel laut geworden sind[20], möchte ich ein wenn auch bescheideneres, aber vielleicht überzeugenderes Beispiel aus eigener Erfahrung hinzufügen. Hätte es für die Abhängigkeit des Vindob. phil. gr. 264 vom Vallic. F 20 noch einen Zweifel gegeben, so wäre er durch die Verlesung des Wortes τελεία zu πελεία (Iambl. De myst. p. 171,17 Parth.) beseitigt worden; die von der Rückseite des Blattes durchdringende Tinte hatte dem τ eine zweite senkrechte Haste hinzugefügt[21]. Die Philologen werden also gerade in Zweifelsfällen gut daran tun, die Handschriften selbst in die Hand zu nehmen und kodikologisch zu studieren[22]. Von besonderer Bedeutung für den Philologen ist auch die Beobachtung Harlfingers, daß die Kopisten mit einer neuen Vorlage eine neue Lagenzählung zu beginnen pflegen[23].

Wie die Paläographie, so können auch externe, kodikologische Kriterien Auskunft geben über Zeit, Ort und Umstände der Entstehung von Textzeugen, ob es nun um die Art des Papiers, die Liniierung, um die Formate der Blätter und die Lagenbildung, um die Ornamentik oder um den Einband geht[24]. Anders als in der schwierigen Materie der Paläographie, wo der Philologe im allgemeinen auf das Urteil des erfahrenen Paläographen rekurrieren muß, kann er mit den Daten und Methoden, die ihm die Kodikologie anbietet, wesentlich selbständiger umgehen. Jean Irigoin hat ihn gelehrt, das orientalische Papier vom westlichen zu unterscheiden[25], und auch bei wasserzeichenlosen Papieren zeichnen sich Möglichkeiten der Datierung ab[26]. Die Methode der Datierung durch Wasserzeichen wurde so vervollkommnet, daß in günstigen Fällen es möglich wird, undatierte Papierhandschriften mit hoher Wahrscheinlichkeit auf ein bestimmtes Jahr einzugrenzen[27]. Freilich hat die Perfektion auch ihren Preis. Je höher die Anforderungen an die Identität zu datierender Papiere mit datierten sind, desto seltener gelingt es, jedenfalls heute noch, ein völlig identisches datiertes Papier zu finden, so daß der Philologe, dem es meist nicht wie etwa dem Historiker auf präzise Datierung ankommt, immer noch gerne zum alten Briquet greift, der ihn selten im Stich läßt. Dabei können Kriterien historischer oder philologischer Art die durch die Wasserzeichen festgestellte Datierungsspanne einengen oder korrigieren. Das mag freilich eher für junge Textzeugen gelten, für

19. G. Zuntz, *An inquiry into the transmission of the plays of Euripides*, London 1965, S. 13-15; dazu N. G. Wilson, in *Gnomon*, 38 (1966), S. 334-35; H. Lloyd-Jones, in *Classical Review*, N. S. 16 (1966), S. 156; vgl. auch M. D. Reeve, in *Classical Philology*, 62 (1967), S. 250; St. G. Daitz, in *Classical Weekly* 59, (1966), S. 160.

20. J. Irigoin, in *Journal of Hellenic Studies*, 87 (1967), S. 144; A. Tuilier, *Recherches critiques sur la tradition du texte d'Euripide*, Paris 1968, S. 200,4; vgl. auch J. Lens, in *Emerita*, 38 (1970), S. 236.

21. M. Sicherl, *Die Handschriften, Ausgaben und Übersetzungen von Iamblichos De mysteriis*, Berlin 1957 (*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, 62), S. 39.

22. Vgl. auch H. Hunger, in *Byzantinische Zeitschrift*, 59 (1966), S. 112.

23. D. Harlfinger, *Die Textgeschichte der pseudo-aristotelischen Schrift Περὶ ἀτόμων γραμμῶν. Ein kodikologisch-kulturgeschichtlicher Beitrag zur Klärung der Überlieferungsverhältnisse im Corpus Aristotelicum*, Amsterdam 1971, S. 28-31.

24. Vgl. dazu die einschlägigen Beiträge in *La paléographie grecque et byzantine* cit.; ferner: P. Canart, *Les manuscrits copiés par Emmanuel Provataris (1546-1570 environ). Essai d'étude codicologique*, Città del Vaticano 1964 (*Studi e Testi*, 236 = *Mélanges E. Tisserant*, 6); O. Kresten, *Statistische Methoden der Kodikologie bei der Datierung von griechischen Handschriften der Spätrenaissance*, in *Römische Historische Mitteilungen*, 14 (1972), S. 23-63.

25. *Les premiers manuscrits grecs écrits sur papier et le problème du bombycin*, in *Scriptorium*, 4 (1950), S. 194-202 = *Griechische Kodikologie und Textüberlieferung*, herausgegeben von D. Harlfinger, Darmstadt 1980, 132-143; *Papiers orientaux et papiers occidentaux*, in *La paléographie grecque et byzantine* cit., S. 45-54.

26. J. Irigoin, *Les débuts de l'emploi du papier à Byzance*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 46 (1953), S. 314-319; weitere Literatur zur Datierung wasserzeichenloser Papiere bei D. Harlfinger, *Griechische Kodikologie und Textüberlieferung* cit., S. 168, A. 60.

27. D. Harlfinger, *Zur Datierung von Handschriften mit Hilfe von Wasserzeichen*, in *Griechische Kodikologie und Textüberlieferung* cit., S. 144-169; J. Irigoin, *La datation par les filigranes du papier*, in *Codicologica*, 5, Leiden 1980, S. 9-36.

die die historischen Daten reicher fließen als für die älteren, und damit mehr für die Verbreitung der Texte von Bedeutung sein als für die Textherstellung. Es ist aber zu beachten, daß für die griechischen Texte auch junge Handschriften nicht selten von entscheidender Bedeutung sind; wenn von einem Werk nur ein Exemplar nach dem Westen gekommen und untergegangen ist, nachdem davon Abschriften hergestellt waren, beruht allein auf diesen der Text.

Das Papier gibt darüber hinaus nicht selten Auskunft über den Ort der Entstehung eines Textzeugen und kann damit dem Philologen wichtige Hinweise auf die mögliche Vorlage geben. Letzteres gilt besonders für westliche Papiere, vor allem wenn die Aussagen der Wasserzeichen mit anderen kodikologischen oder historischen Daten kombiniert werden können; solche können sich aus dem Einband und den Vorsatzblättern ergeben. Denn an bestimmten Orten und a fortiori in derselben Werkstatt verwenden die Schreiber oft Papiere gleicher Herkunft[28] und wechseln mit ihrem Aufenthaltsort auch ihre Papiere. So kann man zum Beispiel mit Sicherheit schon vor jedem Textvergleich sagen, daß Papierhandschriften des von Paul Canart identifizierten Kopisten Demetrios Damilas mit dem Adlerwasserzeichen in Florenz entstanden sein müssen, wo diese Papiere gleichzeitig von anderen Schreibern verwendet wurden, und nicht erst in Rom. Im ganzen muß dabei freilich der Verbreitung des Papiers durch den Handel Rechnung getragen werden. Gleiches Papier, gleiches Format, gleiche Lagenbildung und gleicher Schriftspiegel können auch zur Identifizierung von Schreibern beitragen und damit wieder zur Datierung[29].

Für die Filiation kann schließlich die Handschriftengeschichte dem Philologen wertvolle Hilfen geben. So konnte etwa Otto Kresten[30] zeigen, daß eine in Spanien entstandene Handschrift des Chronikons des Ps.-Polydeukes nicht wie man geglaubt hat, aus einem Ambrosianus abgeschrieben sein kann, weil dieser nie in Spanien gewesen sein konnte. Die unmittelbare Vorlage war mit Sicherheit ein Codex des Escorial, der bei dem verheerenden Brand des Jahres 1671 untergegangen ist[31]. Verlorene Zwischenglieder in den Stemmata könnten die Philologen bei besserer Kenntnis der Handschriften- und Bibliotheksgeschichte nicht selten mit den Exemplaren untergegangener Bibliotheken identifizieren. Ich brauche hier nur an die im Jahre 1687 durch Brand vernichtete Bibliothek von S. Antonio di Castello in Venedig zu erinnern, die Rivalin der Marciana, deren Exemplare im 16. Jahrhundert häufig abgeschrieben wurden und deren Texte sich eben durch diese Abschriften oft rekonstruieren lassen[32].

Für eine optimale Erfassung der Abhängigkeiten sind also nicht bloß die Textvarianten zu beachten, sondern die Gesamtheit der Gegebenheiten des Textzeugen, die dem Textkritiker erreichbar sind, also auch die paläographischen und kodikologischen, interne wie externe Indizien[33]. Diese Erkenntnis beginnt sich immer mehr durchzusetzen und hat in der jüngsten Zeit zu exemplarischen Arbeiten geführt. Ich brauche nur an Harlfingers Textgeschichte von De lineis zu erinnern[34]. Die kodikologischen Befunde stellen dabei die abstrakten, gewissermaßen im luftleeren, geschichtslosen Raum auf Grund des Textvergleiches erarbeiteten philologischen Stemmata in den konkreten geschichtlichen Kontext, erfüllen sie mit Blut und Leben und können sie auf diese Weise nicht nur sichern, sondern auch ergänzen, modifizieren und korrigieren. In Fällen, wo der Variantenbefund mehrdeutig ist und keine sichere Lösung zuläßt, können kodikologische Beobachtungen die Entscheidung bringen. Das gilt besonders für die Fälle der Kontamination und Interpolation[35].

Schöpft man alle paläographischen, kodikologischen und histo-

28. Vgl. HARLFINGER, *Textgeschichte* cit., S. 31-33; *Zur Datierung von Handschriften* 160-161; M. SICHERL, *Parerga zu griechischen Kopisten der Renaissance*, in *Studi in onore di Aristide Colonna*, Perugia 1982, S. 276-281. Das gilt besonders auch für die Schreiber für Diego Hurtado de Mendoza in Venedig in den Jahren 1539-1547.

29. *Parerga zu griechischen Kopisten* cit., S. 273-276.

30. *Andreas Darmarios und die handschriftliche Überlieferung des Pseudo-Julios Polydeukes*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 18 (1969), S. 137-165.

31. Auf ein bemerkenswertes Beispiel für die Lokalisation eines Codex (Vat. gr. 276) auf Grund seiner Benutzung durch einen Übersetzer weist hin J. IRIGOIN, *Tradition manuscrite* cit., 4, A. 3.

32. Welche Probleme sich dabei durch das Ausleihen ergeben können, zeigt der Fall des Codex Grimani 11 = 388, vgl. M. SICHERL, *Der Codex Grimanianus 11 und seine Nachkommenschaft*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 67 (1974), S. 313-336.

33. Vgl. KRESTEN, in *Römische Historische Mitteilungen*, 14 (1972), S. 24, A. 3, der allerdings dem Zitat aus KLEINLOGEL in *Philologus*, 112 (1968), S. 81, das sich auf J. IRIGOIN, in *Revue de philologie*, 80 (1954), S. 211-17 bezieht, einen neuen, umfassenderen Sinn unterlegt.

34. Zitiert oben Anm. 23.

35. S. oben S. 491.

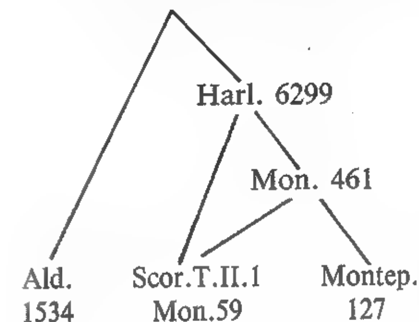
rischen Daten aus, so ist es in günstigen Fällen sogar möglich, ein Stemma oder wenigstens ein Teilstemma der Textzeugen eines Werkes aufzustellen, ohne überhaupt einen Textvergleich angestellt zu haben, besonders wenn man Ergebnisse mit heranziehen kann, die an Werken mit teilweiser Überlieferungsgemeinschaft erzielt wurden. Otto Kresten hat dafür den passenden Ausdruck «kodikologische Stemmatik» geprägt[36]. So ließen sich von fast allen Kopien des Kopisten Valeriano Albini mit kodikologischen Kriterien nicht nur die Vorlagen erschließen, sondern unter Heranziehung bisheriger Resultate philologischer Forschung ganze Teilstemmata der betreffenden Werke aufstellen[37]. Dadurch konnten die auf Grund des Textvergleiches aufgestellten philologischen Stemmata zum Teil bestätigt, zum Teil korrigiert werden, und wo solche noch nicht vorlagen, wurden die kodikologischen Stemmata durch den Textvergleich nachträglich fast immer bestätigt. Gewiß handelt es sich hier um einen besonders günstigen Fall und ganz allgemein kann man sagen, daß die Chancen für ein kodikologisches Stemma umso größer sind, je reicher die Quellen der Zeit- und Handschriftengeschichte fließen. Das ist besonders in der Renaissance der Fall, betrifft dann aber nicht bloß die in der Renaissance entstandenen jungen Handschriften, sondern auch die Wanderungen und die Geschichte der älteren, aus dem Osten in den Westen gelangten, und im Prinzip läßt sich die Methode natürlich auch auf ältere Überlieferungsstufen ausdehnen. Die Fortschritte der Kodikologie und der Byzantinistik werden auch hier die Möglichkeiten immer mehr erweitern. Methodisch ist dabei festzuhalten, daß sich das kodikologische Stemma in jedem Fall dem Textbefund stellen muß und insofern nur subsidiäre Funktion hat[38]. Widersprechen beide einander, so muß dieser Widerspruch durch Aufdeckung seiner Ursachen aufgelöst werden. Dabei kann es sich ergeben, daß das kodikologische Stemma erst zur richtigen Deutung des Variantenmaterials den Weg weist.

36. *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 18 (1969), S. 154-155; 22 (1973), S. 339. Die Einschränkungen, die Kresten für die Leistungen der kodikologischen Stemmatik macht, sind prinzipiell sicher richtig, aber für die Renaissance-Handschriften meines Erachtens zu vorsichtig.

37. *Die Vorlagen des Kopisten Valeriano Albini*, in *Illinois Classical Studies*, 7 (1982), S. 323-358.

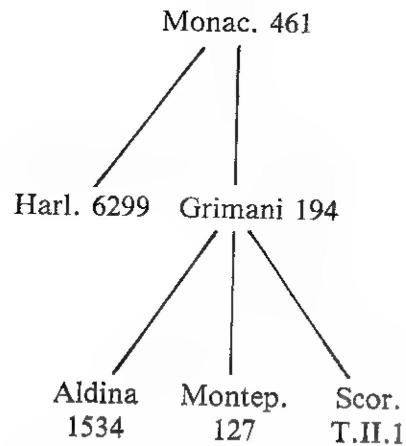
38. Darauf hat schon O. Kresten in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 18 (1969), S. 153 mit Recht nachdrücklich hingewiesen; vgl. auch *Illinois Classical Studies*, 7 (1982), S. 323.

Ein anschauliches Beispiel dafür bietet die Sonderüberlieferung der Reden 21 und 20 des Themistios in fünf Handschriften und der Editio princeps (Aldina) von 1534. Heinrich Schenkl hat auf ein Stemma verzichtet, aber die jüngste Ausgabe, eine Göttinger Dissertation von 1962[39], kommt zu dem Ergebnis, daß die Abstammungsverhältnisse wenigstens teilweise ungewiß seien, weil die Schreiber Lesarten verschiedener Handschriften in ihren Text eingearbeitet hätten, stellt aber ein Stemma auf, dem zufolge der Monac. gr. 461 aus dem Harleianus 6299 stammt und der Montepessulanus 127 aus dem Monacensis. Der Monac. gr. 59 und der Scor. T. II. 1 seien zwar kontaminiert, hingen aber in der Hauptsache vom Harleianus und Monacensis ab. Damit käme man zu dem nebenstehenden Stemma.



Aber der Monac. 461 ist von Ioannes Skutariotes für Marsilio Ficino geschrieben, stammt also nicht aus dem 16. Jh., wie der Verfasser in der Nachfolge von Schenkl annimmt, und der von Petros Hypsilas geschriebene Harl. 6299 ist sicher in Florenz nach dem Exemplar Ficinos geschrieben, da dieser Kopist für Demetrios Chalkondyles arbeitete, der bis 1491 in Florenz lehrte, nicht umgekehrt; dies zeigt auch der Text. Der von Valeriano Albini stammende Montepessulanus ist sicher in Venedig im Kloster S. Antonio di Castello geschrieben, wo der Kopist Bibliothekar war, und dasselbe gilt für den Scorialensis; denn dieser kommt aus dem Besitz des Botschafters Karls V. in Venedig, Diego Hurtado de Mendoza, und ist in seinen übrigen Teilen von Andronikos Nuntzios geschrieben, der sich dabei der Vorlagen von S. Antonio bediente. Die Vorlage beider Handschriften war also

39. S. Oppermann, *Θεμίστιος, I. Εἰς τὸν αὑτοῦ πατέρα II. Βασανιστὴς ἢ φιλόσοφος* (20. und 21. Rede). *Überlieferung, Text und Übersetzung*, Diss. Göttingen 1962. Vgl. dazu *Illinois Classical Studies*, 7 (1982), S. 336-337 mit A. 89.



der heute verlorene Codex Grimani 194, der wiederum wie eine Reihe weiterer Grimani-Codices aus Handexemplaren Ficinos kopiert gewesen sein muß (vgl. unten Anm.69). Der Codex Grimani 194 war sicher auch die Druckvorlage der Editio princeps Trincavellis (vgl. unten S. 508), die mit den genannten Textzeugen geht. Damit kommen wir zu dem nebenstehenden kodikologischen Stemma, in dem nur noch der Monac. 59 fehlt. Dieser zum Teil von Michael Maleas geschriebene und von ihm am 31.3.1550 in Florenz subskribierte Codex könnte seinen Themistios-Text aus Monac. 461 haben; er ist nach Ausweis seiner Wasserzeichen um dieselbe Zeit, jedenfalls nicht vor den 40er Jahren des 16. Jh. geschrieben. Lesungen der zweiten Hand können also auch nicht von der Aldina übernommen worden sein, wie der Herausgeber meint. Da die Wasserzeichen des Monac. 59 aber eher nach Venedig weisen[40], könnte er aus dem Codex Grimani 194 stammen. Da der Monac. 461 jedoch aus Venedig nach Augsburg gelangt sein wird[41], könnte er dort schon um 1550 gelegen und die Vorlage für den Monac. 59 abgegeben haben[42]. Dem kodikologischen Stemma fügen sich auch die mitgeteilten Textvarianten, ohne daß — vielleicht mit Ausnahme des Montepessulanus — Kontamination an-

40. Der Kreis wie bei D. & J. Harlfinger, *Wasserzeichen aus griechischen Handschriften* 1, Berlin 1974, Cercle 52 findet sich in Monac. gr. 49 (Venedig, 1548), Basil. O II 25/I, ff. 1-172, Paris. gr. 473 (Venedig, 1543), Scor. Φ. I. 2, ff. 1-69, Φ. I. 5, ff. 1-200, Harlfinger, Cercle 51 in Scor. Y. I. 12 (Venedig, 1542) und Berol. Phill. 1417. Sie kommen alle aus Venedig und stammen oft von Schreibern, die für Hurtado de Mendoza kopierten.

41. Er taucht zum ersten Mal im Katalog von Ehinger (1633, Sp. 860) auf und kommt möglicherweise aus dem Nachlaß des Manuel Glyzunios. Vgl. dazu *Byzantinische Zeitschrift*, 49 (1956). S. 34-54, besonders 42-43.

42. Die Handschriften Marsilio Ficinos gingen nach dessen Tode (1499) durch sein Testament an seinen Neffen über (P. O. Kristeller, *Supplementum Ficinianum* II, Florentiae 1937, S. 196) und wurden dann zerstreut.

zunehmen wäre. Die Sonderlesungen des Harleianus stammen nicht aus Kollation, sondern sind als Konjekturen zu werten.

Besonderes Interesse können in diesem Zusammenhang die Erstausgaben der griechischen Autoren beanspruchen, die ein wichtiges Stadium in der Textgeschichte bilden, weil sie oft über Jahrhunderte die Vulgata bestimmt haben und in manchen Fällen bis heute nicht überholt sind. Die Philologen haben ihnen deshalb von jeher große Aufmerksamkeit gewidmet und ihre Quellen und damit ihre Stellung im Stemma der Textzeugen zu bestimmen gesucht. Die kodikologische Forschung hat es möglich gemacht, von einer erheblichen Anzahl von Erstausgaben die authentischen Druckmanuskripte zu finden. Sie sind dadurch erkennbar, daß in diesen Handschriften die Verwendung in der Druckerei ihre Spuren hinterlassen hat, Fingerabdrücke des Setzers mit Druckerschwärze und den Vermerk der Seitenumbrüche des Satzes durch den Setzer, zweifellos zu dem Zwecke, bei der Korrektur des Satzes Stellen, die korrigiert werden mußten, im Druckmanuskript leichter zu finden[43].

Die authentischen Druckvorlagen geben uns nicht nur sichere Auskunft über den Primärtext, der der Erstausgabe zugrunde liegt, sondern auch über das Korrektiv, das zusätzlich benutzt wurde, gleich ob dessen Lesungen in das Druckmanuskript eingetragen oder erst in den stehenden Satz eingearbeitet wurden. In beiden Fällen ist es möglich, die Komponenten des kontaminierten Textes der Ausgabe mit Sicherheit voneinander zu scheiden und außerdem den konjekturalen Beitrag des Editors zu isolieren. Auf diese Weise können die aus dem Textvergleich allein gewonnenen Aufstellungen der Philologen nicht selten korrigiert werden. Ich möchte dies am Beispiel einer der zehn Erstausgaben griechischer Autoren zeigen, die der venezianische Arzt und Humanist Vettore Trincavelli in den Jahren 1534-1538 besorgt hat. In dieser Zeit war, besonders durch Aldus Manutius und seine Nachfolger, das Terrain bereits weitgehend abge-

43. Vgl. M. Sicherl, *Die Editio princeps Aldina des Euripides und ihre Vorlagen*, in *Rheinisches Museum*, N. F. 118 (1975), S. 205-225, *Handschriftliche Vorlagen der Editio princeps des Aristoteles (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mainz*, Geistes - und Sozialwissenschaftliche Klasse 1976, Nr. 8); *Die Editio princeps des Aristophanes*, in *Das Buch und sein Haus* 1. *Erlesenes aus der Welt des Buches*, herausgegeben von B. Haller, Wiesbaden 1979, S. 189-231; *Griechische Handschriften und Aldinen* cit., S. 117-149.

grast, die großen Autoren so ziemlich alle gedruckt. Immerhin standen noch wichtige, wenn auch zweitrangige Autoren wie Stobaios, Arrian und andere noch aus. Als Beispiel wähle ich die Ausgabe der Quaestiones des Alexander von Aphrodisias (1536).

Ivo Bruns, der den Text im Supplementum Aristotelicum kritisch ediert hat[44], kam zu dem Ergebnis, daß die Trincavelliana auf einem Gemellus des Marc. IV 10 (= S) beruht, aber mit Hilfe des Marc. gr. 261 (= B) der größte Teil der Lücken der Druckvorlage behoben worden sei. Einem dritten Zeugen seien die Lesungen entnommen worden, die den zweiten Händen von B und von S mit der Trincavelliana gemeinsam sind. Auch dieser Codex habe derselben Familie angehört wie der Marc. IV 10, sei aber an vielen Stellen von einem Gelehrten des 15. Jh. korrigiert worden, dem es nicht an Scharfsinn und Kühnheit gefehlt habe. Unter diesem vermutete Bruns den französischen Philologen Pierre Danès, Professor am neugegründeten Collège Royal, dem Trincavelli die Ausgabe gewidmet hat und dessen Hilfe er in hohen Tönen preist.

Indes, die Wirklichkeit ist viel einfacher als die komplizierte Konstruktion von Bruns. Zunächst hat Bruns, der den Marc. IV 10 selbst kollationiert hat, nicht gemerkt, daß er die authentische Druckvorlage vor sich hatte. Der Gedanke, daß er die Druckvorlage sein könnte, konnte ihm erst gar nicht kommen, weil er ihn ins 16.-17. Jh. datierte, also jedenfalls für jünger hielt als die Druckausgabe; er ist aber aus der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts. Daß Trincavelli den Marc. 261 beigezogen hat, ist von Bruns überzeugend nachgewiesen und ist im übrigen auch nicht verwunderlich. Hat Trincavelli doch für seine Ausgabe des Philoponos in Aristotelis Physica I-III einen Marcianus als Druckvorlage benutzt[45], und für solche Zwecke hatte er sich schon durch seine Vorrede zur Stobaios-Ausgabe den Bibliothekar der Marciana, Pietro Bembo, geneigt zu machen versucht. Die Beweise, die Bruns dafür aufführt, daß die Lesungen der zweiten Hände von S und B nicht diesen selbst, sondern einem dritten Codex entnommen wurden, überzeugen schon aus logischen Gründen nicht und

44. *Alexandri Aphrodisiensis praeter commentaria scripta minora. Quaestiones. De fato. De mixtione*, ed. I. Bruns, Berolini 1892 (*Supplementum Aristotelicum*, II, 2), S. XXIII-XXIV.

45. *Ioannis Philoponi in Aristotelis Physicorum libros tres priores commentaria*, ed. H. Vitelli, Berolini 1887 (*Commentaria in Aristotelem Graeca*, 16), S. XV-XVI.

werden durch den paläographischen Befund vollends widerlegt. Die zweite Hand des Marc. 261 ist nämlich niemand anders als Bessarion selbst, der bekanntlich seine Handschriften, insbesondere philosophische, in vielen Fällen durchgearbeitet und sie dabei nach einem anderen Codex oder konjektural verbessert hat. Kein Geringerer als er ist also Bruns' Gelehrter des 15. Jh., dem es weder an Ingenium noch an Kühnheit gefehlt habe, und seine Varianten sind dann in die Druckvorlage übertragen worden. Trincavelli hat also nur zwei Textzeugen für seine Ausgabe direkt herangezogen und Bruns' dritter Zeuge wäre dann der, mit dessen Hilfe Bessarion sein Exemplar Marc. 261 korrigiert hat. Da der Kardinal seine eigenen Handschriften als Korrektiv zu verwenden pflegte[46], muß jener dritte, da der Archetyp, Marc. gr. 258, nicht in Betracht kommt, einer jener Marciani gewesen sein, die Bruns nicht berücksichtigt hat: 257, 259 oder 260. Hier kann wieder nur der Textvergleich weiterhelfen.

Da der Beitrag des Editors zur Textgestaltung minimal ist, kann die Hilfe, für die sich Trincavelli bei Pierre Danès bedankt, nicht oder wenigstens nicht in erster Linie textkritischer Natur gewesen sein; Trincavelli deutet dies selbst an, wenn er sagt, daß ihm die Ausgabe nicht so sehr wegen der Mühe der Textherstellung, sondern wegen seines fruchtbaren Geistes und seiner hervorragenden Gelehrsamkeit gewidmet werde. Worin also bestand diese Hilfe? Hier kommen uns die Ausführungen von Pierre Hoffmann am gestrigen Tage zu Hilfe[47]. Er hat wahrscheinlich gemacht, daß die geplante Vereinigung der Quaestiones Alexanders mit den Auszügen aus dem Kommentar des Simplikios zu De caelo und anderen philosophischen Texten in dieser Ausgabe auf den Rat des Pierre Danès zurückgeht. Dieser Aristoteliker, der spätestens 1536 nach Venedig kam, dürfte Trincavelli aber nicht nur in diesem Falle beraten, sondern überhaupt die Edition der bis dahin ungedruckten Aristoteles-Kommentare angeregt haben, die Trincavelli in den Jahren 1535 und 1536 herausbrachte, der Kommentare des Ioannes Philoponos zur Physik, zu De anima und zur Ersten Analytik.

46. *Platonismus und Textüberlieferung*, in *Griechische Kodikologie und Textüberlieferung* cit., S. 551.

47. *Sur quelques manuscrits vénitiens de Georges de Selve, leur reliures et leur histoire*. Herr Hoffmann hat mir freundlicherweise anschließend sein Manuskript zur Verfügung gestellt, wofür ich ihm auch hier danken möchte.

Haben wir bisher von dem Nutzen gesprochen, den die Philologie aus der Handschriftenforschung zieht, so müssen wir jetzt umgekehrt einen Blick werfen auf die Förderung der Handschriftenforschung durch die Philologie. Ich möchte mich hier aber nicht in Allgemeinheiten ergehen oder eine Systematik aufzubauen versuchen, sondern an zwei Beispielen zeigen, wie die Handschriftenforschung durch die Ergebnisse philologischer Recensio gefördert werden kann; das zweite soll uns unmittelbar in die Werkstatt kodikologischer Forschung selbst führen. In beiden Fällen war es möglich, durch die Kombination philologisch erarbeiteter Stemmata mit biographischen Daten anonyme Kopisten zu identifizieren und in dessen Folge Fragen der Handschriftengeschichte zu lösen.

Der erste Fall[48] ist relativ einfach. Der anonyme Schreiber hatte die Kopie eines Codex des Kardinals Bessarion abgeschrieben und seine Kopie mit einem Vaticanus verglichen. Dann stellte er von seinem Exemplar zwei Kopien her, deren Entstehung auf spanischem Boden wahrscheinlich gemacht werden konnte. Aus den Lebensumständen des uns als Drucker liturgischer Bücher bekannten Griechen Manuel Glynzunios konnte man schließen, daß er der anonyme Schreiber war. Der Vergleich mit einem autographen Brief bestätigte nicht nur diesen Schluß, sondern auch die Entstehung der beiden genannten Kopien in Spanien und führte weiter zur Entdeckung des Nachlasses des Kopisten in München. Ohne die philologische Vorarbeit der Recensio wäre es weder zur Identifikation des Schreibers noch zur Entdeckung seines Nachlasses und damit zur Aufhellung der Herkunft eines Teiles der Münchener Handschriftensammlung gekommen.

Der zweite Fall ist komplizierter und führt zwar nicht zu einer durch ein authentisches Autograph bestätigten absoluten, aber doch zu einer moralischen Sicherheit des Ergebnisses, an dem nicht mehr gezweifelt werden kann. Ausgehend von historischen Dokumenten zu mehreren Handschriften, insbesondere von den Leihregistern der Vaticana, hat P. Canart[49] in einer bedeutsamen Studie mit Hilfe der von den Philologen erarbeiteten Stemmata einen Schreiber aus der Anonymität herausholen können, der sich ebenso durch seine elegante Schrift wie durch seine Fruchtbarkeit und die Qualität seiner Kopien

48. Vgl. *Manuel Glynzunios als Schreiber griechischer Handschriften*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 49 (1956), S. 34-54.
49. *Démétrius Damilas alias le «Librarius Florentinus»*, in *Rivista di Studi bizantini e neoellenici*, N. S. 14-16 (1977-79), S. 281-347.

auszeichnet, aber nirgends subskribiert hat und allen Versuchen, ihn durch den Schriftvergleich zu identifizieren, getrotzt hatte. Wegen seiner vielen Kopien in Florenz hatte ihm Harlfinger den Namen Librarius Florentinus gegeben. Canart konnte zeigen, daß er kein anderer ist als der Grieche Demetrios Damilas, der uns seit langem als Mitarbeiter am ersten Druck eines griechischen Buches, der Erotemata des Konstantinos Laskaris in Mailand 1476, und von anderen editorischen Aktivitäten her bekannt war.

Im Falle des Sextus Empiricus konnte Canart die Gleichsetzung des Librarius Florentinus mit Demetrios Damilas nicht in der gleichen Weise erreichen wie bei anderen Autoren, weil hier die Abhängigkeiten nicht genügend geklärt waren. Nach den Leihregistern der Vaticana wurde im Januar 1494 nach 3/4 Jahren ein Sextus Empiricus *per Demetrium scribam* zurückgegeben[50]. Nach Ausscheidung der Handschriften, die aus chronologischen oder anderen Gründen nicht in Betracht kamen, blieben fünf übrig, die von Damilas geschrieben sein konnten, darunter zwei von der Hand des Librarius Florentinus. Man kann aber auch hier zu dem sicheren Ergebnis kommen, daß dieser Damilas ist, wenn man den Vermerk der vatikanischen Leihregisters in seiner Gänze berücksichtigt, und außerdem kann dadurch eine weiterreichende Frage der Handschriftengeschichte einer Lösung zugeführt werden, die bisher nicht befriedigend beantwortet werden konnte.

Der Codex des Sextus Empiricus, den Damilas nach 3/4 Jahren der Vaticana zurückgegeben hat, war nämlich nicht von ihm selbst entliehen worden, sondern von *Ioakinus Turrianus, generalis ordinis predicatorum*, der aus dem Kloster SS. Giovanni e Paolo in Venedig hervorgegangen war[51], und eine der beiden Kopien des Librarius Florentinus, die als Kopien des Damilas in Betracht kamen, ist der Marc. gr. IV 26, der aus dem genannten Kloster stammt. Schon daraus kann man vermuten, daß dieser Codex von Damilas im Auftrage des Gioacchino Turriano (oder Della Torre) geschrieben und durch diesen in das Kloster SS. Giovanni e Paolo in Venedig gekommen ist. Diese Vermutung wird sich zur Gewiß-

50. CANART, *Démétrius Damilas* cit., S. 317, dazu S. 307-314.
51. J. QUÉTIF — J. ECHARD, *Scriptores Ordinis Praedicatorum recensiti notisque historicis et criticis illustrati* I, Lutetiae Parisiorum 1719, S. 869-870; A. MORTIER, *Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre des frères prêcheurs* V, Paris 1911, 1-65.

heit verdichten, wenn man die Frage in größerem Zusammenhang betrachtet.

Der Marc. gr. IV 26 gehört nämlich zu einer Gruppe von 20 Codices dieses Klosters, die eine Widmung des Markos Musuros meist an Angehörige venezianischer Adelsfamilien tragen, die in Venedig seine Schüler gewesen zu sein scheinen[52]. Seit der Entdeckung, daß diese Widmungen von der Hand des Musuros stammen, harrt das handschriftengeschichtliche Problem der Lösung, wer der Auftraggeber dieser Kopien war und wie es kommt, daß diese so vielen verschiedenen Adressaten, darunter auch einigen Nichtvenezianern, zugeeigneten Handschriften sich gesammelt in SS. Giovanni e Paolo wiedergefunden haben.

Es ließ sich zeigen, daß diese 20 Codices, soweit ihre Vorlage durch den philologischen Textvergleich festgestellt ist, in Florenz geschrieben sind; für einen von ihnen steht dies schon durch die Subskription fest. Danach konnte man dasselbe auch für die übrigen annehmen und vermuten, daß Musuros sie in der Zeit in Auftrag gegeben habe, als er in Florenz Schüler des Ianos Laskaris war, und später seinen Schülern in Venedig gewidmet hat. Gegen diese Annahme sprechen aber gewichtige Gründe. Ich habe deshalb angenommen, daß die fraglichen Bände von den Adressaten der Widmungen über Musuros bestellt wurden[53]. Aber auch diese Hypothese stößt auf gravierende Schwierigkeiten. Konnten soviele umfangreiche Handschriften, wenn auch von verschiedenen Schreibern, in der kurzen Zeit zwischen 1508 und höchstens 1510, worauf die Hypothese hinauslief[54], fertiggestellt worden sein[55]? Ganz abgesehen davon, daß sich daraus auch chronologische Schwierigkeiten

52. *Musuros-Handschriften*, in *Serta Turyniana. Studies in Greek literature and palaeography in honor of Alexander Turyn*, ed. by J. L. Heller-J. K. Newman, Urbana-Chicago-London 1974, S. 582-607.

53. *Musuros-Handschriften* cit., S. 595-600.

54. Die Biblioteca Medicea, der Vorlagen der fraglichen Handschriften angehörten, wurde 1508 von Kardinal Franciotto Della Rovere angekauft und schon 1510 war sie in Rom, vgl. E. Piccolomini, in *Archivio storico italiano*, 3,19 (1874), S. 128-129; sie kehrte erst 1522 nach Florenz zurück, E. Rostagno in *Enciclopedia Italiana*, XX (1933), S. 629-630.

55. Allein von Kaisar Strategos sind neun dieser meist dicken Foliocodices ganz und fünf teilweise geschrieben; nur IX 8, X 1 und XI 14 sind in quarto, V 4 und V 5 aber in übergroßem Format.

ergeben[56]. Und unbeantwortet blieb auch die Frage, wie alle diese Handschriften verschiedener Besitzer nach SS. Giovanni e Paolo gekommen sind.

Die Lösung des Problems ergibt sich nun eben daraus, daß der Sextus Empiricus IV 26 nicht der einzige Autor ist, den Damilas für Giocchino Turriano nach Vorlagen der Vaticana kopiert hat. *L'opera di Blemide, uno compendio in filosofia*, wurde von Demetrios Damilas *per lo nomine de lo reverendissimo padre generale di santo Dominico* aus der Vaticana ausgeliehen und am 17. März 1494 zurückgegeben[57]. Ein dritter Codex schließlich mit den Scholia minora zur Ilias wurde vom *prior Sancte Marie super Minervam de urbe*, wo der Magister ordinis praedicatorum residierte, ausgeliehen und von Damilas am 10. Dezember 1492 zurückgegeben; und auch von diesem Werk befand sich ein Exemplar von der Hand des Librarius Florentinus in SS. Giovanni e Paolo, der heutige Marc. gr. IX 5[58], und auch dieser trägt eine Widmung von der Hand des Musuros[59]. Demetrios Damilas war also einer der Schreiber Gioacchino Turrianos, und ist wahrscheinlich dessen Ruf gefolgt, als er 1487 zum Magister ordinis gewählt wurde. Jedenfalls ist Damilas seit 1490 in Rom nachweisbar.

Aber damit ist es noch nicht genug. Tomasini, der Verfasser des Katalogs der Bibliothecae Venetae publicae et privatae (1650), berichtet, daß die meisten Handschriften von SS. Giovanni e Paolo, griechische und lateinische, und gerade solche, von denen nur seltenere Exemplare existieren oder die in besonders schöner Form ausgeführt sind, von Giacchino Turriano, dem Zögling eben dieses Klo-

56. *Musuros-Handschriften* cit., S. 595. Einer der Schreiber, Aristobulos Apostolides, hat sich 1492 in Florenz aufgehalten und dort Handschriften kopiert, also anderthalb Jahrzehnte vor dem angenommenen Zeitraum, vgl. *Musuros-Handschriften* cit., S. 589. 598. 606; *Repertorium der griechischen Kopiesten* cit., I, 1A (oben A. 9), Nr. 27.

57. Canart, *Démétrius Damilas* cit., S. 317.

58. Canart, *Démétrius Damilas* cit., S. 314-315. 317. 336.

59. Dagegen hatte er die Vorlage von Marc. gr. IX 6 (*Musuros-Handschriften* cit., S. 605; Canart, *Démétrius Damilas* cit., S. 337) nicht aus dem Vatikan, sondern fand sie in Florenz. Im Hesiod stammt er nämlich nach M. L. West, *Hesiod Theogony* ed. with Prolegomena and Commentary, Oxford 1966, S. 60 aus der gleichen Vorlage wie der ebenfalls von Demetrios Damilas geschriebene Salmant. 243, dieser aber muß wegen seines Wasserzeichens (Adler, ähnlich Briquet 87 und 89) in Florenz entstanden sein (vgl. oben S. 494).

sters, mit größter Umsicht und großem Aufwand an Kosten gesammelt wurden, wie aus den authentischen Dokumenten des Klosters hervorgehe[60]. Nun fallen jene 20 Handschriften mit Widmungen des Musuros, die teilweise noch Preisangaben tragen, durch ihre sumptuose Ausstattung auf; es sind ausnahmslos dicke Foliocodices in Pergament mit verschwenderisch breiten Rändern[61], und sie stammen von Schreibern, die wegen ihrer schönen und klaren Schrift bekannt sind: Kaisar Strategos, dem Librarius Florentinus, Markos Ioannu, Aristobulos Apostolides. Man wird also schließen, daß sie von Giacchino Turriano in Auftrag gegeben sind, und daß die von der Hand des Librarius Florentinus Kopien jener Codices sind, die Damilas in Rom für Turriano abschrieb. Dies wird bestätigt durch den Stobaios Marc. gr. IV 29, der zwar aus Laur. 58,11 stammt, aber von Damilas nicht schon in Florenz, sondern erst in Rom geschrieben sein kann, da seine Vorlage erst 1493 von Ioannes Rhosos in Rom hergestellt worden war[62]. Die endgültige Bestätigung unserer Folgerung aber bringen der Vermerk im Marc. gr. V 8, daß er ein Geschenk Turrianos sei[63], und ein Epigramm, mit dem Markos Ioannu den Euripides-Codex Marc. gr. IX 10 subskribiert hat. Darin nennt der Schreiber einen Ἰωακῖνος als seinen Auftraggeber zu der Zeit, als Venedig zu einem zweiten Athen geworden sei, also gegen Ende des 15. Jh. In diesem hat schon Mioni mit Recht Gioacchino Turriano gesehen[64], der im Jahre 1500 gestorben ist[65]. Beide Codices weisen eine Widmung des Musuros auf und kommen aus SS. Giovanni e Paolo. Dabei ist interessant, daß die Schreiber Turrianos in Florenz und Rom, nicht in seiner Heimatstadt Venedig arbeiteten, ein neuer Beleg dafür, daß zu

60. Der lateinische Originaltext *Musuros-Handschriften* cit., S. 600; vgl. Quétif-Echard, *Scriptores* cit., S. 870.

61. *Musuros-Handschriften* cit., S. 598.

62. Canart, *Démétrius Damilas* cit., s. 305 nach Di Lello-Finuoli.

63. Auf f. 1 steht: *Ex dono Mag(ist)ri Ioachii Turriani Veneti ord(inis) praed(icatorum) Generalis*, vgl. E. Mioni, *Bibliothecae Divi Marci Venetiarum codices Graeci manuscripti* I. *Codices in classes a prima usque ad quintam inclusi* 2, Roma 1972, S. 262.

64. *Bibliotecae Divi Marci Venetiarum codices Graeci manuscripti* III. *Codices in classes nonam decimam undecimam inclusos... continens*, Roma 1972, S. 13. Damit erledigt sich meine frühere Vermutung in *Die Editio princeps Aldina des Euripides* cit., S. 210.

65. Dies ist also auch der Terminus ad quem für Marc. gr. IV 10, den Bruns ins 16. bis 17. Jh. gesetz hat, s. oben S. 500.

jener Zeit die Handschriften des Kardinals Bessarion unzugänglich waren[66].

Danach muß man annehmen, daß die fraglichen 20 Handschriften dem Markos Musuros während seiner Lehrtätigkeit in Venedig von 1512 bis 1516 vom Kloster SS. Giovanni e Paolo für seine Schüler zur Verfügung gestellt wurden und bei seinem Abgang nach Rom wieder in ihr Kloster zurückgekehrt sind, wenn sie es überhaupt verlassen hatten und nicht vielmehr dort von den Adressaten benutzt werden mußten[67]. Daß sie bereits ursprünglich dem Kloster gehörten, wird dadurch bestätigt, daß dieses eine Reihe weiterer Codices von gleichem Äußeren besaß[68].

Wiederum wäre die Lösung dieser Fragen ohne die philologische Vorarbeit nicht möglich gewesen, und umgekehrt ergaben sich aus kodikologischen Indizien die Vorlagen des Sextus Empiricus im Marc. gr. IV 26 und der Scholia minora zur Ilias im Marc. gr. IX 5. Die Bestätigung muß wieder der Textvergleich bringen. Damit hat sich der Kreis geschlossen, wir sind wieder bei der kodikologischen Stemmatik, also bei dem Nutzen der Handschriftenforschung für die Philologie, angelangt.

Über die kodikologische Stemmatik hinaus führt die aufmerk-

66. Schon E. Mioni, *La biblioteca greca di Marco Musuro*, in *Archivio Veneto*, Serie V, vol. XCIII (1971), S. 19-20 hatte vermutet, daß die Handschriften nicht in die Hände der Adressaten gelangt, sondern in der Bibliothek und Schule des Musuros als Lehr- und Lernmittel verblieben sind und so auch nach seinem Tode vereinigt bleiben konnten.

67. Dazu gehören die von Kaisar Strategos geschriebenen Marc. gr. VII 4, VII 10 und XI 3, ff. 1-337 sowie IV 9 und IV 12, die nach Mioni von Aristobulos Apostolides geschrieben sind, und vermutlich auch VIII 1. Alle sind Foliobände und mit Ausnahme von VII 10 in Pergament. Breite Ränder wie bei den «Musuros-Handschriften» IV 10, IV 26, V 4, VII 7, VII 8, VIII 6, VIII 10 vermerkt Mioni bei VII 10 und VIII 1 (Zu diesem vgl. M. L. Sosower, *Marcus Musurus and a codex of Lysias*, in *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 23 (1982), S. 377-390, besonders S. 377 und 383). Auch in den fehlenden Initialen, die durch den Rubrikator oder Illuminator ergänzt werden sollten, stimmen sie mit den «Musuros-Handschriften» überein. Die Einbände dieser Codices sind nicht original, stammen aber aus den ersten Dezennien des 16. Jh., vgl. Mioni, *La biblioteca di Marco Musuro* cit., S. 21, A. 49.

68. Näheres dazu in meiner in Vorbereitung befindlichen Abhandlung Die griechischen Erstausgaben des Vettore Trincavelli.

same Prüfung dieser Handschriften noch zu einem weiteren für den Philologen interessanten Ergebnis.

Zwei Jahrzehnte, nachdem die 20 Handschriften in das Kloster SS. Giovanni e Paolo zurückgekehrt waren, hat Vettore Trincavelli drei von ihnen, und dazu eine weitere aus diesem Kloster, als Druckvorlagen für seine Erstausgaben benutzt: Marc. gr. IV 10, wie wir schon gehört haben, für die Quaestiones Alexanders von Aphrodisias, IV 29 für Stobaios, VII 9 für Arrian, IX 6 für die Hesiodscholien. Zwei davon (IV 29 und IX 6) sind von Demetrios Damilas geschrieben, zwei (IV 10 und VII 9) von Kaisar Strategos. Eine fünfte Druckvorlage, die der Reden 20 und 21 des Themistios, bezog Trincavelli sicher aus S. Antonio di Castello (s. oben S. 498), und diese war wahrscheinlich ebenfalls von Damilas geschrieben, aber noch in Florenz für Domenico Grimani[69]. Sie alle haben sich ihm gewiß durch die schöne, leicht lesbare Schrift und ihre Qualität empfohlen. Der Drucker ist mit ihnen sehr sorgsam umgegangen. Es finden sich kaum Fingerabdrücke mit Druckerschwärze, die üblichen Vermerke der Seitenumbrüche des Satzes auf den Rändern fehlen ganz, und die Umbruchszeichen im Text sind nur gesetzt, wo es wegen des Fehlens roter Kapitelüberschriften oder Initialen zum leichteren Auffinden einer Stelle bei der Korrektur unumgänglich war, und dann so diskret, daß sie den modernen Herausgebern entgangen sind. Und natürlich wurden die Codices nicht auseinandergenommen, wie es in der Aldus-Druckerei üblich war. Da der Drucker Bartolomeo Zanetti mit anderen Druckvorlagen keineswegs so sorgsam umgegangen ist (von der Aldus-Druckerei ganz zu schweigen), wird ihm dies vom Kloster zur Auflage gemacht worden sein.

69. Vgl. oben S. 498. Zu den Kopien des Demetrios Damilas nach Handexemplaren Ficinos vgl. *Die Vorlagen des Kopisten Valeriano Albini* cit., S. 333-340.

MERVIN R. DILTS

DEMOSTHENIC SCHOLIA FROM CODICES VETUSTISSIMI AND CODICES ULPIANI

Scholia on the orations of Demosthenes are found in seven codices vetustissimi (saec. 9/11) and in nearly sixty codices recentiores (saec. 13/15) of which fifteen have been used in the most recent edition[1]. My purpose in discussing vetustissimi and recentiores in this paper is to call attention to the relationships between three of the vetustissimi and the largest group of recentiores, those containing Scholia Ulpiani.

Codices Ulpiani contain the preponderance of scholia on eighteen orations of Demosthenes (1-4 10 11 18 19 20-24 13-17). These scholia are of three types: *1* scholia which are unique to Ulpian mss, *2* scholia which occur both in Ulpian mss and in the vetustissimus

1. See further M. R. DILTS ed., *Scholia Demosthenica*, I, Leipzig 1983, pp. vii-xi.

A (Monacensis gr. 485, saec. 10) and *3* scholia which occur both in Ulpian mss and the vetustissimi *Y* and *L* (Parisinus gr. 2935 and Laurentianus 59,9, both saec. 10).

Two codices Ulpiani, however (*Vf*, Vaticanus gr. 76, saec. 14 and *Fd*, Laurentianus 55,2, saec. 15), preserve scholia Ulpiani without any scholia from the vetustissimus *A* and only a brief sampling of scholia found in *Y* and *L*. These two codices derive from a lost exemplar (*g*), which dates prior to the thirteenth century and to the period when scholia Ulpiani had not been interpolated with scholia from *A*, *Y* and *L*[2].

Since *Vf* and *Fd* were unknown to previous editors, scholia Ulpiani have been, up to this point, edited without realizing that scholia were interpolated from *A Y L*. This practice has not only blurred our understanding of the transmission of Demosthenic scholia, but also has resulted in editing scholia from the vetustissimi with numerous interpolations and frequent re-arrangement of separate scholia into coherent sections.

To illustrate all of this I present a specimen version of scholia from *YL*, which is followed by the corresponding recension of codices Ulpiani[3]. Note that the recension of codices Ulpiani inverts the sequence of 75 and 76, adds 77 in the midst of 79a, omits 78 and incorporates lemmata in the text of the scholium, often with interpolations.

xxii, 26

75 ἔρρωσαι καὶ σαυτῷ πιστεύεις] τοῦτο εἴληφε παράδειγμα πρὸς τὴν προκειμένην ὑπόθεσιν. τόδε τὸ 'ἔρρωσαι καὶ σαυτῷ πιστεύεις' οὐ περὶ τῶν δικαίων καὶ ἐνταῦθα λέγει, πόθεν; ἀλλὰ περὶ τῆς ῥώμης καὶ τῆς τοῦ σώματος ἰσχύος. ἀπάξει δὲ δηλονότι πρὸς τοὺς ἕνδεκα τοὺς ἐπὶ τῷ δεσμωτηρίῳ. *YL*

76 ἄπαγε] ἀντὶ τοῦ 'ἀπαγωγῇ χρῶ'. ἀπαγωγὴ δὲ ἐστιν ἡ τῶν κακούργων πρὸς τοὺς ἕνδεκα παράδοσις. *F²YLvp*

77 ἐφηγοῦ] ὑπόδειξον τοῖς ἄρχουσιν. *F²YLvp*

78 γράφου] πρὸς τοὺς θεσμοθέτας δηλονότι. *F²YL*

79a οὐδέτερον βούλει] τουτέστιν οὔτε τὸν διαιτητὴν οὔτε τὴν πρὸς τοὺς ἕνδεκα ἄρχοντας ἀπαγωγήν. 'γράφου πρὸς τοὺς θεσμοθέτας' κατοκνεῖς καὶ τοῦτο; ἐφηγοῦ.' εἰ δὲ παλιλλογήσας φαίνεται, οὐδὲν θαυμαστὸν καὶ διπλοῦν εἶναι τὸν λόγον. τὸ μὲν γὰρ πρῶτον μέρος ὡς παρὰ Σόλωνός ἐστιν, τὸ δὲ δεύτερον, τὸ 'οὐδέτερον βούλει τούτων', ὡς παρὰ Δημοσθένους εἰσῆκται ἵνα φαίνηται συνῳδὰ τῆς τοῦ νομοθέτου φθεγγόμενος γνώμης. *YL*

81a τῆς ἀσεβείας κατὰ ταῦτ' ἔστ'] ἕτερον παράδειγμα. *YL*

xxii, 26

ἄπαγε] ἀντὶ τοῦ ἀπαγωγῇ χρῶ. ἀπαγωγὴ δέ ἐστιν ἡ τῶν κακούργων πρὸς τοὺς ἕνδεκα παράδοσις. τὸ δὲ ἔρρωσαι καὶ σαυτῷ πιστεύεις εἴληφε παράδειγμα πρὸς τὴν προκειμένην ὑπόθεσιν. τοῦτο δὲ τὸ ἔρρωσαι καὶ τὸ ἑξῆς οὐ περὶ τῶν δικαίων καὶ ἐνταῦθα λέγει, πόθεν; ἀλλὰ περὶ τῆς ῥώμης καὶ τῆς τοῦ σώματος ἰσχύος. ἀπάξει δὲ δηλονότι πρὸς τοὺς ἕνδεκα τοὺς ἐπὶ τῷ δεσμωτηρίῳ. τὸ δὲ οὐδέτερον βούλει, τουτέστιν, οὔτε τὸν διαιτητὴν πρὸς τοὺς ἕνδεκα ἄρχοντας ἀπαγωγήν. γράφου πρὸς τοὺς θεσμοθέτας· κατοκνεῖς καὶ τοῦτο; ἐφηγοῦ, τουτέστιν, ὑπόδειξον τοῖς ἄρχουσιν. εἰ δὲ παλιλλογήσας φαίνεται, οὐδὲν θαυμαστὸν καὶ διπλοῦν εἶναι τὸν λόγον. τὸ μὲν γὰρ πρῶτον μέρος ὡς παρὰ Σόλωνός ἐστιν, τὸ δὲ δεύτερον, τὸ οὐδέτερον βούλει τούτων, ὡς παρὰ Δημοσθένους εἰσῆκται, ἵνα φαίνηται συνῳδὰ τῇ τοῦ νομοθέτου φθεγγόμενος γνώμῃ. ἕτερόν τε παράδειγμα τίθησι λέγων τῆς ἀσεβείας κατὰ ταὐτά ἐστιν. *T*

2. See M. R. Dilts, *The Manuscript Tradition of Scholia Ulpiani on Demosthenis in Timocratem*, in *Transactions of the American Philological Association*, 105 (1975), pp. 37-39, 47-50. Codex *Vf* consists of four separate parts: the first, ff. 1-99, contains Aristides; the second, ff. 100-199, contains Demosthenes (orations 1 6-11 13-19 22 24 20 21 25 26 with marginal scholia); the third, ff. 200-239, contains scholia on orations 21 (incipit 558,20 Dindorf) 19 20 22 24 23 18 Ulpiani Prolegomena 10 11 13 14 16 15 17; the fourth, ff. 240-294, contains Lucian. The third part (2 ff., 4 quaternions A-D and one ternion) derives from lost codex *g* and corresponds to ff. 102-208ᵛ of *Fd*, which contain the same scholia found in *Vf*, except that *Fd* lacks scholia on or. 21.

3. See W. Dindorf ed., *Demosthenes: Scholia graeca ex codicibus aucta et emendata*, IX, Oxford 1851, p. 683.

John Whittaker

ARETHAS AND THE «COLLECTION PHILOSOPHIQUE»

All but one of the surviving manuscripts of the *Didaskalikos* of Alcinous[1] descend from *Parisinus gr.* 1962, a member of a well-known group of ninth-century philosophical manuscripts, and indeed from

1. Since the publication of J. Freudenthal, *Der Platoniker Albinos und der falsche Alkinoos*, Berlin 1879 (*Hellenistische Studien* III) the *Didaskalikos* has been usually ascribed to the second-century Platonist Albinus. However, Freudenthal's thesis that the 'Αλκινόου of the manuscripts is simply a scribal error for 'Αλβίνου, rests upon a number of factual errors and false assumptions. Cf. M. Giusta, *'Αλβίνου 'Επιτομή ο 'Αλκινόου Διδασκαλικός?* in *Atti della Accademia delle Scienze di Torino, Classe di Scienze morali, storiche e filologiche* 95 (1960/61) pp. 167-194, and my *Parisinus gr. 1962 and the writings of Albinus* in *Phoenix* 28 (1974) pp. 450-456. (N.B. this and other articles of mine referred to below are reprinted in my *Studies in Platonism and Patristic Thought*, London 1984). See now my *Platonic philosophy in the early centuries of the Empire* in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, Bd. II. 36. 1, ed. by W. Haase, Berlin/New York 1987, pp. 81-123.

the same pen as the 'Paris Plato' (*Parisinus gr.* 1807)[2]. *Parisinus gr.* 1962 has in common with other members of this group an apparent absence from circulation throughout most of the medieval period. The manuscript surfaced only briefly around the close of the thirteenth century when copies of it were made from which, with one exception, all other surviving manuscripts of the *Didaskalikos* descend[3].

This one exception falls in the first part (fol. 1 recto - 112 verso) of *Vindobonensis phil. gr.* 314, copied in the year 925 by a seemingly unknown Ἰωάννης γραμματικός[4]. One of the principle interests of the portion of this codex copied by the aforementioned is a rich body of scholia surviving in no other manuscript, the authorship of which has been plausibly ascribed to Arethas of Caesarea, in particular by L.G. Westerink and B. Laourdas in their edition of the scholia[5]. If this claim is true, the exemplar of the *Vindobonensis*, itself copied in the lifetime of Arethas, must have been Arethas' own manuscript or, less likely, an immediate copy thereof[6]. Ἰωάννης γραμματικός, in spite of any implications of his name, has been much maligned for his supposed scribal incompetence. According to Westerink and Laourdas[7], «The greatest difficulty [for the reader of the manuscript] ... is the scribe's repeated failure to decipher the exemplar. Although, on the whole, he uses much the same tachygraphic signs as Arethas, he is apt to confuse them, especially in the endings. ... Altogether, he cannot have understood much of what he wrote».

This negative assessment, based on a study of the much damaged scholia, deserves to be corrected by reference to the scribe's work in the body of the text. In fact, in the second half of the *Didaskalikos*[8] the frequency of tachygraphic signs increases dramatically, as though the scribe had suddenly decided that time was of the essence, perhaps because the exemplar was available to him only for a short period. If one bears this in mind, one may be inclined to recognize in his careless mistakes the consequence of the speed with which the manuscript must have been executed, and to excuse the fact that these mistakes generally remain uncorrected. This assessment of the work of Ἰωάννης γραμματικός coincides with that of Ruth Barbour who describes the hand as 'scholarly' and speaks of its 'fluency'[9]. Miss Barbour mentions at the same time a number of other manuscripts with comparable script, but in none of these, I believe, is the hand precisely identical with that of Ἰωάννης γραμματικός[10]. Indistinguishable from his, on the other hand, is, I think, the script of *Vaticanus Palatinus* 173[11], containing the complete text of several Platonic dialogues as well as extracts from others, as though the manuscript were destined for the scribe's personal use, as also the Vienna manuscript is likely to have been.

The scholia which have been ascribed to Arethas extend through-

2. For a detailed study of *Parisinus gr.* 1962, cf. my *op. cit.* pp. 320-354 and pp. 450-456, and also my *Parisinus gr. 1962 and Janus Lascaris* in *Phoenix* 31 (1977) pp. 239-241.

3. I shall be giving an account of the textual tradition of the *Didaskalikos* in the forthcoming new Budé edition of that work as well as more fully in a separate publication. In brief, the earliest surviving descendants of *Parisinus gr.* 1962 are *Vaticani gr.* 1144, 1390 and 1950. The latter two manuscripts are the source of the entire subsequent tradition. On the availability of the *Parisinus* around the year 1300, cf. my *Parisinus gr. 1962 and Janus Lascaris* (footnote 2 above) p. 241.

4. His subscription (fol. 110 recto) is reproduced in J. Bick, *Die Schreiber der Wiener griechischen Handschriften*, Vienna 1920, Plate I. There follow (fol. 110 verso — 112 verso) some miscellaneous extracts in the same hand but of no immediate relevance to my present thesis. It will be obvious from what follows that I do not find plausible Bick's unsubstantiated claim (*op. cit.* p. 17) that *Vindob. phil. gr.* 314 is of South Italian origin.

5. *Scholia by Arethas in Vindob. phil. gr. 314* in Ἑλληνικά 17 (1960) pp. 105-131 (reprinted in Westerink's *Texts and Studies in Neoplatonism and Byzantine Literature*, Amsterdam 1980, pp. 31-57).

6. Arethas draws upon the *Anon. proleg. phil. Plat.* (preserved with his scholia in *Vindob. phil. gr.* 314; cf. below) in a letter apparently written soon after February 907 (= *Scripta minora* I. 183. 5-17 Westerink). It seems reasonable to conclude, as does Westerink (*Anonymous Prolegomena to Platonic Philosophy*, Amsterdam 1962, p. L, n. 142), that Arethas' own manuscript dates back at least to the same period. If this assumption is correct, *Vindob. phil. gr.* 314 would be younger than Arethas' manuscript by close to twenty years at least.

7. *Op. cit.* p. 110.

8. From *Didask.* 166. 35 Hermann (= *Vindob. phil. gr.* 314, fol. 7 recto) onwards.

9. *Greek Literary Hands A.D. 400-1600*, Oxford 1981, p. 27.

10. E. Follieri, *La minuscola libraria dei secoli IX e X* in *La paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977, p. 146, n. 33, compares *Vaticanus gr.* 218, fol. 1-2 verso.

11. Cf. my *Textual comments on Timaeus 27 C-D* in *Phoenix* 27 (1973), p. 387, n. 1.

out the entire section of the Vienna manuscript copied by 'Ἰωάννης γραμματικός. Some of them bear the unmistakable stamp of Arethas' vituperative style, whilst others, being brief and impersonal in character, do not give the immediate impression of being necessarily his creation. It was no doubt a realization of this that induced Westerink and Laourdas to point out[12] that «Since ... it was Arethas' practice to have MSS. copied with the scholia they contained already, some of the scholia may be older». Reference to the Paris manuscript proves the validity of this observation, for in fact many of the briefer scholia in the Vienna manuscript coincide precisely with those of the Paris manuscript[13]. They are therefore not the product of Arethas' brain but must have been present already in his exemplar, which must in turn have been either the Paris manuscript itself or a close relative thereof. If Arethas' exemplar were indeed none other than the Paris manuscript, this would be a matter of considerable weight, since it would establish that Arethas had had direct access to at least one member of the 'Collection philosophique'. As it happens, what one can prove, as we shall shortly see, is not that Arethas' manuscript was directly copied from the *Parisinus* but rather that the two manuscripts shared the one immediate progenitor.

But to return to the scholia for a moment. It is noteworthy that not all the scholia of the *Parisinus* are reproduced in the Vienna manuscript. Perhaps they were all present in Arethas' manuscript but were transcribed only in part by 'Ἰωάννης γραμματικός? Or perhaps, for whatever reason, they were reproduced only in part by Arethas' copyist or by Arethas himself? Whatever may be the complete answer to these quandaries, we can, in at least one instance, observe Arethas in the very act of converting an older scholion into his own characteristic style. On fol. 161 recto of the *Parisinus* the scholiast asks εἰ θεῶν καὶ δαιμόνων ποιητὴς δῆλον ὡς καὶ τῆς τοῦ κόσμου ψυχῆς· καὶ πῶς εἶπε πρὸ μίκρου μὴ ποιεῖν ταύτην ἀλλὰ κοσμεῖν; Here in a thoroughly neutral manner the scholiast draws attention to an apparent discrepancy between two statements[14]

12. *Op. cit.* p. 109.

13. An edition of the scholia on Alcinous in *Parisinus gr.* 1962 will be included in the forthcoming Budé edition of the *Didaskalikos*.

14. I.e., *Didask.* 165. 1-4 H. (... τὴν ψυχὴν τοῦ κόσμου ἐπεγείρας [sc. ὁ πρῶτος θεὸς] καὶ εἰς αὐτὸν ἐπιστρέψας, τοῦ νοῦ αὐτῆς αἴτιος ὑπάρχων· ὃς κοσμηθεὶς ὑπὸ τοῦ πατρὸς διακοσμεῖ σύμπασαν φύσιν ἐν τῷδε τῷ κόσμῳ) and *Didask.* 171. 18-19 H. (Ὁ μὲν γὰρ θεὸς τοῦ τε παντὸς ὑπάρχει ποιητὴς αὐτὸς καὶ τῶν θεῶν τε καὶ δαιμόνων). The scholion in question appears alongside the latter text.

regarding the creation or formation of the World Soul, and asks how the conflict is to be resolved. This scholion is not reproduced *verbatim* in the Vienna manuscript (fol. 11 recto). Instead we read, alongside the pertinent point in the text (*Didask.* 171. 18-19 H.), the following comment, which is anything but neutral — καὶ πῶς πρὸ βραχέος ἐλήρεις τὴν τοῦ κόσμου ψυχὴν οὐχὶ ποιεῖν θεόν, εἰ μὴ κοσμεῖν μόνον; Here, with the introduction of ἐλήρεις in place of εἶπε, the neutral question of the *Parisinus* is transmuted into a rhetorical question of obviously hostile, anti-pagan intent. In addition to providing a momentary insight of Arethas at work, this example shows that Arethas composed his scholia on the *Didaskalikos* with the aid of the older scholia present in the exemplar of his newly copied manuscript, and presumably with that exemplar still open before him.

We turn now to the matter of the relationship between that exemplar and *Parisinus gr.* 1962. The text of the Vienna manuscript adheres very closely to that of the *Parisinus* and in general the two diverge only in the many instances in which the Vienna copyist is guilty of obvious, careless error. There are, for example, some twenty-five errors of omission in the *Vindobonensis* which occur in no other manuscript of the *Didaskalikos*. However, in a very few instances the Vienna manuscript does appear to give the correct reading where the *Parisinus* is in error. Quite apart from the important question of whether or not Arethas had direct access to the 'Collection philosophique', it is vital for an editor to know whether these readings may have independent value for the establishment of the text, or whether they must be treated as conjectures made by Arethas or his scribe.

Two examples will suffice to settle the issue. At *Didask.* 176. 22 H. the *Parisinus*, fol. 165 recto, reads correctly θυμοῦ but the initial θ, undoubtedly in the first hand, is in an erasure. The *Vindobonensis*, fol. 15 verso, reads incorrectly χυμοῦ, which was presumably the reading both of the *Parisinus* before correction and of the exemplar of the *Parisinus*. At *Didask.* 165. 36 H. the *Parisinus*, fol. 157 recto, reads, presumably correctly, ὑφ' αὐτοῦ, but the φ, undoubtedly in the first hand, is in an erasure. The *Vindobonensis*, fol. 6 recto, reads ὑπ' αὐτοῦ, which, once again, was presumably the reading both of the *Parisinus* prior to correction and of the exemplar of the *Parisinus*. I could present further examples of similar type, based on an examination of all erasures in the *Parisinus*, but the two I have given are, I think, adequate to prove my point — namely that the *Parisinus* was not the source of the lost manuscript of Arethas but rather that the two had a very close common ancestor. Indeed, considering the

high degree of concurrence which must have existed between them we may well conclude that these two manuscripts derive from an immediate common exemplar, which cannot itself have been far removed in date from the transliteration into minuscule, and may well have been the actual transliteration copy. In other words, in this instance at least, Arethas and the creator of the 'Collection philosophique' were exploiting the same exemplar. The comparative study of the *Parisinus* and *Vindobonensis* will therefore offer the possibility of recreating in some detail a lost exemplar of the 'Collection philosophique'. Such a comparative study I would hope to provide in another context. For the moment I confine myself to more general questions regarding this and other lost exemplars of the 'Collection philosophique'.

Let us first of all ask ourselves what precisely were the contents of the lost exemplar of the Paris and Vienna manuscripts and in particular whether these contents coincided with those listed in the pinax of the *Parisinus*[15] or with those of the *Vindobonensis*. The *Parisinus* contained prior to its dismemberment[16] a collection of Middle Platonic writings together with the Orations of Maximus of Tyre — a corpus remarkable for its chronological unity, in that its contents seem to belong in their entirety to the second century. Hermann Diels was of the opinion that this corpus constituted «Ein im Ausgang des Altertums in platonischen Kreisen entstandenes Einleitungskorpus der älteren, populären Akademiker des zweiten Jahrhunderts»[17]. This view presents certain difficulties. There is little evidence to suggest that the pre-Neoplatonic philosophers of the second century enjoyed any significant popularity in the fifth or sixth centuries, or that there was then any conception of the second century as a specific philosophical period or entity. For these reasons I would suspect that the corpus was put together in a library rather than in a philosophical school (where the Orations of Maximus would hardly be relevant), and early rather than late, perhaps

15. The pinax of the *Parisinus*, a document of capital importance for the history of Platonism, is from the hand of the copyst; cf. my *Parisinus gr. 1962 and the writings of Albinus* (footnote 1 above) pp. 325-331 and Plate 2.

16. On the dismemberment of the *Parisinus*, cf. my *op. cit.* pp. 330-354.

17. *Anonymer Kommentar zu Platons Theaetet*, ed. by H. DIELS and W. SCHUBART, Berlin 1905 (*Berliner Klassikertexte* Heft II) pp. XXVII-XXVIII.

as early as the fourth century[18]. Certainly, that it could have been put together as late as the ninth century is hardly conceivable.

The corpus contained in the Vienna manuscript, on the other hand, cannot, by its very nature, have been put together prior to the sixth century. For it contains extracts from Olympiodorus as well as the sixth-century *Anonymous prolegomena to Platonic philosophy*, in addition to the *Didaskalikos*, the Golden Verses with Hierocles' commentary, and extracts from Diogenes Laertius, all annotated to a greater or lesser degree by Arethas. The vital question is whether this corpus was put together already in the sixth century, or at some later date. Since we have previously concluded (a) that, for the *Didaskalikos*, the *Parisinus* and the *Vindobonensis* derive from the same source, and (b) that the corpus contained in the *Parisinus* must be older than the ninth century, the further conclusion suggests itself that the texts contained in the *Vindobonensis* were collected by Arethas himself from a variety of sources[19].

This latter conclusion leads in turn to a further question: Did these sources include other lost exemplars of the 'Collection philosophique'? We note immediately that the Vienna manuscript contains several short extracts from Olympiodorus on the *Gorgias*, a work which survives in its entirety only by reason of its inclusion in *Marcianus gr.* 196, a member of the 'Collection

18. I have discussed this question in more detail in my *Proclus and the Middle Platonists* in *Proclus: Lecteur et interprète des Anciens*, ed. by J. PÉPIN, Paris 1987, pp. 277-291. That Maximus of Tyre was still popular in the fourth century is suggested by an apparently intentional reminiscence of *Or*. 24. 5, p. 293. 14-15 Hobein (τῶν ἐκ γῆς καρπῶν τοῖς δεδωκόσιν θεοῖς ἀπαρξάμενοι) in Libanius, *Laud*. 7. 4, VIII. 263. 7-8 Foerster (τῶν δὲ καρπῶν ἀπαρχόμενος τοῖς δεδωκόσι θεοῖς). The reference in W. SCHMID and O. STÄHLIN, *Geschichte der griechischen Literatur* II. 2, Munich 1924; rp. 1961, p. 769, n. 1, requires, be it noted, correction. A careful search of Libanius' works might perhaps reveal other reminiscences. The Emperor Julian, *Ep*. 12, p. 19. 17 Bidez, appears to refer to Maximus of Tyre *nominatim*, but the passage is desperately corrupt and not obviously appropriate to Maximus.

19. The above comments on the relationship between the *Parisinus* and the *Vindobonensis* show that WESTERINK and LAOURDAS, *op. cit.* (note 5 above) p. 109, were mistaken in supposing that Arethas' exemplar contained in addition to the *Didaskalikos* some or all of the other texts copied by Ἰωάννης γραμματικός.

philosophique'[20]. However, there is, to my knowledge, nothing to prove that these extracts were made by Arethas himself, or that they were drawn directly from the *Marcianus* or its exemplar. In the absence of other evidence we are obliged to leave this important question (temporarily, one may hope) unanswered.

Finally, we may ask whether the immediate exemplars of the 'Collection philosophique' formed as homogeneous a group as does the 'Collection' itself. There are a number of indications that this was to some extent the case, in particular the uniform character of the scholia throughout much of the collection. Especially striking in these scholia is the absence of anti-pagan comment from the Christian viewpoint — an absence which suggests that the scholia can hardly be younger than the sixth century[21]. Sixth-century authors, such as Damascius, Simplicius, Olympiodorus

20. Although the body of the text is not in the same hand as *Parisinus gr.* 1962, it appears that the scribe of the *Parisinus* is responsible for some of the scholia in *Marcianus gr.* 196; cf. my *Parisinus gr. 1962 and the writings of Albinus* (footnote 1 above) p. 322. J. Irigoin, *L'Aristote de Vienne* in *Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft* 6 (1957) pp. 5-10, has recognized the same hand in some of the marginalia, punctuation and accentuation of *Vindobonensis phil. gr.* 100. It may be noted in passing that in *Marcianus gr.* 226 (a member of the group, but not in the same hand as the 'Paris Plato') the accentuation is occasionally (cf., e.g., fol. 127 recto) in a darker ink and has the pronounced bolt-like form which is characteristic of the 'Paris Plato' scribe, whilst elsewhere (cf., e.g., fol. 89 recto) the bolt-like form, although still present, is less pronounced.

21. In the case of Proclus, *In Tim.* there is reason to suppose that some of the scholia may be the work of Simplicius; cf. *Proclus: Théologie Platonicienne*, ed. by H. D. Saffrey and L. G. Westerink, vol. I, Paris 1968, pp. CLII-CLIII. That Proclus, *In Tim.* formed part of the 'Collection philosophique' is indicated by the eleven palimpsest folios making up *Parisinus suppl. gr.* 921. It would be valuable to know whether the lost *codex* from which these leaves derive was the source of the surviving manuscript tradition of the *In Tim.* Certainly amongst the scholia on the *In Tim.* there are many which conform to the type characteristic of the 'Collection philosophique'; cf. Proclus, *In Tim.* I. 459-474 and II. 318-333 Diehl. On the scholia of the 'Collection philosophique', cf. also my *Varia Procliana* in *Greek, Roman and Byzantine Studies* 14 (1973) pp. 430-432.

and Philoponus[22], form an important component of the group, and Westerink has recently pointed out that the title Πολιτεῖαι in the plural given to Plato's *Republic* in the 'Paris Plato' suggests «that *Paris. gr.* 1807 and its group derive from a sixth-century copy in the Alexandrian school»[23].

One small indication in favour of Westerink's conclusion is the following. Even if, as I have suggested, the corpus contained in *Parisinus gr.* 1962 may perhaps have been compiled as early as the fourth century, there is one piece of evidence to suggest that its scholia, too, date from the sixth. Alcinous, *Didask.* 188. 30-31 H., refers to the type of political constitution discussed in the Platonic Letters as ἡ ἐκ διορθώσεως [sc. πολιτεία] ἐν Ἐπιστολαῖς. In place of ἐκ διορθώσεως the scholiast of *Parisinus gr.* 1962 uses at this point (fol. 174 recto) the formula ἐξ ἐπανορθώσεως. I have found this latter formula used à propos of the Platonic Letters in one other source only, namely the sixth-century *Anonymous Prolegomena to Platonic Philosophy*, where it occurs in this connection no less than three times: 26. 37, 38 and in particular 43-44 Westerink (περὶ μὲν οὖν τοῦ ἐξ ἐπανορθώσεως [sc. εἴδους πολιτείας] ἐν ταῖς Ἐπιστολαῖς διαλαμβάνει [sc. ὁ Πλάτων]) which coincides word for word with the aforementioned scholion in *Parisinus gr.* 1962 (fol. 174 recto) ἐξ ἐπανορθώσεως ἐν Ἐπιστολαῖς διαλαμβάνει. The conclusion suggests itself that the scholia in *Parisinus gr.* 1962 derive from the same sixth-century Alexandrian context as do the *Anonymous Prolegomena*.

22. There seems no real reason to exclude from the group *Marcianus gr.* 236, the *codex unicus* of Philoponus, *De aeternitate mundi contra Proclum*, as does T. W. Allen, *Palaeographica III: A group of ninth-century Greek manuscripts* in *The Journal of Philology* 21 (1893) p. 49, n. 1. J. Irigoin, *Survie et renouveau de la littérature antique à Constantinople (IXe siècle)* in *Cahiers de Civilisation Médiévale* 5 (1962) p. 299, n. 75, regards this manuscript as «l'un des plus anciens témoins du groupe».

23. In his *The title of Plato's Republic* in *Illinois Classical Studies* 6 (1981) p. 115. See also Westerink's remarks in *Damascius: Traité des premiers principes*, t. I, ed. by L. G. Westerink and transl. by J. Combès, Paris 1986, pp. LXXIII-LXXX.

Klaus Alpers

MARGINALIEN ZUR ÜBERLIEFERUNG DER GRIECHISCHEN ETYMOLOGIKA

Das Wort 'Marginalien' im Titel meines Beitrages ist mit Bedacht doppeldeutig gewählt: es wird um Bemerkungen von mir eher marginalen Charakters und um echte Marginalien gehen.

Die älteste der großen etymologischen Kompilationen byzantinischer Zeit ist das sogenannte Etymologicum Genuinum, im folgenden kurz Et. Gen. genannt. Es ist in zwei Pergamenthandschriften tradiert, die beide aus dem 10. Jahrhundert stammen. Die eine von ihnen, cod. S. Marci 304 der Bibliotheca Laurentiana (B)[1] entdeckte

1. Vgl. E. Rostagno e N. Festa, *Indice dei Codici Greci Laurenziani non compresi nel catalogo del Bandini*, in *Studi Italiani di filologia classica*, 1 (1893), S. 180, wieder abgedruckt in A. M. Bandini, *Catalogus Codicum Manuscriptorum Bibliothecae Mediceae Laurentianae, accedunt supplementa tria ab* E. Rostagno *et* N. Festa *congesta ... accuravit* Fridolf Kudlin, vol. II, Lipsiae 1961, S. 32*; R. Reitzenstein, *Geschichte der griechischen Etymologika*, Leipzig 1897 (= Nachdruck Amsterdam 1964), S. 3 ff.

E. Miller und publizierte sie 1868 in seinen Mélanges de Littérature Grecque[2], die andere, bedeutendere, cod. Vaticanus gr. 1818 (A)[3] fand R. Reitzenstein 1887 auf, der seine bahnbrechenden Forschungen in seinem mit Recht berühmten Buche Geschichte der griechischen Etymologika im Jahre 1897 publizierte. Die von ihm nach langen Vorarbeiten geplante Ausgabe kam nicht zustande, seine umfangreichen

2. *Mélanges de Littérature Grecque contenant un grand Nombre de Textes inédits. Par* M. E. MILLER, Paris 1868 (= Nachdruck Amsterdam 1965), S. 1 - 318. Schon lange vor Miller hatten Gelehrte auf den Marcianus aufmerksam gemacht: J. A. FABRICIUS, *Bibliotheca Graeca*, vol. X, Hamburgi 1721, S. 19; editio nova ... curante G. CHR. HARLES, vol. VI, Hamburgi 1798 (= Nachdruck Hildesheim 1966), S. 595 (wieder abgedruckt bei TH. GAISFORD, *Etymologicum Magnum*, Oxford 1848 = Nachdruck Amsterdam 1967, S. XIV ff.), vgl. auch F. W. S(CHNEIDEWIN), in *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 178 (1848), S. 1782 f. Daß der Text des Laurentianus schon vorher von Ruhnken und Cramer durch das Apographon Paris. gr. 2720 benutzt worden war, hat REITZENSTEIN (wie Anm. 1), S. 6 hervorgehoben, vgl. jetzt auch R. PINTAUDI, *L'Apographo Parigino dell'Etymologicum Parvum*, in *Studi Italiani di filologia classica*, 47 (1975), S. 222 - 235. Übrigens hat nicht erst Miller das Mißverständnis Polizans, das Etymologicum sei ein Werk eines «Nicas magnus grammaticus», richtig gestellt, wie REITZENSTEIN, a.a.O. S. 6 angibt, sondern schon lange vorher Isaac Vossius (1618 - 1689), nach dem Zeugnis des Aegidius Menagius (Gilles Ménage, 1613 - 1692), vgl. FABRICIUS, a.a.O. S. 19 Anm. g und ausführlicher FABRICIUS-HARLES, a.a.O. S. 596 Anm. k; vgl. übrigens auch noch LORENZO MEHUS, *Historia Litteraria Florentina ab anno MCXII ad annum MCDXXXIX*, Florenz 1759 (= Nachdruck München 1968), S. LXXXVIII f. Zu Millers Publikation vgl. die wichtige Rezension von A. NAUCK, in *Bulletin de l'Académie Imperiale des Sciences de St. Pétersbourg*, 13 (1869), Sp. 344 - 401. A. KOPPS ehrabschneiderischen, verleumderischen und völlig haltlosen Darlegungen (*Beiträge zur griechischen Excerpten-Litteratur*, Berlin 1887, S. 1 - 57) wurden von L. COHN, in *Jahrbb. f. class. Phil.*, 32 (1886, sic!), S. 825 - 842 zurückgewiesen (vgl. auch O. CRUSIUS, *Plutarchi de Proverbiis Alexandrinorum Libellus*, Tübingen 1887, wieder abgedruckt in *Corpus Paroemiographorum Graecorum. Supplementum*, Hildesheim 1961, Teil III a, S. V Anm. 2).

3. Vgl. *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae Codices Manu Scripti Recensiti: Codices Vaticani Graeci. Codices 1745 - 1962 recensuit* P. CANART, tom. I, Vatikan 1970, S. 205 - 208; tom. II, Vatikan 1973, S. XXXIX f., vgl. auch schon REITZENSTEIN (wie Anm. 1), S. 2 f.

Materialien gelangten an das Corpus Lexicographorum Graecorum der dänischen Akademie in Kopenhagen, wo Ada Adler nach Beendigung ihrer Suidas-Ausgabe eine Ausgabe des Et. Gen. in Angriff nahm. Zwar konnte sie einen beträchtlichen Teil des Textes in einer vorläufigen Edition herstellen, doch die durch die deutsche Besetzung Dänemarks erzwungene Emigration 1943 - 1945 nach Schweden und ihr früher Tod im Jahre 1948 hinderten sie an der Vollendung. Diese Aufgabe wurde mir von der Kopenhagener Akademie übertragen[4]. Aus der Arbeit daran sind diese «Marginalien» hervorgegangen.

Das Et. Gen. ist nicht datiert, seine Zeit muß also erschlossen werden. Terminus post quem ist die älteste benutzte, datierbare Quelle, d. h. die zwischen 813 und 820 dem Kaiser Leon V dedizierte Orthographie des Theognostos[5]. Der Terminus ante quem ist weniger leicht zu ermitteln.

Beide Handschriften des Et. Gen., A und B, enthalten einige Texte, die jeweils mit der Überschrift Φωτίου πατριάρχου eingeleitet werden und bei denen es sich offenkundig um sekundäre Zusätze handelt[6] (Taf. 1 a.b). Sie stammen, wie man wohl vermuten könnte, nicht aus dem eigenen Lexikon des Patriarchen. Eine erklärende Analogie für diese Zusätze liefern vielmehr Marginalien von der Art, wie sie Arethas gelegentlich mit eigener Hand in seine Bücher eintrug, zumal in seinem, von Baanes geschriebenen Apologetencodex, Parisinus gr. 451, der lange Text, über den er die Überschrift 'Αρέθα ἀρχιεπισκόπου setzte[7]. Photios annotierte also eine Et. Gen.-Handschrift[8]. Ihr entnahm er eine Erläuterung des Phänomens des Magneten, die er in seiner 131. amphilochischen Untersu-

4. Siehe K. ALPERS, *Bericht über Stand und Methode der Ausgabe des Etymologicum Genuinum (mit einer Ausgabe des Buchstaben Λ)*, in *Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab, Historisk-filosofiske Meddelelser*, 44, 3 (1969), S. 3 - 10.

5. K. ALPERS, *Theognostos, Περὶ ὀρθογραφίας. Überlieferung, Quellen und Text der Kanones 1 - 84*, Diss. Hamburg 1964, S. 61 - 64.

6. Vgl. REITZENSTEIN (wie Anm. 1), S. 54 - 60.

7. Die Texte sind publiziert von O. STÄHLIN, *Clemens Alexandrinus, Erster Bd.: Protrepticus und Paedagogus*, Leipzig 1905, S. 321, 32 bis 323, 23; vgl. S. 328, 26; 333, 8.

8. Vgl. R. REITZENSTEIN, *Etymologica*, *RE*, VI 1 (1907), Sp. 813, 41 ff.: «Der Patriarch benutzte also ein Exemplar des in seinem Hauptbestand fertigen Werkes».

chung wiedergab[9]. Photios wurde im Jahre 858[10] zum ersten Male Patriarch, seine Amphilochien dürften zwischen 867 und 869 (so Ahrweiler[11]) oder zwischen 868 und 872 «et plus près de la première date» (so Lemerle[12]) entstanden sein. Folglich muß Photios frühestens 858 und spätestens 872 eine Handschrift des Et. Gen. benutzt haben. Übrigens war er nicht dessen «Autor», wie Reitzenstein[13] zunächst

9. Photios, *Quaestiones Amphilochianae*, Migne PG 101, 725 B - 728 B. Vgl. Reitzenstein (wie Anm. 1), S. 63 - 65. Diese amphilochische Quaestio gehört zu den aus der Briefsammlung des Photios übernommenen Stücken (Ep. 254, siehe *Photii Patriarchae Constantinopolitanae Epistulae et Amphilochia*, edd. B. Laourdas et L. G. Westerink, vol. II, Leipzig 1984, S. 193 - 195). Ep. 254 (= Amphil. 131) ist nicht datiert, und aus dem Kontext Amphil. 131 - 136 = Ep. 254 - 258. 265 (vgl. Westerink, in *Photii ... Epistulae et Amphilochia*, vol I, Leipzig 1983, S. IX) sind nur Ep. 257 als vor Ende 879 und Ep. 256 als 867/872 annähernd festlegbar, letzteres stimmt etwa mit dem für Ep. 254 indirekt zu gewinnenden Datum überein (vor 872, wegen der Entstehungszeit der Amphilochia). Auffällig ist, daß Ep. 254 und 256 nicht bereits in die um 875 zusammengestellte erste Briefsammlung des Photios (Recensio α, vgl. Westerink, vol. I, S. VI; XXII), sondern erst in die zweite, erweiterte Ausgabe (der letzte der zugefügten 35 Briefe ist auf 883 oder 885 datierbar) aufgenommen wurden (Recensio β, vgl. Westerink, vol I, S. VII; zur verspäteten Aufnahme S. XXII) [Siehe den Korrekturzusatz am Ende dieses Aufsatzes!].

10. Dies ist die jetzt übliche Datierung, vgl. K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, München ²1897, S. 516; G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, München ³1963, S. 187; P. Lemerle, *Le premier humanisme Byzantin*, Paris 1971, S. 181; H. Ahrweiler, *Sur la carrière de Photius avant son patriarcat*, in *BZ*, 58 (1965), S. 340 - 363, hier: S. 340. J. Hergenröther, *Photius*, erster Band, Regensburg 1867 (= Nachdruck Darmstadt 1966), S. 379 (vgl. S. 372) nahm das Jahr 857 an, was noch nachwirkt bei K. Ziegler, *Photios*, *RE*, XX 1 (1941), Sp. 668, 44: «25. Dezember 857 (8?)», ders., *Photios*, *Der Kleine Pauly*, IV (1972), Sp. 813, 57: «Patriarch ... (857 - 867 ...)» und bei G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, Berlin (Ost) ²1958, S. 475: «857/58».

11. Ahrweiler (wie Anm. 10), S. 352.

12. Lemerle (wie Anm. 10), S. 200.

13. Reitzenstein (wie Anm. 1), S. 154, hauptsächlich auf Grund der falschen Auflösung der Quellensigle φωτ im Etymologicum Gudianum als «Photios». Hiergegen hatte schon L. Cohn, in *Deutsche Literaturzeitung*, 18 (1897), Sp. 1416 f. protestiert, ebenfalls (laut K. Krumbacher, in *BZ*, 8 [1899], S. 212 f.) A. Papadopoulos-Kerameus. L. De Stefani, *Per le fonti dell'Etimologico Gudiano*, in *BZ*, 16 (1907), S. 52 - 68 fand die richtige Lösung (vgl. auch L. Cohn, in *BZ*, 20 (1911), S. 204 - 208). Reitzenstein (wie Anm. 8), Sp. 813, 55 ff., hat seine These selbst revoziert.

fälschlich angenommen hatte, dessen Irrtum leider noch bis in unsere Tage nachwirkt, wenn Robert Browning 1963 von «the etymologica composed by Photios and his circle» spricht[14], Jean Irigoin 1969 Quellen des Et. Gen. als «utilizés par Photius pour son Lexique» bezeichnet[15] und dieses von Guglielmo Cavallo 1980 als «affini ad una delle fonti del Lessico di Fozio» übernommen wird[16]. Verwirrung durch Verwechselung mit dem wirklichen Lexikon des Photios ist dann unvermeidlich.

Die Handschrift B enthält hinter dem Et. Gen. folgende Subscriptio: ἐτελειώθη σὺν θ(ε)ω μη(νὶ) μαΐω ΙΓ ἡμ(έ)ρ(ᾳ) κυριακη ωρ(ᾳ) τῆς ἡμ(έ)ρ(ης) ὅτε ἤνυξεν ἡ μ(ε)γ(άλη) ἐκκλη(σία)

«Beendet mit Gott im Monat Mai, am 13. Tage, einem Sonntage, zur Tagesstunde, als eröffnet wurde die Große Kirche» (s. Tafel 2). Reitzenstein hielt dies zunächst für eine subscriptio copiata und meinte, sie habe ursprünglich den Abschluß der Kompilation des Et. Gen. bezeichnet. Da die Subscriptio das Jahr nicht angibt, galt es, dieses zu ermitteln. Reitzenstein stellt daher eine Reihe von Jahren zusammen, in denen der 13. Mai auf einen Sonntag fiel, und vermutet, es sei das Jahr 882 gemeint[17]. Wahrscheinlich seien Reparaturarbeiten, von denen bei Theophanes Continuatus 5, 79 gesprochen werde (d.h. von Kaiser Konstantinos VII Porphyrogennetos in der Vita seines Großvaters Basileios I), 882 beendet worden[18]. Nun schließt aber die oben gewonnene Datierung des Et. Gen. dieses Jahr als um min-

14. R. Browning, in *Byzantion*, 33 (1963), S. 289; S. 290 sagt er «the composition of the Photian Etymologica».

15. J. Irigoin, *L'Italie méridionale et la tradition des textes antiques*, in *JÖB*, 18 (1969), S. 37 - 55, hier: S. 50 (wieder abgedruckt in *Griechische Kodikologie und Textkritik*, hrg. von D. Harlfinger, Darmstadt 1980, S. 234 - 258, hier: S. 247).

16. G. Cavallo, *La trasmissione scritta della cultura Greca antica in Calabria e in Sicilia tra i secoli X - XV*, in *Scrittura e Civiltà*, 4 (1980), S. 157 - 245, hier: S. 168.

17. Reitzenstein (wie Anm. 1), S. 69. Der 13. Mai ist ein Sonntag in den Jahren mit den Sonntagsbuchstaben A und AG, vgl. die Tabelle bei H. Lietzmann - K. Aland, *Zeitrechnung der römischen Kaiserzeit, des Mittelalters und der Neuzeit für die Jahre 1 — 2000 nach Christus*, Berlin ³1965, S. 38 ff.; H. Grotefend, *Taschenbuch der Zeitrechnung des deutschen Mittelalters und der Neuzeit*, Hannover ¹¹1971, S. 134. Reitzensteins Liste enthält einen Fehler: statt 1037 muß es 1039 heißen.

18. Reitzenstein (wie Anm. 1), S. 69.

destens zehn Jahre zu spät aus, und auch aus archäologischen Gründen läßt sich daran nicht festhalten. Die von Konstantinos VII erwähnten Reparaturarbeiten an der Hagia Sophia wurden durch ein Erdbeben vom 9.1.869 ausgelöst, so daß C. Mango[19] eingewendet hat: «The date 882 seems, however, too late, since Basil's repairs were necessitated by the earthquake of 869, and must have been completed considerably earlier». Schon A. Papadopulos-Kerameus[20] hat in einem Rezensionsaufsatz zu Reitzensteins Buch das Datum 882 abgelehnt und die Subscriptio in B auf die Beendigung der Kopie des Et. Gen. in dieser Handschrift und auf das Datum des 13. Mai 994 bezogen, wozu ja die paläographische Datierung der Handschrift B hervorragend paßt. Hiermit stehen archäologische Befunde im Einklang[21]. Am 26. Oktober 989 war bei einem schweren Erdbeben der westliche Kuppelbogen und ein Teil der Kuppel der Hagia Sophia eingestürzt. Kaiser Basileios II ließ den Bau mit immensen Kosten in längerer Bauzeit reparieren. Nach Angabe des arabischen Historikers Yahya-ibn-Sa'id[22] «the rebuilding of St. Sophia was done (completed?) in the eighteenth year of Basil (993)», laut Leon Diakonos[23] dauerten die Bauarbeiten sechs Jahre, so daß scheinbar eine Diskrepanz zwischen den beiden historischen Zeugen einerseits und zu der

19. C. Mango, *Materials for the study of the mosaics of St. Sophia at Istanbul*, Washington D.C. 1962 (*Dumbarton Oaks Studies*, 8), S. 78 Anm. 256.

20. A. Papadopulos-Kerameus, *Iz istorii grečeskikh etimologikov* (Zur Geschichte der griechischen Etymologika), in *Žurnal Minist. Narod. Prosveščenija* (Journal des Minist. der Volksaufklärung), 319 (1898), S. 115 ff., vgl. das Referat von K. Krumbacher (wie Anm. 13). Reitzenstein (wie Anm. 8), Sp. 813, 59 f. rückte von seiner ursprünglichen Datierung auf das Jahr 882 ab und nahm die erste Hälfte des 9. Jahrhunderts als Entstehungszeit an.

21. Das folgende nach Mango (wie Anm. 19), S. 76 - 78, wo die griechischen Quellen, zu denen noch eine arabische und eine armenische hinzutritt, genannt und eingehend diskutiert werden. Das Datum 989 für das Erdbeben wird überzeugend durch Berücksichtigung des Synaxarions von Konstantinopel sowie einen arabischen und armenischen Zeugen festgestellt, die falsche Datierung auf 986 abgewiesen. Dieses Datum steht leider noch bei H. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, Bd. 1, München 1978, S. 368; ganz verwirrt sind die Daten bei H. Kähler, *Die Hagia Sophia*, Berlin 1967, S. 24 (26. Oktober 896 statt 989 und 13. Mai 996 statt 994).

22. Vgl. Mango (wie Anm. 19), S. 77 mit Anm. 253.

23. Leon Diakonos, *Historiae libri X e recensione* C. B. Hasii, Bonn 1828 (*CSHB*), 10, 10 (S. 176, 4 ff.) = Migne PG 117, 921 A.

Subscriptio andererseits besteht, da zwischen dem 26.10.989 und dem 13.5.994 nur etwa viereinhalb Jahre liegen. Mango, der an dem in der Subscriptio gebotenen Datum der Eröffnung am 13.5.994 festhält, vermutet daher, Leon Diakonos habe sich geirrt oder die Eröffnung habe vor der vollständigen Beendigung der Arbeiten stattgefunden[24]. Beide Vermutungen sind unnötig, wenn man annimmt, daß Leon einfach nur von 989 bis 994 gerechnet hat; das ergibt nach antiker und mittelalterlicher Zählweise, wobei Anfangs- und Schlußtermin mitgerechnet werden, eben gerade sechs Jahre. Für Yahya braucht man nur vorauszusetzen, daß, da ja die Fertigstellung der Einweihung vorangehen muß, für erstere auch ein früheres Datum genannt werden sollte, bei pauschaler Berechnung eben eine um ein Jahr geringere Jahreszahl. Paläographische und historisch-archäologische Erwägungen, die konvergieren, sprechen also ganz entschieden dafür, das Datum der Subscriptio in B auf das Ende des 10. Jahrhunderts zu beziehen und als 13.5.994 zu präzisieren. Philologische Überlegungen bekräftigen diesen Ansatz:

1) Die große, sich uns durchaus noch in einem unfertigen Zustande präsentierende Kompilation des Et. Gen. kann nicht, wie es in der Subscriptio geschieht, als zu einem so eng definierten Zeitpunkt eines Tages und einer Stunde «vollendet» erklärt werden.

2) ἐτελειώθη ist ein typischer Ausdruck für die Fertigstellung einer Abschrift, der seit dem 10. Jahrhundert an der Spitze der Häufigkeitsstatistik für derartige Termini steht, wie Treus Zählungen ergeben haben[25].

3) Der orthographische Fehler ἤνυξεν spricht eher für einen frei formulierenden Kopisten[26].

Nun haben neuerdings Lasserre und Livadaras[27] wieder angenommen, die Subscriptio beziehe sich auf den Abschluß der Kompi-

24. Mango (wie Anm. 19), S. 78.

25. K. Treu, *Griechische Schreibernotizen*, in *Byzantinobulgarica*, 2 (1966), S. 127 - 143, wieder abgedruckt bei Harlfinger (wie Anm. 15), S. 310 - 336, hier: S. 329 Anm. 18.

26. Treu (wie Anm. 25), S. 313: «Die Orthographie ist oft merklich schlechter, wenn der Schreiber frei formuliert, als wenn er einen literarischen Text abschreibt». Die Art und Weise, wie die Subscriptio in B gestaltet ist, spricht ganz entschieden dafür, daß sie ein Werk des Kopisten selbst ist und nicht aus einer Vorlage übernommen wurde.

27. *Etymologicum Magnum Genuinum ... ediderunt* F. Lasserre - N. Livadaras, vol. I, Roma 1976, S. V Anm. 2.

lation des Et. Gen. im Jahre 882 oder — wegen der Zeit der 131. amphilochischen Frage des Photios! — im Jahre 865, in welchem der 13. Mai auch auf einen Sonntag fiel. Das Datum der Subscriptio auf das Jahr 994 und auf die Datierung der Handschrift B zu beziehen, werde dadurch ausgeschlossen, daß ein Codex wie B, für den sie italogriechische Provenienz behaupten, nicht in Süditalien nach einem Ereignis in der fernen Hauptstadt Konstantinopel datiert sein könne.

Hier wird nun in der Tat die Argumentation auf den Kopf gestellt, werden die Variablen und Konstanten in der Rechnung vertauscht. Die vorliegenden historischen Fakten (Wiedereröffnung der Hagia Sophia im Jahre 994, in dem der 13. Mai auf einen Sonntag fällt), paläographischen Daten (die Handschrift B wird auf Grund des Schriftcharakters in das Ende des 10. Jahrhunderts datiert) und philologischen Beobachtungen (s. oben), die konvergieren, ist das Datum 994 eine Konstante, während das von Lasserre und Livadaras ins Feld geführte Argument der vermuteten süditalienischen Provenienz per se so schwach ist, daß ihm kaum die Rolle einer Variablen zufallen kann. Erschwerend kommt für ihre These hinzu, daß von einer Wiedereröffnung im Jahre 865 rein gar nichts bezeugt ist. Vielmehr ergibt sich, daß die Datierung nach einem hauptstädtischen Ereignis ein gut gesichertes Faktum ist. Da nun, wie Lasserre und Livadaras mit vollem Rechte sagen, eine solche Datierung für einen süditalienischen Schreiber absurd wäre, folgt zwingend, daß B nicht in Süditalien, sondern (im Jahre 994) in Konstantinopel geschrieben worden ist.

Soweit die Argumentation des Historikers und Philologen. Der Paläograph tritt bestätigend zur Seite. Wilson[28] hat vor kurzem, ohne jeden Bezug auf die hier vorgetragenen Argumente, erklärt: «my own re-examination of some specimen pages ... has found nothing to suggest a provincial origin».

Mir scheint, die Paläographen dürfen die Handschrift Laur. S. Marci 304 unter die sicher datierten, in Konstantinopel geschriebenen Codices aufnehmen.

Die Erforschung der Überlieferung der griechischen Etymologika, wie überhaupt der griechischen Lexikographen, muß häufig vermutungsweise mit der Annahme arbeiten, daß neue Rezensionen durch Erweiterungen der alten aus artverwandten und bisweilen auch art-

28. N. Wilson, *On the transmission of the Greek Lexica*, in *GRBS*, 23 (1982), S. 369 - 375, hier: S. 371. Vgl. auch unten Anm. 31.

fremden Quellen entstanden seien.

Die Entstehungen solcher Erweiterungen lassen sich, gewissermaßen in statu nascendi, an der Handschrift A des Et. Gen. (Vatic. gr. 1818) sehr schön beobachten. A weist Marginalien auf, die von mehreren Händen stammen, die meisten davon und die hier allein interessierenden wurden von einem Schreiber des 14. Jahrhunderts geschrieben, den ich A^3 nenne. Der Text des Et. Gen. selbst stammt von zwei Kopisten des 10. Jahrhunderts, A^1 und A^2.

Sehr viele der Zusätze, die A^3 vorgenommen hat, sind Synonymendistinktionen wie diese: ἀνάμνησις καὶ ὑπόμνησις διαφέρει, ἀνάλγητος καὶ ἀναλγὴς διαφέρει (Taf. 3). A^3 brachte seine Zusätze nach Möglichkeit, wie es natürlich ist, dort an, wo sie dem Alphabet des Haupttextes nach passen. Da ich im Jahre 1969, als ich in der Bibliotheca Vaticana die Handschrift A studierte, auch den cod. Barber. gr. 70, das Original des Etymologicum Gudianum, auf dem Lesetisch liegen hatte, ließ sich ermitteln, daß A^3 diese Synonymenglossen direkt aus dem cod. Barber., und zwar aus dem Et. Gud. und dem dahinter angebundenen kleinen Synonymenlexikon abgeschrieben hat[29]. Schon im 14. Jahrhundert hatten die beiden wichtigen Handschriften also einmal auf demselben Schreibtisch gelegen. Hätte ein späterer Kopist A abgeschrieben und dabei die Marginalien von A^3 in den Haupttext inkorporiert, so wäre eine neue Mischrezension des Et. Gen. entstanden. Mein im Jahre 1970 publizierter Schluß, die beiden Handschriften A und Barber. seien im 14. Jahrhundert am selben Orte gewesen, wurde wenig später durch Canart und Jacob bestätigt, da nach ihrem Urteil sowohl A^3 wie einige Ergänzungsblätter des Barber. in hydruntinischer Schrift geschrieben seien[30]. Zwar ist die Provenienz beider Handschriften noch strittig, allgemeine Einigkeit besteht jedoch darüber, daß sie beide im 14. Jahrhundert in Süd-

29. K. Alpers, *Synonymendistinktionen in Marginalien des Vaticanus Gr. 1818*, in *Glotta*, 48 (1970), S. 206 - 212. Zum «Synonymicum Barberinum» vgl. K. Nickau, *Das sogenannte Ammonioslexikon. Vorarbeiten zu einer textkritischen Ausgabe*, Diss. Hamburg (maschinenschriftl.) 1959, S. 78 - 81, mit Ausgabe eines Probestückes auf S. 126 - 129 (Zählung unrichtig statt 127 - 130) und dens., *Ammonii qui dicitur liber de adfinium vocabulorum differentia*, Lipsiae 1976, S. LIII f.

30. Siehe Canart (wie Anm. 3), tom. II, S. XXXIX; dens. (wie Anm. 31), S. 81 Anm. 6.

italien waren[31]. Dieses Faktum ist ein schönes Beispiel dafür, wie sich philologisch-quellenanalytische und paläographische Beobachtungen ergänzen und gegenseitig verstärken.

Andere sehr interessante Marginalien z.T. ganz erheblichen Umfangs in A von der Hand von A³ sind bisher noch nicht oder noch nicht richtig identifiziert worden.

Auf fol. 60ᵛ mit Fortsetzung auf fol. 199ᵛ (Taf. 4-5) steht ein Text, den Canart in seinem Katalog als «expositio quaedam de quattuor animae speciebus» beschrieben hat[32]. Diese Beschreibung ist richtig, doch

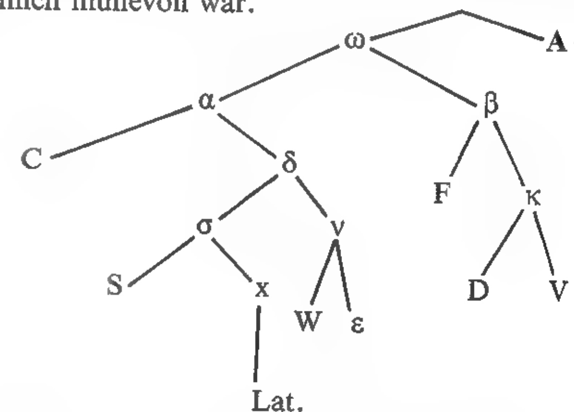
31. Für italogriechische Provenienz des Barb. gr. 70 sprach sich A. Jacob aus: *Les écritures de terre d'Otrante*, in *La paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977, S. 270, dagegen Wilson (wie Anm. 28), S. 371 f. Für Entstehung von Vatic. gr. 1818 (und Laur. S. Marci 304) in Süditalien Lasserrre-Livadaras (wie Anm. 27), S. VI - VII, dagegen schon Reitzenstein (wie Anm. 1), S. 7, hinsichtlich des Vatic. gr. 1818 auch P. Canart, *Les Vaticani Graeci 1487 - 1962*, Vatikan 1979 (*Studi e Testi*, 284), S. 81 («le 1818 et le 1867 ne présentent pas un style d'écriture typiquement italo-grec»), gegen süditalienische Entstehung beider Wilson (wie Anm. 28), S. 371 f. Die Unsicherheit der Argumente für italogriechischen Ursprung von A und B läßt sich gut an der schwankenden Stellungnahme von G. Cavallo ablesen: in seinem Aufsatz von 1980 (wie Anm. 16), S. 165 meinte er «la cui attribuzione all'Italia meridionale resta problematica», ebenso S. 173 («resta comunque problematico»), doch S. 189 schreibt er, ohne daß neue Argumente aufgetaucht wären, «sempre che il Vat. gr. 1818 e il Laur. S. Marci 304 siano italo-greci»; vgl. dens., *Libri greci e resistenza etnica in terra d'Otranto*, in *Libri e lettori nel mondo bizantino. Guida storica e critica a cura di* G. Cavallo, Roma-Bari 1982, S. 159 f.; dens., *Manoscritti italo-greci e cultura Benedettina (secoli X - XII)*, in *L'esperienza monastica Benedettina e la Puglia*, vol. 1, Galatina 1983, S. 172 f. An den beiden zuletzt genannten Orten belebt Cavallo eine alte Theorie Reitzensteins wieder (wie Anm. 1), S. 4 f., A und B seien von demselben Schreiberpaar geschrieben, wovon Reitzenstein (wie Anm. 8), Sp. 813, 29 ff. selbst wieder abgerückt war: «Die Hss. sind von je zwei Schreibern (doch nicht denselben) am gleichen Ort ... geschrieben». Ich halte auf Grund der philologischen Charakteristik der beiden Schreiberpaare, auch ihrer Stellung innerhalb der Tradition des Et. Gen., die Annahme, sie seien identisch, für höchst unwahrscheinlich. Ob die Verwandtschaft des Schreibstils der beiden Hss. nötigt, anzunehmen, sie seien am selben Ort, also sozusagen im selben Scriptorium geschrieben, vermag ich nicht zu sagen. Bejaht man das, so folgt übrigens mit Notwendigkeit, daß A dann ebenso wie B in Konstantinopel entstanden sein muß. Aber aus Verwandtschaft des Schreibstils auf das gleiche Scriptorium der Entstehung zu schließen, ist wohl kaum zwingend; höchstens kann man sagen, daß Schreiber, die ähnlich schreiben, vielleicht einmal am selben Ort gelernt haben.

32. Canart (wie Anm. 3), S. 207.

läßt sich noch Genaueres sagen: es handelt sich um einen Text, der schon vor annähernd 400 Jahren zuerst im Druck bekannt gemacht wurde, den Traktat eines unbekannten Autors Περὶ παθῶν. Die kleine Schrift wurde, vereinigt mit einer aus ganz anderer philosophischer Tradition stammenden kleinen Kompilation «De virtutibus et vitiis», dem Peripatetiker Andronikos von Rhodos zugeschrieben und unter dessen Namen zuerst von David Hoeschel 1594 in Augsburg gedruckt[33]. Beide Teile wurden in sich ergänzenden Heidelberger Dissertationen von Kreuttner[34] und von Schuchhardt[35] und beide zusammen jüngst von A. Glibert-Thirry[36] herausgegeben. Der jüngste Editor (oder Editorin?) konnte für Teil I 20 Handschriften ermitteln, von denen die ältesten der cod. Coislin. gr. 120 aus dem 10. Jahrhundert und der cod. Laurent. plut. 55, 10 aus dem 13. Jahrhundert sind. A³ ist natürlich unbekannt geblieben.

Der Anfang und das Ende des Traktates fehlen in A³, doch sind etwa 70% davon erhalten und für die Textherstellung von nicht geringem Interesse. Ich werde deshalb als Anhang dieses Beitrages eine Kollation von A³ mit Glibert-Thirry vorlegen.

Zwar sind Einleitung und Apparat bei Glibert-Thirry von umständlichster Breite, doch von Maas'scher Systematik und Klarheit unberührt, so daß die Einordnung von A³ in Glibert-Thirrys Stemma ziemlich mühevoll war.



33. Siehe S. F. W. Hoffmann, *Bibliographisches Lexicon der gesammten Litteratur der Griechen*, Teil I, Leipzig 1838 (= Nachdruck Amsterdam 1961), S. 158 f., wo auch die weiteren Drucke genannt sind.

34. Teil I: X. Kreuttner, *Andronici qui fertur libelli Περὶ παθῶν pars prior de affectibus*, Diss. Heidelberg 1884.

35. Teil II: C. Schuchhardt, *Andronici Rhodii qui fertur libelli Περὶ παθῶν pars altera de virtutibus et vitiis*, Diss. Heidelberg, Darmstadt 1883.

36. A. Glibert-Thirry, *Pseudo-Andronicus de Rhodes «Περὶ παθῶν»*.

Der wohl aus dem 2. Jahrhundert nach Chr. stammende Traktat Περὶ παθῶν ist wichtig für die Rekonstruktion der stoischen Affektenlehre und daher fast vollständig in Hans v. Arnims Sammlung der Stoikerfragmente aufgenommen worden[37]. Im hohen Mittelalter fand er Interesse, denn er wurde von Robert Grosseteste (um 1168 - 1253), Bischof von Lincoln, dem «bedeutendsten Förderer der griechischen Studien im nördlichen Abendland an der Wende vom hohen zum späten Mittelalter»[38] ins Lateinische übersetzt (zusammen mit der Schrift «De virtutibus et vitiis»), wobei er möglicherweise wie bei seinen übrigen Übersetzungen von Nicolaus Grecus unterstützt wurde[39]. Seine Übersetzung wurde 1952 von Tropia und jetzt nochmals von Glibert-Thirry gedruckt[40]. Wie kürzlich von Kraye[41] nachgewiesen werden konnte, hat auch Francesco Filelfo, der Schüler und Schwiegersohn des Manuel Chrysoloras, den Traktat Περὶ παθῶν für seine Schrift «De morali disciplina» benutzt.

Der andere, bisher nicht identifizierte Traktat von A³ steht auf den Folia 88ᵛ - 89ʳ (Taf. 6-7). Canart gibt in seinem Katalog an, es handele sich um eine Definition der Platonischen Philosophie aus einer Homilie des Johannes von Damaskus, auf die Scholia eines Eustratios Presbyter folgten. Beides finde sich auch im cod. Vatic. gr. 711[42]. Schlägt man Devreesses Katalog dazu auf, so liest man, in Wirklichkeit handele es sich um einen Kommentar zum Anfang des Johannesevangeliums[43]. Devreesse hat sich geirrt, und Canart hatte natürlich Recht, aber auch in diesem Falle kann man noch Genaueres sagen. Der fragliche Traktat ist eine Schrift des Eustratios, des späteren Metropoliten von Nikaia, über die Definition des Seins, die 1954 erstmalig von Petros Joannou im Druck veröffentlicht worden ist[44]. Der Anlaß für Devreesses Irrtum war ein Zitat am Ende des Traktates, wo ὁ ὄντως φιλόσοφος Ἰωάννης genannt wird. Aber dieser Johannes ist natürlich nicht der Evangelist, sondern der Damaszener.

Eustratios, ein Schüler des Johannes Italos und ein enger Vertrauter des Kaisers Alexios I Komnenos gehörte mit Michael von Ephesos zu einem Kreis von Aristoteles-Kommentatoren um Anna Komnene[45]. Wir haben von ihm Kommentare zu den Analytica posteriora Buch II und zu Buch I und VI der Nikomachischen Ethik (von denen das zu Buch I von Robert Grosseteste wiederum ins Lateinische übertragen wurde[46]). Unsere kleine für die Geschichte der byzantinischen Philosophie wichtige Schrift zeigt uns Eustratios als Nominalisten. Da er diesen seinen Standpunkt auch in der Deutung der menschlichen Natur Christi vertrat, mußte er sich im Jahre 1117 wegen Häeresieverdachtes vor der Synode verantworten, übte Selbstkritik, schwor seinen «Irrtümern» ab — und wurde dennoch als Metropolit abgesetzt. Joannou legte seiner Ausgabe des schwierigen Textes drei Handschriften zu Grunde. Die älteste ist der italogriechische cod. Vaticanus gr. 1246 aus dem 12./13. Jahrhundert. Bei den anderen handelt es sich um Parisinus gr. 2138 (14. Jahrhundert) und Va-

Édition critique du texte grec et de la traduction latin médiévale, Leiden 1977 (*Corpus Latinum Commentariorum in Aristotelem Graecorum*, Supplement 2).

37. I. AB ARNIM, *Stoicorum Veterum Fragmenta*, vol. III, Lipsiae 1903 (= Nachdruck Stuttgart 1964), S. 95 ff. Vgl. noch P. MORAUX, *Der Aristotelismus bei den Griechen. Von Andronikos bis Alexander von Aphrosisias*, Erster Bd., Berlin u. New York 1973 (*Peripatoi*, Bd. 5), S. 138 - 141.

38. W. BERSCHIN, *Griechisch-lateinisches Mittelalter. Von Hieronymus zu Nikolaus von Kues*, Bern u. München 1980, S. 294.

39. Vgl. BERSCHIN (wie Anm. 38), S. 295 - 297; CAVALLO (wie Anm. 16), S. 226; D. HARLFINGER, *Die Textgeschichte der Pseudo-Aristotelischen Schrift Περὶ ἀτόμων γραμμῶν*, Amsterdam 1971, S. 154 - 156.

40. L. TROPIA, *La versione latina medievale del «Περὶ παθῶν» dello Pseudoandronico*, in *Aevum*, 26 (1952), S. 97 - 112; GLIBERT-THIRRY (wie Anm. 36), S. 224 ff., vgl. dazu die Einleitung S. 132 ff.

41. J. KRAYE, *Francesco Filelfo on emotions, virtues and vices. A reexamination of his sources*, in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 43 (1981), S. 129 - 140.

42. CANART (wie Anm. 3), S. 207.

43. R. DEVREESSE, *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae Codices Manu Scripti ... Codices Vaticani graeci*, Tom. III: *Codices 604 - 866*, Vatikan 1950, S. 197: «... revera commentarius in initium evangelii s. Ioannis».

44. P. JOANNOU, *Die Definition des Seins bei Eustratios von Nikaia. Die Universalienlehre in der byzantinischen Theologie im XI. Jh.*, in *BZ*, 47 (1954), S. 358 - 368. Vgl. DENS., *Der Nominalismus und die menschliche Psychologie Christi. Das Semeioma gegen Eustratios von Nikaia (1117)*, in *BZ*, 47 (1954), S. 369 - 378, ferner PIERRE JOANNOU, *Eustrate de Nicée: Trois pièce inédites de son procés (1117)*, in *Rev. des ét. byz.*, 10 (1952), S. 24 - 34. Vgl. auch noch J. DRÄSEKE, *Zu Eustratios von Nikaia*, in *BZ*, 5 (1896), S. 319 - 336.

45. Vgl. ANNA KOMNENE, *Alexias* 14, 8, 9 (ed. LEIB, vol. III, Paris 1945, S. 182, 3 ff.) über Eustratios: ἀνὴρ τά τε θεῖα σοφὸς καὶ τὰ θύραθεν, αὐχῶν ἐπὶ ταῖς διαλέξεσιν μᾶλλον ἢ οἱ περὶ τὴν στοὰν καὶ ἀκαδημίαν ἐνδιατρίβοντες, ferner HUNGER (wie Anm. 21), S. 34 f.

46. Vgl. BERSCHIN (wie Anm. 38), S. 319 Anm. 28.

ticanus gr. 711 (14. Jahrhundert). Eine ganz kurze Paraphrase findet sich im cod. Barocc. gr. 131, woraus sie von Joannou als Anhang gedruckt worden ist. Leider ist die Edition von Joannou sehr unzureichend, da sie viele Fehler und unrichtige Angaben im Apparat enthält. An christologisch wichtiger Stelle hat Ioannou z.B. den ganzen Satz εἰ καὶ εἷς ἐστιν, ἀλλὰ ἐν τρισὶν ὑποστάσεσιν μία θεότης γινώσκεται durch saut du même au même ausgelassen[47]. Die Kollation von A³ hat ergeben, daß seine Lesungen für die Textherstellung von Bedeutung sind. Ich beabsichtige, demnächst den Text auf der Grundlage aller bekannten Handschriften erneut zu edieren.

Der A³ genannte Schreiber muß ein Mann von ausgeprägt philosophischen Interessen gewesen sein. Alle seine Marginalien entstammen Texten, in denen Synonyme unterschieden und philosophische Termini definiert und erklärt werden. Vielleicht gelingt es den Paläographen einmal, diesen interessanten Mann an seiner Handschrift zu identifizieren, der etwa zu der Zeit in Süditalien lebte, als der Streit um den Palamismus die Gemüter erregte und einer der Hauptkampfhähne, Barlaam von Seminara, ganz in der Nähe als Bischof von Gerace in Kalabrien saß.

Zum Abschluß sei noch ein Beispiel für die Hilfe angeführt, die philologische Quellenanalyse den Paläographen bei der Handschriftendatierung leisten kann.

Kurz vor dem Jahre 700 verfaßte Anastasios Sinaites eine bedeutsame antimonophysitische Schrift unter dem Titel «Hodegos», die wir seit 1981 in der vorzüglichen Ausgabe Karl-Heinz Uthemanns im Corpus Christianorum benutzen können[48]. Das Kapitel II des Hodegos enthält zahlreiche Etymologien, die sich eng mit dem im 5. Jahrhundert entstandenen Etymologicum des Orion und dem sogenannten Etymologicum Gudianum berühren[49]. Letzteres ist nur für die

47. *BZ*, 47 (1954), S. 366 Zeile 9.

48. Anastasii Sinaitae *Viae Dux, cuius editionem curavit* Karl-Heinz Uthemann, Turnhout 1981 (*Corpus Christianorum Series Graeca*, 8). Vgl. dazu meine Rezension in *JÖB*, 34 (1984), S. 289 - 293. Einen Nachtrag über eine zunächst unzureichend zugängliche Handschrift lieferte Uthemann jüngst: *Der Codex Athonensis Laurae B 11: Marginalien zur Edition des Hodegos*, in *Scriptorium*, 48 (1984), S. 104 - 116 (hier auch S. 105 Anm. 3 ein wichtiges Errataverzeichnis zur Ausgabe!).

49. Für die Einzelheiten der folgenden Darlegung verweise ich auf meinen Aufsatz: *Die Etymologiensammlung im Hodegos des Anastasios Sinaites, das Etymologicum Gudianum (Barb. gr. 70) und der Codex Vind. Theol. Gr. 40*, in *JÖB*, 34 (1984), S. 55 - 68.

Buchstaben α - ζειαί von De Stefani sehr zuverlässig ediert[50], während die Ausgabe von Sturz[51] nach dem Wolfenbütteler (aus dem Nachlaß von Marquard Gude stammenden) cod. Guelferbytanus 29 + 30[52] Gud. graec., auf die die Philologie leider immer noch angewiesen ist, eigentlich unbrauchbar ist. Zur Analyse der Etymologien im Hodegos des Anastasios Sinaites habe ich daher Photographien des cod. Barber. gr. 70 (der Urhandschrift des Et. Gud.) und von mehreren seiner verläßlichen Apographa herangezogen.

Im Hodegos finden sich 110 Etymologien, die bis auf zwei belanglose a l l e im Et. Gud. vorkommen. Da viele von ihnen auch bei Orion stehen, liegt es zunächst nahe, an ihn als gemeinsame Quelle für Hodegos und Et. Gud. zu denken. Genauere Untersuchung führt jedoch zu einem anderen Ergebnis. Im cod. Barber. gr. 70 werden den Glossen des Et. Gud. in sehr großem Umfange Quellensiglen[53] beigegeben. Dadurch stellt sich heraus, daß die in Hodegos und Et. Gud. gemeinsamen Glossen im Et. Gud. aus nicht weniger als vier seiner verschiedenen Hauptquellen stammen. Da die Vereinigung dieser unterschiedlichen Quellen ein charakteristisches Specificum des Et. Gud. ist und sich dort über den gesamten Bereich seines Textes, nicht nur auf die mit dem Hodegos gemeinsamen Glossen erstreckt, da es ferner höchst unwahrscheinlich wäre anzunehmen, ein solches Ensemble von 110 Glossen sei zufällig zweimal aus mindestens vier unterschiedlichen Quellen in geradezu frappierend übereinstimmender Weise kompiliert worden, und da endlich an mehreren Stellen Texte im Hodegos nur als durch Mißverständnisse des individuellen, durch Streichungen, Zufügungen und Korrekturen entstandenen Zustands im cod. Barber. gr. 70 erklärt werden können, ergibt sich völlig zwingend, daß das im Hodegos überlieferte etymologische Material aus dem Et. Gud. abgeleitet sein muß. Wahrscheinlich lag nicht der Barber. gr. 70, sondern bereits eine seiner Abschriften zu Grunde. Da der Hodegos mindestens 350 Jahre früher als das Et. Gud. abgefaßt

50. *Etymologicum Gudianum quod vocatur, recensuit* ... Ed. Aloysius De Stefani, fasc. I, Lipsiae 1909; fasc. II, Lipsiae 1920 (Nachdruck Amsterdam 1965).

51. *Etymologicum Graecae Linguae Gudianum* ... *edidit* Frider. Gul. Sturzius, Lipsiae 1818.

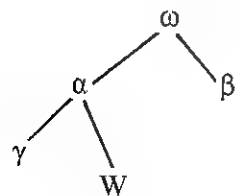
52. Siehe die detaillierte Beschreibung (mit Faksimile) von D. Harlfinger, *Griechische Handschriften und Aldinen, Ausstellungskataloge der Herzog August Bibliothek Nr. 24*, Wolfenbüttel 1978, S. 35 - 37.

53. Vgl. Reitzenstein (wie Anm. 1), S. 98 ff.

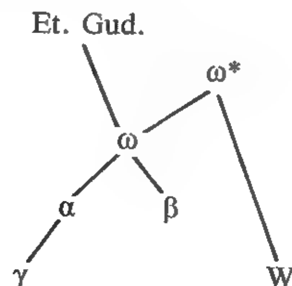
worden ist, folgt ferner mit Notwendigkeit, daß das etymologische Material des Hodegos sekundär, das heißt aber, interpoliert sein muß.

Der umfangreichere der beiden Etymologienkomplexe des Hodegos steht als recht unorganisches Kapitel mit der Überschrift Περὶ ἐτυμολογίας als Kapitel 2, 8, 1 - 82 im Text, der kleinere (2, 4, 141 bis 174) ist zwar etwas besser integriert, läßt sich aber auch genau abgrenzen. Löst man ihn heraus, so ergibt sich eine ganz überraschende Tatsache. Die unmittelbar vor und nach den Etymologien stehenden Worte schließen sich völlig bruchlos zu einem syntaktisch und inhaltlich zusammengehörigen Satz zusammen: σχεδὸν πᾶσα φύσις ἐκ τῆς οὐσιώδους αὐτῆς ἐνεργείας ἔχει τὴν οἰκείαν προσηγορίαν· | ἐνεργεία γάρ ἐστιν ἡ τῆς φύσεως δύναμις. (Die Fuge, an der die Etymologien eingeschoben worden sind, ist durch | bezeichnet).

Noch überraschender war, daß ich nach dieser rein quellenanalytischen Operation feststellen konnte, daß genau diese als Interpolationen ausgeschiedenen Partien in einem besonders wichtigen Codex des Hodegos, dem Vindob. theol. gr. 40 (= W), nicht stehen. Diese Tatsache bedeutet nun aber, daß W einen sehr gravierenden error significativus der gesamten übrigen Überlieferung nicht teilt. Prüft man Uthemanns Angaben und Erörterungen zur Handschrift W in seiner Einleitung und seinem kritischen Apparat, so läßt sich konstatieren, daß W überhaupt zahlreiche «lectiones meliores» gegenüber der übrigen Überlieferung (d.h. den Hyparchetypi α und β) aufweist und in seiner Textform zwischen α und β schwankt. Uthemann versuchte die «lectiones meliores» als Konjekturen in W und das Schwanken von W zwischen α und β durch Kontamination zu erklären. Die beobachteten Phänomene lassen sich jedoch viel einfacher und methodisch weit überzeugender deuten: W ist von beiden Hyparchetypi α und β unabhängig und repräsentiert einen ihnen zusammengenommen stemmatisch gleichrangigen Text.



Uthemanns Stemma



Neues Stemma

Die Ergebnisse von Quellenanalyse und Textgeschichte sind voneinander unabhängig und jede für sich ganz eindeutig. Da sie obendrein in ganz auffälliger Weise konvergieren, bestätigen und bekräftigen sie sich gegenseitig.

Aus den hiermit gewonnenen Resultaten ergeben sich weitere Folgen, die die griechische Paläographie und die Geschichte der griechischen Etymologika betreffen.

Die Urhandschrift des Et. Gud., der Barber. gr. 70 pflegte bisher in das 11. Jahrhundert datiert zu werden[54]. Damit war zugleich eine Datierung der Entstehung des Et. Gud. gegeben. Aus der Tatsache, daß die etymologischen Interpolationen im Hodegos des Anastasios Sinaites aus dem Et. Gud. stammen, folgt, daß der Barber. gr. 70 früher sein muß als die die Interpolationen aufweisenden Handschriften des Hodegos. Von ihren frühesten ist keine absolut datiert, doch werden mehrere davon aus paläographischen Gründen bereits in das Ende des 10. Jahrhunderts gesetzt. Philologische, textgeschichtliche und paläographische Erwägungen müssen also zusammengenommen werden und gegenseitig aufeinander Rücksicht nehmen. Die durch konvergierende Einzelergebnisse von Quellenanalyse und Textgeschichte erzielten Fakta bilden in der Rechnung die Konstanten, die von der Natur der Sache her weniger präzisen paläographischen Datierungen die Variablen. Das Resultat lautet: Das Et. Gud., d.h. seine Urhandschrift Barber. gr. 70, dürfte in der zweiten Hälfte des 10. Jahrhunderts entstanden sein[55]; mit der Datierung der Hodegos-Handschriften muß andererseits etwas herabgegangen werden.

Bisher hat man sich in der Philologie noch kaum die Frage vorgelegt, zu welchem Zweck die Byzantiner jene gewaltigen Etymologika kompiliert und dabei weder Mühe noch kostbares Pergament gespart haben. Sie haben das sicherlich nicht deshalb getan, damit die modernen klassischen Philologen daraus die verlorenen Werke Herodians oder Philoxenos' rekonstruieren könnten. Aber wohl auch nicht dazu, damit später andere byzantinische Grammatiker nur wieder ähnliche Lexika herstellen möchten. Es ließen sich hier zwei Benutzer aufzeigen, die anderes mit den Etymologika anfingen. Für den

54. Reitzenstein (wie Anm. 1), S. 92; *Codices Barberiniani Graeci, tom. I: Codices 1 - 163, recensuit* V. Capocci, Vatikan 1958, S. 75.

55. Ohne Kenntnis dieser Erwägungen hatte Harlfinger (wie Anm. 52), S. 35 bereits von dem «um die Wende des 10./11. Jh. entstandenen ... Lexikon» gesprochen.

theologischen Interpolator des Hodegos und den philosophisch interessierten Marginalienschreiber A^3 bot sich in ihnen «Sinnerschließung durch Etymologie» (Friedrich Ohly[56]). Während die lateinischen Mediävisten ihre Etymologika durchaus ernst nehmen (wie L. Traube z.B. Isidor von Sevilla), finden Byzantinisten zu diesem Bereich der ihnen anvertrauten Literatur offenbar nur schwer Zugang, wie ein sicherlich etwas augenzwinkernd gemeinter Satz H. G. Becks in seiner schönen Würdigung Friedrich Sylburgs über das Etymologicum Magnum als «abstrusestes Byzanz» erkennen läßt[57]. Aber sollte nicht auch für Byzanz gelten, was Johan Huizinga gesagt hat[58]: «Für das Verstehen des Kulturlebens jedoch behält der Wahn selbst, in dem die Zeitgenossen lebten, den Wert einer Wahrheit»?

[Korrekturzusatz zu Anm.9: Das Erscheinen des 4. Bandes von Westerinks Ausgabe der Briefe des Photios (1986) hat weitere Präzisierungen in dieser Problematik ermöglicht. Photios hat den Brief 254 in den zweiten Band seiner *Quaestiones Amphilochianae* als Nr. 131 aufgenommen (Band I enthielt nur Qu. 1 — 75). Dieser Band muß um 875, jedenfalls *vor 877* abgeschlossen worden sein, da der Adressat Amphilochios noch als Metropolit von Kyzikos bezeichnet wird; Ende 877 / Anfang 878 wurde er aber nach Nikaia transferiert: vgl. L. G. Westerink, *Photius, Epistulae et Amphilochia*, vol. IV, Leipzig 1986, S. XX f. Daß die Glosse Μαγνῆτις des Et. Gen. *nicht* aus Helladios stammt, wenigstens nicht allein und ausschließlich, noch damit die des Photios, hat Petrus Becker, *De Photio et Aretha Lexicorum Scriptoribus*, Diss. Bonn 1909, S. 69 scharfsinnig erkannt, der zugleich mit Recht konstatierte: «Eadem atque in EGen in Photii quaest. Amph. 131 (Migne vol. CI p. 725) exponuntur, et procul omni dubio Photius doctrinam suam ex EGen hausit.»]

---

56. F. Ohly, *Vom geistigen Sinn des Wortes im Mittelalter*, in *Schriften zur mittelalterlichen Bedeutungsforschung*, Darmstadt 1977, S. 16.
57. H. G. Beck, *ΧΑΛΙΚΕΣ*, Festgabe für die Teilnehmer am XI. Internationalen Byzantinistenkongreß, München 1958, S. 80.
58. J. Huizinga, *Herbst des Mittelalters*, Stuttgart [10]1969, S. 74.

Anhang

Varianten des Vatic.gr.1818 (Marginalien von Hand A^3) zu Ps.-Andronikos, Περὶ παθῶν: Kollation mit der Ausgabe von A. Glibert-Thirry (vgl. oben Anm. 36).

223,11 τὰ δὲ - τέσσαρα: A^3 (fol. 60ᵛ) incipit τέσσαρα γενικώτατα εἴδη εἰσι τῶν παθῶν **11-13** ἐπιθυμία - παρουσίας abscissa in A^3 **13** οἴονται : οἷον τε A^3 **14** ὅρος φόβου om. A^3 | ἔκκλισις : ἔκλισις A^3 **15** δεινοῦ : κακοῦ A^3 **16** ὅρος ἐπιθυμίας om. A^3 | ἄλογος om. A^3 | δίωξις : δόξα ἀπὸ A^3 **18** ὅρος ἡδονῆς om. A^3 **19** ὡς ἂν habet A^3 | οἴονται : οἷον τε A^3 **20** δὲ habet A^3 | κε̅ (quod scripserat Kreuttner) praebet A^3 **23** βαρυθυμία : βαρυθμὸς A^3 | ὅροι τῶν εἰδῶν om. A^3 **24** ἔλεος μὲν οὖν : καὶ ἔλεος μὲν A^3 **26** λύπη pr. om. A^3 **27** ἐπιεικῶν : ἀξίων A^3 **28** καὶ habet A^3 | ἕτερον : ἕτερόν τϊ A^3 **29** ἄλλοις : ἄλλοις μὲν A^3 | μή : οὔ A^3 **30** μακαρισμὸς [καὶ] ἀστειότητος (ita coniecerat Kreuttner, quem sequitur Glibert-Thirry) : μακαρισμοῦ καὶ ἀστειότητος A^3 **30 - 32** [ ] om. A^3 (secluserat Kreuttner) **34** ἐπ' - [πράγματι] : ἐπὶ τῷ ἐκείνοις ἐντυχεῖν οἷς ἀπηυχόμεθα ἐμπεσεῖν A^3 **35** συμπεφυρμένοις : συμπεριφραγμένοις A^3 **40** ἐναντίων λογισμῶν : ἀναλογισμῶν A^3 **41** ὄχλησις : ὄχλοσις (?) A^3 **44** αὐτοῦ : αὐτῶν A^3 **45** γεγονόσιν om. A^3 **48** ῥιπτασμοῦ : ῥυπασμοῦ A^3 **49** ἐπὶ om. A^3 | ἐπαιρομένοις : ἐπαιρομένων A^3 **50** τοῦ A^3 **52** ἀγομένου : ἀγόμενος A^3 **53** βαρυθυμία δὲ λύπη ὑπεραλγής A^3 ||
A^3 fol. 199ᵛ: **59** ὅροι τῶν εἰδῶν om. A^3 **64** ἀσυνήθους φαντασίας : φαντασίας ἀσυνήθους A^3 **66** ἀπὸ φαινομένου : ἀποφαινομένου A^3 **69** διαπτώσεως : διὰ πτώσεως A^3 **71** μέλλησις : μέλησις A^3 **72** ἐννοηθέντος : ἐννοηθέντος κακοῦ A^3 **75** post τιμῆς add. ἢ φόβος ἀμφιβολίαν περὶ τὴν πίστιν ἔχων A^3 **76** εἴδη κε̅ praebet A^3 **80** ὅρος τῶν εἰδῶν om. A^3 **81** ὀργὴ μὲν οὖν ἐστιν : καὶ ἔστι μὲν A^3 **82** [ ] om. A^3 **83** ἐναρχομένη : ἐναρχομένου A^3 **86** παλαίωσιν : παλάμυσιν A^3 **88** ἄλλος ἔρως : ἢ A^3 **89** ἄλλος ἔρως ὑπηρεσία θεῶν εἰς νέων : ἡ ἐπιθυμία θεοῦ εἰς ναῶν A^3 **92** φίλου ἀπόντος ὁμιλίας : φιλίας ἀπούσης ὁμιλίας A^3 **93** ἔρωτα : ἔρωτος A^3 **96** ἐμπιπλαμένη : ἐμπιπλασμένου A^3 **97-98** [ ] om. A^3 **233,1** εἰς ἀντίταξιν κακοποιητικήν : εἰς ἀντιπαράταξιν κακοποιητική A^3 **3** ἄμετρος om. A^3 **4** [ἄχρηστος ἢ] ἄμετρος χρημάτων : χρημάτων ἄχρηστος A^3 **5** ἄμετρος τιμῆς : τιμῆς ἄμετρος A^3 **7** σώματος : σωμάτων A^3 | post δέον desinit A^3.

Kenneth Snipes

THE SCRIPTS AND SCRIBES OF *PARISINUS GRAECUS 1712*

In an admirable essay on editing Byzantine texts, L. G. Westerink establishes the following rule as one of the guiding principles for the preparation of modern critical editions of Byzantine authors: If only a few manuscripts of a work of Byzantine literature have survived, one can reasonably conclude that the number of intermediate copies separating these manuscripts from the author's original is likewise small, and this fact in turn reduces the probability of textual corruptions[1]. Although the *Chronographia* of Michael Psellos has survived in a single complete manuscript, Westerink notes that this manuscript, *Parisinus graecus 1712*, a manuscript «de mauvaise qualité», is a puzzling exception to this general rule[2]. The manuscript

---

1. L. G. Westerink, *L'édition des textes byzantins*, in *Nicétas Magistros. Lettres d'un exilé (928-946)*, Paris 1973, pp. 9-16.

2. *Sinaiticus 482* (*1117*), fols. 277r-279v, contains a fragment of the *Chronographia*, attached to the previously unknown *Historia syntomos* by Psellos. See K. Snipes, *A Newly Discovered History of the Roman Emperors by Michael Psellos*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 32/3 (1982), pp. 53-61.

has no colophon and bears no discernible external or internal clues to its date or place of origin. The previous editors of the *Chronographia*, C. Sathas and E. Renauld, made no attempt to date *Paris. gr. 1712* or to derive its provenance by palaeographical or codicological analysis[3]. This important manuscript, which also contains the chronicle of Pseudo-Symeon and the *History* of Leo the Deacon, has been dated variously by scholars to the eleventh, twelfth, and fourteenth centuries.

C. B. Hase, preparatory to his *editio princeps* of Leo the Deacon, appears to have been the first scholar to publish a description of the script of *Paris. gr. 1712*. He described the script of the original parchment folios of the manuscript (fols. 7-420ᵛ) as «très belle et peu chargée d'abréviations»[4]. Although Hase in 1810 did not have the invaluable modern collections of photographs of dated Greek manuscripts at his disposal, he did attempt, unlike most scholars of his time, to compare the script with another datable script, a script reproduced in Montfaucon as representative of the scripts of the tenth century, a curiously inappropriate comparison[5]. Hase notes, however, that the breathings in *Paris. gr. 1712* are rounded and not in the form of an inverted T, the ordinary form of the breathings in earlier minuscule manuscripts. He concluded that the original manuscript was written «au plus tard, vers l'année 1100 de notre ère, et, par conséquent, peu de temps après la mort de Léon ...».

The most recent discussions of *Paris. gr. 1712*, by N. Panayotakis[6] and A. Markopoulos[7] in prolegomena to their projected editions of Leo the Deacon and the chronicle of Pseudo-Symeon

3. C. Sathas, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη. Bibliotheca graeca medii aevi*, IV, Athens-Paris 1874; second edition, C. Sathas, *The History of Psellus*, London 1899; E. Renauld, *Michel Psellos. Chronographie, ou histoire d'un siècle de Byzance (976-1077)*, I-II, Paris 1926-28.

4. C. B. Hase, *Notice de l'Histoire composée par Léon Diacre, et contenue dans le manuscrit grec de la Bibliothèque Impériale, coté 1712*, in *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Impériale*, 8 (1810), p. 25.

5. B. de Montfaucon, *Palaeographia graeca*, Paris 1708, p. 291. Hase himself altered his choice of comparison a few years later. In the preface to his *editio princeps* of Leo the Deacon (1828), Hase refers to example VII on p. 291 of Montfaucon.

6. N. M. Panayotakis, *Λέων ὁ Διάκονος*, Athens 1965, pp. 42-84.

7. A. Ph. Markopoulos, *Ἡ χρονογραφία τοῦ Ψευδοσυμεὼν καὶ οἱ πηγές της*, Jannina 1978, pp. 30-37.

respectively, have only briefly addressed the complicated problem of the date of the Paris manuscript. Panayotakis simply lists the conflicting opinions of previous scholars and dates the manuscript with some hesitation to the twelfth century. Markopoulos concludes only that the manuscript cannot be later than the thirteenth century. Following the suggestion of Jean Darrouzès, in his review of Panayotakis' dissertation, that the script of *Paris. gr. 1712* should be compared with dated manuscripts in the various published collections[8], Markopoulos compares the script, cautiously in a footnote, with the script of *Vaticanus graecus 644*, dated 1279/80, and quotes the present writer's opinion that *Paris. gr. 1712* is a manuscript «of the late twelfth century»[9].

Paris. gr. 1712 is composed of three clearly distinguishable parts. Fols. 1-6ᵛ and 420-422 are written in a hand of the fifteenth century, perhaps the hand of George Gregoropoulos. Fols. 423-430, added sometime in the sixteenth century are of paper with a watermark corresponding to Briquet 490 (anchor in circle, surmounted by a star, ca. 1511-16)[10], or more precisely to «ancre 42» in the collection published by the Harlfingers, used by the scribe Emmanuel Bebenes in *Monacensis 36*, dated 1556[11]. The surviving folios of the original parchment manuscript, fols. 7-419ᵛ, appear on first examination to be the work of a single scribe, and even so experienced a palaeographer as Darrouzès did not distinguish the work of more than one scribe[12]. A closer examination, however, proves that at least two scribes copied the original portion of the manuscript.

At the bottom of fol. 262ᵛ (Plate I) the scribe has left half of the last line blank, and there is a faint trace of an erasure. The line ends τριή-. Fol. 263, the first folio of a new quire (ΛΕ′) (Plate II), begins -ρην, completing the word τριήρην, begun at the end of the final folio of the previous quire. The scribe of fol. 262ᵛ appears to have completed the word τριήρην, but when the quires were joined, the letters -ρην were erased, making the text blend smoothly with the

8. J. Darrouzès, review of Panayotakis, *Λέων ὁ Διάκονος* cit., in *Revue des études byzantines*, 25 (1967), p. 285.

9. Markopoulos, *Ἡ χρονογραφία τοῦ Ψευδοσυμεὼν* cit., p. 34.

10. C. M. Briquet, *Les filigranes*, I, Paris 1907, no. 490.

11. D. and J. Harlfinger, *Wasserzeichen aus griechischen Handschriften*, I, Berlin 1974.

12. Darrouzès, review of Panayotakis cit., p. 285.

completion of the word at the top of folio 263. Having noticed this division of the word τριήρην, one begins to see the numerous variations, many of them quite subtle, between the scripts on fol. 262ᵛ and 263. Beginning with a close examination of the hands on fols. 262ᵛ and 263, it is possible to distinguish three hands in the original folios of the manuscript. Scribe A appears to have written fols. 7-127ᵛ. Scribe B begins on fol. 128 and continues to fol. 191ᵛ, followed by the reappearance of Scribe A on fols. 192-262ᵛ (Plate I). Scribe C, the most accomplished and elegant copyist of the manuscript, begins on fol. 263 (Plate II) and continues until fol. 347. A different hand, probably Scribe A, copied fols. 347ᵛ-348. Scribe C begins again on fol. 348ᵛ and continues to the end of the surviving portion of the original manuscript, fol. 420ᵛ. The *Chronographia* (fols. 322-420ᵛ) is entirely the work of the most accomplished scribe, Scribe C, with the strange intrusion of Scribe A on fols. 347ᵛ-348[13].

Perhaps the most enigmatic palaeographical feature of the original manuscript appears at the top of fol. 71, where the script suddenly changes. Nigel Wilson, in a recent discussion of the development of what he calls «scholarly hands» in the eleventh and twelfth centuries, cites this folio as an example of the abrupt appearance of a seemingly earlier script in the middle of a manuscript which might otherwise be assigned to a later date[14]. Lines 1-15 on fol. 71, in contrast to the script on the preceding folio (which continues again on line 16), has a much more elegant and professional appearance, and these fifteen lines contain a great many abbreviations. As Hase pointed out, the script (or scripts) of *Paris. gr. 1712* is notable for its lack of abbreviations. The absence of compendia and the beauty and elegance of the writing in this manuscript, especially by Scribe C, distinguishes the Paris manuscript of the *Chronographia* notably from the typical Byzantine «scholar's copy». *Paris. gr. 1712* is not a hastily written copy of the three historians for the private use of some nameless Byzantine scholar. On the other hand, the high quality of the parchment and the beauty of the script are in striking contrast to the low degree of accuracy in the texts transcribed by the scribes[15].

A comparison of the original folios of *Paris. gr. 1712* with the script of the so-called Karahissar group of New Testament manuscripts, and especially with the two Paris manuscripts of the group, *Coislin 200* and *Supplément grec 1335* (Plate III), shows that the Paris manuscript of the *Chronographia* is written in a similar script. The date and provenance of the Karahissar or Family 2400 group of manuscripts have been vigorously debated by art historians, who first noticed the *sui generis* quality of the writing in these lavishly illuminated manuscripts[16], and this script has most recently been studied by Paul Canart[17]. The Karahissar group, which American scholars of the 1930's believed indisputably to have been produced in the thirteenth century in Constantinople, or at the Byzantine court in exile in Nicaea, has been assigned a date in the twelfth century and a provincial origin in the most recent art historical studies[18]. This date and provenance for this style of minuscule script would provide a possible explanation for the enigmatic combination of elegant writing and frequently illiterate text in *Paris. gr. 1712*. Provincial scribes who ordinarily copied Biblical or liturgical manuscripts have stumbled through the difficult Atticizing Greek of Leo the Deacon and Psellos. But this seems to me unlikely.

Historical writing in the eleventh and twelfth centuries centered around the imperial court in Constantinople. The emperor and his court were the leading characters in the historical works, and the writers of history themselves were usually members of the imperial

13. A complete analysis of the hands of *Paris. gr. 1712* appears in my unpublished D.Phil. thesis, *The Chronographia of Michael Psellos; Prolegomena to a New Edition*, Oxford 1978, pp. 108-159, pls. I-X. P. Canart, *Les écritures livresques chypriotes du milieu du XIᵉ siècle au milieu du XIIIᵉ et le style palestino-chypriote «epsilon»*, in *Scrittura e civiltà*, 5 (1981), p. 57, n. 149, sees two hands, «une plus cursive» (fols. 7-127ᵛ, 192-262ᵛ, 347ᵛ-348) and «une plus calligraphique» (fols. 128-191ᵛ, 263-347, 348ᵛ-420ᵛ).

14. N. G. Wilson, *Scholarly Hands of the Middle Byzantine Period*, in *La Paléographie grecque et byzantine* (Paris 21-25 octobre 1974), Paris 1977 (*Colloques Internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique*, 559), p. 238.

15. E. Miller, reviewing Sathas' *editio princeps* of the *Chronographia* in the *Journal des savants*, 1875, p. 24, calls *Paris. gr. 1712* «une nouvelle étable d'Augias à nettoyer».

16. The immense bibliography on these manuscripts is most conveniently found in A. Weyl Carr, *A Group of Provincial Manuscripts from the Twelfth Century*, in *Dumbarton Oaks Papers*, 36 (1982), pp. 39-82.

17. Canart, *Les écritures livresques chypriotes* cit., pp. 17-76.

18. A. Weyl Carr, *The Rockefeller McCormick New Testament: Studies toward the Reattribution of Chicago, University Library*, MS. 965, unpublished Ph.D. dissertation, University of Michigan 1973.

circle. The *Chronographia* had a very limited circulation and few readers during the Byzantine period[19]. It is not surprising that the only attestable readers of the *Chronographia* were three prominent members of the imperial court in the twelfth century. Nikephoros Bryennios, Anna Comnena, and Ioannes Zonaras used the *Chronographia* as a source for their own histories, incorporating extensive passages *verbatim* into their histories[20]. There must have been a manuscript of the *Chronographia* in a palace collection in the twelfth century from which these historians were able to copy these passages, probably in the private library of the imperial family. This manuscript would have been accessible to very few readers outside the imperial circle. A few additional copies of the *Chronographia* may possibly have circulated among Psellos' friends, but even Michael Attaleiates, his contemporary, displays no knowledge of the work. There is also some evidence that *Paris. gr. 1712* was in Constantinople in the fifteenth century[21]. It seems inconceivable to me that this manuscript could have originated in Cyprus or Palestine.

19. K. Snipes, *The Textual Tradition and Transmission of the Chronographia of Michael Psellos*, in *Ninth Annual Byzantine Studies Conference. Abstracts of Papers*, Durham, N.C. 1983, pp. 17-18.

20. O. Lampsides, *Ἡ Χρονογραφία τοῦ Ψελλοῦ πηγὴ τῆς Ἐπιτομῆς τοῦ Ζοναρᾶ*, Athens 1951; St. Linnér, *Psellus' Chronographia and the Alexias. Some Textual Parallels*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 76 (1983), pp. 1-9.

21. E. Gamillscheg, *Zur Rekonstruktion einer Konstantinopolitaner Bibliothek*, in *Rivista di studi bizantini e slavi*, 1 (1981) (*Miscellanea Agostino Pertusi*, I), pp. 286-7, where the manuscript is incorrectly cited as *Paris. gr. 1711*.

Winfried Bühler

LAUR. GR. 80,13 UND ERASMUS' *ADAGIA*

Erasmus benutzt in seinen erstmals 1508 veröffentlichten *Adagiorum Chiliades*[1] u. a. eine griechische Sprichwörtersammlung, die er «Collectanea Plutarchi» o. ä. nennt[2]. Crusius hat erkannt[3], daß diese Sammlung sich ganz eng mit dem im Laur. 80,13 ff. 174ʳ-189ʳ überlieferten kleinen Corpus von 5 Sprichwörtersammlungen — von denen 3 Exzerpte aus der Athosrezension des Zenobius sind — berührt und die gleiche nicht ursprüngliche Reihenfolge wie der Laur. 80,13 aufwies. Nach Crusius hat Erasmus allerdings nur eine (postulierte) Zwillingshandschrift benutzt. F. Heinimann — E. Kienzle sagen in ihrer neuen Ausgabe der 3. *Chiliade* des

1. *Erasmi Roterodami Adagiorum Chiliades tres, ac Centuriae ferme totidem*, Venetiis in Aedib. Aldi MDVIII. Letzte vollständige Ausgabe des von Erasmus mehrfach erweiterten Werkes in *Desiderii Erasmi Roterodami Opera omnia*, recognovit J. Clericus, t. II, Lugduni Batavorum 1703. Im Rahmen der neuen kritischen Erasmus-Ausgabe sind von den *Adagia* bisher erschienen: *Opera omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, II 5 et 6, *Adagiorum Chilias tertia*, edd. F. Heinimann et E. Kienzle, Amsterdam-Oxford 1981 (Inzwischen auch II 4, edd. eidem, 1987).

2. Nachweis bei O. Crusius, *Analecta critica ad paroemiographos Graecos*, Lipsiae 1883 (Nachdruck in *Corpus Paroemiographorum Graecorum, Supplementum*, Hildesheim 1961, Teil II), pp. 5-7.

3. S. vorige Anm.

Erasmus[4], die von Erasmus benutzte Handschrift sei «identisch oder nahe verwandt mit dem Cod. Laurent. 80,13».

Ich möchte beweisen, daß Erasmus den Laur. 80,13 tatsächlich selbst benutzt hat. 1. findet sich dort auf f. 1ᵛ die Signatur «n° 33. C(aps)a 9ª», die, wie MOORE gezeigt hat[5], als ehemaligen Besitzer Janos Laskaris (1445-1535/6) erweist. Unter dieser Signatur wird der Laur. 80,13 auch in dem handschriftlich erhaltenen, von DE NOLHAC veröffentlichten Verzeichnis der griechischen Handschriften des Janos Laskaris angeführt[6]. 2. sagt Erasmus im Kommentar zu *Adag*. 2, 1, 1, («Festina lente»)[7], daß ihm, als er 1508 in Venedig die *Adagiorum Chiliades* zum Druck fertigstellte, mehrere Italiener griechische Handschriften zur Verfügung gestellt hätten, darunter Janos Laskaris; und unter den Werken, die er auf diese Weise kennen lernte, führt er auch die «Proverbiorum collectio titulo Plutarchi» an. Laskaris weilte in den Jahren 1503-1509 als Gesandter Ludwigs XII. in Venedig.

Auch wenn Erasmus nicht im einzelnen angibt, *welche Werke* er in Handschriften *von welchen Männern* erhalten hat, ist kaum daran zu zweifeln, daß ihm Janos Laskaris den damals in seinem Besitz befindlichen jetzigen Laur. 80,13 lieh.

Das letzte Glied meiner Beweiskette ist der inzwischen geklärte Grund für die falsche Reihenfolge der Sprichwörtersammlungen im Laur. 80,13[8]: sie ist durch ein Versehen beim Umbinden dieser Handschrift entstanden.

Es darf also als gesichert angesehen werden, daß Erasmus die Sprichwörtersammlungen des Laur. 80,13 aus dieser Handschrift selbst kennen gelernt hat[9].

---

4. II 6 (s. Anm. 1) zu 2682.

5. J. M. MOORE, *The Manuscript Tradition of Polybus*, Cambridge 1965, p. 91 und 18.

6. P. DE NOLHAC, *Inventaire des manuscrits grecs de Jean Lascaris* in *Mélanges d'archéologie et d'histoire* VI (1886), p. 251 ff., s. p. 252 Nr. 39.

7. In der Ausgabe von CLERICUS (s. Anm. 1) p. 405ᴮ⁻ᴰ.

8. Als Vermutung schon vorgetragen von L. COHN in O. CRUSIUS — L. COHN, *Zur handschriftlichen Ueberlieferung, Kritik und Quellenkunde der Paroemiographen* in *Philologus, Supplementband* VI (1892) (Nachdruck in *Corp. Paroem. Graec., Suppl.* [s. Anm. 2], Teil IV), p. 223; ich kann COHNS Vermutung nach Prüfung der Handschrift bestätigen.

9. Ausführlichere Einzelbelege werde ich zu der hier vorgetragenen These in den *Prolegomena* zu meiner Ausgabe des *Zenobius Athous*, vol. 1, geben, die kurz vor dem Abschluß stehen (inzwischen erschienen: *Zenobii Athoi proverbia*, vol. 1, Gottingae 1987, 66 f. und 311-13).

ANNA PONTANI

LA BIBLIOTECA DI MANUELE SOFIANÒS*

Nel corso d'una mia indagine sui mss. greci di Michele Sofianòs (m. 1564) conservati nella Biblioteca Ambrosiana di Milano, ebbi modo di dimostrare l'infondatezza dell'opinione vulgata relativa all'identità di Manuele Sofianòs, secondo la quale questi, chiota come il più noto Michele, sarebbe stato l'erede della sua biblioteca e sarebbe pertanto vissuto tra la seconda metà del s. XVI e l'inizio del XVII[1]. In quella sede, però, riuscivo a definire questo personag-

---

* Ringrazio O. Kresten e N. G. Wilson, che hanno riscontrato per me i dati relativi ai mss. di Vienna e Oxford citati in questo studio. Utili suggerimenti mi sono venuti da E. Gamillscheg.

1. Cfr. A. MESCHINI, *Michele Sofianòs*, Padova 1981 (*Università di Padova. Studi bizantini e neogreci*, 12) (d'ora in poi: *Sofianòs*), pp. 94-98. Alla bibliografia ivi citata si aggiunga: *Insulae augustae Cretae periplus*, prodromus antiquitatum Cretensium, auctore A. DE TORRES Y RIBERA, patricio Hispalensi..., Venetiis, typis Fr. Andreolae 1805, p. 49; appare forse qui per la prima volta l'errore per cui Michele è anteposto cronologicamente a Manuele. Dalle schede ancora inedite del *Prosopographisches Lexicon der*

gio solo come possessore di mss. greci portati da Chio a Milano nel 1606. Dall'osservazione che i suoi codici, tranne uno, non sono posteriori alla metà del s. XV, traevo la conseguenza che anch'egli fosse vissuto in quel torno di tempo, al quale peraltro si riferisce con certezza l'unico documento noto che rechi traccia del suo nome, la letterina di Domenico Gattilusi, signore genovese di Mitilene (1455-1458), indirizzata al κῦρ Μανουὴλ Σοφιανός, incollata sul f. I^{v} dell'Ambr. F 110 sup. (361)[2].

L'esame diretto dei mss. ambrosiani attribuiti dal catalogo di Martini e Bassi a Manuele Sofianòs m'ha consentito d'apportare alcuni ampliamenti alla scarsissima documentazione relativa a questo sfuggente personaggio. Era stata, p. es., omessa dai catalogatori la nota dell'Ambr. E 11 inf. (1012), f. 135^{v}, mg. sup.: βιβλίον ξενοφόντου κε ἀριανου κε πλουτάρχου Ιω.πετροκοκινο το πιον

Palaiologenzeit (d'ora in poi: *PLP*) ho tratto l'indicazione d'un Sofianòs («eventuell Manuel») che nel 1418 a Corone/Modone depositò somme di denaro: cfr. K. P. Matschke, *Geldgeschäfte, Handel und Gewerbe im spätbyzantinischen Rechenbüchern und in der spätbyzantinischen Wirklichkeit...*, in *Jahrbuch zur Geschichte des Feudalismus*, 3 (1980), p. 188. Da quanto si dirà in seguito, appare probabile che questi sia solo un omonimo del nostro.

2. Questo ms. (s. XV), contenente i libri I-V della *Biblioteca* di Diodoro Siculo, fu «olim Manuelis Sophiani (?), postea vero Georgii Merulae, deinde collegii Chalcorum» (cfr. *Catalogus codicum Graecorum Bibliothecae Ambrosianae*, dig. Ae. Martini et D. Bassi, I, Mediolani 1906, p. 428). Benché la provenienza dalla biblioteca di Manuele non risulti dal ms., in cui compaiono solo i nomi degli altri due possessori, la presenza in esso della lettera del Gattilusi (per il quale cfr. *PLP*, 2. Fasz., erstellt von E. Trapp unter Mitarbeit von R. Walther und H.-V. Beyer, Wien 1977, nr. 3588) non può spiegarsi altrimenti che con il pristino possesso da parte del Sofianòs. Martini e Bassi trascurano di accennare, nella *Praefatio*, che la cronologia di Manuele che essi sono indotti, sia pure dubitativamente, a proporre sulla base di questo codice, contrasta vistosamente con quella tradizionale da loro accolta. Benché il tenore della lettera del signore genovese, nella quale si chiede a Manuele l'invio di alcuni generi alimentari, non sia di per sé tale da far escludere che il destinatario sia solo un omonimo del nostro personaggio, la presenza del bigliettino in un ms. ambrosiano di provenienza chiota induce a non tener conto, fino a prova contraria, di questa possibilità. Per lo stesso motivo, o per il confluire di altri concordi indizi, l'ipotesi che possa trattarsi d'un omonimo è trascurata anche nella valutazione delle note relative a Manuele, desunte da altri mss.

του ἐχαριθεν μανόλις σοφιανὸς πολιτις[3].

Quanto alla nota dell'Ambr. E 50 inf. (1014), f. 813: «de dono fratris Emanuelis ordinis praedicatorum 1446 octobr. XIII felix», già segnalata dal catalogo, essa acquista probante valore documentario solo se è collegata con quella, assai simile, apposta dal domenicano Bartolomeo Lapacci, vescovo di Cortona, sul f. 1^{v} del Laur. S. Marco 316: «Exempla Emanuelis Moschopuli viginti accuratissime exposita. frater Emanueles ordinis praedicatorum. quae ab ipso emi pro precio yperperorum sej argenti anno domini MCCCCXLVI die octobr. XXVIIII in Constantinopoli ego Lapaccius Cortoniensis episcopus»[4]. In quest'ultimo codice ho recuperato un'annotazione quasi evanida, ma visibile ai raggi ultravioletti, sinora sfuggita: τοῦτων τῶ πρώτω ἐνε τοῦ μανόλη (segue una parola di sette-otto lettere erasa, ormai irrecuperabile): una conferma ad abundantiam della provenien-

3. Il citato catalogo (II, p. 1083) parla di questa nota in termini vaghi e imprecisi: «f. 135^{v}: quaedam de auctoribus, qui in cod. continentur, et de Man. Sophiano ineptissime conscribillata».

4. Cfr. E. Rostagno-N. Festa, *Indice dei codici greci laurenziani non compresi nel catalogo del Bandini*, in *Studi italiani di filologia classica*, 1 (1893), p. 183. Il codice, palinsesto membranaceo contenente la schedografia di Manuele Moscopulo, è datato 13 aprile 1426 e fu scritto a Costantinopoli da Giorgio Baiophoros: cfr. E. Gamillscheg, *Zur handschriftlichen Überlieferung byzantinischer Schulbücher*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 26 (1977), pp. 216, 219-220, 223, 228. Per il copista, attivo nella capitale fra il 1402 e il 1433/34, v. E. Gamillscheg-D. Harlfinger, *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600*, 1. Teil: *Handschriften aus Bibliotheken Grossbritanniens*, A. *Verzeichnis der Kopisten*, Wien 1981 (d'ora in poi *RGK*), nr. 55. Sul primo possessore occidentale del ms. v.: T. Käppeli, *Bartolomeo Lapacci de' Rimbertini (1402-1466), vescovo, legato pontificio, scrittore*, in *Archivum Fratrum Praedicatorum*, 9 (1939), pp. 86-127 (sul cod. v. p. 97 n. 43). Il ms. finì nella biblioteca del convento di S. Marco tramite Giorgio Antonio Vespucci, sulla cui biblioteca v.: B. L. Ullman-Ph. A. Stadter, *The Public Library of Renaissance Florence. Niccolò Niccoli, Cosimo de' Medici and the Library of San Marco*, Padova 1972 (*Medioevo e Umanesimo*, 10), pp. 39-43 (p. 40 per il ms. in questione). Dalle note dell'Ambr. E 50 inf. e del Laur. S. Marco 316 si desume che il domenicano Manuele alienò a favore di due occidentali (il Lapacci e un anonimo che scrive in latino) due suoi mss. a pochi giorni di distanza l'uno dall'altro. I due codici ebbero però forse un diverso destino: l'attuale laurenziano venne subito in Italia, mentre l'attuale ambrosiano restò verisimilmente a Chio, donde fu tratto solo nel 1606.

za del ms. indicata dal Lapacci.

Al codice laurenziano va connesso, per motivi che subito dirò, il Bodl. Roe 9 (s. XV), di cui, secondo quanto si ricava dall'ex libris (f. 68v) eraso, ma ancora sufficientemente leggibile ad occhio nudo, fu possessore lo ἱερεὺς μανουὴλ σοφιανὸς πανάρετος[5].

«Fuit ex libris Manuelis Sophiani» anche l'Ambr. P 121 sup. (640), che, come i due ultimi mss. citati e il Laur. S. Marco 308, conserva tra i fogli di guardia i resti del cartulario del monastero di Hiera-Xerochoraphion. Già Gamillscheg corresse ex silentio l'ipotesi di Wilson e Darrouzès, secondo cui i frammenti del cartulario sarebbero stati inseriti nei mss. «dans quelque boutique de Florence»[6], osservando che la presenza in detti codici dei copisti Giorgio Baiophoros e Giorgio Crisococca, congiunta ad altre caratteristiche codicologiche comuni, avvalora l'ipotesi che l'Urkundenbuch di Hiera-Xerochoraphion si trovasse nella biblioteca del monastero costantinopolitano di Prodromu-Petra, cui Baiophoros aveva accesso[7]. Essendo tipico di Baiophoros inserire antichi fogli pergamenacei nella legatura di mss. da lui copiati o restaurati, è certo che i quattro codici passarono per le sue mani. Ma sulla base delle note presenti in essi mi sembra si debba credere che almeno tre appartennero a un solo personaggio. Se questi ne entrò in possesso prima o dopo l'intervento di Baiophoros, non è possibile dire, per l'incertezza della cronologia di tale possessore e del copista (quanto al Laur. S. Marco 308, non si può ovviamente escludere che tracce del suo possesso da parte di Manuele non risultino più solo per alterazioni materiali subite dal ms., p. es. quando a Firenze fu provvisto di nuova legatura).

Dal punto di vista prosopografico, le note di possesso rilevate

5. Cfr. H. O. Coxe, *Catalogi codicum manuscriptorum Bibliothecae Bodleianae*, I, Oxford 1853 (rist. con corr. 1969), col. 464 (il ms., cartaceo, contiene la vita di Costantino ed Elena). Debbo la lettura della nota all'autopsia di N. G. Wilson, il quale non esclude che essa possa essere autografa. Che tale non sia, invece, l'ex libris del Laur. S. Marco 316 è suggerito dalla sua stessa formulazione.

6. Cfr. N. G. Wilson-J. Darrouzès, *Restes du cartulaire de Hiéra-Xérochoraphion*, in *Revue des études byzantines*, 26 (1968), pp. 5-47 (spec. pp. 8-9).

7. Cfr. E. Gamillscheg, *Zur Rekonstruktion einer Konstantinopolitaner Bibliothek*, in *Rivista di studi bizantini e slavi*, 1 (1980), p. 292.

nei codici citati testimoniano che Manuele Sofianòs Panaretos[8] era un domenicano, possedeva mss. e commerciava in essi a Costantinopoli verso la metà del s. XV. La capitale dell'impero era considerata la sua patria: ciò si desume non tanto dalla nota del Lapacci, quanto dall'appellativo πολίτης che accompagna il suo nome nell'Ambr. E 11 inf., f. 135v. Quasi certamente Manuele era uno dei monaci greci che vivevano a Pera, nella casa madre dei domenicani d'Oriente[9]. Ma se egli, come sembra, va identificato col destinatario della lettera del Gattilusi, intorno alla metà del secolo abbandonò Bisanzio e si trasferì nelle terre d'Asia Minore governate dai Genovesi (Mitilene e Chio), da cui, come si dirà, proveniva la sua stirpe[10]. Giova ricorda-

8. Per un primo censimento dei Panareti bizantini v. S. Lampros, *Καὶ ἄλλοι Πανάρετοι*, in *Νέος Ἑλληνομνήμων*, 5 (1908), p. 112. Almeno il nome, ben noto, di Matteo Angelo Panaretos (s. XIV) può essere citato a riscontro del doppio cognome col quale Manuele appare nel Bodl. Roe 9. Di un Manuele Panaretos (s. XIV-XV), prete di Kukula (sic: si conoscono due toponimi alquanto simili, relativi rispettivamente a una località dell'Epiro, presso Arta, e una in Asia Minore, presso Klazomenai), si sa che fu melurgo: cfr. J. B. Thibaut, *Monuments de la notation ekphonétique et hagiopolite de l'église grecque*, Petersburg 1913 (rist. Hildesheim-New York 1976), p. 125 (nulla su di lui nella rassegna di melografi bizantini fatta da E. Trapp, *Probleme der Prosopographie der Palaiologenzeit*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 27 [1978], pp. 187-192). Se la cronologia indicata è esatta, essa è troppo alta per il nostro Manuele.

9. Cfr. R.J. Loenertz, *Les établissements dominicains de Péra-Constantinople*, in *Echos d'Orient*, 34 (1935), pp. 336-339 (= *Byzantina et Franco-Graeca*, Roma 1970 [*Storia e Letteratura. Raccolta di studi e testi*, 118], pp. 209-226); id., *Les dominicains byzantins Théodore et André Chrysoberges et les negociations pour l'union des églises grecque et latine*, in *Archivum Fratrum Praedicatorum*, 23 (1935), pp. 5-61; M.-H. Congourdeau, *Frère Simon le Constantinopolitain OP (1235?-1325?)*, in *Revue des études byzantines*, 45 (1987), pp. 165-174; ead., *Note sur les Dominicains de Constantinople au début du 14e siècle*, *ibid.*, pp. 175-181.

10. Delle migrazioni da Costantinopoli a Chio si tratta in Ai. Sarou-Zolota, *Τὸ ἀρχεῖον τῆς Λατινικῆς ἐπισκοπῆς Χίου*, in *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, 14 (1937-38), pp. 425-426; H. Inalcik, *Turkish archival Materials and byzantine History*, in *Byzantine Studies Conference. Abstracts of Papers*, 1975, pp. 21-22; A. E. Vacalopoulos, *The Flight of the Inhabitants of Greece to the Aegean Island, Crete, and Mane, during the Turkish Invasions*, in *Charanis Studies. Essays in Honor of P. Charanis*, New Brunswick 1980, p. 276. Documentazione specifica si trova in A.

re che questo fu l'iter seguito anche dalla famiglia di Michele Sofianòs. Secondo la testimonianza che si evince dall'orazione funebre, con la quale un anonimo amico commemorò nel 1564 la scomparsa del filologo, la famiglia dei Sofiani, originaria dell'Eolide, dove aveva una posizione sociale di spicco per il possesso d'alcuni giacimenti minerari, nei primi anni del s. XV emigrò a Costantinopoli per sottrarsi alla minaccia turca. Lì il nonno di Michele, certo ben più giovane di Manuele, sposò una Cantacuzina. Non si sa quanto tempo dopo il 1453 i Sofiani fecero ritorno ai loro luoghi d'origine; ma certamente Michele, il quale amava ricordare il soggiorno costantinopolitano della sua famiglia definendosi sempre Byzantius, nacque a Chio, dove suo padre Giorgio aveva sposato Maria Petrococchina, figlia di Giovanni[11]. Se si considera la cronologia di Michele, nato verso il 1530, non del tutto sicura appare l'identificazione di questo Giovanni Petrococchino con l'omonimo che ricevé in dono da Manuele Sofianòs l'Ambr. E 11 inf. Non si può escludere che egli fosse un Giovanni almeno d'una generazione più vecchio del nonno materno di Michele; non stupirebbe, in tal caso, che rapporti tra la nobile famiglia dei Petrococchino e quella cospicua dei Sofiani appaiano testimoniati già dalla metà, o seconda metà del s. XV[12].

ROCCATAGLIATA, *Da Bisanzio a Chio nel 1453*, in *Miscellanea di storia italiana e mediterranea per Nino Lamboglia*, Genova 1978, pp. 381-408; EAD., *Con un notaio genovese tra Pera e Chio nel 1453-1454*, in *Revue des études sud-est européennes*, 17 (1979), pp. 219-239. Nei citati studi di Loenertz si trovano notizie sulla penetrazione dei domenicani nelle isole dell'Egeo; v. anche N.S. CROUSOULOUDES, *Bibliographie de l'Église latine de Chio*, in *Βαλκανικὴ Βιβλιογραφία*, 5 (1976), app., Thessalonique 1979, pp. 4-5; S. ORIGONE, *Chio nel tempo della caduta di Costantinopoli*, in *Saggi e documenti*, II, t. 1, Genova 1982 (*Civico Istituto Colombiano. Studi e testi*, 3), p. 189: «Le maggiori chiese di Chio sono ... in mano agli ordini dei frati minori e dei domenicani: ricordiamo le chiese di s. Antonio de' Borghi, di s. Francesco e di s. Maria e dei ss. Sebastiano e Fabiano» (l'affermazione è basata su fonti esclusivamente archivistiche).

11. Cfr. *Sofianòs*, pp. 10-11.

12. Sulla famiglia dei Petrococchino, oltre alla bibliografia cui rimanda lo studio citato alla n. precedente, v. anche G. I. ZOLOTAS, *Ἱστορία τῆς Χίου*, I 2, ἐν Ἀθήναις, pp. 425-444. L'ex libris che si legge in un ms. di Michele, l'Ambr. C 82 sup. (186), f. II (in fine voluminis): τουτονὶ τὸ βιβλίον πέλει φ̃ δούκα τοῦ πετροκόκινου καὶ τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ ἰωάννου, potrebbe essere stato apposto da Nicola Petrococchino, zio materno ed erede di Michele, figlio di Giovanni e, a quanto pare dall'ex libris medesimo,

Manuele non era l'unico domenicano che intorno alla metà del s. XV possedesse mss. a Chio, come prova la nota del Vat. Gr. 788, f. 139ᵛ: «in Chio emptum a fratre Francisco a Perra ordinis praedicatorum. 14 [...] 41 jan. 4», presente con identica formulazione anche nel Vat. Gr. 862, f. IIᵛ (è omesso solo «a Perra» e l'anno è il 1454, rimanendo curiosamente uguale il mese e il giorno)[13].

Quasi certamente Manuele finì i suoi giorni nell'isola: fu infatti di lì, come s'è detto, che i suoi codici passarono in Ambrosiana, dove li portò nel 1606 quello stesso Stefano Maurogordato, che curò il trasferimento dei codici di Michele[14].

La biblioteca di Manuele era forse più cospicua dello scarso manipolo di mss. conservati ora all'Ambrosiana; induce a credere ciò il fatto che almeno il Laur. S. Marco 316 (se non si vuole tenere conto del Laur. S. Marco 308) si disperse per vendita durante la vita del suo possessore. Per contro, il Bodl. Roe 9, acquistato da Sir Thomas Roe in Oriente fra il 1621 e il 1628, durante la sua ambasceria presso

nipote (?) di Dukas Petrococchino. Quest'ultimo, vissuto tra il XV e il XVI secolo, morto forse nel 1529, era sepolto insieme ai suoi discendenti nella chiesa di s. Basilio dei Petrococchino (così ZOLOTAS, *Ἱστορία τῆς Χίου* cit., I 2, p. 429).

13. Sull'intenso scambio di mss. fra Oriente e Occidente promosso durante il s. XV dai domenicani, oltre ai cenni sparsi in varie opere di Mercati, v. anche i citati articoli di Gamillscheg e quelli relativi al ragusino Giovanni Stojkovič: A. VERNET, *Les manuscrits grecs de Jean de Raguse* († 1443), in *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, 61 (1961), pp. 75-107; R. W. HUNT, *Greek Manuscripts in the Bodleian Library from the Collection of John Stojkovič of Ragusa*, in *Studia Patristica*, 7 (1966), pp. 75-82.

14. Su di lui v. *Sofianòs*, p. 97 (ulteriore bibliografia sulla famiglia in M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique des grandes familles de Grèce, d'Albanie et de Constantinople*, Paris 1983, p. 328). Il suo nome appare, autografo e per intero, negli Ambr. B 117 sup. (137), f. 477ᵛ; I 82 sup. (466), f. II (fu di Michele); in sigla (SMP) negli Ambr. H 58 sup. (438), f. 1 e M 24 sup. (507), f. I (entrambi di Manuele). Risalgono alla sua mano le note: τὸ παρὸν βιβλίον δενει (vel δὲν ἐνε vel δὲν βρίσκεται vel δὲν ἐβρίσκεται) εἰς τὴν στάμπα, che si leggono nel cit. B 117 sup., f.1, nei codici di Manuele H 81 sup. (442), ultimo foglio; L 74 sup. (487), f. 1; M 91 sup. (536), f. membranaceo iniziale; nonché nel ms. di Michele E 2 inf. (1006), f.3. È invece d'un bibliotecario la nota «Portato da Scio da Stephano Maurogardato», che appare nell'Ambr. D 527 inf. (997), «in chartae frustulo f. II adglutinato».

il sultano[15], dimostra che l'incetta dei mss. dei Sofiani fatta a Chio dal Maurogordato non fu totale (ma il codice oxoniense potrebbe essere emigrato dall'isola prima del 1606, o potrebbe essere rimasto sempre a Costantinopoli).

Nulla di certo si sa sulla sorte che la biblioteca di Manuele ebbe a Chio nel periodo compreso tra la morte del possessore e il suo trasferimento in Italia. Solo un indizio emerge da una nota dell'Ambr. P 121 sup., f. II^v, nella quale si legge: «liber csenopho. Istoriarum Iohanni Gentilii argenti. Xenophon historiarum»; segue il monogramma IGA, in cui le lettere sono disposte verticalmente. Tale monogramma compare, benché cancellato, anche nel verso dell'asse superiore della legatura dell'Ambr. M 91 sup. Tra i numerosi membri della nobile e famosa famiglia degli Argenti, originaria della Polcévera, ma storicamente genovese-chiota, porta tale nome un personaggio «venuto da Scio» a Genova e ivi «ascritto nella famiglia» tra il 1528 e il 1532[16]. Non può dirsi se egli, quando si trasferì a Genova, lasciò i suoi codici a Chio o se in un secondo tempo ritornò nell'isola, riportandoli colà: certo in uno dei due modi avvenne che l'Ambr. P 121 sup., nonostante l'ἀποδημία italica di questo suo possessore 'intermedio', si trovasse a Chio nel 1606.

Un risultato imprevisto e di difficile interpretazione ha dato il tentativo di leggere una nota quasi del tutto evanida posta sul verso dell'asse superiore della legatura dell'Ambr. L 74 sup. Ai raggi ultravioletti è apparso infatti l'ex libris: ἔστι μιχαήλου καὶ τῶν φίλων. Il codice appartenne quindi a Michele Sofianòs, né a lui solo, poiché nel verso dell'ultimo foglio di guardia del volume si legge: ἔστι 'Ιωάν-

15. Cfr. *The Negotiations of Sir Thomas Roe in his Embassy to the Ottoman Porte, from the Year 1621 to 1628 inclusive*, London 1740, p. 500.

16. Cfr. PH. P. ARGENTI, *'Ιστορία τοῦ χιακοῦ οἴκου 'Αργέντη*, ἐν 'Αθήναις 1922, pp. 100-103; ID., *The Occupation of Chios by the Genoese and their Administration of the Island (1346-1566)*, III, Cambridge 1958, p. 782. Stupisce che le famiglie, pur cospicue, degli Argenti e dei Sofiani risultino praticamente assenti dagli spogli archivistici genovesi, editi, p. es., da G. G. MUSSO, *Fonti documentarie per la storia di Chio dei Genovesi*, in «*La Berio*». *Bollettino bibliografico quadrimestrale*, 8/3 (1968), pp. 5-30; G. PISTARINO, *Chio dei Genovesi* , in *Studi Medievali*, s. III, 10/1 (1969), pp. 3-68; A. ROCCATAGLIATA, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Pera e Mitilene. I: Pera (1408-1490); II: Mitilene (1454-1460)*, Genova 1982; EAD., *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chio (1453-54; 1470-71)*, Genova 1982 (v. anche i volumi citati supra n. 10).

νου (Petrococchino o Argenti?), e altre due note di possesso, scritte nel verso delle due assi della legatura, sono state obliterate addirittura con l'asportazione della parte di legno su cui erano vergate. Analogo risultato ha dato un'ispezione con la lampada del f. I dell'Ambr. E 11 inf.: ho infatti rilevato, lungo il mg. esterno del foglio, la nota: μιχαήλου καὶ τῶν ἀληθῶν φίλων. Michaelis. Dal fatto che essa si trova su un ms., la cui provenienza da Manuele Sofianòs è testimoniata dal già citato ex libris del f. 135^v [17], bisogna dedurre che Michele entrò in qualche modo in possesso di alcuni codici di Manuele, membro di generazioni passate della sua famiglia. Questa deduzione è rafforzata dalla mia identificazione della mano di Michele in altri mss. di Manuele. Nel già citato Ambr. M 91 sup.[18] egli scrisse sul primo foglio membranaceo la parte iniziale d'una vita greca di Boezio, traendola dal suo Ambr. P 116 sup. (638)[19]. La grafia di Michele, a mio avviso, è riconoscibile anche in alcuni scolii dell'Ambr. Z 129 sup. (755) (v., p. es., ff. 9^v, 14, 15, 136^v, 140), appartenuto a Manuele. Probabilmente a Chio Michele ebbe accesso alla biblioteca di Manuele e divenne in qualche modo possessore d'alcuni dei suoi mss. Non si può escludere che egli ne abbia avuti tra mano più dei

17. Non si sa sulla base di quale documento o di quale testimonianza fu stabilita l'originaria appartenenza di ciascun codice a Manuele o a Michele Sofianòs. Responsabile delle attribuzioni fu il primo bibliotecario dell'Ambrosiana, Antonio Olgiati: ma solo alcune delle note d'ingresso che appaiono nei mss. sono autografe (cfr. la *Praefatio* del cit. catalogo ambrosiano, p. XXI: «... in multis codicibus notulas apposuit vel apponendas curavit»). Sono da lui sottoscritte p. es. quelle degli Ambr. E 50 sup., f. II ed E 49 inf., f. I. In questa situazione d'incertezza documentaria non è facile risolvere obiettivamente i casi d'attribuzioni sospette.

18. Il codice fu sottoscritto nel 1440 da un Athanasius monachus, contemporaneo e omonimo del copista del Par. Gr. 2788; non è immediatamente evidente che i due personaggi siano da identificare: v. O. KRESTEN, *Eine Sammlung von Konzilsakten aus dem Besitze des Kardinals Isidoros von Kiev*, Wien 1976 (*Österr. Akad. d. Wiss., Philos.-Hist. Kl., Denkschriften*, 123), p. 100.

19. Cfr. A. PERTUSI, *La fortuna di Boezio a Bisanzio*, in *Annuaire Inst. de Philol. et d'Histoire Or. et Slav.*, 11 (1951) (= *Παγκάρπεια. Mélanges H. Grégoire*, III), pp. 307-311. Un'edizione dichiaratamente 'non critica' della vita, tratta dall'Ambr. P 116 sup., f. 1 e dal Vat. Pal. Gr. 119, f.1, è alle pp. 310-311: il testo dell'Ambr. M 91 sup. è conforme alle lezioni del ms. di Michele utilizzato da Pertusi, tranne due o tre varianti di minimo rilievo.

quattro sui quali è rimasta traccia del suo nome o delle sue note. Per il suo tramite, p. es., potrebbe essere passato in Italia l'Ambr. H 58 sup.: infatti, se questo codice è l'antigrafo del Vind. phil. Gr. 35 (s. XVI, scriba Manuele Moros), esso doveva necessariamente trovarsi a Venezia o nel Veneto intorno al 1560, quando Giovanni Sambucus dette al copista cretese, intensamente attivo in quegli anni e in quella zona, l'incarico di copiarlo. Né, in tal modo, costituirebbe un problema il fatto che l'Ambr. H 58 sup. giunse poi a Milano da Chio: qui, infatti, tramite lo zio Nicola Petrococchino, fu trasportata la biblioteca di Michele dopo la sua morte. Si spiegherebbe così agevolmente come il codice tornò nell'isola, donde Michele l'aveva tratto alcuni anni prima che fosse copiato nel Veneto dal Moros[20].

Dei codici di Manuele, Giovanni Gentili Argenti e Michele Sofianòs furono 'possessori intermedi' tra il domenicano e l'Ambrosiana.

Dell'identità di altre persone, il cui nome appare su altri mss. di Manuele, come l'Ambr. E 117 sup. (317), f. I: ἐγὼ παντολέων πάντα ποθῶ ἵνα χριστῷ συνζήσω[21], cui segue immediatamente: ἐγὼ γεώργιος ἱερεὺς ἱερομόναχος[22]; Ambr. G 60 sup. (402), f. III:

20. Debbo a O. Kresten ed a E. Gamillscheg l'identificazione dello scriba del Vind. phil. Gr. 35 (per Manuele Moros v. *RGK*, nr. 252). Sul ms. ambrosiano, scritto fra il 1295 e il 1315 da Arsenio, metropolita di Pergamo, contenente il commento all'*Introduzione aritmetica* di Nicomaco di Gerasa scritto da Asclepio di Tralle, v. A. Turyn, *Dated Greek Manuscripts of the thirteenth and fourteenth Century in the Libraries of Italy*, Urbana-Chicago-London 1972, pp. 88-90. L'osservazione relativa all'Ambr. H 58 sup. potrebbe limitare il peso del rilievo mosso da O. Kresten a H. G. Opitz, tendente ad escludere la derivazione dall'Ambr. M 88 sup. (534) (ms. di Manuele della seconda metà del s. XIII) dei codici del s. XVI in cui, come nel loro presunto modello, appare «die Verbindung Gelasios von Kyzikos-Athanasios von Alexandreia» (Kresten, *Eine Sammlung* cit., p. 56 n. 147 'nach h'). Se a tale derivazione s'oppone solo il fatto che l'Ambr. M 88 sup. «bis 1600 auf Chios lag», si può osservare che esso, come l'Ambr. H 58 sup., potrebbe essere stato portato in Italia da Michele Sofianòs fra il 1550 e il 1560 ca.

21. Senza avanzare identificazioni, mi limito a ricordare che un Pantaleone Maurocordato, fratello uterino di Michele Sofianòs, è nominato nel testamento di quest'ultimo e designato come erede parziale, in caso di morte dello zio Nicola Petrococchino e della madre Maria (cfr. *Sofianòs*, p. 23).

22. Cfr. *PLP*, 2. Fasz., nr. 3966. Non so dire se le due note dell'Ambr. E 117 sup. (la seconda in monocondilio) siano di mano diversa: è certamente uguale l'iniziale ἐγῶ.

Φραγκίσκου[23], non so dare preciso conto. Ben noto è solo il nome di Armonio Ateniese, che sul f. 1, mg. sup., dell'Ambr. M 24 sup., con inchiostro nero e riconoscibilissima grafia scrisse: αὕτη ἡ βίβλος ἔστιν ἁρμονίου τοῦ ἀθηναίου. Di lui, possessore d'una scelta biblioteca, sappiamo in pratica solo quanto si ricava da sottoscrizioni o ex libris autografi, di cui fornì i suoi mss.: visse nella seconda metà del s. XV, fu protetto di Teodoro Gaza, scrisse a Roma l'attuale ms. Flor. Riccard. 81; da lettere al Gran Maestro dei Cavalieri di Rodi, tradotte in latino da originali greci, risulta che nel 1480 era segretario del sultano col nome di Murad Rim[24]. Per l'as-

23. Cfr. la *Praefatio* del cit. catalogo ambrosiano, pp. XIV-XV, dove si ricorda «Franciscus quidam», noto solo come possessore di 21 mss. greci ambrosiani, di cui 9 furono portati dalla Tessaglia, 2 comprati a Corfù, uno in Terra d'Otranto (Soleto), 3 erano del Pinelli e uno, appunto, d'un Sofianòs. La sua cronologia è posta «circa finem s. XVI», poiché il suo nome «in codicibus supparis aetatis invenitur, ut 835».

24. Cfr. *PLP*, Addenda 'Ααρών - 'Ιωνᾶς, nr. 90046; alla bibliografia ivi citata si aggiunga J. Whitthaker, *Parisinus Graecus 1962 and the Writings of Albino*, p. I, in *Phoenix*, 28 (1974), p. 339 n. 105; A. L. Di Lello-Finuoli, *A proposito di alcuni codici Trincavelliani*, in *Rivista di studi bizantini e neoellenici*, 14-16 (1977-79), pp. 363-364 e, soprattutto, J. Raby, *Mehmed the conqueror's Greek scriptorium*, in *Dumbarton Oaks Papers*, 37 (1983), p. 27 (con la notizia delle lettere del 1480). Il personaggio meriterebbe senz'altro una monografia. Sia intanto consentito produrre alcuni dati desumibili dall'esame diretto di alcuni suoi mss. a) Va smentita l'opinione, diffusa da Lampros, che egli fosse nipote di Teodoro Gaza. Dal famoso umanista Armonio ebbe in dono almeno i seguenti codici: l'Ambr. G 61 sup. (403) (ex libris a f. 1); il Laur. 81.19 (f. 2); il Vat. Gr. 954 (f.10) (ma è strano che il suo nome non figuri nel testamento del Gaza: v. Raby, l.c.). L'equivoco di Lampros, acriticamente accolto in seguito, nasce dall'ex libris del Laur. 81.19, in cui Armonio annotò così il munus: αὕτη ἡ βίβλος ἐστὶν ἁρμονίου τοῦ 'Αθηναίου, τοῦ νῦν λεγομένου μουρὰδ ῥίμ. δῶρον τῆς αὐτοῦ ἀγαθῆς τύχης, τουτέστι θείου θεοδώρου θεσαλονικίου τοῦ γαζῆ. D'accordo con A. M. Bandini, *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Mediceae Laurentianae...*, III, Florentiae 1770, col. 233, credo non si debba dubitare che θεῖος alluda solo all'eccellenza letteraria e alla conseguente fama di Teodoro Gaza (Bandini traduce: «divini Theodori Gazae»), non ad un rapporto di parentela, per altri versi indimostrabile (l'uso di θεῖος come stereotipo epithetum ornans è amplissimo, tanto che è superfluo addurre la documentazione. Si ricordi anche che dello stesso Gaza, p. es., il Poliziano, ep. XVI, 1 Ardizzoni, loda lo ἱερὸν στόμα). b) Riguardo al servizio prestato da Armonio presso il sultano turco, le lettere del 1480 al Gran Mae-

senza d'ulteriori indicazioni cronologiche a lui relative, non si può dire con certezza come, quando e dove egli entrò in contatto con Ma-

stro dei Cavalieri di Rodi, in cui egli si definisce «Harimonius Atheniensis Omnimorat nominatus invicti maximi Domini Secretarius», o, in alternativa, «Harimonius Atheniensis, qui modo Murad Khim (sic) Turce dicitur Secretarius» (Raby, l.c.), correggono l'opinione corrente, accolta nella bibliografia, secondo la quale tale servizio *cominciò* nel 1482 (data del documento 1169/3, già conservato nell'Archivio di Stato di Vienna, segnalato, sulla scorta di Thuasne, da S. Lamprós, *Σύμμικτα*, in *Νέος Ἑλληνομνήμων*, 8 (1911), pp. 98-100, in cui si legge: «vir Harmonius Atheniensis qui modo Murad Rhim nuncupatur Turce, praefati divi Baiasit Imperatoris maximi secretarius». Questo documento, restituito a Ragusa, città cui è diretto, dopo la prima guerra mondiale, dovrebbe ora trovarsi nel locale archivio di stato: v., nell'AS di Vienna, il vol. ms., segnato 395/3, p. 20, *Ragusaner Urkunden in serbischer Sprache* [ma il nostro testo dovrebbe essere in italiano]). c) Sul soggiorno italiano di Armonio non si sa nulla di preciso. Di esso c'informa la sottoscrizione autografa del Flor. Riccard. 81, f. 12v: ἁρμόνιος ὁ ἀθηναῖος χάριν φιλίας ἔγραψεν οὐκ ἀπεικότως ἐν ῥώμῃ (sul ms., privo di filigrana, v. *Aristoteles Graecus. Die griechischen Manuskripte des Aristoteles*, untersucht und beschrieben von P. Moraux, D. Harlfinger, D. Reinsch, J. Wiesner, Berlin-New York 1976, pp. 362-363). In quale periodo esso si collochi è però impossibile dire sulla base dell'attuale documentazione. L'ipotesi che sia da porsi nell'ultimo decennio del s. XV poggia sull'identificazione del Laur. 80.9 (Proclo, *in sex Platonis de Republica libros*), appartenuto ad Armonio, con il ms. di uguale contenuto portato a Firenze da Giano Lascaris fra il 1491e il 1492 (cfr. E. Piccolomini, *Due documenti relativi ad acquisti di codici greci, fatti da Giovanni Lascaris per conto di Lorenzo de' Medici*, in *Rivista di filologia e istruzione classica*, 2 [1874], p. 414 n.1, dove l'identificazione è proposta dubitanter; id., *Aggiunte e correzioni ...*, *ibid.*, 3 [1875], p. 151). Sembrerebbe più probabile che il Laur. 80.9 sia giunto a Firenze, per vie a me ignote, insieme agli altri mss. di Armonio attualmente conservati in Laurenziana. Ma anche nel caso che esso sia stato acquistato dal Lascaris in Oriente, ciò non comporta in modo stringente che Armonio venne in Italia *solo* post 1492. I rapporti col Gaza (m. 1476) e la sua conversione all'islamismo, attestata dal 1480, farebbero piuttosto credere che il suo soggiorno italico sia da porre anteriormente a questa seconda data. d) Secondo me è da escludere che la mano, la quale appose i titoli correnti nel Vat. Gr. 954, sia la stessa che scrisse al f. 3 (di dimensioni inferiori rispetto agli altri fogli del ms.) un σοφίας ἐγκώμιον (inc. σοφίας εὐτυχὲς μὲν λαβεῖν, expl. τοῖς διεξιοῦσιν ἀμήχανον), come sostiene la Di Lello-Finuoli, l.c. L'encomio è verisimilmente autografo di Armonio (un cambiamento di penna si osserva alla metà della

nuele. Se l'Ambr. M 24 sup. finì tra i libri di quest'ultimo e venne a Milano da Chio, si deve credere che il codice passò da Armonio a Manuele, non viceversa. Un indizio di possibili contatti tra i due potrebbe scorgersi nella sottoscrizione del Matrit. Bibl. Nat. Gr. 4684, f. 2: αἰωνία ἡ μνήμη οὗ ἦν τὸ παρὸν βιβλίον καὶ ὃς ἐκείνου τοῦτο διαδεξάμενος ἐμοὶ ἐδωρήσατο, σχολαρίου, cui segue il consueto ex libris: αὕτη βίβλος ἐστὶν ἁρμονίου τοῦ ἀθηναίου. Non avendo potuto vedere questo ms., debbo attenermi all'avvertenza di Iriarte, per il quale la seconda inscriptio («transversis lineis obliterata») fu vergata «alia diversa manu» (ma sarà bene tenere presente quanto è detto alla fine della n. 24 sulle sensibili differenze nel ductus fra la parte della nota relativa al possesso del ms. da parte di Armonio e quella che serba memoria della sua provenienza). Comunque si voglia interpretare il greco involuto in cui la nota è formulata (non è, credo, immediatamente evidente che σχολαρίου debba intendersi, come vuole Iriarte, quale gen. di possesso: perché non connetterlo, invece, con ἐκείνου, ovvero intenderlo come riferito al secondo possessore?), non si può dubitare che le sottoscrizioni del Matrit. Bibl. Nat. Gr. 4684 testimonino rapporti di Armonio con l'ambiente colto di Costantinopoli, cui riconducono i nomi di Giorgio Scholarios e, come s'è visto, anche di Manuele Sofianòs.

Sulla provenienza dei mss. di Armonio bisognerebbe indagare sistematicamente. Si consideri, p. es., il caso d'un altro suo ms., l'Ambr. G 61 sup., fornito al f. 1 del consueto ex libris e, al f. 144v, mg. sup., d'una nota di possesso di Lauro Quirini (Λαῦρος ὁ Κουρίνος). Il nome di questo mercante umanista veneziano rimanda a Creta, dove egli visse dal 1452 e morì nel 1479, intrattenendo rapporti diretti ed epistolari con Bessarione, Francesco Filelfo, Michele Apostolis e curandosi intensamente di li-

l.11, post πρώτοις), come induce a credere il confronto con il cit. Flor. Riccard. 81, sottoscritto, e con il Laur. 87.27, attribuito (cfr. *Aristoteles Graecus* cit., p. 330). Si osservi da ultimo che nei tre mss. Ambr. G 61 sup., Laur. 81.19 e Vat. Gr. 954, la seconda parte della sottoscrizione (τοῦ νῦν λεγομένου μουρὰδ ῥίμ.δῶρον τῆς αὐτοῦ ἀγαθῆς τύχης etc.) è aggiunta in inchiostro diverso e con ductus difforme da quello della prima parte (αὕτη ἡ βίβλος ἐστὶν ἁρμονίου τοῦ ἀθηναίου), comune a tutti i codici noti di Armonio (essi complessivamente sono: Laur. 31.25; 31.36; 57.28; 58.4; 80.9; 81.8; 81.19; 85.14; 87.27; Riccard. 81; Ambr. G 61 sup.; Matr. Bibl. Nat. Gr. 4684, Vat. Gr. 954).

bri[25]. Ma a Creta riporta anche la legatura del cit. Ambr. M 24 sup., ms. di Armonio e Manuele: essa, segnalata come originale già da B. van Regemorter e J. Irigoin[26], che la ricordarono insieme ad altre analoghe, presenta tutte le caratteristiche tecniche che, secondo Irigoin, sono proprie delle legature cretesi uscite nella seconda metà del s. XV dall'atelier di Michele Apostolis. Nella decorazione si riconoscono i ferri 1, 5, 11, 14, 15, 17 individuati da Irigoin su un certo numero di codici sicuramente provenienti da quello scriptorium[27]. Benché, per quanto si sa, rapporti di Armonio con l'ambiente veneto-cretese non siano testimoniati, è verisimile che ci fossero, nonostante le polemiche che divisero l'Apostolis e il protettore di Armonio, Teodoro Gaza. Più difficile è inserire in tale contesto la labile figura di Manuele Sofianòs, a meno che egli non sia da identificare con l'᾿Εμμανουὴλ ἱερεύς, destinatario d'una lettera di Michele Apostolis (nr. 62 Noiret), residente a Creta almeno tra la fine del 1466 e il

25. Cfr. *PLP*, 6. Fasz., nr. 14060 e, in dettaglio, *Lauro Quirini umanista*. Studi e testi di K. Krautter, P. O. Kristeller, A. Pertusi, G. Ravegnani, H. Roob, C. Seno, racc. e pres. da V. Branca, Firenze 1977 (*Civiltà veneziana. Saggi*, 23), pp. 13-18. Particolarmente significativo, anche per ciò che si dirà in seguito, mi sembra quanto si legge in una lettera di Michele Apostolis a Bessarione (1467) a proposito della cura e dei restauri cui il Quirini soleva sottoporre i suoi codici: v. H. Noiret, *Lettres inédites de Michel Apostolis*, Paris 1889 (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 54), p. 88, nr. 70: «... καὶ Κυρίνου τοῦ Δαφνίδος, ᾧ πλέον μέλει βιβλία τῶν ἀρχαίων ἀνανεοῦν ἢ τροφῆς ἄλλῳ καὶ τιμῆς καὶ χρημάτων».

26. Cfr. B. van Regemorter, *La reliure des manuscrits grecs*, in *Scriptorium*, 8 (1954), p. 13; J. Irigoin, *Un group de reliures crétoises (XVe siècle)*, in *Πεπραγμένα τοῦ Α΄ διεθνοῦς κρητολογικοῦ συνεδρίου*, II (= *Κρητικὰ χρονικά*, 15-16 [1961-1962]), p. 109 n. 17.

27. La legatura dell'Ambr. M 24 sup. presenta grandi analogie con quella del Guelf. 77 Gud. Graec., riprodotta in D. Harlfinger-M. Sicherl, *Griechische Handschriften und Aldinen*. Eine Ausstellung anläßlich der XV. Tagung der Mommsen-Gesellschaft in der Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel, Wolfenbüttel 1978, T. 24, per la cui provenienza il catalogo (p. 70) annota semplicemente «griechischer Osten». Più sensibili sono le differenze fra la legatura del cit. ambrosiano e quella del Bruxell. Bibl. Royale 11343, riprodotta da M. Wittek, *Manuscrits et codicologie. 4. Pour une étude du scriptorium de Michel Apostoles et consorts*, in *Scriptorium*, 7 (1953), Pl. 32.

1467[28]. Tale ipotesi d'identificazione si rafforzerebbe se quest'ultimo fosse a sua volta da identificare con il Γενέσιος Μανουῆλος, παῖς τοῦ Γενεσίου ἱερέως, del quale l'Apostolis parla in una lettera al Bessarione nel 1467 (nr. 70 Noiret), annunciandone la partenza per Chio[29]. Di questo secondo Manuele sappiamo infatti che possedeva mss. e che morì poco dopo essere giunto a Chio, forse nell'inverno 1467-1468. Ma è prudente non annettere al rilievo di queste coincidenze il valore positivo, che avrebbero solo se fossero confortate da un'ulteriore documentazione.

Dei codici di Manuele che il catalogo ambrosiano attribuisce al s. XV, sono sottoscritti e datati solo il P 121 sup. (26.2.1425; sul f. 108, al termine della prima parte del ms., si legge: τελειώθη τὸ παρὸν βιβλίον χειρὶ γεωργίου διακόνου τοῦ χρυσοκόκκη ἐν μηνὶ φευρουαρίῳ κς΄ ἡμέρᾳ ἰνδικτιῶνος γ΄ τοῦ ,ςπλγ ἔτους) e l'M 91 sup. (a. 1440; f. 60: ἐτελειώθη ἡ παροῦσα βίβλος τοῦ Βοηθίου ἐν ἔτει ,ςπμη διὰ χειρὸς ἀθανασίου μοναχοῦ). Entrambi, quindi, appartengono alla prima metà del secolo; almeno il primo, scritto da Giorgio Crisococca e passato anche tra le mani di Giorgio Baiophoros[30], fu certamente prodotto a Costantinopoli. Analoga sicurezza si può avere per i due membranacei L 74 sup. ed E 11 inf.: sono mss. di lusso, optimae notae, forniti di lunghi ed elaborati titoli correnti (particolare curioso se si tiene conto che sono tutti e due di contenuto profano). Per il primo, tra i più preziosi della collezione di Manuele, in quanto principale testimone del dialogo di Manuele II Paleologo «de fide cum Persa quodam», Trapp ha osservato: «Der Kodex ist praktisch fehlerfrei von einer Hand geschrieben und geht wahrscheinlich direkt auf das Original zurück»[31]; l'esemplare dell'imperatore non poteva trovarsi che nella capitale.

28. Che Emanuele vivesse in quegli anni a Creta lo prova, p. es., quanto si legge nella lettera 62 Noiret (p. 81), in cui l'Apostolis gli scrive: εἰ δὲ βούλοιο μαθεῖν περὶ αὐτοῦ πλατυκώτερον, ἔξεστί σοι, ἐλθόντα εἰς τὴν οἰκίαν τὴν ἐμήν, ταὐτά τε διδαχθῆναι καὶ ἄλλα τούτων βελτίω τε καὶ δεινότερα.

29. Cfr. *PLP*, 2. Fasz., nr. 3643-3644; 3. Fasz., nr. 6033 (in quest'ultimo lemma l'identificazione di ᾿Εμμανουῆλος con Γενέσιος Μανουῆλος è avanzata dubitanter).

30. La grafia di Baiophoros è stata identificata nei marginalia del f. 1 da Gamillscheg, *Zur Rekonstruktion* cit., p. 288.

31. E. Trapp, *Manuel II. Palaiologos, Dialoge mit einem «Perser»*, Wien 1966 (*Wiener Byzantinistische Studien*, 2), p. 51*. Da questo ms. fu copiato a Chio, prima del 1541, il Par. Gr. 1253, donde fu tratto a sua volta il Par. Coisl. 130 (copista Iakobos Diassorinos, che verisimilmente lo trascrisse all'epoca del suo documentato soggiorno chiota del 1541).

Indizi di probabili provenienze comuni di alcuni mss. possono trarsi da analogie nella fattura e nella decorazione delle legature originali superstiti. Molto simili sono quelle degli Ambr. E 117 sup. - P 121 sup. e C 82 sup. (a. 1426) - L 74 sup. L'asse superiore dell'Ambr. E 117 sup. e quella inferiore dell'Ambr. P 121 sup. sono uguali sia nello schema a rettangoli concentrici (cfr. l'art. cit. di B. van Regemorter, p. 11 fig. 6; quello centrale è strettissimo, di appena 1 cm.) che nella decorazione, floreale e a motivi geometrici. Lo stesso schema appare anche nelle altre due assi, dove però il rettangolo centrale è largo cm. 3 nell'E 117 sup. e cm. 5 nel P 121 sup.: esso è decorato con ferri circolari raffiguranti il ben noto ibis (o «uccello che si becca le zampe»), cui s'alternano ferri rotondi più piccoli, diversi nei due mss. Uguali sono invece i ferri rettangolari che costituiscono il secondo e il terzo riquadro rettangolare a partire dall'esterno.

Degli Ambr. L 74 sup. e C 82 sup. va detto che le assi inferiori, pur mostrando una diversa disposizione del rettangolo centrale, presentano in esso due ferri uguali, quello a losanga con l'aquila bicipite e quello rotondo con l'ibis; il quale ultimo appare di nuovo nelle assi superiori (dove è uguale nei due mss. anche un ferro rettangolare con decorazione a graticcio, che forma il quarto rettangolo a partire dall'esterno). Basti qui ricordare che già B. van Regemorter mise in evidenza il ricorrere del ferro con l'ibis in questi due mss. e in due codici di Garatone, il Vat. Gr. 84 (a. 1425, con tracce della mano di Baiophoros) e il Vat. Chis. R. VI. 41 (ottobre 1424, copista Crisococca). Da ultimo Gamillscheg ha rilevato la presenza di tale ferro anche nel Basil. A. VIII. 1, codice del s. XII restaurato da Baiophoros nello stesso torno di tempo in cui furono prodotti i già citati mss. datati[32]. Dalla mera osservazione del ricorrere del ferro con l'ibis in vari mss. B. van Regemorter non seppe trarre precise indicazioni di provenienza. Ora però, sulla base di risultati derivanti da un loro esame più articolato, non sarà azzardato affermare che quando, come è il caso dei mss. qui considerati, nulla emerge in contrario, tali codici possano essere ricondotti all'ambiente costantinopolitano, in cui fino al quarto decennio del s. XV, Baiophoros e Crisococca svolsero un'intensa attività.

32. E. Gamillscheg, *Zur Geschichte einer Gregor-von-Nazianz-Handschrift (Basil. A. VII. 1 = gr. 34)*, in *Codices manuscripti*, 5 (1979), p. 113 n. 16a.

Quanto emerge dall'esame dei mss. di Manuele Sofianòs Panaretos concorda con quanto risulta dall'analisi prosopografica a lui relativa: egli visse a Bisanzio negli anni che precedettero la conquista turca e lì comprò o si fece copiare gran parte dei mss., dei quali ancora oggi lo sappiamo possessore. Oltre al Laur. S. Marco 316 e al Bodl. Roe 9, essi sono i seguenti ambrosiani:

— E 87 sup. (297), s. XV: Aeschinis *orationes*; Symeonis *de differentiis nominum et verborum*. All'ultimo quarto del s. XV rimanda la filigrana Dreiberg + fiore (= Harlfinger 65, a. 1468/69) e la grafia di Giovanni da Corone (ff. 97-134; su di lui cfr. *RGK*, nr. 203. Significativo è che la citata filigrana è tratta da Harlfinger dal Vat. Pal. Gr. 133, scritto dallo stesso copista). Per le altre filigrane (f. III mano con guanto; ff. 1, 2, 11-14, 23: àncora; f. 26 balestra) non trovo nei repertori riscontri sicuri. È il codice più tardo fra quelli posseduti da Manuele; non rilevo però elementi obiettivi per motivare il sospetto d'un'attribuzione erronea al nostro collezionista.

— E 117 sup. (317), metà s. XV: Harmenopuli *Hexabiblos*. È costituito da quaternioni segnati sul primo e sull'ultimo foglio. Filigrana: Dreiberg in qualche modo simile a Briquet 11656 (a. 1440). Sulla presenza di questa filigrana nei mss. degli atti conciliari eseguiti per Isidoro di Kiev fra il 1445 e il 1446, v. Kresten, *Eine Sammlung* cit., pp. 28-29 n. 65 (ivi anche sulle difficoltà d'identificazione attendibile delle marche rilevate nei mss. con quelle riprodotte sul Briquet). Il ms. fu erroneamente attribuito a Michele nel catalogo ambrosiano (I, p. 364).

— F 110 sup. (361), s. XV: v. supra p. 552.

— G 60 sup. (402), s. XIV ex.-XV: Aristidis *orationes* cum scholiis; Demosthenis *Olynthiacae* I-III. I ff. 1-10 hanno una filigrana simile a Briquet 3220 (= Ferrara 1382/1413-17); la parte restante è in carta orientale (si nota in trasparenza una linea obliqua che dai tre quarti del foglio si volge verso il mg. interno). Il numero di ciascun fascicolo è segnato sul verso dell'ultimo foglio del fascicolo precedente.

— H 58 sup. (438), s. XIII ex.-XIV in.: cfr. n. 20.

— H 81 sup. (442), s. XIV: Constantini Acropolitae *sermones*, *epistulae*, *testamenta*. È un ms. pergamenaceo (ma non è visibile lo schema della rigatura), con fascicoli numerati come nel G 60 sup.

— L 74 sup. (487), s. XV in.: v. supra pp. 558, 566.

— M 24 sup. (507), s. XIV: Hermogenis *de statibus*. Per la grafia e la datazione del ms. v. Turyn, *Dated Greek Manuscripts* cit., I, p. 185 (pertinente confronto con lo «script stil» del Neap. III C 19, datato 1335). Per la legatura v. supra p. 564.

— M 88 sup. (534), s. XIII seconda metà: Gelasii Cyziceni *historiae ecclesiasticae liber tertius*; quaedam Athanasii Alexandrini, Basilii Magni, Cyrilli etc. Il ms., benché restaurato nel 1911, non è in buono stato di conservazione. Carta orientale, con rigatura ben visibile in alcuni fogli; quaternioni non segnati (ma eventuali segnature possono essere andate perdute a causa del deperimento). Sottoscritto (f. 274) da Iohannes monachus (che s'adegua al modello d'una tarda Perlschrift), cui s'alternano altri due scribi, dalla grafia più corsiveggiante, ricca d'abbreviazioni, non scevra d'influenze della Fettaugenmode.

— M 91 sup. (536), a. 1440: Boethii *de consolatione philosophiae liber* in graecum conversum a Maximo Planude. Per lo scriba v. supra n. 18. Tutti i fascicoli, tranne il quarto, sono segnati sul primo e sull'ultimo foglio, in mezzo al mg. sup. Filigrana: forbici (= Harlfinger 71, a. 1439/40); su di essa v. Kresten, l.c. supra p. 567.

— P 121 sup. (640), a. 1425 per la parte sottoscritta (f. 108) da Giorgio Crisococca: Xenophontis *Cyropaedia*, Nicomachi Geraseni Pythagorici *arithmeticae introductionis libri I-II*. Per il ms. v. supra pp. 558, 565.

— Z 129 sup. (755), metà s. XIV: Demosthenis *orationes* cum Libanii argumenta. I fascicoli (quaternioni) sono segnati nel primo e ultimo foglio a metà del mg. sup. Filigrana: 'coutelas' (f. 11: cfr. Briquet 5150, a. 1337); vaso a un'ansa (f. 289: cfr. Briquet 12471, a. 1345). Per gli scolii al testo v. supra p. 559.

— D 527 inf. (997), s. XIV-XV: Claudii Ptolemaei *Geographia*; Dionysii *Periegesis*. Tra i più preziosi mss. di Manuele, riccamente illustrato (v. S. J. Voicu - S. D'Alisera, *I.MA.G.E.S. Index in manuscriptorum Graecorum edita specimina*, Roma 1981, p. 412), è numerato per pagine con lettere greche; ha frequenti note in arabo. È scritto su due colonne in grafia minuta, regolare, priva d'abbreviazioni. Filigrana: testa di cervo (f. 90), appena simile a Briquet 15557 (a. 1403). La legatura bizantina, molto deteriorata, con disegno a losanghe, è decorata con ferri a motivi floreali o raffiguranti l'aquila bicipite.

— E 11 inf. (1012), s. XIVex.-XVin.: per il ms. v. supra p. 555. La legatura originale è molto deteriorata.

— E 49-50 inf. (1014), s. IX: Gregorii Nazianzeni *orationes*. Pergamenaceo, miniato (v. Voicu-D'Alisera, *I.MA.G.E.S.* cit., p. 412),

33. Per una descrizione della temperie culturale a Bisanzio fra il concilio di Ferrara-Firenze e il 1453, v. Kresten, *Eine Sammlung* cit., pp. 27-38.

tra i più preziosi della collezione di Manuele. Esempio di ogivale inclinata, fu forse copiato a Roma (cfr. G. Cavallo, *Funzione e struttura della maiuscola biblica tra i secoli VIII-XI*, in *La paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977, pp. 101-102). Estremamente confuse le osservazioni di M. L. Gengaro, *L'apporto dei codici bizantini di provenienza orientale della Biblioteca Ambrosiana di Milano*, in *Atti del convegno di studi su la Lombardia e l'Oriente*, Milano 1963, p. 202, relative alla provenienza del ms.

— E 89 inf. (1017), s. XI: *menologion*. Membranaceo, scritto su due colonne, è il più antico ms. in minuscola posseduto da Manuele. I fascicoli (quaternioni) sono numerati sul mg. inf. destro del primo foglio. Sono state asportate con cura numerose cornicette e miniature di santi e lettere iniziali: non si può precisare né quando né da chi.

Nell'articolo in cui segnalò la provenienza dalla Νέα Μονή di Chio del ms. di Leida, Universiteits-Bibliotheek, B.P.G. 74c (s. XV), P. Eleuteri propose un'indagine su tutti i codici noti provenienti da Chio, per tentare di scoprirne altri eventualmente appartenuti a quel monastero[34]. Pur aggiungendo ai codici di provenienza chiota da lui ricordati i citati apografi dell'Ambr. L 74 sup. (Par. Gr. 1253 e Par. Coisl. 130), e almeno quelli che furono di Bartolomeo de Colunnis[35], non credo che l'elenco cominciato da Eleuteri con il ms. di Leida possa allungarsi. Dall'esame del più numeroso gruppo di codici sicuramente «venuti da Chio», quelli ambrosiani di Manuele e Michele Sofianòs, risulta con certezza che nessuno di essi passò per la Νέα Μονή.

34. P. Eleuteri, *Un codice della Νέα Μονή di Chio*, in *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata*, 32 (1978), pp. 83-85.

35. Su questo personaggio d'origine chiota (s. XV) v. A. Campana, *Chi era lo stampatore Bartolomeo de Colunnis da Chio*, in *Studi e ricerche sulla storia della stampa del '400. Omaggio a Gutenberg*, Milano 1942, pp. 1-32. I suoi mss. greci, certamente acquistati in Oriente (v. p. 5), sono conservati in Vaticana.

Hierom. Gregorios Sinaites

ΤΟ ΑΡΧΕΙΑΚΟΝ ΥΛΙΚΟΝ ΤΩΝ ΕΥΡΗΜΑΤΩΝ ΤΟΥ ΕΤΟΥΣ 1975 ΕΙΣ ΤΗΝ Ι. ΜΟΝΗΝ ΣΙΝΑ

Μεταξύ τῶν εὑρημάτων τοῦ ἔτους 1975 εἰς τήν Ἱ. Μονήν Ἁγ. Αἰκατερίνης τοῦ Ὄρους Σινᾶ, περί τῶν ὁποίων σχετικήν ἀνακοίνωσιν ἔκαμεν ὁ σεβ. ἀρχιεπίσκοπος Σινᾶ κ. Δαμιανός εἰς τό τελευταῖον βυζαντινολογικόν συνέδριον τῆς Βιέννης[1], περιλαμβάνεται καί ἀρχειακόν ὑλικόν.

Συγκεκριμμένως ἀνευρέθησαν

Ἔγγραφα	239
Κατάστιχα	23
Κατάλογοι ὀνομάτων πρός μνημόνευσιν	32
Σημειώματα	24

Ἀνευρέθη ἐπίσης μέγα πλῆθος σπαραγμάτων, ἡ προσεκτική

1. ΔΑΜΙΑΝΟΥ ΑΡΧΙΕΠ. ΣΙΝΑ, *Εἰσήγησις ἐπί τῶν νεωστί εὑρεθέντων παλαιῶν χειρογράφων ἐν τῇ Ἱ. Μονῇ Σινᾶ*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik 32/4, XVI Internationaler Byzantinistenkongreß, Akten II/4*, p. 111.

ἔρευνα τῶν ὁποίων πιθανῶς εἰς τό μέλλον νά αὐξήσῃ τούς ἀνωτέρω ἀριθμούς.

Τά ἀνωτέρω εὑρήματα κατανέμονται κατά γλώσσας ὡς ἑξῆς

	Ἔγγραφα	Κατάστιχα	Ὀνόματα	Σημειώματα
Ἑλληνικά	226	22	31	24
Ἀραβικά	10	1	1	
Λατινικά	1			
Ἰταλικά	1			
Βλαχικά	1			
Σύνολον	239	23	32	24

Ἡ κατανομή τῶν χρονολογημένων καί χρονολογησίμων ἐκ τῶν ἀνωτέρω ἐγγράφων καί καταστίχων ἔχει κατά αἰῶνας ὡς ἑξῆς

	Ἔγγραφα	Κατάστιχα
14ος αἰών	1	
15ος αἰών	9	1
16ος αἰών	30	13
17ος αἰών	92	2
18ος αἰών	16	
Ἀχρονολόγητα	91	7
Σύνολον	239	23

Ἀπό ἀπόψεως ἀρχαιότητος τά νεοευρεθέντα ἑλληνικά ἔγγραφα καί κατάστιχα εὐρύνουν σημαντικῶς τό φάσμα τοῦ ὑπάρχοντος ἀρχείου τῆς μονῆς, τοῦ ὁποίου τό παλαιότερον γνωστόν εἰς τόν γράφοντα ἔγγραφον εἶναι τοῦ ἔτους 1569, ὁ δέ κύριος ὄγκος τῶν ἐγγράφων ἄρχεται ἀπό τοῦ 17ου αἰῶνος. Τό παλαιότερον ἔγγραφον τῶν νέων εὑρημάτων εἶναι ἕνα ἀντίγραφον χρυσοβούλλου λόγου, ὁ ὁποῖος κατά πᾶσαν πιθανότητα χρονολογεῖται μεταξύ τῶν ἐτῶν 1317 καί 1323, τό δέ νεώτερον εἶναι τοῦ ἔτους 1733.

Ἐπί τῇ βάσει τοῦ ἐκδότου των τά 226 ἑλληνικά ἔγγραφα κατανέμονται εἰς τάς ἑξῆς κατηγορίας

1. Αὐτοκρατορικά	1
2. Πατριαρχικά	13
3. Μητροπολιτῶν	4
4. Ἀρχιεπισκόπων καί καθηγουμένων ὄρους Σινᾶ	23

5. Σχέδια ἐγγράφων ἀρχιεπισκόπων Σινᾶ	13
6. Σιναϊτῶν μονῆς Σινᾶ	7
7. Σιναϊτῶν μετοχίου Καΐρου	48
8. Σιναϊτῶν μετοχίου Ραϊθοῦ (EL-TOR)	7
9. Σιναϊτῶν μετοχίου Ραχιτίου (ROSETTA)	4
10. Σιναϊτῶν μετοχίου Ταμιάθεως (DAMIETTA)	5
11. Σιναϊτῶν ἀγνώστων μετοχίων Σιναϊτικῆς Χερσονήσου καί Αἰγύπτου	32
12. Σιναϊτῶν μετοχίου Κωνσταντινουπόλεως	9
13. Σιναϊτῶν μετοχίου Θεσσαλονίκης	1
14. Σιναϊτῶν μετοχίων Βλαχίας	2
15. Σιναϊτῶν μετοχίου Ἰωαννίνων	1
16. Σιναϊτῶν μετοχίου Μικροῦ Βελημαχίου Πελοποννήσου	1
17. Σιναϊτῶν μετοχίου Σμύρνης	1
18. Σιναϊτῶν μετοχίου Κατζικλῆ	1
19. Σιναϊτῶν μετοχίου Τριπόλεως Λιβάνου	1
20. Σιναϊτῶν μετοχίων Κύπρου	3
21. Σιναϊτῶν μετοχίων Κρήτης	7
22. Σιναϊτῶν μετοχίων Ρόδου	4
23. Σιναϊτῶν μετοχίου Σαντορίνης	1
24. Σιναϊτῶν μετοχίου Μυτιλήνης	1
25. Σιναϊτῶν μετοχίου Χίου	1
26. Σιναϊτῶν μετοχίου Λέρου	1
27. Σιναϊτῶν μετοχίου Ζακύνθου	2
28. Σιναϊτῶν μετοχίου Μεσσήνης Σικελίας	4
29. Σιναϊτῶν ἀγνώστων μετοχίων ἐκτός Αἰγύπτου	9
30. Ἰδιωτῶν καί μή σιναϊτῶν κληρικῶν	15
31. Ἀγνώστων ἐκδοτῶν πρός γνωστούς ἀποδέκτας	4
Σύνολον	226

Οἱ ἐπίσκοποι καί καθηγούμενοι τῆς μονῆς, τῶν ὁποίων τά ὀνόματα εὑρίσκομεν εἰς τά νεοευρεθέντα ἔγγραφα εἶναι ἐννέα, ἐνῷ τό σύνολον τῶν ἀρχιερατευσάντων εἰς τό ὄρος Σινᾶ κατά τήν ἐποχήν, τήν ὁποίαν καλύπτουν τά ἔγγραφα αὐτά εἶναι περίπου εἴκοσι[2]. Τά ὀνόματα τῶν ἀναφερομένων ἡγουμένων καί ἐπισκόπων εἶναι τά ἑξῆς

2. ΓΡΗΓΟΡΙΟΥ ΑΡΧΙΕΠ. ΣΙΝΑΙΟΥ, *Κατάλογος ἀρχιεπισκόπων Σινᾶ*, in *Πανηγυρικός τόμος ἐπί τῇ 1400ῇ ἀμφιετηρίδι τῆς Ἱ. Μονῆς Σινᾶ*, Ἀθῆναι 1971, pp. 517-519.

15ου αἰῶνος	Θεοδόσιος ἐπίσκοπος τοῦ μοναστηρίου τοῦ Σινᾶ
	Μακάριος ἱερομόναχος καί καθηγούμενος Σινᾶ
16ου αἰῶνος	Μάρκος μητροπολίτης Σινᾶ ὄρους καί Ραϊθοῦ
	Μακάριος ἐπίσκοπος ὄρους Σινᾶ
	Εὐγένιος ἐπίσκοπος ὄρους Σινᾶ
17ου αἰῶνος	Ἰωάσαφ ἀρχιεπίσκοπος ὄρους Σινᾶ
	Ἀνανίας ἀρχιεπίσκοπος ὄρους Σινᾶ
	Ἰωαννίκιος Α΄ ἀρχιεπίσκοπος ὄρους Σινᾶ
18ου αἰῶνος	Ἰωαννίκιος Β΄ ἀρχιεπίσκοπος ὄρους Σινᾶ

Ἐκ τῶν ἀνωτέρω ὁ ἐπίσκοπος Θεοδόσιος καί ὁ ἱερομόναχος Μακάριος κατά τόν 15ον αἰῶνα ἦσαν μέχρι σήμερον ἄγνωστοι.

Τό σημαντικώτερον ἔγγραφον τῶν νέων εὑρημάτων εἶναι ἀναμφισβητήτως ἕνα ἀντίγραφον χρυσοβούλλου λόγου, ὁ ὁποῖος ἐπιβεβαιώνει τήν ἐξουσίαν τοῦ πατριάρχου Ἀλεξανδρείας Γρηγορίου ἐπί δύο μοναστηρίων τῆς Κωνσταντινουπόλεως, τῆς Μονῆς τοῦ Εὐεργέτου Σωτῆρος Χριστοῦ καί τῆς Λαύρας τοῦ Ἀρχιστρατήγου Μιχαήλ. Ἡ ὑπόθεσις εἰς τήν ὁποίαν ἀναφέρεται τό χρυσόβουλλον εἶναι γνωστή ἀπό τήν ἱστορίαν τοῦ Γεωργίου Παχυμέρη[3] προστίθενται δέ μερικαί ἐνδιαφέρουσαι λεπτομέρειαι καί διασταυροῦνται αἱ πληροφορίαι.

Τό ἔγγραφον ἔχει μορφήν εἰλησταρίου διαστάσεων 180×1200 mm καί ἀποτελεῖται ἐκ τριῶν τεμαχίων βομβυκίνου χάρτου, ἐκ τῶν ὁποίων τό πρῶτον εἶναι ἀκρωτηριασμένον (εἰκών 1). Ὁ χρυσόβουλλος λόγος εἶναι γεγραμμένος ἐπ' ἀμφοτέρων τῶν ὄψεων τοῦ χάρτου, τό δέ ἀπωλεσθέν τμῆμα τοῦ εἰλησταρίου περιεῖχε τήν ἀρχήν καί τό τέλος τοῦ χρυσοβούλλου λόγου, ὁ ὁποῖος κατά συνέπειαν εἶναι ἀκέφαλος καί κολοβός. Πρόκειται δι' ἀντίγραφον ἀποδέκτου. Χρονολογεῖται κατά πᾶσαν πιθανότητα μεταξύ τῶν ἐτῶν 1317 καί 1323, κατά τήν διάρκειαν τῶν ὁποίων διέμενεν εἰς Κωνσταντινούπολιν ὁ Ἀλεξανδρείας Γρηγόριος Β΄[4] καί ἐν τοιαύτῃ περιπτώσει ὁ ἐκδόσας αὐτοκράτωρ ἦτο ὁ Ἀνδρόνικος Β΄. Ἡ ἀνεύρεσις τοῦ ἐν λόγῳ χρυσοβούλλου ἐντός τῆς μονῆς Σινᾶ εἶναι μία ἀκόμη ἀπόδειξις τῶν στενῶν σχέσεων αὐτῆς μετά τοῦ πατριαρχείου Ἀλεξανδρείας κατά τόν 14ον, 15ον καί 16ον αἰῶνα, κατά τήν διάρκειαν τῶν ὁποίων δύο τουλάχιστον μεγάλοι πατριάρχαι Ἀλεξανδρείας, ὁ Ἀθανάσιος Β΄ καί ὁ Ἰωακείμ ὁ Πάνυ, ἦσαν σιναῗται[5].

Ἐκ τῶν πατριαρχικῶν ἐγγράφων πολύ σημαντικόν εἶναι ἕνα συστατικόν γράμμα τοῦ Κωνσταντινουπόλεως Γενναδίου. Ὁ χάρτης διαστάσεων 220×290 mm φέρει ὑδατογράφημα ψαλίδος τοῦ ἔτους 1453 ἤ 1454 (Briquet N° 3763 ἤ 3764). Ἡ γραφή εἶναι ὀλίγον διαφορετική ἀπό τήν μέχρι σήμερον γνωστήν τοῦ Γ. Σχολαρίου (εἰκών 2). Φέρει χρονολογίαν 20 Φεβρουαρίου, προφανῶς κατά τήν διάρκειαν τῆς πατριαρχείας του (1454 ἤ 1455). Εἶναι σύγχρονος πρός ἄλλην ἐπιστολήν τοῦ Γενναδίου ἐκδοθεῖσαν ὑπό τοῦ πατριάρχου Ἱεροσολύμων Νεκταρίου[6]. Ὑπογραφή: † ὁ δοῦλος τῶν τέκνων τοῦ Θ(εο)ῦ, ὁ ταπεινός Γεννάδιος.

Σημαντική εἶναι ἐπίσης μία ἐπιστολή τοῦ Ἀντιοχείας Δωροθέου Γ΄ πρός τόν Ἀλεξανδρείας Ἰωακείμ, ἡ ὁποία χρονολογεῖται μεταξύ τῶν ἐτῶν 1537 καί 1545 διευκρινίζει δέ λεπτομερείας τῆς καθαιρέσεως τοῦ Ἀντιοχείας Δωροθέου Γ΄ ὑπό τῆς ἐν Ἱεροσολύμοις Συνόδου καί σχετικά προβλήματα χρονολογήσεως[7]. Χάρτης 318×220 mm. Πολυάριθμοι ἀνορθογραφίαι. Αὐτόγραφον κατά πᾶσαν πιθανότητα (εἰκών 3). Ὑπογραφή: † Δωρόθεος ἐλέῳ Θεοῦ πατριάρχης Ἀντιοχείας. Διακρίνεται ἡ σφραγίς τοῦ πατριαρχείου μέ τόν ἀπόστολον Πέτρον καί τήν λέξιν ΠΕΤΡΟ.

Μεταξύ τῶν ὑπολοίπων πατριαρχικῶν ἐγγράφων ὑπάρχει μία συλλογή ἐννέα ἐγγράφων τοῦ πατριάρχου Ἀλεξανδρείας Ἰωακείμ τοῦ Πάνυ (1487-1567), ἐκ τῶν ὁποίων ἕξι ἀπευθύνονται πρός τούς ἐν τῇ μονῇ Σινᾶ πατέρας καί ἀφοροῦν τρεχούσας ὑποθέσεις τῆς μονῆς. Τά ἕξι αὐτά ἔγγραφα συνυπογράφονται καί ὑπό τοῦ ἐπισκόπου Σινᾶ Μακαρίου καί χρονολογοῦνται μεταξύ τῶν ἐτῶν 1548 καί 1554, ἀποδεικνύουν δέ τήν κατά τήν ἐποχήν αὐτήν ταύτισιν τοῦ πατριαρχείου Ἀλεξανδρείας πρός τήν μονήν Σινᾶ. Παρουσιάζομεν φωτογραφίαν μιᾶς τῶν πρός τούς σιναῗτας ἕξι ἐπιστολῶν μέ χρονολογίαν 1 Ἀπριλίου 1554. Χάρτης 315×215 mm.

3. Γ. Παχυμερη, *Ἀνδρόνικος Παλαιολόγος, lib. III, cap. 5*, in *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, Bonnae 1835, p. 203.

4. Χ. Παπαδοπουλου, *Ἱστορία τῆς ἐκκλησίας Ἀλεξανδρείας*, Ἀλεξάνδρεια 1935, p. 575.

5. Ibid., pp. 564-565, 590.

6. Νεκταριου Κρητος, *Ἐπιτομή τῆς ἱεροκοσμικῆς ἱστορίας*, Ἀθῆναι 1970, pp. 225-232.

7. Χ. Παπαδοπουλου, *Ἱστορία τῆς ἐκκλησίας Ἀντιοχείας*, Ἀλεξάνδρεια 1951, pp. 987-988; Χ. Παπαδοπουλου, *Κατάλογος πατριαρχῶν Ἀντιοχείας*, in *Πάνταινος*, ΙΘ΄ (1926), pp. 145-148.

Ἀνορθογραφίαι ἀρκεταί (εἰκών 4). Ὑπογραφαί:

† Ἰωακείμ ἐλέῳ Θεοῦ πατριάρχης Ἀλεξανδρείας

† Ὁ ταπεινός ἐπίσκοπος Μακάριος τοῦ ἁγίου ὄρους Σινᾶ.

Ἐκ τῶν μητροπολιτικῶν ἐγγράφων ἐνδιαφέρον παρουσιάζει ἕνα ἐνταλτήριον γράμμα τοῦ Μυρέων καί Καρπάθου Ματθαίου, ὁ ὁποῖος εὑρισκόμενος εἰς τήν Κάρπαθον προχειρίζει πνευματικόν εἰς τήν Ἱεράπετραν τῆς Κρήτης. Τό γράμμα χρονολογεῖται 15 Σεπτεμβρίου 1440 καί ἀποτελεῖ τεκμήριον τοῦ τρόπου διοικήσεως τῆς Ὀρθοδόξου Ἐκκλησίας κατά τήν δύσκολον αὐτήν ἐποχήν. Χάρτης 224×148 mm. Πολλαί ἀνορθογραφίαι. Πιθανῶς αὐτόγραφον (εἰκών 5). Ὑπογραφή: † ὁ ταπεινός μητροπολίτης Μυρέων καί Καρπάθου Ματθαῖος.

Ἐκ τῶν ἐγγράφων τῶν ἡγουμένων καί ἀρχιεπισκόπων Σινᾶ τό παλαιότερον χρονολογεῖται 9 Σεπτεμβρίου 1440 καί ἀνήκει εἰς τόν μέχρι τοῦδε ἄγνωστον ἐπίσκοπον Θεοδόσιον, ὁ ὁποῖος εὑρισκόμενος εἰς τό Ταμιάθι (DAMIETTA) δίδει εἰς τούς οἰκονόμους τῆς μονῆς εἰς τήν Κρήτην τήν ἐντολήν νά ἐξοφλήσουν χρέος αὐτοῦ πρός τούς κομιστάς τοῦ γράμματος. Χάρτης 221×146 mm. Πολυάριθμοι ἀνορθογραφίαι. Αὐτόγραφον (εἰκών 6). Ὑπογραφή: ἐπήσκοπος Θεωδόσιος.

Ἕνα ἀκόμη ἔγγραφον προέρχεται ἀπό τόν ἱερομόναχον καί καθηγούμενον τῆς μονῆς Σινᾶ Μακάριον. Ἀπευθύνεται καί αὐτό πρός τόν ἐν Κρήτῃ οἰκονόμον τῆς μονῆς καί εἶναι παλαιότερον τῆς ὀθωμανικῆς κατακτήσεως τῆς Αἰγύπτου (1517). Περιέχει πολλά ἐνδιαφέροντα στοιχεῖα διά τήν ἱστορίαν τῆς μονῆς. Ὁ Μακάριος εἶναι ὁ μοναδικός γνωστός καθηγούμενος τῆς μονῆς Σινᾶ μετά τήν ἐπικράτησιν τοῦ Ἰσλάμ εἰς τήν περιοχήν, ὁ ὁποῖος δέν φέρει τόν βαθμόν τοῦ ἐπισκόπου. Χάρτης 296×202 mm. Ἀνορθογραφίαι ὀλίγαι (εἰκών 7). Ὑπογραφή: Μακαριος ταχα ἱερομοναχος κε καθηγουμενος Σηνεων.

Τέλος μία λατινική συστατική ἐπιστολή διά σιναΐτας μοναχούς τοῦ ἡγουμένου τῆς ἐν Βενετίᾳ μονῆς τοῦ Ἁγ. Γεωργίου μέ χρονολογίαν 23 Αὐγούστου 1484. Ἀπευθύνεται πρός Patribus Abbatibus et Prioribus monasteriorum congregationis S. Justinae καί ἀναφέρει ὀνομαστικῶς ἕξι μονάς τοῦ συστήματος[8]. Χάρτης 220×292 mm (εἰκών 8).

Ὑπογραφή: Bernardus Abbas S. Georgii majoris

8. Τήν ἀνάγνωσιν τοῦ ἐγγράφου ὀφείλω εἰς τόν βενεδικτίνον μοναχόν Prof. Dr. Daniel Gelsi.

Προσυπογράφουν: Timotheus Abbas S. Pauli
Gaspar Abbas S. Justinae.

Ἐλπίζω ὅτι εἰς τό προσεχές μέλλον ἡ καθ' ἡμᾶς Ἱ. Μονή θά ἑτοιμάσῃ ἕνα συστηματικόν κατάλογον τῶν νεοευρεθέντων ἑλληνικῶν ἐγγράφων καθώς καί μίαν ἔκδοσιν τῶν κυριωτέρων ἐξ αὐτῶν.

INDICE DELLE TESTIMONIANZE SCRITTE

Avvertenza: I numeri in grassetto si riferiscono alle pagine del volume di tavole.

SIGLE E ABBREVIAZIONI

BARBOUR = R. BARBOUR, *Greek Literary Hands A.D. 400-1600*, Oxford 1980 (*Oxford Palaeographical Handbooks*)

BERTELÈ-MORRISSON = T. BERTELÈ, *Numismatique byzantine*, édition française mise à jour et augmentée de planches par C. MORRISSON, Wetteren 1978

BNC = *Catalogue des Monnaies Byzantines de la Bibliothèque Nationale*, par C. MORRISSON, I, *D'Anastase Ier à Justinien II (491-711)*, II, *De Philippicus à Alexis III (711-1204)*, Paris 1970

CLARK = K.W. CLARK, *A Descriptive Catalogue of the Greek New Testament Manuscripts in America*, Chicago 1937

Dionysiou = N. OIKONOMIDES, *Actes de Dionysiou*, Paris 1968 (*Archives de l'Athos*, 4)

DOC = *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, ed. by A.R. BELLINGER and P. GRIERSON, II, *Phocas to Theodosius III (602-717)*, III, *Leo III to Nicephorus III (717-1081)*, by P. GRIERSON, Washington, D.C. 1968-1973

DÖLGER = F. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, München 1948

Ἔγγραφα Πάτμου = E.L. Vranousis-M. Nystazopoulo-Pelekides, *Βυζαντινὰ ἔγγραφα τῆς μονῆς Πάτμου*, Athenai 1980

Eleuteri = P. Eleuteri, *Storia della tradizione manoscritta di Museo*, Pisa 1981

Follieri = H. Follieri, *Codices graeci Bibliothecae Vaticanae temporum locorumque ordine digesti commentariis et transcriptionibus instructi*, apud Bibliothecam Vaticanam 1969 (*Exempla scripturarum edita consilio et opera procuratorum Bibliothecae et Tabularii Vaticani*, 4)

Foti = M.B. Foti, *Catalogo dei frammenti di codici manoscritti greci della Biblioteca Universitaria di Messina*, Messina 1979

Grierson = Ph. Grierson, *Byzantine Coins*, London 1982

Hendy = *Coinage and Money in the Byzantine Empire 1081-1261*, by M.F. Hendy, Washington, D.C. 1969 (*Dumbarton Oaks Studies*, 12)

Hunger = H. Hunger, *Epigraphische Auszeichnungsmajuskel*, in *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik*, 26 (1977), pp. 193-210.

Kutlumus = P. Lemerle, *Actes de Kutlumus*, Paris 1945 (*Archives de l'Athos*, 2)

Laurent = *Le corpus des sceaux de l'empire byzantin*, par V. Laurent, V/1-3, Paris 1963-1972

Lavra I = P. Lemerle-A. Guillou-N. Svoronos, *Actes de Lavra*, I, *Des origines à 1204*, Paris 1970 (*Archives de l'Athos*, 5)

Lavra II = P. Lemerle-A. Guillou-N. Svoronos-D. Papachryssanthou, *Actes de Lavra*, II, *De 1204 à 1328*, Paris 1977 (*Archives de l'Athos*, 8)

Lavra III = P. Lemerle-A. Guillou-N. Svoronos- D. Papachryssanthou, *Actes de Lavra*, III, *De 1329 à 1500*, Paris 1979 (*Archives de l'Athos*, 10)

Manusakas = M.I. Manusakas, *Ἀνέκδοτοι στίχοι καὶ νέος αὐτόγραφος κῶδιξ τοῦ Ἰωάννου Πλουσιαδηνοῦ*, in *Ἀθηνᾶ*, 68 (1965), pp. 49-72

Marcović = M. Marcović, *Vizantiske povelje Dubrovačkog arhiva*, in *Zbornik Radova Vizantološkog Instituta*, 1 (1952), pp. 205-262

MIB = W. Hahn, *Moneta Imperii Byzantini. Rekonstruktion des Prägeaufbaues auf synoptisch-tabellarischer Grundlage*, I-III, Wien 1973-1981 (*Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Denkschriften*, 109, 119, 148).

Omont = H. Omont, *Fac-similés de manuscrits grecs des XVe et XVIe siècles reproduits en photolithographie d'après les originaux de la Bibliothèque Nationale*, Paris 1887

Pantéléèmôn = P. Lemerle-G. Dragron-S. Ćircović, *Actes de Saint-Pantéléèmôn*, Paris 1982 (*Archives de l'Athos*, 12)

Politis = L. Politis, *Nouveaux manuscrits grecs découverts au Sinaï. Rapport préliminaire*, in *Scriptorium*, 34 (1980), pp. 5-17

Protaton = D. Papachryssanthou, *Actes du Protaton*, Paris 1975 (*Archives de l'Athos*, 7)

Rep. = E. Gamillscheg-D. Harlfinger-H. Hunger, *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600*, I, *Handschriften aus Bibliotheken Großbritanniens*, Wien 1981 (*Österreichische Akademie der Wissenschaften. Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik*, 3/1)

Sabatier = *Description générale des monnaies byzantines...*, par J. Sabatier, I-II, Paris-Londres 1862

Schlumberger = *Numismatique de l'Orient latin*, par G. Schlumberger, Paris 1878

Seibt = W. Seibt, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich*, I, *Kaiserhof*, Wien 1978 (*Österreichische Akademie der Wissenschaften. Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik*, 2/1)

Tolstoi = I. Tolstoi, *Monnaies Byzantines*, I-IX, Saint-Pétersbourg 1912-14

Turyn, *Gr. Brit.* = A. Turyn, *Dated Greek Manuscripts of the Thirteenth and Fourteenth Centuries in the Libraries of Great Britain*, Washington 1980 (*Dumbarton Oaks Studies*, 17)

Turyn, *It.* = A. Turyn, *Dated Greek Manuscripts of the Thirteenth and Fourteenth Centuries in the Libraries of Italy*, Urbana-Chicago-London 1972

TURYN, *Vat.* = A. TURYN, *Codices graeci Vaticani saeculis XIII et XIV scripti annorumque notis instructi*, in Civitate Vaticana 1964 (*Codices e Vaticanis selecti quam simillime expressi*, 20)

WILSON = N.G. WILSON, *Medieval Greek Bookhands. Examples Selected from Greek Manuscripts in Oxford Libraries*, Cambridge, Mass. 1973 (*Mediaeval Academy of America. Publications*, 81)

WITTEK = M. WITTEK, *Album de paléographie grecque. Spécimens d'écritures livresques du IIIe siècle avant J.-C. au XVIIIe siècle, conservés dans les collections belges*, Gand 1967

Z-V = *Byzantine Lead Seals*, by G. ZACOS and A. VEGLERY, I, Basel 1972

I. MANOSCRITTI

II. DOCUMENTI D'ARCHIVIO

1. *Secondo la sede di pubblicazione*

2. *Secondo il luogo di conservazione*

III. PAPIRI

1. *Secondo la sede di pubblicazione*

2. *Secondo il luogo di conservazione*

IV. MONETE E SIGILLI

1. *Secondo la sede di pubblicazione*

2. *Secondo il luogo di conservazione*

V. ISCRIZIONI

INDICE

Finito di stampare nel dicembre 1991
da M.S./Litografia in Torino
per conto delle EDIZIONI DELL'ORSO